L'É

# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

---

TOME DEUXIÈME.

**CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :**

| | | |
|---|---|---|
| BESANÇON, | chez | TURBERGUE, libraire.<br>CORNU, libraire. |
| LYON, | — | PERISSE frères, imprimeurs-libraires.<br>GIRARD et JOSSERAND, libraires.<br>COUVAT, libraire. |
| METZ, | — | PALLEZ et ROUSSEAU, imprimeurs-libraires. |
| ANGERS, | — | LAINÉ frères, imprimeurs-libraires.<br>E. BARASSÉ, imprimeur-libraire. |
| VANNES, | — | LAFOLYE, libraire. |
| NANCY, | — | THOMAS, libraire. |
| NANTES, | — | MAZEAU frères, libraires. |
| TOULOUSE, | — | CLUZON, libraire. |
| MONTPELLIER | — | F. SÉGUIN, libraire.<br>MALAVIALLE, libraire. |

— CORBEIL, mprimerie de CRETE. —

# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

L'ABBÉ ROHRBACHER

DOCTEUR EN THÉOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE LOUVAIN,
ETC., ETC.

Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἁγία Ἐκκλησία.

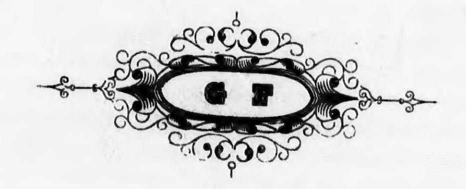
Le commencement de toutes choses est la sainte Église catholique.

S. ÉPIPHANE, l. I, c. 5, CONTRE LES HÉRÉSIES

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR.

TOME DEUXIÈME.




PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Rue Cassette, 4.

1850

# HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

## LIVRE DIXIÈME.

### DE 1424 A 1095 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Les Juges. — Institution de la royauté.**

Nous avons vu jusqu'ici les patriarches du genre humain et du peuple choisi : Adam, sorti pur des mains de Dieu, renfermant en lui tous les hommes, déchu par la ruse du serpent, mais recevant, pour lui et pour toute sa postérité, la promesse du Rédempteur; Abel, figure du Rédempteur promis, pasteur et prêtre, mis à mort par son frère, puis comme ressuscité en Seth et ses religieux descendants; Hénoch, rappelant à Dieu ses contemporains, leur prédisant le jugement futur, transporté enfin, comme témoin du monde primitif, pour revenir dans les derniers temps prêcher la dernière pénitence, annoncer le dernier jugement aux derniers hommes; Noé, second père du genre humain, qu'il sauve dans son arche, pour lequel il offre un sacrifice et obtient les bénédictions et l'alliance du Ciel; Seth, ancêtre béni de celui qui est béni dans tous les siècles; Melchisédech, prêtre du Très-Haut, figure prophétique du prêtre éternel, véritable roi de justice et de paix; Abraham, tige bénie de celui en qui seront bénies toutes les nations de la terre; Isaac, qui le représente dans son sacrifice; Jacob, qui annonce qu'il naîtra de Juda; Joseph, qui le figure dans son abaissement et dans sa gloire; Job, qui le retrace dans ses souffrances; Moïse, dans ses prodiges, ses

travaux pour établir une loi nouvelle et former un peuple; Aaron, dans son sacerdoce; Josué ou Jésus, dans son nom même, et en ce que seul il introduit le peuple dans la terre promise.

Maintenant nous allons voir ce peuple dépositaire des promesses divines; nous l'allons voir contemporain de tous les peuples, des Égyptiens, des Phéniciens, des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Grecs, des Romains, comme il l'est aujourd'hui des Russes, des Turcs, des Allemands, des Français, se mêlant à tous et ne se confondant avec aucun. Nous trouverons en lui, se prolongeant sans interruption du premier homme à nous, et de nous au premier homme, la chaîne vivante de l'histoire humaine, à laquelle viendront s'enlacer, comme autant de fils, toutes les histoires particulières de peuples, pour ne former ensemble qu'un immense tissu, où, comme dans un tableau hiéroglyphique, chacun pourra lire, avec l'histoire de l'humanité entière, son histoire à lui-même.

Combien de fois le chrétien s'étonne qu'un peuple issu des patriarches, délivré de la servitude par une suite de prodiges, nourri de la manne du désert, instruit de la loi par Moïse, introduit dans son héritage par Josué, soit encore aussi imparfait, retombe aussi souvent dans les mêmes fautes! Et ce chrétien ne pense pas que c'est là sa propre histoire. Né de Dieu par le baptême, délivré de la servitude de l'enfer, nourri de la vraie manne du Ciel, éclairé des lumières de l'Évangile, introduit par le vrai Jésus dans la vraie terre de promission, prévenu de plus grandes et plus nombreuses faveurs que l'ancien peuple, il se voit cependant toujours imparfait, il retombe toujours dans les mêmes négligences. A la vérité, il est dans la grâce de Dieu, dans la terre promise; il domine sur les passions ennemies; mais tout n'est pas fait : ces passions soumises et non détruites, peuvent reprendre le dessus; certains défauts, certaines imperfections peuvent dégénérer en vices, même après les plus grandes victoires; si le chrétien n'est pas continuellement sur ses gardes, il sera harcelé, attaqué, vaincu, séduit, replongé en servitude. Dieu le permet pour nous apprendre à veiller sans cesse, comme en pays ennemi; à prier sans cesse, comme n'ayant en nous que faiblesse, et de force qu'en lui seul.

Ainsi le peuple d'Israël avait achevé le terrible voyage du désert et vaincu les nations chananéennes. Cependant tout n'était pas fait: ces nations abattues, mais non détruites, pouvaient se relever, harceler et vaincre les vainqueurs. La séduction pouvait suppléer à la force. Dieu le permit pour éprouver son peuple, le préserver de l'apathie, et le tenir toujours en haleine.

Cependant, les enfants de Jacob vivaient sous le gouvernement le

plus glorieux et le plus doux. Leur unique maître et roi était le Dieu du ciel et de la terre. Il leur avait donné toutes leurs lois, et les interprétait au besoin par son pontife. En son nom les magistrats naturels, pères de familles, anciens des cités et des bourgades, princes des tribus, les exécutaient. C'est devant lui que la nation entière se rassemblait, trois fois par an, pour se réjouir au souvenir de ses bienfaits. Sa loi sainte était-elle observée fidèlement ? La nation, dès lors invincible, vivait tranquille et heureuse au milieu de tous ses ennemis; chacun se reposait avec assurance sous son figuier et sous sa vigne. Cette loi était-elle grièvement violée ? La nation subissait le châtiment; quelque peuple voisin la fatiguait par des incursions hostiles, ou même la rendait tributaire. La nation reconnaissait-elle sa faute, rendait-elle à son roi et à son Dieu la gloire qui lui est due ? Aussitôt il lui envoyait un sauveur pour la délivrer. Dans ce divin gouvernement, tout dépendait de la vertu et de la piété : la prospérité et la paix en étaient la récompense ; les calamités et la guerre, une correction paternelle pour y ramener des enfants coupables. Du reste, nul homme qui dominât sur les autres : les personnages extraordinaires, connus sous le nom de *juges*, après avoir délivré le peuple et en lui rendant la justice, vivaient comme auparavant dans l'héritage de leurs ancêtres, sans lever jamais ni tribut ni soldats pour se donner l'éclat de la puissance. Leurs descendants demeuraient confondus avec le reste de la nation.

Tel était le gouvernement que Dieu avait donné à la nation choisie, et qu'il eût voulu qu'elle gardât toujours. Certes, il ne se peut concevoir plus de liberté, plus d'égalité et en même temps plus de dignité véritable.

Ce gouvernement fut en plein exercice à la mort de Josué. La nation, représentée par les chefs des tribus et les chefs des familles, s'assembla près du tabernacle de l'Éternel, à Silo. Il s'agissait d'achever la conquête du pays et d'en expulser complétement ce qu'il y restait encore de Chananéens et autres idolâtres. A l'occident méridional subsistaient les cinq satrapies, ou petits états des Philistins, qui n'étaient pas à la vérité de la race de Chanaan, mais qui, établis sur les ruines d'une partie des Hévéens, leur avaient succédé dans l'idolâtrie et dans l'anathème. Au nord, vers les montagnes du Liban à la source du Jourdain et dans les hauteurs d'Hermon, jusqu'à l'entrée d'Émath, habitaient une assez grande quantité de Chananéens, de Sidoniens et d'Hévéens que Josué n'avait point attaqués, et qui, couverts dans leurs montagnes, se croyaient inaccessibles aux enfants d'Israël. Dans les tribus de Juda, d'Éphraïm, de Manassé, de Siméon, d'Aser, de Nephthali, de Benjamin et de Dan, les idolâtres conservaient

plusieurs places ; leur impiété était d'un dangereux exemple.

On ne délibéra point si on exterminerait ce reste des nations proscrites ; on se rappelait encore trop bien l'ordre formel que Dieu en avait donné, ainsi que la défense de conclure avec eux ni paix ni trêve. Mais Dieu avait annoncé en même temps qu'il ne détruirait ces nations que peu à peu et à mesure que les Israélites se multiplieraient, afin que la terre ne restât pas déserte faute d'habitants ; afin que les Israélites eussent toujours lieu de se former à la guerre, et aussi pour éprouver leur fidélité. On en conclut qu'il ne fallait pas que la nation entière entreprît une guerre générale pour exterminer à la fois tous les ennemis ; mais que chaque tribu, l'une après l'autre, devait en purger son territoire.

Mais quelle tribu commencerait cette guerre de détail ? On interrogea l'Éternel par le grand prêtre Phinéès, en ces termes [1] : Qui de nous marchera le premier contre le Chananéen pour lui faire la guerre ? L'Éternel répondit : Ce sera Juda ; voici que j'ai livré la terre en sa main. Alors Juda dit à Siméon, son frère de père et de mère : Monte avec moi dans la terre de mon partage, et combattons ensemble contre le Chananéen ; j'irai ensuite en ton partage avec toi. L'héritage de Siméon était d'ailleurs enfermé dans celui de Juda. Siméon alla donc avec lui. Ils attaquèrent les Chananéens et les Phérézéens, qui s'étaient réunis contre eux à Bézec, et en tuèrent dix mille. Adonibézec, c'est-à-dire le seigneur ou roi de Bézec, prit la fuite, fut atteint, et les vainqueurs lui coupèrent les pouces des mains et des pieds. Adonibézec dit alors : Soixante-dix rois, ayant les pouces des pieds et des mains coupés, mangeaient sous ma table les restes de ce qu'on me servait. Comme j'ai fait, ainsi Dieu m'a rendu. On voit par les divers textes, qu'il entendait le vrai Dieu.

Le nombre de soixante-dix rois nous étonne. C'est qu'alors chaque ville, quelque petite qu'elle fût, avait son roi, c'est-à-dire son souverain indépendant de ses voisins. Tel était encore, cinq ou six siècles plus tard, l'état de l'ancienne Grèce et de l'Asie-Mineure, comme on le voit dans les poëmes d'Homère. La mutilation des pouces se retrouve encore ailleurs. Les anciens les coupaient à leurs ennemis pour les rendre incapables de manier les armes. Les Athéniens traitèrent de la sorte tous les habitants de l'île d'Égine qui tombaient en leur pouvoir [2]. D'anciens auteurs nous apprennent qu'il se trouvait en Italie des hommes assez lâches pour se faire sauter eux-mêmes le pouce, afin d'être dispensés du service militaire [3].

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 5, c. 1. — [2] Elien., l. 3, c. 9. Cicero, *de Offic.*, l. 3, c. 11.— [3] Valer. Max., l. 6, c. 3. Amm. Marcel., l. 15, a. 12. Des savants pensent même que de là est venu le mot *poltron*, diminutif de *pollice truncatus*.

L'Écriture sainte ne mentionne cette mutilation qu'une seule fois. Les Israélites l'infligèrent à Adonibézec, sans doute parce qu'il était connu pour l'avoir fait souffrir à d'autres.

De Bézec, les enfants de Juda marchèrent sur Jérusalem, où leur royal prisonnier mourut ; ils attaquèrent la ville, la prirent, passèrent ses défenseurs au fil de l'épée et la livrèrent au feu. Descendant de là, ils combattirent contre le Chananéen qui habitait les montagnes, et vers le midi, et dans la plaine[1]. C'est dans une de ces expéditions, à ce qu'il paraît, que le valeureux compagnon de Josué, Caleb, fit les exploits dont nous avons précédemment parlé.

On accomplit encore dans cette guerre la promesse qui avait été faite aux Cinéens, c'est-à-dire aux descendants d'Hobab, fils de Jéthro, beau-père de Moïse. Nous avons vu que le saint législateur avait engagé son beau-frère à le suivre dans le désert et à s'attacher au peuple de Dieu. Hobab l'avait fait, et sa postérité, depuis près de soixante ans, s'était beaucoup accrue parmi les Hébreux. On lui avait promis de lui laisser le choix du canton où il voudrait demeurer, et de lui donner la meilleure part aux dépouilles. Les descendants d'Hobab s'étaient d'abord établis aux environs de Jéricho, ou de la ville des palmiers, et ils s'y étaient bien trouvés durant la vie de Josué ; mais lorsqu'ils virent les enfants de Juda et de Siméon déclarer la guerre aux Chananéens de leur partage, ils se joignirent à l'armée pour demander une habitation dans la partie la plus méridionale, appelée les déserts de Juda [2].

Pour les satisfaire, on se porta vers l'extrémité de la terre promise, où l'on acheva de détruire ce qu'il y restait encore de Chananéens. Les Cinéens s'y établirent vers le midi d'Arad, à l'entrée du désert, non loin du puits d'Agar, et ils y habitèrent avec les enfants de Juda et de Siméon. Dans la suite, s'étant beaucoup multipliés, ils descendirent encore plus au midi, dans le désert de Sur, vers les terres des Amalécites, avec lesquels ils se trouvèrent confondus, lorsque Dieu, quelques siècles plus tard, ordonna la ruine totale de cette infidèle nation. Nous verrons comment Israël les tira du danger, en reconnaissance des services qu'il avait reçus d'eux autrefois.

On demandera peut-être pourquoi les Cinéens quittèrent la contrée délicieuse de Jéricho pour des déserts. Il se peut qu'étant une tribu pastorale ou nomade, les déserts leur convinssent mieux qu'un pays plus habité et plus fertile. Il se peut aussi que dès lors ils inclinassent à cette espèce de vie monastique que le prophète Jérémie

[1] Judic., 1,-19. — [2] *Ibid.*, 1, 16.

a si fort louée dans les Réchabites, leurs descendants [1]. Quoi qu'il en soit, l'exemple de ce peuple fait voir comment les autres nations proscrites auraient pu prévenir les calamités dont elles étaient menacées depuis le temps d'Abraham. Car, dans le nombre des peuples que Dieu promit à ce patriarche de livrer à sa postérité, les Cinéens sont nommés avec les Héthéens, les Phérézéens, les Amorrhéens et les autres descendants de Chanaan [2]. Mais parce qu'ils s'attachent au culte du vrai Dieu, parce qu'ils exercent la miséricorde envers son peuple, non-seulement ils ne sont pas exterminés, mais ils sont assimilés à la postérité du patriarche, ils ont à choisir ce qu'il y a de plus excellent dans la terre promise ; Dieu lui-même les louera et les bénira par la bouche de son prophète, et les proposera pour modèle aux enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

Après avoir établi les Cinéens à l'extrémité méridionale, les deux tribus remontèrent du côté de l'occident, où était le pays des Philistins. Grâce au secours de l'Éternel, qui était avec lui, Juda s'empara généralement des montagnes, en particulier des célèbres villes de Gaza, d'Ascalon et d'Accaron et de leurs confins ; mais il ne put dompter les habitants de la plaine, défendus par des chariots armés de faux. Dieu dispensait le courage et la victoire de telle sorte que tout ne fût pas fini en une seule fois, mais que son peuple eût toujours à faire, toujours à craindre. Nous verrons ces Philistins lui servir plus d'une fois de verge pour châtier le peuple devenu infidèle.

Quant à la tribu de Benjamin, il ne paraît pas qu'elle eût beaucoup d'idolâtres dans son partage ; car on ne lit nulle part qu'elle ait fait aucune expédition. Il est seulement dit qu'elle n'expulsa point les Jébuséens de Jérusalem, ce que l'on entend de ceux qui étaient dans la citadelle. En sorte, dit l'Écriture, que les Jébuséens demeurèrent à Jérusalem avec les enfants de Benjamin, comme ils y sont encore aujourd'hui [3]. Ces derniers mots démontrent clairement que le livre des Juges a été écrit avant que David eût emporté, sur les Jébuséens, la partie haute de Jérusalem, la forteresse de Sion, nommée dès lors la cité de David.

La maison de Joseph ou les deux tribus d'Éphraïm et de Manassé, marchèrent contre Béthel ; et l'Éternel fut avec eux. Pendant qu'ils en faisaient le siége, les gardes avancées virent un homme qui en sortait, et, l'ayant pris, ils lui dirent : Montre-nous, de grâce, l'entrée de la ville, et nous te ferons miséricorde. Cet homme la leur ayant montrée, ils passèrent les habitants au fil de l'épée, et conservèrent cet homme avec toute sa maison. Lui s'en alla au pays de

[1] Jérém., 35. — [2] Gen., 15, v. 19, 20 et 21. — [3] Judic., 1, 21.

Hettim, hors de la terre de Chanaan, et y bâtit une ville qu'il nomma Luza, pour conserver le souvenir de sa patrie [1] ; car Luza était l'ancien nom de Béthel. Ce dernier, qui signifie maison de Dieu, lui avait été donné par Jacob en mémoire de ce que Dieu lui était apparu là. Béthel, ville frontière entre Éphraïm et Benjamin, appartenait proprement à cette dernière tribu ; mais il paraît que, se trouvant à l'aise dans le reste de son partage, elle la céda aux enfants de Joseph, qui s'étaient plaints à Josué d'être trop à l'étroit, à cause de leur grand nombre. Peut-être aussi que cette conquête n'eut lieu qu'après la terrible catastrophe qui faillit anéantir la tribu de Benjamin tout entière.

Un lévite, qui habitait sur le penchant de la montagne d'Éphraïm, avait pris pour femme du second rang une jeune personne de Bethléhem, qui est en Juda. Cette femme ou concubine, un jour cédant à un mouvement d'humeur, le quitta, et, retournée à Bethléhem, en la maison de son père, elle y demeura pendant quatre mois. Alors son mari se mit en route et alla après elle pour lui parler au cœur et la ramener. Il avait avec lui un serviteur et deux ânes. Sa femme le reçut bien et l'introduisit dans la maison de son père, qui, l'ayant aperçu, vint à sa rencontre avec joie. Sur les instances de son beau-père, le lévite demeura là trois jours. Ils mangèrent, ils burent et ils passèrent la nuit. Le quatrième jour, le lévite, se levant de grand matin, voulut se mettre en route ; mais le père de la jeune femme dit à son gendre : Fortifie ton cœur par une bouchée de pain, et après vous partirez. Ils s'assirent donc et mangerent tous deux ensemble, et ils burent. Et le père de la jeune femme dit à l'homme : De grâce, reste ici la nuit et livre ton cœur à la joie. Cependant l'homme s'était levé pour s'en aller ; mais son beau-père lui fit des instances si pressantes, qu'il revint sur ses pas et y passa la nuit. Le lendemain, cinquième jour, il se leva de grand matin pour se mettre en route ; mais le père de la jeune femme lui dit de nouveau : Je t'en prie, fortifie ton cœur auparavant. Et il le retint ainsi jusqu'au déclin du jour, mangeant tous deux ensemble. Enfin, le jeune homme se leva pour s'en aller, lui, sa concubine et son serviteur. Son beau-père, le père de la jeune femme, lui dit alors : Voilà, mon cher, que le jour décline vers le soir ; de grâce, reste ici la nuit et livre ton cœur à la joie : demain vous irez de bonne heure votre chemin, et tu retourneras en ton tabernacle. Mais le jeune homme ne voulut pas y rester la nuit davantage ; il se leva donc, s'en alla, et vint jusque vis-à-vis de Jébus ou Jérusalem, conduisant avec lui

[1] Judic., 1, 22-26.

ses deux ânes chargés et sa femme. Ils étaient près de Jébus, et le jour avait déjà baissé considérablement, lorsque le serviteur dit à son maître : Entrons, je vous prie, dans la ville des Jébuséens, et passons-y la nuit. Son maître répondit : Nous n'entrerons point dans une ville étrangère où il n'y a point d'enfants d'Israël ; passons jusqu'à Gabaa. Il ajouta : Va toujours ; quand nous approcherons de quelque autre lieu, nous y passerons la nuit, soit à Gabaa, soit à Rama [1].

Lorsque Jérusalem est ici nommée ville étrangère où il n'y avait point d'Israélite, il faut l'entendre de la ville haute, qui ne fut prise que par David ; ou bien ceci a pu avoir lieu avant que la tribu de Juda eût détruit la ville basse.

Nos voyageurs passèrent donc outre et s'en allèrent plus loin. Le soleil se couchait sur eux lorsqu'ils furent près de Gabaa, qui est dans la tribu de Benjamin. Ils se tournèrent de ce côté afin d'entrer et d'y passer la nuit. Étant arrivés, ils s'assirent sur la place de la ville ; mais il n'y avait personne qui voulût les recevoir et les loger chez soi. Cependant voilà qu'un vieillard revint de son travail dans les champs, au soir : et cet homme était de la montagne d'Éphraïm, demeurant lui-même comme étranger à Gabaa, car les habitants du lieu étaient des enfants de Jemini ou Benjamin. Ce vieillard, levant les yeux, aperçut le voyageur dans la place de la ville, et lui dit : Où allez-vous et d'où venez-vous ? L'autre lui répondit : Nous passons de Bethléhem de Juda à la montagne d'Éphraïm, d'où je suis ; j'étais allé à Bethléhem de Juda, et maintenant je retourne à la maison de l'Éternel, à Silo ; et il n'y a personne qui veuille nous recevoir en sa maison. Cependant nous avons de la paille et du foin pour les ânes, avec du pain et du vin pour moi, pour votre servante et pour le garçon qui est avec vos serviteurs ; il ne nous manque rien, si ce n'est un logement. Le vieillard répliqua : La paix soit avec vous ! je me charge de tout ce qu'il vous faut ; seulement, ne passez pas la nuit sur la place. Et il les introduisit dans sa maison, et il donna à manger aux ânes. Pour ses hôtes, ils lavèrent leurs pieds, et puis ils mangèrent et ils burent. Mais pendant qu'ils étaient à récréer leur cœur, des hommes de la ville, des hommes enfants de Bélial, entourèrent la maison, et, frappant à la porte, ils dirent au maître du logis, au vieillard : Fais sortir cet homme qui est entré chez toi, afin que nous le connaissions. Il leur répondit : Gardez-vous, mes frères, gardez-vous, je vous en conjure, de faire un si grand mal, après que cet homme est entré dans ma maison ; ne commettez point une pa-

[1] Judic., 19, 1-13.

reille infamie. Puis, dans le trouble où l'avait jeté cette horrible proposition, il ajouta, comme autrefois Lot : J'ai une fille vierge, et cet homme a sa concubine ; je vous les amènerai ; humiliez-les et faites-leur ce qui sera bon à vos yeux ; mais ne faites point à cet homme cette infamie-là. Les gens ne voulurent pas l'écouter. Dans cette extrémité, le jeune homme, pour sauver au moins la fille de son hôte, prit sa concubine et la leur amena dehors. Ils la connurent, s'en jouèrent toute la nuit jusqu'au matin, et ne la laissèrent qu'au lever de l'aurore. Vers le matin, la femme vint tomber à la porte de la maison où était son seigneur, et elle y resta étendue jusqu'au jour. Son seigneur, s'étant levé au matin, ouvrit les portes de la maison et sortit pour continuer sa route. Mais voilà sa femme couchée à l'entrée de la maison, les mains étendues sur le seuil de la porte. Il lui dit : Lève-toi et allons-nous-en. Mais personne ne répondit. Alors il la prit sur son âne, se mit en route et retourna en son lieu. Arrivé chez lui, il prit un couteau, saisit sa concubine, la coupa avec ses os en douze parts, et l'envoya dans toutes les contrées d'Israël.

A cette vue, chacun s'écria : Jamais il ne s'est fait, jamais il ne s'est vu rien de semblable depuis le jour que les enfants d'Israël sortirent de l'Égypte jusqu'aujourd'hui. Consultez-vous là-dessus, dites votre avis, parlez [1].

Et tous les enfants d'Israël se mirent en campagne, et l'assemblée nationale se réunit comme un seul homme, depuis Dan jusqu'à Bersabée et la terre de Galaad, devant l'Éternel, à Maspha. Il y avait plusieurs lieux de ce nom. Celui-ci n'était pas loin de Silo, où se trouvait alors le tabernacle et l'arche d'alliance, et où aboutissait naturellement une assemblée aussi nombreuse. Là donc se rendirent tous les chefs du peuple et toutes les tribus qui composaient l'assemblée du peuple de Dieu : quatre cent mille hommes de pied, tirant le glaive. Dans le désert, on en comptait six cent mille. C'est qu'alors tous les hommes étaient disponibles ; au lieu que maintenant il fallait qu'il en restât dans toutes les provinces, et pour cultiver les champs, et pour défendre le pays contre les incursions du dehors.

Les enfants de Benjamin apprirent cependant que les enfants d'Israël étaient montés à Maspha. Y étant arrivés, ceux-ci dirent : Parlez, comment a été commis ce crime ? Le lévite, mari de la femme qui avait été tuée, répondit : J'entrai à Gabaa, qui est de la tribu de Benjamin, moi et ma femme secondaire, pour y passer la nuit. Les hommes de Gabaa s'élevèrent contre moi ; dans cette vue, ils environnèrent durant la nuit la maison où j'étais, ils voulaient me tuer,

[1] Judic., 15, 14-30.

ils ont humilié ma femme, et elle est morte. Je la pris, je la coupai en morceaux et je l'envoyai dans tous les confins de l'héritage des enfants d'Israël ; car ils ont commis un crime et une abomination inouïe dans Israël. Vous voilà tous, ô enfants d'Israël ! voyez ce que vous avez à faire.

Et tout le peuple se leva comme un seul homme, en s'écriant : Nul d'entre nous n'ira dans sa tente, nul d'entre nous ne retournera en sa maison ; mais voici ce que nous ferons contre Gabaa. Procédons contre elle par le sort, et prenons, d'entre toutes les tribus d'Israël, dix hommes sur cent, cent sur mille et mille sur dix mille, afin qu'ils portent des vivres à l'armée, et que nous puissions faire la guerre contre Gabaa de Benjamin, et lui rendre selon toute l'abomination qu'elle a commise. Ainsi tout Israël s'assembla contre cette ville, comme un seul homme, tous n'ayant qu'un même esprit et qu'une résolution [1].

Cependant, avant de commencer la guerre, les tribus d'Israël envoyèrent des ambassadeurs vers toute la tribu de Benjamin, pour leur dire : Quelle est cette abomination qui s'est commise parmi vous ? Maintenant donc, livrez-nous ces hommes, enfants de Bélial, qui sont à Gabaa, et nous les mettrons à mort, et nous bannirons le mal d'Israël. Mais les enfants de Benjamin ne voulurent point écouter la voix de leurs frères, les enfants d'Israël ; au contraire, ils se réunirent de toutes leurs villes à Gabaa, pour la secourir et pour combattre contre les enfants d'Israël. Et il se trouva vingt-cinq mille Benjamites tirant le glaive, outre les habitants de Gabaa, qui étaient sept cents hommes très-vaillants. De tout ce peuple, il y avait sept cents hommes d'élite, combattant de la main gauche comme de la droite, et habiles à lancer des pierres avec la fronde, jusqu'à frapper un cheveu sans faute.

Les hommes d'Israël, sans compter ceux de Benjamin, étaient de quatre cent mille, tirant le glaive et tous bien aguerris. Ils se levèrent et montèrent à la maison de Dieu, qui était à Silo, pour consulter Dieu par le grand prêtre, non pas s'ils devaient commencer la guerre ni par où, mais qui de nous marchera le premier pour commencer la guerre contre les enfants de Benjamin ? L'Éternel répondit : Que Juda commence. Là-dessus, sans lui demander le succès de leurs armes, rassurés sans doute par leur grand nombre, ils marchèrent dès le matin contre Gabaa et l'assiégèrent. Mais les Benjamites, étant sortis de la ville, leur tuèrent en ce jour vingt-deux mille hommes. Malgré cet échec, les enfants d'Israël, se confiant sur

[1] Judic., 29, 1-10.

leurs forces et leur multitude, se mirent encore le lendemain en bataille dans le même lieu où ils avaient combattu. Toutefois, auparavant, ils allèrent pleurer jusqu'à la nuit devant l'Éternel et ils le consultèrent, disant : Continuerai-je encore à combattre les enfants de Benjamin, mon frère ? L'Éternel répondit : Marchez contre lui. Ceux d'Israël, sans en demander davantage, se présentèrent encore le lendemain pour combattre ceux de Benjamin. Mais ces derniers, étant sortis avec impétuosité des portes de Gabaa et les ayant rencontrés, leur tuèrent encore dix-huit mille hommes.

Après cela, convaincus enfin que la victoire ne dépend pas du grand nombre, mais du Dieu des armées, tous les enfants d'Israël, tout le peuple en corps se rendit à Béthel, ou à la maison de Dieu, et, étant assis, ils pleuraient devant l'Éternel ; ils jeûnèrent ce jour-là jusqu'au soir, et ils offrirent en présence de l'Éternel des holocaustes et des hosties pacifiques. Ils interrogèrent Jéhova. En ce temps, l'arche de l'alliance de Dieu était en ce lieu-là, et Phinéès, fils d'Éléazar, fils d'Aaron, était debout devant elle. Les enfants d'Israël interrogèrent donc Jéhova en ces termes : Continuerai-je de combattre les enfants de Benjamin, mon frère, ou bien demeurerai-je en paix ? Et Jéhova dit : Montez, car demain je les livrerai entre vos mains [1].

L'assurance divine de la victoire ne les empêcha point d'y employer les moyens humains qu'ils avaient négligés précédemment. Ils partagèrent leur armée en trois corps. Un premier devait se cacher derrière la ville, pour la surprendre durant le combat et la livrer aux flammes ; un second, de dix mille hommes, avait ordre de présenter la bataille, de faire ensuite semblant de fuir, et de se retirer par deux routes, afin de diviser les Benjamites et de les attirer loin des murs ; un troisième, formant le gros de l'armée, se tenait en embuscade le long des deux chemins, pour accabler les Benjamites triomphants. Les dix mille hommes provoquèrent donc les guerriers renfermés dans Gabaa ; ceux-ci, fiers de leurs succès précédents, sortirent comme de coutume, attaquèrent les assaillants avec vigueur, leur tuèrent environ trente hommes et les poursuivirent par les deux chemins. Là, le combat devint terrible. La ville avait été prise et livrée aux flammes ; on voyait s'en élever des colonnes de fumée. A ce signal, les dix mille hommes firent volte-face, les autres sortirent de leur embuscade ; les Benjamites, accablés, y périrent au nombre de plus de vingt-cinq mille : il n'y en eut que six cents qui se sauvèrent dans le désert sur le rocher de Remnon. L'armée exas-

[1] Judic., 20, 11-28.

pérée des vainqueurs ravagea le pays, brûla les villes de Benjamin et frappa du glaive tout ce qui avait vie [1].

Mais bientôt, quoique trop tard pour la malheureuse tribu, suivit le regret sur le terrible abus de la victoire. Les enfants d'Israël étant revenus à Silo, la vue du saint tabernacle réveilla en eux d'autres sentiments. En signe de tristesse, ils s'assirent en la présence de Dieu jusqu'au soir, élevèrent la voix et pleurèrent à grands cris. Pourquoi, disaient-ils, pourquoi, ô Jéhova, Dieu d'Israël, un si grand malheur est-il arrivé à votre peuple, qu'aujourd'hui une des tribus ait été retranchée du milieu de nous ? Eux-mêmes pouvaient se répondre : C'est par notre faute. Dieu leur avait promis la victoire, mais il ne leur avait pas commandé d'en user comme ils avaient fait. Ce qui augmentait leur peine, c'est que, dans l'assemblée, à Maspha, ils avaient juré que nul d'entre eux ne donnerait sa fille en mariage à un Benjamite.

Le lendemain, s'étant levés avec le jour, ils élevèrent un autel, y offrirent des holocaustes et des victimes pacifiques. La vue de ce culte commun à toutes les tribus renouvela la douleur commune. Émus de pitié sur Benjamin, leur frère, les enfants d'Israël recommencèrent à dire : Hélas ! une des tribus a été retranchée d'Israël ! que ferons-nous pour procurer des femmes à ceux qui restent ? car nous avons juré par l'Éternel que nous ne leur donnerions pas nos filles. Alors ils se rappelèrent un autre serment qu'ils avaient fait, de punir de mort quiconque ne se serait pas rendu à l'assemblée générale, devant l'Éternel, à Maspha. Ayant fait la revue, ils trouvèrent que la ville de Jabès-Galaad, au delà du Jourdain, n'avait envoyé personne. Ils résolurent donc d'exterminer cette commune, à l'exception des filles, exécutèrent la résolution et en ramenèrent à Silo quatre cents vierges. Ils envoyèrent aux six cents fugitifs qui se tenaient encore cachés au rocher de Remnon, leur accordèrent la paix, et, pour gage de cette paix, les filles de Jabès. Cependant il en restait encore deux cents qui n'avaient point de femmes. Alors les anciens d'Israël tinrent conseil : Que ferons-nous pour procurer des femmes à ceux qui restent ? Nous ne pouvons leur donner nos filles ; car les enfants d'Israël ont dit avec serment : Maudit qui donnera une femme à Benjamin ! Voici le parti qu'ils prirent. Une fête solennelle devait sous peu se célébrer à Silo. Ils conseillèrent donc aux Benjamites qui n'avaient eu aucune des filles de Jabès : Allez, cachez-vous dans les vignes ; et, lorsque vous verrez les filles de Silo venir pour danser en chœur, sortez des vignes, et que chacun en prenne

[1] Judic., 20, 29-48.

une pour sa femme, et retournez dans la terre de Benjamin. Et lorsque leurs pères et leurs frères viendront se plaindre à nous, nous leur dirons : Faites-nous grâce pour eux, parce que nous n'avon pas pris une femme pour chacun dans la guerre de Jabès. Vous n'avez pas manqué à votre serment, car ce n'est pas vous qui les leur avez données ; mais vous feriez mal de ne leur pardonner pas. Les Benjamites suivirent ce conseil, retournèrent avec les femmes dans leur héritage, et rebâtirent leurs villes. Les enfants d'Israël retournèrent également chez eux, chacun dans sa tribu, dans sa famille et dans son héritage [1].

Horreur spontanée du crime, zèle ardent de la justice, profond sentiment de religion ; présomption néanmoins dans ses propres forces, abus de la victoire, retour à l'humanité par le culte de Dieu, regret sur ceux qu'il a vaincus, respect extrême pour le serment, effort pour réparer le mal qu'il a fait en outrant le bien : voilà ce qu'on découvre alors en Israël. Sans doute, tout n'y est point parfait, tout n'y est point à imiter ; cependant l'ensemble est honorable, surtout quand on le compare aux nations idolâtres, chez qui le crime puni en Israël par le fer et par le feu était adoré dans les temples, justifié, loué dans les écoles des philosophes.

Cette leçon terrible dut faire et fit en effet une salutaire impression sur tous les esprits. Jamais Israël, dans la suite des siècles, n'eut rien de semblable à punir. Dans la réalité, quoi de plus propre à détourner de la moindre faute que cet enchaînement de suites funestes qu'entraîne ici une première faute ? une femme prend de l'humeur contre son mari et se retire chez son père. Son mari va la rechercher et la ramène avec soi. Elle est outragée dans le chemin par quelques misérables, et elle meurt de désespoir. Tout Israël prend les armes pour venger ce crime. La tribu de Benjamin, au lieu de livrer les criminels pour être punis, s'intéresse à les défendre. Quarante mille hommes des onze tribus d'Israël sont taillés en pièces en deux différents combats, bien qu'ils combattent pour une cause si juste. La tribu de Benjamin est bientôt après presque détruite. Toute la ville de Jabès-Galaad est passée au fil de l'épée, à l'exception des seules filles, pour n'avoir pas accompagné l'armée d'Israël. On fait enfin un enlèvement de plusieurs autres filles pour réparer les mauvaises suites d'un serment précipité. Ah ! si une première faute est ainsi capable de renverser et les villes et les royaumes, quel ravage ne peut-elle pas causer dans l'intérieur d'une âme !

Heureux les enfants d'Israël, si, après avoir poussé la sévérité de

[1] Judic., 21, 1-24.

la justice plus loin que Dieu ne demandait à l'égard de leurs frères, ils l'eussent portée toujours envers les Chananéens idolâtres aussi loin que Dieu le leur commandait expressément. Mais il est difficile à l'homme de ne faire que ce que Dieu veut; presque toujours il est en deçà ou au delà. Dieu avait défendu de faire avec les Chananéens ni paix ni trêve; il fallait les expulser à mesure qu'on en aurait la force. Nous avons vu les tribus de Juda et de Siméon fidèles à cet ordre; mais, dans la suite, les autres s'en relâchèrent. Ainsi, Manassé n'expulsa point les habitants de Bethsan, depuis Scythopolis, de Thanac, de Dor, de Jeblaam et de Mageddo avec leurs dépendances; ni Éphraïm les Chananéens de Gazer; ni Zabulon ceux de Cétron et de Naalol; ni Aser ceux d'Accho, de Sidon, d'Ahalab, d'Achazib, d'Helba, d'Aphec et de Rohob; ni Nephthali ceux de Bethsamès et de Béthanath. Chananéens et Israélites commencèrent à demeurer ensemble : ceux-ci, devenant plus forts, se contentaient de rendre ceux-là tributaires [1].

Alors, de Galgala, où les enfants d'Israël avaient renouvelé autrefois leur alliance avec Dieu, vint l'ange de Jéhova, le même peut-être qui autrefois y apparut à Josué ; il vint au lieu des Pleurs, et il dit : Je vous ai tirés de l'Égypte : je vous ai conduits dans la terre que j'avais juré de donner à vos pères, et je vous ai promis de ne jamais rompre l'alliance que j'avais formée avec vous, mais à condition que vous ne feriez point d'alliance avec les habitants de cette terre, et que vous renverseriez leurs autels; et cependant vous n'avez point écouté ma voix. Pourquoi avez-vous fait ainsi? C'est pourquoi j'ai dit : Je ne les expulserai point de devant vous ; et ils vous seront comme des épines, et leurs dieux vous seront comme un piége. Et pendant que l'ange de Jéhova disait ces paroles à tous les enfants d'Israël, ils élevèrent la voix et pleurèrent. Ils appelèrent ce lieu, les Pleurs ; et ils y immolèrent des victimes à Jéhova [2].

Ce nom de Pleurs ou de Pleurants, donné par les enfants d'Israël au lieu où ils entendirent les reproches de l'ange de Jéhova, nous paraît une marque touchante de leur repentir. Un peuple qui sait parler ce langage peut faillir ; il est loin encore d'être entièrement et généralement perverti.

Cependant une dévotion mal entendue pourra introduire des abus superstitieux dans quelques familles. L'Écriture nous en présente un exemple dont l'époque est incertaine, mais qui a pu arriver vers ce temps. Nous nous appliquerons à rendre fidèlement l'hébreu, afin qu'on puisse mieux juger l'intention des personnages.

[1] Judic., 27, 33. — [2] *Ibid.*, 2, 1-5.

Il y avait un homme de la montagne d'Éphraïm, son nom était Michas. Un jour il dit à sa mère : Les onze cents pièces d'argent qu'on vous avait prises et au sujet desquelles vous avez fait tant d'imprécations en ma présence, cet argent, le voilà ; c'est moi qui l'avais pris. Sa mère lui répondit : Béni sois-tu, mon fils, de Jéhova ! Il rendit donc les onze cents pièces d'argent à sa mère. Et sa mère dit : J'ai voué et consacré cet argent à Jéhova, afin que mon fils le reçoive de ma main pour en faire un ouvrage de sculpture et un de fonte ; et c'est pour cela que je vous le donne maintenant. Après donc qu'il eut rendu l'argent à sa mère, elle en prit deux cents pièces d'argent qu'elle donna à un ouvrier ; celui-ci en fit un ouvrage de sculpture et un de fonte, et cela fut mis dans la maison de Michas. Et Michas eut une maison de Dieu, et il fit un éphod et des théraphims, et il consacra la main d'un de ses fils et l'établit son prêtre. Or, en ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël ; chacun faisait ce qui était bon à ses yeux [1].

D'après ces paroles, voici quel nous paraît le sens le plus naturel de ce récit. Une mère de famille consacre à l'Éternel onze cents pièces ou sicles d'argent, qui font environ 1,617 francs de notre monnaie ; et cela pour établir dans la maison de son fils un oratoire, un lieu de prières, une maison de Dieu, qui fût comme une image de la maison de Dieu, du tabernacle qui était à Silo. De là l'éphod ou vêtement sacerdotal des prêtres d'Aaron. Les théraphims, dont on ignore la signification propre, pouvaient être une imitation du pectoral du grand prêtre, qui servait à consulter Dieu. Les ouvrages de sculpture et de fonte désignent peut-être un autel portatif, des chandeliers et autres ustensiles dont on se servait dans cette chapelle, à l'imitation de ce qui se passait dans le tabernacle. Ce qui nous paraît toujours bien certain, c'est que cette femme n'avait aucune intention d'offenser le vrai Dieu, puisque c'est à lui qu'elle consacre son offrande.

Quand on pense que, pour tout Israël, il n'y avait qu'un temple portatif ou tabernacle ; que les hommes ne le voyaient au dehors que trois fois par an, les femmes plus rarement encore ; et qu'à l'exception des prêtres, nul n'en connaissait l'intérieur que par la description qu'en fait l'Écriture, on conçoit fort bien qu'il dût naître à plus d'une âme pieuse le désir d'avoir devant ses yeux, et chez soi, une représentation de ce divin sanctuaire. Cet usage pouvait dégénérer en abus ; mais il est dans la nature des choses. Plus la piété est fervente, plus elle désire un temple, un Dieu présent à elle. Aussi ce désir est-

[1] Jud., 17, 1-6.

il pleinement satisfait dans la plénitude de la loi ou dans le christianisme. Le vrai Dieu a des temples par toute la terre ; il en a, chez les nations chrétiennes, dans chaque bourgade, dans chaque village. Et, dans tous ces temples, il est réellement présent : chaque jour lui-même s'y offre pour nous ; chaque jour il s'y donne lui-même à nous, et nous pouvons y devenir ses temples vivants. Au delà, il n'y a plus que le ciel. Si le désir immodéré, intempestif de quelqu'un des biens dont nous possédons la plénitude, a égaré quelquefois nos frères de la loi ancienne, ne les jugeons pas sans miséricorde.

Michas établit prêtre de cet oratoire domestique un ou le premier de ses fils. C'était un souvenir de ce qui se faisait au temps des patriarches, où le premier-né était le prêtre de la famille. Sans doute, Michas avait tort, puisque Dieu avait transporté exclusivement à une tribu, et transformé en cléricature et en sacerdoce publics, la cléricature et le sacerdoce domestiques d'Israël. Toutefois il était bien loin de contester le sacerdoce privilégié de Lévi. Nous en allons voir la preuve.

Il y avait un jeune homme de Bethléhem-Juda, d'une famille de Juda par sa mère. Lui était lévite, et il séjournait là. Un jour il en partit pour aller séjourner partout où il trouverait son avantage. Il vint en la montagne d'Éphraïm, à la maison de Michas, pour de là continuer sa route. Michas lui dit : D'où venez-vous ? Le lévite répondit : Je suis de Bethléhem-Juda, et je cherche à m'établir où je trouverai. Michas reprit : Demeurez chez moi, vous me tiendrez lieu de père et de prêtre ; je vous donnerai chaque année dix pièces d'argent, deux habits et ce qui est nécessaire pour la vie. Le lévite y consentit, et il demeura chez lui, où il fut comme l'un de ses enfants. Michas lui remplit la main, c'est-à-dire il l'installa ; et le jeune homme lui fut à prêtre, et il était en la maison de Michas. Et Michas dit : Maintenant je sais que Jéhova me fera du bien, puisque j'ai un lévite pour prêtre [1].

Ces dernières paroles nous font voir que Michas, en tout ceci, croyait plaire à l'Éternel, au vrai Dieu, et mériter ses bonnes grâces. Son intention était louable, mais les moyens n'étaient pas tous selon la science et selon la loi. Son erreur pouvait s'expliquer d'autant plus facilement alors, que, comme l'Écriture le remarque pour la seconde fois dans cette histoire, il n'y avait point de roi en Israël, c'est-à-dire point de juge, point de chef qui exerçât une autorité assez grande pour réprimer jusqu'aux superstitions des particuliers. Chacun faisait ce qui lui semblait bon.

[1] Judic., 17, 7-13.

A cette époque, la tribu de Dan n'avait pas encore pris possession de tout son héritage ; elle était toujours resserrée dans les montagnes par les Amorrhéens qui occupaient la plaine ; elle pensait donc à chercher d'autres terres pour la partie de sa population qui n'en avait pas. Dans cette vue, elle envoya de Saraa et d'Esthaol, cinq hommes des plus vaillants de leur race et de leur famille, pour reconnaître le pays et l'examiner. S'étant mis en chemin, ils vinrent à la montagne d'Éphraïm et entrèrent chez Michas, où ils passèrent la nuit. Ayant reconnu à son langage que le jeune lévite n'était pas de l'endroit, ils lui dirent : Qui vous a amené ici ? qu'y faites-vous ? et pourquoi avez-vous voulu y venir ? Il leur répondit : Michas a fait pour moi telle et telle chose, et il m'a donné un salaire, et je lui suis devenu à prêtre. Ils le prièrent donc de consulter Dieu pour savoir si leur voyage serait heureux et si leur entreprise réussirait. Et ce prêtre leur dit : Allez en paix : la voie dans laquelle vous marchez est devant Jéhova [1].

Encore ici, c'est Jéhova, l'Éternel, le vrai Dieu que l'on entend consulter. Nous verrons plus d'une fois, dans l'Écriture, l'usage de consulter Dieu par l'éphod ou le vêtement sacerdotal [2]. Aussi le prophète dit-il, pour peindre la dernière désolation des Juifs : Les enfants d'Israël seront assis bien des jours sans roi, sans prince, sans autel, sans sacrifice, sans éphod et sans théraphim ; prophétie dont les Septante traduisent les derniers mots, *sans sacerdoce et sans manifestations* [3]. Saint Jérôme observe, sur ce passage, qu'on y peut entendre par théraphim, soit les chérubins et les séraphins, soit d'autres ornements du temple ; ou bien, suivant la version des Septante, le rational du grand prêtre, par où Dieu manifestait les choses cachées [4]. Il peut se faire que les théraphims du lévite, que le même Père cite à cette occasion, fussent quelque chose de semblable.

Quoi qu'il en soit, les cinq hommes vinrent à Laïs, autrement Lesem, vers les sources du Jourdain. Et ils trouvèrent le peuple de cette ville, comme les Sidoniens ont coutume de l'être, sans aucune crainte, en paix et en assurance, nul ne le troublant, très-riche, éloigné de Sidon et n'ayant aucun commerce avec aucun autre homme. De retour vers leurs frères, à Saraa et à Esthaol, lorsqu'ils leur demandèrent ce qu'ils avaient fait, ils leur répondirent : Levez-vous et montons vers ce peuple, car nous avons vu une terre très-riche et très-fertile. Ne négligez rien, ne perdez point de temps. Allons et possédons cette terre : nous nous en emparerons sans peine. Nous entrerons chez ce peuple en une pleine assurance, dans une contrée fort étendue, et Dieu nous donnera ce lieu où il ne manque rien de tout

[1] Judic., 18, 1-6. — [2] 1. Reg., 23 et 30. — [3] Osée, 3, 4. — [4] Hieron. *in* Osée, 3.

ce qui croît sur la terre. Six cents hommes armés partirent donc de la tribu de Dan, c'est-à-dire de Saraa et d'Esthaol, et, montant, ils vinrent à Cariathiarim, de la tribu de Juda ; et ce lieu, depuis ce temps, s'appelle le Camp de Dan, et il est derrière Cariathiarim. De là ils vinrent en la montagne d'Éphraïm jusque vers la maison de Michas. Alors les cinq hommes qui avaient été envoyés auparavant pour reconnaître la terre de Laïs, dirent à leurs frères : Savez-vous bien qu'en ces maisons-là il y a un éphod, des théraphims, un ouvrage de sculpture et un de fonte? Voyez ce qu'il vous plaît de faire. Eux, s'étant un peu détournés, entrèrent dans la maison du jeune homme qui était dans la maison de Michas et le saluèrent avec des paroles de paix, tandis que les six cents hommes demeuraient à la porte sous les armes. Ceux qui étaient entrés dans la maison prirent la sculpture, l'éphod, les théraphims et l'ouvrage de fonte. Le prêtre qui se tenait à la porte leur dit : Que faites-vous là? Ils lui répondirent : Tais-toi et mets ton doigt sur ta bouche ; viens avec nous et tu nous tiendras lieu de père et de prêtre. Lequel t'est le plus avantageux, ou d'être prêtre dans la maison d'un particulier, ou de l'être dans une tribu et dans une famille d'Israël? Le prêtre y consentit et prit l'éphod, les théraphims avec la sculpture, et entra au milieu de ce peuple. Eux reprirent leur marche, faisant aller devant eux leurs petits enfants, leurs bestiaux et ce qu'ils avaient de plus précieux.

Ils étaient déjà loin, lorsque les gens qui habitaient dans les maisons de Michas se mirent à crier et à poursuivre les enfants de Dan. Ceux-ci, s'étant retournés, dirent à Michas : Qu'avez-vous pour crier de la sorte? Il répondit : Mes dieux (ou mon dieu)[1] que j'ai fait, vous l'avez pris, ainsi que le prêtre, et vous vous en êtes allés ; que me reste-t-il encore? Et avec cela vous me dites : Qu'avez-vous? Les enfants de Dan lui répliquèrent : Prenez garde de ne pas nous parler davantage, de peur que des hommes transportés de colère ne viennent sur vous et ne vous fassent périr avec toute votre maison. Ils continuèrent ainsi leur chemin, et Michas, voyant qu'ils étaient plus forts que lui, s'en retourna en sa maison[2].

Ce que Michas appelle ses *élohim*, qu'il dit avoir fait faire et qu'il redemande à grands cris, c'est évidemment et uniquement ce qu'on venait de lui prendre ; savoir : l'éphod, les théraphims, les ouvrages de sculpture et de fonte que sa mère avait fait faire en l'honneur de Jéhova, par lesquels les cinq hommes avaient consulté Jéhova sur le succès de leur voyage ; en un mot, son oratoire ou tabernacle domes-

[1] La version arabe, la chaldaïque et les Septante mettent le singulier. L'hébreu *Elohaï* peut donner aussi le même sens. — [2] Jud., 18, 7-27.

tique. Et comme, dans le langage de l'Écriture, paraître devant élohim ou devant Dieu, et paraître devant le tabernacle ou devant l'arche, se prennent l'un pour l'autre, on voit comment Michas a pu appeler son *élohim* ou ses élohim, le tabernacle ou oratoire que réellement il avait fait faire. Il y a même un endroit dans la version des Septante où le mot hébreu d'élohim est rendu par celui de tabernacles ou de tentes [1]. De plus, si dans cette chapelle il y avait des représentations de chérubins, le nom de dieux et d'élohim pouvait encore leur être donné; car où le grec et le latin disent : Adorez-le tous, vous ses anges ; je le louerai en présence des anges, il y a dans l'hébreu : Adorez-le tous, vous les dieux ; je le louerai en présence des dieux [2]. Finalement, il ne nous paraît pas du tout certain que la conduite de Michas fût une idolâtrie formelle. Il nous semble très-fort que sa faute a été, non pas d'avoir eu des idoles proprement dites ou des représentations de fausses divinités, mais d'avoir imité dans son oratoire le culte rendu à Dieu dans son tabernacle, de s'être cru par là dispensé, et d'avoir détourné ses voisins d'adorer à Silo. En effet, il n'est pas aisé de concevoir comment la mère de Michas aurait pu consacrer à l'Éternel, à Jéhova, ses onze cents pièces d'argent pour en faire des idoles, et comment Michas et les Danites se seraient flattés, comme ils le faisaient, d'une protection spéciale de l'Éternel, parce qu'ils avaient avec eux des idoles [3].

[1] 2. Reg., 7-23. En hébreu *vélohav ;* en grec, Καί σκηνώματα. — [2] Psaume 96, v. 7, suivant la Vulgate : *adorate eum omnes angeli ejus ;* psaume 97, v. 7, suivant l'hébreu : *hischtahhavou lo col élohim;* psaume 137, 1, suivant la Vulgate : *in conspectu angelorum psallam tibi*; psaume 138, 1, suivant l'hébreu : *néged élohim azamreca.* — [3] Guénée, *Lettres de quelques Juifs*, t. 1. Dans la première édition de cette histoire nous avons simplement indiqué que ces réflexions étaient de l'abbé Guénée, *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire.* Les critiques n'ont pas daigné y faire attention et nous ont encore reproché cette réponse de l'habile apologiste. « Allons plus loin, dit-il à Voltaire. Est-il bien sûr que Michas et les Danites aient *adoré des idoles ?* D'habiles critiques le nient ; et tout récemment un savant anglais vient d'entreprendre de les justifier. Il le fait d'une manière, ce semble, très-plausible (*a*) : si ces raisons ne sont point démonstratives, il en résulte au moins que l'idolâtrie de Michas et des Danites n'est pas aussi incontestable que vous la supposez. Mais n'adoptons pas cette conjecture, quoique ingénieuse, quoique appuyée de l'autorité du savant Grotius ; avouons, avec la plupart des commentateurs, que les Danites, contre la défense expresse de la loi, adoraient le Seigneur sous la figure de l'idole enlevée à Michas, etc.

(*a*) *Très plausible.* Il prétend que la mère de Michas, habitant loin de Silo, où résidait alors le tabernacle, et se voyant privée par là de la consolation d'y aller souvent adorer le Seigneur, voulut remédier à cet inconvénient ; que ce fut dans cette idée qu'elle consacra l'argent que son

Les enfants de Dan prirent donc ce que Michas avait fait, ainsi que le prêtre qui avait été à lui, et ils vinrent à Laïs, chez un peuple en assurance et dans un plein repos, et ils frappèrent du tranchant du glaive tout ce qui se trouva dans la ville ; ils y mirent le feu et la brûlèrent. Et nul ne leur porta du secours, parce qu'ils demeuraient loin de Sidon et qu'ils n'avaient aucune société ni aucun commerce avec qui que ce fût. Or, la ville était située au pays de Rohob ; et, l'ayant rebâtie, ils y demeurèrent. Ils l'appelèrent Dan, du nom de leur père, qui était fils d'Israël : elle se nommait d'abord Laïs, et deviendra plus tard Césarée de Philippe. Ils y placèrent la sculpture avec ce qui l'accompagnait, et ils eurent pour prêtre un certain Jonathan, fils de Gersom et petit-fils de Manassé, suivant l'hébreu et les Septante. C'était probablement le nom du lévite. Cette fonction passa à ses fils, jusqu'au jour où ils furent emmenés hors du pays. Ils eurent ainsi au milieu d'eux la sculpture que Michas avait faite, pendant tout le temps que la maison de Dieu fut à Silo, c'est-à-dire jusqu'au temps du grand prêtre Héli, que l'arche d'alliance, prise par les Philistins, renvoyée bientôt après, fut placée à Cariathiarim, sans plus retourner à Silo, sa première demeure [1].

Quoiqu'on pût fort bien douter qu'il y eût eu dans tout ceci idolâtrie formelle, adoration de ce qui n'est pas Dieu, on ne peut douter cependant qu'il n'y ait eu quelque chose de condamnable, une dévotion mal réglée, un commencement de superstition qui pouvait facilement empirer. On ne peut que blâmer ce lévite mercenaire qui, au lieu de réprimer un tel désordre, l'autorise par son ministère et par

[1] Judic., 19, 27-31.

fils lui avait rendu, à bâtir pour sa famille et pour le voisinage une chapelle ou maison de prières ; qu'il y avait de ces lieux de prières (*proseuchæ*) répandus dans le pays dès les premiers temps de la république juive ; que les mots du texte, que la Vulgate traduit par *sculptilia et conflatilia*, et même ces expressions latines, ne signifient pas seulement et exclusivement des idoles, mais toutes sortes d'ouvrages sculptés et jetés en fonte, tels que pouvaient être un autel portatif, des chandeliers et autres ustensiles dont on se servait dans cette chapelle, à l'imitation de ce qui se pratiquait dans le tabernacle ; qu'encore que cet oratoire soit appelé dans quelques versions *maison des dieux*, on peut rendre, et quelques interprètes ont rendu le texte par *maison de Dieu* ; que les *élohim* (les dieux) que Michas avait fait faire, et qu'il redemandait à grands cris, pouvaient bien n'être que les ustensiles employés au culte, ce que l'auteur prouve par divers passages de l'Écriture, etc. Ainsi la faute de Michas n'aurait pas été d'avoir eu des idoles, mais d'avoir imité dans son oratoire le culte rendu à Dieu dans son tabernacle, de s'être cru par là dispensé, et d'avoir détourné ses voisins d'aller adorer à Silo. En effet, il n'est pas aisé de concevoir comment la mère de Michas aurait pu *consacrer au Seigneur* ses onze cents pièces d'argent pour en faire des idoles, et comment Michas et les Danites se seraient flattés, comme ils le faisaient, d'une protection spéciale, *parce qu'ils avaient avec eux des idoles.* L'abbé Guénée, *Lettres de quelques juifs à M. de Voltaire.* Seconde partie, lettre 5.

son exemple. Enfin tout cela laisse prévoir des choses encore plus fâcheuses pour l'avenir.

Les enfants d'Israël servirent l'Éternel durant tous les jours de Josué et durant tous les jours des anciens qui vécurent longtemps après lui et avaient vu toutes les œuvres que l'Éternel avait faites en faveur d'Israël. Mais après que toute cette génération fut réunie à ses pères, il s'en éleva d'autres qui ne connaissaient point l'Éternel ni les œuvres qu'il avait faites en faveur de son peuple [1], c'est-à-dire qui ne connaissaient plus, comme leurs ancêtres, l'Éternel et ses merveilles, de cette connaissance qui produit la piété, l'amour, le culte; car pour la connaissance purement historique, elle ne se perdit jamais. L'expression de l'Écriture en cet endroit peut servir à en expliquer d'autres semblables.

Alors les enfants d'Israël faisaient le mal sous les yeux de Jéhova, et ils servaient les Baalim ou les faux dieux. Ils abandonnaient Jéhova, le Dieu de leurs pères, qui les avait tirés de l'Égypte, et ils suivaient des dieux étrangers d'entre les dieux des peuples qui habitaient autour d'eux. Ils les adoraient et ils irritaient la colère de l'Éternel; car ils l'abandonnaient de temps en temps et servaient Baal et Astaroth [2], le soleil et la lune ou leurs images, qu'on représentait d'abord sous des formes diverses, telles qu'une pierre ou une colonne, et plus tard sous une forme humaine. Baalim, au pluriel, signifie en général des faux dieux. Le nom de Baal, au singulier, le même que Bel ou seigneur, désignait, aussi bien que Moloch ou roi, le dieu souverain, originairement le dieu du soleil ou son image. Baal, ou le soleil, était adoré sur les hauteurs: on lui immolait des victimes humaines. On adorait Astarté, ou la lune, dans des bocages où se commettaient toutes sortes d'impuretés.

Lors donc qu'Israël s'abandonnait ainsi au culte des idoles et aux crimes qui en faisaient partie, l'Éternel le livrait en proie aux peuples d'alentour, qui l'affligeaient et l'accablaient de toute sorte de maux. Reconnaissait-il sa faute, implorait-il sa miséricorde? Dieu lui suscitait des libérateurs sous le nom de juges [3].

Les anciens, comme l'a bien observé un auteur grec, disaient *juger* pour *gouverner* [4]. Les Tyriens, après la destruction de l'ancien Tyr,

[1] *Ibid.*, 2, 7-10. Servieruntque Domino cunctis diebus ejus (Josue), et seniorum qui longo post eum vixerunt tempore, et noverant omnia opera Domini quæ fecerat cum Israël. — Omnisque illa generatio congregata est ad patres suos, et surrexerunt alii qui non noverant Dominum et opera quæ fecerat cum Israël. — [2] Judic., 2, 11-13. — [3] *Ibid.*, 2, 14-18. — [4] Κρίνειν τὸ ἄρχειν ἔλεγον οἱ παλαιοί. Artémidore, *Traité des songes*, 2, 14.

établirent dans le nouveau des *juges* au lieu de rois, comme on le voit dans Josèphe [1]. Suivant que nous l'apprennent les historiens latins, les Carthaginois, colonie de Tyr, appelaient *suffètes* les chefs de leur république. C'est le même nom qu'en hébreu *souphet*, dont le pluriel est *souphetim*. Pour le peuple d'Israël, ces juges étaient des magistrats extraordinaires et à peu près ce que furent plus tard, pour les Romains, les dictateurs. Leur principale mission était de se mettre à la tête du peuple pour l'arracher à l'oppression de l'étranger. Leur succession n'avait rien de régulier. Le plus souvent c'est Dieu qui les donne à son peuple; d'autres fois c'est le peuple lui-même qui les choisit : puis arrivent des intervalles où il n'y en a point. Quelquefois aussi ce choix n'est fait que par une partie des Israélites, et l'élu n'a autorité que sur ceux qui se sont soumis à son gouvernement. Autant en était-il de ceux que Dieu suscitait extraordinairement. Comme les servitudes et l'oppression ne se faisaient quelquefois sentir que sur une partie du pays, les libérateurs n'exerçaient alors leur empire que sur ceux qu'ils avaient délivrés. De là il a pu arriver même qu'il y en eût deux en même temps dans des contrées différentes, comme en deçà et au delà du Jourdain. Du reste, leur pouvoir n'allait point jusqu'à établir de nouvelles lois ou à imposer de nouvelles charges au peuple; les lois et les volontés de Dieu, déclarées par l'oracle du grand prêtre, devaient être la règle de leur gouvernement. Ils étaient les protecteurs des lois, les défenseurs de la religion, les vengeurs des crimes et des désordres, surtout de l'idolâtrie, dont ils devaient empêcher la naissance et arrêter les progrès. Aussi le gouvernement de ces juges était-il sans comparaison plus doux que ne fut depuis celui des rois d'Israël. Ils étaient, pour la plupart, des hommes pleins de piété. C'est d'eux en partie que parle saint Paul, quand il dit *qu'ils ont par la foi vaincu les royaumes, accompli la justice et reçu l'effet des promesses* [2]; et le fils de Sirac les loue également, disant : « Que leur cœur ne fut point perverti; qu'ils ne se détournèrent point du Seigneur, et qu'ils méritèrent que leur mémoire fût en bénédiction, que leurs os refleurissent dans leurs sépulcres, que leur nom demeurât éternellement et qu'il passât à leurs enfants avec la gloire qui est due aux saints [3]. »

Après la mort d'un juge, le peuple retombait presque toujours dans les mêmes prévarications, quelquefois même dans de plus grandes. Alors Dieu le châtiait de nouveau, l'abandonnait de nouveau à la puissance des étrangers, jusqu'à ce qu'il rentrât en lui-

[1] *Cont. Appion.*, 1,21. — [2] Heb., 11, 33. Qui per fidem vicerunt regna, operati sunt justitiam, adepti sunt repromissiones. — [3] Eccli., 46, 15.

même, et, faisant pénitence, méritât un nouveau libérateur [1]. Cette conduite de Dieu à l'égard de son peuple était si connue des nations circonvoisines, que quand Holoferne vint avec toute l'armée d'Assyrie pour le subjuguer, Achior, chef des Ammonites, lui dit en plein conseil : « Toutes les fois que le peuple a adoré un autre dieu que le sien, il a été abandonné au pillage, au glaive et à l'opprobre ; mais toutes les fois qu'il s'est repenti de s'être écarté du culte de son Dieu le Dieu du ciel lui a donné la force pour se défendre. Maintenant donc informez-vous s'il a commis quelque faute contre son Dieu : dans ce cas, marchons à lui, car son Dieu vous le livrera, et il sera assujetti à votre puissance. Mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrons lui résister ; son Dieu prendra sa défense, et nous deviendrons l'opprobre de toute la terre [2]. »

Le premier juge fut Othoniel, de la tribu de Juda. Après la mort des anciens qui avaient vécu avec Josué, les enfants d'Israël se mêlèrent aux peuples de Chanaan, épousèrent leurs filles, donnèrent leurs filles en mariage à leurs fils, et finirent par adorer leurs dieux. Ils oublièrent Jéhova et servirent les Baalim et les Astaroth. Alors l'Eternel retira d'eux sa main et les livra sous le joug de Chusan Rasathaïm, roi de Mésopotamie, sous lequel ils gémirent huit ans. Quand ils eurent crié vers l'Éternel, il leur envoya pour sauveur Othoniel, neveu et gendre de Caleb, qui rétablit la liberté de son peuple. Car l'esprit de Jéhova était en lui. Et la terre se reposa durant quarante ans [3].

Le second fut Aod, de la tribu de Benjamin. Les enfants d'Israël ayant de nouveau fait le mal, l'Éternel fortifia contre eux Églon, roi de Moab. Et, ayant pris avec lui les enfants d'Ammon et d'Amalec, il s'avança, frappa Israël et se rendit maître de la ville des palmes, c'est-à-dire Jéricho ou bien Engaddi, entre Jéricho et la mer Morte, qui est également appelée ailleurs la ville des palmiers [4]. Jéricho même pouvait être rebâtie, quant à un certain nombre de maisons : mais pour ce qui, dans le langage de l'Écriture, forme proprement la ville, savoir les murs, ils ne seront relevés que sous Achab, où nous verrons s'accomplir la malédiction de Josué [5].

Les enfants d'Israël servirent Églon, roi de Moab, pendant dix-huit ans. Au bout de ce temps ils crièrent vers l'Éternel ; et l'Éternel leur suscita un sauveur nommé Aod, fils de Géra, fils de Jémini ou de la tribu de Benjamin, qui se servait de la main gauche comme de la droite. Les enfants d'Israël envoyèrent par lui des présents à

[1] Judic., 2, 19. — [2] Judith, 5. — [3] *Ibid.*, 3, 1-11. — [4] 2. Paralip., 20, 2. — [5] 3. Reg., 16.

Églon, roi de Moab. Aod fit un glaive à deux tranchants, de la longueur d'une coudée, et il le mit sous son habit au côté droit. Or, Églon était très-gros. Lors donc qu'Aod lui eut offert les présents, il renvoya le peuple qui les avait apportés. Lui, étant retourné de Péselim, lieu dont le nom signifie idoles, et qui était près de Galgala, il dit au roi : J'ai une parole de secret pour vous, ô roi ! Et le roi dit : Silence ! Et tous ceux qui étaient auprès de sa personne se retirèrent. Aod s'approcha donc du roi qui était seul, assis dans une chambre haute de rafraîchissement, et lui dit : J'ai une parole de Dieu pour vous. Aussitôt le roi se leva de son trône, et Aod étendant la main gauche et prenant le glaive qu'il avait à son côté droit, le lui enfonça avec tant de force dans le ventre, que la poignée y entra tout entière avec la lame. Il ne le retira point ; mais, étant sorti par le vestibule, il ferma les portes de la salle haute, les lia et partit. Cependant les serviteurs étant venus, trouvèrent la porte fermée, et ils dirent : Sans doute qu'il couvre ses pieds (satisfait quelque besoin), dans le cabinet de la chambre. Ils attendirent longtemps et jusqu'à s'ennuyer. Voyant enfin que personne n'ouvrait, ils prirent la clef et ouvrirent. Et voilà que leur maître était étendu par terre, et mort.

Tandis qu'ils étaient dans le trouble, Aod s'enfuit, franchit Péselim, d'où il était revenu, et arriva à Séirath. Aussitôt il sonna la trompette sur la montagne d'Éphraïm, et les enfants d'Israël descendirent, Aod marchant à leur tête. Et il leur dit : Suivez-moi, car l'Éternel a livré en nos mains les Moabites, nos ennemis. Les Israélites descendirent avec lui, occupèrent les gués du Jourdain par où l'on va en Moab, et ne laissèrent passer aucun des Moabites. Ils en tuèrent environ dix mille, tous hommes gras et tous hommes vaillants, et pas un d'eux n'échappa. Et Moab fut humilié en ce jour-là sous la main d'Israël, et la terre se reposa durant quatre-vingts ans [1].

Des hommes du dernier siècle, autrement le dix-huitième, qui se nommaient eux-mêmes philosophes, ont dit et répété qu'Aod fut coupable d'un régicide, d'une trahison noire ; que c'est un très-mauvais exemple à proposer à tout peuple mécontent de son souverain ; qu'il a été la cause de plusieurs crimes de même espèce.

Mais ces mêmes hommes nous enseignent « qu'un conquérant n'acquiert aucune souveraineté sur une nation vaincue que par le consentement de celle-ci ; que, jusqu'à ce qu'elle l'ait reconnu librement pour son roi, tout acte d'autorité qu'il exerce est une violence et une usurpation, qu'elle a droit de s'en rédimer par la force quand elle pourra [2]. » Qu'ils nous montrent donc le traité par lequel les Is-

[1] Jud., 3, 5-30. — [2] *Encyclop.*, art. *Autorité politique.*

raélites avaient librement reconnu Églon pour leur roi. Il ne fut, par rapport à eux, qu'un oppresseur étranger qui, sans avoir reçu aucune offense ni souffert aucun dommage de la part d'un peuple libre et indépendant, établi dans son voisinage, s'était jeté sur ses terres, avait mis garnison dans quelques-unes de ses places et lui imposait de grosses contributions. Les auteurs mêmes de l'objection disent que les Juifs ne furent jamais soumis aux rois qui les subjuguèrent : donc ils ne les regardèrent jamais comme leurs vrais souverains, mais comme des ennemis contre lesquels on pouvait user des droits de la guerre.

Le nom de régicide ne convient qu'à un sujet qui tue son propre roi, et non à celui qui tue un roi ennemi pour mettre en liberté ses compatriotes. Lorsque Mucius Scévola se glissa dans le camp de Porsenna pour le tuer dans le temps que ce roi assiégeait Rome, personne ne s'avisa de nommer cette action un régicide. Il n'est pas une nation de l'antiquité chez laquelle l'action d'Aod ne fût réputée légitime.

D'ailleurs Aod n'était pas un simple particulier, mais le chef envoyé par la nation, pour remettre les tributs forcés à l'oppresseur. C'est lui qui à Péselim, renvoie le peuple qui l'avait accompagné pour porter les présents : ce sont les paroles mêmes de l'hébreu [1]. D'après le même texte, il n'est pas du tout certain qu'il ait employé le mensonge. Le mot *parole* y signifie également et au pied de la lettre *chose*, *ordre*. Sa phrase peut donc s'entendre littéralement, j'ai une chose secrète pour vous, ô roi ! j'ai un ordre de Dieu sur vous [2]. Voilà ce que les catholiques feront bien de considérer avant de censurer la conduite d'Aod. Qu'ils n'oublient pas non plus que, surtout chez les anciens peuples, on croyait généralement que toute espèce de ruse était permise envers les ennemis de l'état.

Je parle des catholiques, car eux seuls ont le droit de censurer l'action d'Aod, s'il y a lieu. Les autres, hérétiques et incrédules, non-seulement n'ont pas le droit de la blâmer, fût-elle catholiquement blâmable ; ils doivent, au contraire, l'approuver ; car le principe sur lequel ils se fondent pour n'être point catholiques, justifie nécessairement tout ce qu'un homme peut faire, même de plus criminel. Le catholicisme est incontestablement, dans l'ordre religieux et moral, l'autorité la plus grande. Par conséquent ne point le reconnaître pour règle suprême, c'est implicitement n'y reconnaître aucune autorité, aucune règle. Dès lors, bien, mal, vertu, vice,

[1] *Vaischalahh eth haam noseï hammithnah.* Judic., 3, 18. — [2] *Debar élohim li cléica.* Judic., 3, 20.

bonne œuvre, crime ne sont plus que des mots dépourvus de sens. L'hérétique et l'incrédule philosophe vont plus loin : non-seulement ils repoussent l'autorité la plus grande, le catholicisme, mais ils posent en principe que chaque individu est à soi-même sa loi, son autorité, sa règle souveraine. De là cette inévitable conséquence : Tout ce qu'un homme quelconque juge devoir faire, vol ou meurtre, sera bien fait ; car le voleur a le même droit d'être voleur, le meurtrier a le même droit d'être meurtrier, que l'hérétique d'être hérétique, que l'incrédule d'être incrédule. De part et d'autre, c'est le même principe et la même conséquence ; il n'y a de différents que les objets auxquels on l'applique.

Le repos de quatre-vingts ans que valut à Israël la victoire d'Aod, doit principalement s'entendre des tribus à l'orient du Jourdain et qui avaient pour frontières les trois nations vaincues, Amalec, Moab et Ammon. En deçà du fleuve, il paraît que, durant la même période, certaines tribus eurent à souffrir et à combattre. Il est dit qu'après Aod, ce qui peut signifier après sa victoire, Samgar tua six cents Philistins avec un soc de charrue, ou plutôt, comme porte l'hébreu, avec le bâton dont il se servait pour conduire ses bœufs [1]. Homère mentionne un antique héros qui poursuivit les Bacchantes et même Bacchus avec une arme semblable [2]. Aujourd'hui encore, les bâtons dont se servent les laboureurs d'Orient pour conduire la charrue sont des armes terribles, selon la description qu'en donnent les voyageurs [3]. Sans aller si loin, le paysan de Bretagne a une forte gaule, dont le petit bout est ferré en pointe, pour piquer les bœufs, et dont l'autre extrémité est garnie d'un fer en forme de coin ou de ciseau, pour nettoyer et dégager la charrue. Samgar n'avait qu'une arme de ce genre lorsqu'il repoussa les Philistins. Tite-Live eût fait de lui ce qu'il a fait de Quinctius Cincinnatus. L'Écriture ne nous apprend pas même de quelle tribu il était, ni s'il gouverna, ni combien de temps ; elle se borne à dire qu'il fut un sauveur d'Israël [4].

Après la mort d'Aod, dont l'époque n'est pas marquée, les enfants ou des enfants d'Israël retombèrent dans le péché et furent abandonnés par l'Éternel entre les mains d'un roi de Chananéens. Il se nommait Jabin, et régnait à Asor, dans la haute Galilée [5]. Cette ville, autrefois la capitale de plusieurs royaumes, avait été brûlée par Josué ; mais les réfugiés de Chanaan l'avaient rebâtie et repeuplée. De cinq à six siècles après, nous la verrons prise sur le roi

[1] *Bemalmad habbacar*. Judic., 3, 31. — [2] Iliade, l. 6, v. 135. Θεινόμεναι βουπλῆγι. — [3] Maundrell (15 avril). Buckingham, *Voyage à Jérusalem*, p. 57. — [4] Jud., 3, 31. — [5] *Ibid.*, 4, 1 et 2.

d'Israël par le roi de Ninive [1]. Outre une infanterie considérable, mais dont l'Écriture n'indique pas le nombre, Jabin avait neuf cents chariots armés de fer ou de faux. Le général de ses troupes se nommait Sisara. Fier de tant de forces, il opprima durement les Israélites pendant vingt ans ; mais ceux-ci crièrent vers l'Éternel.

Il y avait dans ce temps une prophétesse, Débora, femme de Lapidoth. Le caractère et le mérite de cette femme devaient être bien extraordinaires, puisque, contre l'usage de l'Orient et de ces temps antiques, elle exerçait l'autorité souveraine ; car elle était juge en Israël et rendait la justice, non loin de Silo, sous un palmier qu'on appela de son nom.

Cette prophétesse envoya vers Barac, en Cadès de Nephthali, l'appela devant elle, et lui dit : Jéhova, le Dieu d'Israël, ne t'a-t-il pas ordonné : Va, rends-toi sur la montagne de Thabor, et prends avec toi dix mille combattants, des enfants de Nephthali et des enfants de Zabulon ; et je t'amènerai, au torrent de Cison, Sisara, général de l'armée de Jabin, avec ses chars et toute sa multitude, et je les livrerai entre tes mains. Barac lui répondit : Si vous venez avec moi, j'irai ; si vous ne voulez point venir avec moi, je n'irai point. Elle lui dit : J'irai avec toi ; mais la gloire ne sera pas pour toi dans cette campagne, car l'Éternel livrera Sisara entre les mains d'une femme. Débora se leva donc et s'en alla avec Barac en Cadès [2]. Nous verrons sa prédiction s'accomplir doublement.

Le Thabor, où se devait donner la bataille, est une haute montagne, ronde et belle, qui s'élève toute seule dans les grandes et magnifiques plaines de Galilée, que l'Écriture appelle le grand champ d'Esdrelon ou de Mageddo. Du pied de cette montagne sort le torrent de Cison qui s'en va dans la mer Méditerranée, et le torrent de Cadumim qui s'en va au Jourdain. De là il y avait environ dix lieues jusqu'à la ville d'Asor.

Barac convoqua, dans Cadès, dix mille combattants de la tribu de Nephthali dont il était lui-même, et de celle de Zabulon. Débora l'accompagnait. Sisara ayant appris l'armement des Israélites, ainsi que leur marche, assembla ses neuf cents chariots de fer avec toute son armée, dont le quartier général était à Haroseth des Gentils, et s'avança au torrent de Cison. Mais Débora dit à Barac : Lève-toi, car voici le jour où l'Éternel a livré Sisara en tes mains ; Jéhova lui-même ne marche-t-il pas devant toi ? Barac descendit donc de la montagne de Thabor, et les dix mille combattants avec lui. Et l'Éternel épouvanta Sisara, avec tous ses chars et toute son armée, par le

[1] 4. Reg., 4, 29. — [2] Judic., 4, 2-9.

tranchant du glaive et, selon Josèphe, par une pluie de grêle [1], à la présence de Barac. En sorte que Sisara, s'élançant de son char, s'enfuit à pied. Barac poursuivit les chars qui s'enfuyaient, et l'armée ou le camp, jusqu'à Haroseth des Gentils, et toute l'armée ou tout le camp tomba sous le glaive sans qu'il en échappât un seul [2].

Quant à Sisara, il s'enfuit à pied vers la tente de Jahel, femme de Haber le Cinéen. Haber s'était séparé de ses autres frères, Cinéens, enfants d'Hobab, allié de Moïse, qui demeuraient à l'extrémité méridionale, et il avait établi ses tentes à l'extrémité opposée, jusqu'à la vallée ou chênaie de Sennim, près de Cédès. Sisara s'enfuit là, parce qu'il y avait ou avait eu paix entre Jabin, roi d'Asor, et la maison de Haber le Cinéen. L'hébreu, où il n'y a point de verbe, peut donner l'un et l'autre sens [3]. Jahel, étant sortie à la rencontre de Sisara, lui dit : Entrez chez moi, mon seigneur ; entrez, ne craignez point. Il entra donc dans sa tente, et elle le couvrit d'un manteau. Sisara lui dit : Donnez-moi, je vous prie, un peu d'eau, parce que j'ai une grande soif. Elle lui apporta une outre de lait et lui donna à boire, et elle remit le manteau sur lui. Alors Sisara lui dit : Soyez debout à l'entrée de votre tente, et si quelqu'un vient, vous interrogeant et disant : Y a-t-il quelqu'un ici ? vous répondrez : Il n'y a personne. Mais Jahel, femme de Haber, prit un des grands clous de sa tente, avec un marteau, et elle entra lentement et en silence ; et, posant le clou sur la tempe de Sisara, elle le frappa avec son marteau et lui perça la tête jusqu'à terre ; et Sisara passa ainsi du sommeil à la mort. En même temps Barac arriva, poursuivant Sisara ; et Jahel, étant sortie au-devant de lui, lui dit : Venez, je vous montrerai l'homme que vous cherchez. Il entra chez elle, et vit Sisara étendu mort, ayant la tête percée d'un clou. Dieu confondit donc, en ce jour-là, Jabin, roi de Chanaan, devant les enfants d'Israël, qui, croissant tous les jours, se fortifièrent de plus en plus contre Jabin, roi de Chanaan, et l'accablèrent jusqu'à sa ruine [4].

Il y avait paix entre Jabin, roi d'Asor et la maison de Haber le Cinéen ; c'est-à-dire, ce nous semble, il n'y avait point guerre, Jabin ne l'opprimait point comme il faisait des enfants d'Israël. Mais entre ces derniers et Haber, il n'y avait pas seulement paix ; il y avait, depuis deux siècles, la plus étroite alliance . Haber et sa famille étaient incorporés à la nation. Peut-être même que Jahel était Juive d'origine. Quand elle invita le général, fuyant comme les héros d'Homère, à entrer chez elle, rien ne dit qu'elle pensât à le tromper

[1] Josèphe, *Ant.*, l. 5, c. 6.— [2] Judic., 4, 10-15.— [3] *Ki schalôm bên ïabin mélec hatzor oubên bêth haber hakkêni.* Judic., 4, 17. — [4] *Ibid.*, 4, 15-24.

ni à le tuer. Ce ne fut que lorsqu'il l'eut engagée à faire sentinelle à la porte et à mentir pour le dérober à la recherche du vainqueur, qu'elle paraît avoir conçu le dessein hardi qui acheva la délivrance d'un peuple avec lequel sa tribu ne faisait qu'un. Grecque ou Romaine, Jahel eût été portée aux nues par les écrivains de la Grèce et de Rome. Aujourd'hui encore, une femme qui affranchirait comme elle son pays de l'oppression étrangère, serait célébrée partout. Nous ne voyons donc pas qu'elle soit digne de blâme, surtout après les louanges que l'Écriture va lui donner.

Une femme avait commencé la victoire, une femme l'avait achevée, une femme la chantera. Cinq siècles avant Homère, huit siècles avant Pindare, elle chantera sur un ton plus élevé que ne feront Pindare ni Homère.

« En ce jour-là, Débora et Barac, fils d'Abinoëm, chantèrent, disant :

« Lui qui a vengé Israël, lui qui a donné au peuple une prompte volonté au jour du péril, bénissez Jéhova !

« Rois, écoutez ; princes, prêtez l'oreille. C'est moi qui en l'honneur de Jéhova, c'est moi qui chanterai, moi qui célébrerai Jéhova, le Dieu d'Israël.

« O Jéhova, quand tu sortais de Séïr, quand tu t'avançais par les campagnes d'Édom, la terre trembla ! les cieux mêmes se distillèrent ! les nuées se distillèrent en eau !

« Les montagnes s'écroulèrent devant la face de Jéhova ! le Sinaï, devant la face de Jéhova, le Dieu d'Israël !

« Aux jours de Samgar, fils d'Anath, aux jours de Jahel, les sentiers étaient mornes, le voyageur se glissait par des voies détournées.

« Les bourgades devenaient désertes en Israël ; elles devenaient désertes, jusqu'à ce que je me fusse levée, moi, Débora ; jusqu'à ce que je me fusse levée, moi, la mère en Israël !

« Il avait choisi des dieux nouveaux ! aussitôt la guerre était aux portes ! voit-on ni bouclier ni lance parmi quarante mille guerriers d'Israël ?

« Mon cœur est aux princes d'Israël ! vous qui dans le peuple avez couru aux armes, bénissez Jéhova !

« Vous qui montez sur des ânesses éclatantes, vous qui êtes assis sur le tribunal, vous qui vous avancez dans le chemin, parlez !

« Là où l'on entendait la voix de l'ennemi, là parmi les pasteurs abreuvant leurs troupeaux, on publiera les justices de Jéhova, ses jugements en faveur des bourgades d'Israël. Alors le peuple de Jéhova descendit aux portes.

« Lève-toi, lève-toi, Débora ! Lève-toi, lève-toi ! entonne le cantique.

« En avant, Barac ! Prends captifs ceux qui te tenaient en captivité, fils d'Abinoëm.

« Alors ce qui avait été délaissé dominera sur les magnifiques ; le peuple de Jéhova dominera sur les forts !

« Éphraïm les extermine dans Amalec, et toi, Benjamin, au milieu de ton peuple !

« Il vient de Machir des chefs, et de Zabulon des capitaines avec le sceptre du commandement. Avec Débora étaient les princes d'Issachar : Issachar s'est précipité avec Barac dans la plaine !

« Ruben est demeuré à l'écart, irrésolu dans les pensées de son cœur. Pourquoi demeurais-tu au milieu de tes parcs, à écouter le bêlement de tes troupeaux, irrésolu dans les pensées de ton cœur ?

« Galaad reposait au delà du Jourdain ; et pourquoi Dan restait-il dans les navires ?

« Aser demeurait sur le rivage de la mer ; il habitait dans ses ports.

« Mais le peuple de Zabulon, et avec lui Nephthali, a exposé son âme à la mort sur les hauteurs de la campagne.

« Les rois sont venus ; ils ont combattu ; les rois de Chanaan ont combattu en Thanach, près des eaux de Mageddo. Ils n'en ont pas emporté l'or qu'ils convoitaient !

« Les étoiles ont combattu du ciel ; elles ont combattu dans leur rang contre Sisara.

« Le torrent de Cison a roulé leurs cadavres ; le torrent de Cadumim et de Cison. Foule aux pieds les forts, ô mon âme !

« Alors se fendirent les pieds des chevaux, pressés par l'aiguillon, par l'aiguillon des forts.

« Maudissez Méros, dit l'ange de Jéhova ; maudissez ses habitants ! parce qu'ils ne sont pas venus au secours de Jéhova, au secours de Jéhova et de ses héros.

« Bénie entre les femmes, Jahel, épouse de Haber le Cinéen ! Bénie soit-elle entre les femmes, au milieu de sa tente !

« Il a demandé de l'eau, elle lui a donné du lait ; elle lui a présenté de la crème dans la coupe des princes.

« Elle a saisi de la main gauche le clou, et de la droite le marteau du forgeron. Elle a percé Sisara, elle lui a percé la tête, elle lui a traversé les tempes.

« Il se débattait à ses pieds, tombait, restait étendu ; puis à ses pieds se débattait encore, tombait en se roulant, et resta là expiré !

« Regardant par ses fenêtres, la mère de Sisara gémissait tout

haut à travers le treillis. Pourquoi son char tarde-t-il à revenir encore? Pourquoi les pieds des coursiers sont-ils si lents ?

« Les plus sages des matrones lui répondaient, et elle se disait à elle-même : Ne faut-il pas qu'ils fassent capture, qu'ils partagent le butin ? La plus belle des captives pour le chef des braves ; les dépouilles de diverses couleurs pour Sisara ; les dépouilles de diverses couleurs, les teintures, les broderies pour orner le cou des femmes conquises.

« Ainsi périssent tous tes ennemis, ô Jéhova ! Mais ceux qui t'aiment, qu'ils brillent comme le soleil dans la splendeur de son lever ! »

Après cette glorieuse victoire, la terre reposa pendant quarante ans [1].

Vers cette époque a pu arriver l'histoire de Ruth la Moabite, une des ancêtres de David et du Messie.

Au temps où gouvernaient les Juges, il y eut une famine dans le pays. Et un homme sortit de Bethléhem-Juda pour séjourner quelque temps au pays de Moab, lui, sa femme et ses deux fils. L'homme s'appelait Élimélech, sa femme, Noëmi, et ses deux fils, Mahalon et Chélion, d'Éphrata ou Bethléhem-Juda. Étant donc venus aux campagnes de Moab, ils s'y arrêtèrent. Élimélech, époux de Noëmi, mourut, et elle resta avec ses deux fils. Et ils prirent pour femmes des filles de Moab : l'une avait nom Orpha, et l'autre avait nom Ruth ; et ils demeurèrent là environ dix ans ; et ils moururent également tous deux, Mahalon et Chélion ; et Noëmi demeura privée de ses deux enfants et de son mari ; et elle se leva avec ses belles-filles pour sortir de Moab, parce qu'elle avait entendu que l'Éternel avait visité son peuple et lui avait donné du pain.

Elle sortit donc du lieu où elle était, et avec elle ses deux belles-filles, et elles prirent le chemin pour retourner en la terre de Juda. Mais Noëmi dit à ses deux brus : Allez, retournez chacune en la maison de sa mère ; que l'Éternel vous soit miséricordieux comme vous l'avez été envers ceux qui sont morts et envers moi. Que Jéhova vous donne de trouver chacune le repos dans la maison de son mari ; et elle les embrassa ; et elles élevèrent la voix et pleurèrent, et dirent : Nous irons avec vous chez votre peuple. Noëmi répondit : Retournez, mes filles ; pourquoi viendriez-vous avec moi ? Ai-je encore des enfants dans mon sein pour que vous espériez de moi des maris ? Retournez, mes filles, allez ; car je suis déjà trop vieille pour prendre un époux. Quand même je pourrais concevoir cette nuit et

[1] Judic., 5, 1-32.

mettre au monde des enfants, voudriez-vous les attendre jusqu'à ce qu'ils fussent grands; voudriez-vous vous refuser à un époux? Non, mes filles, votre affliction pèse sur moi plus que la mienne, et la main de l'Éternel s'est étendue sur moi. Et elles élevèrent la voix, et elles pleurèrent de nouveau. Orpha donna le baiser d'adieu à sa belle-mère, mais Ruth s'attacha à elle.

Noëmi lui dit : Voilà votre belle-sœur qui est retournée à son peuple et à ses dieux; suivez votre belle-sœur. Mais Ruth lui répondit : N'insistez pas davantage pour que je vous laisse et que je me retire de vous; car partout où vous irez, j'irai; partout où vous logerez, je logerai. Votre peuple est mon peuple, et votre Dieu, mon Dieu. Où vous mourrez, je mourrai et j'y serai ensevelie. Que l'Éternel me fasse ceci, qu'il y ajoute encore cela, si jamais rien me sépare de vous que la mort seule.

Noëmi voyant donc que Ruth avait résolu d'aller avec elle, ne lui parla plus de retourner vers les siens. Et elles partirent ensemble, et elles vinrent à Bethléhem. Dès qu'elles y furent entrées, toute la ville s'en émut, et les femmes disaient : Est-ce bien là cette Noëmi? Noëmi leur dit : Ne m'appelez plus Noëmi, *délicieuse;* mais appelez-moi Mara, *amère*, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'une grande amertume. Je suis sortie pleine de biens, et l'Éternel me ramène dénuée de tout. Pourquoi donc m'appeler Noëmi, moi que l'Éternel a humiliée et que le Tout-Puissant afflige?

C'est ainsi que Noëmi revint des campagnes de Moab avec Ruth la Moabite, sa belle-fille. Elles arrivèrent à Bethléhem au commencement de la moisson des orges [1].

Ruth la Moabite dit alors à Noëmi : Si vous le voulez, j'irai au champ et je recueillerai des épis à la suite de celui aux yeux de qui je trouverai grâce. Noëmi lui répondit : Va, ma fille. Et ainsi Ruth s'en alla, et elle recueillait des épis dans un champ, à la suite des moissonneurs. Or, il se trouva que cette portion de champ appartenait à Booz, homme puissant et de grandes richesses, de la famille d'Élimélech, mari défunt de Noëmi. Et voilà que Booz lui-même venait de Bethléhem, et il dit aux moissonneurs : Jéhova soit avec vous! Ils lui répondirent : Jéhova vous bénisse!

Et Booz dit au jeune homme qui présidait les moissonneurs : A qui est cette fille? Le jeune homme répondit : C'est cette fille moabite qui est venue avec Noëmi des campagnes de Moab. Elle nous a dit : Permettez-moi de recueillir les épis à la suite des moissonneurs. Et elle est venue, et elle est restée depuis le matin jusqu'à présent,

[1] Ruth, 1, 1-22.

sans retourner un moment à la maison. Et Booz dit à Ruth : N'avez-vous pas bien entendu, ma fille? N'allez pas dans un autre champ pour glaner et ne vous éloignez pas de ce lieu; mais joignez-vous à mes filles. Regardez le champ où elles moissonneront et suivez-les. N'ai-je pas commandé à mes jeunes gens que nul ne vous fasse de peine? Et si vous avez soif, allez où sont les vases et buvez de ce que mes gens puiseront.

Et Ruth, tombant sur sa face et se prosternant contre terre, lui dit : D'où vient que j'ai trouvé grâce devant vos yeux et que vous daignez me connaître, moi, une étrangère? Booz lui répondit : On m'a bien rapporté tout ce que vous avez fait pour votre belle-mère après la mort de votre mari, et comme vous avez quitté votre père, votre mère et la terre de votre naissance, et comme vous êtes venue vers un peuple que vous ne connaissiez pas hier ni avant-hier. Que Jéhova vous rende selon vos œuvres! Et puissiez-vous recevoir une pleine récompense de Jéhova, le Dieu d'Israël, sous les ailes de qui vous êtes venue chercher votre refuge! Elle dit : Puissé-je trouver grâce devant vos yeux, mon seigneur; car vous m'avez consolée et vous avez parlé au cœur de votre servante, moi qui ne mérite pas d'être l'une des filles qui vous servent! Booz ajouta : Quand ce sera l'heure de manger, venez ici et mangez le pain, et trempez votre morceau dans le vinaigre. Elle s'assit donc auprès des moissonneurs; on lui donna du blé rôti, et elle mangea, et elle fut rassasiée, et elle garda le reste. Ensuite elle se leva pour glaner selon sa coutume.

Et Booz donna cet ordre à ses jeunes gens : Quand elle viendrait ramasser entre les gerbes mêmes, ne lui en faites point de confusion. Et vous jetterez exprès des épis de vos javelles, et vous les laisserez, afin qu'elle les ramasse : et que personne de vous ne lui parle avec dureté [1].

Qui ne serait charmé de ces mœurs de patriarche? Homère a imaginé un tableau du même genre. « Ailleurs est une enceinte où se trouve une riche moisson. Des ouvriers y moissonnent, tenant en main des faucilles tranchantes. Ici, le long des sillons, les javelles tombent pressées sur la terre : là, des lieurs de gerbes les serrent dans les liens; trois lieurs de gerbes sont à l'ouvrage. Derrière eux, des enfants leur présentent sans cesse des javelles qu'ils portent dans leurs bras. Le roi, au milieu d'eux, tient son sceptre en silence, et, debout sur le sillon, goûte la joie dans son cœur. Les hérauts, à l'écart sous un chêne, dressent le festin; ils s'empressent autour d'un grand bœuf qu'ils viennent d'immoler, et les femmes préparent avec

[1] Ruth, 2, 1-16.

abondance la blanche farine pour le repas des moissonneurs [1]. »

On voit encore ici quelque chose des mœurs patriarcales. C'est le roi lui-même qui préside à la moisson [2], ses hérauts d'armes apprêtent le dîner sous un chêne. Mais combien la vérité et la simplicité de l'Écriture l'emportent sur la fiction du poëte! Ce bœuf qu'on immole, cette farine que l'on pétrit dans les champs, sont beaucoup moins antiques et moins naturels que ces grains que l'on rôtit, que ce pain que l'on trempe dans le vinaigre; usages qui subsistent encore en Orient. Dans Homère, le roi, un sceptre à la main, garde un grave silence; on sent le maître. Que l'Éternel soit avec vous [3] ! dit Booz à ses moissonneurs. Que l'Éternel vous bénisse [4] ! répondent ceux-ci. On entend le père de famille qui regarde ses ouvriers comme ses enfants. Et puis, où trouver dans le poëte ce pauvre qui glane, cette étrangère que le maître invite à glaner dans ses champs, à manger avec ses filles, et pour laquelle il veut que ses ouvriers laissent tomber exprès des épis? Combien la naïve vérité de la Bible est une poésie plus belle que la plus belle des poésies!

Ruth glana donc dans le champ de Booz jusqu'au soir; puis, frappant d'une baguette et secouant ce qu'elle avait recueilli, elle trouva comme la mesure d'un éphi d'orge, environ vingt-huit litres et demi, mesure décimale. Et, les portant, elle retourna à la ville et les montra à sa belle-mère; elle lui présenta également et lui donna ce qui lui était resté après qu'elle se fut rassasiée. Sa belle-mère lui dit : Où avez-vous glané aujourd'hui et où avez-vous travaillé ainsi? Béni soit celui qui a eu pitié de vous! Et elle apprit à sa belle-mère où elle avait glané, et dit : Le nom de l'homme dans le champ duquel j'ai travaillé aujourd'hui est Booz. Noëmi répondit : Qu'il soit béni de l'Éternel! car il a gardé pour les morts la même bonté qu'il avait pour les vivants. Et elle ajouta : Cet homme est notre proche parent; il est de nos rédempteurs [5]. Ce mot signifie celui qui a droit de racheter les champs aliénés par un homme de sa famille, celui qui est chargé de venger le sang de son proche parent, celui qui est obligé d'épouser la veuve de son parent mort sans enfants. Ruth la Moabite continua : Il y a plus; il m'a dit : Vous vous joindrez à mes gens jusqu'à ce qu'ils aient moissonné tous mes grains. C'est bien, lui dit sa belle-mère, il vaut mieux que vous sortiez avec ses filles, de peur que quelqu'un ne vous inquiète dans le champ d'un autre. Elle se joi-

[1] Iliade, l. 18, 550-560. — [2] Βασιλεὺς δ'ἐν τοῖσι σιωπῇ Σκῆπτρον ἔχων ἑστήκει ἐπ' ὄγμου γηθόσυνος κῆρ. — [3] *Yehova immakem.* — [4] *Yebarékeka Yehova.* — [5] Ruth, 2, 17-20. *Miggoalénou hou, il est de nos rédempteurs.* La Vulgate ne rend pas ces mots.

gnit donc aux filles de Booz pour aller glaner après elles, jusqu'à ce que la moisson des orges et des blés fût finie [1].

Après cela, Ruth demeurant avec sa belle-mère, celle-ci un jour lui dit : Eh quoi, ma fille, est-ce que je ne chercherai pas un repos pour vous, afin que vous soyez bien ? Maintenant donc, Booz n'est-il pas notre proche parent, lui dont vous avez accompagné les filles ? Or, voilà que lui-même vannera son aire d'orge cette nuit. Lavez-vous, parfumez-vous, revêtez-vous de vos habits les plus beaux et descendez dans l'aire. Que cet homme ne vous voie point jusqu'à ce qu'il ait achevé de manger et de boire. Et quand il se lèvera pour dormir, remarquez le lieu où il dormira ; et vous irez, et vous soulèverez le manteau qui couvre ses pieds, et vous y dormirez ; et lui-même vous dira ce que vous devez faire. Elle lui répondit : Tout ce que vous me direz, je le ferai. Et elle descendit dans l'aire, et fit tout ce que sa belle-mère lui avait commandé. Et quand Booz eut mangé et bu, et que la joie fut en son cœur, il s'en alla dormir près d'un monceau de gerbes. Ruth vint secrètement, et, soulevant le manteau du côté des pieds, elle se coucha là. Et il arriva que vers le milieu de la nuit, cet homme fut effrayé et se troubla ; et voilà qu'une femme était couchée à ses pieds ! Il dit : Qui êtes-vous ? Elle répondit : Je suis Ruth, votre servante ; étendez votre manteau sur votre servante, parce que vous êtes le rédempteur de ma famille [2].

Nous avons vu qu'une des obligations du rédempteur était d'épouser la veuve d'un parent mort sans enfants, afin de lui susciter une postérité en Israël. Ruth lui rappelle ce devoir : Étendez votre manteau sur votre servante ; paroles où elle fait allusion à une cérémonie qui se pratique encore aujourd'hui dans la synagogue. Pendant la bénédiction du mariage, un pan du manteau de l'époux est étendu sur la tête de l'épouse. Une cérémonie semblable a lieu au mariage chrétien, lorsque les époux sont mis sous le voile. La tendresse pour son mari défunt avait fait quitter à Ruth sa patrie, pour s'attacher à sa belle-mère ; cette même tendresse la porte, par obéissance, à une démarche qui à la vérité n'est pas dans les mœurs chrétiennes, non plus que la loi sur laquelle elle était légitimement fondée, mais qui alors était un droit qu'elle pouvait même exercer en public, comme il se lit dans cette loi de Moïse : « Lorsque deux frères demeureront ensemble et que l'un d'eux sera mort sans enfants, la femme du mort n'en épousera point d'autre que le frère de son mari, qui la prendra pour femme et suscitera une postérité à son frère. Et il donnera le nom de son frère à l'aîné des fils qu'il aura d'elle, afin que le nom de

[1] Ruth, 2, 21-23. — [2] *Ki goël atta*. Ruth, 3, 1-9.

son frère ne se perde point dans Israël. S'il ne veut pas épouser la femme de son frère, qui lui est due selon la loi, cette femme ira à la porte de la ville, s'adressera aux anciens et leur dira : Le frère de mon mari ne veut pas susciter dans Israël le nom de son frère en me prenant pour sa femme. Et aussitôt ils le feront appeler et l'interrogeront. S'il répond : Je ne veux point épouser cette femme, la femme s'approchera de lui et lui ôtera son soulier du pied, et lui crachera au visage, en disant : C'est ainsi que sera traité celui qui ne veut pas établir la maison de son frère. Et sa maison sera appelée dans Israël la maison du déchaussé [1]. »

Aussi Booz, qui connaissait cette loi, fut-il bien loin de blâmer la veuve de son parent Mahalon; il lui dit au contraire : Bénie soyez-vous de Jéhova, ma fille! Vous avez surpassé votre première miséricorde, votre tendresse envers votre mari vivant et envers sa mère, par une seconde plus grande envers votre mari défunt. Vous n'avez pas recherché des jeunes gens pauvres ou riches; mais, pour susciter une postérité à votre premier époux suivant la loi, vous leur avez préféré un vieillard. Ne craignez donc pas; tout ce que vous m'avez dit, je le ferai pour vous; car tout le peuple qui habite entre les portes de cette ville sait que vous êtes une femme de vertu. A la vérité, je vous suis un rédempteur; mais il y a un autre rédempteur plus proche que moi. Reposez-vous cette nuit; et, au matin, s'il veut user de son droit de rédemption pour vous retenir, à la bonne heure! S'il ne veut pas, je vous épouserai comme rédempteur : vive Jéhova! Dormez jusqu'au matin. Et elle dormit à ses pieds jusqu'au matin. Mais avant que les hommes se reconnussent l'un l'autre, elle se leva, et Booz lui dit : Prenez garde que personne ne sache qu'une femme est venue dans cette aire. Il ajouta : Étendez le manteau qui vous couvre, et tenez-le des deux mains. Ruth l'ayant étendu et le tenant, il mesura six boisseaux d'orge et l'aida à s'en charger; et, les portant, elle entra dans la ville. A son arrivée, sa belle-mère lui dit : Qu'y a-t-il, ma fille? Elle lui raconta tout ce que cet homme avait fait pour elle, ajoutant : Voilà six boisseaux d'orge qu'il m'a donnés; car il m'a dit : Je ne veux pas que vous retourniez les mains vides vers votre belle-mère. Noëmi dit alors : Attendez, ma fille, jusqu'à ce que vous voyiez quelle fin aura cette parole; car cet homme ne se reposera point qu'il n'ait accompli cette parole aujourd'hui [2].

Booz monta donc à la porte et s'y assit. Et voilà que ce rédempteur dont il avait parlé vint à passer. Booz dit : Un tel, détourne-toi un peu et assieds-toi ici. Et il se détourna et s'assit. En même temps,

[1] Deutéronome, 25, 5-10. — [2] Ruth, 3, 10-18.

Booz prenant dix hommes des anciens de la ville, leur dit : Asseyez-vous ici. Et ils s'y assirent. Alors il dit au rédempteur : Noëmi, qui est revenue du pays de Moab, a vendu une partie du champ de notre frère Élimélech. J'ai voulu te l'apprendre et te le dire devant les assistants et devant les anciens de mon peuple. Si tu veux racheter, rachète : que si tu ne veux pas racheter, dis-le-moi, afin que je sache ce que je dois faire ; car il n'y a de rédempteur plus proche que toi le premier, et moi le second. L'autre répondit : Je rachèterai. Mais Booz reprit : Au jour que tu acquerras le champ des mains de Noëmi, tu acquerras aussi Ruth la Moabite, femme du mort, afin que tu fasses revivre le nom du mort dans son héritage. Le rédempteur dit : Je ne pourrai exercer mon droit de rédemption, de peur d'affaiblir trop mon propre héritage (en le partageant avec de nouveaux enfants, l'aîné seul de Ruth devant succéder à son premier mari). Exercez vous-même le droit de rédempteur à ma place ; car pour moi je ne le pourrai pas.

Or, il y avait une ancienne coutume en Israël, touchant la rédemption et la cession : c'est que, pour confirmer la chose, l'homme ôtait son soulier et le donnait à son parent. C'était le témoignage de cession en Israël. Le rédempteur dit donc à Booz : Acquérez vous-même ; et il ôta son soulier [1].

Un usage analogue existe encore dans l'Abyssinie. Le roi ou empereur du pays jette son soulier sur les choses dont il veut prendre possession. Il y est fait allusion dans les psaumes de David, lorsque Dieu dit : Je jetterai sur Édom mon soulier, c'est-à-dire je m'en emparerai dans ma colère [2].

Booz dit alors aux anciens et à tout le peuple : Vous êtes témoins aujourd'hui que j'acquiers de la main de Noëmi tout ce qui était à Élimélech, et tout ce qui était à Chélion et à Mahalon ; qu'en même temps j'acquiers, pour être ma femme, Ruth la Moabite, femme de Mahalon, afin de ressusciter le nom du mort dans son héritage, et que le nom du mort ne soit point effacé d'entre ses frères, ni de la porte de son lieu. Vous en êtes témoins aujourd'hui.

Tout le peuple qui était à la porte et les anciens répondirent : Nous en sommes témoins. Que l'Éternel rende cette femme, qui entre en ta maison, comme Rachel et Lia, qui ont fondé la maison d'Israël ! Qu'elle soit un exemple de vertu dans Éphrata, et qu'elle ait un nom illustre dans Bethléhem ! Que ta maison devienne comme la maison de Pharès, que Thamar enfanta à Juda, par la postérité que l'Éternel te donnera de cette jeune femme !

[1] Ruth, 4, 1-8. — [2] Ps. 60, selon l'hébreu 59, selon la Vulgate, v. 10.

Booz prit donc Ruth, et la reçut pour épouse; et il s'approcha d'elle, et l'Éternel lui donna de concevoir et d'enfanter un fils. Et les femmes dirent à Noëmi : Béni soit l'Éternel, qui n'a pas souffert que vous soyez sans rédempteur aujourd'hui, et que votre nom cessât d'être nommé en Israël. Vous avez qui rajeunira votre âme et soutiendra votre vieillesse; car il vous est né un enfant de votre bru, qui vous aime, et qui vous vaut beaucoup mieux que sept fils. Et Noëmi, prenant l'enfant, le posa sur son sein, et lui tenait lieu de nourrice. Ses voisines s'en réjouissaient avec elle, disant : Il est né un fils à Noëmi, et elles appelèrent son nom Obed [1].

Booz, son père, était fils de Salmon et de Rahab, que l'on croit communément cette Rahab hospitalière qui reçut à Jéricho les espions de Josué; ce qui fixerait l'histoire de Ruth à peu près à l'époque où nous l'avons placée; car Booz étant dit fils de Salmon et de Rahab, cette désignation expresse de la mère aussi bien que du père, donne naturellement à conclure qu'il était leur fils immédiat. Il en est de même pour Obed, en tant que fils de Booz et de Ruth; mais il n'en est pas de même pour Obed, en tant que père d'Isaï, père de David. Les Hébreux n'ayant qu'un seul mot pour désigner père, grand-père et, en général, ancêtre, on peut supposer avec quelques-uns, pour se retrouver plus facilement dans la chronologie, qu'Obed ne fut pas le père immédiat d'Isaï ou de Jessé, mais son aïeul ou son bisaïeul. Il y aurait alors quelques générations d'omises, comme nous savons qu'il y en a dans la généalogie du Christ, en saint Matthieu. Salmon, père de Booz, était lui-même fils de Nahasson, prince de la tribu de Juda, au sortir de l'Égypte et dans le voyage du désert.

Le livre de Ruth a été écrit ou du moins achevé depuis la naissance de David, puisque ce prince y est nommé; mais avant qu'il régnât, puisque sa qualité de *roi* n'y est point exprimée, ce que l'auteur de ce livre n'eût point omis, si David en eût été revêtu. « L'histoire de Ruth, a dit Voltaire, est écrite avec une simplicité naïve et touchante. Nous ne connaissons rien, ni dans Homère ni dans Hérodote, qui aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : J'irai avec vous, et partout où vous resterez, je resterai; votre peuple sera mon peuple, votre Dieu sera mon Dieu, je mourrai dans la terre où vous mourrez. Il y a du sublime dans cette simplicité. Nous avons dit bien des fois que ces temps et ces mœurs n'ont rien de commun avec les nôtres, soit en bien, soit en mal; leur esprit n'est pas notre esprit, leur bon sens n'est point notre bon sens; c'est pour cela même que le Pentateuque, les livres de Josué et des Juges, sont mille fois plus instructifs qu'Homère et qu'Hérodote [2]. »

[1] Ruth, 4, 9-17. — [2] *La Bible enfin expliq.*

Ces paroles échappées à Voltaire, dans l'ouvrage même où il attaque le plus l'Écriture sainte, contiennent un hommage indirect à cette même Écriture, un hommage inattendu à l'authenticité du Pentateuque, des livres de Josué et des Juges, et une réfutation sommaire de toutes les objections que cet impie a élevées contre. En effet, si les livres de Ruth, de Josué et des Juges, et enfin le Pentateuque nous présentent des mœurs plus simples, plus naïves, plus antiques qu'Hérodote et Homère, leurs auteurs sont donc plus anciens que ces deux pères de l'histoire et de la poésie profane. Voltaire a donc doublement tort, il se contredit donc doublement, lorsqu'il avance que ces livres ont été fabriqués, tantôt par Esdras, postérieur à Homère de quatre ou cinq siècles et contemporain d'Hérodote, tantôt sous le règne de Josias, qui ne monta sur le trône que deux ou trois siècles après les temps où l'on place communément Homère. Si, pour la connaissance de l'antiquité, ces livres sont mille fois plus instructifs que ce qu'il y a de plus ancien parmi les écrivains profanes, Homère et Hérodote, on ne peut raisonnablement tirer contre ces livres aucune objection ni d'Hérodote ni d'Homère, mille fois moins instructifs, et encore moins de ceux qui sont venus après. Si les temps, les mœurs, l'esprit que ces livres décrivent n'ont rien de commun avec les nôtres, il est absurde d'en contester la vérité, parce que ce ne sera pas notre esprit, nos mœurs, nos temps. Ce qui ruine par la base à peu près tous les raisonnements de l'incrédulité moderne.

Quant au chrétien fidèle, il admirera la tendresse conjugale de Ruth, sa piété filiale envers sa belle-mère, la bonté patriarcale de Booz. Ce qui le touchera surtout, c'est de voir parmi les futurs ancêtres du Christ, et Rahab la Chananéenne, et Ruth la Moabite. Ceci annonçait dès lors qu'il viendrait, non pour appeler les justes, mais les pécheurs; non pour les condamner, mais pour les sauver [1], et les sauver, non-seulement parmi le peuple d'Israël, mais encore dans tout le monde. A la vérité, il y avait une défense générale d'épouser une femme née dans l'idolâtrie, comme il y en a aujourd'hui d'épouser une personne née dans l'hérésie. Mais, aujourd'hui comme alors sans doute, cette loi souffre des exceptions. Lorsqu'il n'y a point de danger de subversion pour la partie fidèle, ni pour les enfants qui doivent en naître, l'Église tolère. Lorsque la partie née dans l'erreur, au lieu d'être un péril pour l'autre, témoigne, comme Ruth, par des faits, qu'elle sera aussi bonne chrétienne que fidèle épouse, alors l'Église applaudit comme autrefois le peuple de Bethléhem.

Après les années de repos que Dieu avait procurées aux Israélites,

[1] *Non enim veni vocare justos, sed peccatores.* Matth., 9, 13. — [2] Judic., 6, 1 et 2.

par Aod, Samgar, Débora et Barac, ils firent de nouveau le mal en présence de l'Éternel, qui les abandonna durant sept ans aux mains des Madianites. L'oppression était telle que, pour s'y soustraire, ils se réfugiaient dans les antres, dans les cavernes, dans les gorges des montagnes [1]. Il y a dans la Judée des cavernes qui peuvent contenir des milliers de personnes. Quittaient-ils ces retraites pour cultiver les champs, aussitôt les Madianites, les Amalécites et autres peuples de l'Orient accouraient, hommes et chameaux, innombrables comme des nuées de sauterelles, dévastaient les productions de la terre jusqu'à l'entrée de Gaza, près de la Méditerranée, ne laissant rien de tout ce qui était nécessaire à la vie, ni brebis, ni bœufs, ni ânes. Dans leur angoisse, les enfants d'Israël s'adressèrent à l'Éternel, qui leur envoya d'abord un prophète pour leur prêcher la pénitence.

Ensuite l'ange de Jéhova apparut à Gédéon, sous un chêne qui était à Éphra, dans la tribu de Manassé. Gédéon battait le blé, non dans l'aire découverte comme il est d'usage en Orient, mais dans le pressoir ; il craignait que les Madianites ne vinssent le surprendre, lui enlever son grain, l'emmener lui-même, et peut-être le mettre à mort. L'ange le salua, disant : Jéhova est avec toi, ô le plus vaillant des hommes ! Mais Gédéon lui répondit : De grâce, mon seigneur, si Jéhova est avec nous, pourquoi donc tout cela nous arrive-t-il ? où sont les merveilles que nos pères nous ont racontées, disant : Jéhova nous a tirés de l'Egypte ? Maintenant Jéhova nous a abandonnés et livrés aux mains des Madianites. Jéhova le regarda et dit : Va dans cette force dont tu es rempli, et tu sauveras Israël de la main de Madian. N'est-ce pas moi qui t'ai envoyé ? De grâce, ô Adonaï, répondit Gédéon, comment sauverai-je Israël ? Voilà, ma famille est la dernière de Manassé, et moi, je suis le dernier dans la maison de mon père. Mais Jéhova lui dit : Parce que je serai avec toi ; et tu frapperas Madian comme un seul homme. Et Gédéon : Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, faites-moi connaître par un signe que c'est vous qui me parlez. Ne vous éloignez pas, jusqu'à ce que je retourne vers vous, apportant mon sacrifice, et que je le pose devant vous. Il répondit : J'attendrai ton retour. Gédéon entra donc chez lui, fit cuire un chevreau avec des pains sans levain d'une mesure de farine, plaça la chair dans une corbeille, et le jus de la chair dans un vase, et lui apporta tout sous le chêne, et le lui offrit. L'ange de Dieu lui dit : Prends la chair et les pains sans levain, mets-les sur cette pierre, et répands-y le jus. Gédéon l'ayant fait, l'ange de Jéhova étendit la verge qu'il tenait à la main, et, avec l'extrémité, toucha la chair et les pains sans levain ;

[1] Judic., 6, 1 c. 2.

et aussitôt le feu sortit de la pierre et consuma la chair avec les pains; et l'ange de Jéhova disparut de devant ses yeux. Quand Gédéon vit que c'était l'ange de Jéhova, il dit: Hélas! Adonaï-Jéhova, j'ai vu l'ange de Jéhova face à face! Mais Jéhova lui dit: La paix soit avec toi; ne crains point, tu ne mourras pas. Alors Gédéon éleva dans ce lieu même un autel à Jéhova, et l'appela Jéhova la Paix[1].

Cette nuit-là même l'Éternel lui dit : Prends un taureau de ton père et un autre de sept ans, et renverse l'autel de Baal qui est à ton père, et coupe le bois qui est auprès. Ensuite tu bâtiras un autel à Jéhova, ton Dieu, sur le sommet du rocher, et quand il sera prêt, tu prendras le second taureau et tu l'offriras en holocauste avec le bois que tu auras coupé. Gédéon prit donc dix hommes de ses serviteurs et fit comme l'Éternel lui avait commandé. Mais il craignit de le faire pendant le jour, à cause de la maison de son père et des habitants de la ville, et il l'exécuta la nuit. Lors donc que les habitants se furent levés au matin, voilà que l'autel de Baal était détruit, le bocage coupé, et le second taureau offert sur l'autel qui venait d'être élevé. Et l'un disait à l'autre : Qui a fait cela ? Et comme ils cherchaient et s'informaient, on leur disait : C'est Gédéon, fils de Joas, qui l'a fait. Ils dirent alors à Joas : Fais venir ici ton fils, afin qu'il meure, parce qu'il a détruit l'autel de Baal, et qu'il en a coupé le bocage. Mais Joas répondit à tous ceux qui l'entouraient: Est-ce à vous à prendre la défense de Baal? Est-ce à vous à le sauver? Quiconque prendra sa défense mourra ce matin. S'il est Dieu, qu'il se venge lui-même de qui a détruit son autel. Dès ce jour, Gédéon fut appelé Jérobaal, *se venge Baal*, à cause de cette parole de Joas : Se venge Baal lui-même de qui a détruit son autel[2].

Cependant tous les Madianites, les Amalécites et les fils de l'Orient se rassemblèrent, et, ayant passé le Jourdain, vinrent camper dans la vallée de Jezraël. Alors l'esprit de Jéhova revêtit Gédéon, qui, sonnant la trompette, convoqua toute la maison d'Abiézer, dont son père était le chef, afin qu'elle le suivît. Il envoya aussi des messagers dans tout le reste de la tribu de Manassé, qui le suivit, et d'autres dans les tribus d'Aser, de Zabulon, de Nephthali, qui vinrent à sa rencontre. Et Gédéon dit à Dieu : Si vous voulez sauver Israël par ma main, comme vous l'avez dit, je mettrai cette toison dans l'aire, et si la rosée est sur la toison et la sécheresse sur toute la terre, je connaîtrai que vous sauverez Israël par ma main, selon que vous l'avez promis. Et il fut fait ainsi; et Gédéon, se levant de grand matin, pressa la toison et remplit une coupe de la rosée qui en sortit. Et il dit encore à Dieu: Que votre colère ne s'allume pas contre moi, si

[1] Judic., 6, 3-24. — [2] *Ibid.*, 6, 25-32.

je demande un second signe sur la toison. Je vous prie, que la toison seule demeure sèche, et que toute la terre soit trempée de rosée. Et Dieu fit en cette nuit comme il avait demandé : la toison seule demeura sèche, et la rosée tomba sur toute la terre [1].

Jérobaal, autrement Gédéon, se leva dès le point du jour, et tout le peuple avec lui, et il vint camper à la fontaine nommée Harad, en sorte qu'il avait l'armée des Madianites au septentrion, dans la vallée. Mais l'Éternel dit à Gédéon : Il y a trop de peuple avec toi pour que je livre Madian entre leurs mains. Israël pourrait se glorifier contre moi et dire : C'est ma main qui m'a sauvé. Publie donc aux oreilles du peuple : Quiconque est timide, qu'il s'en retourne et se retire de la montagne de Galaad. Et vingt-deux mille hommes s'en retournèrent, de sorte qu'il n'en resta que dix mille. Et l'Éternel dit à Gédéon : Le peuple est encore trop nombreux ; mène-le près de l'eau, et là je l'éprouverai. Celui dont je te dirai qu'il aille avec toi, te suivra, et celui dont je te dirai qu'il n'aille point avec toi, ne te suivra point. Et lorsque le peuple fut venu en un lieu où il y avait de l'eau, l'Éternel dit à Gédéon : Ceux qui, en passant, auront pris de l'eau dans leur main pour lécher avec la langue, comme les chiens ont coutume de faire, mets-les d'un côté ; et, d'un autre, ceux qui auront bu en courbant les genoux. Le nombre de ceux qui, prenant l'eau avec la main, la portèrent à leur bouche, fut de trois cents ; tout le reste du peuple avait mis les genoux en terre pour boire. Et l'Éternel dit à Gédéon : C'est par ces trois cents hommes qui ont pris l'eau avec la langue que je vous sauverai et que je ferai tomber Madian en tes mains ; que le reste du peuple se retire chacun en son lieu.

Gédéon obéit, retint les trois cents hommes auprès de lui, pourvut sa petite armée de vivres, et prit des trompettes. Les Madianites étaient campés dans la vallée [2].

Cette nuit-là même l'Éternel lui dit : Lève-toi, et descends dans le camp ; car je l'ai livré en ta main. Si tu crains d'y aller seul, que Phara, ton jeune homme, y aille avec toi. Lorsque tu auras entendu ce qu'ils disent, tu seras plus fort, et tu descendras avec plus d'assurance pour les attaquer. Gédéon descendit donc, et son jeune homme Phara, et il alla dans l'endroit du camp où étaient les gardes de l'armée. Or, les Madianites, les Amalécites et les fils de l'Orient étaient étendus dans la vallée, comme une multitude de sauterelles, avec des chameaux aussi nombreux que le sable qui est sur le rivage de la mer. Lors donc que Gédéon se fut approché, il entendit un soldat qui racontait un songe à son camarade, disant : J'ai vu un songe : et voilà le bruit d'un pain d'orge cuit sous la cendre qui roulait et descendait

[1] Judic., 7, 1-8. — [2] *Ibid.*, 6, 33-40.

dans le camp de Madian. Il rencontra une tente, l'ébranla, la renversa de fond en comble et la jeta par terre. Son compagnon lui répondit : Cela n'est pas autre chose que l'épée de Gédéon, fils de Joas, Israélite. Dieu a livré en ses mains Madian et toute son armée. Gédéon, ayant entendu le songe et son interprétation, adora, et retourna dans le camp d'Israël, et dit : Levez-vous ; car l'Éternel a livré en nos mains le camp de Madian [1].

Il divisa les trois cents hommes en trois bandes, leur donna des trompettes à la main, et des vases de terre vides, avec des torches au milieu. Et il leur dit : Ayez les yeux sur moi et faites de même ; voilà que je vais à une des extrémités du camp ; faites comme je ferai. Quand je sonnerai la trompette, ainsi que tous ceux qui sont avec moi, vous qui entourerez le camp des autres côtés, sonnez les trompettes aussi, et criez tous ensemble : Vive l'épée de Jéhova et de Gédéon ! Gédéon arriva de la sorte, et les cent hommes avec lui, à une des extrémités du camp, où étaient les premières sentinelles : celles-ci réveillées, ils sonnèrent les trompettes et heurtèrent l'un contre l'autre les vases de terre qu'ils avaient à la main. Les trois bandes sonnèrent ainsi les trompettes à la fois, et brisèrent leurs vases. Tenant à la main gauche les flambeaux, et de la main droite les trompettes, ils sonnaient et criaient : Vive l'épée de Jéhova et de Gédéon ! Chacun demeurait à son poste autour du camp ennemi. Aussitôt tout le camp fut troublé : on poussait des cris, on prenait la fuite. Et pendant que les trois cents hommes continuaient à sonner de la trompette, l'Éternel tourna l'épée des uns contre les autres dans tout le camp ; l'armée s'enfuit jusqu'à Bethsetta, et jusqu'au bord d'Abel-Méhula, en Tebbath. Et les enfants d'Israël des tribus de Nephthali et d'Aser, et tous ceux de la tribu de Manassé, poursuivirent, en criant, les Madianites. Et Gédéon envoya des courriers dans toute la montagne d'Éphraïm, disant : Descendez à la rencontre de Madian, et emparez-vous des eaux jusqu'à Bethbéra et jusqu'au Jourdain. Aussitôt tout Éphraïm, criant aux armes, s'empara des eaux jusqu'à Bethbéra et jusqu'au Jourdain. Ils prirent deux chefs des Madianites, Oreb et Zeb, les mirent à mort, l'un sur une pierre qui fut appelée, de son nom, la pierre d'Oreb, l'autre dans un pressoir nommé depuis le pressoir de Zeb, et continuèrent à poursuivre Madian, portant les têtes d'Oreb et de Zeb à Gédéon, au delà du Jourdain [2].

Encore que les Éphraïmites eussent fondu avec tant de promptitude sur l'ennemi commun, après la victoire de Gédéon, ils se montrèrent néanmoins très-piqués de ce que celui-ci ne les avait point appelés

[1] Judic., 7, 9-15. — [2] *Ibid.*, 7, 16-25.

quand il marcha contre les Madianites. Dans la bénédiction de Jacob Éphraïm ayant été mis devant Manassé, l'aîné de naissance, les Éphraïmites étaient extrêmement jaloux de cette prérogative. Ils voyaient donc avec dépit qu'un homme de la tribu moins privilégiée eût remporté, sans eux, une si éclatante victoire. Ils lui en firent de violents reproches; mais il sut les apaiser par sa modestie. Qu'ai-je fait de comparable à ce que vous avez fait? une grappe d'Éphraïm ne vaut-elle pas mieux que toutes les vendanges d'Abiézer (c'était le nom de la famille de Gédéon)? Dieu a livré en vos mains les princes de Madian, Oreb et Zeb; qu'ai-je pu faire qui égalât ce que vous avez fait? Cette réponse douce calma leur ressentiment [1].

Pour achever la victoire, Gédéon passa le Jourdain, et avec lui les trois cents hommes, toujours poursuivant l'ennemi malgré leur extrême lassitude. Arrivé à Soccoth, il dit aux habitants: Donnez, je vous prie, du pain au peuple qui est avec moi, parce qu'il n'en peut plus, et que je suis à poursuivre Zébée et Salmana, les rois de Madian. Mais les princes de Soccoth répondirent : Est-ce que la patte de Zébée et de Salmana est déjà dans ta main, pour que nous donnions du pain à ton armée? Gédéon répliqua : Lorsque l'Éternel aura livré en mes mains Zébée et Salmana, je vous ferai briser le corps avec les ronces et les épines du désert. Montant de là à Phanuël, il fit la même demande aux habitants de ce lieu, lesquels lui répondirent comme avaient répondu les habitants de Soccoth. C'est pourquoi Gédéon leur dit : Lorsque je serai revenu en paix et victorieux, j'abattrai cette tour [2].

Or, Zébée et Salmana étaient à Carcar, avec environ quinze mille hommes. Il ne restait que cela de toute l'armée des fils de l'Orient; cent vingt mille avaient péri, tous guerriers maniant le glaive. Et Gédéon, montant par la voie de ceux qui habitaient dans les tentes, du côté oriental de Nobé et de Jegbaa, frappa l'armée des ennemis, qui était en assurance et ne soupçonnait rien de funeste. Zébée et Salmana s'enfuirent; et toute leur armée étant troublée, Gédéon les poursuivit et les prit tous deux. Puis, revenant du combat avant le lever du soleil, il prit un jeune homme de Soccoth, l'interrogea sur les noms des princes et des anciens de la ville, et il écrivit les noms de soixante-dix-sept. Entré à Soccoth, il leur dit : Voici Zébée et Salmana, au sujet de qui vous m'avez insulté, disant : Est-ce que la patte de Zébée et de Salmana est déjà dans ta main, pour que nous donnions du pain à tes gens qui n'en peuvent plus ? Et il prit les anciens de la ville et leur déchira le corps avec les épines et les ronces

[1] Judic., 8, 1-3. — [2] *Ibid.*, 8, 4-9.

au désert. Il abattit aussi la tour de Phanuël et fit mourir les principaux du lieu. Après quoi il dit à Zébée et à Salmana : Comment étaient les hommes que vous avez tués au mont Thabor ? Ils répondirent : Ils étaient comme toi, et l'un d'eux était comme le fils d'un roi. C'étaient mes frères, reprit Gédéon, c'étaient les enfants de ma mère. Vive l'Éternel ! Si vous leur aviez sauvé la vie, je ne vous tuerais pas. Et il dit à Jéther, son fils aîné : Va, tue-les. Mais le jeune homme ne tira point son épée ; il eut peur, parce qu'il était encore enfant. Zébée et Salmana dirent donc à Gédéon : Lève-toi et frappe-nous ; car l'âge donne la force. Gédéon se leva et tua Zébée et Salmana. Et il prit les colliers et les croissants dont on avait paré le cou de leurs chameaux [1].

Alors les hommes d'Israël dirent à Gédéon : Règne sur nous, toi, ton fils et le fils de ton fils, parce que tu nous as sauvés de la main de Madian. Gédéon leur répondit : Je ne dominerai point sur vous, ni moi ni mon fils. Jéhova sera votre maître. C'est ainsi que ce héros, déjà si grand par sa victoire, se montra plus grand encore en refusant la couronne, et en la refusant par zèle pour la gloire de Jéhova, le Dieu d'Israël. Il demanda seulement les pendants d'oreilles qui se trouvaient parmi les dépouilles, et en fit faire un éphod à Éphra, probablement pour être un souvenir de la glorieuse victoire que le Seigneur lui avait accordée ; peut-être aussi comme un témoignage du sacerdoce extraordinaire que Dieu lui conféra temporairement, lorsqu'il lui commanda d'ériger un autel et d'y immoler un bœuf en holocauste. Mais, après sa mort, le peuple rendit à ce monument un culte superstitieux, comme il fit plus tard pour le serpent d'airain. Ce fut un malheur pour Gédéon et sa famille. Toutefois, aussi longtemps que Gédéon vécut, savoir, pendant quarante ans, la terre fut en repos. Il continua d'habiter la maison de son père, eut plusieurs femmes, et engendra soixante-dix fils. Il mourut dans une heureuse vieillesse et fut enseveli dans le sépulcre de Joas, son père, à Éphra [2].

Quelques auteurs placent vers cette époque un auteur phénicien, nommé Sanchoniathon, qui serait ainsi le plus ancien après Moïse et Josué. Ils se fondent sur ce que raconte de lui Porphyre, qu'il avait rapporté, au sujet des Juifs, beaucoup de choses très-véritables, pour les avoir apprises d'un personnage appelé Jérombaal, prêtre du Dieu Jevo, ou plutôt des mémoires de ce prêtre. Ce dieu Jevo ne peut être que Jéhova. Jérombaal est Gédéon, appelé communément Jérobaal dans l'Écriture. Comme il avait élevé un autel à Jéhova, et qu'il y avait offert des sacrifices, il pouvait passer pour en être le prêtre.

[1] Judic., 8, 10-21. — [2] *Ibid.*, 8, 22-32.

Mais Porphyre est un garant peu sûr. Apostat du christianisme, livré ensuite à toutes les illusions de la philosophie théurgique, ses livres sont remplis de fables. Ce qu'il raconte de Sanchoniathon, au troisième siècle de l'ère chrétienne, plus de quinze siècles après la mort de Gédéon, ne repose que sur son dire. De plus, l'époque qu'il indique dans ce passage, il la contredit dans d'autres. Il en est de même pour ce qu'en dit Eusèbe, d'après l'autorité principalement de Porphyre. Ces assertions contradictoires, et qui ne s'appuient sur rien d'antérieur, ont fait douter à plusieurs savants que Sanchoniathon fût un personnage réel. Aujourd'hui, cependant, on en paraît généralement persuadé, sans être plus d'accord pour cela sur l'époque où il a vécu. Quant aux ouvrages qu'on lui attribue, il n'en reste qu'un fragment, traduit du phénicien en grec, et paraphrasé par Philon de Byblos, grammairien grec du deuxième siècle, recueilli ensuite et paraphrasé de nouveau par Eusèbe. Aussi les savants sont-ils très-partagés sur l'authenticité de cette pièce, sur les interpolations que les deux écrivains grecs y ont faites, et plus encore sur le sens que l'on doit attacher à tout cet amalgame. Voilà cependant tout ce qu'on a de littérature phénicienne [1].

Après la mort de Gédéon, les Israélites retombèrent dans l'idolâtrie de Baal ; ils oublièrent Jéhova, leur Dieu, qui les avait délivrés de la main de tous leurs ennemis. Ils ne furent pas non plus reconnaissants, envers la maison de Jérobaal ou Gédéon, de tous les biens qu'il avait faits à Israël [2].

Parmi les fils de ce grand homme, était Abimélech, né d'une femme du second rang qu'il avait à Sichem. Celui-ci, après la mort de Gédéon, s'en alla dans cette ville, vers les parents de sa mère, et leur parla de cette sorte : Dites, je vous prie, à tous les seigneurs de Sichem : Lequel est le meilleur pour vous, que soixante-dix hommes, tous enfants de Jérobaal, commandent parmi vous, ou qu'un seul vous commande ? Considérez de plus que je suis vos os et votre chair. Et les frères de sa mère parlèrent ainsi de lui à tous les seigneurs de Sichem, et leur cœur se pencha vers Abimélech. C'est notre frère, disaient-ils. Ils lui donnèrent donc soixante-dix pièces d'argent qu'ils prirent du temple de Baal-Bérith [3].

Baal signifie seigneur, maître, chef ; Bérith signifie alliance. Dans la Genèse, les trois alliés d'Abraham, Mambré, Aner et Escol, sont appelés ses Baal-Bérith, pour, *ses confédérés*. Ici ce mot s'applique au faux dieu qui était censé présider aux alliances et aux traités,

[1] Euseb., *Præparatio evangel.*, l. 1, c. 10. *Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 6, in-4°, p. 518 et 519, etc. — [2] Judic., 8, 33-35. — [3] *Ibid.*, 9, 1-4.

principalement à ceux que les Israélites contractaient avec les Chananéens.

Avec cet argent, Abimélech rassembla des misérables et des vagabonds qui le suivirent. Puis il vint en la maison de son père, à Éphra, et il tua sur une même pierre les soixante-dix fils de Jérobaal, ses frères; il n'en resta que le plus jeune, Joatham, parce qu'il était caché. Alors tous les seigneurs de Sichem s'étant assemblés, avec toute la maison de Mello, ils allèrent et établirent roi Abimélech, près du chêne qui est à Sichem [1].

Tel fut en Israël le premier qui fut roi. Par les manœuvres de ce qu'on appellerait aujourd'hui sa politique, il se gagne un parti; avec l'argent d'un culte impie, il achète des misérables sans foi ni loi, il renouvelle le crime de Caïn jusqu'à soixante-dix fois : en récompense, des apostats l'élèvent sur le trône. Cette introduction de la royauté en Israël, par les hommes, rappelle naturellement Nemrod, qui le premier fut roi dans le monde. L'Écriture l'appelle un fort chasseur; ce que l'on entend communément de la ruse et de la violence avec lesquelles il asservit ses contemporains, pour les traiter à peu près comme des bêtes.

Un grand et saint Pape, Grégoire VII, n'a donc pas eu tort de dire à un digne évêque de Lorraine : « Qui ne sait que les rois ont commencé en ceux qui, ignorant Dieu, se sont, par orgueil, moyennant les rapines, la perfidie, les homicides, enfin presque tous les crimes, à l'instigation du diable, prince de ce monde, arrogé de dominer sur leurs égaux, savoir les hommes, avec une cupidité aveugle et une présomption intolérable [2]? » Il entend la domination despotique qui ne connaît de règle que son intérêt et son plaisir, telle qu'on peut se l'imaginer dans Nemrod, le premier ravageur de provinces; telle qu'on la voit ici dans l'indigne fils de Gédéon. Il n'entend point la royauté paternelle que l'on admire dans les anciens pasteurs de peuples, Abraham, Isaac et Jacob, qui régnaient en pères de famille. Ceux-là ont commencé dans le premier qui fut père. Aussi portent-ils communément le nom de patriarches et non celui de rois.

« Dieu ayant fait l'homme raisonnable à son image, dit saint Augustin, ne voulut qu'il dominât que sur les créatures sans raison, non pas l'homme sur l'homme, mais l'homme sur les bêtes. C'est

[1] Judic., 94-6. — [2] Quis nesciat reges et duces ab iis habuisse principium, qui Deum ignorantes, superbiâ, rapinis, perfidiâ, homicidiis, postremò universis pene sceleribus, mundi principe diabolo videlicet agitante, super pares, scilicet homines, dominari cæcâ cupiditate et intolerabili præsumptione affectaverunt? Greg. VII, l. 8, epist. 21.

pourquoi les premiers justes furent établis pasteurs des troupeaux plutôt que rois des hommes, Dieu nous voulant faire entendre par là tout ensemble, et ce que demandait l'ordre des créatures, et ce qu'exigeait le mérite des péchés [1]. »

Ainsi, d'après saint Augustin, la puissance royale ou la souveraineté, prise non pour l'autorité patriarcale qui dirige comme un père ses enfants, mais pour la domination de la force qui contraint les hommes comme des troupeaux de bêtes (qu'on remarque bien cette différence), ne vient point originairement de Dieu, mais de l'orgueil, mais du péché et de celui qui en est l'auteur. C'est cette ambition de dominer, dit le même Père, après avoir cité un passage analogue de Salluste, qui tourmente par de grands maux et foule aux pieds le genre humain [2].

Abimélech en est une preuve. Son jeune frère le sut bien faire entendre à ceux qui l'avaient fait roi.

Joatham, ayant appris ce qui s'était passé, alla et se tint au sommet de la montagne de Garizim, et élevant la voix, il cria et dit : Écoutez-moi, seigneurs de Sichem, et Dieu vous écoutera. Les arbres allèrent un jour pour sacrer sur eux un roi, et ils dirent à l'olivier : Règne sur nous. Mais l'olivier leur répondit : Puis-je abandonner mon huile qui sert à honorer Dieu et les hommes, pour aller planer sur des arbres ? Les arbres dirent au figuier : Viens, toi, régner sur nous. Mais le figuier leur répondit : Puis-je abandonner la douceur de mon suc et l'excellence de mes fruits pour aller planer sur les arbres ? Et les arbres parlèrent à la vigne : Viens, toi, régner sur nous. La vigne leur répondit : Puis-je abandonner mon vin, qui réjouit Dieu et les hommes, pour aller m'agiter en faveur des arbres ? Alors tous les arbres dirent au buisson : Viens, toi, et règne sur nous. Et

[1] *De civ. Dei*, l. 19, c. 15, n. 1. Rationalem factum ad imaginem suam noluit nisi irrationalibus dominari : non hominem homini, sed hominem pecori. Ideò primi justi, pastores pecorum, magis quam reges hominum constituti sunt : ut etiam sic insinuaret Deus, quid postulet ordo creaturarum, quid exigat meritum peccatorum. — [2] *De civ. Dei*, l. 3, c. 14, n. 2. Libido ista dominandi magnis malis agitati et conterit humanum genus. — Certains critiques nous ont fait comme un crime de distinguer les bons rois des méchants, et d'appliquer à ceux-ci les paroles du pape saint Grégoire VII et celles de saint Augustin. Malgré cela, nous croyons toujours permis de mettre une différence entre le roi Abraham, qui fait la guerre pour délivrer cinq peuples captifs, et l'indigne fils de Gédéon qui, après avoir apostasié le culte du vrai Dieu, égorge ses soixante-dix frères pour s'élever sur le trône et opprimer ses compatriotes ; nous nous croyons toujours permis, dans une histoire universelle de l'Église catholique, de citer les paroles des saints Pères et de préférer leur autorité à celle de quelques critiques contemporains, fussent-ils nos amis.

le buisson répondit aux arbres : S'il est vrai que vous me sacrez roi sur vous, venez et reposez-vous sous mon ombre ; sinon, que le feu sorte du buisson et qu'il dévore les cèdres du Liban. Maintenant donc, si c'est avec justice et avec raison que vous avez établi pour votre roi Abimélech ; si vous avez bien agi envers Jérobaal et sa maison ; si vous avez reconnu comme vous deviez les bienfaits de mon père, qui a combattu pour vous, qui a hasardé sa vie pour vous délivrer de la main de Madian, vous qui vous élevez en ce jour contre la maison de mon père, vous qui avez tué sur une même pierre ses soixante-dix fils et qui avez établi Abimélech, fils de sa servante, roi des habitants de Sichem, parce qu'il est votre frère ; si donc vous avez agi en ce jour avec justice et avec équité envers Jérobaal et sa maison, réjouissez-vous en Abimélech et qu'il se réjouisse en vous. Mais si cela n'est pas, que le feu sorte d'Abimélech et consume les seigneurs de Sichem et la maison de Mello, et que le feu sorte des chefs de Sichem et de la maison de Mello et qu'il dévore Abimélech [1].

C'est ici le plus ancien des apologues, et peut-être le plus beau que l'on connaisse. Semblable à l'olivier, Gédéon avait refusé le pouvoir souverain. Joatham donnait à entendre que ses fils égorgés, semblables au figuier et à la vigne, n'eussent pas ambitionné davantage ce pouvoir. La comparaison d'Abimélech avec le buisson, arbuste bas et déchirant, était d'autant plus frappante. La suite fait voir combien cette allégorie était pleine de vérité.

Abimélech ne régna que trois ans sur Israël, c'est-à-dire sur la portion d'Israël qui voulut bien le reconnaître pour prince. Sa bonne intelligence avec les Sichémites dura peu. Le sang de ses frères criait vengeance contre le fratricide et contre ses complices. L'Éternel envoya parmi eux un esprit de division. Les habitants de Sichem se soulevèrent contre Abimélech, lui dressèrent des embûches au sommet des montagnes, et dépouillaient les passants. Un certain Gaal, fils d'Obed, vint avec ses frères leur offrir son secours. Son arrivée leur donna une confiance extrême. Ils sortirent dans la campagne, vendangèrent les vignes, foulèrent le raisin, firent des danses, entrèrent dans la maison de leur dieu, mangèrent et burent en maudissant Abimélech. Gaal, fils d'Obed, criait à haute voix : Qui est Abimélech ? et qu'est-ce que Sichem, pour que nous le servions ? Qui donnera ce peuple sous ma main, et j'exterminerai Abimélech [2] ?

Zébul, commandant de la ville, dont Gaal s'était également moqué, avertit secrètement son maître. Abimélech vint avec toute son

[1] Judic., 9, 7-20. — [2] *Ibid.*, 9, 22-29.

armée, et, suivant le conseil de Zébul, tendit des embûches, près de Sichem, en quatre endroits. Le lendemain, dès l'aube du jour, Gaal, ayant vu du monde, dit à Zébul : Voilà que du peuple descend du sommet des montagnes. Mais Zébul lui répondit : Tu prends les ombres des montagnes pour des têtes d'hommes. Gaal lui dit de nouveau : Voilà du monde qui descend des hauteurs de la terre, et une division par le chemin du Chêne des Devins. Zébul lui dit alors : Où est maintenant cette bouche pour dire : Qui est Abimélech, pour que nous le servions ? N'est-ce pas là ce peuple que tu méprisais ? Sors et combats contre lui. Gaal sortit, combattit contre Abimélech, fut repoussé dans la ville, après avoir perdu beaucoup des siens, jusque près des portes. Zébul, ayant repris un peu le dessus, l'en chassa, lui et ses compagnons. Le lendemain, Abimélech surprit de nouveau les Sichémites, assiégea la ville durant tout le jour, et, l'ayant prise, il tua tous les habitants et la détruisit de manière qu'il y sema du sel.

Ceux qui occupaient la tour de Sichem, ayant appris tout cela, entrèrent dans la forteresse de Beth-el-Bérith, autrement, de la maison du dieu de l'alliance, ce que l'on entend du temple de Baal qu'ils avaient reconnu pour leur dieu. Abimélech, ayant été informé que tous ceux qui occupaient la tour de Sichem s'étaient réunis au même lieu, monta sur la montagne de Selmon avec tout son peuple, et, saisissant une hache, il coupa une branche d'arbre, et, la mettant sur son épaule, il dit à ses compagnons : Ce que vous me voyez faire, faites-le promptement. Et tout le peuple qui était avec lui coupa de même chacun sa branche, et, marchant après Abimélech, ils les posèrent au pied de la forteresse et l'incendièrent par ce moyen. Tous les habitants de la tour de Sichem y périrent, au nombre d'environ mille, tant hommes que femmes [1]. Le feu sortait du buisson.

De là Abimélech marcha vers la ville de Thèbes, qu'il assiégea et qu'il prit. Mais au milieu de la ville, il y avait une forte tour où s'étaient réfugiés tous les hommes, avec les femmes, ainsi que les seigneurs ou chefs (baali) de la ville ; ils avaient fermé la porte sur eux et étaient montés sur le toit en terrasse de la tour. Abimélech vint jusqu'à cette tour et l'attaqua vigoureusement ; il s'était même approché de la porte pour y mettre le feu, lorsqu'une femme lui jeta d'en haut un morceau de meule sur la tête et lui cassa le crâne. Aussitôt il appela son écuyer et lui dit : Tire ton épée et tue-moi, de peur qu'on ne dise : Une femme l'a tué. Et son écuyer le perça d'ou-

[1] Judic., 9, 30-49.

tre en outre, et il mourut. Les hommes d'Israël, le voyant mort, retournèrent chacun en son lieu. Et Dieu rendit ainsi à Abimélech le mal qu'il avait fait à son père, en tuant ses soixante-dix frères. Dieu fit aussi retomber sur la tête des hommes de Sichem le mal qu'ils avaient fait, et la malédiction de Joatham, fils de Jérobaal, vint sur eux [1].

Après Abimélech, il se leva pour sauver Israël, Thola, fils de Phua, fils de Dodo ; autrement, si, avec les Septante et la Vulgate, l'on prend ce dernier mot pour un nom commun au lieu d'un nom propre, *fils de son oncle paternel*, ce que la Vulgate entend d'Abimélech [2]. Thola était de la tribu d'Issachar. On demande alors comment Phua et Abimélech pouvaient être cousins, étant de deux tribus différentes. D'abord, si on traduit l'hébreu comme nous l'avons fait, à l'exemple de quelques-uns, la difficulté n'existe plus. Ensuite, pour la Vulgate et les Septante, on observe avec raison que, s'il était défendu de se marier d'une tribu à l'autre, ce n'était que pour éviter la confusion des héritages. Lors donc qu'une fille ou une veuve n'était point héritière, elle pouvait, sans inconvénient, épouser un homme d'une autre tribu. Le père de Phua et Gédéon pouvaient donc être frères, nés d'une même mère, mais de pères différents, l'un d'Issachar, l'autre de Manassé. Ce qui donne lieu de croire que cela était réellement, c'est que Thola demeurait à Samir, en la montagne d'Éphraïm, partage des tribus d'Éphraïm et de Manassé. Tout ce que l'Écriture nous apprend de Thola, c'est qu'il jugea Israël vingt-trois ans, qu'il mourut et fut enseveli dans Samir. Elle ne s'étend pas davantage sur Jaïr, de Galaad, qui, après lui, jugea Israël vingt-deux ans. Celui-ci avait trente fils, dont il est remarqué qu'ils montaient sur trente poulains d'ânesses, et qu'ils avaient trente villes nommées Havoth-Jaïr ou villes de Jaïr [3]. Il paraîtrait, d'après cette remarque, que dans le pays de Chanaan, l'usage de voyager sur des montures se bornait encore aux principaux personnages.

Comme l'Écriture nous dit peu de ces deux chefs d'Israël, on est tenté de les estimer peu. C'est que nous aimons beaucoup l'histoire, et la paix n'en a point ; il n'y a que les révolutions et les guerres qui en fassent. Mais cela même doit nous faire admirer le gouvernement de Thola et de Jaïr. Aujourd'hui que l'on parle tant de constitutions sociales, de formes de gouvernement, de lois de l'état, de pouvoirs politiques, d'assemblées législatives, de ministres responsables, d'administrations de tous genres, s'il se trouvait deux hommes à gouverner successivement un pays, l'un pendant vingt-trois, l'autre

[1] Judic., 9, 50-57. — [2] *Ibid.*, 10, 1. — [3] *Ibid.*, 10, 2-5.

pendant vingt-deux ans, de telle sorte qu'il n'y eût ni grave désordre au dedans, ni guerre au dehors, quoique le pays fût entouré d'ennemis naturels et irréconciliables, et que dans l'intérieur chacun jouît de la plus complète liberté, ces hommes passeraient pour des prodiges, et leur gouvernement pour le meilleur des gouvernements. Or, ce que l'on chercherait en vain aujourd'hui, Thola et Jaïr l'ont fait. Sous leur judicature, Israël jouit d'une paix non interrompue de quarante-cinq ans, paix au dedans, paix au dehors, paix avec Dieu, paix avec les hommes. De plus, si nous remontons au delà des trois ans d'Abimélech, où il y eut des désordres très-graves, mais partiels, nous trouvons les quarante ans de paix depuis la victoire de Gédéon. Ainsi, à part les désordres partiels de trois années, voilà près de quatre-vingt-dix ans de paix et de bonheur, pendant lesquels chacun cultive tranquillement son héritage, s'assied sans crainte sous son figuier et sous sa vigne, et fait librement ce qui lui semble bon. Aux portes des villes, tandis que la jeunesse se divertit aux armes, les anciens règlent le peu de différends qui s'élèvent. Ces juges, non plus que celui qui gouverne l'ensemble, ne reçoivent aucun salaire ; ils vivent sans faste, chacun dans son héritage paternel. L'agriculture, cette nourrice des peuples, cette ouvrière de guerriers fidèles, occupe tous les bras. Mais les fêtes de la piété viennent délasser du travail. Chaque septième jour, tout le monde se repose pour honorer et imiter le Créateur de l'univers ; chaque septième année on laisse reposer la terre même, ses fruits spontanés sont au pauvre, à l'étranger, toutes les dettes sont remises au débiteur. Chaque sept fois sept ans, libération universelle ; le malheureux qui a été obligé de vendre son héritage ou sa liberté, rentre à la fois dans l'une et dans l'autre. Trois fois par an, les pères de famille et les jeunes hommes se rendent à Silo, devant l'Éternel, leur monarque, pour y célébrer ses bienfaits, y entendre interpréter sa loi, y entretenir la fraternité nationale sous la direction du grand prêtre. Où trouver un gouvernement pareil, où trouver une si longue paix, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes ?

Mais, non moins que tout homme, le peuple choisi est chair, un souffle qui va et ne revient plus [1]. Une trop longue prospérité le corrompt ; il lui faut du mal pour le ramener au bien.

A la suite de ces quatre-vingt-dix années de paix, les enfants d'Israël recommencèrent à faire le mal aux yeux de l'Éternel, servirent les Baalim et les Astaroth, les dieux d'Aram, les dieux de Sidon, les dieux de Moab, les dieux des enfants d'Ammon, les dieux

[1] Ps. 77, 39... *Quia caro sunt, spiritus vadens et non rediens.*

des Philistins. L'Éternel, irrité contre eux, les livra en la même année aux mains des Philistins et des enfants d'Ammon. Ceux-ci opprimèrent et écrasèrent pendant dix-huit ans tous les enfants d'Israël qui habitaient au delà du Jourdain, en la terre des Amorrhéens, qui est en Galaad. Ils passèrent même le fleuve et attaquèrent les tribus de Juda, de Benjamin et d'Éphraïm. Et Israël fut dans une grande affliction.

Alors les enfants d'Israël crièrent à Jéhova, et lui dirent : Nous avons péché contre vous, et parce que nous avons abandonné notre Dieu, et parce que nous avons servi les Baalim. Jéhova leur répondit : N'est-ce pas moi qui vous ai délivrés des Égyptiens, des Amorrhéens, des enfants d'Ammon, des Philistins ? Lorsque les Sidoniens, les Amalécites, les Madianites vous opprimèrent, vous criâtes vers moi, et je vous sauvai de leurs mains. Et cependant vous m'avez abandonné, et vous avez servi des dieux autres ! C'est pourquoi je ne continuerai point de vous sauver. Allez, et criez aux dieux que vous avez choisis ; eux vous sauvent au temps de votre affliction ! Mais les enfants d'Israël dirent à Jéhova : Nous avons péché ! faites-nous vous-même selon tout ce qui sera bon à vos yeux ; seulement délivrez-nous, de grâce, en ce jour ! Et ils jetèrent tous les dieux de l'étranger du milieu d'entre eux, et ils servirent Jéhova ; et son âme fut attendrie sur les maux d'Israël [1].

Qui n'aimerait un Dieu si bon ? Mais qui n'aimerait aussi quelque peu un peuple qui lui fait cette belle prière : Nous avons péché ! faites-nous vous-même tout ce qui vous plaira ; seulement délivrez-nous de l'oppression des hommes !

Cependant les enfants d'Ammon, ayant fait un appel aux armes, campèrent en Galaad, et les enfants d'Israël, s'étant assemblés, campèrent à Maspha. Alors les peuples des princes de Galaad se dirent l'un à l'autre : Qui est l'homme qui commencera à combattre contre les fils d'Ammon ? Il sera le chef de tous les habitants de Galaad [2].

Or, il y avait au pays de Galaad un homme très-vaillant, Jephté, que ses frères avaient chassé de la maison paternelle parce qu'il était né d'une concubine. Il se tenait dans la terre de Tob, au côté septentrional du pays ; des aventuriers s'étaient rassemblés autour de lui, avec lesquels il entreprit vraisemblablement des incursions contre les peuples qui opprimaient alors Israël. Les anciens de Galaad allèrent le trouver, et lui dirent : Viens, et tu seras notre chef, et nous combattrons contre les enfants d'Ammon. Mais Jephté leur répondit : N'est-ce pas vous qui me haïssez et qui m'avez chassé de la maison de mon père ? Pourquoi venez-vous à moi, maintenant

[1] Judic., 10, 6-18. — [2] *Ibid.*, 10, 17 et 18.

que vous êtes dans la peine ? Les anciens dirent : C'est pour cela même que nous revenons à toi. Tu viendras avec nous, tu combattras contre les enfants d'Ammon, et tu seras le chef de tous les habitants de Galaad. Jephté reprit : Si donc vous me ramenez avec vous pour combattre les enfants d'Ammon, et que l'Éternel me les livre entre les mains, moi je serai vraiment votre chef ? Les anciens de Galaad lui répondirent : Que l'Éternel qui nous entend soit témoin et vengeur entre nous, si nous ne faisons pas ce que tu viens de dire. Jephté alla donc avec les anciens, ou sénateurs de Galaad, et le peuple l'établit sur soi chef et prince ; et Jephté redit toutes ses paroles devant l'Éternel, à Maspha [1].

On voit ici l'élection libre d'un prince par le peuple, quoique ce peuple fût sous la conduite immédiate de Dieu. Les anciens ou sénateurs proposent, l'élu consent, le peuple ratifie, l'Éternel est invoqué comme témoin et vengeur. Comme tout cela eut lieu dans la terre de Galaad, où jamais ne fut transportée l'arche d'alliance, un interprète très-catholique fait sur les derniers mots, ce commentaire : Jephté répète le tout devant l'Éternel, c'est-à-dire dans l'assemblée publique du peuple qui tient la place de Dieu. Il est dit *devant l'Éternel*, ajoute un autre, soit parce que l'Éternel était invoqué comme témoin et médiateur, soit parce que l'Éternel était censé présent aux assemblées d'Israël, comme lui-même le fait entendre aux chapitres six et vingt du Deutéronome [2]. Thola et Jaïr ont pu être élus d'une manière analogue, ainsi que tous ceux dont il n'est pas marqué que Dieu les choisit d'une manière immédiate, comme il fit de Gédéon. Toutefois, il est dit en général des uns et des autres que Dieu les suscita pour sauver son peuple, parce que, soit médiatement, soit immédiatement, toute puissance est de Dieu.

Jephté, après avoir exposé de la même manière son dessein devant l'Éternel, envoya des ambassadeurs au roi des enfants d'Ammon, disant : Qu'y a-t-il entre vous et moi, pour que vous veniez m'attaquer et ravager ma terre ? Le roi des fils d'Ammon répondit aux ambassadeurs de Jephté : Parce que Israël, quand il est monté de l'Égypte, a pris ma terre, depuis l'Arnon jusqu'au Jaboc et jusqu'au Jourdain. Maintenant donc rendez-la-moi et demeurons en paix [3].

Il paraît, par ce qui suit, que le roi des Ammonites parlait également au nom des Moabites. Les deux peuples, étant frères, avaient les mêmes intérêts ; il se peut aussi qu'ils fussent réunis sous un seul prince depuis la mort d'Églon, roi de Moab.

[1] Judic., 11, 1-11. — [2] Voir les jésuites Tirin et Ménochius sur cet endroit. — Judic., 11, 12 et 13.

Jephté lui envoya de nouveau des ambassadeurs, avec ordre de lui dire : Voici ce que dit Jephté : Israël n'a pris ni la terre de Moab ni la terre des enfants d'Ammon. Mais quand il est monté de l'Égypte, il a marché à travers le désert jusqu'à la mer de Souph, et il est venu en Cadès. Et il envoya des ambassadeurs au roi d'Édom, disant : Laisse-moi passer par ta terre. Mais le roi d'Édom n'écouta point. Il envoya pareillement au roi de Moab, qui ne voulut pas non plus. Israël demeura donc en Cadès. Puis, ayant longé la terre d'Édom et la terre de Moab, il vint par le côté oriental de celle-ci, et il campa au delà de l'Arnon. Il n'entra point sur la frontière de Moab, car l'Arnon est cette frontière. Israël envoya alors des ambassadeurs vers Séhon, roi des Amorrhéens, en Hésébon, et lui dit : Laisse-nous passer par votre terre jusqu'au lieu où nous allons. Mais Séhon refusa le passage, et, ayant assemblé tout son peuple, il combattit contre Israël. Alors Jéhova, le Dieu d'Israël, lui livra entre les mains Séhon ainsi que tout son peuple. Et Israël conquit toutes les terres des Amorrhéens qui habitaient en cette contrée, depuis l'Arnon jusqu'au Jaboc, et depuis le désert jusqu'au Jourdain. Et maintenant que Jéhova, le Dieu d'Israël, a chassé l'Amorrhéen de devant son peuple, tu veux en avoir la conquête ? Les conquêtes que te fera ton dieu Chamos, tu les posséderas, n'est-ce pas ? Eh bien ! celles que nous a faites l'Éternel, notre Dieu, nous les possédons aussi, nous. Es-tu donc si fort au-dessus de Balac, fils de Séphor, roi de Moab ? En a-t-il querellé Israël, lui a-t-il déclaré la guerre, tant qu'Israël a habité dans Hésébon et dans ses filles, dans Aroër et dans ses filles, ainsi que dans toutes les villes le long de l'Arnon, pendant trois cents ans ? Pourquoi ne les as-tu pas revendiquées dans tout ce temps-là ? Ce n'est pas moi qui ai péché, c'est toi qui agis mal envers moi, en me faisant la guerre. Que l'Éternel, le Juge souverain, décide aujourd'hui entre les fils d'Israël et les fils d'Ammon [1] !

C'est ici un vrai modèle de discussion diplomatique. Jephté y établit le droit des Israélites par deux titres incontestables : l'un est une conquête légitime, et l'autre une possession paisible de trois cents ans.

Il allègue premièrement le droit de conquête ; et, pour montrer que cette conquête était légitime, il pose pour fondement : qu'Israël n'a rien pris de force aux Moabites et aux Ammonites ; au contraire, qu'il a pris de grands détours pour ne point passer sur leurs terres.

Il montre ensuite que les places contestées n'étaient plus aux Ammonites ni aux Moabites quand les Israélites les avaient prises ; mais à Séhon, roi des Amorrhéens, qu'ils avaient vaincu par une juste

[1] Judic., 11, 14-27.

guerre. Car il avait le premier marché contre eux, et Dieu l'avait livré entre leurs mains.

Là, il fait valoir le droit de conquête établi par le droit des gens, et reconnu par les Ammonites, qui possédaient beaucoup de terres par ce seul titre.

De là il passe à la possession, et il montre premièrement que les Moabites ne se plaignirent point des Israélites lorsqu'ils conquirent ces places, où en effet les Moabites n'avaient plus rien.

« Valez-vous mieux que Balac, roi de Moab, ou pouvez-vous nous montrer qu'il ait inquiété les Israélites, ou leur ait fait la guerre pour ces places ? »

En effet, il était constant par l'histoire, que Balac n'avait point fait la guerre, quoiqu'il en eût eu quelque dessein.

Et non-seulement les Moabites ne s'étaient pas plaints, mais même les Ammonites avaient laissé les Israélites en possession paisible durant trois cents ans. Pourquoi, dit-il, n'avez-vous rien dit durant un si long temps ?

Enfin il conclut ainsi : Ce n'est donc pas moi qui ai tort, c'est vous qui agissez mal contre moi en me déclarant la guerre injustement. Le Seigneur soit juge en ce jour entre les enfants d'Israël et les enfants d'Ammon.

Lorsque Jephté parle de Chamos, ce n'est que pour tirer de là un argument contre les Ammonites qui en faisaient leur divinité. « N'est-il pas vrai que les conquêtes que te fera Chamos, ton dieu, tu les posséderas ? Eh bien ! ce que Jéhova, notre Dieu, nous a conquis devant notre face, nous le posséderons aussi, nous[1]. » Ces exploits de Chamos mis au futur contingent, et comparés à la possession réelle des Israélites, c'est plutôt une dérision qu'autre chose. Jephté fait bien voir qui il reconnaît pour le souverain maître, quand il conclut : Jéhova, le juge, décidera aujourd'hui entre Israël et Ammon[2] !

Le roi des Ammonites ne voulut point entendre aux paroles que Jephté lui avait envoyé dire ; alors l'esprit de Jéhova fut sur Jephté ; il parcourut Galaad et Manassé, et repassa par Maspha-Galaad, contre les enfants d'Ammon. Et Jephté fit ce vœu à l'Éternel : Si vous me livrez les enfants d'Ammon entre les mains, ce qui sortira des portes de ma maison pour venir à ma rencontre, lorsque je retournerai en paix du milieu des fils d'Ammon, sera à l'Éternel, ou bien je

[1] Traduction littérale de l'hébreu : *Halo eth ascher yorischka kemosch elohéika otho thirosch : veéth col ascher horisch Yehova elohéinou mippanénou otho nîrasch.* — [2] *Yischopet Yehova haschophet hayôm bên bené ischraël oubên bené ammôn.*

l'immolerai en holocauste. Il passa ensuite dans les terres des Ammonites pour les combattre, et l'Éternel les lui livra entre les mains. Il frappa d'une grande plaie vingt villes, depuis Aroër jusqu'à Mennith, jusqu'à Abel, qui est planté de vignes; et les enfants d'Ammon furent profondément humiliés devant les enfants d'Israël [1].

Jephté revint triomphant à Maspha, sa demeure. Mais voilà que sa fille vient au-devant de lui, dansant au son des tambours. C'était son enfant unique. Hormis elle, il n'avait de lui ni fils ni fille. Lorsqu'il l'aperçut, il déchira ses vêtements, et dit : Hélas ! ma fille, vous m'avez profondément abattu et troublé ! car j'ai ouvert ma bouche devant l'Éternel, et je ne puis y revenir ! Elle répondit : Mon père, vous avez ouvert la bouche devant l'Éternel ? Eh bien, faites-moi comme votre bouche a prononcé, puisque l'Éternel vous a donné la victoire sur vos ennemis, les enfants d'Ammon. Elle dit encore à son père : Accordez-moi seulement la prière que je vous fais : Laissez-moi aller sur les montagnes pendant deux mois, afin que je pleure ma virginité avec mes compagnes. Il dit : Allez. Et il l'envoya pendant ces deux mois. Elle s'en alla donc avec ses compagnes et ses amies, et elle pleura sa virginité sur les montagnes. Les deux mois accomplis, elle revint vers son père. Et il lui fit d'après son vœu, et elle ne connut aucun homme. De là vint la coutume que, chaque année, les filles d'Israël allaient consoler par leurs entretiens la fille de Jephté, de Galaad, durant quatre jours [2].

Cette interprétation, admise par les plus savants théologiens des temps modernes, Estius, Bullet, Bergier, et d'ailleurs très-compatible avec le texte original, nous a paru préférable aux autres, parce qu'elle satisfait à bien des difficultés, en particulier à la loi divine, qui défendait d'immoler aucune victime humaine. La fille de Jephté n'aurait donc point été mise à mort, mais vouée au culte du Seigneur par une consécration perpétuelle de sa virginité. On voit, en effet, au temps des juges, des personnes du sexe faisant, à la porte du tabernacle, un service régulier, suivant la force du mot hébreu [3]. On croit avec raison que les deux cent trente-deux filles madianites réservées pour la part de l'Éternel, furent consacrées à cet usage [4]. Un jeune homme, voué d'une manière semblable, tel que Samuël, pouvait sans inconvénient se marier : il restait toujours maître de sa personne, pour vaquer au service promis ; mais une fille ou une femme, obligée de suivre et d'écouter un mari, n'aurait pu accomplir son vœu. Or, comme la fille de Jephté était son enfant unique, on conçoit

[1] Judic., 11, 28-33. — [2] *Ibid.*, 34-40. — [3] 1. Reg., 2, 22., *Hannaschim hatzobeoth petahh ohel môéd*. — [4] Num., 31, 40.

qu'il dût être profondément abattu, troublé, humilié, en voyant ains s'éteindre sa race au milieu de son triomphe. Ce qui confirme cette interprétation, c'est que cette fille demande à pleurer, non pas sa mort, mais sa virginité ; et qu'après l'accomplissement du vœu, l'Écriture ajoute, dans les mêmes termes qu'employa depuis la plus pure des vierges, *et elle ne connut point d'homme*[1] : ou mieux encore, ainsi que le savant Bullet a montré par plus d'un exemple qu'on pouvait traduire, *c'est pourquoi elle ne connut point d'homme*[2]. Enfin, comme dans l'attente du Messie, surtout avant qu'il eût été annoncé qu'il naîtrait d'une vierge, la stérilité était regardée comme un malheur, on conçoit que les filles d'Israël allassent consoler celle de Jephté.

Les Éphraïmites firent à Jephté, comme autrefois à Gédéon, de violents reproches de ce qu'il avait fait la guerre sans les y appeler, et menacèrent de le brûler avec sa maison. Jephté leur répondit : J'avais un grand différend, moi et mon peuple, avec les enfants d'Ammon. Je vous ai appelés ; mais vous n'êtes point venus à mon secours. Quand je vis qu'il n'y avait point de salut à espérer de votre part, je mis mon âme sur ma main et marchai contre les enfants d'Ammon, et l'Éternel les livra entre mes mains. Pourquoi donc aujourd'hui montez-vous contre moi pour me combattre ? Les Éphraïmites ne voulurent point entendre ; ils ajoutèrent, au contraire, des paroles de mépris pour les compagnons de Jephté : Vous n'êtes que des fugitifs d'Éphraïm ! Jephté assembla donc tous les hommes de Galaad, combattit contre Éphraïm et remporta la victoire. Les vainqueurs se saisirent des gués du Jourdain. Pour reconnaître les fuyards à leur dialecte, ils faisaient prononcer le nom de Schibboleth, qui signifie épi, à quiconque voulait traverser le fleuve. Les Éphraïmites disaient tous Sibboleth, qui signifie rivière ou torrent. De cette manière il en fut pris et tué un grand nombre. Cette guerre, suscitée uniquement par l'orgueil et la jalousie de la tribu d'Éphraïm, lui coûta quarante-deux mille hommes[3].

On voit qu'il y avait dès lors, du moins pour certains mots, diversité de prononciation parmi les Hébreux. Il en est de même encore dans la synagogue moderne. En général, toutes les langues de l'Orient ont un grand nombre de prononciations diverses, qui changent d'une contrée à l'autre.

Jephté mourut après avoir jugé Israël six ans, et fut enseveli en Galaad. Saint Paul, dans son épître aux Hébreux, le cite, avec

[1] *Veht lo yadeât isch.* — [2] Bullet, *Réponses critiques.* — [3] Estius *in hunc locum.* Bull., *Réponses critiques.* Bergier, *Diction.*, art. *Jephté.* — [4] Judic., 12, 1-6.

Barac et Gédéon, parmi les héros de la foi qu'il nous propose pour modèles [1].

C'est vers le temps de Jephté qu'on place la prise de Troie. Cette catastrophe ayant eu lieu avant les temps historiques des Grecs et dans leurs temps fabuleux, il règne à ce sujet beaucoup d'incertitude. On ne doute point que la ville n'ait été prise, quoiqu'il y ait un discours du Grec Dion Chrysostôme pour prouver qu'elle ne l'a jamais été par les Grecs [2]. Mais il n'en est pas ainsi des circonstances dont les poëtes ont embelli cet événement. Les Grecs eux-mêmes nous offrent là-dessus trois récits différents. Celui qui a pris le plus de vogue ne repose que sur l'autorité ou plutôt l'imagination poétique d'Homère, dont l'époque et l'existence même sont un problème pour les savants. Parmi ceux qui le regardent comme un personnage réel, un des plus doctes, Larcher, place sa naissance 884 ans avant l'ère chrétienne, environ un siècle après Salomon, ou trois après Jephté [3].

Pour en revenir à ce dernier, il paraît n'avoir exercé la judicature que sur les tribus à l'orient, qui avaient eu le plus à souffrir des Ammonites. Abesan de Bethléhem, qui lui succéda, se sera tenu à peu près dans les mêmes limites. Il avait une nombreuse postérité, et vit avant sa mort le mariage de ses trente fils, auxquels il donna des femmes, et de ses trente filles. Il mourut après sept ans de gouvernement, et fut enseveli dans sa ville natale. Son successeur, Aïalon, de la tribu de Zabulon, jugea pendant vingt ans. Après lui vint Abdon, fils d'Illel. Celui-ci avait quarante fils et trente petits-fils, qui montaient des poulains d'ânesses ; il jugea Israël pendant huit ans et fut enseveli à Pharathon, terre d'Éphraïm, sur la montagne d'Amalec [4]. Ce qui fait en tout trente-un ans depuis la victoire de Jephté, et quarante-neuf depuis la première irruption des Ammonites à l'orient.

N'oublions pas comment l'Écriture nous a parlé de cette irruption. Les Israélites étant retombés dans l'idolâtrie après les quatre-vingt-dix ans de paix depuis Gédéon, Dieu les livra la même année et aux mains des Philistins à l'occident, et aux mains des Ammonites à l'orient : ceux-ci opprimèrent pendant dix-huit ans tous les enfants d'Israël qui habitaient au delà du Jourdain, dans la terre des Amorrhéens, en Galaad. Vinrent ensuite Jephté et ses trois successeurs. Jusque-là, il n'y a rien sur l'oppression des Philistins, commencée à l'occident la même année que celle des Ammonites à l'orient. L'Écriture, après avoir fini ce qui regarde ces derniers, revient

[1] Hebr., 11, 32. — [2] Dion Chrys., *orat.* 11. — [3] *Biogr. univ.*, Homère. *Hist. de l'Acad. des Inscript.*, t. 14. — [4] Judic., 12, 7-15.

aux autres pour ne les quitter plus. Elle nous apprend d'abord que les Israélites ayant fait de nouveau le mal, Dieu les livra aux mains des Philistins pendant quarante ans, période dans laquelle se sont passés plusieurs des événements qui vont suivre. Il paraît aussi que les Philistins ne dominaient point, à proprement parler, sur Israël, mais qu'ils le harcelaient par des incursions et des pillages sans cesse renaissants.

Or, il y avait un homme à Saraa, dans la tribu de Dan, nommé Manué, dont la femme était stérile. L'ange de Jéhova apparut à la femme et lui prédit qu'elle enfanterait un fils; il lui ordonna de ne boire ni vin ni rien qui pût enivrer, et de ne manger rien d'impur, parce que l'enfant qu'elle allait mettre au monde serait nazaréen, c'est-à-dire consacré à Dieu dès le sein de sa mère, et que le rasoir ne toucherait point sa tête. C'est lui qui commencerait à sauver Israël de la main des Philistins. La femme raconta cette vision à son époux: l'aspect terrible de l'ange l'avait empêchée de lui demander ni d'où il venait, ni où il allait; il ne lui avait pas non plus dit son nom. Manué pria l'Éternel de leur envoyer de nouveau l'homme de Dieu pour leur apprendre ce qu'ils devaient faire de l'enfant quand il serait né. L'ange apparut en effet une seconde fois à la femme, lorsqu'elle était seule assise dans les champs. Aussitôt elle courut chercher son mari, il vint avec elle en toute hâte et demanda au personnage: Est-ce vous qui avez parlé à cette femme? C'est moi, répondit-il. Et Manué: Quand sera venu ce que vous avez annoncé, quelle sera la règle de conduite pour l'enfant? L'ange de Jéhova répondit: Que la femme s'abstienne de tout ce que je lui ai prescrit: qu'elle ne mange rien de ce qui naît de la vigne; qu'elle ne boive ni vin ni liqueur enivrante; qu'elle ne mange rien d'impur, et qu'elle accomplisse et garde avec soin tout ce que je lui ai ordonné. Manué dit à l'ange de Jéhova: Je vous prie, demeurez avec nous jusqu'à ce que nous vous préparions un chevreau. Mais l'ange de Jéhova répondit: Lors même que tu me retiendrais ici, je ne mangerais pas de ton pain; mais si tu veux offrir un holocauste à Jéhova, tu le peux. Manué, ne sachant point que c'était l'ange de Jéhova, lui dit: Quel est votre nom pour que nous vous honorions quand votre parole sera venue? Mais l'ange de Jéhova lui répondit: Pourquoi demandes-tu à savoir mon nom, qui est l'ADMIRABLE. Manué prit donc le chevreau et les libations, et les offrit sur une pierre à Jéhova, l'admirable dans ses œuvres; et lui et sa femme étaient attentifs. Et lorsque le feu montait de l'autel vers les cieux, l'ange de Jéhova y monta au milieu des flammes. Ce que Manué et sa femme ayant vu, ils tombèrent le visage contre terre. Et l'ange de Jéhova n'apparaissait plus à Manué et à sa

femme. Alors Manué reconnut que c'était l'ange de Jéhova, et il dit à sa femme : Nous mourrons de mort, parce que nous avons vu Dieu. Mais sa femme lui répondit : Si Jéhova voulait nous faire mourir, il n'aurait pas reçu de nos mains l'holocauste et les libations, il ne nous aurait point montré toutes ces choses, et il ne nous aurait point parlé comme il a fait. La femme enfanta donc un fils, et elle l'appela Samson. L'enfant crut, et l'Éternel le bénit. Et l'esprit de l'Éternel commença à être avec lui dans le camp de Dan, entre Saraa et Esthaol [1].

Cet ange de l'Éternel qui remonte vers les cieux au milieu de la flamme du sacrifice, figurait, si même il ne l'était pas, cet ange du grand conseil, dont le nom est l'ADMIRABLE, et qui a pris la forme d'esclave, non pour recevoir le sacrifice, mais pour s'offrir en sacrifice lui-même [2].

Un nazaréen était un homme consacré à Dieu par un certain vœu [3]. Le nazaréat consistait en trois choses principales : à s'abstenir de tout ce qui provenait de la vigne, et en général de toute boisson enivrante ; à ne point se raser la tête et à laisser croître ses cheveux ; à éviter de toucher les morts et de s'en approcher. Il y avait des nazaréens perpétuels, tels que Samson, Samuël et saint Jean-Baptiste [4]. D'autres ne l'étaient que pour un temps, suivant qu'ils l'avaient promis, comme nous le voyons par l'exemple de saint Paul [5]. Ces derniers, à l'expiration de leur vœu, devaient se présenter à la porte du tabernacle, y offrir un agneau en holocauste, une brebis pour le péché, et un bélier comme victime pacifique, avec des pains azymes et des libations. Alors on leur coupait leur chevelure de nazaréens et on la mettait sur le feu du sacrifice. Après quoi ils pouvaient boire du vin. Les nazaréens perpétuels, au contraire, gardaient cette abstinence toute la vie.

Il était prédit que Samson commencerait à délivrer Israël de la main des Philistins. Voici de quelle manière cette prédiction commença à s'accomplir.

Le jeune Samson, ayant vu à Thamnatha, qui, du temps d'Eusèbe, était encore un bourg considérable [6], une femme entre les filles des Philistins, pria son père et sa mère de la lui demander pour épouse. Eux lui firent des représentations : N'y a-t-il donc point de femme parmi les filles de tes frères et dans tout notre peuple, pour que tu ailles prendre une femme d'entre les Philistins, qui sont incirconcis ? Son père et sa mère ne savaient pas que ceci venait de l'Éternel, et

[1] Judic., 13, 1-25. — [2] Aug., *in Judic.*, quæst. 54. — [3] Nomb., 6, 1-21. — [4] Luc, 1, 15. — [5] Act. 16, 18. — [6] Euseb., Onomast.

que leur fils cherchait une occasion de la part des Philistins; car en ce temps-là, les Philistins dominaient en Israël [1]. Cette remarque de l'Écriture, que son père et sa mère ne le savaient pas, suppose que lui le savait bien. Aussi insista-t-il auprès de son père: Donnez-moi celle-là, parce qu'elle me convient. Son père et sa mère se laissèrent persuader et descendirent avec lui à Thamnatha, où demeuraient les parents de la jeune Philistine. Déjà ils étaient arrivés aux vignes, qui sont près de la ville, lorsque vint à la rencontre du jeune homme, qui s'était écarté du chemin, un jeune lion furieux et rugissant; mais l'esprit de Jéhova s'empara de Samson, et il le mit en pièces, comme il aurait fait un chevreau, quoiqu'il n'eût rien à la main. Il rejoignit ensuite son père et sa mère, mais ne leur dit point ce qu'il avait fait. Ses propositions de mariage ayant été acceptées, il revint chez lui.

Après du temps, en hébreu après des jours, ce qui signifie quelquefois une année, intervalle habituel des fiançailles au mariage, Samson s'en alla de nouveau avec son père et sa mère pour épouser sa fiancée. Arrivé près de l'endroit où il avait tué le lion, il s'écarta du chemin pour voir le squelette, où il trouva un essaim d'abeilles avec du miel. Il en prit un rayon entre ses mains, en mangea, en fit part à son père et à sa mère, mais il ne leur dit point d'où il l'avait pris [2].

Nous avons déjà remarqué, d'après le témoignage des voyageurs, que les abeilles sont très-communes en Palestine et qu'elles font du miel partout. Hérodote parle, au reste, d'un fait tout à fait semblable. Onésile, qui avait engagé les Cypriots à se révolter contre les Perses, ayant été tué dans un combat, les habitants d'Amathonte, qui leur étaient restés fidèles, lui coupèrent la tête et la suspendirent au-dessus de la porte de leur ville. Lorsque cette tête fut vide, et qu'il n'en resta plus que les os, un essaim d'abeilles vint s'y loger et y fit ses rayons [3].

On célébra les noces à Thamnatha, et les habitants désignèrent trente paranymphes pour être avec lui. Suivant la coutume des Orientaux, Samson leur proposa une énigme, avec promesse de leur donner trente tuniques et trente robes de fête, s'ils pouvaient l'expliquer pendant les sept jours des noces ; dans le cas contraire, eux lui en donneraient autant. Ils acceptèrent la condition. Alors il leur dit : De celui qui dévore est sortie de la nourriture, et du fort est sortie la douceur. Ils cherchèrent à deviner, mais en vain. Déjà le septième jour était arrivé; l'énigme, restée sans explication, leur causait un violent dépit. Ne pouvant en venir à bout, ils dirent à la jeune

[1] Judic., 14, 1-4. — [2] *Ibid.*, 14, 5-9. — [3] Herodot., l. 5, c. 145.

femme d'en surprendre le secret à son mari, sinon ils la brûleraient avec la maison de son père : Est-ce que vous nous avez invités pour nous dépouiller ? Elle, qui déjà les jours précédents avait pleuré auprès de Samson pour lui faire dire son secret, et l'avait accusé de n'avoir point d'amour pour elle, redoubla alors ses instances et employa tous les moyens. Elle sollicita le jeune époux d'une manière si pressante, qu'à la fin il céda. Aussitôt elle communiqua le secret à ses compatriotes. Avant que le soleil se couchât le septième jour, ils dirent à Samson : Qu'y a-t-il de plus doux que le miel, et de plus fort que le lion? Samson répondit : Si vous n'eussiez pas labouré avec ma génisse, vous n'auriez jamais deviné mon énigme ; puis, saisi de l'esprit de Jéhova, il s'en alla du côté d'Ascalon, tua trente Philistins, donna leurs vêtements à ceux qui avaient expliqué l'énigme, et revint très-irrité dans la maison de son père. Les Philistins donnèrent sa femme à l'un des trente jeunes gens [1].

On dit aujourd'hui : soudaines illuminations, éclair de génie, enthousiasme divin, force héroïque, entraînement irrésistible, courage surhumain, comme aussi terreur panique. Par là s'entend généralement quelque chose qui se passe dans l'homme, mais qui vient de plus haut que l'homme. L'Écriture désigne les mêmes effets, mais en y joignant la cause, quand elle dit que l'esprit de l'Éternel fut sur Samson et sur Saül. C'est l'esprit de Dieu, non comme auteur de la grâce et de la sanctification, mais comme auteur de la nature et de ce qu'elle a de plus merveilleux. Dans l'origine, l'esprit de Dieu planait sur les éléments confus de l'univers pour leur communiquer les semences d'ordre et de vie [2]. C'est son esprit qui a orné les cieux, dit Job [3]. Et David : C'est par le verbe de Jéhova que les cieux ont été faits, et, par l'esprit de sa bouche, leur force et leur beauté [4]. Envoyez votre esprit, et tout sera créé de nouveau, et vous renouvellerez la face de la terre [5]. Et un des amis de Job : L'esprit de Dieu m'a fait, et le souffle du Tout-Puissant me vivifiera [6]. Réunissons tout ce qui est de l'esprit. En Dieu, il parfait la trinité des personnes ; hors de Dieu, il parfait les créatures et quant à la nature, et quant à la grâce. Il est comme l'âme du monde, dit un Père de l'Église [7]; c'est de lui, dans l'ordre de la grâce et du salut, que viennent les dons extérieurs et intérieurs qui contribuent à la sanctification des âmes ; c'est de lui, dans l'ordre de la nature, que viennent ces qualités extraordinaires, héroïques, qui font ce qu'on appelle les hommes divins et contribuent à l'ornement du monde. Dans un sens, tout

[1] Judic., 14, 8-20. — [2] Gen., 1, 3. — [3] Job, 26, 13. — [4] Ps. 32, 6. — [5] *Ibid.*, 103, 30. — [6] Job, 33, 4. — [7] Vénérable Bède.

est divin, parce que tout vient de Dieu. Mais on n'appelle communément ainsi que ce qui s'élève au-dessus de l'ordinaire. Aristote parle d'une vertu au-dessus de nous, qu'il nomme héroïque et divine, et qui fait qu'on appelle divins certains hommes. Il observe que ceux qui sont mus par cet instinct divin n'ont point à consulter la raison humaine, parce qu'ils sont mus par un principe plus parfait, qui est Dieu. Ce que saint Thomas est si loin de blâmer, qu'il s'en sert pour expliquer les dons du Saint-Esprit[1]. On voit encore de là que l'inspiration qui fait les grands poëtes est justement appelée divine. Toutefois, comme les dons extraordinaires de la grâce, le don des langues, le don de prophétie, le don des miracles et autres, que le même Esprit distribue à plusieurs pour l'utilité commune, ne font pas les saints, mais qu'il y en aura plus d'un à dire au dernier jour: Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom; n'avons-nous pas, en votre nom, fait des miracles ? auxquels le Seigneur répondra : Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité, je ne vous connais point[2]; de même, et encore à plus forte raison, les dons extraordinaires de la nature, les qualités humainement héroïques ne supposent ou n'opèrent-ils pas la sainteté? Voilà ce qu'il ne faut point oublier, en lisant dans l'Écriture que l'esprit de Dieu saisit tel ou tel homme en qui cependant l'on découvre quelques actions peu saintes.

Après du temps, vers la moisson des blés, Samson se mit en route pour aller voir sa femme et lui porter un chevreau ; mais son beau-père ne le laissa pas entrer chez elle, et s'excusa de l'avoir donnée à un autre, dans la persuasion qu'elle lui était devenue odieuse; elle avait une sœur, plus jeune et plus belle, qu'il lui donnerait volontiers pour femme. Samson répondit: Les Philistins n'auront plus à se plaindre si je leur fais du mal. Il s'en alla, prit trois cents renards dont, aujourd'hui encore, il y a une espèce extrêmement nombreuse et familière en Palestine[3], les lia par la queue, deux à deux, avec un flambeau entre, puis, ayant allumé les flambeaux, les laissa courir dans les champs des Philistins, où ils incendièrent et les gerbes en tas et les blés encore debout, et jusqu'aux oliviers et aux vignes. Les Philistins apprirent bientôt que Samson l'avait fait pour se venger de l'injure qu'il avait reçue de son beau-père ; ils s'en vinrent trouver celui-ci et le brûlèrent avec sa fille[4].

L'histoire des renards de Samson paraît avoir passé de Phénicie en Italie. Les Romains célébraient tous les ans la fête aux renards.

[1] 12, q. 68, a. 1. Arist., I, 7. Eudemior., c. 14 et l. 7. Ethic., c. 1. — [2] Matth., 7, 22 et 23. — [3] Morison, *Voyage de Jérusalem*, p. 457. Niebuhr, etc. — [4] Judic., 15, 1-6.

On enveloppait de paille tous les renards qu'on pouvait prendre ; puis, y mettant le feu, on les lâchait dans le grand cirque, et cela, était-il dit, en punition de ce qu'autrefois un renard habillé et brûlé de la sorte, s'étant échappé dans les champs, y avait incendié les blés. Le fait a passé, dit le poëte, mais les monuments restent ; la loi défend de laisser vivre un renard dès qu'il est pris. Pour subir la peine qu'elle mérite, cette engeance est brûlée avec la dépouille des champs : elle périt de la même manière qu'elle a fait périr les moissons [1]. Enfin, ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette fête se célébrait le dix-neuf avril, époque où les blés sont mûrs en Palestine, mais non pas en Italie.

Samson continua ses hostilités contre les Philistins, et, après en avoir fait un grand carnage, alla demeurer dans la caverne du rocher d'Étam. Les Philistins montèrent dans la terre de Juda, déclarant qu'ils venaient pour prendre Samson et lui faire comme il leur avait fait. Alors, trois mille hommes de Juda descendirent à la caverne du rocher d'Étam et firent à Samson des reproches : Ne savez-vous pas que les Philistins nous dominent ? pourquoi nous avez-vous fait cela ? Il s'excusa, disant : Comme ils m'ont fait, ainsi je leur ai fait. Mais eux lui déclarèrent qu'ils étaient venus pour le lier et le livrer aux Philistins. Il leur dit : Jurez-moi que vous ne me tuerez point. Ils le lui promirent. Alors il se laissa lier de deux câbles neufs, et ils l'emmenèrent du rocher. Quand il vint auprès du lieu nommé depuis Léchi ou mâchoire, les Philistins accoururent à sa rencontre avec de grands cris. Mais l'esprit de l'Éternel s'empara de lui, les cordes autour de ses bras furent comme des fils de lin qui se brûlent au feu, ses liens se rompirent. Voyant une mâchoire d'âne qui était à terre, il la saisit, en tua mille hommes, et s'écria : Les voilà étendus par monceaux ! avec une mâchoire d'âne, avec une mâchoire d'ânon, j'en ai tué mille ! Ayant ainsi parlé, il jeta la mâchoire et appela ce lieu-là Ramath-Léchi, c'est-à-dire élévation de la mâchoire. Comme il se sentait pressé de la soif, il cria vers l'Éternel et dit : C'est vous qui par votre serviteur avez opéré ce salut, cette victoire si grande ; et maintenant je mourrai de soif et je tomberai entre les mains de ces incirconcis ! Alors l'Éternel ouvrit la cavité du rocher qui était au lieu nommé Léchi ou mâchoire, et il en sortit de l'eau. Samson, en ayant bu, reprit ses esprits et recouvra ses forces. C'est pourquoi, conclut l'Écriture, ce lieu a été appelé, jusques aujourd'hui, *la fontaine de celui qui invoque*. Elle est dans l'endroit nommé Léchi ou mâchoire [2].

Un jour Samson s'en alla à Gaza, ville qui appartenait alors aux

[1] Ovide, *Fast.*, l. 4, v. 681-712. — [2] Judic., 15, 7-19.

Philistins, et entra chez une femme qui recevait des étrangers. Aussitôt que les habitants eurent appris qu'il était dans leurs murs, ils environnèrent la maison, placèrent toute la nuit des gardes à la porte de la ville, le tout dans le plus profond silence. Demain matin, disaient-ils, nous le tuerons. Mais Samson, ayant dormi jusqu'à minuit, se leva, saisit les battants de la porte de la ville et les deux poteaux, les enleva avec les barreaux et les serrures, les mit sur ses épaules et les porta jusqu'au sommet de la montagne qui est vers Hébron [1].

Après cela, il aima une femme qui habitait dans la vallée de Sorec, qui avait nom Dalila, et, suivant de graves auteurs, tels que saint Chrysostôme, saint Éphrem, saint Prosper, il en fit son épouse. Les Philistins s'en aperçurent bientôt : leurs princes promirent à la femme de lui donner chacun onze cents pièces d'argent, si elle pouvait savoir d'où lui venait cette grande force et comment on pouvait le vaincre. Lorsqu'elle le lui demanda, il répondit que si on le liait avec sept cordes faites de nerfs frais et pliants, il deviendrait faible comme les autres hommes. Aussitôt que les princes le surent, ils apportèrent à Dalila ces liens, et l'épiaient en cachette pendant qu'elle en faisait l'essai et qu'elle lui cria ensuite : Samson, voilà les Philistins sur toi ! Mais il rompit les cordes comme un fil de lin se rompt à l'approche du feu. Une autre fois il dit qu'il fallait le lier avec des cordes toutes neuves, mais il les rompit comme les précédentes. La troisième fois il lui dit que si on faisait un tissu des sept touffes de ses cheveux et qu'on les attachât avec un clou, il serait sans force. Elle l'essaya pendant qu'il dormait, lui cria de nouveau : Samson, les Philistins sont sur toi ! Mais, se levant tout d'un coup, il arracha le fer avec ses cheveux. Sans doute il n'avait point soupçonné jusque-là que les princes des Philistins l'épiassent réellement, et il regardait la parole de Dalila comme une espèce de jeu pour éprouver sa force. Elle redoubla ses caresses, ses reproches et ses instances : Comment dites-vous que vous m'aimez, puisque votre cœur n'est point avec moi? Déjà trois fois vous m'avez trompée et vous n'avez pas voulu me dire d'où vous vient cette grande force. Elle l'importunait, le tourmentait de ses paroles tous les jours, au point que son âme en fut lassée jusqu'à mourir. Alors il lui découvrit son cœur tout entier, et dit : Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête ; car je suis nazaréen ou consacré à Dieu dès le sein de ma mère ; si l'on me rasait, toute ma force m'abandonnerait, je serais faible comme tout autre homme. Joyeuse de lui avoir arraché son secret, Dalila députa aux princes des Philistins, et lorsqu'ils furent de nouveau en embus-

[1] Judic., 16, 1-3.

cade, elle fit dormir Samson sur ses genoux, lui coupa les sept tresses de sa tête, ensuite s'écria : Samson, voilà les Philistins qui viennent fondre sur toi ! Lui, s'éveillant, pensait qu'il allait faire comme auparavant et ne savait pas que l'Éternel s'était retiré de lui. Mais les Philistins le prirent, lui crevèrent les yeux, le conduisirent à Gaza chargé de chaînes d'airain et le forcèrent de tourner la meule dans la prison [1]. C'était un travail pénible que faisaient les derniers des esclaves chez les Romains, avant l'invention des moulins à eau.

Mais déjà les cheveux de sa tête commençaient à revenir, lorsque les princes des Philistins s'assemblèrent pour immoler des sacrifices solennels à leur dieu Dagon et pour faire des festins de réjouissances, disant : Notre dieu nous a livré entre les mains Samson, notre ennemi. Le peuple aussi, le voyant, louait son dieu et disait : Notre dieu a livré entre nos mains notre ennemi qui a ravagé notre pays et tué beaucoup des nôtres. Pendant que leur cœur était dans la joie, ils dirent : Faisons venir Samson pour qu'il joue devant nous. Et ils amenèrent Samson de la prison, et il jouait devant eux, et ils le placèrent entre deux colonnes. Alors Samson dit à l'enfant qui le conduisait : Laisse-moi toucher les colonnes qui soutiennent la maison, afin que je m'appuie contre elles. Or, la maison était pleine d'hommes et de femmes, et là étaient tous les princes des Philistins : il y avait sur la terrasse environ trois mille hommes et femmes qui regardaient jouer Samson. Alors Samson, invoquant l'Éternel, dit : Adonaï Jéhova ! souvenez-vous de moi ; rendez-moi encore cette fois-ci ma première force, ô Dieu, afin que je me venge des Philistins pour mes deux yeux ! Et il saisit les colonnes du milieu sur lesquelles était appuyée la maison, l'une de la main droite, l'autre de la gauche, et dit : Meure mon âme avec les Philistins ! puis, ébranla les colonnes de toute sa force. Aussitôt la maison tomba sur les princes et sur tout le peuple qui était là, et il en tua un plus grand nombre en mourant qu'il n'en avait tué pendant sa vie. Or, ses frères descendirent en ce lieu, ainsi que toute la maison de son père, enlevèrent son corps et l'ensevelirent entre Saraa et Esthaol, dans le sépulcre de son père Manué [2].

Samson, chef et sauveur de son peuple, pour en accabler les oppresseurs par un dernier coup, se dévouant lui-même à la mort, fit une action non-seulement irréprochable, mais encore digne de louanges. Supposons le même cas de nos jours. Une nation est opprimée par l'étranger. Un héros de cette nation a commencé sa délivrance ; mais il est pris par trahison : l'étranger lui crève les yeux, le charge

[1] Judic., 16, 4-21. — [2] *Ibid.*, 16, 22-31.

de fers et le condamne au plus dur esclavage. Dans cet état, il trouve le moyen d'envelopper dans une ruine commune tous les chefs et une partie notable des oppresseurs de sa patrie. Il y périra lui-même, oui; mais la patrie sera sauvée par sa mort. Qui n'admirerait cet homme? Aussi saint Paul est-il si loin de blâmer Samson, qu'il le compte parmi les héros de la foi qu'il nous propose pour modèles [1].

Ce que les Phéniciens, voisins de la Judée, racontent de leur Hercule, de sa force prodigieuse, de son grand courage, de son infortune par suite de son attachement à une femme, de sa mort volontaire, a été vraisemblablement emprunté à l'histoire de Samson. De Phénicie, elle aura pu passer en Grèce, aussi bien que les lettres de l'alphabet.

Le temple des Philistins, soutenu par deux colonnes, n'étonnera point qui connaît un peu l'antiquité. On voit, dans Pline, un particulier de Rome, Caïus-Scribonius-Curion, pour célébrer les funérailles de son père, construire deux théâtres immenses, tournant chacun sur un pivot unique. Le matin on représentait sur chacun des pièces de comédie; alors ils étaient adossés pour empêcher que le bruit de l'un ne fût entendu de l'autre; et l'après-midi, quelques planches étant retirées, on faisait tourner subitement les deux théâtres, et leurs quatre extrémités réunies formaient un amphithéâtre où se donnaient des combats de gladiateurs, Curion faisant ainsi mouvoir tout à la fois et la scène, et les magistrats, et le peuple romain. Une ville abîmée dans un gouffre de la terre entr'ouverte, ajoute l'historien, remplit l'univers de deuil et d'effroi; et voilà tout le peuple romain renfermé pour ainsi dire en deux vaisseaux, et qui, soutenu par deux pivots seulement, regarde, tranquille spectateur, le combat qu'il livre lui-même, en danger de périr au premier effort qui dérangera quelques pièces de ces vastes machines [2]. Un voyageur moderne, très-instruit, a trouvé en Barbarie des constructions du même genre [3]. Or, est-il étrange que la Palestine ait eu, du temps de Samson, des édifices semblables à ceux qu'on trouve encore sur la côte d'Afrique, côte qui a été peuplée par des colonies sorties de la Palestine, dans des temps voisins de ceux de Samson?

L'Écriture dit que Samson jugea Israël pendant vingt ans; mais elle remarque que ce fut dans les jours des Philistins [4], c'est-à-dire au temps que les Philistins opprimaient les Israélites, oppression qui dura quarante ans, et dont Israël ne fut délivré que sous Samuël. Samson commença cette délivrance, selon qu'il avait été prédit de

[1] Heb., 11, 32. — [2] Pline, l. 36, c. 15. — [3] Shaw, *Voyage du Levant. Mém. de l'Acad. des Inscript.*, t. 61. — [4] Judic., 15, 20.

lui ; Samuël l'acheva de telle sorte, que les Philistins ne revinrent plus sur les terres d'Israël, mais qu'ils lui rendirent, au contraire, toutes les villes qu'ils avaient prises [1]. De cette manière, la judicature d'Héli, dont il va être parlé, ayant fini avant la fin de ces quarante ans, aura concouru avec celle de Samson à l'occident et avec celles d'Abdon, d'Aïalon, d'Abesan, et peut-être même de Jephté, à l'orient. C'est, il nous semble, le moyen le plus naturel de concilier la chronologie de l'Écriture. Elle compte quatre cent quatre-vingts ans depuis la sortie de l'Égypte jusqu'à la fondation du temple, sous Salomon [2]. Jephté nous apprend que, lors de l'irruption des Ammonites, il y avait trois cents ans que les enfants d'Israël étaient en paisible possession du pays des Amorrhéens [3]. Comme ils en avaient fait la conquête en la dernière année de leur voyage au désert, cette irruption eut donc lieu trois cent quarante ans après la sortie d'Égypte. Restent encore cent quarante ans jusqu'à la fondation du temple. Cette fondation eut lieu la quatrième année du règne de Salomon [4]. Avant lui, David avait régné quarante ans [5]; autant Saül avant David [6]. Supposez que Samuël en ait gouverné seize, on aura en tout un siècle. Restent alors les quarante ans de servitude sous les Philistins à l'occident, et qui remontent tout juste à l'irruption des Ammonites à l'orient. Dans cette période auront eu lieu les judicatures parallèles de Jephté et de ses successeurs au delà du Jourdain, de Samson et d'Héli en deçà. Qu'il y ait eu à la fois plusieurs juges, cela ne doit pas étonner. On convient que chaque juge ne gouvernait pas tout le peuple ; l'un pouvait donc en gouverner une partie, et l'autre une autre. D'ailleurs, la juridiction de cette sorte de magistrats était facultative ; y recourait qui voulait. Pour ce qui est en particulier de la judicature de Samson, il paraît qu'elle se réduisait à battre en ruine la domination des Philistins par des exploits individuels. Héli aura fait pendant ce temps les fonctions de juge proprement dites.

Dans ce temps vivait un homme de la tribu de Lévi, de la famille de Caath, dont la demeure était sur la montagne d'Éphraïm. Il s'appelait Elcana. Il avait deux femmes. Anne était stérile, Phénenna lui donnait des enfants. La première avait encore la douleur de se voir outragée à ce sujet par l'autre. Elcana, qui l'aimait, cherchait à la consoler : Est-ce que je ne vaux pas mieux pour vous que dix enfants ? Mais elle continuait de s'affliger. A l'époque des solennités. Elcana se rendait à Silo, où était l'arche d'alliance, pour adorer et

[1] 1. Reg., 7, 13 et 14. — [2] 3. Reg., 6, 1. — [3] Judic., 11, 26. — [4] 3. Reg , 6, 1. — [5] *Ibid.*, 11, 11. — [6] Act., 13, 21.

offrir des sacrifices. Ses femmes avaient coutume de l'accompagner. Un jour qu'Anne était avec lui à Silo, le grand prêtre Héli, qui était assis sur un trône à l'entrée du tabernacle, observa comment elle remuait les lèvres pendant longtemps sans faire entendre aucune parole. Dans la persuasion qu'elle était ivre, il lui fit des reproches. Mais elle avait prié avec ferveur et avec larmes, et fait vœu à l'Éternel que, s'il avait pitié d'elle et lui donnait un fils, elle le lui consacrerait, et que jamais le rasoir ne passerait sur sa tête. Elle répondit donc au pontife : Non, mon seigneur, je ne suis qu'une femme très-malheureuse ; je n'ai bu ni vin ni liqueur enivrante, mais j'ai répandu mon âme en la présence de l'Éternel. Ne prenez point votre servante pour une fille de Bélial, car il n'y a que l'excès de ma douleur et de mon affliction qui m'ait fait parler jusqu'à présent. Le vieux pontife (il avait alors près de quatre-vingt-dix ans) la congédia avec une noble dignité, et la consola par ces paroles : Allez en paix, et que le Dieu d'Israël vous accorde la demande que vous lui avez faite. Elle s'en retourna pleine de confiance. Quelque temps après, elle conçut, enfanta un fils, et l'appela Samuël, c'est-à-dire obtenu de Dieu. Lorsque l'enfant fut sevré, elle accompagna de nouveau son mari à Silo. Les heureux parents offrirent des sacrifices et présentèrent le jeune enfant au grand prêtre, à qui Anne dit : De grâce, seigneur, vive votre âme ! c'est moi cette femme que vous avez vue ici devant vous prier l'Éternel ; je l'ai prié pour cet enfant, et l'Éternel a exaucé ma demande. Maintenant donc je le rends à l'Éternel, afin qu'il soit à lui tant qu'il vivra. Héli bénit Elcana et son épouse, et dit : Que Jéhova vous donne de cette femme d'autres enfants pour le gage que vous avez confié à Jéhova [1].

Anne, qui autrefois avait là même répandu l'amertume de son âme, éclate maintenant en actions de grâces et en paroles prophétiques.

« Mon cœur a tressailli en Jéhova ! En Jéhova s'est élevée ma gloire [2] ! Ma bouche s'est ouverte sur mes ennemis, parce que j'ai été réjouie dans ton salut !

[1] 1. Reg., 1, 1-28. En hébreu, le premier livre de Samuël. — [2] En hébreu, *carni*, ma corne. Chez les anciens, des cornes étaient le symbole de la puissance et de la majesté. Ainsi, l'on voit des médailles où les rois sont représentés avec des cornes (*a*). Au dire d'Ovide et de Valère Maxime, un préteur romain, qui venait de remporter une brillante victoire, s'étant trouvé tout d'un coup la face cornue, on y vit aussitôt une marque de royauté, et le préteur se condamna à

(*a*) Spanheim, *De usu numismat.*, *dissert.* 7.

« Nul n'est saint comme Jéhova ; car nul n'est que toi ! Point de roc comme notre Dieu.

« Cessez vos paroles d'orgueil et d'insolence ! Que votre ancien langage ne sorte plus de votre bouche ! car Jéhova est le Dieu des sciences ; c'est lui qui pèse les œuvres.

« L'arc des puissants a été brisé, et les faibles ont été revêtus de force.

« Les rassasiés d'autrefois se sont loués pour avoir du pain, et ceux qui étaient affamés ont cessé de l'être.

« Celle qui était stérile a enfanté beaucoup, et celle qui avait de nombreux enfants a défailli.

« Jéhova met à mort et vivifie ; il conduit aux enfers et il en ramène.

« Jéhova fait le pauvre et le riche ; il abaisse et relève.

« Il suscite de la poussière le petit [1], il élève du fumier l'indigent, pour les faire asseoir avec les princes et leur donner en héritage un trône de gloire.

« Car à Jéhova sont les pôles de la terre ; sur eux il a posé le globe.

« Il gardera les pieds de ses saints ; les impies resteront muets dans les ténèbres, car nul ne se soutiendra par sa propre force.

« Jéhova !... Ses ennemis seront brisés ; du haut des cieux il tonnera sur leurs têtes. Jéhova jugera les confins de la terre ; il donnera la force à son roi ; il rehaussera la gloire de son Messie [2]. »

Ce sublime cantique a une grande ressemblance avec le cantique de la Mère du Sauveur. Cette femme stérile, mais qui enfante beaucoup, et cette autre à plusieurs enfants, qui vient à défaillir, reparaîtront plus d'une fois dans les Prophètes et dans les Apôtres. C'est la gentilité, longtemps stérile, qui enfantera plus d'élus à Dieu que la synagogue, longtemps seule féconde. Anne, dont le nom signifie *pleine de grâce*, a désigné la première, sous le nom de Messie, Christ, Oint, le fils de la Vierge pleine de grâce ; car que ce Christ ici soit le Messie, c'est ce qu'avouent tous les anciens docteurs de la synagogue [3].

l'exil pour ne pas exposer la liberté de sa patrie (*a*). Horace, à peu près dans le même sens, dit à son amphore, qu'elle donne des cornes au pauvre, c'est-à-dire de la force, du courage, de la confiance (*b*). Il ne faut donc pas s'étonner lorsque, dans l'Écriture, ce mot a une signification analogue. On se rappelle que Moïse, au sortir de son entretien avec Dieu sur la montagne, avait la face cornue, c'est-à-dire rayonnante de majesté.

[1] *Dal*, en hébreu. — [2] 1. Reg., 2, 1-10. — [3] Jonathan-Ben-Huziel ; le Medrasch-Rabba, *sur les Lamentations*. Le Medrasch-Tehillim, *sur le Psaume* 75. R. Samuël Laniado, etc.

(*a*) Ovide, *Métam*, l. 15, 565-621. Val. Max., 5, 6. — (*b*) Od., l. 3, od. 21.

Elcana et Anne revinrent dans leur maison ; mais l'enfant resta à Silo, où il servait à l'Éternel, sous les yeux du grand prêtre, vêtu d'un éphod de lin. L'Éternel bénit Anne, et elle enfanta encore trois fils et deux filles : mais Samuël, à qui elle apportait une petite tunique aux jours de fête, se fortifiait et croissait, aimé de Dieu et des hommes [1].

Les deux fils d'Héli, Ophni et Phinéès, étaient des enfants de Bélial et ne connaissaient point Jéhova. Ils abusaient des femmes qui vivaient en retraite à la porte du tabernacle. Ils éloignaient, par leur avarice insolente, les Israélites du culte divin et des sacrifices. Informé de leurs désordres, Héli, qui était très-vieux, se contenta de leur faire une réprimande, sans user de son autorité, ainsi qu'il le devait pour l'honneur de Dieu, et comme père, et comme grand prêtre, et comme juge : Pourquoi faites-vous de pareilles choses, des choses abominables, ainsi que je l'apprends de tout le peuple ? Cessez, mes enfants ; car il n'est pas bien qu'on dise de vous, ce que j'entends, que vous faites transgresser la loi par le peuple de l'Éternel. Lorsqu'un homme offense un homme, on peut demander à Dieu le pardon du coupable ; mais si l'homme offense directement l'Éternel lui-même, quel médiateur intercédera pour lui ? Mais ils n'entendirent pas la voix de leur père, parce que l'Éternel voulait les punir de mort. Alors vint un homme de Dieu auprès d'Héli, lui rappela comment l'Éternel s'était révélé à la maison de son père, quand Israël demeurait encore en Égypte ; comment il avait choisi la tribu de Lévi pour son service et la famille d'Aaron pour son sacerdoce. Et voilà que vous honorez vos enfants plus que moi ! Aussi voici ce que dit l'Éternel : J'honorerai qui m'honore, mais ceux qui me méprisent seront couverts d'ignominie. Le prophète ajouta les malheurs dont l'Éternel le menaçait, lui et sa postérité, et en donna pour preuve que ses deux fils mourraient le même jour. Et je me susciterai, conclut-il, un prêtre fidèle, qui agira selon mon cœur et mon âme ; et je lui bâtirai une maison stable, et il marchera devant mon Christ, tous les jours [2].

Or, en ce temps, la parole de Jéhova était rare, c'est-à-dire, il y avait peu de prophètes et point de vision manifeste. Un jour qu'Héli, dont les yeux s'obscurcissaient par la vieillesse, était sur son lit, il arriva que le jeune Samuël, qui couchait à peu de distance et non loin de l'arche, s'entendit appeler par son nom, au commencement de la nuit et avant que la lampe fût éteinte dans le tabernacle. Persuadé que c'était le grand prêtre, il répondit : Me voici, courut à lui,

[1] 1. Reg., 2, 11 et 12-18 et 19. — [2] 1. Reg., 2, 12-36.

et répéta : Me voici, car vous m'avez appelé. L'autre assura que non et lui dit de retourner dormir. Samuël obéit, fut appelé une seconde fois, alla de nouveau au grand prêtre et fut renvoyé comme la première. Or, Samuël ne connaissait point encore Jéhova, sa parole ne lui avait pas encore été révélée ; c'est-à-dire l'Éternel ne s'était point encore fait connaître à lui dans des visions prophétiques. La même chose ayant eu lieu une troisième fois, Héli connut que l'Éternel appelait l'enfant, et dit à Samuël : Va et dors, et s'il t'appelle encore une fois, tu diras : O Jéhova, parlez, car votre serviteur écoute. Samuël donc s'en alla et dormit. Et Jéhova vint, et s'arrêta près de Samuël, et l'appela comme il avait fait les autres fois : Samuël, Samuël ! et Samuël dit : Parlez, ô Jéhova, car votre serviteur écoute. Et Jéhova dit à Samuël : Voilà que je vais faire entendre une parole en Israël, et les deux oreilles en retentiront à quiconque l'ouira. En ce jour-là je susciterai contre Héli tout ce que j'ai dit sur sa maison : je commencerai et j'achèverai. Car je lui ai prédit que je jugerai sa maison à jamais, à cause de son iniquité, parce qu'il a connu que ses fils agissaient indignement et ne les a pas corrigés. C'est pourquoi j'ai juré sur la maison d'Héli, que son iniquité ne sera jamais expiée par des oblations ni par des présents. Or, Samuël demeura au lit jusqu'au matin et ouvrit la porte de la maison de l'Éternel. Il craignait de déclarer la vision à Héli. Mais celui-ci l'appela : Mon fils Samuël ! Il répondit : Me voici. Héli, l'interrogeant : Quelle est la parole qu'il t'a dite ? Ne me la cache point, je te prie ; que Dieu te fasse ceci et y ajoute cela, si tu me caches rien de la parole qui t'a été dite. Samuël lui déclara donc tout et ne lui céla rien. Il répondit : Il est l'Éternel ! qu'il fasse ce qui est bon à ses yeux [1].

Ces paroles respirent une touchante résignation. Mais Dieu lui demandait autre chose, de réprimer avec fermeté les désordres de ses deux fils. Puisqu'il était l'Éternel, le souverain maître, il fallait lui obéir en cela d'abord et faire cesser les scandales qui déshonoraient son culte. Sa faiblesse à cet égard, inexcusable dans un père, dans un premier magistrat, dans un grand prêtre, acheva d'attirer sur lui les châtiments dont il était menacé depuis longtemps.

Quant à Samuël, il devint grand ; l'Éternel était avec lui et il ne laissa tomber à terre aucune de ses paroles, mais elles eurent toutes leur accomplissement. Et tout Israël connut, depuis Dan jusqu'à Bersabée, que Samuël avait été accrédité prophète de Jéhova. L'Éternel continua de lui apparaître dans Silo ; car c'est là que, par sa pa-

[1] 1. Reg., 3, 1-18.

role, il se découvrit à lui. Tout ce que Samuël disait au peuple s'accomplissait [1].

Il y avait guerre entre Israël et les Philistins. Israël fut défait et perdit dans un combat environ quatre mille hommes. Les anciens résolurent alors de faire venir de Silo l'arche de Jéhova, afin d'être sauvés par elle. Le peuple envoya donc à Silo, et ils apportèrent de là l'arche de l'alliance de Jéhova-Sabaoth, assis sur les chérubins. Et les deux fils d'Héli, Ophni et Phinéès, étaient avec l'arche de l'alliance de Dieu. Et quand l'arche de l'alliance de Jéhova fut venue dans le camp, tout Israël poussa de grandes acclamations et la terre en retentit. Les Philistins les ouïrent, et se demandèrent : Quelle est cette clameur dans le camp des Hébreux ? Ayant appris que l'arche de Jéhova y était arrivée, ils s'écrièrent saisis de crainte : Élohim est arrivé dans le camp. Malheur à nous ! car il n'en était pas ainsi hier ni avant-hier. Malheur à nous ! Qui nous sauvera de la main de ces Élohim puissants ? Ce sont ces Élohim qui ont frappé l'Égypte de toutes les plaies au désert [2].

On voit que les Philistins n'avaient pas oublié ce que l'Éternel avait fait à l'Égypte. Ils craignaient quelque chose de pareil. Ils parlent de lui tantôt au singulier, tantôt au pluriel. Ce leur était d'autant plus facile que le mot Élohim, dont ils se servaient et que nous avons retenu pour cela, signifie également et un dieu et plusieurs. Sans doute, l'idée du grand nombre n'était pas fort nette. Il est possible cependant, comme le pensent quelques docteurs de la synagogue, qu'il y eût parmi eux quelques individus qui avaient une connaissance plus exacte du Dieu d'Israël et qui révéraient l'arche de son alliance [3].

Les Philistins s'encouragèrent néanmoins à une défense vigoureuse pour ne pas tomber sous le joug d'un peuple qui avait été sous le leur. Une seconde bataille se livra. L'issue en fut encore plus désastreuse pour Israël. L'armée, après avoir perdu trente mille hommes, fut dispersée : les deux fils d'Héli perdirent la vie ; et, ce qu'il y eut de plus terrible dans le jugement de Dieu, l'arche d'alliance fut prise par les ennemis.

Un Benjamite accourut de l'armée à Silo, les vêtements déchirés et la tête couverte de poussière. Il trouva le grand prêtre assis sur son trône, les yeux fixés sur le chemin ; car son cœur tremblait à cause de l'arche de Dieu. A mesure qu'il avance, le bruit de la défaite se répand, des cris et des pleurs s'élèvent : le pontife, affaissé sous le poids de quatre-vingt-dix-huit ans, et ne voyant plus de vieillesse, entend le tumulte, en demande la cause. Le Benjamite lui répond :

[1] 1. Reg., 3, 19-21. — [2] *Ibid.*, 4, 1-9. — [3] Lyran., *in hunc locum.*

Je suis venu de la bataille, et, aujourd'hui même, je me suis enfui de l'armée. Héli lui dit : Qu'est-il arrivé, ô mon fils ? Israël s'est enfui devant les Philistins, reprend le messager, une grande ruine est sur le peuple ; de plus, vos deux fils sont morts, Ophni et Phinéès, et l'arche de Dieu est prise. Quand il eut nommé l'arche de Dieu, Héli tomba de son siége à la renverse près de la porte, et, s'étant brisé la tête, il mourut ; car il était vieux et appesanti par l'âge. Il avait jugé Israël quarante ans.

Sa belle-fille, femme de Phinéès, qui était enceinte, ayant ouï la nouvelle que l'arche de Dieu était prise, que son beau-père était mort, ainsi que son mari, fut saisie des douleurs, se baissa et enfanta. Et pendant qu'elle se mourait, les femmes qui se tenaient auprès d'elle lui dirent : Ne crains point, car tu as enfanté un fils. Mais elle ne leur répondit rien et n'y fit pas même attention. Elle appela l'enfant Jéhabod, ou *non-gloire*, disant : Elle n'est plus, la gloire d'Israël, à cause que l'arche de Dieu était prise et que son beau-père et son mari étaient morts. Elle répéta encore une fois en mourant : Elle n'y est plus, la gloire d'Israël, parce que l'arche de Dieu est prise[1] !

Ainsi mourut cette vraie Israélite ; ainsi mourut son beau-père, le grand prêtre et juge Héli, que l'Écriture nous peint en peu de traits, mais en traits qu'elle seule sait peindre. Dignité pleine de douceur, zèle sincère pour la gloire de Dieu reluisent dans ses paroles et dans ses actions. Il surmonta sa naturelle et trop molle débonnaireté, quand il réprimande Anne, qu'après avoir considérée longtemps il crut coupable d'intempérance. Mais quand il sut qu'elle n'avait fait que répandre son cœur affligé devant Dieu, avec quelle tendresse pontificale il la console : Allez en paix ; le Dieu d'Israël vous accordera la demande que vous lui avez faite. On aime à le voir bénissant la mère et son époux : Que l'Éternel vous donne d'autres enfants pour le gage que vous avez confié à l'Éternel ! Il paraît avoir affectionné Samuël comme un fils. Qui n'admirerait l'humble résignation avec laquelle il reçoit la terrible annonce que Dieu lui fait par ce jeune enfant : Il est le maître ; qu'il soit fait comme il lui plaît ! Pourquoi son amour envers ses fils n'a-t-il pas été plus ferme et plus sage ? Par rapport à eux, sa douceur, ailleurs si aimable, dégénéra en coupable connivence, et il devint complice des scandales que ces malheureux donnaient au peuple. A la vérité, il leur reprocha leurs désordres, mais il ne les punit point. Sa touchante réprimande, qui ne toucha que lui, fut perdue pour eux, et, par suite de sa faiblesse, perdue fut pour lui-même la menaçante admonition de Dieu par son

[1] 1. Reg., 4, 10-22.

prophète, et l'annonce du jugement plus proche par le saint enfant. Il paraît que ce fut contre sa volonté que ses fils emmenèrent de Silo l'arche de l'Éternel. Il ne l'empêcha point ; c'est pourquoi il était inquiet. Le vieillard aveugle était donc assis, le visage tourné vers le chemin, pour écouter les pas du voyageur, qui pourrait lui donner des nouvelles de l'arche de Jéhova, assis entre les chérubins. Le tumulte du peuple se lamentant ne lui fit point perdre son calme. Qu'est-il arrivé, mon fils ? demande-t-il au messager. Il apprend la défaite d'Israël ; il apprend la mort de ses deux fils. Mais quand il apprend de l'arche de Jéhova qu'elle est entre les mains des ennemis, son cœur se brise avant qu'il se brise la tête. Il tombe et meurt.

Sans doute on ne peut justifier ce vieillard, puisque l'Écriture lui fait de si sévères reproches. Mais qui voudrait le condamner sans pitié ? Qui voudrait soutenir que ce châtiment si terrible dont Dieu le frappa dans le temps, ne l'a point sauvé pour l'éternité ?

Les pères et mères peuvent toujours apprendre de son exemple avec quelle bonté sévère ils doivent élever leurs enfants et avec quelle rigueur Dieu punira leur négligence sur ce point, fussent-ils irréprochables d'ailleurs.

Joyeux de leur grande victoire et fiers de posséder l'arche sainte dont l'arrivée au camp d'Israël les avait effrayés naguère, les Philistins l'emmenèrent triomphants à Azot, dans le temple de leur dieu Dagon. Suivant toutes les apparences, cette idole représentait par le haut une figure humaine et se terminait par la queue d'un poisson. Diodore de Sicile nous apprend que dans une des plus fameuses villes des Philistins, Ascalon, on adorait une divinité, femme par la tête et poisson par le reste du corps [1]. Le nom même de Dagon, que lui donne l'Écriture et qui veut dire poisson en hébreu, le fait assez entendre. Quoi qu'il en soit, les habitants de la ville, s'étant levés dès le point du jour, trouvèrent l'idole renversée par terre devant l'arche de Jéhova. Ils la remirent en place. Le lendemain, elle était non-seulement renversée, mais encore brisée. Le tronc gisait par terre devant l'arche, la tête et les mains, au contraire, se trouvaient jetées sur le seuil du temple. De là, l'usage que les prêtres, et les autres Philistins, quand ils entraient dans le temple de Dagon, ne posaient point le pied sur le seuil de la porte [2]. Peut-être même que cette coutume passa de Syrie à Rome, où l'on voit, du temps d'Auguste, que l'on tenait pour sacré le seuil des temples.

Au même temps, les habitants de la ville et du pays d'alentour furent frappés de maladies humiliantes et douloureuses. De plus, une

[1] Diod., l. 2. — [2] 1. Reg., 5, 1-5.

multitude innombrable de rats inondèrent les campagnes. Se voyant en proie à la confusion et à la mort, ceux d'Azot s'écrièrent : Que l'arche du Dieu d'Israël ne demeure pas parmi nous, parce que sa main s'est appesantie sur nous et sur notre dieu Dagon ! Les princes des Philistins, s'étant consultés, la firent transporter à Geth. Mais les mêmes fléaux y accablèrent le peuple ; tous les habitants étaient frappés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, et leurs entrailles sortaient de leurs corps et se pourrissaient. Lorsque de là on conduisit l'arche à Accaron, les habitants commencèrent à crier : Ils nous ont amené l'arche du Dieu d'Israël afin qu'elle nous tue, nous et notre peuple. Ramenez-la au lieu où elle était. En effet, l'épouvante et la mort se répandirent aussitôt dans la ville entière ; la main de Dieu s'y appesantissait de telle sorte, que le cri de toute la ville monta jusqu'au ciel [1].

L'arche de l'Éternel ayant ainsi parcouru et frappé tout le pays pendant sept mois, les satrapes des Philistins convoquèrent leurs devins et leurs prêtres, et leur dirent : Que ferons-nous à l'arche de Jéhova ? Dites-nous comment la renvoyer au lieu où elle était. Ceux-ci leur recommandèrent de ne pas la renvoyer vide, mais de l'accompagner d'une offrande pour le péché, savoir : des figures d'or représentant, les unes la maladie dont ils avaient été affligés, les autres le fléau qui avait ravagé leurs campagnes ; le tout au nombre de cinq, suivant les cinq principautés des Philistins. Quand vous rendrez ainsi gloire au Dieu d'Israël, peut-être qu'il retirera sa main de vous, et de vos dieux, et de votre terre. Pourquoi endurciriez-vous votre cœur comme les Égyptiens et comme Pharaon ? Ne fut-ce point quand ce Dieu les eut accablés, comme en se jouant, qu'ils laissèrent partir les enfants d'Israël et que ceux-ci s'en allèrent [2] ?

Ainsi que déjà nous l'avons observé, l'on voit que, du temps d'Héli et de Samuël, les nations connaissaient encore bien la puissance souveraine du Dieu d'Israël et les plaies terribles dont il avait frappé l'Égypte. Celles dont il affligeait alors les Philistins, peuple navigateur et commerçant, durent augmenter encore et la connaissance et la terreur de son nom. Il était facile de reconnaître, avec les prêtres de la Palestine, que Jéhova était au-dessus des dieux de la Syrie, au-dessus des dieux de l'Égypte, et, par suite, au-dessus des dieux importés de là en Grèce : il était facile de reconnaître, en un mot, qu'il est le Dieu des dieux, comme lui-même il s'appelle. Toutefois ces mêmes prêtres ne concluront pas : Ce Dieu si puissant, qu'il écrase comme en se jouant et nos dieux et nous, comme il a

[1] 1. Reg., 5, 6-12. — [2] *Ibid.*, 6, 1-6.

fait jadis de l'Égypte et de ses dieux, il faut l'adorer comme lui-même il le demande et laisser là notre impuissante idole avec sa tête et ses bras mutilés. Mais non, cette idole tellement absurde que, pour peindre l'idéal du ridicule, le poëte n'a rien trouvé de mieux : visage d'une belle femme se terminant par la queue dégoûtante d'un sale poisson [1] ; ce Dagon informe, renversé par terre, mis en pièces et jeté sur le seuil comme une immondice, ils le ramasseront, ils le raccommoderont, ils le raffermiront en sa place avec des chevilles et des clous. Pour le Dieu vivant qui leur a fait sentir si efficacement ce qu'il est, ils ne penseront qu'à renvoyer honorablement son arche, pour ne point périr tout à fait. Comme eux, tous les Philistins reconnaissent la puissance souveraine du Dieu d'Israël ! comme eux, ils croient et tremblent : comme eux, ils s'arrêtent à la peur. Il est à croire cependant que si la masse du peuple en resta là, plus d'un individu fit mieux. En effet, nous verrons un corps de six cents Philistins, de Geth, venir au service de David, et leur chef lui dire, à la révolte d'Absalon : Vive Jéhova ! et vive le roi mon seigneur ! Partout où sera mon seigneur le roi, là sera ton serviteur [2]. Toujours est-il que Dieu ne s'est pas laissé sans témoignage, même au milieu des nations infidèles. Au moment que les Philistins triomphent de son peuple, c'est alors qu'il triomphe d'eux et qu'il les force à lui rendre tous publiquement hommage.

Les prêtres et les devins conclurent qu'il fallait placer l'arche sur un char neuf, y atteler deux vaches qui nourrissaient leur veau et qui n'avaient jamais porté le joug, enfermer leurs veaux dans l'étable, et puis les laisser aller sans les conduire. Il était visible que, sans un instinct particulier, ces vaches ne s'éloigneraient pas du lieu où étaient renfermés leurs petits. Ils ajoutèrent encore de prendre garde si l'arche monterait par le chemin de Bethsamès, ville d'Israël. Dans ce cas il sera manifeste que c'est Lui qui nous a fait un mal si terrible. Que si elle n'y va pas, nous saurons que ce n'est pas sa main qui nous a frappés, mais que cela nous est arrivé par hasard. Ce conseil fut suivi. Les vaches s'en allèrent tout droit vers Bethsamès, et s'avancèrent en mugissant sans se détourner ni à droite ni à gauche. Selon plusieurs, il y avait d'Accaron à cette ville environ sept lieues. Les princes des Philistins les suivirent jusqu'aux terres de Bethsamès, en la tribu de Juda [3].

Les Bethsamites moissonnaient les blés dans une vallée, quand, à

[1] .... Ut turpiter atrum desinat in piscem| mulier formosa superne, spectatum admissi risum teneatis amici. Horat., *de Arte poeticâ*. — [2] 2. Reg., 15, 21. — [3] 1. Reg., 6, 7-12.

leur grande joie, ils aperçurent l'arche de l'Éternel. Le char qui la portait vint dans le champ de Josué, de Bethsamès, où les vaches s'arrêtèrent. Bethsamès étant une ville sacerdotale, les lévites qui s'y trouvaient déposèrent l'arche sur une grande pierre qui était dans le champ ; les autres coupèrent le bois du char, mirent les vaches dessus et les offrirent en holocauste à l'Éternel, ainsi que d'autres victimes. Cependant la loi défendait, sous peine de mort, même aux lévites, de regarder à nu l'arche de Jéhova [1]. Or, dans la multitude innombrable qui dut naturellement accourir de toutes parts, plusieurs, oubliant ces ordonnances si expresses, non-seulement regardèrent l'arche avec une curiosité indiscrète au dehors, mais, suivant la force de l'hébreu, portèrent la hardiesse jusqu'à regarder dedans. Pour leur rappeler la crainte et le respect dû à son sanctuaire, Dieu en frappa un grand nombre. La plupart des interprètes et les plus habiles, à la suite de saint Jérôme et de l'historien Josèphe [2], entendent soixante-dix hommes sur cinquante mille, ou qui, par leur considération, équivalaient à cinquante mille du vulgaire. Le peuple de Bethsamès pleura de ce que l'Éternel l'avait frappé d'une si grande plaie, et il se dit : Qui pourra subsister en la présence de Jéhova, de ce Dieu si saint ? et chez qui montera-t-il en s'éloignant de cette contrée ? Et il envoya des messagers aux habitants de Cariathiarim, ville également de la tribu de Juda, pour leur dire : Les Philistins ont ramené l'arche de Jéhova, descendez et emmenez-la chez vous. Les hommes de Cariathiarim, étant venus, emmenèrent chez eux l'arche de l'Éternel et la mirent en la maison d'Abinadab, située dans le lieu le plus élevé de la ville, appelé, à cause de sa hauteur, Gabaa : et ils consacrèrent son fils Eléazar pour garder ce sanctuaire [3]. Au dire de Josèphe, Abinadab était de la tribu de Lévi [4].

Depuis que l'arche était arrivée à Cariathiarim, il s'écoula vingt ans, pendant lesquels toute la maison d'Israël s'attacha sincèrement à Dieu. Cette grande défaite avait produit des fruits de pénitence ; et, sur l'exhortation de Samuël, qui était alors juge, ils avaient rejeté les idoles et ne servaient plus que Jéhova. D'après l'ordre de Samuël, tout Israël s'assembla à Masphath : là, il pria pour le peuple, qui s'excita au regret de ses fautes, les confessa devant l'Éternel, et, pour les expier, célébra un jour de jeûne.

Les Philistins, ayant appris que, sur l'ordre de Samuël, les enfants d'Israël s'étaient assemblés à Masphath, probablement en armes, marchèrent contre eux. Ceux-ci tremblèrent et dirent à Samuël : Ne

[1] Num., 4, 15-20. — [2] Lyran. Estius. Ménoch. Tirin. — [3] 1. Reg., 6, 13-21, 7, 1. — [4] Josèphe, *Antiq.*, l. 6, c. 2.

cessez point de crier pour nous vers Jéhova, notre Dieu, afin qu'il nous sauve de la main des Philistins. Samuël prit un agneau encore à la mamelle, l'offrit tout entier en holocauste, implora l'Éternel pour son peuple; et l'Éternel l'exauça. Samuel n'avait point encore achevé son sacrifice, que les Philistins, ayant les Tyriens pour auxiliaires [1], commencèrent le combat contre Israël. Mais Jéhova tonna avec un bruit terrible sur les Philistins, les frappa de terreur, et ils tombèrent à l'aspect d'Israël. Les guerriers, sortis de Masphath, les poursuivirent et les frappèrent jusqu'à Bethchar. Et Samuel prit une pierre qu'il plaça entre Masphath et Sen, et il appela ce lieu Aben-Ezer, la pierre de secours, disant : L'Éternel nous a secourus jusque-là. C'était l'endroit même où l'arche avait été prise autrefois [2]. Ainsi furent humiliés les Philistins ; ils n'osèrent plus approcher de la frontière d'Israël ; car, durant tous les jours de Samuël, la main de Jéhova fut sur eux. Israël regagna les villes que les Philistins avaient prises, depuis Accaron jusqu'à Geth, avec leurs territoires : il y avait également paix entre le peuple de Dieu et les Amorrhéens [3].

Samuël allait tous les ans à Béthel, à Galgal et à Maspha, y rendait la justice aux enfants d'Israël, puis, revenait à Ramatha, où était sa maison et où pareillement il rendait la justice au peuple. Il y bâtit un autel à Jéhova [4], sans doute d'après son ordre : car, en général, il n'était pas permis d'offrir des sacrifices ailleurs que devant le sanctuaire.

Cependant Samuël vieillissait, peut-être plus encore sous le poids des affaires que sous celui des années. Il établit alors ses deux fils, Joël et Abia, pour rendre la justice à Bersabée, au midi, tandis que lui continuait à l'autre extrémité du pays. Mais ils ne marchèrent point dans la voie de leur père : se laissant aller à l'avarice, ils recevaient des présents et pervertissaient le droit [5]. C'est la première fois et la seule que l'Écriture parle de cette iniquité sous le gouvernement des juges : ce qui montre avec quelle exactitude la justice avait été rendue jusque-là.

Alors tous les anciens d'Israël s'assemblèrent à Ramatha, auprès de Samuël, lui représentèrent son grand âge ainsi que la conduite de ses deux fils, et le prièrent d'établir sur eux un roi pour les gouverner à la manière de toutes les nations. Ces paroles déplurent à Samuël. Toutefois, avant de répondre, il s'adressa au roi véritable, il consulta l'Éternel, qui, jusqu'alors, avait régné seul sur la postérité de Jacob. Et Jéhova lui dit : Écoute la voix de ce peuple en tout ce

[1] Eccli., 46, 21. — [2] 1. Reg., 5, 1. — [3] *Ibid.*, 7, 2-14. — [4] *Ibid.*, 7, 15-17. — [5] *Ibid.*, 8, 1-3.

qu'il te dira; car ce n'est pas toi qu'ils rejettent, c'est moi, pour que je ne règne plus sur eux. C'est ainsi qu'ils ont toujours fait depuis le jour que je les ai retirés de l'Égypte jusqu'aujourd'hui. Comme ils m'ont abandonné pour servir les dieux étrangers, ils t'abandonnent aussi toi-même. Écoute donc à présent leur demande ; mais, auparavant, représente-leur avec assurance quel sera le gouvernement du roi qui régnera sur eux [1].

Saint Grégoire le Grand dit à ce sujet : Les enfants d'Israël demandèrent un roi contrairement à la volonté du Seigneur; mais la royauté fut ensuite cause que le peuple, qui avait rejeté Dieu, servît les idoles, adorât les simulacres [2].

Samuël exécuta les ordres de l'Éternel : Voici, dit-il, quel sera le gouvernement du roi qui régnera sur vous. Il prendra vos fils pour conduire ses chars et pour en faire des cavaliers qui marcheront devant lui ; il en fera des tribuns et des centurions pour son armée, des laboureurs pour cultiver ses champs, des moissonneurs pour recueillir ses blés, des ouvriers pour fabriquer des armes et des chariots. Il prendra vos filles pour se faire apprêter des parfums, ainsi que le pain et les mets de sa table. Il prendra aussi les meilleurs de vos champs, de vos vignes et de vos plants d'oliviers, pour les donner à ses serviteurs. Il exigera la dîme de vos moissons et de vos vignes, pour les donner à ses eunuques et à ses esclaves. Il prendra vos serviteurs et vos servantes, et les jeunes gens les plus forts, avec vos ânes, et il les fera travailler pour lui. Il prendra enfin la dîme de vos troupeaux, et vous serez ses serviteurs. Alors vous élèverez des cris à la vue du roi que vous aurez élu, et l'Éternel ne vous écoutera point en ce jour [3].

D'après l'interprétation commune des saints Pères et des docteurs catholiques, Samuël expose dans ces paroles non pas les droits légitimes d'un roi quelconque, mais le gouvernement despotique des rois de l'Orient. Celui que demandaient les Israélites, une fois en possession du pouvoir suprême, pouvait se porter facilement aux mêmes violences alors, nul moyen humain d'y remédier, sans bouleverser la nation entière et l'exposer peut-être à de plus grands maux encore : puissant motif pour demeurer sous le gouvernement immédiat de Dieu. Lors donc que l'on pr[illegible] le droit du roi, observe saint Grégoire le Grand, on montre par la conduite d'un seul préposé charnel ce que

[1] 1. Reg., 8, 4, 9.— [2] Et illi quidem contra Domini voluntatem regem petierunt ; sed a regiâ dignitate postea actum est, ut populus, qui Deum abjecerat, idola coleret, simulacra adoraret. S. Greg. Magn., in 1. Reg. l. 4, c. 1. — [3] 1. Reg., 8, 10-18.

les autres feront par tyrannie, non pas ce que les élus doivent imiter. Car nous lisons dans la même histoire des Rois, que le roi Achab, ayant enlevé la vigne de Naboth, encourut la colère du Dieu tout-puissant. Cependant ici est énuméré dans le droit du roi l'enlèvement des champs, des vignes et des meilleures plantations d'oliviers. Lors donc qu'on prédit dans cet endroit ce qui, ayant été commis, est puni dans un autre, on fait voir ce qui n'est pas ordonné par le jugement divin. Aussi le roi élu David, quand il demanda l'aire du Jébuséen Ornan pour y bâtir un autel au Seigneur, ne voulut-il point user de ce droit royal des tyrans, ne consentant même d'accepter l'emplacement qu'après avoir donné en échange le prix convenable. Puisque donc les choses contenues dans le droit royal sont signalées pour qu'on les évite bien plus que pour qu'on les imite, nous devons les considérer avec d'autant plus d'attention, qu'on ne peut les éviter si on les ignore [1]. Saint Thomas, l'ange de l'école, dit comme saint Grégoire : Ce droit n'était pas dû au roi d'après l'institution divine, mais on prédisait plutôt l'usurpation des rois qui se constituent un droit inique, lorsqu'ils dégénèrent en tyrannie et dépouillent les sujets. Et cela se voit par ce qui s'ajoute à la fin : *Et vous serez ses esclaves* ; ce qui appartient proprement à la tyrannie, car les tyrans règnent sur leurs sujets comme sur des esclaves. Aussi Samuël le disait-il pour les effrayer et les empêcher de demander un roi ; car l'Écriture ajoute : *Mais le peuple ne voulut point écouter la voix de Samuël* [2].

Quant à la menace de ne point les exaucer lorsqu'ils crieraient con-

[1] Cum ergo jus regis prædicitur, nimirum in unius carnalis præpositi conversatione ostenditur, quod carnales cæteri ex tyrannide acturi sunt, non quod electi debeant imitari. Nam in eàdem Regum historiâ legitur : Quia cum rex Achab Naboth vineam abstulit, iram omnipotentis Dei incurrit. Hic vero cum jus regis prædicitur, agri, vineæ, et optima oliveta tollenda esse memorantur. Cum ergo hic prædicitur quod commissum illic punitum est : ostendit, quod divino judicio non jubetur. Quare et electus rex David cum ad ædificandum altare Domino Ornam Jebusæi aream peteret, regio illo tyrannorum jure non uti voluit : cum eam accipere nullatenus acquiesceret, nisi ante pro eâ dignum pretium dedisset. Quia igitur ea, quæ in jure regio continentur vitanda potius quam imitanda prædicuntur, eo subtilius consideranda sunt, quo vitari nequeunt, si nesciuntur. S. Greg. Magn. *in* . 1, *Reg.*, l. 4, c. 2.

[2] Illud jus non debebatur regi ex institutione divinâ, sed magis prænuntiabatur usurpatio regum, qui sibi jus iniquum constituunt in tyrannidem degenerantes et subditos deprædantes ; et hoc patet per hoc, quod in fine subdit : *Vosque eritis ei servi.* Quod propriè pertinet ad tyrannidem, quia tyranni suis subditis principantur, ut servis ; unde hoc dicebat Samuel ad terrendum eos, ne regem peterent ; sequitur enim : *Noluit autem audire populus vocem Samuelis.* Summa S. Thomæ, 12, q. 105, art. 1, ad 5. — Voir encore Menoch. Tirin., *in hunc locum.*

tre la tyrannie de leurs princes, elle leur faisait entendre qu'ils méritaient bien cette rigueur en préférant, au règne toujours bénin de Dieu, le règne si facilement abusif d'un homme. Toutefois nous verrons l'Éternel, par le ministère de ses prophètes, non-seulement instituant des rois, mais les reprenant de leurs excès, les châtiant par des calamités annoncées d'avance, les rejetant même, ainsi que leurs familles, quand ils ont violé grièvement et habituellement les lois de la religion et de l'humanité.

A toutes les remontrances de Samuël, le peuple répondit obstinément : Non ; mais un roi sera sur nous, et nous serons comme toutes les autres nations. Notre roi nous gouvernera, il marchera à notre tête et il conduira nos guerres. L'Éternel, que Samuël consulta de nouveau, lui ordonna de condescendre à la voix du peuple et de leur établir un roi. Et Samuël dit aux anciens d'Israël : Retournez chacun dans sa ville [1].

Or, il y avait un homme considéré, de la tribu de Benjamin, du nom de Cis. Il avait un fils nommé Saül, qui était un bel homme et si grand qu'il surpassait de toute la tête le reste du peuple. Son père l'envoya un jour avec un serviteur chercher des ânesses qui s'étaient égarées. Ils marchèrent longtemps inutilement, et Saül voulait s'en retourner quand ils furent à Suph, près de Rama, demeure de Samuël, où, aujourd'hui encore, après tant de siècles, le village se nomme Samuël. Là le serviteur se rappela que dans les environs était l'homme de Dieu, qu'ils pourraient consulter au sujet des ânesses perdues. Saül résolut d'y aller ; mais, suivant l'usage de l'Orient, il voulait lui offrir quelque chose. On sait que les Orientaux ne se présentent jamais devant leurs princes ou autres personnes considérables sans apporter un présent, quelque peu de chose que ce soit ; témoin cet homme du peuple qui, paraissant devant le roi de Perse, lui présenta, faute de mieux, un peu d'eau dans le creux de sa main. Saül allait faire de même. Il pensait d'abord à offrir un morceau de leur pain de voyage, mais tout était consommé. Par bonheur, le serviteur qui l'accompagnait trouva une petite pièce de monnaie sur lui.

Arrivés près de Ramatha, ou Rama, ils rencontrèrent des jeunes filles qui sortaient pour puiser de l'eau. Le voyant est-il ici? demandèrent-ils. Elles répondirent que, s'ils voulaient encore le trouver dans la ville, ils devaient se hâter. Ce jour-là le peuple célébrait un sacrifice sur la hauteur, et il ne devait manger que quand le voyant aurait béni le festin. Dans la ville, l'homme de Dieu vint à leur rencontre. Jéhova lui avait révélé la veille : Demain, à cette

[1] 1. Reg., 8, 19-22.

heure, je t'enverrai un homme de la terre de Benjamin, que tu oindras pour chef de mon peuple d'Israël ; et il sauvera mon peuple de la main des Philistins, parce que j'ai regardé mon peuple, et que ses cris sont venus vers moi. Aussitôt que Samuël eut aperçu Saül, l'Éternel lui dit : Voilà l'homme dont je t'ai parlé ; c'est celui-là qui régnera sur mon peuple. Au même moment Saül s'approcha de Samuël au milieu de la porte, ou plutôt de la ville, et dit : Indiquez-moi, je vous prie, où est la maison du voyant. Samuël répondit à Saül : C'est moi qui suis le voyant ; montez devant moi au Lieu-Haut, afin que vous mangiez aujourd'hui avec moi ; et demain je vous renverrai dès le matin, après vous avoir expliqué tout ce que vous avez dans le cœur. Et pour les ânesses que vous avez perdues, il y a trois jours, n'en soyez point en peine, parce qu'elles sont retrouvées. Et à qui sera tout ce qu'il y a de meilleur dans Israël, si ce n'est à vous et à toute la maison de votre père ? Saül lui répondit : Ne suis-je pas fils de Jémini, la plus petite tribu d'Israël ? Et ma famille n'est-elle pas la moindre de toutes celles de Benjamin ? Pourquoi donc me parlez-vous de la sorte ?

Samuël conduisit Saül et son valet au festin sacré, plaça Saül au-dessus de tous les convives, lui fit servir une épaule qu'on avait mise à part d'après ses ordres : façon d'honorer quelqu'un, qui non-seulement était en usage dans l'Orient, mais que nous trouvons encore dans Homère. Après le festin, Samuël mena son hôte dans la ville, s'entretint avec lui, suivant la coutume de l'Orient, sur la plate-forme de la maison où un lit lui avait été préparé. Le lendemain, dès l'aurore, Samuël appela Saül : Venez, que je vous reconduise. Et Saül se leva, et ils sortirent tous deux, lui et Samuël. Au bas de la ville, Samuël dit à Saül : Dites à votre serviteur d'aller devant ; pour vous, demeurez un peu afin que je vous apprenne la parole de Dieu [1]. En même temps il prit un petit vase rempli d'huile, la répandit sur sa tête, le baisa (pour lui rendre hommage), et dit : Voilà que par cette onction Jéhova vous a consacré prince sur son héritage : et vous délivrerez son peuple de la main des ennemis qui l'environnent [2].

L'usage de consacrer les rois par l'onction était beaucoup plus ancien. Joatham, fils de Gédéon, y faisait déjà allusion dans son célèbre apologue, comme à une coutume universelle.

Samuël dit encore à Saül que près du sépulcre de Rachel, il trouverait deux hommes qui lui annonceraient que les ânesses étaient retrouvées, que son père n'y pensait plus, mais qu'il était en peine de lui et du jeune homme. Plus loin, près du chêne de Thabor, il

[1] 1. Reg., 9, 1-27. — [2] *Ibid.*, 10, 1.

en rencontrerait trois autres, allant adorer Dieu à Béthel. Ceux-ci le salueraient amicalement, et lui offriraient deux pains qu'il devait accepter. Ensuite il arriverait à la colline de Dieu, où il y avait une garnison de Philistins. De là, entré dans la ville, il rencontrerait une troupe de prophètes descendant de la hauteur, précédés de lyres, de tambours, de flûtes, de harpes, et prophétisant. Alors l'esprit de Jéhova se saisira de vous, et vous prophétiserez avec eux, et vous serez changé en un autre homme. Lors donc que ces signes vous seront apparus, faites ce qui se trouvera sous votre main, car Dieu est avec vous.

Samuël lui recommanda, de plus, de descendre à Galgala et de l'y attendre sept jours. Alors il y viendrait aussi offrir des victimes pacifiques et des holocaustes, et lui apprendre ce qu'il aurait à faire.

Aussitôt que Saül eut tourné le dos en quittant Samuël, Dieu lui changea son cœur en un autre, et tous ces signes lui apparurent le même jour. Quand ils arrivèrent à la colline de Dieu, voilà une troupe de prophètes à sa rencontre ; l'esprit de Dieu s'empara de lui, et il prophétisa au milieu d'eux. Tous ceux qui le connaissaient d'hier et d'avant-hier, le voyant parmi les prophètes, prophétisant lui-même, disaient l'un à l'autre : Qu'est-il donc arrivé au fils de Cis ? Saül est-il aussi des prophètes ? De là ce proverbe : Saül est-il aussi des prophètes ? Sur la hauteur, il trouva son oncle qui s'entretint avec lui, mais auquel il ne dit rien de sa dignité royale [1].

Quelque temps après, Samuël convoqua le peuple à Maspha, devant l'Éternel, c'est-à-dire devant l'arche sainte qu'on y avait apportée. Là il dit aux enfants d'Israël : Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : C'est moi qui ai retiré Israël de l'Égypte, et qui vous ai délivrés de la main des Égyptiens, ainsi que de la main de tous les royaumes qui vous affligeaient. Mais vous, aujourd'hui même, vous avez rejeté votre Dieu, lui qui vous a sauvés de tous les maux et de toutes les misères qui vous accablaient ; vous avez dit : Non ; mais établissez un roi sur nous. Maintenant donc présentez-vous à Jéhova, chacun selon sa tribu et sa famille.

Samuël ayant fait approcher toutes les tribus d'Israël, le sort tomba sur la tribu de Benjamin. Ayant fait approcher Benjamin, selon ses familles, le sort tomba sur la famille de Métri, puis sur Saül, fils de Cis. Ils le cherchèrent, mais ne le trouvèrent point. Ils consultèrent l'Éternel pour savoir s'il viendrait en ce lieu-là ; l'Éternel répondit qu'il était caché dans le bagage. C'est pourquoi ils y coururent, et le ramenèrent avec eux ; et lorsqu'il fut au milieu du peu-

[1] 1. Reg., 10, 1-16.

ple, il parut plus grand que tous les autres de toute la tête. Samuel dit à tout le peuple : Vous voyez celui que l'Éternel a choisi, et qu'il n'y en a point dans tout le peuple qui lui soit semblable. Et tout le peuple cria : Vive le roi ! Samuël prononça ensuite devant le peuple la loi du royaume, et l'écrivit dans un livre qu'il déposa devant l'Éternel [1].

Telle fut l'origine de la royauté chez le peuple de Dieu. Le peuple la demande, Dieu l'accorde; le peuple la demande avec opiniâtreté, Dieu l'accorde avec regret. Un gouvernement meilleur avait précédé : le gouvernement des patriarches, plus pères que rois; le gouvernement des juges, qui était en tout patriarcal. Sous eux, la nation est une comme sa religion ; si elle n'est pas toujours fidèle envers Dieu, au moins pas un de ses chefs ne la porte à l'infidélité. De même, dans l'univers entier, avant Nemrod, le premier roi, sous le gouvernement des pères de famille, l'humanité est une et unie ; si elle mérite que Dieu la punisse, elle ne le méconnait pas du moins, elle n'adore pas d'idoles. L'idolâtrie commence avec les rois ; ils en sont une des principales causes. L'Écriture nous le dit formellement[2]. Et l'histoire de l'Égypte, de la Grèce et de Rome nous en fournit des preuves sans nombre. Pour rétablir l'empire de la vérité sur la terre, le Christ aura principalement à combattre les rois. Dans la nation choisie, il en sera de même. Cette nation, une sous les patriarches et les juges, se divisera irremédiablement sous les rois; il y aura peuple contre peuple, trône contre trône. L'un de ceux-ci aura pour fondement le schisme, et pour politique l'impiété. Ce qui ne s'était jamais vu, un Israélite persécutant des Israélites pour leur faire adorer de faux dieux, les rois en donneront plus d'une fois l'exemple. Et cette royauté, tant désirée maintenant, finira par la ruine et l'exil de la nation entière. Dieu aurait voulu épargner à celle-ci tant de malheurs; mais, comme elle s'opiniâtre, il lui accorde dans son indignation plus que dans sa miséricorde, observe un grand et saint Pape, le roi-homme qu'elle demande [3]. Pour lui, il saura tirer le bien du mal même, et parvenir à ses fins par les obstacles.

Un homme de nos jours a dit avec beaucoup de raison : « La royauté est tout autre chose que la volonté d'un homme, quoiqu'elle se présente sous cette forme ; elle est la personnification de la souveraineté de droit, de cette volonté essentiellement raisonnable, éclairée, juste, impartiale, étrangère et supérieure à toutes les volontés

[1] 1. Reg., 10, 17-25. — [2] Sap., c. 14, v. 16 et 17. — [3] Merito igitur se abjectum Dominus in regis petitione conqueritur, merito regiam dignitatem concedit indignatus. S. Greg., *in* 1. *Reg.*, *cap*. 8.

individuelles, et qui, à ce titre, a droit de les gouverner. Tel est le sens de la royauté dans l'esprit des peuples, tel est le motif de leur adhésion [1].

Or, en Dieu seul est cette volonté essentiellement raisonnable, éclairée, juste, impartiale, étrangère et supérieure à toutes les volontés individuelles. Dieu seul a donc le droit de gouverner les hommes; Dieu seul est donc le souverain de droit, le souverain légitime que cherchent tous les peuples.

« En effet, dit encore le même écrivain, quels sont les caractères du souverain de droit, les caractères qui dérivent de sa nature même? D'abord il est unique; puisqu'il n'y a qu'une vérité, une justice, il ne peut y avoir qu'un souverain de droit. Il est, de plus, permanent, toujours le même; la vérité ne change point. Il est placé dans une situation supérieure, étrangère à toutes les vicissitudes, à toutes les chances de ce monde; il n'est du monde en quelque sorte que comme spectateur et comme juge; c'est là son rôle [2]. »

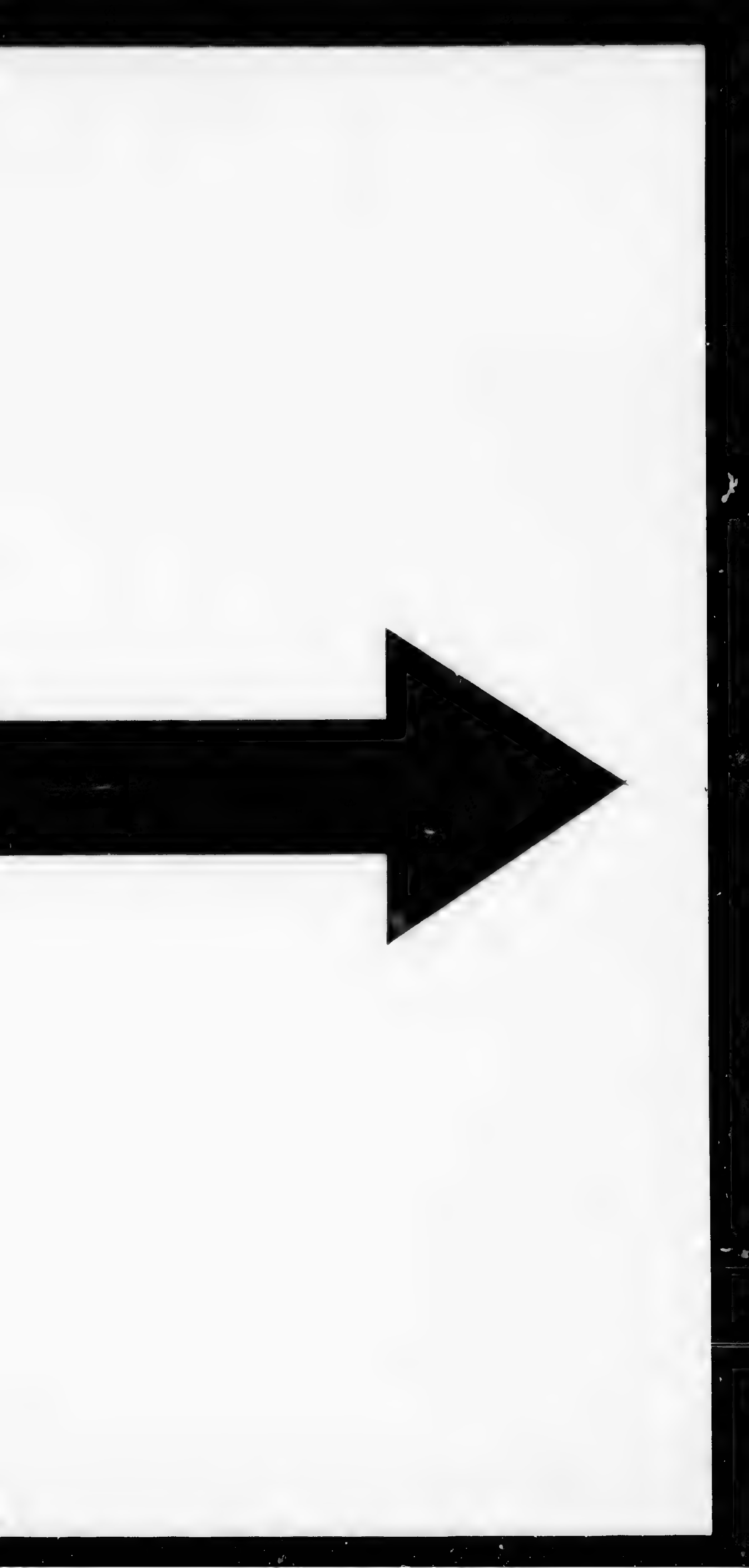
Or, Dieu seul réunit tous ces caractères. Dieu seul est donc le souverain de droit, le roi véritable. Donc Israël, n'ayant de roi que Dieu, avait seul un gouvernement en tout légitime. Donc Israël, en voulant un roi-homme, avec sa volonté naturellement changeante et faillible, s'éloignait du seul gouvernement vrai et sûr; car, comme dit l'auteur déjà cité, « toute attribution de la souveraineté de droit à une force humaine quelconque, est radicalement fausse et dangereuse [3]. » Donc, Dieu et son prophète avaient grande raison de la blâmer.

Toutefois, en accordant à son peuple la royauté humaine, Dieu fera bien entendre que ce n'est qu'une royauté ministérielle, et que l'homme n'est vraiment roi qu'autant qu'il tient de Dieu, qu'autant qu'il représente parmi les hommes sa vérité et sa justice. C'est Jéhova qui choisit les rois d'Israël, comme il avait fait le grand prêtre et les juges : leur trône est appelé son trône, et cela dans le sens le plus profond. La vérité, la justice ayant seules le droit de gouverner les hommes, et Dieu seul étant la vérité, la justice réelles, vivantes et immuables, il s'ensuit qu'un trône, qu'une souveraineté ne sont légitimes qu'autant que c'est le trône, la souveraineté de Dieu.

Ces pensées sont de tous les lieux et de tous les temps. Dans les plus anciens monuments du plus ancien peuple de l'Asie, les Chinois, en des temps qui ont précédé le temps de Saül, c'est le Ciel qui

[1] Guizot, *Cours d'histoire moderne*, 9. leçon, p. 10, 1828. — [2] *Ibid.*, p. 14. — [3] *Ibid.*, p. 13.





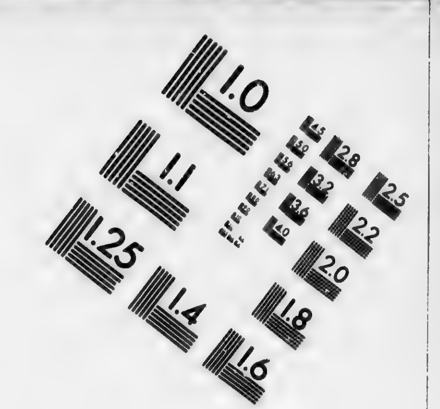
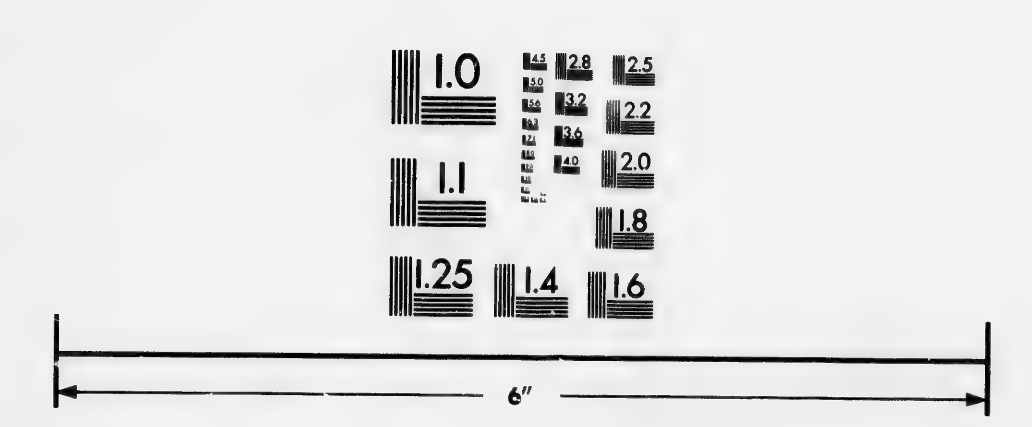


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**



fait les rois, les rois sont appelés les fils du Ciel, le trône est la place du Ciel, les affaires du royaume sont les affaires du Ciel. Le plus ancien poëte des Grecs, Homère, nomme les rois élèves et ministres du Dieu suprême ; c'est Dieu qui les revêt de puissance et de gloire, de lui qu'ils tiennent le sceptre et les lois.

La même croyance portait également que le roi était tenu plus que tout autre à observer la loi de Dieu. Ainsi, dans les antiques annales des Chinois, on trouve, vers le temps de Saül, déjà deux familles impériales rejetées du Ciel parce qu'elles n'avaient pas constamment observé sa loi. « L'auguste Ciel, le souverain Seigneur, est-il dit à un des premiers rois de la troisième dynastie, a ôté l'empire de *Yn* à son fils héritier ; c'est pour cela, prince, que vous êtes aujourd'hui sur le trône. A la vue d'un événement si heureux pour vous, et si malheureux pour le roi de *Yn*, peut-on ne pas être pénétré d'une crainte respectueuse ? Le Ciel a privé pour toujours du royaume la dynastie *Yn*; les anciens et vertueux rois de cette dynastie sont dans le Ciel ; mais, parce que leur successeur a obligé les sages de son royaume à se tenir cachés, et qu'il a maltraité les peuples, ses sujets ont pris leurs femmes et leurs enfants, et, en les embrassant, en les encourageant, ils ont invoqué le Ciel ; ils ont voulu prendre la fuite, mais on s'est saisi de ces malheureux. Hélas ! le Ciel a eu compassion des peuples ; par amour pour ceux qui souffraient, il a remis ses ordres entre les mains de ceux qui avaient de la vertu. Prince, songez donc à la pratiquer. Jetez les yeux sur la dynastie de *Hia:* tant que le Ciel l'a dirigée et protégée comme le père dirige et protége un fils obéissant, les rois de cette dynastie ont respecté et suivi exactement les ordres et les intentions du Ciel ; cependant elle a été détruite dans la suite. Examinez ce qui s'est passé dans celle de *Yn:* le Ciel la dirigea et la protégea également ; alors on vit des rois de cette dynastie qui obéissaient avec respect aux ordres du Ciel ; aujourd'hui elle est entièrement détruite[1]. »

« Ce qui s'est passé parmi les peuples, dit le nouveau roi aux ministres de la seconde dynastie, a fait voir combien le Seigneur est redoutable. J'ai ouï dire que le souverain Seigneur conduit les hommes par la vraie douceur. Le dernier roi de la dynastie de Hia ne fit rien de ce qui était agréable aux peuples. C'est pourquoi le Seigneur l'accabla d'abord de calamités pour l'instruire et lui faire sentir ses égarements ; mais ce prince ne fut pas docile : il proféra des discours pleins d'orgueil, et s'adonna à toutes sortes de débauches. Alors le Ciel n'eut aucun égard pour lui, le dépouilla du royaume et

[1] Chou-King, p. 209. Paris, 1770.

le punit. Pareillement le dernier roi de la dynastie de Yn ne s'est point mis en peine de la loi du Ciel, il ne s'est point informé du soin que prenaient ses ancêtres pour conserver leur famille, il n'a pas imité leur zèle ni leur exactitude, il n'a pas pensé à la loi du Ciel, toute brillante qu'elle soit, il n'a eu aucun égard pour ses sujets. C'est pourquoi le souverain Seigneur l'a abandonné et puni. Aucun royaume, grand ou petit, ne peut être détruit si l'ordre n'en est donné [1]. »

Pour mériter les faveurs du Ciel, suivant les antiques traditions de la Chine, il faut se défier de ses propres lumières, consulter les anciens et le sentiment commun des peuples. Il est dit de Yao, premier empereur certain : « Sacrifier ses lumières et ses vues à celles des autres, voilà les vertus que pratiqua, entre autres, l'empereur notre maître. C'est pour cela que l'auguste Ciel le favorisa, et que, l'ayant chargé de ses ordres, il le rendit maître de l'empire [2]. » « Ce que le Ciel entend et voit, est-il dit à Yu, deuxième successeur de Yao, se manifeste par les choses que les peuples voient et entendent. Ce que les peuples jugent digne de récompense et de punition, indique ce que le Ciel veut punir et récompenser. Il y a une communication intime entre le Ciel et le peuple. Que ceux qui gouvernent les peuples soient donc attentifs et réservés [3]. »

Voici comment s'opéra, suivant un historien de la Chine, la déchéance de la première dynastie : Le dernier roi s'étant livré à toutes sortes de débauches, et négligeant complétement les affaires, le grand prêtre prit entre ses mains les lois de l'empire, et lui fit, les larmes aux yeux, des représentations ; mais, n'ayant pas été écouté, il se retira chez le prince de Chang, qui devint ainsi le chef d'une dynastie nouvelle, plusieurs siècles avant le temps de Saül [4].

Nous verrons dans l'Histoire sainte des choses semblables, non-seulement en ce qui regarde les rois des Hébreux, mais encore ceux des autres nations. Nous y verrons le Très-Haut, par le ministère de ses prophètes, élevant les uns sur le trône, reprenant les autres, les rappelant à son éternelle loi ; prédisant à ceux-ci le renversement de leur puissance, à ceux-là la réprobation de leur dynastie.

Quant à la loi du royaume, que Samuël proclama devant tout le peuple, qu'il écrivit dans un livre et plaça devant l'Éternel, elle n'est pas venue jusqu'à nous. Ce n'était sans doute que le développement de la loi fondamentale que Dieu avait promulguée par Moïse, disant : « Lorsqu'un jour, entré dans la terre que Jéhova, ton Dieu, va te

[1] Chou-King, p. 223. Paris, 1770. — [2] *Ibid.*, p. 23. — [3] *Ibid.*, p. 33. — [4] *Ibid.*, p. 77.

donner, tu viendras à dire : J'établirai sur moi un roi, comme toutes les nations qui m'environnent, tu établiras sur toi celui que Jéhova, ton Dieu, aura choisi ; c'est du milieu de tes frères que tu le prendras ; tu ne pourras élever sur toi un étranger qui ne soit pas ton frère. Pour lui, il ne s'entretiendra pas un grand nombre de chevaux ; il n'aura point une multitude de femmes, de peur que son cœur ne se détourne ; il ne s'amassera point à lui-même des sommes excessives d'or et d'argent. Quand il sera assis sur le trône, il se transcrira, dans un livre, un exemplaire de cette loi, conforme à celui des prêtres de la tribu de Lévi ; il l'aura avec lui, il y lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre Jéhova, son Dieu, qu'il garde toutes les paroles de cette loi, qu'il accomplisse toutes ses ordonnances, que son cœur ne s'élève pas au-dessus de ses frères, qu'il ne s'écarte de ce qui est commandé, ni à droite ni à gauche, afin qu'il prolonge ses jours dans la royauté, lui et ses enfants, au milieu d'Israël [1]. »

D'après cette charte divine, c'est l'Éternel qui choisit le roi sur la demande du peuple : défense de jamais prendre pour roi un étranger : le monarque évitera le faste, la mollesse, le despotisme des princes de l'Orient ; il aura pour règle la même loi que ses sujets ou plutôt ses frères, la loi de Dieu ; il la méditera tous les jours. S'il l'observe avec une entière exactitude, sa famille se perpétuera sur le trône ; sinon, elle périra promptement. Promesses et menaces que nous verrons s'accomplir à la lettre dans les divers rois appelés par le Seigneur au trône d'Israël.

Samuël, ayant ainsi fait connaître le monarque que Dieu avait choisi, et publié la loi du royaume, renvoya le peuple chacun chez soi. Saül s'en retourna aussi dans sa demeure, à Gabaa, et, avec lui, les

[1] Deut., 17, 14-20. Cùm ingressus fueris terram, quam Dominus Deus tuus dabit tibi et possederis eam, habitaverisque in illà, et dixeris : Constituam super me regem sicut habent omnes per circuitum nationes, eum constitues quem Dominus Deus tuus elegerit de numero fratrum tuorum ; non poteris alterius gentis hominem regem facere, qui non sit frater tuus. Cùmque fuerit constitutus, non multiplicabit sibi equos, nec reducet populum in Ægyptum, equitatûs numero sublevatus, præsertìm cùm Dominùs præceperit vobis, ut nequaquàm per eamdem viam revertamini. Non habebit uxores plurimas, quæ alliciant animum ejus, neque argenti et auri immensa pondera. Postquàm autem sederit in solio regni sui, describet sibi Deuteronomium legis hujus in volumine, accipiens exemplar à sacerdotibus leviticæ tribûs. Et habebit secum, legetque illud omnibus diebus vitæ suæ, ut discat timere Dominum Deum suum, et custodire verba et cæremonias ejus quæ in lege præcepta sunt. Nec elevetur cor ejus in superbiam super fratres suos, neque declinet in partem dexteram vel sinistram, ut longo tempore regnet ipse, et filii ejus super Israël.

hommes de vertu dont Dieu avait touché le cœur ; mais les enfants de Bélial dirent : Comment celui-ci pourra-t-il nous sauver ? Et ils le méprisèrent et ne lui firent point de présent, comme il était d'usage en pareille occasion. Mais Saül fit semblant de ne pas les entendre [1].

Quelque temps après, Naas, roi des Ammonites, vint assiéger Jabès en Galaad. Les habitants lui parlèrent de se rendre ; mais insultant à leur détresse, il répondit : La paix que je ferai avec vous sera de vous arracher à tous l'œil droit, et de vous rendre l'opprobre de tout Israël. C'était les mettre hors d'état de combattre à la guerre ; car le bouclier couvrait ordinairement l'œil gauche. Cette barbarie se voit encore quelquefois en Orient. Dans l'extrémité où ils étaient réduits, ceux de Jabès obtinrent un délai de sept jours pour demander du secours au pays d'Israël. Le nouveau roi, qui demeurait dans la ville de ses pères, à Gabaa-Benjamin, nommée depuis Gabaa-Saül, et qui, suivant les mœurs antiques, affectionnait l'agriculture, revenait des champs marchant derrière des bœufs. Il trouva les habitants de la ville consternés et pleurant à haute voix sur le message de leurs frères. Quand il eut appris la cause de ces pleurs, l'esprit de Dieu s'empara de lui, et sa colère s'alluma très-fort. Il prit une paire de bœufs, les coupa en morceaux, en fit porter par des envoyés dans toutes les terres d'Israël, disant : Quiconque ne sortira point pour suivre Saül et Samuël, on traitera ainsi ses bœufs. Aussitôt la terreur de Jéhova tomba sur le peuple, et il sortit comme un seul homme, au nombre de six cent mille d'Israël, et de soixante-dix mille de Juda. Saül, en ayant fait la revue, ne garda que trois cent mille des premiers et trente mille des seconds [2] ; puis, s'adressant aux envoyés de Jabès : Vous direz aux habitants de Jabès-Galaad : Demain il vous arrivera des sauveurs quand le soleil sera dans sa force. Les députés ayant apporté cette nouvelle aux habitants, ils furent remplis de joie et dirent aux Ammonites : Demain nous irons à vous et vous nous ferez tout comme il vous plaira. Le lendemain Saül divisa le peuple en trois corps, et pénétra, dès la première veille, jusqu'au milieu du camp des Ammonites, et il les frappa du glaive jusqu'au moment où le soleil devint le plus ardent.

Alors le peuple dit à Samuël : Où sont-ils, ceux qui disaient : Est-ce bien Saül qui régnera sur nous ? Donnez-nous ces hommes pour que nous les fassions mourir. Mais Saül leur dit : Personne ne mourra dans ce jour, parce que c'est aujourd'hui que Jéhova a sauvé Israël.

[1] 1. Reg., 10, 25-27. — [2] Ainsi se peuvent concilier les Septante qui mettent le premier chiffre, et l'hébreu qui met le second.

Samuël dit alors au peuple : Venez, allons à Galgal, et renouvelons-y la royauté, c'est-à-dire l'élection et l'inauguration du roi. Et tout le peuple se rendit à Galgal, et y reconnut de nouveau Saül pour roi, en présence de l'Éternel. Ils immolèrent à l'Éternel des victimes pacifiques ; et Saül et tous les hommes d'Israël firent en ce lieu une très-grande réjouissance [1].

Avant de terminer cette imposante solennité, le prophète entra comme en jugement avec le peuple. Il le somma d'abord en présence de l'Éternel et de son oint, de rendre témoignage à la conduite qu'il avait tenue dans son gouvernement, prêt à réparer les torts qu'il aurait pu faire. Toute l'assemblée protesta que jamais il ne les avait opprimés, ni reçu quoi que ce fût de personne. Après avoir pris à témoin de cet aveu public Dieu et le roi, Samuël, s'adressant à la nation entière, lui fit sentir qu'elle ne pouvait pas se rendre le même témoignage : de son côté, l'Éternel n'avait cessé de la combler de ses bienfaits, lui envoyant des sauveurs pour la délivrer de ses ennemis et la faire habiter avec assurance ; mais, pour elle, à ses ingratitudes passées, elle venait d'en joindre une dernière en demandant pour roi un homme, à la place de Dieu, qui seul l'avait été jusqu'alors. Il les exhorta d'autant plus, eux et le roi, à craindre l'Éternel, à le servir, à lui être dociles, leur promettant sa grâce à ce prix : autrement sa main s'appesantirait sur eux, comme elle s'était appesantie autrefois sur leurs pères. Pour leur donner une preuve visible qu'ils avaient très-mal fait en demandant un roi, il leur dit que, sur sa prière, l'Éternel ferait entendre le tonnerre et tomber la pluie, quoiqu'on fût au temps de la moisson, où, dans la Palestine, il ne pleut d'ordinaire ni ne tonne. Il arriva comme il avait dit. Tout le peuple, redoutant la puissance de Jéhova et de Samuël, confessa son péché et conjura le prophète de prier pour eux, afin qu'ils ne mourussent pas. Il les consola aussitôt : Ne craignez point : il est vrai que vous avez fait tout ce mal. Toutefois ne vous éloignez pas de l'Éternel, et servez-le de tout votre cœur. Ne vous détournez point de lui pour de vaines idoles, qui ne pourront ni vous être utiles ni vous délivrer, car ce sont des choses vaines. Et, pour la gloire de son grand nom, l'Éternel n'abandonnera point son peuple, parce qu'il lui a plu de faire son peuple de vous. Pour moi, Dieu me garde de pécher contre lui en cessant jamais de prier pour vous : toujours je vous instruirai dans la voie bonne et droite. Seulement craignez Jéhova, servez-le fidèlement de tout votre cœur ; car vous avez vu les merveilles qu'il a opérées parmi vous. Si, au contraire, vous

[1] 1. Reg., 11, 1-15.

persévérez à faire le mal, vous périrez tous ensemble, vous et votre roi [1].

Le nouveau monarque était donc bien averti que le sort de sa dynastie dépendait entièrement de sa docilité aux ordres de Dieu. C'était, au reste, la croyance commune de tous les anciens peuples. Dans les antiques monuments de la Chine, conservés par Confucius, on entend constamment un langage pareil à celui de Samuël. « Hélas! y dit un sage ministre à un jeune roi de la deuxième dynastie, plusieurs siècles avant Saül, on ne doit pas compter sur une faveur constante du Ciel : il peut révoquer ses ordres. Si votre vertu subsiste, vous conserverez l'empire ; mais il est perdu pour vous, si vous n'êtes pas toujours vertueux. Le roi de Hia (première dynastie détrônée) ne put être constant dans la vertu, il ne fit aucun cas des esprits, il opprima les peuples : aussi l'auguste Ciel ne le protégea plus, et jeta les yeux sur tous les royaumes pour faire paraître et pour instruire celui qui devait recevoir ses ordres ; il chercha un homme d'une vertu très-pure [2]. »

Ne dirait-on pas que c'est encore Samuël qui parle ?

[1] 1. Reg., 12, 1-25. — [2] Chou-King, p. 101.

---

# LIVRE ONZIÈME.

## DE 1095 A 1055 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### Saül, David et Jonathas.

Israël a donc un roi comme les autres nations pour lui rendre la justice et conduire ses guerres. Quant au reste, il y a des différences notables. Chez la plupart des nations, soit anciennes, soit modernes, le monarque avait le pouvoir de faire des lois : en Israël, il n'avait que le pouvoir de faire exécuter une loi toute faite. Dans la plupart des monarchies de l'Orient, le roi est en un sens l'unique propriétaire de tout ; il ôte, il transfère, il confisque comme il lui plaît : le roi d'Israël n'avait en propriété que son domaine paternel et ce qu'il acquérait par voie d'achat ou de conquête ; il ne pouvait exproprier un Israélite de l'héritage de ses pères sans enfreindre la loi de Dieu. La plupart des nations de l'antiquité déifiaient leurs rois, témoin le Bélus des Assyriens, les Ptolémées de l'Égypte, le Zeus des Crétois, les Césars de Rome ; Caligula et Néron ont eu des autels et des temples de leur vivant : en Israël, on verra plus d'un roi privé de la sépulture royale, en punition de son impiété ou de sa tyrannie ; pas un ne sera honoré comme dieu par des sacrifices, ni avant ni après sa mort. Bon sens et dignité qui élèvent ce peuple au-dessus de tous les peuples. C'est qu'avec la loi divine, il avait aussi un sacerdoce divin pour l'interpréter, et, à la tête de ce sacerdoce, le pontife, successeur d'Aaron, par qui le roi temporel, comme autrefois Josué, devait consulter le Roi éternel sur toutes les affaires considérables, afin d'aller et de revenir à la voix du pontife, lui et tous les enfants d'Israël[1]. Mais ce qui a contribué le plus au salut et à la gloire du peuple choisi, et par là même, au salut et à la gloire du genre humain, c'est la merveilleuse succession des prophètes.

Les prophètes étaient des hommes inspirés et éclairés de Dieu pour

[1] Num., 27, 21. Pro hoc, si quid agendum erit, Eleazar sacerdos consulet Dominum. Ad verbum ejus egredietur et ingredietur ipse (Josue), et omnes filii Israël cum eo et cætera multitudo.

connaître les choses cachées, prédire les choses futures, opérer des choses surhumaines. Adam fut le premier : il prophétisa, dans l'union de l'homme et de la femme, l'union du Verbe de Dieu avec la nature humaine. De son vivant encore, on voit le prophète Énoch ; ensuite, Lamech et son fils Noé. Après le déluge, Sem, héritier des bénédictions ; Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Aaron, Marie, leur sœur ; les soixante-dix anciens du conseil, Josué, les prophètes envoyés du temps des Juges, la prophétesse Débora, Samuël, sous qui apparaissent des troupes de prophètes ; David, Salomon, Gad, Nathan, Ahias de Silo, Séméïas, Jéhu, fils d'Hanani, Élie, Élisée et les autres que tout le monde connaît, jusqu'à Malachie, qui annonce celui qui sera plus qu'un prophète, Jean, le précurseur du Christ.

Comme l'ont bien observé des Pères de l'Église, ces prophètes ne sont pas envoyés aux Juifs seuls, ni pour les Juifs seuls. Adam, Énoch, Noé, prophétisent à tout le genre humain ; Melchisédech, Abraham, Isaac, Jacob, au pays de Chanaan ; Joseph à l'Égypte, Job à l'Idumée, Balaam en Mésopotamie, Moïse, en quelque sorte, à tous les peuples ; Élisée en Syrie, Jonas à Ninive, Daniel à Babylone, aux Assyriens, aux Mèdes et aux Perses. En un mot, toute la terre habitable, comme l'a remarqué saint Athanase, pouvait apprendre d'eux à connaître Dieu et son culte [1].

Les prophètes sont les historiens d'Israël. Après Moïse et Josué, nous voyons ses annales rédigées par Samuël, Nathan, Gad, Séméïas, Addo, Jéhu, Isaïe. Aussi leur histoire est-elle comme un jugement de Dieu ; la vérité y parle sans acception de personnes.

Ils sont les historiens non-seulement d'Israël, mais de l'univers entier. C'est par eux, et par eux seuls, que le genre humain sait d'où il vient et où il va. Moïse lui apprend son passé ; les autres, le présent et l'avenir. Non-seulement ils apprennent les principaux faits, eux seuls encore en donnent l'intelligence. La pensée divine de toute l'histoire humaine est dans le chapitre de Daniel, où la monarchie universelle et successive des Assyriens, des Mèdes et des Perses, des Grecs, des Romains, vient préparer le monde à l'empire du Christ. Le même prophète écrira d'avance l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs, avec plus de netteté et d'ensemble que ne feront après les auteurs grecs et latins.

Les prophètes d'Israël ne sont pas seulement historiens, ils sont poëtes dans toute la force du mot. Poëte veut dire, qui fait, qui crée. En un sens, la création entière est le poëme de Dieu. L'univers est le lieu de l'action ; les personnages, toutes les créatures intelligentes et

[1] S. Athan., *de Incarnat.*, t. 1, p. 65.

libres; le héros, le Verbe de Dieu; la fin, la glorification de Dieu dans les créatures, et des créatures en Dieu. Les prophètes, les voyants d'Israël entrevoyaient quelques pages de ce poëme divin. Leur âme, devenue participante de la nature divine, se crée un langage au-dessus de l'homme. La veille de sa mort, Moïse chante les destinées d'Israël ; David en célèbre le passé, le présent et l'avenir; Isaïe et Ézéchiel entonnent un cantique lugubre sur Tyr encore florissant; Jérémie pleure ses lamentations sur les ruines de Jérusalem. Mais ce que David, Isaïe et tous les autres chanteront avec le plus de ravissement, et comme les voix d'un même concert, ce que Asaph, Héman, Idithum prophétiseront avec les cithares, les nablim, les cymbales[1], c'est l'avénement du Christ, sa vie, sa mort, son empire universel, le salut du monde.

Les prophètes d'Israël sont les vrais philosophes, les vrais amants de la sagesse. Ils l'aimaient par-dessus les royaumes et les trônes, par-dessus l'or et la pierre précieuse, par-dessus la santé et la beauté, par-dessus la lumière et la vie. Plus d'une fois persécutés pour elle, honnis, flagellés, enchaînés, emprisonnés, torturés, lapidés, sciés, frappés du glaive, errants dans les montagnes, dans les déserts, dans les antres et les cavernes, vêtus de peaux de brebis ou de chèvres, dénués de tout, affligés, maltraités [2], toujours ils lui demeurent fidèles, toujours ils lui rendent témoignage, et devant les peuples, et devant les rois. Ils n'ont pas, comme plus tard les philosophes de la Grèce, une doctrine et une doctrine, une doctrine publique pour le vulgaire, et une doctrine secrète pour les initiés : consolante ou terrible, ils annoncent à tous la même vérité. La mort est là, ils n'en reprochent pas moins leurs prévarications aux petits et aux grands, ils ne les menacent pas moins des jugements de Dieu, ils ne les pressent pas moins de faire pénitence. Ils ne disent pas, comme les philosophes de la Grèce et de Rome, l'un une chose et l'autre tout le contraire; depuis Adam, qui signale la future incarnation du Verbe, jusqu'à Jean, qui le montre du doigt, dans un siècle ou dans un autre, chez ce peuple-ci ou chez ce peuple-là, sur le trône ou sous la cabane, tous, et toujours, et partout, ils disent la même chose; il n'y a pas en eux le oui et le non, mais un oui, un amen, un accord universel et perpétuel. C'est que leur sagesse n'est pas une sagesse de mots, de phrases, de syllogismes ; mais cette sagesse, une et multiple, qui se joue dans l'univers, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur. Splendeur de la lumière éternelle, miroir sans tache de la majesté de Dieu,

[1] 1. Paralipomènes, 25, 1. — [2] Hebr., 11.

image de sa bonté, quoique unique, elle peut tout; et, immuable en soi, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle fait les amis de Dieu et les prophètes [1]. Voilà quelle sagesse parlait aux prophètes; voilà de quelle sagesse parlaient les prophètes; voilà pour quelle sagesse vivaient et mouraient les prophètes : la sagesse véritable et divine. C'est par là qu'ils sont devenus le salut et la gloire d'Israël; c'est par là qu'ils ont enseigné les peuples et les rois.

Tels sont ces hommes illustres dont l'Esprit-Saint a fait l'éloge par la bouche du fils de Sirac. « Le Seigneur, dès le commencement, a signalé sur eux sa gloire et sa magnificence. Ils ont dominé en leurs royaumes ; ils ont été renommés pour leur puissance; leur intelligence éclatait dans leurs conseils; leurs prédictions leur ont acquis la dignité de prophètes. Chefs du peuple, dans les délibérations leur prudence répondait à ce titre. Les paroles de la sagesse étaient dans leur doctrine. Leur génie a trouvé l'harmonie et les accords, pour composer les cantiques que nous a transmis l'Écriture. Riches et puissants en vertu, gouvernant en paix leurs maisons, ils ont tous été en gloire au milieu de leur génération, ils ont tous été l'ornement de leur siècle. Il en est dont la mémoire s'est effacée, mais il en est aussi dont le nom vit de génération en génération. Que les peuples racontent leur sagesse, et que l'Église chante leurs louanges [2] ! »

Parmi ces hommes de gloire, le fils de Sirac célèbre en particulier Samuël. « Prophète chéri du Seigneur, c'est lui qui établit la royauté et qui oignit des princes sur son peuple. Il jugea l'assemblée d'Israël selon la loi du Seigneur, et Dieu regarda favorablement Jacob. Reconnu prophète fidèle dans toutes ses paroles, il invoqua le Tout-Puissant, par l'oblation d'un agneau sans tache, lorsque ses ennemis l'assiégeaient de tous côtés. Et le Seigneur tonna du haut du ciel, et il fit entendre sa voix avec un grand bruit, et il défit les princes de Tyr et tous les chefs des Philistins. Avant le jour de son sommeil en l'éternité, il appela en témoignage le Seigneur et son Christ, qu'il n'avait jamais pris l'argent de personne, pas même le cordon d'une chaussure; et jamais homme ne l'accusa. Et après même qu'il se fut endormi, il prophétisa et fit connaître au roi sa fin ; il éleva la voix du sein de la terre pour prophétiser le malheur qui allait châtier l'impiété du peuple [3]. »

En attendant de voir comme il fut prophète après sa mort, voyons comme il continua de l'être pendant sa vie.

[1] Sap., 7, 1-30. Et, cùm sit una omnia potest, et in se permanens omnia innovat, et per nationes in animas sanctas se transfert, amicos Dei et prophetas constituit, v, 27. — [2] Eccl., 44, 1-15. — [3] *Ibid.*, 46, 16-23.

Il y avait un an que Saül avait été sacré roi, lorsqu'il fut plus solennellement inauguré à Galgala. La seconde année de son règne ayant commencé de cette manière, il renvoya chacun sous sa tente tout ce grand peuple qui l'avait suivi contre les Ammonites, et n'en garda que trois mille hommes d'élite, dont deux mille avec lui à Machmas et sur la montagne de Béthel, et mille avec Jonathas à Gabaa, dans la tribu de Benjamin.

Un jour, Jonathas, avec ses mille hommes, battit une garnison de Philistins sur une hauteur. Saül publia aussitôt à son de trompe, dans tout le pays, cette nouvelle : Écoutent les Hébreux ! Saül a battu une garnison de Philistins. En même temps le peuple fut convoqué à la suite de Saül, à Galgal.

Les Philistins, de leur côté, s'assemblèrent pour combattre contre Israël, trente mille hommes montés sur des chariots de guerre (le syriaque et l'arabe ne mettent que trois mille chars), six mille chevaux et un peuple nombreux comme le sable qui est sur le rivage de la mer ; et ils vinrent camper à Machmas, vers l'orient de Bethaven.

Les Israélites, se voyant serrés de près, furent glacés de crainte et se cachèrent dans les cavernes, dans les antres, dans les rochers, dans les trous et dans les citernes. Il ne faut pas oublier que dans la Palestine il y a des cavernes assez grandes pour contenir plusieurs milliers d'hommes, et qui forment ainsi des forteresses naturelles. Une partie des Israélites s'y réfugièrent donc ; d'autres passèrent le Jourdain et vinrent en la terre de Gad et de Galaad. Cette terreur du peuple avait commencé à Galgal, où il s'était réuni auprès de Saül. Une circonstance vint l'accroître encore. Samuël avait promis de se rendre après sept jours ; Saül l'attendit jusqu'au septième, et il ne paraissait pas. Sur cela le peuple se dispersait de plus en plus. Saül dit alors : Apportez-moi l'holocauste et les pacifiques. Et il offrit l'holocauste : ce qui ne lui était pas permis, n'étant pas prêtre. Il achevait, lorsque Samuël vint. Saül alla au-devant de lui pour le saluer. Le prophète lui demanda : Qu'avez-vous fait ? Saül répondit : Parce que j'ai vu que le peuple s'éloignait de moi et que vous ne veniez point au jour marqué, tandis que les Philistins s'étaient assemblés à Machmas, j'ai dit : Les Philistins descendront vers moi, en Galgal, et je n'ai point encore imploré la face de Jéhova. Contraint par la nécessité, j'ai offert l'holocauste. Le septième jour n'était point fini ; ainsi le prophète n'avait point manqué à sa parole. Samuël dit à Saül : Vous avez agi comme un insensé et vous n'avez point gardé le commandement que Jéhova, votre Dieu, vous avait donné. Si vous n'aviez point fait cela, l'Éternel aurait maintenant affermi votre royauté sur Israël pour jamais. Mais maintenant elle ne subsistera point. L'Éter-

nel cherchera un homme selon son cœur, et il l'établira sur son peuple, parce que vous n'avez point observé ce que l'Éternel vous avait ordonné [1].

Saül manqua dans tout ceci de plus d'une manière. Samuël lui avait dit expressément, de la part de Dieu, en le sacrant roi : Vous descendrez avant moi à Galgal, et voilà que moi j'y descendrai vers vous pour offrir des holocaustes et des victimes pacifiques. Vous attendrez pendant sept jours, jusqu'à ce que je vienne vers vous et que je vous fasse connaître ce que vous aurez à faire [2]. Saül attendit jusqu'au septième jour, mais il n'attendit pas que Samuël vînt ; il n'attendit pas qu'il vînt offrir les sacrifices, il les offrit lui-même ; il n'attendit pas qu'il vînt lui apprendre de la part de l'Éternel ce qu'il avait à faire, il se décida sans lui. Ensuite, au lieu de reconnaître humblement sa faute, il la rejette sur le prophète et sur le peuple : le premier n'était pas venu au temps promis, ce qui était faux ; le second l'abandonnait. Il ne songeait pas, comme son fils Jonathas, qu'il est aussi facile à l'Éternel de sauver par peu que par beaucoup.

La réponse de Samuël ne renferme encore qu'une prédiction, une menace ; car nous verrons après cela le Seigneur ordonner à Saül, par son prophète, de faire aux Amalécites une guerre d'extermination. Ce n'est qu'à la suite d'une nouvelle désobéissance que les menaces s'accompliront, et que le premier roi sera définitivement rejeté.

Samuël vint de Galgal à Gabaa-Benjamin, où était Jonathas. Saül s'y rendit également avec six cents hommes; c'était tout ce qui lui restait de son armée. Encore, dans cette petite troupe, non plus que dans celle qui était avec Jonathas, n'y avait-il ni épée ni lance : Saül et Jonathas seuls en avaient [3]. Les autres étaient armés sans doute de frondes, d'arcs ou de bâtons durcis au feu. Aujourd'hui encore, dans certaines contrées de la Bretagne, il y a des hommes si habiles à manier un bâton assez court, que, sauf les armes à feu, ils ne craignent point de se mesurer avec le soldat le mieux armé.

Cette rareté d'armes en fer venait des Philistins. Ils avaient emmené tous les forgerons de la terre d'Israël, afin que les Hébreux ne pussent forger ni épées ni lances, et que même, pour fabriquer ou aiguiser leurs socs de charrues, leurs hoyaux, leurs cognées et leurs faux, ils fussent obligés d'aller aux lieux où les Philistins tenaient garnison. Nabuchodonosor en usera de même, lorsque, avec le roi Jéchonias, il emmènera tous les ouvriers, les forgerons et les ingénieurs. La même chose est arrivée à la république romaine dans ses

[1] 1. Reg., 13, 1-14. — [2] *Ibid.*, 10, 8. — [3] *Ibid.*, 13, 15-22.

temps les plus héroïques. Lorsque le roi d'Étrurie, Porsena, se fut rendu maître de Rome, ainsi que l'avoue Tacite [1], il mit cette condition au traité accordé aux Romains, qu'ils ne feraient usage du fer que pour l'agriculture. Pline dit que la clause était expressément comprise dans le traité [2]. Le bon Tite-Live, et ceux qui ont écrit l'histoire romaine d'après lui, n'en parlent pas. Ils ont mis en place les épisodes poétiques d'Horatius Coclès, de Mucius Scévola, de Clélie. Voilà l'homme ! Il aime sa patrie plus que la vérité. Les seuls historiens d'Israël disent tout avec la même candeur, et ce qu'il y a de plus humiliant, et ce qu'il y a de plus honorable. Aussi n'est-ce pas l'esprit de l'homme, mais l'esprit de Dieu qui les guide.

Les Israélites, saisis de terreur, n'osant ainsi combattre, trois troupes de Philistins sortirent du camp pour piller. Cependant, Jonathas, fils de Saül, dit un jour au jeune homme qui portait ses armes : Viens, et passons jusqu'au camp des Philistins qui est au delà de ce lieu. Et il n'en dit rien à son père. Saül était assis alors à l'extrémité de Gabaa, sous un grenadier, accompagné d'environ six cents hommes. Et Ahias, fils d'Achitob, frère d'Ichabod, fils de Phinéès, fils d'Héli, grand prêtre de l'Éternel à Silo, portait l'éphod.

Parmi les collines à travers lesquelles Jonathas s'efforçait de passer jusqu'aux premières gardes des Philistins, il y avait deux rochers hauts et escarpés qui s'élevaient en pointes semblables à des dents. Là il dit à son jeune écuyer : Viens, passons jusqu'au poste de ces incirconcis ; peut-être que Jéhova fera pour nous quelque chose ; car il ne lui est pas plus difficile de sauver par peu que par beaucoup. L'écuyer répondit : Faites tout comme il vous plaira, allez où vous voudrez ; me voici avec vous, selon votre cœur. Jonathas reprit : Voilà que nous allons vers ces hommes, et nous nous montrerons à eux. Si alors ils nous disent : Demeurez là jusqu'à ce que nous allions à vous, demeurons à notre place et ne montons point à eux. Mais s'ils nous disent : Montez vers nous, montons-y, car ce sera la marque que Jéhova nous les aura livrés entre les mains.

Ils se montrèrent donc l'un et l'autre au poste des Philistins, et les Philistins dirent : Voilà les Hébreux qui sortent des trous où ils s'é-

[1] Tacit., *Hist.*, l. 3, c. 72. Deditâ urbe. — [2] *Hist. nat.*, l. 34, c. 14. In fœdere, quod expulsis regibus populo romano dedit Porsena, nominatìm comprehensum invenimus, ne ferro, nisi in agricultu, uterentur. Etiam stilo scribere vetitum, vetustissimi auctores prodiderunt.

taient cachés. Et les hommes du poste dirent à Jonathas et à son écuyer : Montez à nous, et nous vous ferons voir quelque chose. Jonathas dit alors à son écuyer : Monte après moi, car Jéhova les a livrés en la main d'Israël. Jonathas monta donc vers eux, grimpant des mains et des pieds, et son écuyer après lui. Aussitôt arrivés, ils se jettent sur les Philistins ; les uns tombent sous la main de Jonathas, les autres sous la main de son écuyer derrière lui ; ils en tuèrent d'abord environ vingt hommes, dans la moitié d'autant de terre qu'une paire de bœufs en peut labourer en un jour. Dès lors, la terreur se répandit dans le camp, dans la campagne et dans tout le peuple ; les troupes qui étaient sorties pour piller en furent saisies elles-mêmes ; le pays en fut dans le trouble, et ce devint comme une terreur envoyée de Dieu [1].

Cependant les sentinelles de Saül, qui étaient à Gabaa de Benjamin, regardèrent, et voilà cette multitude sans ordre qui fuyait et se rompait. Saül dit au peuple qui était avec lui : Faites la revue et voyez qui est sorti d'avec nous. On trouva que Jonathas et son écuyer n'y étaient plus. Alors Saül dit à Ahias : Consultez l'arche de Dieu. Car l'arche de Dieu était en ce jour-là au milieu des enfants d'Israël. Cette remarque de l'Écriture fait assez entendre qu'elle n'y était pas auparavant à Galgal, non plus que le grand prêtre avec l'éphod. Saül avait appris à ne pas se décider seul, mais à consulter l'oracle de l'Éternel. Mais pendant qu'il parlait au Pontife, le tumulte dans le camp des Philistins allait croissant et résonnant plus haut. Alors, trop impatient pour attendre la réponse qu'il avait sollicitée, Saül dit au prêtre : Rejoignez les mains, expression qui indique qu'il les avait étendues pour consulter l'oracle. En même temps il cria aux armes, ainsi que tout le peuple qui était avec lui, et ils s'avancèrent jusqu'au lieu du combat : et voilà le glaive de l'un contre l'autre et un carnage horrible. Les Hébreux qui, depuis hier et avant-hier, s'étaient mêlés aux Philistins dans leur camp, vinrent se joindre aux Israélites qui étaient avec Saül et Jonathas. Ceux pareillement qui s'étaient cachés dans la montagne d'Éphraïm, apprenant que les Philistins fuyaient, s'unirent aux leurs afin de combattre ; et Saül eut bientôt près de dix mille hommes.

Mais, dans peu, tout ce monde se trouva épuisé de faim et de fatigue. Saül avait adjuré le peuple, disant : Maudit soit celui qui mangera du pain avant le soir, jusqu'à ce que je me sois vengé de mes ennemis. En conséquence, tout le peuple ne goûta point de pain. Ils vinrent dans un bois où la terre était couverte de miel. Le peuple, y

[1] 1. Reg., 14, 1-15.

étant entré, vit couler ce miel devant lui; mais nul n'y porta la main pour l'approcher de sa bouche; car ils craignaient tous le serment du roi.

Or, Jonathas n'avait point entendu son père conjurant le peuple, et il étendit le bâton qu'il avait à la main, il en trempa le bout dans un rayon de miel et il l'approcha de sa bouche avec sa main, et ses yeux reprirent un nouvel éclat. Mais quelqu'un du peuple lui dit: Votre père a conjuré tout le peuple avec serment, et il a dit : Maudit soit celui qui mangera du pain aujourd'hui! Or, tout le peuple était défaillant. Jonathas répondit : Mon père a troublé le pays : voyez comme mes yeux ont repris un nouvel éclat depuis que j'ai goûté un peu de miel. Combien le peuple, à son tour, n'eût-il pas repris plus de vigueur, s'il eût mangé de ce qu'il a rencontré dans la poursuite de ses ennemis! La ruine des Philistins n'en eût-elle pas été plus grande [1]?

Les réflexions de Jonathas étaient justes, mais déplacées. Il ne pécha point en mangeant du miel, puisqu'il ignorait la défense, mais il manqua de respect à son père et à son roi, en blâmant inutilement sa conduite devant le peuple.

Les Hébreux, en ce jour-là, frappèrent donc les Philistins et les poursuivirent depuis Machmas jusqu'à Aïalon. Mais enfin, n'en pouvant plus d'épuisement, le peuple se jeta sur le butin, enleva des brebis, des bœufs et des veaux, les égorgea sur la place et en mangea la chair avec le sang : ce qui était contraire à la loi. Saül, en ayant été informé, dit au peuple : Vous avez violé la loi. Roulez ici une grande pierre, et allez annoncer dans tous les rangs que chacun amène ici son bœuf et son bélier : vous les égorgerez sur cette pierre, après cela vous en mangerez, et vous ne pécherez point contre l'Éternel en mangeant la chair avec le sang. Chacun vint donc amener son bœuf jusqu'à la nuit, et on les égorgea sur la pierre.

Alors Saül bâtit un autel à Jéhova, sans doute comme un monument de la victoire qu'il venait de lui accorder, et pour y offrir des sacrifices d'actions de grâces. L'Écriture ajoute que ce fut le premier qu'il éleva : ce qui suppose que, dans la suite, il en bâtit encore d'autres dont il n'est pas fait mention.

Quand ses troupes se furent ainsi restaurées, il leur dit : Précipitons-nous cette nuit sur les Philistins pour les accabler, et qu'il n'en reste pas un seul au matin. Le peuple répondit : Tout ce qui est bon à vos yeux, faites-le. Mais le Pontife observa qu'il fallait consulter Dieu auparavant. Saül l'interrogea donc en ces termes : Poursuivrai-

1. Reg., 14, 16-30.

je les Philistins? et les livrerez-vous entre les mains d'Israël? Mais il ne lui répondit point en ce jour-là.

Saül dit alors : Approchez ici, tous les principaux du peuple, sachez et voyez de qui le péché retombe aujourd'hui sur nous. Car, vive Jéhova, le sauveur d'Israël! fût-ce Jonathas, mon fils, il mourra de mort. Et nul ne lui répondit de tout le peuple. Saül dit donc à tout Israël : Mettez-vous tous d'un côté, et moi je serai de l'autre avec mon fils Jonathas. Le peuple répondit : Tout ce qui est bon à vos yeux, faites-le. Saül dit alors : Jéhova, Dieu d'Israël, faites-nous connaître d'où vient que vous n'avez point répondu aujourd'hui à votre serviteur. Si cette iniquité est en moi, ou en mon fils Jonathas, découvrez-le-nous; ou si elle est dans votre peuple, sanctifiez-le en faisant connaître le coupable. Le sort tomba sur Jonathas et sur Saül; et le peuple fut hors de péril. Saül reprit : Jetez le sort entre moi et Jonathas, mon fils, et le sort tomba sur Jonathas. Saül dit alors à Jonathas : Découvrez-moi ce que vous avez fait. Jonathas le découvrit et dit : J'ai goûté, de l'extrémité du bâton qui était en ma main, un peu de miel; me voici prêt à mourir. Saül répondit : Que Dieu me fasse ceci, qu'il y ajoute cela, si vous ne mourez de mort, Jonathas! Mais le peuple dit à Saül : Quoi donc! Jonathas mourra? lui qui vient de sauver Israël d'une manière si merveilleuse! Vive Jéhova! il ne tombera pas un cheveu de sa tête par terre; car ce qu'il a fait aujourd'hui, il l'a fait avec Dieu. Le peuple délivra ainsi Jonathas, et il ne mourut point. Et Saül se retira sans poursuivre les Philistins, qui se retirèrent chez eux [1].

Plus confiant en lui-même qu'en Dieu; inconsidéré dans ses résolutions, parce qu'il n'a pas la patience d'attendre que Dieu l'éclaire par ses réponses et se suscitant ainsi des embarras, des obstacles imprévus, qui, au lieu d'avancer ses affaires, les reculent ou les ruinent : tel nous apparaît généralement Saül. Ici, comme à Galgal, il perd patience. Par la foi et le courage héroïque de son fils, Dieu lui accorde, sans lui, une victoire toute faite. Il consulte Dieu pour savoir comment il en profitera; mais il ne sait pas attendre sa réponse. Il la remplace subitement par un serment téméraire, qui empêche ses troupes de poursuivre l'ennemi avec plus de vigueur, qui les expose à violer la loi en mangeant la chair avec le sang, qui le met lui-même dans le cas de condamner à mort son fils victorieux, qui enfin l'empêchera d'achever la défaite des Philistins. Nous verrons dans son successeur plus de docilité et de prudence.

Il n'est pas dit cependant que Saül ne profita point de ses premiè-

[1] 1. Reg., 14, 31-46.

res fautes; car l'Écriture nous le montre, après avoir affermi son règne sur Israël, combattant de tous côtés ses ennemis, en marchant tour à tour contre Moab, contre les enfants d'Ammon, contre Édom, contre les rois de Soba et contre les Philistins; et, partout où il tourna ses armes, il fut vainqueur. Le général de son armée était Abner, fils de Ner, son oncle. Aussitôt que Saül avait reconnu un homme vaillant et propre aux combats, il avait soin de se l'attacher [1].

A cette glorieuse époque de son règne, les enfants de Ruben, de Gad et de Manassé firent une expédition mémorable à l'orient. Au nombre de près de quarante-cinq mille hommes d'élite, armés de boucliers et d'épées, habiles à manier l'arc et très-expérimentés à combattre, ils attaquèrent les Agaréens, ou descendants d'Agar, ainsi que les Ituréens, avec ceux de Naphis et de Nodab, à l'orient de Galaad. Ayant invoqué Dieu sur cette guerre et mis en lui leur confiance, ils vainquirent tous ces peuples, se rendirent maîtres de toutes leurs possessions, savoir : cinquante mille chameaux, deux cent cinquante mille brebis, deux mille ânes ; quant aux hommes, ils firent cent mille prisonniers, sans compter un grand nombre qui avaient péri dans les combats, car Dieu même avait combattu pour eux. Ils s'établirent à la place de ces peuples, demeurèrent sous leurs tentes, dans tout le pays qui est à l'orient, jusqu'à l'entrée du désert et jusqu'au fleuve de l'Euphrate, parce que la terre de Galaad ne pouvait plus contenir tous leurs troupeaux. Ils occupèrent ces conquêtes pendant trois ou quatre siècles, jusqu'à leur transmigration à Ninive [2].

Dans ces années de combats et de victoires, Samuël vint dire à Saül : C'est moi qu'envoya l'Éternel pour vous sacrer roi sur Israël, son peuple ; écoutez donc maintenant la voix de l'Éternel. Voici ce que dit Jéhova, Dieu des armées : J'ai rappelé en ma mémoire tout ce qu'Amalec a fait à Israël, et comment il s'opposa à lui dans son chemin lorsqu'il montait de l'Égypte. Va donc maintenant, et frappe Amalec, et soumets à l'anathème tout ce qui est à lui. Ne l'épargne point ; mets à mort depuis l'homme jusqu'à la femme, et aux enfants,

[1] 1. Reg., 14, 47-52. — [2] 1. Paral., 5, 18-23. Filii Ruben, et Gad, et dimidiæ tribûs Manasse, viri bellatores, scuta portantes et gladios, et tendentes arcum, eruditique ad prælia, quadraginta quatuor millia et septingenti sexaginta, procedentes ad pugnam. Dimicaverunt contra Agareos : Iturei verò, et Naphis et Nodab præbuerunt eis auxilium. Traditique sunt in manus eorum Agarei, et universi qui fuerant cum eis, quia Deum invocaverunt cùm præliarentur : et exaudivit eos, eò quòd credidissent in eum. Ceperuntque omnia quæ possederant, camelorum quinquaginta millia, et ovium ducenta quinquaginta millia, et animas hominum centum millia. Vulnerati autem multi corruerunt : fuit enim bellum Domini. Habitaveruntque pro eis usque ad transmigrationem, etc., ingens quippe numerus erat.

et à ceux qui sont encore à la mamelle ; depuis le bœuf jusqu'à la brebis, depuis le chameau jusqu'à l'âne[1].

Les Amalécites n'avaient pas seulement refusé le passage à Israël ; tombant sur ceux qui étaient restés en arrière, épuisés de faim et de fatigue, ils les avaient inhumainement massacrés[2]. Ils avaient encore attaqué injustement une seconde fois les Israélites dans le désert[3] ; une troisième fois, sous les juges[4] ; ils ne cessaient de renouveler contre eux les hostilités[5]. C'étaient des ennemis irréconciliables. Dieu avait prédit qu'il les détruirait[6]. Si les Amalécites s'étaient contentés de refuser le passage, comme firent les autres enfants d'Ésaü, Dieu, loin de les soumettre à l'anathème, n'eût pas même permis aux Israélites de mettre le pied sur leurs frontières[7].

Saül fit donc un appel au peuple, enrôla deux cent mille fantassins, plus dix mille hommes de Juda, et marcha contre Amalec. Cependant il dit aux Cinéens, descendants de Jéthro, beau-père de Moïse, lesquels, étant voisins des Amalécites, s'étaient mêlés avec eux : Allez, retirez-vous, et descendez loin d'Amalec, de peur que je ne vous enveloppe avec lui ; car vous avez fait miséricorde à tous les enfants d'Israël quand ils montaient de l'Égypte. Et les Cinéens se retirèrent du milieu d'Amalec[8].

Saül, ayant pénétré jusqu'à la ville capitale et dressé des embûches le long du torrent, frappa Amalec, depuis Hévila jusqu'à ce qu'on vienne en Sur, qui est vis-à-vis de l'Égypte. Il livra tout le peuple à l'anathème par le tranchant du glaive ; mais pour Agag, roi d'Amalec, qu'il prit vivant, Saül et son peuple l'épargnèrent, ainsi que ce qu'il y avait de meilleur dans les troupeaux de brebis et de bœufs ; généralement enfin tout ce qu'il y avait de beau, ils ne voulurent pas le livrer à l'anathème ; mais ils y livrèrent tout ce qui était vil et méprisable[9]. Ils auraient dû cependant se souvenir comment fut puni l'homme qui viola l'anathème de Jéricho. La punition de Saül ne se fit pas longtemps attendre.

La parole de Jéhova vint à Samuël, disant : Je me repens d'avoir établi Saül roi ; car il m'a délaissé et n'a point accompli mes paroles par ses œuvres. Samuël en fut attristé, et il cria vers l'Éternel toute la nuit. S'étant levé dès le point du jour pour aller vers Saül, on lui annonça que Saül était venu sur le Carmel, dans la tribu de Juda, qu'il y avait élevé un arc de triomphe, et que de là il était descendu en Galgal. Samuël y vint donc vers Saül, qui offrait en ce moment en

[1] 1. Reg., 15, 1-3. — [2] Exod., 17, 8. — [3] Num., 14, 45. — [4] Jud., 3, 16. — [5] *Ibid.*, 6, 3 et 33. — [6] Exod., 17, 14. Num., 24. Deut., 25. — [7] Num., 20, 14. Deut., 11, 5. — [8] 1. Reg., 15, 4-6. — [9] *Ibid.*, 15, 7-9.

holocauste à Jéhova, les prémices des dépouilles qu'il avait apportées d'Amalec. Quand il fut proche, Saül lui dit : Béni sois-tu de par Jéhova, j'ai accompli sa parole. Mais Samuël dit : Et que veut donc dire ce bêlement de brebis qui retentit à mes oreilles, et ce mugissement de bœufs que j'entends ? Saül répondit : On les a amenés d'Amalec ; car le peuple a épargné ce qu'il y avait de meilleur parmi les brebis et les bœufs, pour les immoler à Jéhova, ton Dieu ; tout le reste, nous l'avons livré à l'anathème. Permets-moi, reprit Samuël, de te faire connaître ce que Jéhova m'a dit cette nuit. Parle, répondit Saül. Et Samuël : Quand tu étais petit à tes yeux, n'as-tu pas été fait le chef des tribus d'Israël, toi ? et Jéhova ne t'a-t-il pas sacré roi sur Israël ? Ensuite il t'a envoyé dans cette voie, disant : Va, et livre à l'anathème les pécheurs d'Amalec : tu combattras contre eux jusqu'à leur destruction. Pourquoi donc n'as-tu point écouté la voix de l'Éternel ? Pourquoi t'es-tu laissé aller au pillage et as-tu fait le mal aux yeux de Jéhova ? Au contraire, reprit Saül, j'ai écouté la voix de l'Éternel, j'ai marché en la voie dans laquelle il m'a envoyé, j'ai amené Agag, roi d'Amalec, et pour Amalec, je l'ai livré à l'anathème. Mais le peuple a pris dans le butin des brebis et des bœufs, prémices de ceux que l'anathème a frappés, pour immoler à Jéhova, ton Dieu, en Galgal. Mais Samuël répliqua : L'Éternel veut-il des holocaustes et des oblations ? Ne demande-t-il pas plutôt qu'on obéisse à sa voix ? L'obéissance vaut mieux que le sacrifice, et écouter vaut mieux qu'offrir la graisse des béliers. Lui désobéir est comme le péché de divination ; lui résister, comme le crime d'idolâtrie. Parce que tu as rejeté la parole de Jéhova, lui aussi t'a rejeté, afin que tu ne sois plus roi [1].

A ce mot seulement, Saül vint à dire : J'ai péché, parce que j'ai transgressé la parole de l'Éternel et tes paroles, craignant le peuple et obéissant à sa voix ; mais, de grâce, maintenant porte mon péché et retourne avec moi, afin que j'adore l'Éternel. Mais Samuël répondit : Je ne retournerai pas avec toi ; car tu as rejeté la parole de Jéhova, et Jéhova t'a rejeté, afin que tu ne sois plus roi sur Israël.

Samuël se tourna donc pour s'en aller ; mais Saül saisit le haut de son manteau, qui se déchira. Sur quoi le prophète dit aussitôt : L'Éternel a déchiré aujourd'hui entre tes mains le royaume d'Israël, et il l'a donné à ton prochain, qui vaut mieux que toi. Le Triomphateur d'Israël ne mentira point ni ne se repentira ; car il n'est pas un homme pour se repentir. Saül insista : J'ai péché ; mais, de grâce, honore-moi maintenant devant les anciens de mon peuple et devant

[1] 1. Reg , 15, 10-23.

Israël, et retourne avec moi, afin que j'adore l'Éternel, ton Dieu [1].

Malheureux Saül ! qu'il est petit dans sa grandeur ! qu'il est peu sage en croyant l'être beaucoup ! S'il eût accompli avec simplicité l'ordre qu'il en avait reçu, Dieu lui eût pardonné sa première faute, il l'eût affermi sur le trône pour jamais ; la gloire, qu'il désirait tant, fût venue le trouver d'elle-même. Mais non : il se croit plus sage que Dieu et son prophète. Le commandement divin, si exprès qu'il soit, il le modifie, il l'altère ; il en observe une partie, il en transgresse l'autre. Quand il en est repris par l'homme de Dieu, non-seulement il ne convient pas d'avoir péché, il soutient qu'il a bien fait. Il est assuré et superbe, tant qu'on ne lui parle que de Dieu et de sa loi ; mais quand il apprend que sa belle sagesse, au lieu de lui assurer la royauté et la gloire qu'il ambitionne, va lui faire perdre l'une et l'autre, alors il confesse qu'il a tort, alors il s'excuse sur le peuple et supplie le prophète de réparer sa faute. Il a regret, non pas de son péché, mais de sa punition ; avoir offensé Dieu n'est pas ce qui l'inquiète, c'est de n'être plus honoré des hommes ; s'il presse si vivement Samuël, s'il lui déchire le manteau, s'il le contraint en quelque manière d'aller avec lui adorer l'Éternel, ce n'est que pour en être honoré devant le peuple. Faut-il s'étonner que Dieu rejette enfin un roi de ce caractère, ne fût-ce que pour servir de leçon à d'autres ?

L'histoire humaine nous montre plus d'un Saül. De même que le premier roi des Juifs, bien d'autres rois embrassent la loi de Dieu parce qu'ils y trouvent leur avantage ; elle les représente comme des ministres de Dieu sur la terre ; elle commande à leur égard le respect et l'obéissance. Mais, de même que le premier roi des Juifs, au lieu d'accomplir avec simplicité la loi divine tout entière, ils la modifient, ils l'altèrent au gré de leur politique ; ils en adoptent une partie, ils rejettent l'autre ; ils la respecteront comme particuliers, ils s'en joueront comme souverains. Et lorsque le Pontife qui, dans l'Église de Dieu, remplace et Aaron et Samuël, leur fera des remontrances, non-seulement ils ne conviendront pas qu'ils ont tort, ils soutiendront avec hauteur qu'ils font bien, qu'ils entendent la loi de Dieu mieux que lui, que ce serait folie de vouloir l'observer en tout, qu'elle doit nécessairement être corrigée par les maximes d'état, qu'autrement ils perdraient leur honneur et leur couronne. Mais lorsque, avec le temps, ce même Pontife leur fait voir que c'est précisément à cause de cela qu'ils vont perdre l'un et l'autre ; mais lorsqu'ils voient en effet que leurs trônes s'ébranlent et s'écroulent au moindre

[1] 1. Reg., 15, 24-30.

souffle ; lorsqu'ils voient qu'on ne respecte pas plus leurs lois qu'eux-mêmes ne respectent la loi de Dieu ; lorsqu'ils voient une douzaine de rois, chassés de leurs royaumes, errant de contrée en contrée, alors ils daigneront enfin convenir qu'ils ont eu tort ; non pas eux cependant, mais le peuple : c'est le peuple qui est la cause de tout le mal. Alors ce même Pontife dont ils ont méprisé les remontrances, dont ils ont méconnu et décrié l'autorité, ils le supplieront de porter leur péché, de réparer leurs imprudences ; que s'il ne le peut ou ne le veut, ils lui feront violence, ils le saisiront par le manteau, ils le lui déchireront, pour le contraindre à les environner du respect de la religion et à les honorer devant leurs peuples. S'ils ne cherchent pas plus que Saül à satisfaire Dieu, la condescendance ni même les larmes du Pontife ne les sauveront pas.

Après de si vives instances, Samuël retourna et suivit Saül, qui adora l'Éternel. En même temps, pour exécuter la loi de l'anathème, le prophète se fit amener le roi d'Amalec. Nourri dans les délices, Agag s'écria : Est-ce donc ainsi que me sépare une mort pleine d'amertume ? Mais Samuël lui répliqua : Ainsi que ton épée a ravi aux femmes leurs enfants, ainsi ta mère sera sans enfants parmi les femmes ; puis il le tua ou le fit tuer devant l'Éternel, à Galgal [1]. Le verbe hébreu, ainsi que le verbe grec des Septante, se prête à l'un et à l'autre sens. Josèphe l'a entendu dans le dernier, et dit positivement que Samuël ordonna de le mettre à mort [2]. Il est d'ailleurs peu probable qu'à l'âge où il était, il eût fait lui-même cette exécution. L'eût-il faite, au reste, cela ne devrait pas étonner. Dans cette antiquité première, où il n'y avait point de bourreau d'office, c'était le peuple, les témoins, les magistrats, les principaux personnages du royaume qui exécutaient les sentences capitales.

Après quoi, Samuël s'en alla en Ramatha, et Saül en sa maison de Gabaa-Saül. Samuël ne vit plus Saül jusqu'au jour de sa mort. Cependant il le pleurait, parce que l'Éternel se repentait de l'avoir établi roi sur Israël [3].

A la fin, Jéhova dit à Samuël : Jusqu'à quand pleureras-tu Saül, lorsque je l'ai rejeté pour qu'il ne règne plus sur Israël ? Emplis ta corne d'huile et viens que je t'envoie à Isaï, Bethléhémite ; car je me suis choisi entre ses fils un roi. Samuël demanda : Comment irai-je ? car Saül le saura et me tuera. L'Éternel répondit : Tu prendras avec toi une génisse et tu diras : Je suis venu pour immoler une victime à l'Éternel. Tu appelleras Isaï au sacrifice. Et je te ferai connaître ce que tu auras à faire, et tu me sacreras celui que je te dirai.

[1] 1. Reg., 15, 31-33. — [2] Josèphe, *Antiq.*, l. 6, c. 9. — [3] 1. Reg., 15, 34 et 35.

Samuël fit donc comme l'Éternel lui avait dit. Et il vint en Bethléhem ; et les anciens de la ville, étonnés, allèrent avec empressement au-devant de lui et lui dirent : Ton entrée est-elle pacifique ? Elle est pacifique, fut sa réponse. Je viens pour sacrifier à l'Éternel; sanctifiez-vous et venez avec moi, afin que j'immole la victime. Il sanctifia donc Isaï et ses fils, et les appela au sacrifice.

Et quand ils furent entrés, il vit Éliab, le premier-né, et dit en lui-même : Sans doute que devant Jéhova est son christ ? Mais Jéhova dit à Samuël : Ne regarde point à son visage ni à la hauteur de sa taille ; car je l'ai rejeté, et je ne juge point selon le regard de l'homme ; car l'homme voit ce qui paraît, mais Jéhova regarde le cœur. Et Isaï appela Abinadab et l'amena devant Samuël, qui lui dit : Ce n'est pas non plus celui-là que l'Éternel a choisi. Isaï lui présenta Sammaa, mais il dit : L'Éternel n'a point encore choisi celui-là. Isaï fit ainsi passer ses sept fils devant Samuël. Et Samuël dit à Isaï : L'Éternel n'a choisi aucun de ceux-ci.

Alors Samuël dit au père : Sont-ce là tous tes fils ? Isaï répondit : Il y a encore le plus jeune qui garde les brebis. Samuël reprit aussitôt : Envoie, et amène-le ; car nous ne nous asseoirons point à table avant qu'il soit venu. Il envoya donc, et l'amena. Or, il avait le teint vif, de beaux yeux et une belle physionomie. Et Jéhova dit : Lève-toi, oins-le ; car c'est celui-là. Samuël prit donc la corne d'huile, et l'oignit au milieu de ses frères [1] ; mais il ne paraît pas qu'il leur découvrit le mystère de cette onction. Et l'Esprit de l'Éternel prospéra sur David depuis ce jour-là et à jamais. Quant à Samuël, il s'en retourna à Ramatha.

L'Écriture ne dit point quel âge David avait alors. Suivant une tradition hébraïque, il avait vingt-huit ou plutôt dix-huit ans. S'il est appelé petit ou jeune, c'est par rapport à ses frères. L'Esprit de l'Éternel vint sur lui comme autrefois sur Saül ; mais ce ne fut pas pour un temps : ce fut pour toujours, et avec des grâces toujours plus abondantes. De là cette humilité de cœur envers Dieu, cette force, ce courage héroïque dans les dangers, cette prudence admirable dans les circonstances les plus difficiles ; de là ce don de l'harmonie qui charmera les noires tristesses du malheureux Saül ; de là cette poésie divine qui nous ravit encore dans les psaumes ; de là cette inspiration prophétique qui dévoile à ses yeux l'avenir.

Pour Saül, au contraire, l'Esprit de l'Éternel se retira de lui. Ce n'est pas tout : il fut remplacé par un mauvais esprit qui le tourmentait, et qui le tourmentait par ordre de l'Éternel [2].

[1] 1. Reg., 16, 1-13. — [2] *Ibid.*, 16, 14.

L'Esprit de Dieu, l'Esprit-Saint, la grâce, ne détruit point les qualités de la nature : elle les corrige, les tempère, les perfectionne. L'orgueilleux n'est plus que magnanime, le téméraire intrépide ; l'astuce devient prudence ; la jalousie, une louable émulation. L'esprit méchant, au contraire, change en mal ce qui était bien, et en pis ce qui déjà était mal. Ce qu'il y avait donc en Saül de brusque, de farouche, d'ambitieux, facilement deviendra manie, fureur, jalousie atrabilaire. Par là, comme par autant de chaînes, l'esprit mauvais le tiendra en son pouvoir et le tourmentera comme son esclave.

Les serviteurs de Saül lui dirent alors : Voilà qu'un esprit mauvais, envoyé de Dieu, vous épouvante et vous trouble. Que notre seigneur commande, s'il lui plaît, et vos serviteurs, qui sont devant vous, chercheront un homme habile à jouer du cinnor, et quand l'esprit mauvais de Dieu vous aura saisi, il en jouera, et vous vous en trouverez mieux. Saül répondit : Cherchez-moi donc quelqu'un habile à jouer de la sorte et amenez-le-moi. Un des jeunes gens dit aussitôt : Voilà que j'ai vu le fils d'Isaï, Bethléhémite, habile dans l'art des modulations, puissant en force, homme de guerre, prudent en paroles et d'une belle physionomie, et l'Éternel est avec lui. Saül envoya donc des messagers à Isaï, disant : Envoie-moi David, ton fils, qui est au milieu de tes troupeaux. Isaï, fidèle à observer l'antique usage, d'après lequel il n'était pas permis d'aborder les princes sans leur faire quelques présents, prit un âne chargé de pain et une outre de vin, avec un chevreau, et il l'envoya à Saül par la main de David, son fils.

David vint donc trouver Saül et se présenta devant lui. Et Saül l'aima beaucoup, et il devint son écuyer. Saül envoya donc vers Isaï, disant : Je te prie, que David se tienne en ma présence, car il a trouvé grâce à mes yeux. Ainsi, toutes les fois que l'esprit mauvais de Dieu s'emparait de Saül, David prenait le cinnor et en tirait des modulations avec sa main, et Saül était soulagé et se trouvait mieux, et l'esprit mauvais se retirait de lui [1].

Les anciens et les modernes sont d'accord sur les effets surprenants de la musique, soit pour exciter ou calmer les passions, soit pour guérir certaines maladies. Un auteur grec assure de Xénocrate, qu'il employait l'harmonie des instruments pour guérir les maniaques et les furieux [2]. David opérait un effet semblable avec le cinnor, que l'on traduit ordinairement, harpe ou cithare. Le son de cet instrument calmait les passions et les humeurs naturelles de Saül, et par là diminuait l'influence de l'esprit mauvais, qui se servait de

[1] 1. Reg., 16, 15-23. — [2] Martian. Capell. *De musicâ*, p. 2099, *edit. Steph. gr.*

ses humeurs et de ses passions pour le porter aux derniers excès. De plus, comme Cicéron nous l'apprend, musicien et poëte étant autrefois synonymes [1], il est à croire que David, en touchant de la main le cinnor, chantait de la voix les louanges de Dieu, et que c'est principalement à la vertu secrète de la divine parole, que Saül aurait dû de se voir délivré pour un temps de l'esprit mauvais qui l'obsédait.

On ne sait combien de temps après cela, les Philistins assemblèrent de nouveau leurs troupes et s'en vinrent porter la guerre en Socho, dans la tribu de Juda. Saül et les enfants d'Israël s'assemblèrent également et marchèrent pour les combattre. Les Philistins étaient d'un côté sur une montagne, et Israël était de l'autre sur une autre montagne; et il y avait une vallée entre deux. Or, un homme s'avançait du camp des Philistins dans cet espace intermédiaire. Il avait nom Goliath, et était de Geth. Sa hauteur était de six coudées et un palme, environ dix pieds et demi. Il avait un casque d'airain sur la tête, et il était vêtu d'une cuirasse à écailles, dont le poids était de cinq mille sicles d'airain, environ cent cinquante livres. Et il avait des bottes d'airain, et un bouclier d'airain couvrait ses épaules. Et la hampe de sa lance était comme ces bois dont se servent les tisserands pour rouler dessus leur toile; et le fer de sa lance pesait six cents sicles, environ dix-huit livres. Et son écuyer marchait devant lui, portant un autre bouclier de devant. Et, s'arrêtant, il criait aux bataillons d'Israël : Pourquoi sortez-vous en bataille ? Ne suis-je pas Philistin, et vous serviteurs de Saül ? Choisissez un homme d'entre vous et qu'il descende vers moi. S'il peut me combattre et qu'il me frappe, nous serons vos serviteurs. Mais si je prévaux et le frappe, vous serez nos serviteurs, et vous nous servirez. Et le Philistin disait : J'ai défié aujourd'hui les bataillons d'Israël. Donnez-moi un homme et que nous combattions ensemble. Et Saül et tous les Israélites, entendant les paroles de ce Philistin, étaient étonnés et tremblaient. Ce Philistin se présenta ainsi matin et soir pendant quarante jours [2].

Cependant David était retourné d'auprès de Saül pour paître les troupeaux de son père, en Bethléhem. Ses trois frères aînés avaient suivi Saül à la guerre. Isaï, qui était un des hommes les plus avancés en âge de son temps, lui dit un jour : Prends pour tes frères une mesure de farine et ces dix pains, et cours à eux jusqu'au camp. Tu porteras aussi ces dix fromages à leur chef de mille, et tu verras si tes frères se portent bien. David se leva dès l'aube du jour, recommanda le troupeau à un berger, s'en alla avec tout ce que lui avait commandé Isaï, et vint à la circonvallation du camp. L'armée était

[1] *De oratore*, l. 3, n. 44. — [2] 1. Reg., 17, 1-11.

sortie pour combattre, et l'on entendait déjà les cris, signal du combat; car Israël s'était rangé en bataille, ainsi que les Philistins de leur côté [1].

David donc, laissant les vases qu'il avait apportés aux mains du gardien des bagages, courut dans les rangs, souhaita le bonjour à ses frères et s'informa de leur santé. Il parlait encore, lorsque Goliath parut, venant du camp des Philistins, et David lui entendit prononcer les mêmes paroles. Or, tous les Israélites, quand ils eurent vu cet homme, s'enfuirent de devant lui, tant ils en avaient peur. Cependant quelqu'un d'Israël vint à dire : Avez-vous vu cet homme qui est monté ? Il est monté pour défier Israël. Quiconque le frappera, le roi le comblera de grandes richesses, il lui donnera sa fille, et il rendra la maison de son père libre en Israël. David l'entendit. Pour s'en assurer davantage, il dit à ceux qui étaient avec lui : Que sera-t-il donné à l'homme qui aura frappé ce Philistin, et qui vengera l'opprobre d'Israël ? Car, qui est ce Philistin incirconcis pour insulter ainsi l'armée du Dieu vivant ? Et le peuple lui raconta la même parole, disant : Voilà ce qui sera donné à l'homme qui le frappera. Mais Éliab, frère aîné de David, l'ayant entendu parler ainsi avec les autres, se mit en colère contre lui, et lui dit : Pourquoi es-tu venu, et pourquoi as-tu délaissé ce peu de brebis au désert ? Je connais ton orgueil et la malice de ton cœur ; car tu n'es venu ici que pour voir la bataille. David répondit : Mais qu'ai-je donc fait ? Ne se peut-il pas dire un mot ? Et il se tourna d'auprès de lui vers un autre, fit la même question ; et le peuple lui fit la même réponse [2].

Ces paroles de David furent entendues et rapportées à Saül, qui se le fit amener. Arrivé en sa présence, David lui dit : Que le cœur de personne ne s'abatte à cause de cet homme. Ton serviteur ira et combattra ce Philistin. Saül objecta : Tu ne pourras aller sur ce Philistin pour le combattre ; car tu es un jeune homme, et lui un homme de guerre depuis sa jeunesse. Mais David reprit : Ton serviteur paissait le troupeau de son père, et un lion ou un ours venait et prenait un mouton du troupeau ; et je le poursuivais, et je le frappais et lui arrachais sa proie de la gueule. Et lorsqu'il se levait contre moi, je le prenais à la gorge et je le frappais et le tuais. C'est ainsi que ton serviteur a terrassé un lion et un ours : ce Philistin, cet incirconcis sera comme l'un d'entre eux pour avoir insulté les bataillons du Dieu vivant. Jéhova, qui m'a délivré de la main du lion et de la main de l'ours, me délivrera aussi de la main de ce Philistin-là. Saül lui dit alors : Va, et Jéhova soit avec toi.

[1] 1. Reg., 17, 12-21. — [2] *Ibid.*, 17, 22-30.

En même temps il le revêtit de son armure, ce qui suppose qu'il était à peu près de la même taille. Mais David, s'étant mis une épée au côté, commença d'essayer s'il pourrait marcher avec ces armes, ne l'ayant point fait jusqu'alors. Puis il dit à Saül : Je ne saurais marcher avec cela, parce que je n'y suis point accoutumé. S'en étant donc dépouillé, il prit son bâton à la main, choisit dans le torrent cinq pierres très-polies, les mit dans sa panetière, et, tenant à la main sa fronde, marcha contre le Philistin.

Le Philistin s'avançait de son côté et s'approchait de David, son écuyer marchant devant lui. Quand il eut regardé et vu un jeune homme, avec de vives couleurs et un beau visage, il le méprisa et lui dit : Suis-je donc un chien pour que tu viennes à moi avec un bâton? Et le Philistin maudit David par ses dieux, ajoutant : Viens à moi, et je donnerai ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre.

Mais David dit au Philistin : Tu viens à moi avec l'épée et la lance et le bouclier; mais moi, je viens à toi au nom de Jéhova Sabaoth, le Dieu des bataillons d'Israël, que tu as insulté. Aujourd'hui même Jéhova te donnera en ma main, et je te frapperai, et je te couperai la tête, et je donnerai les cadavres du camp des Philistins, en ce jour, aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre; et toute la terre saura que Dieu est en Israël; et toute cette multitude saura que c'est Jéhova qui sauve, non par l'épée et la lance, car à Jéhova est la guerre, et c'est lui qui vous livrera en nos mains.

En ce moment le Philistin venait et s'approchait; mais David se hâta, courut au-devant, mit sa main en sa panetière, prit une pierre, la lança avec la fronde, et frappa le Philistin au front, et la pierre s'enfonça dans son front, et il tomba la face contre terre. David l'emporta ainsi sur le Philistin par la fronde et la pierre, et il mit à mort le Philistin frappé. Comme il n'avait point d'épée en sa main, il courut, et, debout sur le Philistin, il saisit son épée, la tira hors du fourreau, et le tua, et lui coupa la tête.

Les Philistins, voyant que le plus fort d'entre eux était mort, s'enfuirent. Les enfants d'Israël et de Juda, au contraire, se levant avec de grands cris, poursuivirent les Philistins et les tuèrent jusqu'à Geth et Accaron. Puis, revenus sur leurs pas, ils s'emparèrent de leur camp.

Au moment que Saül vit sortir David contre le Philistin, il dit à Abner, chef de son armée : De qui ce jeune homme est-il fils? Vive ton âme, ô roi! si je le sais, répondit Abner. Le roi reprit : Demande de qui est fils ce jeune homme. Lors donc que David revint après avoir frappé le Philistin, Abner le prit et le conduisit devant Saül, ayant la tête du Philistin en sa main. Et Saül lui dit : Jeune homme,

de quelle famille es-tu? David répondit : Je suis fils de votre serviteur Isaï, de Bethléhem [1].

La question de Saül paraît étrange. David avait passé un temps considérable dans son palais, jouant de la harpe devant lui ; il l'avait même pris en affection et en avait fait son écuyer ; un peu auparavant, lorsqu'il le revêtit de ses propres armes, il dut nécessairement le reconnaître, ou du moins lui demander son nom. On répond que, par suite de la manie dont il était tourmenté, Saül pouvait manquer de mémoire, ou que, connaissant David, il voulait néanmoins, comme il s'agissait de lui donner sa fille, savoir plus exactement de quelle famille il était. Peut-être aussi que ce langage était un effet de la vanité et de la jalousie. Tandis qu'il voyait le formidable géant s'avancer avec ses bravades, il était prêt à tout donner à celui qui le tuerait ; mais à peine le voit-il étendu par terre, qu'il semble se repentir de ses promesses. Un roi qui tenait plus à être honoré devant les hommes qu'à n'être pas réprouvé de Dieu, devait entrevoir avec un secret dépit que cet honneur même allait passer en grande partie à un autre, à un de ses sujets, et cela sans qu'il pût y trouver à redire.

Quoi qu'il en soit de la conduite de Saül envers David, celle de son fils Jonathas fut bien différente. C'est un des plus beaux et des plus aimables caractères que l'on puisse trouver, même dans la sainte Écriture. Lorsque David eut achevé de parler à Saül, l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et il l'aima comme son âme. Saül, soit pour s'assurer de David, soit pour l'employer, soit par complaisance pour son fils, le retint auprès de lui de ce jour, et ne lui permit plus de retourner en la maison de son père. Jonathas fit donc avec David une étroite alliance ; car il l'aimait comme son âme. Jonathas se dépouilla de son manteau et le donna à David, ainsi que ses autres vêtements, jusqu'à son épée, et son arc, et son baudrier. Et David allait partout où Saül l'envoyait, et il agissait avec prudence. Saül donc lui donna le commandement des hommes de guerre, et il était agréable aux yeux de tout le peuple, et surtout en la présence des serviteurs de Saül [2].

Tant de gloire, et une gloire si subite, ne l'éblouit point, ne lui fit point méconnaître l'inanité de l'homme et la grandeur exclusive de Dieu. Dans la marche triomphale de l'armée victorieuse, il portait la tête de Goliath sur la pointe de son épée ; il la porta ainsi jusqu'à Jérusalem, pour la montrer aux Jébuséens qui occupaient la citadelle, et leur faire entendre, dès lors, qu'ils seraient un jour vaincus eux-mêmes par le vainqueur de Goliath. Puis il déposa l'épée du géant

[1] 1. Reg., 17, 31-58. — [2] *Ibid.*, 18, 1-5.

près du tabernacle du Dieu des armées, comme un témoignage public qu'à lui seul est la gloire et la victoire. Mais il nous reste de la pensée de son cœur un monument plus durable : c'est le psaume 143, que l'inscription grecque nous apprend avoir été composé contre Goliath [1].

« Béni soit Jéhova, mon boulevard, lui qui enseigne à mes mains le combat et à mes doigts la guerre ! Il est ma miséricorde et ma forteresse ; il est mon asile et mon libérateur, mon Dieu et mon bouclier. est en lui que j'ai espéré ; c'est lui qui me soumet mon peuple.

« O Jéhova ! qu'est-ce que l'homme, pour que vous soyez attentif à lui ? le fils de l'homme, pour que vous pensiez à lui ? L'homme est semblable au néant ; ses jours passent comme l'ombre.

« O Jéhova, abaissez les cieux et descendez ; touchez les montagnes, et elles fumeront. Faites briller la foudre, et vous les dissiperez ; lancez vos flèches, et ils seront dans l'effroi.

« Étendez votre main d'en haut ; délivrez-moi, sauvez-moi de l'abîme des eaux, de la main des fils de l'étranger ; eux dont la bouche parle le mensonge, eux dont la droite est la main de l'iniquité.

« O Dieu ! je vous chanterai un cantique nouveau ; je vous célébrerai sur le psaltérion, sur l'instrument à dix cordes ; vous qui sauvez les rois, qui rachetez David, votre serviteur, du glaive meurtrier.

« Délivrez-moi, sauvez-moi de la main des fils de l'étranger ; eux dont la bouche parle le mensonge, eux dont la droite est la main de l'iniquité.

« Leurs fils sont comme des plantes grandissant dans leur jeunesse ; leurs filles sont belles et parées comme les images d'un temple. Leurs celliers sont pleins ; ils regorgent de l'un à l'autre ; leurs brebis se multiplient par mille et par dix mille dans leurs métairies ; leurs bœufs sont chargés de graisse ; on ne voit dans leurs murs ni ouverture ni ruine ; on n'entend point de cris dans leurs places publiques. Heureux, disent-ils, heureux le peuple qui jouit de tout cela.

« Heureux seulement le peuple dont Jéhova est le Dieu ! »

L'on peut croire que ce cantique fut chanté au nom de Saül. Les fils de l'étranger sont naturellement les Philistins. La prière pour être délivré ou préservé de leur main, convient beaucoup mieux aux premiers commencements de David qu'à l'époque où il était monté sur le trône. Ces paroles : Vous me soumettez mon peuple, peuvent s'appliquer non-seulement à Saül, mais à David même ; car dès lors, à raison du commandement militaire, le peuple lui était soumis. Ce qui le lui soumettait encore bien davantage en un sens, c'était l'affec-

[1] Ps. 143, selon la Vulgate ; 144, selon les Septante et l'hébreu.

tion universelle. Ce fut même cette faveur populaire qui lui attira la disgrâce de Saül.

Lorsque David revint après avoir frappé le Philistin, les femmes sortirent de toutes les cités d'Israël au-devant du roi Saül, chantant et dansant au son des tambours, des cymbales et autres instruments de joie. Et les femmes, dans leurs danses et dans leurs chants, se répondaient l'une à l'autre et disaient : Saül a tué ses mille, et David ses dix mille. Cette parole mit Saül dans une grande colère et lui déplut extrêmement. Ils ont donné, dit-il, dix mille à David, et à moi mille. Que lui faut-il de plus, si ce n'est d'être roi ? Saül donc regardait David de mauvais œil depuis ce jour-là [1].

En ouvrant ainsi son cœur à la colère et à la jalousie, Saül ouvrait la porte à cet esprit de malice que Dieu avait commis pour le tourmenter. En effet, le jour suivant, l'esprit mauvais s'empara de lui, et il prophétisait au milieu de sa maison. Cependant David jouait de la harpe comme il avait coutume de faire. Or, Saül avait à la main une lance. Tout d'un coup il la lève et la jette, disant en lui-même : Je transpercerai David jusqu'à la muraille. Mais David, se détournant, évita le coup par deux fois. Alors Saül le craignit encore plus, voyant que l'Éternel était avec David et qu'il s'était retiré de lui. C'est pourquoi il l'éloigna d'auprès de sa personne et l'établit prince de mille. Ainsi David sortait et entrait à la tête du peuple, c'est-à-dire qu'il le menait à la guerre et le ramenait [2].

Quand il est dit de Saül, tourmenté par l'esprit malin, qu'il *prophétisait* dans sa maison, ce mot est pris dans un mauvais sens. Les vrais prophètes, animés de l'Esprit-Saint et élevés au-dessus d'eux-mêmes, disaient des choses surhumaines, faisaient quelquefois des actions extraordinaires, mais le tout avec calme et intelligence. Ceux, au contraire, qu'agite l'esprit mauvais, comme les énergumènes, parlent et agissent en désordre et malgré eux : tels que les païens nous représentent la pythonisse de Delphes ou la sibylle de Cumes, les cheveux hérissés, le regard farouche, le corps tremblant, la bouche écumante, faisant des cris et des hurlements, proférant par intervalles des paroles étranges, mal articulées, sans suite [3] ; tel était à peu près l'état de Saül dans ses moments de fureur.

[1] 1. Reg., 18, 6-9. — [2] *Ibid.*, 18, 10-13. — [3] Énéide, 6 et 9, etc. Virgile a dit de la sibylle :

At Phœbi nondùm patiens immanis in antro
Bacchatur vates, magnum si pectore possit
Excussisse deum : tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Saint Paul dit, au contraire, 1. Cor., 14, 32 : Et spiritus prophetarum prophetis subjecti sunt.

Mais autant ce malheureux prince, livré à Satan pour la perte de sa chair et le salut de son âme, présentait un spectacle déplorable ; autant David, dirigé par l'Esprit de Dieu, offrait-il un modèle de sagesse. Dans toutes ses voies il agissait prudemment, et l'Éternel était avec lui. Aussi, tout Israël et Juda l'aimait; car il allait et marchait à leur tête.

Saül, lui voyant tant de prudence, en eut encore plus peur et chercha à le perdre par la ruse. Il dit donc à David : Voilà ma fille aînée Mérob, je te la donnerai pour femme. Sois-moi seulement un fils de courage, et combats les combats de l'Éternel. Saül se disait en lui-même : Que ma main ne soit pas sur lui, mais la main des Philistins. En triomphant de Goliath, David avait déjà rempli toutes les conditions. Il ne s'en prévalut point, mais répondit à Saül : Qui suis-je, moi, et quelle est ma vie ou la famille de mon père en Israël, pour que je devienne le gendre du roi? Mais le temps étant venu où Mérob, fille de Saül, devait être donnée à David, elle fut donnée pour femme à Hadriel Molathite.

Cependant Michol, seconde fille de Saül, avait de l'affection pour David. Saül, l'ayant su, en fut bien aise. Il disait : Je la lui donnerai, afin qu'elle devienne sa ruine et que la main des Philistins soit sur lui. Pour cette fois, dit-il à David, tu seras mon gendre aujourd'hui. Puis, sans s'expliquer davantage, il donna cet ordre à ses serviteurs : Parlez à David en secret, disant : Voilà que tu plais au roi et que tous ses serviteurs t'aiment. Pense donc maintenant à devenir le gendre du roi. David leur répondit : Vous semble-t-il donc peu de chose d'être le gendre du roi? Pour moi, je suis pauvre et n'ai point de bien. Saül, ayant su par eux cette réponse, leur dit : Voici comme vous parlerez à David : Le roi n'a que faire de dot (c'est que parmi les Hébreux c'était le mari qui donnait la dot à la femme); il demande seulement cent prépuces de Philistins, afin que vengeance soit faite des ennemis du roi. Saül pensait à faire tomber David entre les mains des Philistins. David accepta la proposition, et, avant le temps marqué, il s'en alla avec ses gens, tua deux cents Philistins, et en apporta les prépuces au roi pour devenir son gendre; et ainsi Saül lui donna pour femme sa fille Michol, qui l'aimait beaucoup.

Saül, au contraire, ayant connu si clairement que l'Éternel était avec David, le craignit de plus en plus, et son aversion pour lui croissait tous les jours. Une circonstance qui devait la diminuer, l'augmenta encore. Les princes des Philistins s'étant mis en campagne, David fit paraître plus de prudence que tous les serviteurs de Saül, et son nom devint très-célèbre [1]. La haine de Saül en fut si irritée, qu'il

[1] 1. Reg., 18, 14-30.

parla à Jonathas, son fils, et à tous ses serviteurs, pour les porter à tuer David.

Mais Jonathas, qui aimait extrêmement David, l'en avertit, disant : Saül, mon père, cherche à te tuer : c'est pourquoi, je te prie, garde-toi le matin, et retire-toi en un lieu secret, et cache-toi. Pour moi, je sortirai avec mon père, et je me tiendrai auprès de lui, dans le champ où tu seras. Je parlerai de toi à mon père, et tout ce que je verrai, je te l'apprendrai.

Jonathas parla donc en faveur de David à son père Saül, et lui dit : Veuille le roi ne pécher point contre son serviteur David ; car il n'a point péché contre vous : au contraire, ses œuvres vous sont fort bonnes. Il a mis son âme sur sa main et a frappé le Philistin, et Jéhova opéra un grand salut dans tout Israël. Vous l'avez vu, et vous vous êtes réjoui. Pourquoi donc pécheriez-vous contre le sang innocent, en tuant David qui n'est point coupable ?

Saül écouta la voix de Jonathas, et fit ce serment : Vive Jéhova ! il ne mourra point. Jonathas appela donc David, lui raconta toutes ces paroles, le présenta de nouveau à Saül, et David fut devant lui comme il avait été auparavant. La guerre ayant ensuite recommencé, David marcha contre les Philistins, les combattit, en tailla en pièces un grand nombre, et mit le reste en fuite.

Quand il fut de retour de cette glorieuse expédition, il arriva que le malin esprit, envoyé par l'Éternel, se saisit encore de Saül. Il était assis dans sa maison une lance à la main. Et comme David jouait de la harpe devant lui, Saül tâcha de le transpercer avec sa lance contre la muraille. Mais David se détourna de devant Saül, et la lance se fixa dans la muraille. Il s'enfuit aussitôt, et se sauva ainsi cette nuit-là [1].

On s'étonnera peut-être de voir Saül toujours une lance à la main. C'est qu'anciennement c'était le symbole du commandement et de la souveraineté. Alors, dit Justin, les rois avaient encore pour diadème des lances, que les Grecs ont appelées sceptres [2]. Ce fut avec une espèce de lance, suivant l'hébreu, que Josué donna le signal pour l'attaque et la prise de la ville de Haï. Le nom de *quirites*, qui, chez les Romains, indiquait le droit de bourgeoisie souveraine, vient du vieux mot *cur, quir*, qui signifie lance [3]. Le père seul y avait le droit de la lance et du sacrifice. Et lorsqu'il fallait témoigner, devant le conseil public, des terres et des choses vivantes que l'on possédait, c'est la

[1] 1. Reg., 19, 1-10. — [2] Justin, l. 43, n. 3. Per ea adhuc tempora reges hastas pro diademate habebant, quas Græci sceptra dixere. Nam et ab origine rerum pro diis immortalibus, veteres hastas coluere : ob cujus religionis memoriam, adhuc deorum simulacris hastæ adduntur. — [3] Festus, Michelet, *Hist. rom.*, t. 1, p. 99.

lance à la main que s'y présentait le quirite, symbolisant et soutenant à la fois son droit par ses armes. Enfin les vieux Romains adoraient leur dieu Mars, l'auteur de leur empire, sous la forme d'une lance, de même que les Scythes l'adoraient sous la forme d'un sabre.

David avait échappé à la lance de Saül et s'était sauvé dans sa maison; mais il n'y fut pas plus en sûreté. Saül y envoya des gardes pour l'entourer la nuit, et le tuer au matin. Mais Michol, sa femme, l'en avertit, disant : Si tu ne sauves ton âme cette nuit, demain tu seras mort. Ensuite elle le descendit par la fenêtre, et il échappa de cette manière, s'enfuit et se sauva. Michol prit une statue, qu'elle coucha dans le lit de David; elle lui mit autour de la tête une peau de chèvre avec le poil, et sur le corps la couverture du lit. On peut croire que cette statue, en hébreu théraphim, était une espèce de portrait de son mari; car, au dire de quelques rabbins, tel était l'usage des dames de qualité de ce temps.

Dès le point du jour, Saül envoya des gardes pour enlever David; mais Michol dit : Il est malade. Saül en renvoya d'autres avec ordre de le voir, disant : Apportez-le-moi dans son lit afin qu'il meure. Mais quand les messagers furent venus, voilà qu'il n'y avait dans le lit qu'une statue qui avait la tête couverte d'une peau de chèvre. Saül dit à Michol : Pourquoi m'as-tu ainsi trompé, et as-tu laissé fuir mon ennemi? Elle répondit : Parce qu'il m'a dit : Laisse-moi aller, autrement je te tue [1].

David s'était sauvé près de Samuël, en Ramatha; il lui raconta tout ce que lui avait fait Saül. Et Samuël et lui s'en allèrent et demeurèrent en Naïoth, qui paraît avoir été une maison de campagne, où il y avait une école ou communauté de prophètes.

Saül, ayant appris que David était en Naïoth, près de Ramatha, envoya des soldats pour le prendre. Mais quand ceux-ci virent la troupe des prophètes qui prophétisaient, et Samuël qui présidait parmi eux, ils furent saisis eux-mêmes de l'esprit de Dieu, et commencèrent à prophétiser comme les autres, en chantant avec eux les louanges de l'Éternel. Lorsqu'on l'eut annoncé à Saül, il envoya d'autres messagers; mais ceux-là aussi prophétisèrent. Il en envoya pour la troisième fois, qui prophétisèrent encore. Alors, enflammé de colère, Saül s'en alla lui-même en Ramatha, et vint jusqu'à la grande citerne qui est en Socho. Là il demanda où étaient Samuël et David. On lui dit : En Naïoth de Rama. Aussitôt il y alla; mais il fut lui-même saisi de l'Esprit de Dieu, et il prophétisait durant tout le chemin, jusqu'à ce qu'il fût à Naïoth, près de Rama. Alors il se dépouilla aussi lui-même de

[1] 1. Reg., 19, 11-17.

ses habits royaux, prophétisa avec les autres devant Samuël, et demeura ainsi nu par terre, le reste du jour et toute la nuit, couvert seulement de sa tunique; ce qui donna de nouveau lieu au proverbe: Saül est-il donc aussi parmi les prophètes [1]?

Balaam était venu pour maudire, et Dieu le força de bénir. Il en arrive de même à Saül et à ses gens. Les satellites des Pharisiens, envoyés pour prendre Jésus-Christ, s'en reviendront pareillement dire à leurs maîtres : Jamais homme n'a parlé comme cet homme [2]. On remarque aussi que, quand il a été dit précédemment que Samuël ne vit plus Saül, cela veut dire qu'il n'alla plus le voir. De même, lorsque Saül est dit nu, cela s'entend de ses vêtements royaux; car ce que Sénèque observe du latin, est vrai pour toutes les langues : on y appelle nu tout homme mal vêtu [3].

David, s'étant enfui de Naïoth, vint trouver Jonathas, et lui dit : Qu'ai-je fait? quelle est mon iniquité, et quel est mon péché contre ton père, pour qu'il demande mon âme? Non, lui dit Jonathas, tu ne mourras point; car mon père ne fait aucune parole, ni grande ni petite, qu'il ne la révèle à mon oreille : m'aurait-il donc caché cette parole seule? cela n'est pas. Mais David l'adjura de nouveau : Ton père sait très-bien que j'ai trouvé grâce à tes yeux, et il dira : Que Jonathas ne sache point ceci, de peur qu'il ne s'en afflige; car, vive Jéhova! et vive ton âme! il n'y a, pour ainsi dire, qu'un pas entre moi et la mort. Jonathas lui dit alors : Tout ce que dira ton âme, je le ferai. David reprit : Voici que demain est le premier jour du mois, et j'ai coutume de m'asseoir à table auprès du roi; laisse-moi donc aller me cacher dans un champ jusqu'au soir du troisième jour. Si ton père me demande, tu lui répondras : David m'a demandé d'aller en hâte à Bethléhem, sa cité, parce qu'il y a là un sacrifice solennel pour toute sa famille. S'il te dit : C'est bien, la paix sera avec ton serviteur: mais s'il se met en colère, sache que de sa part le mal est à son comble. Fais donc cette grâce à ton serviteur, puisque tu as fait entrer ton serviteur avec toi en une alliance de Jéhova. S'il est en moi quelque iniquité, tue-moi toi-même, mais ne me conduis point à ton père. Loin de toi tout cela! répondit Jonathas; mais, si je puis connaître que la malice de mon père est prête à s'accomplir contre toi, je te l'annoncerai certainement. Mais, reprit David, si ton père te répond quelque chose de funeste, qui me le dira? Alors Jonathas lui dit : Viens, et allons dans la campagne. Et quand ils furent sortis tous deux dans les champs, Jonathas dit à David : Jéhova! Dieu d'Israël!

[1] 1. Reg., 19, 18-24. — [2] Joan., 7, 46. — [3] Sic qui malè vestitum et pannosum vidit, nudum se vidisse dicit. Seneca, *de Benefic.*, l. 5.

si je reconnais les desseins de mon père, demain ou le jour d'après, et qu'il y ait quelque chose de favorable pour David, et que je n'envoie pas aussitôt vers toi et ne te l'apprenne, que Dieu fasse à Jonathas ceci, et qu'il y ajoute cela. Que si mon père trouve bon de persévérer dans sa malice contre toi, je le révèlerai à ton oreille et je te laisserai partir, afin que tu ailles en paix, et que l'Éternel soit avec toi, comme il a été avec mon père. Et si je vis, tu me rendras la miséricorde de l'Éternel; mais si je meurs, tu ne retireras point ta miséricorde de ma maison à jamais.

Jonathas fit donc alliance avec la maison de David, auquel il jura de nouveau de l'aimer; car il l'aimait en effet comme l'amour de son âme. Il ajouta : Demain sera le premier jour du mois, et tu seras demandé; car ta place sera vide pendant deux jours. Le troisième, qui sera un jour d'œuvre, tu viendras promptement au lieu où tu dois te cacher, et tu te tiendras près de la pierre nommée Ézel; et je tirerai trois flèches près de cette pierre, et je les lancerai comme pour atteindre un but. Et voilà que j'enverrai un petit garçon, en lui disant : Va, et apporte-moi les flèches. Si je dis au garçon : Les flèches sont en deçà de toi, ici, apporte-les; viens me trouver, car la paix est avec toi, et, vive l'Éternel! tu n'auras rien à craindre. Mais si je dis à l'enfant : Voilà que les flèches sont au delà de toi, va en paix; car l'Éternel voudra que tu t'en ailles. Quant à la parole que nous avons dite, toi et moi, voilà que l'Éternel est entre toi et moi à jamais [1].

Sainte amitié de David et de Jonathas, qui avez l'Éternel pour dépositaire, que vous êtes belle, que vous êtes sublime! Ils sont rivaux de gloire, vous n'en faites qu'un cœur. Ils sont compétiteurs du même trône, vous soumettez d'avance le fils de roi au berger. Ni la fureur jalouse d'un père, ni le souffle pestilentiel de la cour, ne peuvent troubler un moment votre merveilleux empire. Venue du Ciel, vous êtes élevée et pure comme lui.

La fête durant laquelle Jonathas devait sonder les dispositions de son père à l'égard de David était une néoménie, ou fête de la nouvelle lune. Ces fêtes ont été célébrées par toutes les nations anciennes. Moïse nous en montre l'origine dans l'histoire même de la création, lorsqu'il dit que Dieu a fait le soleil et la lune pour être les signes des temps, des jours et des années [2]. Les années se mesuraient par la révolution du soleil, les mois par la révolution de la lune; chaque lune nouvelle commençait un nouveau mois, et déterminait ainsi les fêtes qui devaient s'y célébrer. La réapparition de cet astre n'était pas d'ailleurs de peu d'intérêt pour les peuples pasteurs qui gar-

[1] 1. Reg., 20, 1-23. — [2] Gen., 1, 14

daient la nuit leurs troupeaux dans les déserts. Aussi, neuf à dix siècles avant qu'aucun auteur profane nous parle de néoménie, Moïse, qui défendait si sévèrement le culte de la lune, réglait dans la loi divine comment les enfants d'Israël devaient annoncer, par le son des trompettes, les calendes aux premiers jours du mois, quels sacrifices il fallait y offrir, quels festins on pouvait y faire. Il y revient en plus d'un endroit; mais nulle part il ne l'institue [1], ce qui suppose qu'elle remontait plus haut. En effet, il est dit dans un psaume, suivant l'hébreu : Sonnez la trompette à la néoménie, à ce grand jour de solennité; c'est un précepte pour Israël et une ordonnance du Dieu de Jacob. Il l'a imposée à Joseph lorsqu'il entra dans la terre d'Égypte, où il entendit une langue qu'il ne connaissait pas [2]. D'après cela, Jacob et sa postérité auraient observé les néoménies deux cents ans avant Moïse. Les néoménies incomparablement plus récentes des païens furent une corruption de ces néoménies primitives : au lieu d'y adorer, comme les enfants de Jacob, le Créateur du soleil, de la lune et des étoiles, leurs hommages s'adressèrent à ces astres mêmes ou à d'autres faux dieux.

Les mois des Juifs sont de vingt-neuf et de trente jours. Quand le mois est de trente, la fête de la néoménie ou des calendes dure deux jours, savoir : le trente du mois qui finit et le premier du mois qui commence. C'est ce qui eut lieu dans la circonstance dont il est ici question.

David se cacha donc dans le champ; et le premier jour du mois étant venu, le roi se mit à table pour manger. Il s'assit, suivant sa coutume, sur son siége, qui était contre la muraille. Jonathas, se levant, s'assit à un de ses côtés, et Abner de l'autre; et la place de David parut vide. Saül n'en dit rien ce jour-là, présumant qu'il était retenu par quelque impureté légale. Le second jour de la fête étant venu, la place de David se trouva encore vide. Alors Saül dit à son fils Jonathas : Pourquoi le fils d'Isaï n'est-il point venu manger ni hier ni aujourd'hui? Jonathas répondit à Saül : David m'a prié avec beaucoup d'instance d'agréer qu'il allât à Bethléhem, en me disant : Laisse-moi aller, de grâce, car nous avons un sacrifice de famille dans la cité, et un de mes frères m'a mandé d'y venir. Maintenant donc, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, permets que j'y aille aussitôt et que je voie mes frères. C'est pourquoi il n'est pas venu à la table du roi. A ces mots, Saül s'emporta contre Jonathas jusqu'à lui dire : Fils d'une femme prostituée, ne sais-je pas que tu aimes le fils d'Isaï, à

[1] Num., 10, 10-28, 11-29, 6. — [2] *Al Eretz Mizraïm*, Ps. 81, 6, selon l'hébreu. *Dict. de Bergier*, art. *Néoménie*.

la honte et à la honte de ton infâme mère? Car tous les jours que le fils d'Isaï vivra sur la terre, tu ne seras point affermi, toi ni ton royaume. Envoie donc présentement, et amène-le-moi, car il est fils de la mort! Jonathas répondit à Saül, son père : Pourquoi mourra-t-il? qu'a-t-il fait? Pour toute réponse, Saül saisit sa lance pour le frapper. Jonathas connut ainsi que son père avait résolu de tuer David. Il se leva donc de table dans une grande colère, et il ne mangea point ce second jour de la fête; car il était affligé à cause de David, et parce que son père l'avait outragé lui-même.

Le lendemain, dès le point du jour, Jonathas vint dans le champ, selon qu'il en était convenu avec David, et amena avec lui un petit garçon, auquel il dit : Va, et m'apporte les flèches que je tire. L'enfant ayant couru, Jonathas en tira une autre plus loin. L'enfant étant donc venu au lieu où était la première flèche que Jonathas avait tirée, Jonathas cria derrière lui : Regarde, voilà que la flèche est au delà de toi. Il lui cria encore : Va vite, hâte-toi, ne t'arrête point. L'enfant, ayant ramassé les flèches de Jonathas, les rapporta à son seigneur, sans rien comprendre à ce qui se faisait; il n'y avait que Jonathas et David à le savoir. Jonathas donna ensuite ses armes à l'enfant, et lui dit : Va, et porte-les à la ville.

Quand l'enfant s'en fut allé, David se leva du lieu qui était vers le midi. Tombant prosterné sur la terre, il adora par trois fois Jonathas; puis, s'étant embrassés tous les deux, ils se pleuraient l'un l'autre, mais David beaucoup plus. Jonathas lui dit enfin : Va en paix; c'est comme nous avons juré ensemble au nom de Jéhova, disant : Jéhova soit entre moi et toi, et entre ma race et la tienne à jamais! Et David se leva et s'en alla; mais Jonathas rentra dans la ville [1].

Après cela, David vint à Nobé, où était le tabernacle, vers le grand prêtre Achimélec, nommé aussi Abiathar. Achimélec fut surpris de sa venue, et lui dit : D'où vient que vous êtes seul et qu'il n'y a personne avec vous? David lui répondit : Le roi m'a donné un ordre et m'a dit : Que personne ne sache pourquoi je t'ai envoyé, ni ce que je t'ai commandé; car j'ai convoqué mes gens en tel et tel lieu. Maintenant donc, si vous avez quelque chose en vos mains, cinq pains, ou ce que vous trouverez, donnez-les-moi. Le grand prêtre, répondant à David, lui dit : Je n'ai point sous la main de pains ordinaires, mais seulement du pain sanctifié et réservé aux prêtres; cependant je vous en donnerai, pourvu que vos gens soient purs, particulièrement par rapport aux femmes. Pour ce qui est des femmes, reprit David, depuis hier et avant-hier que nous sommes partis, nous ne

[1] 1. Reg., 20, 24-43.

nous en sommes point approchés, et nos vêtements aussi étaient purs. Il est vrai qu'il y est arrivé quelque impureté légale en chemin; mais ils en seront aujourd'hui purifiés avant qu'ils mangent les pains que vous nous donnerez. Le grand prêtre lui donna donc du pain sanctifié, car il n'y en avait point là d'autres que les pains de proposition qui avaient été enlevés de la présence de l'Éternel, pour y placer des pains chauds.

Or, en ce jour-là, un homme des serviteurs de Saül était retenu devant l'Éternel par quelque vœu : son nom était Doëg, Iduméen, le plus puissant des pasteurs de Saül.

David dit encore à Achimélec : N'avez-vous point ici quelque lance ou épée ? car je n'ai point pris avec moi mon épée ni mes armes, parce que l'ordre du roi pressait fort. Le grand prêtre lui répondit : Voici l'épée de Goliath le Philistin, que vous avez tué dans la vallée du Térébinthe, autrement du Chêne ; consacrée à l'Éternel, elle est enveloppée dans un drap derrière l'éphod ; si vous la voulez, prenez-la ; car il n'y en a point ici d'autre. David lui dit : Il n'y en a point comme celle-là, donnez-la-moi [1].

Sans doute David ne fit pas bien d'user de dissimulation et de mensonge pour obtenir du grand prêtre des vivres et une épée. Lui-même reconnaîtra bientôt sa faute. Cependant il ne devait pas prévoir que Saül punirait le grand prêtre, surtout aussi cruellement qu'il le fit, d'une action, non-seulement innocente, mais louable, puisqu'elle a été louée par le Christ dans l'Évangile [2].

David s'enfuit donc ainsi de devant Saül et se réfugia vers Akis, roi de Geth, croyant qu'il y serait fort en sûreté. Mais les officiers d'Akis lui dirent : N'est-ce pas là ce David qui est comme le roi de ce pays-là ? N'est-ce point pour lui qu'on a chanté dans les danses publiques : Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille ? David recueillit ces paroles en son cœur, et il commença de craindre extrêmement Akis, roi de Geth. C'est pourquoi il changea de contenance devant leurs yeux, il contrefit l'insensé entre leurs mains, il heurtait et barbouillait les battants de la porte et laissait descendre sa salive sur sa barbe. Akis dit donc à ses serviteurs : Voyez-vous cet insensé ? Pourquoi l'avez-vous amené vers moi ? Est-ce que je n'ai point assez de fous, pour que vous ayez amené celui-ci faire ses folies en ma présence ? Un tel homme entrera-t-il ainsi dans ma maison [3] ?

Échappé de ce péril, David s'enfuit en la caverne d'Odollam, au pays de Juda. Ses frères et toute la maison de son père, l'ayant appris, vinrent l'y trouver. Et tous ceux qui étaient dans la détresse, et

[1] 1. Reg., 21, 1-9. — [2] Marc, 2, 26. — [3] 1. Reg., 21, 10-15.

ceux qui étaient ou accablés de dettes ou mécontents, s'assemblèrent près de lui et il devint leur prince. Ils étaient environ quatre cents.

David s'en alla de là en Maspha, qui est au pays de Moab, et il dit au roi de Moab : Que mon père et ma mère, je vous en supplie, demeurent avec vous, jusqu'à ce que je sache ce que Dieu fera de moi. Et il les laissa auprès du roi de Moab, et ils y demeurèrent tout le temps que David fut dans cette forteresse de Maspha [1].

Pendant qu'il était là, il lui vint des enfants de Benjamin et de Juda. Il sortit au-devant d'eux, et leur dit : Si vous venez avec un esprit de paix pour me secourir, je ne veux avoir qu'un même cœur avec vous ; mais si vous venez de la part de mes ennemis pour me surprendre, quoiqu'il n'y ait aucune iniquité dans mes mains, que le Dieu de nos pères voie et juge. Alors Amasaï, le chef des trente, tout transporté en lui-même, répondit : Nous sommes à toi, ô David ! nous sommes avec toi, ô fils d'Isaï ! La paix, la paix avec toi ! La paix avec ceux qui prennent ta défense ; car ton défenseur est ton Dieu ! David les reçut donc, et les établit officiers dans ses troupes [2].

Dieu lui avait encore envoyé un autre secours : c'était le prophète Gad. Un jour ce prophète lui dit : Ne demeure pas dans ce fort ; pars, et va dans la terre de Juda. Et David partit, et vint en la forêt d'Hareth.

Saül apprit bientôt qu'on avait vu reparaître David avec les gens qui l'accompagnaient. Étant donc un jour en Gabaa, sous l'arbre qui est en Ramatha, tenant la lance en sa main, et tous ses serviteurs autour de lui, il dit à ses serviteurs qui l'entouraient : Écoutez donc, fils de Jémini : Sans doute le fils d'Isaï vous donnera à tous des champs et des vignes, et vous fera tous tribuns et centeniers, puisque vous avez tous conspiré contre moi, et que nul ne me révèle ce qui se passe. Mon fils même a fait alliance avec le fils d'Isaï, et nul d'entre vous qui me plaigne, nul qui révèle quoi que ce soit à mon oreille ! Et mon propre fils a soulevé mon serviteur contre moi, pour me tendre des piéges jusqu'à ce jour.

Doëg, Iduméen, qui se tenait en ce moment auprès des officiers de Saül, lui répondit : J'ai vu venir le fils d'Isaï en Nobé, auprès d'Achimélec, fils d'Achitob, qui a consulté pour lui Jéhova, lui a donné des vivres et l'épée de Goliath le Philistin.

Le roi donc envoya appeler Achimélec, fils d'Achitob, le grand prêtre, avec tous les prêtres de la maison de son père qui étaient à Nobé ; et ils vinrent tous trouver le roi.

Saül dit : Écoute donc, fils d'Achitob. Lequel répondit : Me voici,

[1] 1. Reg., 22, 1-4. — [2] 1. Paral., 12, 16-18.

seigneur. Et Saül lui dit : Pourquoi avez-vous conspiré contre moi, toi et le fils d'Isaï, et lui as-tu donné des pains et l'épée ? Et pourquoi as-tu consulté Dieu pour lui, afin qu'il s'élevât contre moi, persévérant à me dresser des embûches jusqu'à ce jour ? Achimélec répondit au roi : Et qui, entre tous tes serviteurs, est fidèle comme David, lui, le gendre du roi, qui marche à ton commandement, et qui est plein de gloire en ta maison ? Est-ce donc aujourd'hui que j'ai commencé à consulter Dieu pour lui ? Loin de moi que le roi soupçonne son serviteur d'une telle chose, non plus que toute la maison de mon père ; car ton serviteur n'a rien su de ce que tu dis, ni peu ni beaucoup.

A une justification si simple et si complète, Saül, désormais plus tyran que roi, dit pour toute réponse : Tu mourras de mort, Achimélec, toi et toute la maison de ton père. En même temps il dit aux coureurs qui l'environnaient : Tournez-vous, et mettez à mort les prêtres de Jéhova, car leur main est avec David ; ils savaient bien qu'il s'enfuyait, et ils ne m'en ont point donné avis. Mais ses gardes, sachant qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, se refusèrent à cet ordre inique et sacrilége, et ne voulurent pas étendre la main sur les prêtres de l'Éternel. Leur délateur fut leur bourreau. Sur le commandement de Saül, l'Iduméen Doëg les égorgea au nombre de quatre-vingt-cinq, vêtus qu'ils étaient de l'éphod sacerdotal. Saül ne borna pas là sa cruauté : par le ministère du même satellite, il fit passer au fil de l'épée toute la ville de Nobé, hommes, femmes, enfants, jusqu'à ceux qui étaient à la mamelle ; il n'épargna pas même les animaux. Le seul Abiathar, fils du grand prêtre, échappa à cet horrible massacre et se réfugia auprès de David, qui le reçut avec amitié et lui dit : Je savais bien que Doëg l'Iduméen, s'étant trouvé là lorsque j'y étais, ne manquerait pas d'avertir Saül. Je suis cause de la mort de toute la maison de ton père. Demeure avec moi, ne crains point. Il entreprendrait sur ma propre vie, quiconque entreprendrait sur la tienne ; car tu m'es un dépôt sacré confié à ma garde [1].

David ne parle ni de Saül ni de Doëg ; il s'accuse lui-même. C'est le propre des âmes excellentes, dit à ce sujet saint Grégoire le Grand, de se croire coupables en des choses où elles ne le sont pas [2]. Les vrais, les seuls coupables ici sont Doëg et Saül : Doëg, le courtisan qui, dans sa déclaration, supprime la circonstance principale, savoir que le pontife n'assista David que comme envoyé de Saül et pour

[1] 1. Reg., 22, 5-23. — [2] Bonarum mentium est, ibi culpam agnoscere ubi culpa non est.

accélérer le service du roi : puis le tyran qui, sur une déclaration pareille et malgré la noble justification de l'accusé, fait égorger à l'instant et le pontife, et quatre-vingt-quatre prêtres, et toutes leurs familles, et une ville entière. Tyrannie exécrable ! Dieu, toutefois, qui tourne la rage même des démons à l'accomplissement de ses desseins de justice ou de miséricorde, tourna également ici la fureur de Saül à l'accomplissement de ce qu'il avait prédit à Héli, sur les descendants de ses deux fils Ophni et Phinéès, qui avaient déshonoré son sacerdoce, savoir : qu'il couperait le bras droit de ceux de sa race et qu'ils n'arriveraient point jusqu'à la vieillesse [1].

Après ce massacre des prêtres, on pouvait tout attendre de Saül. Il n'est donc pas étonnant s'il trempa ses mains dans le sang des Gabaonites. C'était, comme on sait, un peuple d'Amorrhéens à qui Josué et les chefs d'Israël avaient juré de conserver la vie. Saül, par un faux zèle, et comme pour réparer la négligence des enfants d'Israël et de Juda, entreprit de les exterminer au mépris de ce serment et en fit mourir un grand nombre. Nous verrons la vengeance qui en sera faite sur sa postérité [2].

Pendant que David était dans la forêt d'Hareth, on vint lui dire : Voilà que les Philistins attaquent Céila, ville de la tribu de Juda, et qu'ils pillent les granges du pays. Il consulta l'Éternel, disant : Irai-je et frapperai-je les Philistins ? Et l'Éternel dit à David : Va et frappe les Philistins, et tu sauveras Céila. Mais les gens qui étaient avec David lui dirent alors : Voilà que nous sommes ici au milieu de la Judée, et nous avons à craindre ; que sera-ce donc si nous allons à Céila attaquer les troupes des Philistins sur leurs frontières ? David consulta donc de nouveau l'Éternel ; et l'Éternel lui répondit : Lève-toi et va en Céila ; car je livrerai les Philistins en ta main. David s'en alla donc avec les siens à Céila, combattit contre les Philistins, en fit un grand carnage, emmena leurs troupeaux et sauva les habitants de Céila.

Or, quand Abiathar, fils d'Achimélec, se réfugia vers David, il apporta avec lui l'éphod du grand prêtre, par où l'on consultait l'Éternel.

Lorsque Saül eut appris que David était venu à Céila, il dit : Dieu me l'a livré entre les mains ; il est pris, puisqu'il est dans une ville où il y a des portes et des serrures. Il commanda donc à tout le peuple de marcher secrètement contre Céila et d'y assiéger David et ses gens. Mais David ayant su que Saül préparait secrètement sa ruine, il dit au prêtre Abiathar : Revêts-toi de l'éphod. Et David dit : Jé-

[1] 1. Reg., 2, 31. — [2] 2. Reg., 21.

hova, Dieu d'Israël, votre serviteur a entendu dire que Saül se prépare à venir en Céila pour détruire cette ville à cause de moi. Les hommes de Céila me livreront-ils entre ses mains ? et Saül y descendra-t-il comme votre serviteur l'a ouï dire ? Jéhova, Dieu d'Israël, faites-le connaître à votre serviteur. Et Jéhova dit : Il descendra. David dit encore : Les hommes de Céila me livreront-ils, moi et mes gens, en la main de Saül ? L'Éternel répondit : Ils vous livreront. David se leva donc avec les siens, près de six cents, et, sortis de Céila, ils erraient çà et là incertains. Saül, ayant appris que David s'était échappé de Céila, ne parla plus d'y marcher.

David cependant demeurait au désert, dans des lieux très-forts. Il se retira, en particulier, en la partie méridionale de Juda, sur la montagne du désert de Ziph, qui était couverte de forêts. Saül le cherchait sans cesse, mais Dieu ne le livra point entre ses mains [1].

Pendant qu'il était là, onze braves de la tribu de Gad vinrent l'y trouver. Ils étaient très-vaillants dans le combat, se servant du bouclier et de la lance ; leur face était comme la face du lion, et ils égalaient à la course les chevreuils des montagnes. L'Écriture nous a conservé leurs noms, et ils furent dans la suite des principaux chefs de l'armée [2].

Une visite plus inattendue vint consoler le fugitif. Jonathas, fils de Saül, se leva et s'en alla vers David en la forêt, fortifia sa main, c'est-à-dire son courage en Dieu, et lui dit : Ne crains point ; car la main de mon père Saül ne te trouvera point, et tu régneras sur Israël, et moi, je serai le second après toi ; mon père Saül le sait bien lui-même. Et ils firent tous deux alliance devant l'Éternel. David demeura en la forêt, et Jonathas retourna en sa maison [3].

Mais ce qui soutenait David bien plus encore que l'amitié de Jonathas, c'était l'amitié de Dieu. Voilà son appui, sa force, son espoir, son conseil, son refuge. Avec Jonathas, c'est Dieu qu'il prend à témoin de son innocence contre Saül.

« Jéhova, mon Dieu ! c'est en vous que j'espère ; sauvez-moi de tous ceux qui me persécutent, et délivrez-moi. De peur que mon ennemi, comme un lion, ne ravisse mon âme, ne la déchire, et que je ne trouve pas de libérateur.

« Jéhova, mon Dieu ! si j'ai fait ce dont on m'accuse, si l'iniquité

[1] 1. Reg., 23, 1-15. — [2] 1. Paral., 12, 8-15. — [3] 1. Reg., 23, 16-18. Et surrexit Jonathas filius Saül, et abiit ad David in silvam, et confortavit manus ejus in Deo, dixitque ei : Ne timeas : neque enim inveniet te manus Saül patris mei, et tu regnabis super Israël, et ego ero tibi secundus ; sed et Saül pater meus scit hoc. Percussit ergò uterque fœdus coram Domino : mansitque David in silvâ : Jonathas autem reversus est in domum suam.

est dans mes mains, si j'ai rendu le mal à ceux qui vivaient en paix avec moi, si, sans raison, j'ai accablé mon ennemi, qu'il poursuive mon âme, qu'il saisisse et qu'il foule par terre ma vie, et qu'il fasse habiter ma gloire dans la poussière.

« — Réveillez-vous, ô Jéhova ! exécutez l'arrêt que vous avez porté. — Jugez-moi, ô Éternel ! selon ma justice et mon innocence.

« Leur impiété consumera les pervers ; mais vous affermirez le juste, vous qui sondez les reins et les cœurs. Dieu est mon bouclier, c'est lui qui sauve ceux qui ont le cœur droit. Dieu est un juge plein d'équité, il menace tout le jour. Si vous ne retournez à lui, il aiguisera son glaive ; son arc est tendu, il l'a préparé ; il a rempli son carquois d'instruments de mort, il lancera des flèches brûlantes.

« Le voilà, cet homme, en travail d'iniquité ; il a conçu le labeur, et il n'enfante que le mensonge. Il ouvre un précipice, il le creuse, et il tombe dans le gouffre qu'il a préparé ; son labeur retombera sur sa tête, et son iniquité pèsera sur son chef.

« Moi, je rendrai gloire à Jéhova, qui fait justice ; je chanterai le nom de Jéhova, le Très-Haut [1]. »

Cet homme que David ne nomme point, qu'il n'appelle pas même son ennemi, c'est évidemment Saül. Sans cesse en travail d'iniquité, sans cesse il concevait de mauvais desseins, sans cesse il combinait de nouveaux stratagèmes pour perdre David ; mais tous ses desseins avortent, tous ses stratagèmes échouent, et avec toutes ses conceptions il n'enfante que la honte d'y être trompé toujours. Il creuse une fosse, et il y tombe ; il veut perdre David, et il l'élève ; il veut élever sa propre maison, et il la perd.

Quant aux flatteurs de ce malheureux prince qui envenimaient son cœur déjà ulcéré, et par leurs perfides conseils le poussaient sans cesse au crime et par là même à sa perte, David appelle contre eux le jugement du Ciel.

« Prêtez l'oreille à mes paroles, ô Jéhova ! entendez mes soupirs, soyez attentif à la voix de mon cri, ô mon roi et mon Dieu, parce que je prierai vers vous. O Éternel ! dès le matin vous entendrez ma voix, dès le matin je me disposerai à paraître devant vous, et je reconnaîtrai que vous êtes un Dieu qui n'aimez pas l'iniquité.

« Le méchant n'habitera pas près de vous ; les injustes ne subsisteront pas devant vos regards. Vous haïssez les artisans d'iniquité : vous perdrez ceux qui profèrent le mensonge ; l'Éternel aura en horreur l'homme de sang et le fourbe.

« Pour moi, grâce à la multitude de vos miséricordes, j'entrerai

[1] Psaume 7.

dans votre demeure; j'adorerai dans le temple de votre sainteté, rempli de votre crainte.

« O Jéhova! guidez-moi dans votre justice; à cause de ceux qui me dressent des embûches, dirigez ma voie devant vous. Car la vérité n'est point sur leurs lèvres; leur cœur n'est que piéges, leur bouche un sépulcre ouvert: ils affinent leur langue. Jugez-les, ô Dieu! qu'ils tombent du haut de leurs conseils; rejetez-les à cause de la multitude de leurs crimes, car c'est contre vous qu'ils se sont révoltés.

« Mais qu'ils se réjouissent, tous ceux qui espèrent en vous; ils chanteront à jamais; vous les couvrirez de vos ailes, et ils tressailliront en vous, ceux qui aiment votre nom. Car vous bénirez le juste, ô Jéhova! vous le couronnerez de votre bienveillance comme d'un bouclier [1]. »

David composa en particulier un chant d'imprécation contre le courtisan Doëg, qui calomnia par sa délation insidieuse, et ensuite égorgea de sa main les prêtres de l'Éternel.

« Pourquoi te fais-tu gloire de ta méchanceté, toi qui n'es puissant que dans le crime? Tout le jour ta langue médite des embûches: elle blesse traîtreusement comme un rasoir bien affilé. Tu as aimé le mal plus que le bien, le mensonge plus que le langage de la justice. Ce que tu as aimé, ce sont des paroles de ruine, langue de fourbe.

« Aussi, Dieu te détruira pour toujours; il t'enlèvera, il t'arrachera de ta demeure, il te déracinera de la terre des vivants.

« Et les justes verront, et ils seront saisis d'effroi, et ils riront de lui: Le voilà, cet homme qui n'a pas pris Dieu pour sa force, qui s'est confié en la multitude de ses richesses, qui s'est affermi sur ses impostures.

« Moi, je suis comme un olivier qui se couvre de feuillage dans la maison de Dieu; j'ai espéré en la miséricorde de Dieu pour jamais et toujours. Je vous rendrai d'éternelles actions de grâces, parce que c'est vous qui le faites; et je me confierai en votre nom, parce qu'il est la bonté même pour vos élus [2]. »

On voit ici à quoi se réduisent les imprécations de David: à commenter une de ses paroles: Si vous ne revenez à Dieu, il aiguisera son glaive. Que les méchants se convertissent, tel est son premier désir: s'ils s'obstinent dans le mal, il leur prédit les châtiments du Ciel. Ces prédictions, surtout dans le grec et le latin, prennent quelquefois la forme de souhaits; mais elles ne changent pas pour cela de nature. D'ailleurs, souhaiter que Dieu punisse les méchants en ce monde, le

[1] Ps. 5. — [2] *Ibid.*, 51.

souhaiter, non par esprit de vengeance, mais par zèle de la justice et de la gloire de Dieu, mais afin de voir cesser les blasphèmes contre la Providence et le scandale des faibles, mais afin que les coupables eux-mêmes soient pour ainsi dire contraints de se sauver pour l'éternité ; non-seulement il n'y a point de péché, mais c'est un sentiment louable. David enfin ne prononce point ses anathèmes contre tous les pécheurs sans distinction ; il ne parle pas de ceux qui pèchent par faiblesse, par entraînement ; ou, s'il en parle, c'est en rappelant que, de soi, l'homme est chose inconstante et fragile, et que Dieu est plein de miséricorde. Il s'indigne contre ceux qui pèchent, comme les démons, par malice ; contre les fourbes, les traîtres, les hypocrites, qui se jouent de mentir à Dieu et aux hommes ; en quoi, sans doute, et Dieu et les hommes sont d'accord avec David.

Cependant les Ziphéens, dans le désert desquels David était caché, montèrent vers Saül, en Gabaa, disant : Ne voilà-t-il pas que David est caché parmi nous dans l'endroit le plus fort de la forêt, vers la colline d'Hachila, à la droite de Jésimon ? Puis donc que vous désirez de le trouver, vous n'avez qu'à descendre, et ce sera à nous à le livrer entre les mains du roi. Saül s'écria : Bénis soyez-vous de l'Éternel, vous qui avez eu pitié de mon sort ! Allez donc, je vous prie, et soyez prompts ; cherchez, furetez, considérez bien le lieu où il peut être, ou qui l'aura vu ; car on m'a dit que c'est un homme fertile en ruses. Sondez, remarquez toutes les retraites où il a coutume de se cacher ; et, lorsque vous serez bien assurés de tout, revenez me trouver, afin que j'aille avec vous. Quand il se serait caché au fond de la terre, j'irai le chercher dans toutes les familles de Juda. Ils s'en allèrent donc en Ziph, devant Saül.

David, en ayant eu avis, se retira au rocher du désert de Maon dans lequel il était. Saül y entra pour l'y poursuivre. Saül allait d'un côté de la montagne, David et les siens allaient de l'autre. David était en peine d'échapper des mains de Saül ; car Saül et ses gens tenaient David et les siens environnés comme dans un cercle pour les prendre. Mais tout à coup un courrier vint dire à Saül : Hâtez-vous de venir, car les Philistins ont fait une irruption dans le pays. Saül cessa donc de poursuivre David, et marcha à la rencontre des Philistins. C'est pourquoi on appela ce lieu-là le Rocher de Séparation [1].

Au plus fort de cette détresse, David faisait à Dieu la prière suivante :

« O Dieu, sauvez-moi en votre nom, jugez-moi dans votre force. O Dieu, entendez ma prière, prêtez l'oreille aux paroles de ma bouche ;

[1] 1. Reg., 23, 19-28.

car les étrangers s'élèvent contre moi, des puissants cherchent mon âme, ils n'ont pas eu Dieu devant leurs regards.

« Voilà Dieu qui vient à mon secours : Jéhova est le soutien de mon âme ; il rendra le mal à mes ennemis. Détruisez-les, dans la vérité de vos menaces. Je vous offrirai, du fond du cœur, des sacrifices : je célébrerai votre nom, ô Jéhova ! parce qu'il est le bien. Vous m'avez délivré de l'angoisse ; mon œil a contemplé de près mes ennemis [1]. »

David, étant sorti de ce lieu-là, demeura au désert d'Engaddi, dans des lieux très-sûrs. Ce désert, au nord-ouest de la mer Morte, est, aussi bien que les déserts de Ziph et de Maon, une contrée du grand désert de Juda, située dans le partage de cette tribu, et qu'on ne doit pas se représenter comme une solitude ; c'était un pays de montagnes et de bois, où il y avait des villes et des bourgs, mais dont les habitants n'y cultivaient ni blé ni vin, vivant principalement du produit de leurs troupeaux. Le désert d'Engaddi surtout est montagneux et des cavernes considérables s'ouvrent parmi ses rochers. Là se tenait David.

Saül, revenu de son expédition contre les Philistins, prit trois mille hommes d'élite parmi tous ceux d'Israël, pour chercher David et ses compagnons dans les rochers d'Engaddi. Sur le chemin il se trouva une caverne, où il entra pour une nécessité naturelle. Or, David et les siens y étaient cachés. Ses hommes dirent donc à David : Voici le jour dont l'Éternel t'a dit : Je te livrerai ton ennemi, afin que tu lui fasses ainsi qu'il plaira à tes yeux. David s'approcha et coupa secrètement le bord du manteau de Saül. Et après, touché en son cœur, il dit : Jéhova me préserve de faire cette chose à mon seigneur, au christ de Jéhova, et de porter la main sur lui ; car il est le christ de Jéhova, lui. Et David arrêta ainsi ses hommes, et il ne leur permit point de se jeter sur Saül. Et Saül, étant sorti de la caverne, il s'en allait en son chemin.

Alors David se leva aussi, et sorti de la caverne, il cria derrière Saül : Mon seigneur le roi ! Saül tourna la tête ; et David, s'inclinant la face contre terre, l'adora. Et il dit à Saül : Pourquoi écoutez-vous les paroles des hommes qui disent : David médite le mal contre vous ? Voilà que vos yeux ont vu aujourd'hui que Jéhova vous a livré en ma main dans la caverne, et l'on m'a dit de vous tuer ; mais mon œil a eu pitié de vous ; car j'ai dit : Je n'étendrai point ma main sur mon seigneur ; car c'est le christ de Jéhova. Mon père, voyez vous-même et connaissez le bord de votre manteau en ma main ; quand

[1] Ps 53.

je coupai le bord de votre manteau, je n'ai point voulu étendre ma main sur vous ; considérez et regardez qu'il n'y a point de mal en ma main, ni d'iniquité ; je n'ai point péché contre vous ; cependant vous épiez sans cesse mon âme pour la prendre. Jéhova jugera entre vous et moi, Jéhova me vengera de vous ; mais ma main ne sera pas sur vous. Comme le dit le proverbe des anciens : L'impiété sortira des impies ; ainsi ma main ne sera pas sur vous. Qui poursuivez-vous, ô roi d'Israël ? qui poursuivez-vous ? Un chien mort, une puce. Que Jéhova soit juge, et qu'il juge entre vous et moi ; qu'il voie et juge ma cause, et me délivre de votre main !

Quand David eut achevé de parler ainsi à Saül, Saül dit : N'est-ce point là ta voix, mon fils David ? Et élevant la voix, il pleura. Et il dit à David : Tu es plus juste que moi ; car tu ne m'as fait que du bien, et je ne t'ai rendu que du mal. Et aujourd'hui tu as donné une nouvelle preuve des biens que tu m'as faits ; car Jéhova m'a livré en ta main, et tu ne m'as point tué. Et qui est celui qui, ayant trouvé son ennemi, le remet sur la bonne voie ? Que Jéhova récompense lui-même la bonté que tu m'as témoignée aujourd'hui ! Et maintenant, parce que je sais que certainement tu dois régner, et que tu auras en ta main le royaume d'Israël, jure-moi, par Jéhova, que tu ne détruiras point ma race après moi, et que tu n'effaceras point mon nom de la maison de mon père. Et David le jura à Saül. Alors Saül s'en alla en sa maison ; et David et les siens montèrent en des lieux plus sûrs [1].

Les plus éloquents des Pères de l'Église ont célébré à l'envi la magnanimité de David. Saint Chrysostôme a deux homélies exprès pour en relever les merveilles, et montrer qu'en épargnant Saül, il remporta une plus grande victoire qu'en triomphant de Goliath [2]. Saint Ambroise fait voir que la vertu de David surpassa tout ce que la philosophie païenne a pu souhaiter ou même soupçonner. Cicéron dit en effet que celui qui pardonne à son ennemi, non-seulement peut être comparé aux plus grands héros, mais qu'il est très-semblable à Dieu même. Ce qui rend la magnanimité de David surtout admirable, c'est qu'il pouvait tuer Saül, non-seulement sans danger devant les hommes, mais sans péché devant Dieu. Cette remarque est de saint Augustin [3]. Saül, dit ce Père, Saül, cet ennemi si ingrat, ce persécuteur si acharné, est livré entre ses mains, et cela par le Seigneur Dieu, afin qu'il en fît impunément ce qu'il lui plairait. Cependant, parce qu'il n'a pas reçu l'ordre de le tuer, mais seulement

[1] 1. Reg., 24, 1-23. — [2] *De David et Saül*, homil. 1 et 2, t. 4, edit. Bened. — [3] *Contra Adimant.*, c. 17, n. 6. *Enarratio in psalm.* 131, n. 2.

le pouvoir, il tourne un si grand pouvoir en douceur. Qu'on me dise qui il avait à craindre ? Ce n'était pas l'homme qui était en sa puissance ; ce n'était pas non plus Dieu, qui le lui avait livré ; mais, où il n'y avait ni difficulté ni crainte, la charité l'emporta. David, cet homme de guerre, accomplit le commandement que nous avons reçu du Christ, d'aimer nos ennemis. Et voyez combien son amour est tendre et humble. Son cœur lui reproche d'avoir coupé le bord de son manteau. Il se prosterne [illegible] ; il l'appelle son seigneur, son roi, son père, et soi-même u[illegible] mort. Il ne se prévaut ni de ses services passés, ni de sa générosité présente, pour lui parler un langage moins modeste. Non-seulement il l'épargne ainsi, pour continuer lui-même à vivre au milieu des périls ; il le protége encore contre ses compagnons qui voulaient par un seul coup mettre fin à leur exil et à leurs souffrances ; il relève en lui la seule chose qu'il y avait encore de respectable, il est le christ de Jéhova.

Le chrétien même s'étonne d'une si héroïque charité. Il se demande d'où elle put venir à David au fond de cette caverne. C'est qu'en y entrant David fit à Dieu cette prière :

« Ayez pitié de moi, ô Dieu ! ayez pitié de moi ; car c'est en vous qu'a espéré mon âme ; c'est à l'ombre de vos ailes que je me confie jusqu'à ce qu'aient passé les embûches. Je crierai vers Dieu le Très-Haut, vers Dieu qui me rendra justice. Il enverra du ciel, et il me sauvera ; il couvrira d'opprobre ceux qui veulent me dévorer ; il enverra sa miséricorde et sa vérité. Il sauvera mon âme du milieu des lions, je dormirai entouré de furieux. Mais il est des enfants des hommes dont les dents sont des lances et des flèches, dont la langue est un glaive affilé.

« Élevez-vous, Seigneur, au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate sur toute la terre.

« Ils ont tendu des filets sous mes pas pour accabler mon âme ; ils ont creusé devant moi une fosse, ils y sont tombés au milieu.

« Mon cœur est prêt, ô Dieu ! mon cœur est prêt ; je chanterai, je jubilerai. Réveille-toi, ma gloire ; réveille-toi, psaltérion et cithare ! Je me lèverai dès l'aurore. Je vous bénirai parmi les peuples, ô Adonaï ! je vous chanterai au milieu des nations. La grandeur de votre miséricorde s'étend jusque dans les cieux, et votre vérité s'élève au-dessus des nues. Soyez exalté par-dessus les cieux, ô Dieu, et votre gloire par-dessus toute la terre [1]. »

Vers ce temps mourut Samuël. Tout Israël s'assembla pour célébrer ses funérailles ; ils l'ensevelirent dans sa maison, à Rama [2]. Nous

[1] Ps. 56. — [2] 1. Reg., 25, 1.

avons vu quel éloge en a fait l'Esprit-Saint. La vénération de sa mémoire a traversé tous les siècles. Ses ossements ou reliques furent solennellement transférés de Rama, Ramatha ou Arimathie, à Constantinople, vers le commencement du cinquième siècle de l'ère chrétienne, sous l'empereur Arcade. L'Église romaine, qui, en Jésus-Christ, embrasse tous les siècles, en son martyrologe ou catalogue des saints, fait mémoire du saint prophète au vingt août ; ainsi que de Josué et de Gédéon au premier septembre ; de Moïse au quatre, d'Aaron au premier juillet, de Job au dix mai, d'Abraham au neuf octobre [1]. C'est de la ville de Samuël, de Ramatha ou Arimathie, qu'était cet homme juste qui eut la gloire d'ensevelir le Sauveur.

David s'était retiré dans le désert de Pharan. Or, près de là, dans le désert de Maon, était un homme qui avait son bien sur le Carmel. Cet homme était fort riche ; il avait trois mille brebis et mille chèvres ; et il arriva qu'il fit tondre alors ses brebis sur le Carmel, de la tribu de Juda. Il s'appelait Nabal, et sa femme Abigaïl ; et cette femme était très-prudente, et fort belle, mais, pour son mari, c'était un homme dur, brutal et très-méchant ; il était de la race de Caleb.

Or, dans le temps où l'on tondait les brebis, c'était la coutume chez les Hébreux de faire des fêtes et des réjouissances, auxquelles on invitait tous ses amis. David, qui avait rendu plus d'un service à Nabal, ayant donc appris qu'il tondait ses troupeaux, envoya dix jeunes hommes auxquels il dit : Montez sur le Carmel, allez vers Nabal, saluez-le en mon nom avec des paroles de paix, et dites-lui : A la vie, que la paix soit sur toi, la paix sur ta maison, la paix sur tout ce que tu possèdes. J'ai appris que tes pasteurs qui étaient avec nous au désert tondaient tes brebis. Jamais nous ne leur avons fait aucune peine, et jamais rien ne leur a manqué dans le troupeau durant tout le temps qu'ils ont été avec nous sur le Carmel. Interroge tes jeunes gens, et ils te le diront. Maintenant donc, que tes serviteurs trouvent grâce devant tes yeux ; car nous sommes venus dans un heureux jour. Donne, je te prie, ce que trouvera ta main, à tes serviteurs et à ton fils David.

Mais Nabal leur dit pour toute réponse : Qui est David ? et qui est le fils d'Isaï ? Aujourd'hui ils sont en grand nombre, les serviteurs qui fuient devant leurs maîtres. Quoi ! je prendrais mon pain et mon eau, et la chair de mes brebis que j'ai tuées pour ceux qui les tondent, et je les donnerais à des hommes qui viennent je ne sais d'où ?

[1] *Martyrolog. Rom.*

A cette nouvelle, David dit à ses gens : Ceignez-vous chacun de son épée. Et ils ceignirent chacun son épée, ainsi que David, et environ quatre cents hommes le suivirent ; deux cents demeurèrent près des bagages.

Cependant un des serviteurs de Nabal dit à Abigaïl, sa femme : Voilà que David a envoyé du désert des députés pour bénir notre maître, mais il les a rebutés avec rudesse. Ces hommes nous ont été très-bons et utiles, et ne nous ont fait aucune peine ; tant que nous avons vécu avec eux dans le désert, rien n'a disparu. Ils étaient pour nous comme une muraille la nuit et le jour, durant tous les jours que nous avons fait paître nos troupeaux au milieu d'eux. C'est pourquoi pensez-y bien, et voyez ce que vous avez à faire, car quelque grand malheur est près de tomber sur votre mari et sur votre maison, parce que cet homme-là est un enfant de Bélial, et nul ne peut lui parler.

Abigaïl se hâta donc, et prit deux cents pains et deux outres de vin, et cinq moutons cuits, et cinq boisseaux de farine d'orge, et cent grappes de raisins secs, et deux cents corbeilles pleines de figues. Elle mit tout cela sur des ânes, et dit à ses gens : Marchez devant moi, je vais vous suivre ; mais elle n'en dit rien à Nabal, son mari.

Lorsqu'elle fut donc montée sur un âne, et comme elle descendait au pied de la montagne, David et les siens vinrent à sa rencontre, et elle accourut au-devant d'eux. Or, David disait : C'est en vain que j'ai conservé tout ce qui était à lui dans le désert, et rien de tout ce qui lui appartenait n'a péri ; et il m'a rendu le mal pour le bien. Que Dieu fasse ceci aux ennemis de David, et qu'il y ajoute cela, si je laisse rien en vie, pour demain matin, de tout ce qui est à Nabal, homme ou bête !

Aussitôt qu'Abigaïl aperçut David, elle descendit de son âne, s'inclina devant lui, la face contre terre, et l'adora. Elle se jeta à ses pieds, et dit : Sur moi, mon seigneur, sur moi soit cette iniquité ! Permettez seulement, je vous prie, que votre servante parle à vos oreilles, et écoutez les paroles de votre servante. De grâce, que mon seigneur n'arrête point son cœur à cet homme de Bélial, à Nabal ; car ce que veut dire son nom, fou, il l'est, et la folie est avec lui. Mais moi, votre servante, je n'ai point vu, mon seigneur, les serviteurs que vous avez envoyés. Maintenant donc, vive Jéhova et vive votre âme ! c'est Jéhova qui vous a empêché de répandre le sang, et qui a préservé votre main. Et maintenant, qu'ils deviennent comme Nabal, ceux qui sont vos ennemis et qui cherchent à nuire à mon seigneur. Vraiment, cette bénédiction, que votre servante apporte à mon seigneur, qu'elle soit donnée aux jeunes hommes qui suivent mon seigneur. Pardon-

nez, de grâce, l'iniquité de votre servante ; car Jéhova fera certainement à mon seigneur une maison stable, parce que mon seigneur a combattu les combats de Jéhova, et qu'il ne s'est jamais trouvé en vous aucun mal. Lors donc qu'un homme s'élèvera pour vous persécuter et pour chercher votre âme, l'âme de mon seigneur sera recueillie comme un bouquet de vie, auprès de Jéhova, votre Dieu ; mais, l'âme de vos ennemis, il l'agitera et la jettera au loin avec la fronde. Et lorsque Jéhova vous aura fait selon tout le bien qu'il vous a promis, et qu'il vous aura établi chef sur Israël, ce ne sera pas pour le cœur de mon seigneur un scrupule ou un remords d'avoir répandu le sang innocent ou de s'être vengé lui-même ; et quand Jéhova vous aura comblé de biens, vous vous souviendrez de votre servante.

L'Écriture nous avait dit que c'était une femme remarquable par sa prudence. Sa conduite dans un moment aussi périlleux en est une preuve. Il est impossible d'agir et de parler avec plus d'à-propos, de mesure et de sagesse. Son discours est un chef-d'œuvre en son genre. Ce n'est pas seulement une éloquence de mots, mais de choses à la fois les plus délicates et les plus élevées.

Pénétré de ce discours, David s'écrie : Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui vous a envoyée aujourd'hui à ma rencontre ; béni soit votre discours ; et bénie soyez-vous vous-même, vous qui m'avez empêché de verser du sang et de me venger de ma main. Autrement, vive Jéhova, le Dieu d'Israël ! qui m'a empêché de vous faire aucun mal, si vous n'étiez venue promptement à ma rencontre, il ne serait resté en vie, demain au matin, dans la maison de Nabal, ni homme ni bête.

David reçut donc de sa main tout ce qu'elle avait apporté, et il lui dit : Allez en paix dans votre demeure ; vous le voyez, j'ai entendu votre voix et honoré votre présence.

Abigaïl revint près de Nabal ; et voilà qu'il avait un festin en sa maison, comme un festin de roi : le cœur de Nabal était dans la joie, et lui-même tout ivre. Elle ne lui dit aucune parole, ni petite, ni grande, jusqu'au lendemain. Mais le matin, quand Nabal eut digéré son vin, sa femme lui rapporta ce qui s'était passé : aussitôt son cœur en fut comme mort, et lui-même comme une pierre. Environ dix jours après, l'Éternel frappa Nabal, et il mourut.

Quand David eut appris que Nabal était mort, il dit : Béni soit Jéhova, qui a vengé sur Nabal l'outrage que j'en avais reçu, qui a préservé du mal son serviteur ; c'est Jéhova qui a fait retomber l'iniquité de Nabal sur sa tête. Ensuite il envoya vers Abigaïl, et lui fit parler de l'épouser. A cette proposition, elle se prosterna la face contre terre, et protesta qu'elle se croirait trop heureuse d'être la servante de ses

serviteurs. Elle se mit donc en route, accompagnée de cinq jeunes filles, suivit les messagers de David, et l'épousa. Il avait aussi épousé Achinoam, de Jezraël. Saül, de son côté, donna Michol, sa fille, femme de David, à Phalti, fils de Laïs, qui était de Gallim, en la tribu de Benjamin [1].

David était homme. Il se laisse emporter au premier mouvement de la vengeance, il fait le serment téméraire de n'épargner personne. Mais une parole douce, un sage conseil le ramènent : il bénit Dieu, il bénit Abigaïl de l'avoir préservé de la méchante action qu'il allait faire. Il n'en est pas ainsi de Saül. Non-seulement il se laisse emporter au ressentiment le plus injuste, il y persévère jusqu'à la fin : il ne pense qu'à tuer un homme dont il n'a reçu que du bien ; quelquefois il reconnaîtra sa cruelle injustice, il en pleurera même, il avouera publiquement qu'il doit la vie à celui dont il cherche la mort, et cependant il reviendra toujours à ses projets homicides.

David était revenu au désert de Ziph. Les habitants le trahirent une seconde fois. Saül vint de nouveau avec trois mille hommes d'élite pour le prendre, et campa sur la colline d'Hachila. David, en ayant été instruit par ses émissaires, y vint secrètement. Il remarqua le lieu où était la tente de Saül, ainsi que celle d'Abner, prince de son armée. Saül était couché au milieu d'une enceinte circulaire, et tout son peuple campé autour de lui. Alors David dit à Achimélec, Héthéen, et à Abisaï, fils de Sarvia, frère de Joab : Qui descendra avec moi vers Saül dans le camp ? Et Abisaï répondit : Je descendrai avec toi.

David et Abisaï vinrent donc vers le peuple durant la nuit ; et voilà que Saül était couché et dormait dans l'enceinte circulaire, sa lance étant fixée en terre près de sa tête, et Abner et tout le peuple étaient couchés autour de lui. Abisaï dit à David : Dieu te livre aujourd'hui ton ennemi en tes mains ; je vais donc, avec la lance, le percer jusqu'en terre d'un seul coup, et il n'en faudra point un second. Mais David répondit à Abisaï : Ne le tue point ; car qui étendra sa main sur le christ de Jéhova et sera innocent ? Vive Jéhova ! à moins que Jéhova ne le frappe lui-même, ou que son jour ne soit venu de mourir, ou qu'il ne descende en la bataille et ne périsse, il ne mourra point. Que Jéhova me préserve de porter la main sur le christ de Jéhova ! maintenant donc, prends la lance qui est près de sa tête, et sa coupe, et partons.

David donc prit la lance et la coupe qui étaient près de la tête de Saül, et ils s'en allèrent : nul ne s'en aperçut, nul n'en eut connais-

[1] 1. Reg., 25, 2-44.

sance, nul ne s'éveilla, parce que le sommeil de l'Éternel était tombé sur eux. Et quand David fut de l'autre côté, et que de loin il se fut arrêté sur le sommet de la montagne, et qu'il y eut une grande distance entre eux, il appela le peuple et Abner, fils de Ner, disant : Ne répondras-tu point, Abner? Et Abner, répondant, dit : Qui es-tu, toi qui cries et troubles le roi? Et David dit à Abner : N'es-tu pas un brave? et qui est comme toi en Israël? Pourquoi donc n'as-tu pas gardé ton seigneur le roi? car quelqu'un du peuple est entré pour tuer le roi, ton seigneur. Ce n'est pas bien, ce que vous avez fait là. Vive Jéhova! vous êtes des enfants de mort, parce que vous n'avez pas gardé votre seigneur, le christ de Jéhova. Maintenant donc regarde où est la lance du roi, et où est la coupe qui étaient près de sa tête.

Or, Saül reconnut la voix de David et dit : N'est-ce pas là ta voix que j'entends, mon fils David? C'est ma voix, mon seigneur le roi, répondit celui-ci. Pourquoi mon seigneur persécute-t-il son serviteur? Qu'ai-je fait? quel mal est en ma main? Maintenant donc, de grâce que mon seigneur le roi écoute les paroles de son serviteur. Si c'est l'Éternel qui vous excite contre moi, qu'il reçoive l'odeur du sacrifice; mais si ce sont les enfants des hommes, maudits sont-ils en présence de l'Éternel, eux qui aujourd'hui m'ont repoussé, afin que je n'habite point en l'héritage de l'Éternel, disant : Va, sers les dieux étrangers. Que mon sang donc ne soit point répandu sur la terre devant la face de Jéhova. Et fallait-il que le roi d'Israël se mît en campagne pour courir après une puce, comme on court après une perdrix par les montagnes?

Saül dit alors : J'ai péché : reviens, mon fils David; car je ne te ferai plus de mal à l'avenir, parce que mon âme a été précieuse devant tes yeux aujourd'hui. Voilà, j'ai agi follement, et j'ai trop ignoré beaucoup de choses. David reprit : Voilà la lance du roi; qu'il vienne quelqu'un des jeunes hommes, et qu'il la prenne. Au reste, l'Éternel rendra à chacun selon sa justice et sa foi. Car Jéhova vous a aujourd'hui livré en ma main, et je n'ai pas voulu étendre ma main sur le christ de Jéhova. Et voilà comme votre âme a été aujourd'hui précieuse à mes yeux, qu'ainsi mon âme soit précieuse aux yeux de l'Éternel, et qu'il me délivre de toute angoisse. Saül finit par dire : Béni sois-tu, mon fils David; certainement tu prospéreras, et ta puissance sera grande. Puis il s'en retourna en sa demeure [1].

Mais David, revenu vers les siens, se disait en lui-même : Je tom-

[1] 1. Reg., 26, 1-25.

berai quelque jour dans les mains de Saül. Ne vaut-il pas mieux que je fuie et que je me réfugie en la terre des Philistins, afin que Saül n'ait plus d'espoir et qu'il cesse de me chercher dans toutes les terres d'Israël ? Je fuirai donc ses mains. Et David se leva et s'en alla, et six cents hommes avec lui, vers Akis, fils de Maoch, roi de Geth. Et il y habita, lui et ses gens, chacun avec sa famille. Saül, ayant appris que David s'était réfugié dans Geth, ne recommença plus à le chercher.

Cependant David dit à Akis : Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, que l'on me donne une demeure dans l'une des villes de cette contrée, afin que j'y habite. Car pourquoi votre serviteur habite-t-il avec vous en la cité du royaume ? Akis lui donna donc dès ce jour-là Siceleg ; et c'est de cette manière, dit l'écrivain sacré, que Siceleg est venue aux rois de Juda, qui la possèdent encore aujourd'hui.

Cette ville était d'abord échue en partage à la tribu de Juda ; elle avait été cédée ensuite à celle de Siméon ; mais elle était apparemment demeurée jusqu'alors sous la puissance des Philistins. David séjourna ainsi parmi ces derniers pendant quatre mois : ou bien, un an quatre mois, d'après un sens que peut avoir l'hébreu [1].

Durant cet intervalle, il lui vint un renfort d'une vingtaine de braves qui tiraient de l'arc et qui se servaient également des deux mains pour lancer des pierres avec la fronde, ou pour tirer des flèches. Ils étaient de la tribu de Benjamin et parents de Saül. Ils furent bientôt suivis de huit autres qui étaient chefs de mille hommes dans la tribu de Manassé [2].

Au reste, David n'était pas oisif à Siceleg. Il faisait des courses avec ses gens, et pillait Gessuri, Gezri et les Amalécites ; car ces peuples habitaient autrefois depuis le chemin de Sur jusqu'au pays de l'Égypte. Il frappait tout le pays, n'y laissait ni homme ni femme vivants : et, enlevant les brebis, et les bœufs, et les ânes, et les chameaux, et les vêtements, il s'en retournait et venait vers Akis. Et quand Akis lui disait : Sur qui avez-vous couru aujourd'hui ? David répondait : Sur le midi de Juda, sur le midi de Jéraméel, sur le midi des Cinéens. Il ne laissait la vie à aucun homme ni à aucune femme, et il n'en amenait pas un à Geth, de peur, disait-il, qu'ils ne nous dénoncent, disant : Voilà ce que fait David. Il en agit ainsi tout le temps qu'il demeura parmi les Philistins. Akis se fiait donc tout à fait à David, disant : Il s'est rendu odieux à son peuple, à Israël ; c'est pourquoi il sera mon serviteur à jamais [3].

On trouvera sans doute à reprendre en la conduite que tient ici David. Cependant elle n'est pas aussi répréhensible qu'elle pourrait

[1] 1. Reg., 27, 1-7. — [2] 1. Paral., c. 12, v. 1-7 et 20. — [3] 1. Reg., 27, 8-12.

le paraître d'abord. Quand il dit au roi de Geth qu'il avait couru sur le midi de la Judée, sur le midi des Cinéens, il disait vrai ; car c'est de ce côté-là qu'étaient les Amalécites, les Gezrites et les Gessuriens sur lesquels il faisait réellement des courses. Ces peuples n'étaient point des Philistins ; mais de ces races vouées à l'anathème [1]. Ils faisaient eux-mêmes des incursions, soit sur les terres des Philistins, soit sur celles des Hébreux. En les exterminant, David rendait également service et à Saül, qui l'avait forcé à s'expatrier, et à Akis qui lui donnait un asile. Son unique tort serait donc d'avoir laissé accroire à ce dernier qu'il courait sur les terres d'Israël. Mais quand on songe à la position difficile où il se trouvait, réfugié chez l'ennemi naturel de sa patrie, ne voulant ni trahir l'hospitalité de celui-là, ni manquer à son amour envers celle-ci, une aussi légère dissimulation, pour servir à la fois l'un et l'autre, paraîtra sans doute fort pardonnable.

Or, en ce temps-là les Philistins assemblèrent leurs troupes, et se préparèrent à combattre contre Israël. Alors Akis dit à David : Sache maintenant que tu sortiras avec moi en l'armée, toi et les tiens. David lui répondit : Maintenant vous saurez ce que fera votre serviteur. —Et moi, lui dit Akis, je te donnerai la garde de ma personne à jamais. Les Philistins, s'étant donc assemblés, vinrent camper à Sunam, dans la tribu d'Issachar.

Saül, de son côté, réunit toutes les troupes d'Israël, et vint à Gelboé, montagne au midi de Sunam. Mais quand il eut vu l'armée des Philistins, il eut peur et son cœur se troubla fort. Il consulta l'Éternel ; mais l'Éternel ne lui répondit point, ni par des songes, ni par les prêtres, ni par les prophètes. Samuël ne vivait plus pour recourir à son intermédiaire ; tout Israël venait de le pleurer. Enfin, vraisemblablement d'après le conseil de l'homme de Dieu, Saül avait exterminé les magiciens et les devins de son royaume.

Dans cette extrémité, ce malheureux prince, entrant dans une sorte de désespoir, dit à ses officiers : Cherchez-moi une femme ayant l'esprit de Python, et j'irai à elle, et je l'interrogerai. Ses serviteurs lui dirent : Il y a une femme, en Endor, qui a l'esprit de Python. Saül se déguisa donc, se couvrit d'autres vêtements, s'en alla, accompagné de deux hommes, et ils vinrent durant la nuit vers la femme. Il lui dit : Consulte-moi l'esprit de divination, et me suscite celui que je te dirai. La femme lui répondit : Tu sais tout ce qu'a fait Saül, et comment il a exterminé du pays les magiciens et les devins ; pourquoi donc tends-tu des piéges à mon âme pour me faire mourir ? Mais Saül lui jura par Jéhova, disant : Vive Jéhova ! il ne t'arrivera de

[1] Josué, 12, 5.

ceci aucun mal. La femme dit alors : Qui évoquerai-je? Il dit : Évoque-moi Samuël.

Mais la femme, ayant vu tout d'un coup paraitre Samuël sans qu'elle eût fait aucun enchantement, jeta un grand cri, et dit à Saül : Pourquoi m'avez-vous trompée ? car vous êtes Saül. — Ne crains point, lui dit le roi. Qu'as-tu vu ? Et la femme dit à Saül : J'ai vu des dieux (ou un dieu) sortant de la terre. Saül : Quelle est sa forme? La femme : Un vieillard est monté, et il est couvert d'un manteau. Et Saül comprit que c'était Samuël, et il se prosterna la face contre terre, et il adora.

Alors Samuël dit à Saül : Pourquoi m'as-tu troublé en me faisant monter? Et Saül répondit : Je suis dans une grande angoisse : les Philistins combattent contre moi, et Dieu s'est retiré de moi ; il n'a point voulu me répondre, ni par les prophètes, ni par des songes : c'est pourquoi je t'ai appelé, afin que tu m'apprennes ce que je dois faire. Pourquoi m'interroges-tu, reprit Samuël, lorsque Jéhova s'est retiré de toi et qu'il est passé à ton rival? Jéhova t'a traité ainsi qu'il t'a parlé par moi ; il t'a arraché de la main le royaume et il l'a donné à ton prochain, à David, parce que tu n'as pas obéi à la voix de Jéhova et que tu n'as point accompli l'arrêt de sa colère contre Amalec : c'est pourquoi l'Éternel te fait tout cela aujourd'hui. Jéhova livrera également Israël avec toi en la main des Philistins. Et demain, toi et tes fils serez avec moi, et Jéhova livrera aux mains des Philistins le camp d'Israël.

A ces mots, Saül tomba subitement par terre de toute la hauteur de sa taille, car il avait été épouvanté des paroles de Samuël ; de plus, les forces lui manquaient, parce qu'il n'avait point mangé de pain durant tout ce jour et toute cette nuit-là. Alors la femme, étant venue vers lui et l'ayant vu dans cet état de trouble et d'effroi, lui dit : Voilà que votre servante a obéi à votre voix ; j'ai mis mon âme sur ma main pour vous, et j'ai écouté les paroles que vous m'avez dites ; maintenant donc aussi, de grâce, écoutez la voix de votre servante, et je mettrai devant vous un peu de pain, afin qu'en mangeant vous repreniez des forces et que vous puissiez vous remettre en chemin. Saül refusa et dit : Je ne mangerai point. Mais ses serviteurs et la femme le contraignirent : et enfin, ayant entendu leur voix, il se leva de terre et s'assit sur le lit. La femme, qui avait dans sa maison un veau gras, le tua aussitôt : en même temps, prenant de la farine, elle la pétrit et en fit des pains sans levain, puis mit le tout devant Saül et ses serviteurs. Ils mangèrent, se levèrent ensuite et marchèrent toute la nuit [1].

[1] 1. Reg., 28, 1-25.

L'état de Saül inspire à la fois la terreur et la pitié. Ce malheureux prince n'est point assez bon pour qu'on l'aime, ni point assez mauvais pour qu'on le haïsse ; mais à le voir dans ce délaissement, interrogeant Samuël jusqu'au delà du tombeau, n'en recevant que des réponses de mort, tombant d'épouvante et d'inanition, comment ne pas le plaindre ?

Cette coutume superstitieuse d'interroger les morts, que nous voyons ici, malgré la sévérité des lois, continuer en secret parmi le peuple, nous est une preuve incontestable de la croyance universelle et vulgaire à l'existence d'un autre monde, où les morts vivent.

Quant à l'apparition de Samuël, l'interprétation la plus commune et la plus conforme au texte sacré, est que Samuël apparut réellement à Saül, non par un effet des évocations magiques, témoin la frayeur et les cris de la pythonisse, mais par un effet de la volonté de Dieu, qui prévint, par une apparition et une réponse véritables, les prestiges de l'esprit de ténèbres, comme autrefois il prévint les malédictions que souhaitait proférer Balaam par les bénédictions qu'il le contraignit de prononcer. Le témoignage d'un auteur inspiré, Jésus, fils de Sirac, ne laisse point de doute là-dessus ; car il compte, parmi les louanges de Samuël, qu'après s'être endormi, il prophétisa et fit connaître au roi sa fin ; qu'il éleva la voix du sein de la terre pour prophétiser le malheur qui allait châtier l'impiété du peuple [1].

Cependant toutes les troupes des Philistins s'assemblèrent en Aphec, entre les montagnes de Gelboé et du Thabor. Israël, de son côté, vint camper à la fontaine de Jezraël, au pied des montagnes de Gelboé. Les princes des Philistins marchaient par cent et par mille, et David et les siens étaient à l'arrière-garde avec Akis. Mais les princes des Philistins dirent à ce dernier : Que veulent ces Hébreux ? Akis dit aux princes : Ne connaissez-vous point David, qui a été serviteur de Saül, roi d'Israël ? Il y a des jours ou même des années qu'il est avec moi, et je n'ai rien trouvé à redire en lui depuis qu'il s'est réfugié vers moi jusqu'à ce jour. Mais les princes des Philistins se mirent en colère contre lui et lui dirent : Que cet homme s'en retourne et qu'il demeure dans le lieu où tu l'as établi, et qu'il ne descende pas avec nous au combat, afin qu'il ne soit point notre ennemi quand nous aurons commencé à combattre ; car comment pourra-t-il autrement apaiser son maître, sinon par nos têtes ? N'est-ce pas ce David de qui on chantait dans les chœurs : Saül a tué ses mille, et David ses dix mille ?

Akis donc appela David et lui dit : Vive Jéhova ! Pour moi, tu es

[1] Eccli., 46, 23.

droit et bon à mes yeux, et j'approuve tout ce que tu as fait depuis que tu es dans mon camp, depuis le jour que tu es venu vers moi jusqu'à ce jour-ci : mais tu ne plais point aux princes. Retourne donc en paix et n'offense point les yeux des princes des Philistins. David dit à Akis : Mais qu'ai-je fait, ou qu'as-tu trouvé en ton serviteur depuis le jour où j'ai paru devant toi jusqu'à ce jour, pour ne pas me permettre d'aller avec toi et de combattre contre les ennemis de mon seigneur le roi ? Akis répondit à David : Je sais que tu es bon, tu es à mes yeux comme un ange de Dieu ; mais les princes des Philistins ont dit : Il ne montera pas avec nous à la bataille. Lève-toi donc dès le matin, toi et les serviteurs de ton maître qui sont venus avec toi, et quand vous vous serez levés et que le jour aura commencé à paraître, partez. C'est pourquoi David se leva durant la nuit, lui et les siens, pour partir dès le matin et pour retourner en la terre des Philistins [1].

Jamais contre-temps ne vint plus à propos. La Providence tirait ainsi David de la nécessité où il se trouvait, ou de combattre contre son peuple, ou de trahir Akis, qui avait en lui toute confiance ; elle lui ménageait encore le moyen de réparer un grand désastre qui venait de le frapper à son insu.

Lorsque David et les siens furent de retour à Siceleg, au troisième jour, les Amalécites y avaient fait une irruption et mis le feu. Ils n'avaient tué personne ; mais ils avaient emmené en captivité tout le monde, femmes, enfants, vieillards. David et les siens ayant donc trouvé la ville consumée par la flamme, et leurs femmes, leurs fils et leurs filles emmenés captifs, ils élevèrent la voix et ils pleurèrent jusqu'à ce qu'ils n'eussent plus la force de pleurer. David, dont les deux femmes, Achinoam et Abigaïl, avaient pareillement été emmenées, fut saisi d'une extrême affliction ; car le peuple voulait le lapider, l'âme de tout le peuple étant dans l'amertume à cause de leurs fils et de leurs filles.

Mais David mit sa force et sa confiance en Jéhova, son Dieu, et il dit au grand prêtre Abiathar, fils d'Achimélec : Prenez pour moi l'éphod. Et Abiathar se revêtit de l'éphod pour David. Et David consulta l'Éternel, disant : Poursuivrai-je cette bande ? L'atteindrai-je ? Et l'Éternel lui dit : Poursuis-la, car tu l'atteindras certainement, et tu lui arracheras sa proie.

David donc s'en alla, lui et les six cents hommes qui étaient avec lui, et ils vinrent jusqu'au torrent de Bésor, où deux cents d'entre eux s'arrêtèrent étant fatigués. David, continuant sa poursuite avec

[1] 1. Reg., 29, 1-11.

les quatre cents, on trouva un Égyptien dans les champs et on l'amena devant David. Ils lui donnèrent du pain à manger et de l'eau à boire, avec des figues et des raisins secs. Quand il eut mangé, son esprit lui revint ; car il n'avait point mangé de pain ni bu d'eau depuis trois jours et trois nuits. Et David lui dit. A qui es-tu et d'où es-tu? Lequel répondit : Je suis un jeune homme d'Égypte, serviteur d'un homme d'Amalec, et mon maître m'a abandonné, parce que je tombai malade il y a trois jours. Nous avons ravagé le midi des Céréthiens (ce sont les Philistins sous un autre nom), les environs de Juda, le midi de Caleb, et nous avons brûlé Siceleg. David lui dit encore : Pourrais-tu nous conduire vers cette bande? Il répondit : Jure-moi par Dieu que tu ne me tueras point et que tu ne me livreras point en la main de mon maître, et je te conduirai vers cette troupe. Et David le lui jura.

L'Égyptien l'ayant donc conduit, voilà que les Amalécites étaient assis sur la terre, buvant et mangeant, et célébrant comme un jour de fête, à cause des dépouilles qu'ils avaient enlevées de la terre des Philistins et de la terre de Juda. Et David les frappa depuis le soir jusqu'au soir du lendemain, et aucun d'eux n'échappa, sinon quatre cents jeunes hommes qui étaient montés sur des chameaux et qui s'étaient enfuis. David recouvra donc tout ce que les Amalécites avaient emporté et délivra ses deux femmes. Et rien ne fut perdu, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, des jeunes gens et des jeunes filles, ni des dépouilles ; et David ramena tout ce qu'ils avaient pris. Il prit également tous les troupeaux de moutons et de bœufs et il les fit marcher devant lui ; ce qui faisait dire : Voilà le butin de David.

Il revint ainsi triomphant vers les deux cents hommes qui, à cause de leur lassitude, n'avaient pu le suivre, et à qui il avait commandé de demeurer au torrent de Besor. Ils vinrent à sa rencontre, et il les salua avec des paroles de paix. Mais tout ce qu'il y avait d'hommes méchants ou d'enfants de Bélial, parmi les quatre cents qui étaient allés avec David, disaient : Parce qu'ils ne sont pas venus avec nous, nous ne leur donnerons rien de la proie que nous avons recouvrée ; mais que chacun se contente de retrouver sa femme et ses enfants ; qu'il les prenne et s'en aille. Mais David leur dit : Vous ne ferez point ainsi ; c'est l'Éternel qui nous a donné tout cela, lui qui nous a conservés et qui a livré entre nos mains les brigands qui étaient sortis contre nous. Et qui vous écoutera dans cette parole? Mais une égale part sera à celui qui est descendu au combat et à celui qui est demeuré aux bagages ; ils partageront également. Cette décision fut suivie et devint comme une loi dans Israël.

On voit ici la prudence de David et sa bonté pour ses soldats. Il ne

fait point de reproche à ceux qui s'étaient arrêtés de lassitude ; il leur parle amicalement, comme pour les consoler de n'avoir point eu part à la victoire ; il veut qu'au moins ils aient une égale part au butin. parce qu'ils ont gardé les bagages ; il sait donner à la lassitude même une tournure honorable d'utilité commune. On conçoit que des soldats dussent aimer un pareil chef.

Sa prudente générosité ne paraît pas moins dans le reste. De retour à Siceleg, il envoya, du butin qu'il avait pris, des dons aux anciens de Juda, ses proches, disant : Recevez la bénédiction du butin des ennemis de Jéhova. Il en fit de même à ceux qui étaient en Béthel, en Ramoth, en Géther, en Aroër, en Sephanmoth, en Esthamo, en Rachal, dans les villes de Jéraméel, dans les villes des Cinéens, en Arama, au lac d'Aran, en Athach, en Hébron, et généralement à tous les habitants des lieux où lui et les siens avaient demeuré [1].

Ainsi, les troupes de David, non-seulement ne nuisaient point au pays où elles séjournaient, non-seulement elles le gardaient contre les incursions des voleurs, comme nous l'avons appris des pasteurs de Nabal, leur chef partageait encore, avec ses anciens hôtes, le butin fait sur l'ennemi. Rien n'était plus propre à lui concilier l'affection générale. Aussi, dans les derniers temps, lui vint-il tous les jours de nouveaux renforts, au point que son camp devint grand comme un camp de Dieu, suivant l'expression de l'Écriture [2].

Les affaires de Saül étaient dans un état bien différent. La bataille s'étant donnée entre les Philistins et les Israélites, ces derniers furent mis en déroute et un grand nombre tués sur la montagne de Gelboé. Les Philistins vinrent fondre sur Saül et sur ses enfants ; ils tuèrent les fils de Saül, Jonathas, Abinadab et Melchisua. Alors tout le poids de la bataille tomba sur Saül même. Les archers l'atteignirent et le blessèrent dangereusement. Saül dit alors à son écuyer : Tire ton épée et tue-moi, de peur que ces incirconcis ne viennent et qu'ils ne me tuent en se jouant de moi. Mais son écuyer ne voulut pas, saisi qu'il était d'épouvante. Saül prit donc son épée et se jeta sur elle. Son écuyer, voyant que Saül était mort, se jeta sur son épée de même et mourut avec lui. Saül mourut donc, et ses trois fils, et son écuyer, et tous les siens en ce jour-là [3].

L'Écriture ajoute ces paroles terribles : Ainsi mourut Saül dans sa prévarication contre l'Éternel, pour n'avoir pas gardé son commandement, pour avoir consulté la pythonisse et n'avoir point recherché

[1] 1. Reg., 30, 1-31. — [2] 1. Paral., 12, 22. — [3] 1. Reg., 31, 1-6. 1. Paral., 10, 1-6.

Jéhova ; c'est pour cela qu'il le fit mourir et qu'il transféra son royaume à David, fils d'Isaï [1]. Triste fin d'un si beau commencement !

Les Israélites qui habitaient la plaine, ayant vu la déroute de l'armée ainsi que la mort de Saül et de ses enfants, abandonnèrent leurs villes et s'enfuirent. L'ennemi vint et s'y établit.

Le lendemain de la bataille, les Philistins, dépouillant les morts, trouvèrent Saül et ses trois fils étendus sur la montagne de Gelboé. Ils lui coupèrent la tête, le dépouillèrent de ses armes et envoyèrent par tout le pays des Philistins, pour répandre cette nouvelle et pour la publier dans le temple de leurs idoles et parmi les peuples. Ils pendirent le corps de Saül à la muraille de Bethsan, sa tête dans le temple de Dagon et ses armes dans le temple d'Astaroth.

Lorsque les habitants de Jabès-Galaad eurent appris tout ce que les Philistins avaient fait à Saül, lui qui autrefois les avait sauvés de la tyrannie du roi des Ammonites, les plus forts se levèrent, marchèrent toute la nuit, prirent le corps de Saül et les corps de ses fils à la muraille de Bethsan et les rapportèrent à Jabès, en Galaad, où ils les brûlèrent. Ils prirent ensuite leurs os, les ensevelirent sous un chêne dans le bois de Jabès et jeûnèrent pendant sept jours [2].

David était revenu à Siceleg depuis trois jours, lorsque parut un homme venant du camp de Saül, la robe déchirée et la tête couverte de poussière ; et quand il fut arrivé près de David, il tomba sur sa face et l'adora. David lui dit : D'où viens-tu ? Lequel répondit : Je me suis échappé du camp d'Israël. Et David : Qu'est-il arrivé ? dis-le-moi. L'autre : Le peuple s'est enfui de la bataille, plusieurs du peuple sont tombés morts ; Saül même et son fils Jonathas sont morts. David dit au jeune homme qui lui apportait cette nouvelle : Comment sais-tu que Saül est mort et son fils Jonathas ? Et ce jeune homme répondit : Je suis venu par hasard sur la montagne de Gelboé, et Saül était appuyé sur sa lance, et les chars et les cavaliers approchaient de lui. Et, se tournant, il me vit et m'appela. Et quand j'eus répondu : Me voici, il me dit : Qui es-tu ? Et je lui dis : Je suis Amalécite. Il ajouta : Approche-toi de moi et me tue ; car les angoisses me possèdent et mon âme est encore tout entière en moi. Et, m'approchant de lui, je l'ai tué ; car je savais bien qu'il ne pouvait survivre à sa ruine ; et j'ai pris le diadème qui était sur sa tête et le bracelet qui était à son bras, et je vous les ai apportés, à vous, mon seigneur.

Alors David prit ses vêtements et les déchira, et tous ceux qui étaient avec lui firent la même chose. Ils furent dans le deuil, pleu-

[1] 1. Reg., 10, 13 et 14. — [2] *Ibid.*, 31, 7-13. 1. Paral., 10, 1-14.

rèrent et jeûnèrent jusqu'au soir, sur Saül et sur Jonathas, son fils, sur le peuple de Jéhova et sur la maison d'Israël, parce qu'ils étaient tombés sous le glaive.

Puis David dit au jeune homme qui lui avait apporté cette nouvelle : D'où es-tu ? Lequel répondit : Je suis fils d'un étranger, d'un Amalécite. Pourquoi, reprit David, n'as-tu pas craint de mettre la main sur le christ de Jéhova ? Et, appelant un de ses jeunes gens, il lui dit : Viens et jette-toi sur lui. Aussitôt il le frappa et il mourut. David disait : Que ton sang retombe sur ta tête, car ta bouche a parlé contre toi, disant : C'est moi qui ai tué le christ de Jéhova [1].

Nous avons vu précédemment que Saül avait été blessé grièvement par les archers, qu'il s'était jeté sur son épée et qu'il était mort, lorsque son écuyer suivit son exemple. L'Amalécite, au contraire, nous le représente encore plein de vie, appuyé sur sa lance à l'approche des cavaliers. Il paraît donc que cet étranger en imposait à David, pour s'attribuer le mérite d'avoir tué son ennemi. En tout cas, suivant son propre témoignage, il avait porté la main sur la personne sacrée de celui que David avait épargné deux fois ; il se vantait d'un régicide, il en reçut le prix.

David fit alors sur Saül et Jonathas cette lamentation ou élégie :

« Considère, ô Israël, qui sur tes hauteurs a été tué. Comment sont tombés les héros ?

« N'allez pas l'annoncer dans Geth ; ne le publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent, de peur que les filles des incirconcis ne tressaillent de joie.

« Montagne de Gelboé, qu'il n'y ait jamais ni pluie ni rosée sur vous ; que vos champs ne soient pas des champs de prémices, parce que là a été jeté le bouclier des héros, le bouclier de Saül, comme si Saül n'eût point été oint d'huile.

« Jamais l'arc de Jonathas ne manqua son but : il s'enivrait du sang des morts et de la graisse des vaillants ; jamais l'épée de Saül ne sortit en vain.

« Saül et Jonathas, aimables et beaux dans la vie, n'ont point été séparés même dans la mort ; eux plus rapides que les aigles, eux plus forts que les lions.

« Filles d'Israël, pleurez sur Saül ! Il vous ornait de pourpre au milieu des délices, il parait d'or vos vêtements.

« Comment sont tombés les héros au milieu du combat ? Comment Jonathas a-t-il été tué sur tes hauteurs, ô Israël ?

« Je pleure sur toi, mon frère Jonathas ! Tu étais ma joie ! Ton amour me ravissait plus que l'amour d'aucune femme !

[1] 2. Reg., I, 1-16.

« Comment sont tombés les héros ? Comment ont péri ces foudres de guerre [1] ? »

David fit apprendre ce cantique lugubre aux enfants de Juda. Il était intitulé *l'Arc*, probablement à cause de l'arc de Jonathas, dont il contient l'éloge. Il fut inscrit en particulier au livre des Justes, livre déjà mentionné dans l'histoire de Moïse et de Josué, mais qui n'est point venu jusqu'à nous. Il paraît que c'était ce qu'on appellerait aujourd'hui des fastes, où l'on enregistrait les actions des grands hommes.

Après cela, David consulta l'Éternel disant : Irai-je en l'une des villes de Juda ? Jéhova répondit : Va. David dit encore : Où irai-je ? Il répondit : A Hébron. David donc y monta et ses deux femmes, Achinoam et Abigaïl, ainsi que tous ceux qui étaient avec lui, chacun avec sa famille, et ils demeurèrent dans les villes d'Hébron, place forte située au milieu de Juda [2].

Comme de nos jours on parle sans cesse politique, habileté administrative, science de gouvernement, il ne sera pas inutile de montrer, par l'exemple de Saül et de David, la différence de la politique et de la sagesse véritables d'avec la politique et la finesse trompeuses.

Vous voyez Saül et David, tous deux avisés et habiles, mais d'une manière bien différente. D'un côté, une intention perverse ; de l'autre, une intention droite. D'un côté, Saül, un grand roi, qui, ne donnant nulles bornes à sa malice, emploie tout sans réserve pour perdre un bon serviteur dont il est jaloux ; de l'autre, David, un particulier abandonné et trahi, se fait une nécessité de ne se défendre que par les moyens licites, sans manquer à ce qu'il doit à son prince et à son pays. Et cependant la sagesse véritable, renfermée dans des bornes si étroites, est supérieure à la fausse, qui n'oublie rien pour se satisfaire [3].

Ce que Saül et David étaient l'un à l'égard de l'autre, ils l'étaient l'un et l'autre à l'égard de Dieu. La mauvaise finesse dont Saül usait envers un serviteur, il en use envers le souverain maître. Dieu et sa loi ne sont pas pour lui la règle de gouvernement, mais un moyen ; il se regarde moins comme le ministre de Dieu, qu'il ne regarde Dieu comme son ministre ; au lieu de se soumettre à la religion, il veut en faire son esclave. Il attend le prophète, tant qu'il ne voit pas ses intérêts en péril ; pour peu qu'il tarde, il s'en passe et usurpe ses fonctions. S'il consulte Dieu par le grand prêtre, tout à coup il n'en veut plus, il n'a que faire de la réponse divine. S'il reçoit un commandement contre les Amalécites, il en exécute une partie et néglige l'au-

[1] 2. Reg., 1, 17-27. — [2] *Ibid.*, 2, 1-3. — [3] Bossuet, *Politique*, l. 5, art. 2.

tre, comme s'y entendant mieux que Dieu et son prophète. Quand il fait des instances à celui-ci, ce n'est pas pour qu'il le réconcilie avec Dieu, mais pour qu'il l'honore devant le peuple. Aux yeux de sa politique étroite et jalouse, ce que la religion a de plus sacré ne lui est plus de rien. Sur une délation calomnieuse, il massacre les prêtres du Seigneur ; il fait mourir les Gabaonites, au mépris du serment que leur avait juré la nation : ceux qu'il fait lui-même à David, sont autant de parjures. Avec cela, il se croyait bien sage, et il finit par se tuer de désespoir, perdant à la fois son royaume, sa famille, sa vie et son âme, et laissant une mémoire en exécration à Dieu et aux hommes. David, au contraire, doué d'une si grande prudence, subordonne toutes ses pensées et toutes ses actions à la loi et aux ordres de Dieu. Que Dieu lui dise : Allez, il va ; venez, il vient ; faites ceci, il le fait, ni plus ni moins que Dieu ne dit. Il s'abandonne à sa providence, non point par paresse et par lâcheté, mais par foi et par amour. Sa piété est agissante : il prévoit tout, il donne ordre à tout. La religion n'est pas pour lui un simple moyen de politique, mais la fin, la règle. Ce n'est pas sa propre gloire qu'il cherche, mais la gloire de Dieu. Là tendent ses cantiques, son gouvernement, ses guerres, ses victoires, ses richesses. Ce qui l'afflige dans son exil, c'est de ne pouvoir se présenter devant le tabernacle de l'Éternel. Au transport de l'arche, il dansera devant son peuple dans l'excès de sa joie. A-t-il encouru la disgrâce de son Dieu ? il ne craindra point de confesser son péché devant tous les siècles et de le pleurer dans les cantiques de sa pénitence. Il fait, en un mot, tout le contraire de Saül. Aussi Dieu lui bâtit une maison fidèle, un royaume qui ne finira jamais. Et dans le temps et dans l'éternité, le Fils de Dieu sera le fils de David ; dans le temps et dans l'éternité, le royaume de Dieu sera le royaume de David.

Entre ces deux politiques, il est facile de comprendre la folie de l'une et la sagesse de l'autre. Dieu seul est le monarque suprême et absolu. Son empire embrasse tout ce qui est et même ce qui n'est pas. Ce que nous appelons des royaumes, ne sont que de petites provinces de cet empire universel ; encore le mot de provinces dit-il beaucoup trop. Les rois, les empereurs sont pour lui des ministres révocables à volonté. Lors donc qu'il y a de ces ministres qui accomplissent fidèlement les ordres de leur maître, qui travaillent de toute leur intelligence, de toute leur volonté, de toutes leurs forces à réaliser ses vues dans le département qui leur est confié, il est naturel que le maître les laisse longtemps en place, eux et leurs descendants, et qu'il leur communique quelque chose de plus de sa gloire et de sa majesté ; mais lorsqu'au lieu de rapporter tout à leur souverain, des

ministres rapportent tout à eux-mêmes; lorsqu'au lieu de seconder ses desseins, ils y substituent les leurs; lorsqu'au lieu de le servir, ils ne veulent que s'en servir, il est naturel que Dieu, après avoir usé peut-être quelque temps de leur mauvaise volonté même, comme il fait de celle des démons, pour exécuter ses desseins par eux et contre eux, se plaise à les briser comme un vase d'argile et à manifester au grand jour la folie de leur astuce, le néant de leur puissance, l'ignominie de leur gloire. Il a sans cesse pour cela mille moyens contre lesquels l'homme ne peut rien. On a beau, comme dit Bossuet, compasser dans son esprit tous ses discours et tous ses desseins, l'occasion apporte toujours je ne sais quoi d'imprévu, en sorte qu'on dit et qu'on fait toujours plus ou moins qu'on ne pensait. Et cet endroit inconnu à l'homme, dans ses propres actions et dans ses propres démarches, c'est l'endroit secret par où Dieu agit et le ressort qu'il remue [1]. Le monde appelle cela circonstance, hasard, fortune : hasard pour l'homme, il est vrai, qui ne saurait le prévoir ni le prévenir, mais combinaison libre pour Dieu, qui voit et dispose tout l'ensemble. Aussi Platon dit-il très-bien que Dieu gouverne les choses humaines par la fortune et les circonstances. C'est par là qu'il circonscrit et qu'il dirige où il veut la libre coopération de l'homme. Quelle folie donc de penser être sage contre Dieu ou sans Dieu !

Pour l'être véritablement, il faut, comme David, aimer la vérité et la justice ; il faut, comme David, faire ce que Dieu dit, ni plus ni moins. Les desseins de Dieu étant moins connus alors, David le consultait souvent par le grand prêtre. Depuis que le Fils de Dieu même a révélé le secret de ses conseils et appelé tous les peuples à les accomplir, il n'est plus tant besoin de consulter, il ne s'agit que d'exécuter la volonté connue du Maître. Et s'il est quelquefois besoin d'interroger pour l'exécution même, le Pontife de Dieu est encore là pour transmettre la réponse. Hélas ! nous voyons bien des Saüls, qui n'envisagent la religion que comme un moyen de se faire honorer et obéir par leurs peuples, qui usent toute leur activité et leur puissance à se tromper les uns les autres, à opprimer ou à pervertir ce qu'il y a de plus fidèle à Dieu. Quand Dieu reverra-t-il des hommes selon son cœur ? Quand reverrons-nous des princes actifs, intelligents, n'usant de leur puissance que pour faire régner la vérité et la justice, et amener tous les hommes sous l'empire de leur Maître légitime, qui est au ciel ? Quand reverrons-nous des princes subordonnant leur politique à la politique de Dieu ? Quand reverrons-nous des Davids chrétiens ?

[1] *Polit.*, l. 7, art. 6, prop. 7.

# LIVRE DOUZIÈME.

## DE 1055 A 1014 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### David sur le trône, à la fois prophète et prophétie.

Il y avait plus de huit siècles que, vainqueur de quatre rois et sauveur de cinq royaumes, Abraham était debout sous un chêne, dans la vallée d'Hébron, servant lui-même ses trois hôtes ; il y avait plus de huit siècles qu'un de ces hôtes divins, que l'interprétation commune des Pères nous apprend avoir été le Fils même de Dieu, lui annonça que de Sara, sa femme, alors vieille et stérile, sortiraient des rois, et que dans un de sa race seraient bénies toutes les nations de la terre. Cette même vallée d'Hébron voyait l'accomplissement de ces promesses : elle voyait le second roi d'Israël près de monter sur le trône, David, sacré roi par un prophète, prophète lui-même, tige future d'une longue suite de rois, mais principalement de celui qui, Seigneur des rois et des prophètes, s'appellera néanmoins le fils de David et le fils d'Abraham, et en qui, depuis dix-huit siècles, nous voyons bénies toutes les nations de la terre.

La tribu de Juda, à qui, sept siècles auparavant, Jacob avait prédit que le sceptre ne lui serait point enlevé, que le chef, le législateur ne sortirait point de ses descendants, jusqu'à ce que vînt celui qui devait devenir, le Messie, le Christ, l'attente des nations, la tribu de Juda fut la première à reconnaître pour roi l'ancêtre du Messie. « Les hommes de Juda, dit l'Écriture, vinrent en Hébron et y sacrèrent David roi sur la maison de Juda [1]. » On voit ici, comme dans l'histoire de Saül, la vérité de ce que dit Bossuet quelque part, que la souveraineté des rois, même la souveraineté des rois d'Israël, n'est pas tellement de Dieu qu'elle ne soit aussi du consentement des peuples [2].

Le premier acte du nouveau roi fut un acte de générosité aussi sage que noble. Ayant appris que les hommes de Jabès-Galaad avaient enseveli Saül, il leur envoya des messagers et leur dit : Bé-

[1] 2. Reg., 2, 4. — [2] Bossuet, *Defens cler. gall.*, l. 4, c. 21.

nis soyez-vous de par Jéhova, vous qui avez usé de cette miséricorde envers Saül, votre seigneur, et l'avez enseveli ! Maintenant donc Jéhova vous rendra votre miséricorde et votre fidélité, et moi-même je vous récompenserai de cette action que vous avez faite. Que vos mains donc se fortifient, et soyez hommes de cœur ; car quoique Saül, votre seigneur, soit mort, néanmoins la maison de Juda m'a sacré pour son roi, et je saurai vous défendre contre vos ennemis [1].

Tout le royaume de Saül, après la mort de ce prince, appartenait à David. Dieu en était non-seulement le maître absolu, par son domaine souverain et universel, mais encore le propriétaire par ses titres particuliers sur la famille d'Abraham, et sur tout le peuple d'Israël. Dieu donc ayant donné ce royaume entier à David, qu'il avait fait sacrer par Samuël, et à sa famille, on ne peut douter de son droit ; et néanmoins Dieu voulait qu'il conquît en quelque manière ce royaume qui lui appartenait à si juste titre.

Ce droit de David avait été reconnu par tout le peuple et même par la famille de Saül. Jonathas, fils de Saül, dit à David : Je sais que vous régnerez sur Israël, et je serai le second après vous, et mon père ne l'ignore pas. En effet, Saül lui-même, dans un de ses bons moments, avait parlé à David en ces termes : Comme je sais que vous régnerez très-certainement et que vous aurez en main le royaume d'Israël, jurez-moi que vous conserverez les restes de ma race. Ainsi le droit de David était constant.

Ce qui retarda l'exécution de la volonté de Dieu fut qu'Abner, fils de Ner, qui commandait les armées sous Saül, fit valoir le nom de ce prince et mit son fils Isboseth sur le trône durant sept ans, pendant que David régnait, à Hébron, sur la maison de Juda [2].

Quelque certain et reconnu que fût le droit de David, et quoiqu'il manquât à son rival la première condition pour être roi légitime en Israël, qui était d'avoir été choisi de Dieu, il n'usa pas de ses avantages dans la guerre qui s'ensuivit et ménagea le sang des citoyens. En ce temps, les Philistins, ennemis du peuple de Dieu, n'entreprenaient rien, et David n'avait rien à craindre des étrangers ; ainsi il ne pressait pas Isboseth, et le laissa deux ans paisible sans faire aucun mouvement. La guerre s'alluma ensuite, mais sans qu'elle fût poussée bien fort.

De Mahanaïm, ou le Camp, lieu ainsi nommé par Jacob au delà du Jourdain, où le fils de Saül avait été reconnu roi et où il faisait ordinairement sa résidence, Abner, fils de Ner, et les serviteurs d'Isboseth, vinrent à Gabaon, ville de la tribu de Benjamin, non loin

[1] 2. Reg., 2, 4-7. — [2] Bossuet, *Polit.*, l. 9, art. 3, prop. 4.

des frontières de Juda. Joab, fils de Sarvia, et les serviteurs de David marchèrent contre lui, et ils se rencontrèrent près de la piscine de Gabaon, les uns étant campés d'un côté de la piscine, les autres de l'autre.

Alors Abner dit à Joab : Que notre jeunesse se lève et joue devant nous : c'est-à-dire qu'elle combatte à outrance, en combat singulier, comme on faisait plus tard dans les tournois du moyen âge. Joab répondit : Qu'elle se lève ! Aussitôt il se leva et se présenta douze de Benjamin, du côté d'Isboseth, et douze du côté de David. En ce moment ils s'approchent. Chacun d'eux saisit la tête de son adversaire, à la façon peut-être des gladiateurs, qui avaient un rets à la main pour cela, et lui enfonça son épée dans le flanc ; et ils tombèrent tous morts l'un sur l'autre à la fois. A l'instant même on récompensa leur valeur, en appelant ce champ le Champ des Vaillants en Gabaon. Et le titre lui en demeura, en mémoire d'une action si déterminée.

La mort de ces douze braves fut suivie d'un rude combat, où Abner et les troupes d'Israël furent défaits. Dans la déroute, Asaël, un des frères de Joab, qui se fiait en la légèreté de ses pieds, plus vites que ceux des chevreuils habitants des forêts, poursuivait Abner sans se détourner à droite ni à gauche, et allant toujours sur ses pas. Abner regarda un moment derrière et lui dit : Est-ce toi, Asaël ? C'est moi, répondit-il. Abner poursuivit : Va à droite ou à gauche, et saisis l'un de ces jeunes gens, et prends pour toi ses dépouilles. Mais Asaël ne voulut point le quitter. Abner répéta encore : Retire-toi, je te prie, et cesse de me poursuivre ; pourquoi me contraindre à te percer et à te laisser attaché à la terre ? et comment pourrai-je après cela lever les yeux devant ton frère Joab ? Asaël méprisa ce discours. Abner donc, retournant sa lance, le frappa dans l'aîne et le perça d'outre en outre. Il mourut sur-le-champ de sa blessure ; et tous les passants s'arrêtaient pour voir Asaël couché par terre.

On ne pouvait garder plus de modération, dans sa supériorité, que le faisait Abner, un des vaillants hommes de son temps, ni ménager davantage Joab et Asaël.

Ce même esprit de modération se voit dans le reste de la guerre. Joab et son frère Abisaï poursuivirent Abner jusqu'au soleil couchant, lorsque celui-ci, d'une hauteur où il s'était rallié avec ce qu'il avait de troupes plus affectionnées à la maison de Saül, qui étaient celles de la tribu de Benjamin, cria à Joab : Ton épée frappera-t-elle jusqu'à extermination ? ignores-tu que le désespoir est dangereux ? n'est-il pas temps de dire au peuple qu'il cesse de poursuivre ses frères ? Joab ne demandait pas mieux, et n'eut pas plutôt ouï le reproche d'Abner, qu'il lui répondit : Vive Dieu ! si vous aviez parlé plus

tôt, le peuple dès le matin aurait cessé de poursuivre son frère. Il fit en même temps sonner la retraite, et le combat, qui avait duré jusqu'au soir, cessa à l'instant [1].

On voit, en cette conduite, l'esprit où l'on était d'épargner le sang fraternel, c'est-à-dire celui des tribus toutes sorties de Jacob. C'est le seul combat mémorable qui fut donné ; et, quelque rude qu'il eût été, on ne trouva parmi les morts que dix-neuf hommes du côté de David, et de celui d'Abner, quoique battu, seulement trois cents soixante.

On remarque même que David n'alla jamais en personne à cette guerre, de peur que la présence du roi n'engageât un combat général. Ce prince ne voulait pas tremper ses mains dans le sang de ses sujets, et il ménageait autant qu'il pouvait les restes de la maison de Saül, à cause de Jonathas. Ce ne furent que rencontres particulières où, comme David allait toujours croissant et se fortifiant de plus en plus, pendant que la maison de Saül ne cessait de diminuer, il crut qu'il valait mieux la laisser tomber d'elle-même que de la poursuivre à outrance.

Tout roulait, dans le parti d'Isboseth, sur le crédit du seul Abner. David n'avait qu'à le ménager et à profiter, comme il fit, des mécontentements qu'il recevait tous les jours d'un maître également faible et hautain.

Saül avait laissé une concubine nommée Respha. Abner s'approcha d'elle. Isboseth lui en fit des reproches. Piqué au vif, Abner lui répondit : Suis-je donc une tête de chien, moi qui ai marché contre Juda et qui ai soutenu la maison de Saül, ton père, et ses frères et ses proches, et qui ne t'ai point livré en la main de David ? et aujourd'hui vous me cherchez querelle pour une femme ? Que Dieu fasse ceci à Abner, et qu'il y ajoute cela, si je ne fais pas pour David tout ce que l'Éternel lui a juré, en faisant que le royaume soit transféré de la maison de Saül, et que le trône de David soit élevé sur Israël et sur Juda, depuis Dan jusqu'à Bersabée. Isboseth ne put rien lui répondre, parce qu'il le craignait. Il eût été de la prudence alors de ne pas lui faire de reproche.

Abner donc envoya des messagers de sa part à David, disant : A qui est la terre ? et pour lui dire : Recevez-moi dans votre amitié, et ma main sera avec vous pour ramener à vous tout Israël. David répondit : Je le veux bien, je te recevrai dans mon amitié ; mais je te demande une seule chose : tu ne verras point ma face, que tu ne m'amènes en même temps Michol, fille de Saül. En conséquence,

[1] 2. Reg., 2, 8-28.

David envoya des messagers à Isboseth, disant : Rends-moi ma femme Michol, que j'ai épousée en frappant cent Philistins. Isboseth donc envoya et l'enleva à son mari Phaltiel, fils de Laïs, qui la suivit en pleurant jusqu'à Bathurim, où Abner lui dit : Va et retourne. Et il s'en retourna.

Cependant Abner avait adressé la parole aux anciens ou sénateurs d'Israël : Hier, comme avant-hier, vous désiriez que David régnât sur vous, maintenant donc accomplissez vos désirs ; car l'Éternel a parlé de David, disant : Par la main de David, mon serviteur, je sauverai mon peuple d'Israël de la main des Philistins et de tous ses ennemis. Abner avait également parlé à Benjamin. Puis, accompagnant Michol, il s'en alla dans Hébron, pour dire à David tout ce qui semblait bon à Israël et à toute la maison de Benjamin.

David donna un banquet à Abner et aux vingt hommes qui étaient venus avec lui. Abner dit alors à David : Je me lèverai, j'irai, et je rassemblerai près de mon seigneur le roi tout Israël, pour faire alliance avec vous ; et vous régnerez sur tous, ainsi que votre âme désire. David le congédia d'une manière honorable et amicale.

A peine était-il parti, que Joab survint avec les serviteurs de David, après avoir tué des brigands et pris un grand butin. On annonça bien vite à Joab : Abner, fils de Ner, est venu près du roi, et le roi l'a renvoyé, et il s'en est allé en paix. Aussitôt Joab entra chez le roi et lui dit : Qu'avez-vous fait ? Voici qu'Abner est venu vers vous ; pourquoi l'avez-vous laissé aller ? Ignorez-vous qu'Abner, fils de Ner, est venu ici pour vous tromper, pour reconnaître toutes vos démarches et savoir tout ce que vous faites ? Puis, étant sorti d'auprès de David, il envoya des messagers après Abner, et le ramena de la citerne de Sira, sans que David le sût. Et quand Abner fut retourné en Hébron, Joab l'amena à part au milieu de la porte, pour lui parler en trahison ; et là il le frappa dans l'aîne et le tua, pour venger le sang d'Asaël, son frère.

Nous avons vu qu'Abner était irréprochable sous ce rapport. Peut-être aussi que la mort d'Asaël n'était pas le principal motif de ce meurtre, concerté entre Joab et son frère Abisaï. L'ambition a pu y avoir la plus grande part. Abner lui-même était au fond un ambitieux, qui, sans être bien mauvais du reste, ne cherchait que ses propres intérêts. Il savait bien, à la mort de Saül, que tout le royaume appartenait à David. Cependant il lui oppose Isboseth, parce qu'il comptait régner sous son nom. Peut-être même que son commerce ou son mariage avec la concubine de Saül n'était pas sans quelque vue sur le trône. Quand il s'en voit faire des reproches, il se tourne du côté de David, il reconnaît que c'est le roi légitime :

mais, avant de se déclarer, il veut un traité à part, pour s'assurer les mêmes avantages que sous Saül. Joab, non moins ambitieux et plus méchant, craignant d'être supplanté, le tue : l'ambition du premier est punie par celle du second.

Lorsque David eut appris ce meurtre, il dit aussitôt : Je suis innocent à jamais devant l'Éternel, moi et mon royaume, du sang d'Abner, fils de Ner. Et que son sang retombe sur la tête de Joab et sur toute la maison de son père. Qu'il ne manque jamais, en la maison de Joab, de gens qui éprouvent un flux honteux, qui soient lépreux, qui s'appuient sur un bâton, qui tombent sous le glaive et qui manquent de pain.

La conjoncture des temps, où le règne qui commençait était encore peu affermi, ne permettait pas à David de faire punir Joab, dont la personne était importante et les services nécessaires. Ce qu'il put faire au sujet du meurtre d'Abner fut de dire à toute l'armée et à Joab même : Déchirez vos habits et revêtez-vous de sacs, et pleurez dans les funérailles d'Abner. David lui-même suivait le cercueil. Et quand on eut enseveli Abner, David éleva la voix et dit en pleurant : Abner n'est pas mort comme un lâche : tes mains n'ont pas été liées ainsi qu'on fait aux vaincus, ni tes pieds n'ont pas été mis dans les entraves ; tu es tombé, comme il arrive aux plus braves, devant des enfants d'iniquité. A ces mots, tout Israël redoubla ses pleurs. Et comme toute la multitude venait pour manger avec le roi pendant le jour : A Dieu ne plaise, dit David, que j'interrompe le deuil et que je goûte un morceau de pain avant le coucher du soleil ; ainsi Dieu me soit en aide. Tout le peuple entendit ce serment, et, louant ce que fit David, le reconnut innocent du meurtre d'Abner.

Il fit plus, et disait tout haut à ses serviteurs : Ne voyez-vous pas qu'Israël perd aujourd'hui un grand capitaine? Pour moi, je suis faible encore et sacré depuis peu de temps. Ces enfants de Sarvia (c'était Joab et Abisaï, son frère) me sont durs ; que Jéhova rende à qui fait le mal, selon sa malice. C'est tout ce que permettait la conjoncture des temps.

Quant à Isboseth, fils de Saül, lorsqu'il apprit qu'Abner était mort à Hébron, ses mains défaillirent, et tout Israël en fut troublé. Pour comble d'infortune, deux chefs de bande, qui étaient à son service et paraissent même avoir été ses capitaines des gardes, Baana et Rechab, de la tribu de Benjamin, entrèrent secrètement dans sa maison, pendant qu'il dormait, à midi, sur son lit, suivant l'usage des pays chauds. Ils le frappèrent à la cinquième côte, lui coupèrent la tête et, s'en

[1] 2. Reg., 3, 1-39.

allant par la voie du désert toute la nuit, ils l'apportèrent à David, en Hébron, disant : Voici la tête d'Isboseth, fils de Saül, ton ennemi, qui recherchait ton âme ; et Jéhova en ce jour a vengé mon seigneur le roi, de Saül et de sa race.

Mais David répondit à tous les deux : Vive Jéhova ! lui qui a toujours délivré mon âme de toute angoisse ! Celui qui vint m'annoncer la mort de Saül, dont il se vantait d'être l'auteur, et qui croyait m'apporter une nouvelle agréable dont il attendait la récompense, fut mis à mort par mon ordre. Combien plus maintenant, quand des impies ont égorgé un homme juste en sa maison, sur son lit, demanderai-je son sang de votre main, et vous retrancherai-je de la terre ?

Aussitôt il commanda à ses serviteurs, et ils les tuèrent ; puis leur ayant coupé les mains et les pieds, ils les suspendirent à la piscine d'Hébron. Pour la tête d'Isboseth, ils l'ensevelirent dans le tombeau d'Abner, en la même ville. Isboseth avait commencé à régner à l'âge de quarante ans. David punit ses meurtriers comme il avait puni l'Amalécite qui se glorifiait d'avoir tué le roi Saül [1]. On remarque cependant une différence dans le prononcé du jugement. Celui-ci est puni comme meurtrier de l'oint du Seigneur ; et ceux-là sont tués comme assassins d'un homme innocent, sans l'appeler l'oint du Seigneur, parce qu'en effet il ne l'était pas.

On voit, par la conduite de David, que, dans une guerre civile, un bon prince doit ménager le sang des citoyens. S'il arrive des meurtres, qu'on pourrait lui attribuer à cause qu'il en profite, il doit s'en justifier si hautement que tout le peuple en soit content [2].

La guerre civile étant ainsi finie sans presque verser de sang dans les combats, toutes les tribus d'Israël vinrent vers David, en Hébron, disant : Nous voici, nous, tes os et ta chair. Hier et avant-hier, quand Saül était roi sur nous, tu menais et ramenais Israël, et Jéhova t'a dit : Tu conduiras Israël, mon peuple, et tu seras le chef d'Israël [3].

Cette assemblée fut très-nombreuse. Il y vint en armes six mille huit cents hommes de la tribu de Juda, sept mille cent de la tribu de Siméon, quatre mille six cents de la tribu de Lévi : Joïada, chef de la race d'Aaron, avec trois mille sept cents, et Sadoc, avec la maison de son père, où il y avait vingt-deux chefs de famille ; trois mille hommes de la tribu de Benjamin, vingt mille huit cents de la tribu d'Éphraïm, dix-huit mille de la demi-tribu de Manassé ; de la tribu d'Issachar, deux cents princes, dont tout le reste de la tribu suivait

[1] 2. Reg., 4, 1-12. — [2] Bossuet, *Polit.*, l. 9, art. 3, prop. 4. — [3] 2. Reg., 52, 1. Paral., 11.

le conseil; cinquante mille hommes de la tribu de Zabulon; mille princes de la tribu de Nephthali, suivis de trente-sept mille hommes armés de lances et de boucliers; vingt-huit mille six cents de la tribu de Dan, et quarante mille d'Aser. De plus, cent vingt mille d'au delà du Jourdain, tant des deux tribus de Ruben et de Gad, que de la demi-tribu de Manassé. Tous ces guerriers, au nombre de près de quatre cent mille hommes, bien armés et ne demandant qu'à combattre, vinrent avec un cœur parfait trouver David, à Hébron, pour l'établir roi sur tout Israël; et tout le reste d'Israël conspirait d'un même cœur à faire déclarer David pour roi. Ils demeurèrent là pendant trois jours près de David, mangeant et buvant ce que leurs frères leur avaient préparé. C'est pour cela sans doute qu'il y avait si peu d'hommes sous les armes dans les tribus de Juda et de Siméon : ils étaient occupés des approvisionnements nécessaires. En effet, dit l'Écriture, les environs de la ville, jusqu'aux tribus les plus éloignées, comme celles d'Issachar, de Zabulon et de Nephthali, apportaient, sur des ânes et des chameaux, sur des mulets et des bœufs, des vivres pour les nourrir; ils apportaient de la farine, des figues, des raisins secs, du vin et de l'huile; et ils amenaient des bœufs et des moutons afin qu'ils eussent toutes choses en abondance; car c'était une grande réjouissance en Israël [1].

Pendant que cette immense multitude était campée dans la vallée d'Hébron, dans ces mêmes lieux où campaient autrefois leurs pères, Abraham, Isaac et Jacob, tous les sénateurs d'Israël s'étaient rassemblés auprès du roi dans la ville même. Là, David fit alliance avec eux devant Jéhova, c'est-à-dire il jura de gouverner le peuple selon la loi de Dieu, et le peuple lui jura, par ses princes, obéissance et fidélité. Après quoi ils le sacrèrent roi sur Israël, suivant la parole de Jéhova par la bouche de Samuël [2].

On voit ici l'exemple d'une royauté légitime. Dieu lui-même désigne le nouveau roi par son prophète, et l'approche peu à peu du trône par des qualités et des actions qui l'en rendent digne. La nation l'accepte avec un cœur parfait, non-seulement par l'unanimité de ses chefs, par les acclamations de quatre cent mille hommes sous les armes, mais par l'assentiment exprès de toutes les provinces. Tout cela n'empêche point qu'il n'y ait un traité d'alliance juré de part et d'autre devant l'Éternel, témoin et vengeur entre le roi et la nation.

David, qui avait commencé de régner sur Juda seul à l'âge de trente ans, en avait alors trente-sept et demi. Tant de succès et de gloire ne l'éblouirent point. Pendant que les enfants d'Israël le bénis-

[1] 1. Paral., 12, 23-40. — [2] 2. Reg., 53. 1. Paral., 11, 3.

saient, lui bénissait le Dieu d'Israël, qui l'avait si merveilleusement délivré de la main de Saül et de la main de tous ses ennemis.

« Je vous aimerai, s'écriait-il; je vous aimerai, ô Jéhova! qui êtes ma force, Jéhova est mon roc, mon boulevard, mon libérateur. Mon Dieu est mon fort, je mettrai en lui mon espérance; mon bouclier, l'arme de mon salut, l'auteur de mon élévation. Je louerai, j'invoquerai Jéhova, et je serai sauvé de mes ennemis.

« Car les douleurs de la mort m'ont environné; les torrents de Bélial m'ont rempli d'épouvante; les liens de l'enfer m'ont investi, et les rets de la mort m'ont enveloppé.

« Dans mon angoisse j'invoquerai Jéhova; je crierai à mon Dieu: il entendra ma voix de son temple: mes cris en sa présence parviendront à ses oreilles.

« Et la terre s'est ébranlée et a tremblé; et les fondements des montagnes se sont émus et ont été ébranlés, parce qu'il est indigné contre eux. Une fumée a monté de sa face irritée, un feu dévorant a sorti de sa bouche, des charbons en ont été allumés. Il a abaissé les cieux, et il est descendu: un nuage sombre était sous ses pieds. Il a monté sur les chérubins et a pris son vol; il a pris son vol sur les ailes du vent. Il a fait des ténèbres sa retraite: son pavillon est autour de lui: ce sont les ténèbres des eaux dans les nuées des airs. A l'éclair de sa présence, ses nuées ont passé en grêle et en charbons de feu. Du haut des cieux a tonné Jéhova. Le Très-Haut a fait entendre sa voix, la grêle et les charbons de feu. Il a lancé ses flèches, et il les a dissipées: il a multiplié ses foudres et il les a bouleversés. Alors parurent les réservoirs de la mer; alors furent dévoilés les fondements du globe, à votre menace, ô Jéhova! au souffle impétueux de votre colère.

« Mais il tendra la main d'en haut, et me prendra: il me retirera des eaux immenses; il me délivrera de mon ennemi si puissant, et de ceux qui me haïssaient, parce qu'ils étaient plus forts que moi. Ils voulaient me surprendre au jour de mon affliction: mais Jéhova s'est fait mon soutien: il me mettra au large, il me délivrera, parce qu'il s'est complu en moi. Jéhova me récompensera selon ma justice, il me rendra selon la pureté de mes mains. Car j'ai gardé les voies de Jéhova, et jamais l'impiété ne m'a éloigné de mon Dieu, parce que ses jugements sont devant moi, et je n'ai point repoussé ses préceptes. J'ai été sans tache avec lui, et je me suis gardé de mon iniquité. Aussi m'a-t-il rendu selon ma justice, selon la pureté de mes mains devant ses yeux.

« A qui est miséricordieux, vous ferez miséricorde: avec l'homme innocent, vous agirez innocemment; avec qui est pur et sincère, vous vous montrerez sincère et pur: mais, avec le pervers, vous en userez

selon sa perversité. Car vous sauverez le peuple qui est humble, et vous humilierez les regards superbes.

« C'est vous, ô Jéhova ! qui allumez mon flambeau; c'est vous, ô mon Dieu ! qui illuminez mes ténèbres. C'est par vous que je traverserai l'armée ennemie ; c'est par mon Dieu que je franchirai les remparts.

« O Dieu ! sa voie est parfaite : la parole de Jéhova a été éprouvée au feu ; il est le bouclier de tous ceux qui espèrent en lui. Car, qui est Dieu, sinon Jéhova ? qui est le fort, si ce n'est notre Dieu ?

« C'est Dieu qui m'a ceint de force, qui a rendu parfaite ma voie, qui a égalé mes pieds à ceux des biches, qui m'a établi dans les lieux hauts, qui instruit mes mains au combat, et qui a fait de mes bras un arc d'airain. Vous m'avez donné le bouclier de votre salut ; votre droite me soutiendra, et votre bonté me rendra grand. Vous élargirez le chemin sous mes pas, et mes pieds ne chancelleront point. Je poursuivrai mes ennemis, je les atteindrai ; je ne retournerai point que je ne les aie détruits. Je les briserai, et ils ne pourront se soutenir : ils tomberont sous mes pieds. Vous m'avez ceint de force pour la guerre ; vous courberez mes adversaires sous moi, vous me livrerez le cou de mes ennemis, et j'exterminerai ceux qui me haïssent. Ils crieront, mais point de sauveur ; vers Jéhova, mais il ne les entendra point. Je les disperserai comme la poussière que le vent emporte ; je les foulerai aux pieds comme la boue des places publiques. Vous me délivrerez des contradictions du peuple ; vous m'établirez chef des nations. Un peuple que je ne connais point me servira ; ils m'obéiront aussitôt que m'entendra leur oreille. Des enfants étrangers useront envers moi de mensonges ; mais ces enfants étrangers défailliront, ils seront réduits à l'étroit.

« Vive Jéhova ! Béni soit celui qui est mon roc ! qu'il soit exalté, le Dieu de mon salut ! c'est le Dieu qui a mis les vengeances dans ma main, et les peuples à mes pieds. Mon libérateur à l'égard de mes ennemis, vous m'élèverez au-dessus de ceux qui me résistent ; vous me délivrerez de l'homme méchant. C'est pourquoi je vous rendrai grâces parmi les nations, ô Jéhova ! et j'y chanterai votre nom. Lui qui agrandit les délivrances de son roi, qui fait miséricorde à son christ, à David, et à sa race pour jamais [1]. »

Cette solennelle inauguration de David, ces louanges publiques qu'il adresse à Dieu au milieu des tribus d'Israël, préfiguraient une époque plus solennelle encore, où le Fils de Dieu et de David serait reconnu roi par toutes les nations de la terre, lesquelles, en lui, avec lui et par lui, rendront éternellement gloire à son Père qui est dans

[1] Ps. 17. 2. Reg., 22.

les cieux. C'est dans la personne de ce Roi éternel, que David disait dès lors : Je vous rendrai des actions de grâces parmi les nations, ô Jéhova ! et j'y chanterai votre nom. Saint Paul nous en assure [1] ; et tous les jours nous en sommes la preuve, lorsque, dans tous les lieux du monde et chez toutes les nations du globe, nous bénissons Dieu le Père par Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne avec lui dans tous les siècles des siècles.

A David, dont le nom seul devait rappeler à jamais le Roi éternel, il fallait une capitale, il fallait une résidence dont les noms mêmes fussent également prophétiques et mystérieux. Cette capitale sera l'antique cité de Melchisédech, Jérusalem ; Jérusalem matérielle, figure de la Jérusalem spirituelle ou société des fidèles répandus par toute la terre ; Jérusalem terrestre, figure de la Jérusalem céleste ou société triomphante des anges et des saints dans le ciel. Cette résidence sera la partie la plus élevée de Jérusalem, la montagne de Sion, bientôt la demeure terrestre de Dieu même, et figure de son trône éternel au plus haut des cieux. Jérusalem et Sion d'ici-bas, c'est David qui en met en possession les enfants d'Israël ; Jérusalem et Sion de là haut, c'est le Fils de David, Jésus-Christ, qui en met en possession les enfants de Dieu.

Depuis longtemps on était maître de la ville basse ; mais les Jébuséens occupaient toujours la ville haute ou la forteresse. Pour signaler son nouvel avénement au trône par quelque grande action, David se rendit à Jérusalem avec son armée et assiégea la citadelle. Mais les Jébuséens lui dirent : Tu n'entreras point ici que tu n'en aies chassé ces aveugles et ces boiteux. Il paraît, d'après ces paroles, que les Jébuséens croyaient la forteresse de Sion tellement imprenable, qu'ils avaient placé sur leurs murailles des aveugles et des boiteux, comme pour dire à David par dérision : Voilà qui suffit pour te repousser.

David répondit à cette insolente bravade en publiant dans son armée : Quiconque le premier frappera le Jébuséen, quiconque le premier escaladera les remparts et en chassera ces aveugles et ces boiteux qui insultent à David, celui-là sera général et prince. Joab monta le premier et fut fait général. Ainsi fut prise la forteresse de Sion, qui fut appelée la cité de David, à cause qu'il y établit sa demeure [2].

Après cette belle conquête, David bâtit la ville aux environs, de-

[1] Rom., 15, 8 et 9. Dico... gentes autem super misericordia honorare Deum sicut scriptum est : Propterea confitebor tibi in gentibus, et nomini tuo cantabo. — [2] 2. Reg., 5, 6-8. 1. Paral., 11, 4-7.

puis le lieu appelé Mello; et Joab, qui avait eu tant de part à la victoire, acheva le reste. Ainsi, il se signala dans la construction des ouvrages publics comme dans les combats, et tint, auprès de David, la place que l'histoire donne auprès d'Auguste au grand Agrippa, son gendre.

Le règne de David allait se fortifiant de plus en plus, non-seulement au dedans, mais encore au dehors. Hiram, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs, apparemment pour le féliciter de sa victoire sur les Jébuséens et pour conclure une alliance avec lui. Il lui fit présent de bois de cèdre, et envoya d'habiles ouvriers pour lui bâtir un palais à Jérusalem. L'Écriture dit expressément qu'il aima toujours David, ce qui prouve qu'il était non-seulement un allié fidèle, mais aussi un ami sincère de ce prince [1].

Il n'en fut pas de même des Philistins. Tant qu'ils virent les Hébreux partagés entre deux rois, ils restèrent tranquilles, comptant que les deux partis se ruineraient l'un l'autre; mais quand ils apprirent que David avait été sacré roi sur tout Israël et qu'il avait signalé le commencement de son règne par la prise de Sion, ils se rassemblèrent tous pour venir l'accabler. David l'ayant su, marcha au-devant d'eux jusqu'au fort d'Odollam, pour observer, de là, de quel côté ils tourneraient leurs armes. Ils se répandirent dans la vallée de Réphaïm jusqu'à Bethléhem, où ils postèrent un corps de troupes.

Pendant que David était dans ce fort, peut-être à la veille de la bataille, il eut une envie et dit : Oh! qui me donnera à boire de l'eau de la citerne qui est en Bethléhem, près de la porte! Aussitôt les trois plus braves passèrent à travers le camp des Philistins, puisèrent de l'eau dans la citerne de Bethléhem qui était auprès de la porte, et l'apportèrent à David. Mais il n'en voulut pas boire, et la répandit en l'honneur de Jéhova, disant : Jéhova me préserve de faire une chose pareille! Boirai-je le sang de ces braves qui sont allés là au péril de leur vie?

Les noms de ces vaillants hommes étaient Jesbaam, Éléazar et Semma. Ils étaient regardés comme les trois plus braves de l'armée. Jesbaam, nommé aussi Adino, non moins sage dans le conseil qu'invincible sur le champ de bataille, tua dans un combat huit cents hommes sans se reposer. Éléazar, au milieu d'une déroute, soutint seul le choc des Philistins, les battit jusqu'à ce que sa main se lassât et demeurât attachée à son épée, et le peuple qui avait fui revint pour dépouiller les morts. Semma remporta une victoire pareille dans une autre occasion.

[1] 2. Reg., 5, 11. 1. Paral., 14, 1. 3. Reg., 5, 1.

Après ces trois premiers venaient trois autres : Abisaï, frère de Joab, qui combattit contre trois cents hommes et les tua de sa lance. Banaïas, fils de Joïada, tua plusieurs lions, attaqua un Égyptien haut de cinq coudées, n'ayant lui-même qu'une baguette, et le tua avec sa propre lance qu'il lui arracha des mains. Le troisième n'est pas nommé : on présume que c'était Joab [1].

Après les six, il y en avait d'autres qu'on appelait les trente, quoiqu'ils fussent généralement en plus grand nombre. Asaël, frère de Joab, en était le premier, quand il fut tué par Abner.

Avec de si vaillants officiers, David pouvait compter sur la victoire ; mais il n'en savait pas moins que c'est Dieu seul qui la donne. Il consulta donc l'Éternel, disant : Monterai-je contre les Philistins, et les livrerez-vous en ma main ? L'Éternel lui ayant répondu qu'il les lui livrerait certainement, il les attaqua, les mit dans une pleine déroute et nomma ce lieu Baal-Pharasim, qui peut signifier Dieu ou maître des dispersions, disant : L'Éternel a dispersé mes ennemis devant moi comme se dispersent les eaux. Les Philistins y laissèrent jusqu'à leurs idoles, que David fit prendre et livrer aux flammes.

Les Philistins revinrent une seconde fois et se répandirent encore dans la vallée de Réphaïm. David consulta l'Éternel, qui lui répondit : Ne monte point contre eux, mais va derrière eux jusqu'à ce que tu sois venu en face des poiriers. Et quand tu entendras, du haut des poiriers, le bruit de quelqu'un qui marche, alors tu commenceras le combat ; car alors Jéhova sortira devant ta face pour frapper le camp des Philistins. David fit selon que Jéhova lui avait commandé, et il frappa les Philistins depuis Gabaa ou Gabaon jusqu'à Gazer.

Le nom de David parvint ainsi dans toutes les contrées, et l'Éternel en répandit la terreur sur toutes les nations [2]. Plus d'un autre s'en fût gonflé d'orgueil et eût commencé d'oublier Dieu ; David n'en fut que plus zélé pour son culte.

Il tint conseil avec les capitaines de mille, de cent, et tous les princes, et dit à toute l'assemblée d'Israël : S'il vous paraît bon et que cela vienne de Jéhova notre Dieu, envoyons à nos autres frères dans tous les pays d'Israël, aux prêtres et aux lévites, afin qu'ils s'assemblent près de nous ; et ramenons l'arche de notre Dieu chez nous, parce que dans les jours de Saül nous ne nous en mettions point assez en peine. Toute la multitude répondit qu'on devait le faire, car cette proposition avait fort plu à tout le peuple. David assembla donc de nouveau tous les élus d'Israël, au nombre de trente mille, s'en alla à Cariathiarim pour en amener l'arche de Dieu, qui porte le nom de

[1] 1. Paral., 11, 9-46. — [2] 2. Reg., 5. 1. Paral., 14.

Jéhova Sabaoth, et au-dessus de laquelle il est assis sur les chérubins. Ils la tirèrent de la maison d'Abinadab, dont les fils, Oza et Ahio, conduisaient le char sur lequel on l'avait placée. David, et avec lui tout Israël, c'est-à-dire les princes de toutes les tribus, jouaient devant Jéhova de toute sorte d'instruments de musique, de la harpe, de la lyre, du psaltérion, des hautbois, de la cymbale et des trompettes. Mais lorsqu'ils furent arrivés à l'aire de Nachon, Oza porta la main à l'arche de Dieu et la retint, parce que les bœufs glissaient. En même temps la colère de l'Éternel s'alluma contre Oza, et il le frappa à cause de sa témérité ; et il tomba mort sur la place à côté de l'arche de Dieu [1].

Suivant la loi, quand il fallait transporter l'arche sainte, les prêtres devaient d'abord l'envelopper de trois voiles ; sans cela, aucun lévite ne pouvait, sous peine de mort, y porter la main ; ensuite, elle devait être, non pas traînée sur un char, mais portée sur les épaules par les lévites de la famille de Caath, de laquelle Oza n'était point [2].

Ce châtiment contrista beaucoup David : sa crainte pour l'Éternel devint beaucoup plus vive ; il n'osa conduire l'arche de son alliance à Jérusalem : Comment, disait-il, l'arche de Jéhova viendrait-elle chez moi ? Mais il la fit déposer en la maison d'Obédédom, où elle demeura trois mois, pendant lesquels Jéhova bénit cet homme et sa famille.

David, l'ayant appris, résolut d'en faire la translation jusque dans sa capitale. Elle fut encore plus solennelle que la première, mais surtout plus conforme à ce que prescrivait la loi. Il convoqua les grands prêtres Sadoc et Abiathar, avec les six chefs des lévites, et il leur dit : Vous êtes les princes des familles de Lévi, sanctifiez-vous avec vos frères et portez l'arche de Jéhova, Dieu d'Israël, au lieu que je lui ai préparé, de peur que, comme Jéhova nous frappa d'abord parce que vous n'y étiez pas, il ne nous arrive le même malheur si nous faisions quelque chose de contraire à ses ordonnances. Il leur dit encore d'établir quelques-uns de leurs frères pour présider au chant et à la musique, et faire retentir jusque dans les cieux le bruit de leur joie. Les trois principaux furent Héman, Asaph, Éthan, dont les noms se lisent dans les titres de quelques psaumes [3].

Ayant tout disposé de la sorte, il partit de Jérusalem, et avec lui tous les anciens d'Israël et les chefs de l'armée, et amena l'arche de Dieu avec des transports incroyables d'allégresse. L'air retentissait au loin du chant des hymnes, du son des instruments, des acclamations du peuple.

[1] 2. Reg., 2, 6, 1-7. 1. Paral., 13, 1-10. — [2] Num., 4, 4-15. — [3] 1. Paral., 15. 2. Reg., 13, 11-14, 15, 1-24.

Voici le cantique que David fit chanter en ce jour, par Asaph et ses frères, pour ouvrir la solennité.

« Louez Jéhova, invoquez son nom ; publiez ses œuvres parmi les peuples. Chantez ses louanges, chantez-les sur des instruments ; annoncez toutes ses merveilles. Glorifiez son saint nom : qu'il se réjouisse, le cœur de ceux qui cherchent Jéhova. Cherchez Jéhova et sa force ; cherchez sa face, toujours. Souvenez-vous des merveilles qu'il a faites, de ses prodiges et des jugements de sa bouche, vous, la race d'Israël, son serviteur ; vous, les fils de Jacob, ses enfants de prédilection.

« C'est lui, Jéhova, notre Dieu ; ses jugements sont sur toute la terre.

« Souvenez-vous à jamais de son alliance et de la parole qu'il a donnée pour mille générations, qu'il a jurée à Abraham ; et de son serment à Isaac, qu'il a confirmé à Jacob comme une loi inviolable, et à Israël comme une alliance éternelle, disant : Je vous donnerai la terre de Chanaan pour votre héritage, lorsque vous étiez en petit nombre, faibles et étrangers sur elle.

« Et ils passèrent de nation en nation, d'un royaume à un autre peuple. Il ne permit à personne de les outrager ; il reprit même les rois à cause d'eux : gardez-vous de toucher à mes christs, et ne faites point de mal à mes prophètes.

« Chantez à Jéhova, vous toute la terre ; évangélisez de jour en jour son salut. Publiez sa gloire parmi les nations, ses merveilles parmi tous les peuples. Car Jéhova est grand, digne de louanges infinies ; il est terrible par-dessus tous les dieux. Car tous les dieux des peuples sont des néants ; mais Jéhova a fait les cieux. Il est environné de gloire et de majesté : la force et la joie résident avec lui.

« Apportez à Jéhova, familles des nations, apportez à Jéhova la gloire et l'empire. Donnez à Jéhova la gloire due à son nom ; prenez l'oblation de farine, venez en sa présence et adorez Jéhova dans une sainteté parfaite.

« Tremblez devant sa face, vous toute la terre ; car c'est lui qui affermit l'univers sur ses fondements. Se réjouissent les cieux, tressaille la terre de joie, et que l'on dise parmi les nations : Jéhova est entré dans son règne !

« Que la mer retentisse et toute son enceinte ! que les campagnes bondissent d'allégresse !

« Alors les arbres de la forêt jubileront à la présence de Jéhova, parce qu'il sera venu pour juger la terre.

« Rendez gloire à Jéhova, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! »

Tout le peuple devait répondre : Amen, louange à Jéhova [1] !

Lorsqu'on vit que Dieu aidait les prêtres de Lévi à soulever l'arche de Jéhova, on immola sept taureaux et sept béliers en action de grâces. En ce moment solennel, les lévites entonnèrent, selon toutes les apparences, l'admirable cantique dont Moïse prononçait en pareille occasion les premières paroles :

« Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés ! s'enfuient de devant sa face ceux qui le haïssent !

« Tu les feras évanouir comme la fumée : comme la cire fond devant la flamme, ainsi les impies disparaîtront devant Dieu.

« Les justes, au contraire, tressailliront à sa présence ; ils seront abreuvés de joie et enivrés de délices.

« Chantez Dieu, célébrez son nom, préparez la voie à celui qui s'élève au plus haut des cieux. Son nom est CELUI QUI EST. Tressaillez d'allégresse à sa vue. Il est le père des orphelins, le défenseur des veuves. Dieu est ici dans son sanctuaire [2]. »

Puis, célébrant la gloire présente et future de la montagne de Sion, ils disaient :

« Le Basan élève jusqu'aux cieux son orgueilleuse cime ; le Basan est fier de ses nombreux sommets. Pourquoi, ô montagnes superbes! enviez-vous la colline où Dieu veut habiter, où Jéhova fixe à jamais sa demeure ? Des millions d'esprits célestes sont ravis de servir de char à l'Éternel : il est au milieu d'eux ; Sinaï réside dans ce sanctuaire.

« Tu es monté au plus haut des cieux, traînant captive la captivité même ; tu as reçu des dons pour les hommes, même pour ces rebelles qui ne croyaient pas que Jéhova, Dieu, pût habiter parmi nous.

« Béni soit Jéhova chaque jour ! Le fardeau qu'il nous impose est notre salut. C'est Dieu notre sauveur ; c'est Adonaï Jéhova qui nous arrache de la mort [3]. »

[1] 1. Paral., 16. — [2] Ps. 67, 1-5. Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus ; et fugiant qui oderunt eum à facie ejus. Sicut deficit fumus, deficiant : sicut fluit cera à facie ignis, sic pereant à facie Dei. Et justi epulentur in conspectu Dei, et delectentur in lætitiâ. Cantate Deo, psalmum dicite nomini ejus : iter facite ei, qui ascendit super occasum : Dominus nomen illi. Exultate in conspectu ejus.... patris orphanorum, et judicis viduarum. Deus in loco sancto suo. — [3] Ps. 67, 16-21. Mons Dei, mons pinguis. Mons coagulatus, mons pinguis (*en hébreu*, mons Basan). Ut quid suspicamini montes coagulatos (*en hébreu*, coagulati excelsi), mons (*en hébreu*, montem), in quo beneplacitum est Deo habitare in eo ; etenim Dominus habitabit in finem. Currus Dei decem millibus spiritibus multiplex, millia lætantium : Dominus in eis, in Sinâ, in sancto. Ascendisti in altum, cepisti captivitatem ; accepisti dona in hominibus ; etenim non credentes inhabitare Do-

A la vue de cette marche triomphale, ils chantaient :

« O Dieu ! ton peuple a vu ta marche ; il a vu la marche de mon Dieu et de mon roi vers le sanctuaire. Les chantres, princes des tribus, s'avançaient les premiers : après venaient les lévites avec leurs instruments ; au milieu paraissaient de jeunes vierges frappant des tambours.

« Bénissez Dieu dans vos assemblées ! bénissez Adonaï, vous qui descendez des sources d'Israël !

« Là était le jeune Benjamin, dans l'extase de sa joie ; là, les princes de Juda, les premiers entre tous ; ici, les princes de Zabulon, là les princes de Nephthali.

« Commande, ô Dieu ! à ta force ; affermis, ô Dieu ! ce que tu as fait en nous. Du milieu de ton temple, à Jérusalem, les rois t'offriront des présents. Épouvante la bête des roseaux, cette assemblée de grands qui rugissent au milieu de leurs peuples comme des taureaux au milieu de génisses en fureur, et qui se parent des richesses de l'argent : dissipe les nations qui veulent la guerre.

« Les princes viendront de l'Égypte ; l'Éthiopie étendra ses mains la première vers Dieu. Royaumes de la terre, chantez Dieu à l'envi, célébrez Adonaï, lui qui est porté sur les cieux, sur les cieux de l'éternité. Voilà qu'il rendra sa voix une voix forte et puissante. Rendez gloire à Dieu : sa splendeur brille sur Israël, sa puissance éclate au-dessus des nues.

« O Dieu ! que tu es merveilleux dans tes saints. C'est le Dieu d'Israël qui donne à son peuple la force et le courage. Béni soit Dieu [1] ! »

Ces chants, ce concert d'instruments étaient accompagnés de danses analogues. David lui-même, dépouillé de ses ornements royaux

minum Deum. Benedictus Dominus die quotidiè ! prosperum iter faciet nobis salutarium nostrorum. Deus noster, Deus salvos faciendi ; et Domini exitus mortis. Voir *les Commentaires de Bellarmin et de Bossuet sur les Psaumes.*

[1] Ps. 67, 25-36. Viderunt ingressus tuos, Deus, ingressus Dei mei, regis mei qui est in sancto. Prævenerunt principes conjuncti psallentibus, in medio juvencularum tympanistriarum. In ecclesiis benedicite Deo Domino, de fontibus Israël. Ibi Benjamin adolescentulus, in mentis excessu. Principes Juda duces eorum ; principes Zabulon, principes Nephthali. Manda, Deus, virtuti tuæ ; confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis. A templo tuo in Jerusalem, tibi offerent reges munera. Increpa feras arundinis ; congregatio taurorum in vaccis populorum ; ut excludant eos, qui probati sunt argento. Dissipa gentes, quæ bella volunt. Venient legati ex Ægypto ; Æthiopia præveniet manus ejus Deo. Regna terræ, cantate Deo ; psallite Domino ; psallite Deo, qui ascendit super cœlum cœli, ad orientem. Ecce dabit voci suæ vocem virtutis. Date gloriam Deo super Israël ; magnificentia ejus, et virtus ejus in nubibus. Mirabilis Deus in sanctis suis. Deus Israël ipse dabit virtutem et fortitudinem plebi suæ. Benedictus Deus.

et vêtu d'une robe et d'un éphod de lin, dansait devant l'Éternel. Sa joie était au comble. Chaque fois que ceux qui portaient l'arche avaient fait six pas, il immolait un bœuf et un bélier. Sa joie dut redoubler encore à la vue de la montagne de Sion. Ce fut alors, sans doute, qu'il entonna ce beau cantique.

« A Jéhova est la terre et tout ce qu'elle renferme ; le globe et tout ce qui l'habite. C'est lui qui l'a fondé au milieu des mers et affermi au-dessus des fleuves.

« Qui montera sur la montagne de Jéhova ? Qui se tiendra dans son lieu saint ?

« Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a point pris son âme en vain, qui n'a jamais été parjure, celui-là recevra la bénédiction de Jéhova et la miséricorde de Dieu, son Sauveur. Telle est la race de ceux qui le cherchent, de ceux qui aspirent à votre présence, ô Dieu de Jacob !

« Ouvrez vos portes, ô princes ! ouvrez-vous, portes éternelles, et le Roi de gloire entrera.

« Quel est-il, ce Roi de gloire ?

« Jéhova ! le fort ! le puissant ! Jéhova qui triomphe dans les batailles.

« Ouvrez vos portes, ô princes ! ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera.

« Quel est-il, ce Roi de gloire ?

« Jéhova Sabaoth ! C'est lui qui est le Roi de gloire [1] ! »

C'est avec cette pompe et cette allégresse que tout Israël conduisit l'arche d'alliance dans la cité de David, et au milieu du tabernacle que le pieux monarque y avait élevé. Après avoir offert des holocaustes et des victimes pacifiques devant l'Éternel, David bénit le peuple au nom du Dieu des armées, et fit ensuite distribuer à cha-

[1] Ps. 23. Domini est terra et plenitudo ejus; orbis terrarum et universi qui habitant in eo.

Quia ipse super maria fundavit eam et super flumina præparavit eam.

Quis ascendet in montem Domini? aut quis stabit in loco sancto ejus?

Innocens manibus et mundo corde, qui non accepit in vano animam suam, nec juravit in dolo proximo.

Hic accipiet benedictionem à Domino, et misericordiam à Deo salutari suo.

Hæc est generatio quærentium eum, quærentium faciem Dei Jacob.

Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ.

Quis est iste Rex gloriæ? Dominus fortis et potens : Dominus potens in prælio.

Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ.

Quis est iste Rex gloriæ? Dominus virtutum, ipse est Rex gloriæ.

cun du pain, du bœuf et des gâteaux. Il revenait dans sa maison pour en faire autant, lorsque Michol, fille de Saül, qui l'avait regardé avec mépris dansant devant l'arche, vint à sa rencontre et lui dit : Que de gloire a eue aujourd'hui le roi d'Israël, en se dépouillant devant les servantes de ses serviteurs, comme ferait un bouffon ! Oui, répliqua David, je me suis dépouillé, mais devant Jéhova qui m'a choisi plutôt que ton père et que toute sa maison, et qui m'a commandé d'être le chef de son peuple Israël. Je jouerai encore devant Jéhova, et je paraîtrai vil encore plus que je n'ai paru ; je serai méprisable à mes propres yeux, et par là j'aurai plus de gloire devant les servantes dont tu parles. »

Dieu récompensa de plus en plus la piété de David, et punit Michol par une éternelle stérilité [1].

Avec les bois et les ouvriers que lui avait envoyés son ami, le roi de Tyr, David avait achevé son palais et y faisait sa demeure. Un jour qu'il s'y réjouissait du repos que l'Éternel lui avait donné avec tous ses ennemis, il dit au prophète Nathan : Ne voyez-vous pas que je demeure dans une maison de cèdre, et que l'arche de Dieu ne réside que sous des tentes de peaux ? Nathan l'encouragea à exécuter son dessein ; car, dit-il, l'Éternel est avec vous. Mais la nuit même, l'Éternel fit connaître à son prophète, que ce n'était pas David qui lui bâtirait une maison, quoiqu'il eût bien fait d'en avoir formé la pensée. Jéhova te promet, continua Nathan, qu'il te fera une maison lui-même, c'est-à-dire qu'il réserve à ta famille de hautes destinées. Quand tes jours seront accomplis et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi, qui sortira après toi, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira un temple à mon nom, et j'affermirai le trône de son règne jusqu'à l'éternité : je lui serai Père et il me sera Fils. Dans son état de péché, je le châtierai avec la verge des mortels et par les plaies des fils d'Adam ; mais mon affection ne le quittera point, comme je l'ai retirée de Saül pour te mettre à sa place. Ta maison et ton règne seront stables devant ta face jusqu'à l'éternité ; ton trône sera affermi jusqu'à l'éternité [2].

Ces magnifiques paroles regardaient plus encore celui que les prophètes et les évangélistes, les juifs et les chrétiens appellent par excellence le Fils de David, que Salomon, qui devait en être la figure. C'est dans le premier que se sont accomplies, à la lettre, toutes les

[1] 2. Reg., 6, 14-23. — [2] 2. Reg., 7, 1-13. 2. Lettre de M. Drach, p. 224. Le même, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 461-474. *Voir* le passage entier de M. Drach à la fin de ce volume.

promesses; c'est LUI qui a brisé la tête au serpent infernal, ainsi qu'il avait été annoncé à Adam ; c'est en LUI qu'ont été bénies toutes les nations de la terre, suivant la parole donnée aux patriarches ; c'est LUI ce rejeton de Juda, attendu de toutes les nations, suivant la prophétie de Jacob ; c'est LUI ce prophète qui, comme Moïse, a parlé à la nature en maître, et aux hommes en législateur ; c'est LUI le Fils de David, qui est en même temps le Fils de Dieu ; c'est LUI qui, ayant été fait péché pour nous, a subi toutes les plaies que méritaient les fils d'Adam, sans cesser d'être l'objet des complaisances de son Père ; c'est LUI qui a bâti au Très-Haut une maison sainte, un temple vivant, l'Église dont nous écrivons l'histoire. C'est là ce royaume éternel, ce trône impérissable, ce règne qui n'aura point de fin, ainsi que l'a expliqué l'ange du Seigneur, et que nous le chantons par toute la terre : *Cujus regni non erit finis* [1].

David l'entendit ainsi le premier. Pénétré de la plus vive reconnaissance, il alla se prosterner devant l'Éternel, disant : Que suis-je, ô Adonaï Jéhova ! et quelle est ma maison, pour que vous m'ayez élevé jusque-là? Mais cela même vous a paru peu de chose, ô Adonaï Jéhova ! Vous avez encore donné des assurances, au sujet de la maison de votre serviteur, pour les temps éloignés dans l'avenir. C'est ce qu'a enseigné Adam. Après cela que pourrait encore vous demander David pour augmenter la gloire de votre serviteur [2] ?

Cette doctrine traditionnelle d'Adam est sans doute la promesse du Rédempteur, dont nous retrouverons en effet des traces chez tous les peuples; aussi ce Rédempteur, quoique le Fils de David, sera cependant appelé par le prophète le Désiré de toutes les nations.

C'est le règne de ce Fils adorable, bien plus que le règne figuratif de Salomon, que chantait David, quand il dit :

« O Dieu ! donnez au roi vos jugements, et votre justice au fils du roi. Il jugera votre peuple dans la justice, et vos pauvres dans l'équité. Les montagnes produiront la paix au peuple, et les collines la justice. Il jugera les pauvres d'entre le peuple ; il sauvera le fils de l'indigent ; il brisera l'oppresseur. Il sera craint, autant que dureront le soleil et la lune, de génération en génération. Il descendra comme la pluie sur la toison, comme les gouttes de la rosée sur la terre. Le juste fleurira en ses jours, et l'abondance de la paix régnera jusqu'à ce que la lune s'éteigne.

« Il dominera de la mer jusqu'à la mer, du fleuve jusqu'aux extrémités de la terre. Les habitants du désert se prosterneront devant lui, et ses ennemis baiseront la poussière de ses pieds. Les rois de

[1] Luc, 1, 32 et 33. — [2] 2. Reg., 7, 17-19. 1. Paral., 17.

Tharsis (de la mer) et des îles lointaines rendront l'offrande ; les rois d'Arabie et de Saba offriront des présents. Tous les rois l'adoreront, toutes les nations le serviront, parce qu'il arrachera le pauvre des mains du puissant, ce pauvre qui n'avait point de secours. Il ménagera le faible et l'indigent : il sauvera les âmes des pauvres. Il délivrera leurs âmes de la fraude et de la tyrannie : leur sang sera précieux devant lui. Il vivra et on lui donnera de l'or d'Arabie : on priera par lui (ou pour lui) continuellement ; on le bénira tout le jour.

« Quelques grains de froment seront semés sur le haut des montagnes, et bientôt le vent frémira parmi les épis comme parmi les cèdres du Liban ; les habitants des villes se multiplieront comme l'herbe de la prairie.

« Son nom subsistera dans les siècles : son nom est engendré avant le soleil. Toutes les nations de la terre seront bénies en lui, toutes les nations le glorifieront.

« Béni soit Jéhova, Dieu, Dieu d'Israël, qui seul opère des merveilles ! Béni soit à jamais le nom de sa gloire ! Toute la terre sera remplie de sa majesté. Amen ! Amen [1] ! »

La plupart de ces caractères ne conviennent qu'à ce Fils de David, auquel fut donné en effet tout jugement et toute puissance au ciel et sur la terre ; à la naissance duquel les anges annoncèrent, des hauteurs célestes, la paix et la justice ; qui venait surtout pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, la délivrance aux captifs, la consolation aux affligés ; qui reçut dès son berceau les adorations des rois d'Arabie ; qui depuis a été adoré de tous les rois, servi par toutes les nations ; qui a radouci leurs mœurs barbares, aboli parmi eux la tyrannie et l'esclavage ; en qui seul enfin ont été bénies temporellement et spirituellement toutes les nations de la terre.

Après avoir reçu de Dieu ces magnifiques promesses sur l'empire universel de son fils, David en figura d'avance les conquêtes spirituelles par celles qu'il fit lui-même sur les nations voisines. Les Philistins, ces éternels ennemis de son peuple, furent défaits en plusieurs batailles ; il leur enleva Geth et ses dépendances, et y mit garnison pour les tenir en respect. Les Moabites furent également frappés. Parmi les prisonniers, une partie fut mise à mort, et l'autre, avec le reste de la nation, rendue tributaire. On ignore ce qui provoqua cette sévérité. Il marcha ensuite vers l'Euphrate, défit Adadezer, roi syrien de Soba, lui prit mille chariots, sept mille cavaliers et vingt mille fantassins : coupa les nerfs des chevaux de ces chars, et

[1] Ps. 71.

n'en réserva que cent attelages pour son service. Les Syriens de Damas étant venus au secours d'Adadézer, il en tua vingt-deux mille, mit des garnisons dans Damas et se rendit la Syrie tributaire. Les gardes d'Adadézer avaient des armes d'or ; il les prit et les fit transporter à Jérusalem. Au bruit de ces victoires, Thoü, roi d'Émath, lui envoya Joram, son fils, pour le saluer et se réjouir avec lui, et pour lui rendre grâces de ce qu'il avait vaincu Adadézer, son ennemi. Joram apportait une quantité de vases d'or, d'argent et d'airain, que David consacra à l'Éternel, avec l'argent et l'or de toutes les nations qu'il avait assujetties. Amalec était du nombre. Les Iduméens aussi en furent. Au retour de sa conquête de Syrie, il leur tua dix-huit mille hommes, mit des garnisons dans l'Idumée, qu'il s'assujettit tout entière [1]. Alors s'accomplit à la lettre ce que Dieu avait prédit, sept siècles auparavant, d'Ésaü et de Jacob : L'aîné servira le plus jeune [2].

En protégeant ainsi son peuple au dehors, David lui rendait le jugement et la justice au dedans. La vie qu'il menait dans son particulier est le modèle des princes.

« Je chanterai la miséricorde et la justice : c'est vous, ô Jéhova ! que je célébrerai. Je m'instruirai dans la voie parfaite quand vous viendrez à moi. Je marcherai dans la simplicité de mon cœur au milieu de ma maison. Je ne poserai devant mes yeux aucune parole de Bélial ; celui qui se détournait de vos voies, je le haïssais ; il ne s'attachera point à moi. Le cœur mauvais s'en ira de moi bien loin ; je ne connaîtrai point le mal. Celui qui médit en secret de son prochain, je l'exterminerai, celui-là. Les yeux superbes, les cœurs insatiables, je ne saurais me trouver avec eux. Mes yeux se tournaient vers les fidèles de la terre pour vivre en leur compagnie. Qui marche dans la voie parfaite, celui-là sera mon ministre. Il n'habitera point au milieu de ma maison, celui qui pratique la fourberie ; le diseur de mensonges ne demeurera point sous mes yeux. Dès le matin, je songerai à extirper tous les impies de la terre, à exterminer de la cité de Jéhova tous les ouvriers d'iniquité [3]. »

L'administration générale du royaume était également bien réglée : Joab était chef de l'armée ; Josaphat, fils d'Achilud, garde des archives : Sadoc, prince de la famille de Phinées, et Abiathar ou Achimélec, prince de la famille d'Ithamar, fils d'Aaron, étaient grands prêtres : Saraïas, secrétaire ; Banaïas, commandant des Céréthiens et des Phéléthiens, qui composaient la garde du roi ; enfin les fils de David étaient grands officiers de la couronne [4].

[1] 2 Reg., 8, 1-14. — [2] Gen., 25, 23. — [3] Ps. 100, suivant l'hébreu et S. Jérôme.
[4] 2. Reg., 8. 1. Paral., 18.

Au comble de la prospérité, David n'oublia point la famille de son prédécesseur. N'est-il pas resté quelqu'un de la maison de Saül, demanda-t-il, afin que j'exerce la miséricorde envers lui pour l'amour de Jonathas? Il apprit qu'un fils de Jonathas même, infirme des deux jambes, vivait encore. Son nom était Miphiboseth. Aussitôt il le fit venir, lui donna une place à sa table et le mit en possession de tous les biens de Saül [1]. La postérité de Jonathas se perpétua ainsi dans un rang honorable, et, cinq siècles après, on la voit paraître avec distinction dans le dénombrement qui eut lieu au retour de la captivité de Babylone [2].

Non content de témoigner son amitié au fils de Jonathas, il voulut encore témoigner sa reconnaissance au nouveau roi des Ammonites, pour les services qu'il avait reçus de son père durant les jours de son exil. Ainsi que déjà nous l'avons remarqué, les Ammonites et les Moabites paraissent avoir eu quelquefois le même souverain; il se peut donc que celui dont il s'agit ait été ce roi de Moab chez qui David avait mis, pendant quelque temps, son père et sa mère.

Quoi qu'il en soit, ayant appris que le roi des Ammonites était mort et que son fils Hanon régnait à sa place, il dit en lui-même : Je ferai miséricorde à Hanon, fils de Naas, ainsi que son père m'a fait miséricorde; et il lui envoya des ambassadeurs pour le consoler de la mort de son père. Mais quand les serviteurs de David furent arrivés au pays, les princes des Ammonites dirent à Hanon, leur seigneur : Croyez-vous que ce soit pour honorer votre père que David ait envoyé vers vous des consolateurs? N'est-ce pas plutôt pour reconnaître la cité et pour la détruire? Par suite de cette insinuation, Hanon prit les serviteurs de David, leur rasa la moitié de la barbe, leur coupa la moitié des vêtements, depuis les pieds jusqu'à la ceinture, et les renvoya de la sorte.

Personne n'ignore que la personne des ambassadeurs est sacrée et inviolable. C'est comme un traité solennel, où la foi publique du genre humain est intervenue, que l'on puisse députer librement pour traiter de la paix et de l'alliance, ou des intérêts communs des états : et violer cette loi, consacrée par le droit des gens, et que la barbarie même n'a pas effacée dans les âmes les plus farouches, c'est se déclarer ennemi public de la paix, de la bonne foi et de toute la nature humaine : Dieu même, comme protecteur de la société du genre humain, est intéressé dans cette injure : tellement que celle que l'on fait aux ambassadeurs n'est pas seulement une perfidie, mais une espèce de sacrilége [3]. Le roi des Ammonites violait donc la loi la plus

[1] 2. Reg., 9, 1-13. — [2] 1. Paral., 8, 33-40. — [3] Bossuet, *Sermon de Quasimod.*

sacrée de l'humanité, et la violait de la manière la plus outrageuse, non-seulement en renvoyant à moitié nus les ambassadeurs de David, mais en leur rasant la moitié de la barbe. Dans les idées de l'antique Orient, c'est là un affront au-dessus duquel on ne peut rien imaginer de plus sanglant. Aujourd'hui encore, chez les Orientaux, surtout chez les Arabes, la barbe est une marque de liberté et de dignité ; on la coupe aux esclaves et aux captifs : leur permettre de la laisser croître, équivaut à leur rendre la liberté. On voit, dans Homère, les suppliants toucher respectueusement la barbe de ceux dont ils implorent quelque grâce [1]. La plus grande peine que les Spartiates purent imaginer contre ceux qui auraient la lâcheté de tourner le dos à l'ennemi, c'était de les obliger à paraître en public ayant la moitié de la barbe rasée. On conçoit alors combien David dut ressentir l'injure de ses ambassadeurs. En attendant de la venger, il leur fit dire de rester à Jéricho jusqu'à ce que la barbe leur fût revenue et qu'ils pussent se montrer honorablement.

Les Ammonites virent bien que les choses n'en resteraient pas là. Ils achetèrent, au prix de mille talents d'argent, vingt mille hommes chez les Syriens de Rohab et de Soba, mille chez le roi de Maacha, et douze mille du pays de Tob : en tout trente-deux mille hommes, combattant partie à pied, partie à cheval, partie sur des chariots de guerre, commandés, à ce qu'il paraît, par le roi de Maacha. Les Ammonites se rassemblèrent également de toutes leurs villes, et se joignirent en grand nombre à cette multitude d'étrangers.

David, en ayant été averti, envoya contre eux Joab, avec toutes ses meilleures troupes. Les Ammonites s'étaient rangés en bataille à la porte de la ville de Médaba ; les Syriens formaient un corps séparé dans la plaine. Joab donc, voyant les ennemis préparés à le combattre de front et par derrière, prit l'élite d'Israël pour marcher contre les Syriens, confia le reste du peuple à son frère Abisaï, pour marcher contre les enfants d'Ammon, et lui dit : Si les Syriens l'emportent sur moi, tu viendras à mon salut ; mais si les enfants d'Ammon prévalent contre toi, j'irai de mon côté pour te sauver. Aie du cœur, et soyons braves pour notre peuple et pour les cités de notre Dieu : et puis, que Jéhova fasse ce qui est bon à ses yeux !

La bataille se donna, et les Syriens s'enfuirent devant Joab. Ce que voyant les Ammonites, ils s'enfuirent pareillement devant Abisaï et rentrèrent dans la ville. Joab, de son côté, retourna à Jérusalem.

Les Syriens, se voyant ainsi battus par Israël, se rassemblèrent de

[1] Iliad., l. 1, v. 501, l. 8, v. 371 ; l. 10, v. 454.

toutes parts. Adadézer ou Adarézer, qui était comme leur suzerain, fit venir ceux mêmes qui étaient au delà de l'Euphrate. Sobach, maître de sa milice, commandait toute la confédération. David, l'ayant su, assembla tout Israël, passa le Jourdain, leur livra bataille, leur enleva sept cents chariots, leur prit ou leur tua quarante mille cavaliers et quarante mille fantassins : Sobach fut du nombre des morts. A la vue d'une si sanglante défaite, tous les rois qui étaient au service d'Adarézer firent la paix avec Israël, se soumirent à lui et n'osèrent plus secourir les Ammonites [1].

Un an après ce combat, au temps où les rois ont coutume d'aller à la guerre, David envoya Joab avec ses officiers et toutes les troupes d'Israël, qui ravagèrent le pays des Ammonites et assiégèrent Rabbath, qui en était la capitale. Quand elle fut sur le point d'être prise, Joab, non moins adroit courtisan qu'habile général, envoya des courriers à David, qui était demeuré à Jérusalem, et lui dit : J'ai combattu contre Rabbath, et la ville des eaux va être prise. Maintenant donc, assemblez le reste du peuple, venez au siége de la ville et prenez-la, de peur que, si moi, je la prends, elle ne soit appelée de mon nom. David assembla donc tout le peuple, et marcha contre Rabbath, et, après quelques combats, il la prit. Il ôta de dessus la tête du roi des Ammonites le diadème, qui pesait un talent d'or et était enrichi de pierres très-précieuses, et il fut mis sur la tête de David. Il emporta aussi de la ville de grandes dépouilles. Quant aux habitants, il les en fit sortir, les mit à la scie, leur fit tirer des traineaux de fer dont on se servait pour battre le blé, leur fit couper du bois et les occupa à façonner des briques et à les faire cuire [2]. Il traita de même toutes les villes des enfants d'Ammon. C'est ainsi qu'on peut entendre le texte original avec d'habiles interprètes [3].

Bonheur et gloire, rien ne manquait à David devant les hommes : mais il était tombé devant Dieu, et tombé dans un crime qui devint, pour le reste de sa vie, une source intarissable de regrets et de larmes. Un soir qu'il se promenait sur la terrasse de son palais, il aperçut une belle femme qui se baignait, ne résista point à la première tentation, s'informa qui elle était, apprit qu'elle était femme d'Urie, un des trente braves, occupé alors au siége de Rabbath, la fit chercher et commit l'adultère avec elle. Peu après, elle lui fit dire qu'elle était enceinte. La loi de Moïse déclarait dignes de mort et la femme adultère et son complice. La perplexité de David fut extrême. Il avait donné entrée dans son cœur au péché : ce venin produisit ses

[1] 2. Reg., 10, 1-19. 1. Paral., 19. — [2] 1. Reg., 12, 26-31. 1. Paral., 20. — [3] Bullet, Bergier, Duclot.

funestes effets. Il espérait pallier son crime et tromper par la ruse l'époux de la femme, et manda à Joab de lui envoyer Urie avec une commission. Urie parut devant le roi. Celui-ci, l'ayant entretenu quelque temps, le congédia d'une manière amicale : Va dans ta maison et lave tes pieds ; il lui envoya même des mets de sa table. Mais Urie n'alla pas chez lui, et resta couché à la porte du palais. Le lendemain, David lui ayant demandé pourquoi il n'était pas allé en sa maison, le brave guerrier fit cette réponse : L'arche de Dieu, et Israël, et Juda habitent sous des tentes ; et Joab, mon général, et les serviteurs de mon seigneur demeurent sur la terre ; et moi, j'entrerai en ma maison, pour boire et manger et pour dormir avec ma femme ? Par votre salut et par le salut de votre âme, je ne ferai point une chose pareille. David lui dit de rester encore ce jour : il le renverrait le lendemain. Il le fit manger et boire à sa table, jusqu'à l'enivrer. Mais le soir il se coucha comme la veille à la porte du palais, et n'entra point en sa maison. Le lendemain matin David le renvoya avec une lettre pour Joab : Mettez Urie à la tête d'un bataillon à l'endroit où le combat sera le plus rude, et faites en sorte qu'il soit abandonné et qu'il y périsse. Joab n'exécuta que trop bien la volonté du roi, et lui manda bientôt la mort d'Urie. La femme de ce dernier, Bethsabée, qui ignorait sans doute qu'on eût dressé des embûches à la vie de son époux, ayant pleuré sa mort quelque temps, David l'emmena dans son palais, en fit sa femme, et elle lui enfanta un fils. Mais cette action de David déplut à l'Éternel [1].

Et l'Éternel envoya Nathan vers David, qui lui dit : Deux hommes étaient dans une ville, l'un riche et l'autre pauvre. Le riche avait des brebis et des bœufs en grand nombre ; mais le pauvre n'avait rien qu'une petite brebis qu'il avait achetée et nourrie, et qui avait été élevée chez lui avec ses enfants, mangeant son pain, et buvant dans sa coupe, et dormant dans son sein ; et il l'aimait comme sa fille. Or, un voyageur étant venu chez le riche, celui-ci ne voulut point toucher à ses brebis et à ses bœufs pour régaler son hôte ; mais il enleva la brebis du pauvre homme et en fit un banquet à celui qui était venu le visiter. David entra dans une grande colère contre cet homme, et dit à Nathan : Vive Jéhova ! il est fils de la mort, l'homme qui a fait cela. Nathan répondit à David : C'est vous cet homme ! puis lui reprocha, au nom de l'Éternel, son double crime, l'adultère et le meurtre, et son ingratitude envers Dieu qui l'avait comblé de tant de biens. Il lui annonça que des calamités allaient fondre sur sa maison, que l'épée y exercerait ses ravages, et qu'il essuierait un affront public

[1] 2. Reg., 11, 1-27.

au sujet de ses femmes. David dit alors à Nathan : J'ai péché contre Jéhova. Nathan répondit : Aussi Jéhova a-t-il transféré votre péché : vous ne mourrez point ; mais parce que vous avez fait blasphémer les ennemis de Jéhova par cette histoire, le fils qui vous est né mourra de mort.

L'enfant tomba dangereusement malade. David demandait sa vie à l'Éternel, prosterné nuit et jour contre terre. En vain les anciens de sa maison lui parlèrent-ils pour le faire lever. L'enfant mourut le septième jour. Personne ne voulut en porter la nouvelle au père. Mais il s'aperçut que ses serviteurs parlaient tout bas, il leur demanda : Est-ce que l'enfant est mort ? Il est mort, répondirent-ils. Alors David se leva de la terre, prit un bain, se parfuma d'huile, changea de vêtements, entra dans la maison de l'Éternel et adora. Revenu chez lui, il se fit apporter du pain et mangea. Ses serviteurs, étonnés, lui dirent : D'où vient la conduite que vous avez tenue ? Vous jeûniez et vous pleuriez pour l'enfant lorsqu'il était encore en vie, et maintenant qu'il est mort, vous vous levez et vous mangez ! Il répondit : J'ai jeûné et pleuré pour l'enfant lorsqu'il vivait encore ; car je disais : Qui sait ? peut-être Jéhova aura-t-il pitié de moi et l'enfant vivra ; mais maintenant qu'il est mort, pourquoi jeûnerais-je ? pourrais-je le faire revenir ? Moi, j'irai à lui, mais lui ne reviendra point à moi.

David consola Bethsabée sur la perte de cet enfant, dont elle avait également à pleurer et la naissance et la mort. Elle conçut de nouveau et lui enfanta un fils qu'il appela Salomon ou le Pacifique, par une prophétique allusion à la future tranquillité de son règne, et, dans un sens plus élevé encore, au Prince de la paix, au Messie, dont Salomon devait être une figure. L'Éternel prit en affection cet enfant et lui donna, par Nathan le prophète, le nom de Yedidiah, c'est-à-dire bien-aimé de Jéhova [1].

C'est ainsi que David, du sommet de la vertu, tomba dans la profondeur du crime. Après un pareil exemple, qui osera se dire : Je ne tomberai point ? Déjà était né le fruit de l'adultère, et le coupable ne rentrait point encore en lui-même, et il ne confessait point encore : J'ai péché contre l'Éternel ! Non, il ne nous est pas donné de mesurer la chute d'un tel homme. Tout ce que nous pouvons, c'est de nous prosterner avec lui dans la poussière et de bénir avec lui la miséricorde de Dieu, qui l'a tiré de cet abîme et élevé si haut parmi les saints.

Vous avez fait blasphémer les ennemis de l'Éternel, disait le prophète. La chute de David les fait blasphémer encore. Ils ne connais-

[1] 2. Reg., 12, 1-25.

saient point avec quelle ardeur cet homme aima son Dieu qui lui avait pardonné tant. Si sa chute tourne à plusieurs en scandale, sa résurrection encourage aussi plusieurs qui tombèrent comme lui. Après cette chute profonde, et après que le prophète lui eut dit que l'Éternel avait transféré son péché, il cria du fond de son cœur vers celui qui l'avait converti dans sa miséricorde ; sa douleur, sa foi, son espérance, son amour s'épanchèrent dans un cantique de pénitence, que des millions de voix ont répété après lui, que des millions de voix répéteront encore jusqu'au jour où Dieu essuiera les larmes de tous les siens.

« Ayez pitié de moi, ô Dieu ! selon votre miséricorde ; et, selon la multitude de vos commisérations, effacez mes prévarications. Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché ; car je connais mes prévarications, et mon péché est toujours devant moi. C'est devant vous, devant vous seul que j'ai péché ; j'ai fait le mal sous vos yeux ; vous serez reconnu juste dans vos paroles, vous vaincrez au jour du jugement. Voilà, j'ai été formé dans l'iniquité et ma mère m'a conçu dans le péché. Voilà, vous aimez la vérité ; vous m'avez révélé les secrets et les mystères de votre sagesse. Vous m'arroserez avec l'hysope, et je serai purifié ; vous me laverez, et je deviendrai plus blanc que la neige. Vous ferez entendre à mon cœur la joie et l'allégresse, et de nouveau tressailliront les os que vous avez brisés.

« Créez en moi un cœur pur, ô Dieu ! et renouvelez dans le fond de mes entrailles l'esprit de droiture. Ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre esprit saint. Rendez-moi la joie de votre Sauveur, et affermissez-moi par l'esprit souverain. J'enseignerai vos voies aux prévaricateurs, et les pécheurs se convertiront à vous.

« Délivrez-moi du sang, ô Dieu ! ô Dieu de mon salut ! et ma langue chantera votre justice. O Adonaï ! vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera vos louanges.

« Vous ne voulez point de sacrifices : je vous en aurais offert ; les holocaustes ne vous sont pas agréables. Les sacrifices de Dieu sont un esprit que brise la douleur : vous ne dédaignerez pas, ô Dieu ! un cœur contrit et humilié.

« Dans votre amour, traitez favorablement Sion, élevez les murs de Jérusalem. Alors vous agréerez les sacrifices de justice, l'offrande et l'holocauste ; alors on immolera sur votre autel la chair des taureaux [1]. »

[1] Ps. 50.

Les malheurs domestiques que le prophète Nathan avait annoncés à David commencèrent par une passion incestueuse de son fils Amnon pour Thamar, sa sœur, mais née, ainsi qu'Absalom, d'une autre mère, savoir, Maacha, fille du roi de Gessur. D'après le conseil de son ami Jonadab, neveu de David, Amnon contrefit le malade et obtint que Thamar vînt le soigner. Il lui fit violence. A l'instant son impudique amour se changea en aversion et en haine. Lève-toi et va-t'en, lui cria-t-il. Et comme dans son trouble, elle lui dit quelques mots sur ce nouvel affront, il la fit mettre honteusement à la porte par un valet. Absalom apprit de sa sœur le double outrage qu'Amnon lui avait fait. Il dissimula son ressentiment pendant deux ans, jusqu'à ce qu'une tonte de brebis à sa maison de campagne, où, suivant l'usage de l'antiquité, il donna un grand festin, lui fournit l'occasion de se venger. Il y invita tous ses frères et fit tuer Amnon lorsque le vin commençait à lui troubler la tête. La renommée grossit le malheur. Il fut annoncé à David qu'Absalom avait tué tous les fils du roi. Le père, inconsolable, déchira ses vêtements et se jeta dans la poussière ; mais bientôt il apprit qu'Amnon seul avait été tué.

Absalom s'enfuit chez son aïeul maternel, Tholmaï, roi de Gessur, et demeura chez lui trois ans [1]. Quelque raison qu'eût David de lui en vouloir, il restait toujours père, et d'autant plus que, comme la suite de l'histoire le montre, il avait pour lui, comme il avait eu pour son frère Amnon, une affection particulière. Elle n'avait point échappé à Joab, fin courtisan non moins que grand capitaine. Il souhaitait réconcilier le fils avec le père, et imagina le moyen suivant : il fit venir une femme sage de Thécué, près de Jérusalem, et l'instruisit de ce qu'elle devait dire au roi. Vêtue d'un habit de deuil et sans parfum, elle parut devant David, se plaignit comme une veuve désolée qui avait naguère deux fils. S'étant pris de querelle dans les champs, l'un avait tué l'autre. Maintenant les parents demandent le sang du meurtrier ; ils veulent éteindre la seule étincelle qui me reste, afin qu'il ne demeure point de nom à mon mari, ni de souvenir sur la terre. David, touché de la douleur maternelle de la femme, lui promit protection. Alors, avec beaucoup d'adresse, elle en fit l'application à ce qui regardait le roi, et le supplia de rappeler Absalom. Nous mourons tous, dit-elle, et nous nous écoulons sur la terre comme les eaux qui ne retournent point. Mais Dieu ne veut pas qu'une âme périsse ; il diffère sa vengeance, afin que celui qui a été rejeté ne se perde pas entièrement. David se douta bien que c'était à l'instigation de Joab qu'elle faisait ce personnage, et elle le lui avoua. Le roi

[1] 2. Reg., 13, 1-39.

dit alors à Joab qu'il pouvait aller chercher Absalom ; mais celui-ci devait aller dans sa demeure et ne point se montrer devant le roi.

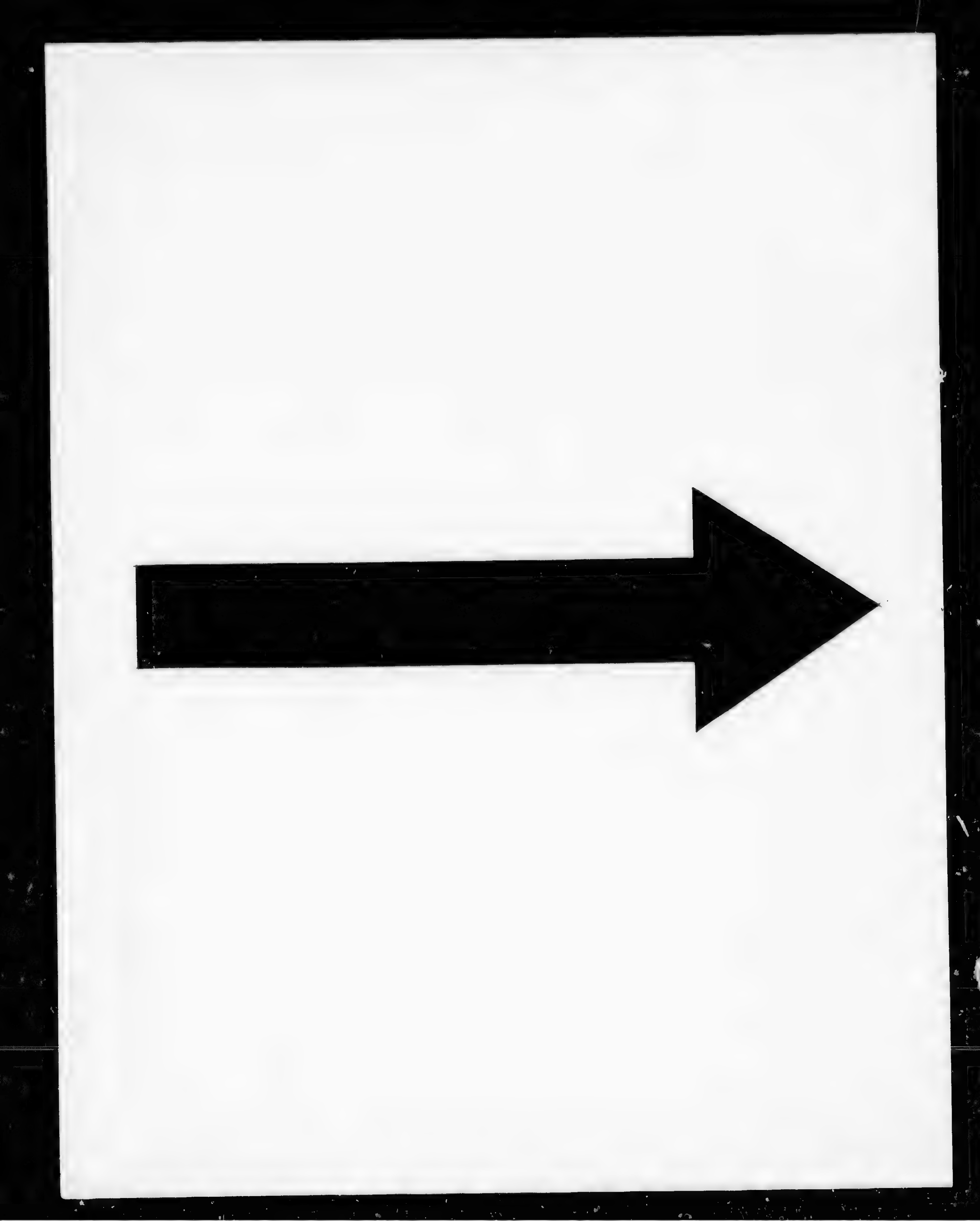
Deux ans se passèrent avant qu'il fût permis à Absalom de se présenter devant son père. Alors il envoya vers Joab pour obtenir grâce vers lui. Il envoya deux fois en vain ; le vieux guerrier ne parut point. Absalom envoya des hommes dans le champ de Joab, qui touchait au sien, et fit brûler la moisson. Les serviteurs de Joab lui annoncèrent cette violence les vêtements déchirés. Il courut en colère chez Absalom, qui lui avoua qu'il avait imaginé ce moyen pour le contraindre à venir le voir. Le jeune prince le chargea de lui obtenir une grâce entière auprès de son père. Pourquoi, dit-il, suis-je venu de Gessur ? Il vaudrait mieux pour moi y être encore. Maintenant donc que je voie la face du roi ; ou bien, s'il se souvient de mon iniquité, qu'il me donne la mort. David, ayant su tout cela par Joab, fit venir Absalom, le reçut en grâce et lui donna le baiser[1].

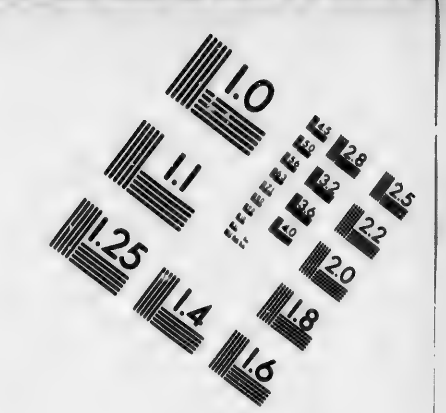
Absalom était le plus bel homme en Israël : depuis la plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, il n'y avait pas un défaut en lui ; il se distinguait surtout par une chevelure extraordinaire. Sous un extérieur prévenant, il cachait une ambition perfide et convoitait le trône de son père. Il prit des chars et des chevaux, dont la possession, à ce qu'il paraît, était une prérogative royale, et entretint cinquante gardes. Son cœur paternel induisit vraisemblablement David à ne voir dans cette pompe et cette ostentation qu'une vanité de jeunesse, dont la maturité de l'âge suffirait pour corriger son fils, sans qu'il fût nécessaire d'y employer l'autorité. Ce fut de sa part une facilité intempestive. Pour Amnon déjà, quoique vivement indigné de sa conduite, il n'avait pas voulu l'affliger par une réprimande, parce qu'il l'aimait, étant son premier-né. Cette trop grande indulgence hâta son malheur. Il en est de même ici. Voyant qu'on le laissait faire, Absalom tendait sans cesse vers son but ; et, sous l'apparence de paroles proférées sans intention, et de manières affables, il en approchait de plus en plus.

Les hommes ont toujours été les mêmes : les moyens de déception qui, de nos jours, séduisent les nations, les séduisirent toujours.

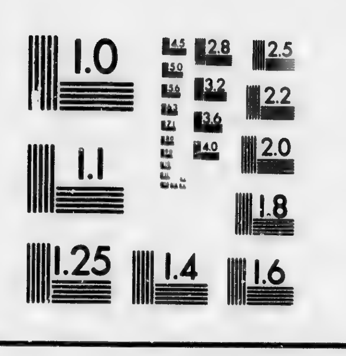
Se levant dès le matin, Absalom se tenait à l'entrée de la porte. Et quiconque avait une affaire pour laquelle il fallait comparaître devant le tribunal du roi, Absalom l'appelait et lui disait : De quelle ville êtes-vous ? Quand celui-ci répondait : Votre serviteur est de telle ou telle tribu, Absalom reprenait : Votre affaire me semble bonne et juste ; mais il n'y a personne pour vous entendre de la

[1] 2. Reg., 14, 1-33.





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




6"



part du roi. Oh ! qui m'établira, ajoutait-il, qui m'établira juge sur la terre, afin que tous ceux qui ont des affaires viennent à moi, et que je leur rende une exacte justice ? Et lorsque quelqu'un venait pour le saluer, en se prosternant devant lui, il lui tendait la main, le prenait et le baisait. C'est ainsi qu'Absalom dérobait le cœur des hommes d'Israël.

Déjà il avait envoyé secrètement des émissaires dans toutes les tribus, et fait dire : Aussitôt que vous entendrez le son des trompettes, publiez qu'Absalom est devenu roi dans Hébron. Pour achever sa trame, il dit à son père : J'irai, s'il vous plaît, à Hébron, accomplir les vœux que j'ai faits à l'Éternel; car, lorsque votre serviteur était à Gessur, en Syrie, il a fait ce vœu : Si l'Éternel me ramène à Jérusalem, je lui offrirai un sacrifice. Le roi David lui dit : Va en paix ; et il se leva et s'en alla dans Hébron. Invités de sa part, deux cents hommes l'y suivirent de Jérusalem, mais dans une entière bonne foi et sans rien soupçonner du complot qui se tramait. Pendant qu'il immolait des victimes, la conjuration devint puissante, et la foule du peuple croissait à chaque instant.

Bientôt un messager vint dire à David : Le cœur d'Israël suit Absalom. David aussitôt se retira de Jérusalem, accompagné de toute sa maison, hormis dix femmes du second rang qu'il laissa pour garder le palais, escorté de ses serviteurs fidèles, de ses gardes du corps, les Céréthi et les Phéléthi, et de six cents hommes de Geth, dont le chef se nommait Éthaï. Le roi voulut lui persuader, étant étranger et arrivé depuis peu, de se soumettre à Absalom avec la troupe de ses compatriotes. A cette magnanimité le fidèle étranger répondit non moins généreusement : Vive Jéhova ! et vive mon seigneur le roi ! Quelque part que soit le roi, mon seigneur, à la vie, à la mort, là sera ton serviteur. David, ayant agréé son dévouement, traversa le torrent de Cédron, monta, pleurant, nu-pieds et la tête voilée, le penchant de la montagne des Olives, pour adorer Dieu sur son sommet ; figurant ainsi d'avance son Rejeton, son Seigneur et son Dieu, qui devait suivre le même chemin au commencement de sa Passion.

Sadoc, le grand prêtre, avait fait apporter l'arche d'alliance ; mais David la lui fit reporter dans la ville. Si je trouve grâce devant l'Éternel, dit-il, il me ramènera et me la fera voir, ainsi que son tabernacle. Mais s'il me dit : Tu ne m'agrées point , me voici, qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaira. Au même temps il apprit qu'un de ses conseillers intimes, Achitophel, qui s'était fait un grand nom par sa prudence extraordinaire, au point qu'on le consultait comme un dieu, avait passé du côté d'Absalom. O Jéhova ! s'écria-t-il.

déconcertez les conseils d'Achitophel. Mais Chusaï, également du conseil de David, vint à lui, la robe déchirée et la tête couverte de terre. Le roi, qui pouvait compter sur sa fidélité, le renvoya avec ordre de s'offrir à Absalom, tant pour combattre les conseils d'Achitophel, que pour donner à David des nouvelles sûres de ce qui se passait ; les grands prêtres Sadoc et Abiathar lui serviraient de confidents, et leurs fils, Achimaas et Jonathas, de messagers [1].

La mesure de ses souffrances augmenta encore, lorsque Siba, premier serviteur de Miphiboseth, s'en vint, en apportant des rafraîchissements, accuser son maître d'aspirer à la couronne à Jérusalem. David le crut, et dut le ressentir d'autant plus vivement, que l'autre était fils de son ami Jonathas. Dans sa fuite encore, un certain Séméi, parent de Saül, lui jeta des pierres et le poursuivit de malédictions : Sors, sors, homme de sang, homme de Bélial ! Jéhova t'a rendu tout le sang de la maison de Saül, parce que tu as usurpé le royaume en sa place ; et Jéhova a livré le royaume aux mains d'Absalom, ton fils ; et voici que les maux que tu as faits t'accablent, parce que tu es un homme de sang. Alors Abisaï dit au roi : Faut-il que ce chien mort maudisse le roi, mon seigneur ? J'irai, s'il vous plaît, et je lui couperai la tête. Mais le roi dit : Qu'y a-t-il entre vous et moi, fils de Sarvia ? Laissez-le maudire ; car Jéhova lui a commandé de maudire David ; et qui osera dire : Pourquoi faites-vous ainsi ? David savait bien que Dieu ne commande pas le mal, mais qu'il le permet seulement et en tire le bien. Il voyait dans Séméi un instrument de Dieu qui le visitait. Voilà, ajoutait-il, voilà que mon fils, qui est sorti de moi, recherche mon âme ; combien plus maintenant le fils de Jémini. Laissez-le maudire selon le commandement de Jéhova. Peut-être que Jéhova regardera mon affliction et qu'il me rendra quelque bien pour cette malédiction d'aujourd'hui. C'est dans ces dispositions qu'il fuyait un fils révolté, et qu'il courbait la tête sous la main de son Père céleste [2].

On voit toujours en David l'activité et la prudence s'allier à la plus humble piété. Surpris par une révolution formidable, il commence par se donner du temps pour se reconnaître ; et, abandonnant Jérusalem, où le rebelle devait venir bientôt le plus fort pour l'accabler sans ressources, il se retire dans un lieu caché du désert avec l'élite de ses troupes. Comme il sent la main de Dieu qui le punit selon la prédiction de Nathan, il entre à la vérité dans l'humiliation qui convient à un coupable que son Dieu frappe, se retirant à pied en pleurant avec toute sa suite, la tête couverte, et reconnaissant le

[1] 2. Reg., 15, 1-37. — [2] 2. Reg., 16, 1-14.

doigt du Seigneur. Mais, en même temps, il n'oublie pas son devoir : car, ayant vu que tout le royaume était en péril par cette révolte, il donna tous les ordres nécessaires pour s'assurer tout ce qu'il y avait de plus fidèles serviteurs, comme les légions entretenues des Phéléthi et des Céréthi ; comme la troupe étrangère d'Éthaï, Géthéen ; comme Sadoc et Abiathar, avec leur famille. Il songe aussi à être averti des démarches du parti rebelle, en diviser les conseils et détruire celui d'Achitophel, qui était le plus redoutable [1].

Absalom entra dans Jérusalem avec la multitude qui le suivait. Achitophel lui donna un conseil infernal : c'était d'abuser publiquement des femmes de son père qui étaient restées dans le palais. Il voulait par là déshonorer David aux yeux de toute la nation, et rendre impossible toute réconciliation entre lui et son fils, afin de n'avoir point à craindre pour lui-même le châtiment des traîtres [2]. Il donna un deuxième conseil, dont l'exécution eût affermi, selon les apparences humaines, le règne d'Absalom. Il voulait, avec douze mille hommes d'élite, surprendre David durant la nuit, dissiper le peuple qui était avec lui et tuer le roi. Le conseil plut à Absalom ; cependant il voulut entendre l'avis de Chusaï. Celui-ci parla contre avec beaucoup d'éloquence et d'effet. Il représenta à Absalom quel héros c'était que son père, combien il était vaillant, ainsi que les hommes qui l'accompagnaient ; combien il était hasardeux de tout exposer aux chances d'une bataille dont l'issue devait fixer les dispositions de tout le peuple. Il serait mieux d'assembler d'abord tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bersabée, innombrable comme le sable de la mer, et de fondre alors sur David comme la rosée fond sur la terre, en sorte que ni lui ni aucun des siens ne pût échapper. S'il entre dans quelque cité, tout Israël environnera les murailles avec des cordes, et nous l'entraînerons dans le torrent sans qu'il en reste seulement une petite pierre. Absalom et ses conseillers approuvèrent cet avis. Chusaï fit savoir l'issue de la délibération aux prêtres Sadoc et Abiathar, et ceux-ci, par des messagers, à David, en lui conseillant de ne pas demeurer dans les plaines, mais de passer le Jourdain.

Ces messagers étaient Achimaas, fils de Sadoc, et Jonathas, fils d'Abiathar. Ils se tenaient à quelque distance de la ville, près d'une fontaine. Une servante, faisant semblant d'aller puiser de l'eau, alla les avertir de tout ; mais un enfant les vit et le dit à Absalom. Ils furent poursuivis et allaient être atteints lorsqu'ils entrèrent dans la maison d'un homme qui avait un puits à l'entrée, et ils y descendirent. La femme de cet homme prit une couverture et l'étendit sur le

[1] Bossuet, *Polit.*, l. 9, art. 3, prop. 5. — [2] 2. Reg., 16, 20-23.

puits, comme pour faire sécher des grains pilés. Et quand les gens d'Absalom lui demandèrent : Où sont Achimaas et Jonathas ? elle répondit : Ils ont passé à la hâte après qu'ils ont eu goûté un peu d'eau. Et ils échappèrent ainsi aux recherches de ceux qui les poursuivaient.

Achitophel, outré de dépit de ce qu'on n'avait pas suivi son conseil, sella son âne, retourna dans sa ville natale, à Gilo, mit ordre à ses affaires et se pendit. Il pense à tout, excepté à Dieu et à son salut. Traître de son roi, il meurt en désespéré, ainsi que mourra le traître de son Seigneur et de son Dieu, Judas, dont Achitophel était la figure [1].

David ne tarda point à profiter de l'avis qu'on lui avait donné, traversa le Jourdain avec sa petite armée et se campa à Mahanaïm, où le patriarche Jacob rencontra autrefois le camp de Dieu, lorsqu'il était en crainte de son frère. Là, trois personnages considérables, deux d'Israël, et le troisième, Sobi, fils de Naas, Ammonite, que David, suivant une tradition de saint Jérôme, avait établi roi à la place de son frère Hanon, vinrent lui apporter avec beaucoup de générosité, tant pour lui que pour les siens, toutes sortes de meubles et de vivres.

Absalom les suivit avec une armée nombreuse et campa en Galaad. David partagea la sienne en trois corps, sous les ordres de Joab, d'Abisaï et d'Éthaï, de Geth. Il voulut lui-même aller au combat. Mais le peuple répondit : Vous n'irez point ; car, soit que nous fuyions, ils ne croiront pas à leur triomphe ; soit que la moitié de nous périsse, ils n'en seront pas dans une grande joie ; car vous seul êtes considéré pour dix mille. Il vaut donc mieux que vous nous restiez pour appui en la cité. Le roi leur dit : Je ferai ce que vous jugerez à propos. Il s'arrêta donc près de la porte, et le peuple sortit en diverses bandes de cent et de mille. Et le roi commandait à Joab, Abisaï et Éthaï : Sauvez mon fils Absalom. Et tout le peuple entendit le roi qui recommandait Absalom à tous les chefs.

La bataille se donna dans une forêt. L'armée d'Absalom fut taillée en pièces. Lui-même, en précipitant sa fuite, se trouva pris par la tête entre les branches d'un chêne, où sa mule, passant outre, le laissa suspendu entre le ciel et la terre. Quelqu'un le dit à Joab, qui répondit : Si tu l'as vu, pourquoi donc ne l'as-tu pas percé jusqu'en terre ? Je t'aurais donné dix pièces d'argent et un baudrier. Mais l'homme répliqua : Quand vous mettriez en mes mains mille pièces d'argent, je n'étendrais pas ma main sur le fils du roi ; car nous

[1] 2. Reg., 17, 1-23.

avons entendu le roi vous commander, à vous, à Abisaï et à Éthaï : Sauvez mon fils Absalom. Et si j'avais fait, au risque de ma vie, une action si téméraire, elle ne resterait point cachée, et vous vous élèveriez contre moi vous-même. Il n'en va pas ainsi, reprit Joab, mais je l'attaquerai en ta présence. Et de suite, prenant trois javelots, il en perça le cœur d'Absalom. Et comme il respirait encore, suspendu au chêne, dix jeunes écuyers de Joab accoururent et achevèrent de le tuer. Aussitôt Joab sonna de la trompette et fit retirer le peuple, afin qu'il ne poursuivît plus Israël qui fuyait, voulant épargner la multitude. Le corps d'Absalom fut jeté dans une grande fosse de la forêt et recouvert d'un monceau de pierres. Son armée se dispersa, et chacun retourna dans sa maison [1].

Ainsi périt un fils dénaturé, qui, pour satisfaire une folle ambition, ne rougit point d'attenter à l'honneur et à la vie d'un père qui lui avait pardonné un fratricide, et de plonger son pays dans la guerre civile. Ambition d'autant plus insensée, qu'il n'avait point d'enfant à qui laisser le trône usurpé : témoin cette colonne qu'il avait élevée dans la vallée du Roi, pour perpétuer mon nom, disait-il, attendu que je n'ai point de fils, et qu'on appela effectivement la main ou le monument d'Absalom [2].

Achimaas, fils du grand prêtre Sadoc, pria Joab de l'envoyer au roi porter la nouvelle de la victoire. Joab l'en dissuada, la nouvelle ne devant pas lui être agréable, à cause de la mort d'Absalom. Il envoya Chusi. Achimaas lui renouvela sa demande, et, Joab ayant enfin consenti, il courut par une voie plus prompte et devança Chusi. David était assis aux portes de Mahanaïm, lorsqu'une sentinelle, placée sur la muraille au-dessus, découvrit un homme qui courait. Elle en avertit le roi. S'il est seul, répondit David, une bonne nouvelle est dans sa bouche. La sentinelle en signala un second. Celui-là aussi apporte une bonne nouvelle, dit le roi ; et il en fut d'autant plus convaincu que la sentinelle reconnut Achimaas dans le premier. Il vint et annonça la victoire. David demanda aussitôt : Et mon fils Absalom, est-il en vie ? L'autre répondit que quand Joab le dépêcha il avait ouï un grand tumulte ; il n'en savait pas davantage. Chusi arriva : Bonne nouvelle, ô roi, mon seigneur !... Mon fils Absalom est-il en vie ?... Comme il lui est arrivé, qu'il en arrive à tous les ennemis de mon seigneur le roi et à tous ceux qui s'élèvent contre vous pour vous nuire ! Le roi, saisi de douleur, monta dans la chambre qui était au-dessus de la porte, se mit à pleurer et s'écriait en marchant : Mon fils Absalom ! Absalom mon fils ! qui est-ce qui me

[1] 2. Reg., 18, 1-17. — [2] *Ibid.*, 18, 18.

donnera que je meure pour toi? Absalom mon fils! mon fils Absalom [1]!

La profonde affliction de David sur son malheureux fils, descendu dans la tombe avec tant de crimes, se communiqua à l'armée victorieuse. Le peuple se glissa à la dérobée dans la ville, ainsi qu'un peuple qui a été vaincu et qui s'enfuit de la bataille. Le roi s'était couvert la tête et criait à haute voix : Mon fils Absalom! Absalom mon fils! mon fils! Joab en fut piqué au vif. Lui seul, par sa désobéissance, avait occasionné ce fâcheux contre-temps. Il entra chez le roi et lui parla avec une liberté assez dure : Vous avez aujourd'hui répandu la confusion sur le visage de tous vos serviteurs, lesquels ont sauvé votre âme, et l'âme de vos fils et de vos filles, et l'âme de vos femmes et de vos concubines. Vous aimez ceux qui vous haïssent et vous haïssez ceux qui vous aiment. Et vous avez montré aujourd'hui que vous songez peu à vos officiers et à vos serviteurs. Je vois maintenant, avec certitude, que si votre fils Absalom vivait et que nous eussions tous été tués à la place, cela vous serait agréable. Maintenant donc levez-vous, et paraissez, et parlez au cœur de vos serviteurs; car je vous jure par Jéhova que, si vous ne sortez, il ne demeurera personne avec vous cette nuit; et vous aurez à redouter de plus grands maux que ceux qui sont venus sur vous depuis votre adolescence jusqu'à ce jour.

David, tout occupé qu'il était de sa douleur, entra dans la pensée d'un homme qui en apparence le traitait mal, mais qui en effet le conseillait bien; et, en le croyant, il sauva l'état. Il alla donc s'asseoir dans la porte, c'est-à-dire dans le lieu des séances publiques, qui se tenaient alors à la porte des villes. Aussitôt que la nouvelle s'en fut répandue, tout le peuple s'assembla et vint passer la revue devant le roi [2].

Les anciens d'Israël commencèrent bientôt à rougir de leur défection. Ils se rappelaient les grandes actions de leur roi, si souvent victorieux, qui maintenant avait été réduit à fuir dans son royaume devant son propre fils. Le roi nous a délivrés de la main de nos ennemis, se disait le peuple dans toutes les tribus; il nous a sauvés de la main des Philistins. Et maintenant il a fui de sa terre devant Absalom! Cependant Absalom, que nous avions sacré pour notre prince, est mort dans le combat. Qu'attendez-vous donc à faire revenir le roi? David, qui était instruit de ce qui se disait, fit dire aux anciens de Juda, par les prêtres Sadoc et Abiathar : Pourquoi ne pensez-vous point à faire revenir le roi? Vous êtes mes frères, vous êtes mes os et

[1] 2. Reg., 18, 19-33. — [2] *Ibid.*, 19, 1-8.

ma chair : pourquoi donc seriez-vous les derniers à faire revenir le roi? Il fit faire des propositions semblables à Amasa, qui avait été général d'Absalom, avec la promesse de l'établir sur ses armées à la place de Joab. Il gagna ainsi le cœur de tous les hommes de Juda comme d'un homme seul.

Pendant que le roi s'en revenait, Séméi vint à sa rencontre avec mille hommes de Benjamin, se jeta à ses pieds, reconnut son crime et implora sa grâce. Abisaï dit alors : Quoi donc! ces paroles suffiront-elles pour sauver de la mort Séméi, après qu'il a maudit le christ de Jéhova? Mais David lui répondit : Qu'y a-t-il entre vous et moi, enfants de Sarvia? Pourquoi me devenez-vous aujourd'hui des adversaires? Est-ce aujourd'hui qu'un homme sera mis à mort en Israël? Et puis-je ignorer que je deviens aujourd'hui roi d'Israël? Puis, se tournant vers Séméi : Tu ne mourras point, et il le lui jura.

Miphiboseth, fils de Saül, descendit aussi au-devant du roi, les pieds non lavés et la moustache non rasée; et il n'avait point lavé ses vêtements depuis le jour que le roi s'en était allé jusqu'au jour où il revint en paix. Étant donc venu au-devant à Jérusalem, le roi lui dit : Pourquoi n'es-tu pas venu avec moi, Miphiboseth? Mon seigneur le roi! répondit-il, mon serviteur n'a pas voulu m'obéir; car, étant impotent des jambes, je lui avais dit de préparer un âne pour vous suivre; et au lieu de le faire, il est venu m'accuser devant mon seigneur. Mais pour vous, mon seigneur le roi, vous êtes comme un ange de Dieu; faites de moi tout ce qu'il vous plaira, car toute la maison de mon père n'a mérité que la mort du roi, mon seigneur. Cependant vous m'avez placé, moi, votre serviteur, entre ceux qui mangent à votre table. De quoi donc pourrais-je me plaindre avec quelque justice? et quel sujet aurais-je de vous importuner encore? Le roi lui dit : C'est assez; ce que j'ai dit subsistera; toi et Siba, partagez le bien. Siba était venu au-devant de David, jusqu'au Jourdain, avec ses quinze fils et ses vingt serviteurs; ils avaient même passé le fleuve pour aider à passer la maison du roi et faire tout ce qu'il leur commanderait. Miphiboseth répondit à David : Je veux bien même qu'il ait tout, puisque le roi, mon seigneur, est revenu heureusement dans sa maison.

Berzellaï, de Galaad, avait aussi accompagné le roi à son passage du Jourdain. C'était un homme fort vieux, ayant déjà quatre-vingts ans. Il avait fourni des vivres au roi, du temps qu'il demeurait à Mahanaïm, car il était très-riche. Le roi lui dit alors : Viens avec moi, afin que tu vives en repos avec moi à Jérusalem. Mais Berzellaï répondit au roi : En quel nombre sont les jours de ma vie pour monter avec le roi à Jérusalem? Je suis fils de quatre-vingts ans aujourd'hui. Saurais-je encore discerner le bon et le mauvais? Votre serviteur goû-

tera-t-il encore ce qu'il mangera et ce qu'il boira? écouterais-je encore la voix des chanteurs et des chanteuses? Pourquoi votre serviteur serait-il à charge à mon seigneur le roi? Votre serviteur ira un peu au delà du Jourdain avec vous; mais pourquoi cette récompense? Votre serviteur s'en retournera, s'il vous plaît, et je mourrai en ma cité, et je serai enseveli près du sépulcre de mon père et de ma mère. Mais, ô roi! mon seigneur, voici mon fils Chamaam, votre serviteur; qu'il aille avec vous, et faites de lui ce qu'il vous plaira. Le roi dit au bon vieillard : Que Chamaam vienne avec moi, et je ferai pour lui tout ce qu'il te plaira, et je t'accorderai tout ce que tu demanderas. Et quand tout le peuple eut passé le Jourdain, le roi baisa Berzellaï et le bénit, et celui-ci s'en retourna en sa demeure [1].

David, sortant à peine d'une guerre civile, faillit retomber dans une autre plus dangereuse encore. Il s'éleva une contestation entre la tribu de Juda et les autres tribus d'Israël, à qui témoignerait le plus de dévouement au roi. Jud aparlait avec plus de hauteur [2]. Le peuple volage croyait n'agir en ce moment que par zèle pour David; mais il paraît qu'un certain Séba, fils de Bochri, de la tribu de Benjamin, où le nom et la maison de Saül pouvaient encore avoir bien des partisans, entretenait cette jalousie des tribus : du moins il en profita pour tramer une conspiration nouvelle. Tout à coup il sonna la trompette et s'écria : Nous n'avons point de part avec David, ni d'héritage avec le fils d'Isaï; que chacun retourne en sa tente, ô Israël! Aussitôt les onze tribus se séparèrent de David; Juda seul lui demeura fidèle. Le roi connut le péril, et dit à Amasa : Appelle près de moi tous les hommes de Juda, pour le troisième jour, et que tu sois présent. Amasa ayant tardé au delà du terme, David dit à Abisaï : Le fils de Bochri nous va faire plus de mal qu'Absalom; hâte-toi donc, et prends ce qu'il y a de meilleures troupes, sans lui laisser le temps de se reconnaître et de s'emparer de quelque ville. Abisaï prit les légions des Céréthi et des Phéléthi, avec ce qu'il y avait de meilleurs soldats à Jérusalem. Joab était du nombre. A un rocher, près de Gabaon, ils rencontrèrent Amasa. Joab alla au-devant de lui (ils étaient cousins), lui demanda d'un air amical : Vous portez-vous bien, mon frère? lui prit le menton d'une main pour le baiser, et lui plongea de l'autre son épée dans le corps. Amasa expira du coup, et ses entrailles se répandirent sur la terre. Les passants s'arrêtaient près de son cadavre sanglant, et se disaient : Voilà celui qui a voulu être compagnon de David à la place de Joab. Comme c'était sur le passage, tout le peuple interrompait la marche pour le voir, jusqu'à ce qu'un

[1] 2. Reg., 19, 9-39. — [2] *Ibid.*, 19, 40-43.

homme l'ayant mis à l'écart et couvert d'un vêtement, toute l'armée suivit Joab contre Séba [1].

On voit le caractère de Joab toujours le même, mêlé de grandes vertus et de grands vices. Il était de ceux qui veulent le bien, mais qui veulent le faire seuls sous le roi. Dangereux caractère s'il en fut jamais, puisque la jalousie des ministres, toujours prêts à se traverser les uns les autres et à tout immoler à leur ambition, est une source inépuisable de mauvais conseils et n'est guère moins préjudiciable au service que la rébellion.

Joab, se voyant de nouveau sans rival, poussa la guerre avec vigueur et poursuivit Séba jusqu'à l'extrémité de la Galilée, où il s'était renfermé dans une ville avec l'élite de ses troupes. Cette ville, de la tribu de Nephthali, se nommait Abéla, et donna plus tard à la province le nom d'Abilina, dont il est parlé dans l'évangile de saint Luc [2]. Joab et les siens l'investirent, élevèrent des terrasses autour et travaillèrent à saper la muraille. Alors une femme de la ville, qui était fort sage, cria aux assiégeants : Écoutez, écoutez : dites à Joab qu'il approche et que je veux lui parler. Joab s'étant approché, elle dit : Est-ce vous, Joab ? Il répondit : C'est moi. Écoutez, lui dit-elle, les paroles de votre servante. J'écoute, répondit-il. Elle ajouta : On disait dans un ancien proverbe cette parole : Que ceux qui cherchent un bon conseil le demandent à Abéla; et ils terminaient ainsi leurs affaires. N'est-ce pas moi qui répands la vérité en Israël ? Et vous demandez à détruire la cité et à renverser la mère des cités en Israël ! Pourquoi détruisez-vous l'héritage de Jéhova ? Joab lui répondit : A Dieu ne plaise ; je ne détruis pas et je ne ruine point. La chose n'est pas ainsi ; mais un homme de la montagne d'Éphraïm, nommé Séba, fils de Bochri, a levé la main contre le roi David. Livrez-nous seulement cet homme, et nous nous retirerons loin de la cité. Et la femme dit à Joab : Voilà que sa tête va vous être jetée par-dessus la muraille. Aussitôt elle alla vers tout le peuple, et lui parla avec tant de sagesse, que la tête de Séba fut coupée et jetée à Joab. Alors il sonna de la trompette, et chacun se retira de la cité en sa tente. Et Joab retourna à Jérusalem près du roi [3].

Ainsi finit la révolte sans qu'il en coûtât de sang que celui du chef des rebelles. La diligence de David sauva l'état. Il avait raison de penser que cette seconde révolte, qui venait comme du propre mouvement du peuple et d'un sentiment de mépris, était plus à craindre que celle qu'avait excitée la présence du fils du roi. Il connut aussi combien il était utile d'avoir de vieux corps de troupes

[1] 2. Reg., 20, 1-13. — [2] Luc, 3, 1. — [3] 2. Reg., 20, 14-22.

sous sa main ; et tels furent les remèdes qu'il opposa aux rebelles.

Joab resta donc chef de toute l'armée d'Israël ; Banaïas, fils de Joïada, commandait les Céréthi et les Phéléthi, autrement la garde royale ; Aduram était surintendant des tribus, autrement ministre des finances ; Josaphat, garde des archives, vraisemblablement ce qu'on appelle aujourd'hui garde des sceaux ; Siva, secrétaire ; Sadoc et Abiathar, grands prêtres ; et Ira, de Jaïr, en Galaad, prêtre de David, comme qui dirait aujourd'hui son grand aumônier.

David se voyait puni dès son vivant dans sa famille ; Saül le fut dans la sienne encore après sa mort. Une famine désola Israël pendant trois ans. David consulta l'oracle de Jéhova, qui répondit : C'est à cause de Saül et de sa maison de sang, parce qu'il a tué les Gabaonites. Ce peuple, ainsi que nous l'avons vu, n'était point des enfants d'Israël ; mais un reste des Amorrhéens, auxquels les Israélites s'étaient liés par serment, dans la personne de Josué et des anciens de son temps. Cependant Saül, au mépris de ce serment qui leur garantissait la vie, avait entrepris de les perdre par un faux zèle, comme pour réparer la négligence des enfants d'Israël et de Juda. David fit donc venir les Gabaonites et leur dit : Que vous ferai-je, et quelle sera la réparation envers vous, afin que vous bénissiez l'héritage de Jéhova ? Les Gabaonites répondirent : Nous n'avons point affaire d'or ni d'argent avec Saül et sa maison ; nous ne voulons pas non plus qu'un seul homme d'Israël soit mis à mort. Que voulez-vous donc que je fasse ? reprit le roi. Ils dirent : Cet homme qui nous a consumés, et qui avait projet de nous exterminer, nous devons l'exterminer lui-même de telle sorte qu'il n'en reste plus rien dans toutes les terres d'Israël.

David allait se trouver dans la plus grande peine. Il avait juré à Saül de ne point détruire sa race, de ne point effacer son nom ; il avait promis à son ami Jonathas d'exercer la miséricorde envers sa postérité : aussi Miphiboseth mangeait à sa table. Et voilà que, pour faire cesser une famine qui désole tout le pays, les Gabaonites demandent à exterminer tout ce qui restait de Jonathas et de Saül ! Heureusement que, touchés peut-être de la peine où ils voyaient le roi, ils conclurent par dire : Qu'on nous donne au moins sept de ses enfants, afin que nous les mettions en croix pour satisfaire l'Éternel, à Gabaa, d'où était Saül, autrefois l'élu de Jéhova. Le roi trouvait ainsi moyen de sauver Miphiboseth, suivant le serment de l'Éternel, qui était entre lui et Jonathas. Il livra donc aux Gabaonites les deux fils de Respha, concubine de Saül, et les cinq fils de Mérob, fille de Saül, et que Michol avait adoptés. Les Gabaonites les crucifièrent sur la montagne et y laissèrent leurs corps suspendus jus-

qu'à ce que la pluie vînt mettre fin à la sécheresse et à la famine.

Pendant tout ce temps, Respha, ayant pris un sac, s'étendit sur une pierre et demeura là depuis le commencement de la moisson jusqu'à ce que l'eau du ciel tombât sur eux, et elle empêcha les oiseaux de les déchirer pendant le jour, et les bêtes de les manger pendant la nuit. Touché de cet héroïsme d'amour maternel, David s'en alla lui-même recueillir les ossements de Saül et de Jonathas, en Jabès-Galaad, ainsi que les ossements de ceux qui avaient été crucifiés, et les fit tous ensevelir honorablement en la terre de Benjamin, dans le sépulcre du père de Saül [1].

Un usurpateur, un tyran eût agi bien différemment : il eût été ravi de la conjoncture pour exterminer, jusqu'au dernier reste, une maison rivale ; il eût commencé surtout par celui qui pouvait avoir le plus de prétentions à la royauté, au lieu de l'épargner comme David et de l'admettre à sa table.

Que si Dieu envoie une famine en punition d'un roi qui n'est plus, c'est pour apprendre aux souverains qui oppriment les faibles, que, si leur puissance, tant qu'elle dure, semble leur assurer l'impunité, la sagesse divine venge tôt ou tard, sur eux ou sur leur postérité, les violences qu'ils se sont permises et la foi des conventions méprisée.

La guerre s'étant rallumée ensuite avec les Philistins, il se donna quatre batailles où furent tués plusieurs géants. Dans la première, un d'entre eux était sur le point de frapper David, dont les forces commençaient à défaillir, lorsqu'il fut prévenu et tué par Abisaï. Alors les serviteurs de David firent ce serment : Désormais vous ne sortirez plus avec nous dans les combats, afin que vous n'éteigniez pas la lumière d'Israël [2].

Plus tard, Dieu, voulant châtier les enfants d'Israël, permit que David succombât à la tentation que lui suggérait Satan de faire le dénombrement du peuple, sans que cela fût aucunement nécessaire, et sans qu'on y observât ce que prescrivait la loi. Elle défendait, sous peine d'une mortalité publique, de compter les individus. Il fallait compter seulement les pièces de monnaie que devait offrir à l'Éternel, pour le rachat de son âme, chacun de ceux dont on faisait le recensement [3]. Cette loi ayant été négligée, et par le roi et par le peuple, la peine suivit de près. Joab en avait quelque pressentiment. Chargé de ce recensement par le roi, il lui répondit : Que Jéhova multiplie son peuple au centuple de ce qu'il est maintenant : mon seigneur et mon roi, tous ne sont-ils pas vos serviteurs ? Pourquoi

[1] 2. Reg., 21, 1-14. — [2] *Ibid.*, 21, 15-22. — [3] Exod., 30, 11.

rechercher une chose qui sera imputée à péché à Israël ? Le roi persista. Joab se mit donc en route pour compter le peuple, depuis Dan jusqu'à Bersabée, et, après neuf mois et vingt jours, présenta le rôle de tous les hommes de guerre et exercés à manier l'épée, qui se trouvaient en Israël et en Juda. Leur nombre passait un million et demi ; et encore Joab n'y comptait-il ni Lévi ni Benjamin ; car il exécutait l'ordre du roi à contre-cœur.

A peine David eut-il reçu cette liste que le cœur lui battit, et il dit à Jéhova : J'ai grièvement péché en cette action ; mais, ô Jéhova ! de grâce, transférez l'iniquité de votre serviteur ; car j'ai agi comme un insensé. Le lendemain, l'Éternel envoya le prophète Gad lui dire : Ainsi parle Jéhova : Je t'amène trois choses : choisis laquelle tu veux que je te fasse ; ou la famine pendant trois ans, ou de fuir pendant trois mois devant tes ennemis, ou pendant trois jours le glaive de Jéhova, la peste dans ton royaume. David dit à Gad : Je suis dans une angoisse bien grande ; mais tombons plutôt entre les mains de Jéhova, car ses miséricordes sont infinies ; je ne veux pas tomber entre les mains des hommes.

L'Éternel envoya donc la peste dans Israël, et il en mourut, depuis Dan jusqu'à Bersabée, soixante-dix mille personnes. L'ange que Dieu avait envoyé pour frapper le peuple de cette plaie, élevé entre le ciel et la terre, étendait déjà son glaive sur Jérusalem. David l'aperçut et se prosterna la face contre terre, et avec lui les anciens du peuple, revêtus de cilices. C'est moi qui ai péché, disait-il à Dieu, c'est moi qui suis le coupable : ces pauvres brebis, qu'ont-elles fait ? Jéhova, mon Dieu, que votre main, je vous prie, se tourne contre moi et contre la maison de mon père, mais épargnez votre peuple. Jéhova le vit, et touché de compassion, il dit à l'ange exterminateur : C'est assez ; retiens ta main. Celui-ci se tenait au-dessus de l'aire d'Ornan, Jébuséen, et, avant de s'en aller, il ordonna à Gad de dire à David qu'il élevât un autel dans cette aire. Ornan était à y battre le grain avec ses quatre fils : tout à coup ils aperçurent l'ange et se cachèrent de frayeur. Mais, voyant arriver David avec sa cour, Ornan sortit à sa rencontre, se prosterna devant lui jusqu'à terre. Le roi lui ayant appris qu'il venait pour acheter son aire, afin d'y bâtir un autel à Jéhova, il voulut lui en faire présent ; mais David la paya cinquante sicles, y dressa un autel, offrit des holocaustes et des hosties pacifiques. Quand il eut fait sa prière, Jéhova fit descendre le feu du ciel sur l'autel de l'holocauste, et donna ses ordres à l'ange, qui remit son épée dans le fourreau. Depuis ce temps, David continua d'offrir sur cet autel ; car l'autel des holocaustes et le tabernacle du témoignage que Moïse avait faits dans le désert étaient alors au haut lieu de Gabaon.

L'aire d'Ornan, qu'il faut se figurer découverte, comme c'est encore l'usage en Orient et même dans quelques contrées occidentales, telles que la Bretagne, se trouvait sur la montagne de Moriah, là même où Isaac avait été offert par Abraham ; là même où Jésus-Christ, fils de David et d'Abraham, et Fils de Dieu, fut frappé de la main de son Père et immolé pour le salut de tout le monde. David ayant connu que c'était là que l'Éternel voulait établir son culte, acheta six cents sicles d'or les terrains autour de l'aire : c'est dans cet endroit que fut bâti le temple [1].

David était vieux ; il portait des regards de complaisance sur son fils Salomon, qu'il destinait à lui succéder sur le trône. Il en avait fait serment à sa mère. Ce choix venait de plus haut. L'Éternel lui avait annoncé, par le prophète Nathan, même avant que l'enfant naquit, que celui-là lui élèverait une maison, et qu'il fallait le nommer Salomon ou le Pacifique, parce qu'il voulait donner le repos et la paix à Israël durant tous les jours de son règne.

Quoique, dans les mœurs de l'Orient, la primogéniture ne donnât pas un droit certain au trône, mais la désignation du père, usage qu'emportent avec eux et la pluralité des femmes et l'inégale condition des épouses, le plus souvent, toutefois, le premier-né y croit avoir plus de droit que les autres. Adonias, fils d'Hagith, que David avait eu pendant qu'il régnait à Hébron, ne cachait point ses prétentions. Sans être arrêté par l'exemple de son frère Absalom, il se donnait des chars, des cavaliers et cinquante gardes qui marchaient devant lui. Il annonça même ouvertement qu'il voulait devenir roi. Son vieux père ne disait rien. D'une taille avantageuse, séduisant peut-être comme Absalom, il avait attiré à son parti déjà bien des hommes : même le vieux Joab et le grand prêtre Abiathar favorisaient son ambition. Il paraît que, Salomon à part, il avait gagné tous ses frères et les gens de la cour ; car il invita les uns et les autres à un festin hors de la ville, sans y avoir convié ni Nathan, ni le grand prêtre Sadoc, ni Banaïas, ni les héros de David, ni Salomon.

Nathan avertit Bethsabée du danger qui la menaçait ainsi que son fils. D'après son conseil, elle entra chez le roi, et, l'ayant adoré, lui dit : Mon seigneur, vous avez juré à votre servante par Jéhova, votre Dieu : Salomon, ton fils, régnera après moi, et c'est lui qui sera assis sur mon trône. Cependant voilà qu'Adonias s'est fait roi sans que vous le sachiez, ô roi, mon seigneur ! Il a immolé des bœufs, toutes les victimes grasses et un grand nombre de béliers, et il a appelé à un festin tous les enfants du roi, le grand prêtre même Abia-

[1] 2. Reg., 24. 1. Paral., 21.

thar, et Joab, général de l'armée; mais il n'a point appelé Salomon, votre serviteur. Cependant les yeux de tout Israël sont fixés sur vous, ô roi, mon seigneur ! afin que vous leur déclariez qui doit être assis sur le trône de mon seigneur le roi après lui. Car, lorsque le roi, mon seigneur, se sera endormi avec ses pères, nous serons criminels, moi et mon fils Salomon.

Elle parlait encore, lorsque le prophète Nathan vint se présenter devant le roi, et l'ayant adoré le front prosterné contre terre, lui demanda : O roi, mon seigneur ! avez-vous dit : Qu'Adonias règne après moi, et que ce soit lui qui soit assis sur mon trône ? Car il est descendu aujourd'hui, il a immolé des bœufs et des victimes grasses, et plusieurs béliers, et il a appelé tous les fils du roi, les généraux de l'armée et le grand prêtre Abiathar, qui ont mangé et bu avec lui, disant : vive le roi Adonias ! Mais moi, votre serviteur, il ne m'a point appelé, ni le prêtre Sadoc, ni Banaïas, fils de Joïada, ni Salomon, votre serviteur. Cette parole est-elle venue du roi mon seigneur, et ne m'avez-vous point déclaré, à moi, votre serviteur, qui était celui qui devait être assis sur le trône de mon seigneur le roi après lui ?

Le roi, ayant fait rappeler Bethsabée, lui jura, et dit : Vive Jéhova, qui a délivré mon âme de toutes les angoisses ! comme je t'ai juré, de par Jéhova, le Dieu d'Israël, disant : Salomon, ton fils, régnera après moi, et c'est lui qui sera assis en ma place sur mon trône, ainsi je le ferai aujourd'hui. Et Bethsabée, inclinant son visage jusqu'à terre, adora le roi, disant : Vive mon seigneur le roi David à jamais !

Il fit venir en même temps le prêtre Sadoc, le prophète Nathan, et Banaïas, fils de Joïada, et leur dit : Prenez avec vous les serviteurs de votre maître ; faites monter sur ma mule mon fils Salomon, et conduisez-le à Gihon (fontaine au couchant de Jérusalem, où il y avait toujours beaucoup de monde) ; et que Sadoc, grand prêtre, et le prophète Nathan, le sacrent en ce lieu, pour être roi d'Israël ; et vous sonnerez de la trompette, et vous crierez : Vive le roi Salomon !

Qu'il en soit ainsi ! répondit au roi Banaïas ; que Jéhova, le Dieu du roi, mon seigneur, l'ordonne ainsi ! Comme Jéhova a été avec mon seigneur le roi, qu'il soit ainsi avec Salomon, et qu'il élève son trône encore plus haut que le trône de mon seigneur le roi David !

Alors le grand prêtre Sadoc descendit avec le prophète Nathan, Banaïas, fils de Joïada, les Céréthi et les Phéléthi ; et ils firent monter Salomon sur la mule du roi David, et l'amenèrent à Gihon. Et Sadoc, grand prêtre, prit dans le tabernacle une corne pleine d'huile, et sacra Salomon. Et ils sonnèrent de la trompette, et tout le

peuple s'écria : Vive le roi ! Et tout le peuple monta après lui, jouant des instruments, se livrant à l'allégresse et faisant trembler la terre de ses acclamations.

Cependant Adonias et tous ceux qu'il avait conviés entendirent ce bruit, lorsque le festin était déjà achevé. Et Joab, ayant ouï le son de la trompette, disait : Que veulent dire ces cris et ce tumulte de la ville ? Lorsqu'il parlait encore, Jonathas, fils du grand prêtre Abiathar, se présenta, et Adonias lui dit : Entrez, car vous êtes un brave, et vous nous apportez de bonnes nouvelles. Nullement, répondit l'autre ; car notre seigneur le roi David a établi roi Salomon. Et il a envoyé avec lui le grand prêtre Sadoc, le prophète Nathan, Banaïas, fils de Joïada, les Céréthi et les Phéléthi ; et ils l'ont fait monter sur la mule du roi. Et Sadoc, grand prêtre, et le prophète Nathan, l'ont sacré roi dans Gihon ; et de là ils sont montés avec des cris de joie, et la ville en retentit. Tel est le bruit que vous avez entendu. Et Salomon même est déjà assis sur le trône. Et les serviteurs du roi sont entrés et ont béni notre seigneur le roi David, disant : Que Dieu glorifie le nom de Salomon au-dessus de votre nom, et qu'il élève son trône au-dessus de votre trône. Et le roi a adoré dans son lit, et a dit : Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui m'a donné de voir aujourd'hui de mes propres yeux mon fils assis sur mon trône.

A ce récit, les convives d'Adonias, saisis de frayeur, se levèrent et s'en allèrent chacun de son côté. Pour lui, craignant le roi Salomon, il courut embrasser les cornes de l'autel des holocaustes, disant : Que le roi Salomon me jure aujourd'hui qu'il ne frappera point du glaive son serviteur. Salomon répondit : S'il agit comme un homme de bien, il ne tombera pas sur la terre un seul cheveu de sa tête ; mais si le mal est trouvé en lui, il mourra. Adonias vint donc et adora Salomon comme son roi, lequel le renvoya dans sa maison[1].

Après cela David assembla les états généraux du royaume. Il y convoqua les princes des tribus et les généraux des douze corps de troupes, qui, forts de vingt-quatre mille hommes chacun, se relevaient de mois en mois pour être à la disposition du roi ; en sorte qu'il y avait toujours sur pied, dans les diverses contrées d'Israël, une armée de deux cent quatre-vingt-huit mille hommes, dont la douzième partie était en activité de service, et qui tous, exercés aux travaux de la guerre, pouvaient, au premier signal, prendre les armes. David y fit venir encore les commandants de mille et de cents qui étaient ordinairement les chefs de famille, les intendants des do-

[1] 3. Reg., 1, 1-53.

maines du roi et de ses fils, les officiers du palais, avec les plus puissants et les plus braves de l'armée. Le vieux roi se tenait debout, quand il leur adressa le discours suivant : « Écoutez-moi, mes frères et mon peuple ! Je pensais dans mon cœur à bâtir une maison de repos pour l'arche de l'alliance de Jéhova, le marchepied de notre Dieu, et j'ai tout préparé pour la construction ; mais Dieu m'a dit : Tu ne bâtiras pas une maison à mon nom, parce que tu es un homme de guerre et que tu as versé le sang. Cependant Jéhova, Dieu d'Israël, m'a choisi dans toute la maison de mon père, pour me faire roi sur Israël à jamais ; car c'est Juda qu'il a choisi pour prince, et, dans la maison de Juda, la maison de mon père, et, entre tous les enfants de la maison de mon père, c'est moi qu'il lui a plu de faire régner sur tout Israël. Et entre tous mes enfants (car Jéhova m'en a donné beaucoup), il a choisi mon fils Salomon pour le faire asseoir sur le trône de la royauté de Jéhova sur Israël. Et il m'a dit : Ce sera Salomon, ton fils, qui me bâtira ma maison et mes parvis ; car je l'ai choisi pour mon fils, et je lui serai père. Et j'affermirai son règne à jamais, s'il persévère dans l'observance de mes préceptes et de mes jugements, comme il fait en ce jour. Je vous conjure donc maintenant, en présence de tout Israël, l'Église de Jéhova, et devant notre Dieu qui nous entend, gardez et cherchez tous les commandements de Jéhova, notre Dieu, afin que vous possédiez cette terre excellente, et que vous la laissiez en héritage à vos enfants après vous à jamais. Et toi mon fils Salomon, sache le Dieu de ton père, et sers-le dans un cœur parfait et dans une âme de bonne volonté ; car Jéhova sonde tous les cœurs, et il pénètre tous les secrets des pensées. Si tu le cherches, tu le trouveras ; mais si tu l'abandonnes, il te rejettera pour jamais. Puis donc que Jéhova t'a choisi afin de lui bâtir une maison pour sanctuaire, arme-toi de force et mets-toi à l'œuvre [1]. »

Après quoi il lui donna les plans du temple, qu'il avait formés lui-même dans le plus grand détail, d'après l'inspiration divine, ainsi que la distribution des prêtres et des lévites pour le bon ordre du service divin [2]. Il lui fit connaître aussi les grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, de marbre qu'il avait rassemblés pour cet édifice. Ces richesses furent augmentées encore par les dons volontaires des Israélites, en pierres précieuses, en or, en argent, en airain et en fer. Et tous se réjouissaient en faisant ces offrandes, parce qu'ils les faisaient à Jéhova de tout leur cœur. David surtout était transporté de joie. Il bénit l'Éternel devant toute cette multitude et dit :

[1] 1. Paral., 28, 1-10. — [2] *Ibid.*, 28 et 29.

« Béni soyez-vous, ô Jéhova, Dieu d'Israël, notre père ; béni soyez-vous de siècle en siècle ! A vous, ô Jéhova, la grandeur, la puissance, la gloire, la victoire et la louange ! A vous tout ce qui est au ciel et sur la terre ! A vous la royauté, à vous qui êtes élevé sur tous les princes ! De vous viennent les richesses et la gloire ! C'est vous le souverain universel ! C'est en votre main qu'est la force et la puissance ! C'est votre main qui donne la grandeur et l'empire à qui elle veut ! Aussi, notre Dieu, nous vous rendons grâces, nous bénissons votre glorieux nom ; car qui suis-je, moi ? et qui est mon peuple, pour pouvoir vous offrir toutes ces choses ? Tout vient de vous, et nous ne vous avons présenté que ce que nous avons reçu de votre main. Nous sommes, en effet, des voyageurs et des hôtes devant vous, comme tous nos pères. Nos jours sur la terre sont tels qu'une ombre ; il n'y a point de demeure. Jéhova, notre Dieu, toute cette abondance que nous avons préparée pour bâtir une maison à votre saint nom, est de votre main ; tout est à vous. Je sais, ô mon Dieu ! que vous sondez les cœurs et que vous aimez la droiture ; c'est pourquoi je vous ai offert toutes ces choses dans la droiture de mon cœur et avec joie, et j'ai vu aussi votre peuple, rassemblé ici, vous offrir ses présents avec une grande allégresse. Jéhova, Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Israël, conservez à jamais cette volonté dans le cœur de votre peuple, et affermissez-le dans cette disposition envers vous ! Et à mon fils Salomon, donnez un cœur parfait, afin qu'il garde vos commandements, vos témoignages et vos ordonnances, qu'il accomplisse tout, et qu'il bâtisse cette maison pour laquelle j'ai fait ces préparatifs. »

Et David dit à toute l'assemblée : Bénissez Jéhova, votre Dieu ! Et toute l'assemblée bénit Jéhova, le Dieu de leurs pères ; et, se prosternant, ils adorèrent Jéhova et ensuite le roi. Le lendemain, ils offrirent en holocauste mille taureaux, mille béliers, mille agneaux, avec des libations et d'autres victimes en abondance pour tout Israël. Ils mangèrent et burent ce jour-là devant l'Éternel avec de grandes réjouissances, et ils proclamèrent roi de nouveau Salomon, fils de David ; ils le consacrèrent à Jéhova pour être prince, et Sadoc pour être pontife. Ainsi fut mis Salomon sur le trône de Jéhova, à la place de David, son père ; et il fut agréable à tous, et tout Israël lui obéit [1].

David, sentant que sa fin était proche, dit à son fils Salomon : J'entre dans la voie de toute la terre ; aie courage et sois un homme ! Il lui recommanda une dernière fois, avec beaucoup d'instances, de

[1] 1. Paral., 29.

marcher dans les voies de l'Éternel et d'observer ses commandements ; lui rappela les divines promesses en vertu desquelles ses descendants se maintiendraient sur le trône, s'ils marchaient devant l'Éternel dans la vérité, de tout leur cœur et de toute leur âme. Il lui recommanda en même temps de ne pas laisser impuni Joab, qui avait tué en trahison Abner et Amasa, non plus que Séméi ; de récompenser, au contraire, les fils de Berzellaï de l'attachement qu'ils lui témoignèrent, eux et leur père, lorsqu'il fuyait devant Absalom.

David s'endormit donc avec ses pères et fut enseveli dans la cité de David ou la forteresse de Sion. Il avait régné sept ans à Hébron et trente-trois à Jérusalem. Il était âgé de soixante-dix ans quand il mourut. Il en avait trente lorsqu'il commença de régner, et il en régna quarante [1].

Nul monarque n'a laissé dans le cœur de son peuple un pareil souvenir. Après trente siècles, les restes d'Israël attachent encore au nom de David l'idée de bonheur et de gloire nationale. Quel homme, en effet, plus digne d'inspirer l'admiration et la reconnaissance ? Jeune encore et paissant les brebis de son père, tantôt ses doigts accordaient la cithare, sa voix chantait l'Éternel ; tantôt il luttait contre les ours et les lions, et les étouffait entre ses bras : tels étaient les jeux de son enfance. Rappelé du troupeau paternel pour recevoir du prophète l'onction royale, bientôt il terrasse le fier géant et relève le courage et l'honneur de sa nation. En butte à des persécutions et à des épreuves sans nombre ; il s'y conduit avec tant de sagesse et de magnanimité, qu'il conserve jusqu'à leur mort l'estime de Saül et l'amitié de Jonathas. Placé sur le trône par le choix formel du Roi suprême, par l'ordre visible de sa providence, et par l'assentiment unanime de tout Israël, il étend ses conquêtes du fleuve de l'Égypte jusqu'aux rives de l'Euphrate : toute la Syrie lui paye tribut ; Tyr et Sidon lui amènent les cèdres du Liban [2] ; les rois de Tyr et d'Égypte sont ses amis ; de ses ports sur la mer Rouge ses flottes vont trafiquer avec l'Arabie, la Perse, l'Inde et l'Afrique.

Modèle des héros, il est entouré d'une foule de braves. Modèle des rois, il ne se regarde que comme le ministre de Dieu. « A vous, Seigneur, appartiennent la majesté et l'empire souverain. » Son trône était pour lui le trône de Dieu même. « C'est Dieu qui a choisi mon fils Salomon pour le placer dans le trône où règne Jéhova sur Israël. » La loi de Dieu, voilà pour lui la règle du gouvernement. « Prends garde, dit-il à son fils avant de mourir, prends garde à observer la loi que l'Éternel a donnée à Moïse, afin que tu entendes tout ce que

[1] 3. Reg., 2, 1-11. — [2] 1. Paral., 14. Eusèbe, *Præparat. evang.*

u fais et de quel côté tu auras à tourner. » Il lui rappelle que de là dépend le sort de sa dynastie. Cette leçon, il l'adresse plus d'une fois dans les psaumes aux dieux de la terre, aux rois et aux puissants.

« Dieu a pris sa séance dans l'assemblée des dieux, et, assis au milieu d'eux, il les juge.

« Jusqu'à quand prononcerez-vous l'iniquité? jusqu'à quand accueillerez-vous le visage des méchants?

« Jugez pour l'indigent et le pupille; faites droit au faible et au pauvre. Arrachez le pauvre et l'indigent de la main du pécheur.

« Ils n'ont pas su, ils n'ont pas compris, ils marchent dans les ténèbres; aussi tous les fondements de la terre seront ébranlés.

« Je l'ai dit : Vous êtes des dieux, vous êtes tous les fils du Très-Haut; mais vous mourrez comme le dernier des hommes, vous tomberez comme tant de princes.

« Levez-vous, ô Dieu! jugez la terre; car toutes les nations seront votre héritage [1]. »

Pour David, méditer cette loi nuit et jour, voilà ses délices. Ses chants en célèbrent les merveilles. Il la publie en présence des rois, et n'est point confondu. C'est elle qui l'a rendu plus sage que ses ennemis et supérieur en intelligence à tous ses maîtres; c'est par elle qu'il l'emporte en prudence sur les vieillards les plus consommés.

Il tombe, mais c'est pour devenir à jamais le modèle des pénitents. Dès que le Seigneur lui représente son crime, il se reconnaît coupable, son cœur est brisé de douleur, il accepte avec une humble soumission tous les châtiments. Quoique son pardon lui soit assuré, il pleure les nuits entières, il arrose de larmes sa couche. Non content de s'humilier en secret, il compose des chants de pénitence, il confesse son péché à tous les siècles. Aujourd'hui encore il redit par la bouche de tous les chrétiens : Ayez pitié de moi, ô Dieu ! selon votre grande miséricorde! Aujourd'hui encore il s'écrie dans les transports de sa reconnaissance :

« Bénis l'Éternel, ô mon âme ! et que tout ce qui est en moi bénisse son saint nom ! Bénis l'Éternel, ô mon âme, et n'oublie aucun de ses bienfaits ! Il pardonne toutes tes iniquités, il guérit toutes tes langueurs ! Il rachète ta vie de la mort, il te couronne de miséricorde et d'amour ! Il rassasie de bonheur tes désirs, il renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle !

« C'est Jéhova qui fait les justices et qui fait droit à ceux qu'on opprime. Il a fait connaître ses voies à Moïse, et ses volontés aux enfants d'Israël. Jéhova est plein de tendresse et de clémence; il est

[1] Ps. 81.

lent à punir et prodigue de miséricorde. Il ne querellera pas toujours, il ne s'irritera point éternellement. Il ne nous a pas traités selon nos offenses, il ne nous a pas rendu selon nos iniquités. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa miséricorde s'élève et s'affermit sur ceux qui le craignent. Autant le couchant est éloigné de l'aurore, autant il a éloigné de nous nos prévarications. Comme un père s'attendrit sur ses enfants, ainsi Jéhova a pitié de ceux qui le craignent. Il connaît notre argile ; il s'est rappelé que nous sommes poussière. Le jour de l'homme est comme l'herbe. Il s'épanouit comme la fleur des champs ; un souffle a passé, ce n'est plus elle : le lieu qui la portait ne la reconnaît plus. Mais la miséricorde de Jéhova repose d'éternité en éternité sur ceux qui le craignent ; sa justice s'étend de génération en génération sur ceux qui gardent son alliance et qui se souviennent de ses commandements pour les observer.

« C'est dans les cieux que Jéhova a placé son trône : son empire domine tout. Bénissez Jéhova, vous ses anges, vous qui, revêtus de force, exécutez ses ordres, toujours prêts au son de sa voix ! Bénissez Jéhova, vous ses armées innombrables, vous ses ministres qui accomplissez ses volontés ! Toutes ses œuvres, bénissez Jéhova dans tous les lieux de sa domination ! Bénis, ô mon âme, bénis Jéhova [1] ! »

Dieu, sa loi, son culte, voilà ce que David respire, et dans le calme de la vie pastorale, et dans l'agitation de sa vie fugitive, et dans le péril des combats, et dans les splendeurs du trône. Il ne peut souffrir d'habiter un palais tandis que l'arche du Dieu d'Israël séjourne sous une tente. Il fait serment, il fait vœu de n'entrer pas dans l'intérieur de sa maison, de ne monter pas sur la couche de son repos, de n'accorder pas le sommeil à ses yeux ni l'assoupissement à ses paupières, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un emplacement à Jéhova, une demeure au Dieu de Jacob [2]. Telle doit être cette maison, qu'avec la renommée de sa magnificence elle répande dans toutes les régions de la terre le nom et la gloire de Jéhova. Toutes les nations contribuent à élever ce temple magnifique ; Israël et son roi, par des dons volontaires ; les peuples voisins, par les richesses que leur enlèvent la conquête et les tributs qu'elle leur impose : Tyr, Sidon, l'Égypte, alliés de David et son fils, leur enverront, avec des matériaux précieux, des architectes et des ouvriers habiles ; plus de cent cinquante mille prosélytes, rassemblés de toutes les parties du monde, tailleront dans les montagnes et porteront sur place les

Ps. 102. — [2] *Ibid.*, 131.

pierres que les ouvriers d'Israël et de Tyr feront entrer dans l'édifice.

A la magnificence du temple répondra la pompe du culte. Sous l'autorité suprême du grand prêtre, vingt-quatre familles sacerdotales se relèveront dans le service du sanctuaire et l'oblation des sacrifices. Elles auront, pour les aider dans leurs fonctions, vingt-quatre mille lévites. Quatre mille chantres et musiciens, divisés en vingt-quatre classes, sous la conduite de deux cent quatre-vingt-huit directeurs, se succéderont de semaine en semaine pour chanter les louanges de l'Éternel. Leurs chefs seront Asaph, Héman et Idithun.

Nul peuple n'aura des hymnes comparables. La Grèce nous vantera plus tard ses poëtes et leurs harmonieuses fictions ; mais, plusieurs siècles avant le plus ancien d'entre eux, David, succédant à Moïse et à Débora, chantait, sur un ton où n'atteignit jamais la muse profane, tout ce qu'il y a de vrai, tout ce qu'il y a de grand, tout ce qu'il y a de sublime, tout ce qu'il y a d'aimable : il chantait Celui qui est, la magnificence de ses œuvres, les merveilles de sa providence, les richesses de sa miséricorde, les douceurs de sa loi ; il chantait l'homme, sa bassesse et sa grandeur, sa misère et sa gloire, sa chute et sa restauration, sa vie d'un jour et ses espérances éternelles ; il chantait le Médiateur entre Dieu et l'homme, sa Passion et sa mort, sa résurrection et son triomphe, son empire au milieu des nations, l'Église dont nous écrivons l'histoire.

Dieu lui-même l'inspire, son cœur surabonde, sa parole jaillit : ce ne sont pas des étincelles, ce ne sont pas quelques éclairs ; c'est le soleil dans sa splendeur qui s'élance des extrémités de l'aurore, traverse les cieux et répand sur tous les pays et sur tous les âges des torrents de lumière, de chaleur et de vie.

Quoi de comparable, pour la grâce, la magnificence et la rapidité du style, à cette ode du poëte-roi sur la création ?

« Bénis Jéhova, ô mon âme ! Jéhova, mon Dieu, que vous êtes grand dans votre magnificence ! Vous vous etes revêtu de gloire et de beauté, vous vous êtes enveloppé de la lumière comme d'un manteau. Vous étendez les cieux comme un pavillon, vous en couvrez d'eau les hauteurs. Les nuées sont votre char, vous marchez sur les ailes du vent. Vos messagers sont des souffles rapides, vos ministres des flammes de feu. Vous avez affermi la terre sur ses fondements, les siècles ne l'ébranleront pas. L'abîme l'enveloppait comme un vêtement, les eaux couvraient les montagnes : à votre menace, elles ont fui ; au bruit de votre tonnerre, elles se sont précipitées de frayeur. Aussitôt les montagnes s'élèvent, les vallées descendent aux lieux que vous leur avez marqués. Vous avez posé la borne ; elles ne la passeront pas, elles ne reviendront plus inonder la terre.

« Vous envoyez les fontaines dans les vallons, elles couleront à travers les collines; toutes les bêtes des champs en boiront, les onagres même y étancheront leur soif. Sur leurs bords habitent les oiseaux du ciel, ils feront entendre leur voix du milieu des feuillages. De vos hauteurs vous arrosez les montagnes; du fruit de vos œuvres vous rassasiez la terre. Vous faites germer le gazon pour les troupeaux, les moissons pour l'homme. C'est de la terre que vous lui faites sortir sa nourriture, le vin qui charme son cœur, l'huile de parfum qui embellit son visage, et le pain qui soutient ses forces. C'est vous qui arrosez les arbres de Jéhova, les cèdres du Liban qu'il a plantés. Là sont les nids des oiseaux, là les sapins offrent un asile aux cigognes; les sommets des montagnes sont la route des chamois; les trous tortueux des roches, le refuge des animaux timides.

« Il a fait la lune pour marquer les temps, le soleil connaît l'heure de son coucher. Vous amenez les ténèbres, et voilà la nuit; alors les bêtes de la forêt se glissent dans l'ombre; les lionceaux rugissent après leur proie et cherchent leur pâture de par Dieu. Le soleil se lève; ils se retirent et s'enfoncent dans leurs tanières : l'homme sort pour son travail et pour son labeur jusqu'au soir.

« Combien immenses sont vos œuvres, ô Jéhova! vous avez tout fait dans la sagesse; la terre est remplie de vos biens. Voilà la grande mer qui étend ses longs bras : là se meuvent des animaux sans nombre, grands et petits; là se promènent les vaisseaux, là ce léviathan que vous avez formé pour se jouer dans l'abîme. Toutes les créatures attendent de vous leur nourriture au jour marqué. Vous leur donnez, elles recueillent; vous ouvrez la main, elles sont rassasiées de bien. Vous cachez votre visage, elles se troublent; vous retirez leur souffle, elles expirent et rentrent en leur poussière. Vous envoyez votre souffle, les voilà créées; voilà que vous avez renouvelé la face de la terre.

« Que la gloire de Jéhova subsiste à jamais! que Jéhova se réjouisse dans ses œuvres! il regarde la terre, elle tremble; il touche les montagnes, elles fument.

« Je chanterai Jéhova durant ma vie, je célébrerai mon Dieu tant que je serai. Que mon chant lui agrée! moi, je me réjouirai en Jéhova. Que les pécheurs disparaissent de la terre, qu'il n'y ait plus d'impies! O mon âme, bénis Jéhova [1]! »

Avec la providence générale du Très-Haut sur toutes les créatures, David célébrait sa providence particulière sur les enfants d'Abraham. Leur histoire entière se retrouve dans ses cantiques. Mais

[1] Ps. 103.

ce qu'il chantait par-dessus tout, c'était le Désiré des nations, le Sauveur du monde, les combats et les triomphes de son Église. Écoutons-le nous racontant la génération ineffable du Messie, son sacerdoce éternel, sa future domination sur la terre, dans un psaume que le Christ s'est appliqué lui-même :

« Jéhova a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Jéhova va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. Établissez votre empire au milieu de vos ennemis. La principauté est avec vous : elle éclatera au jour de votre force, dans la splendeur des saints. Je vous ai engendré de mon sein avant l'aurore. Jéhova l'a juré, et il ne s'en repentira point. Vous êtes le Prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Adonaï est à votre droite : il écrasera les rois au jour de sa colère ; il jugera les nations, il multipliera les cadavres ; il brisera la tête d'un grand nombre sur la terre. Il boira en passant l'eau du torrent ; c'est pourquoi il lèvera la tête [1]. »

Mais quelles sont ces eaux, quelles sont ces tribulations dont doit être abreuvé le Seigneur qui est engendré du sein de Jéhova devant l'aurore, le Prêtre éternel, le futur dominateur des nations ? Lui-même nous le dit d'abord par la bouche de David, pour le redire mille ans après, en personne, du haut de la croix.

« Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné ! Les péchés, devenus miens, éloignent ma délivrance. Je crie vers vous durant le jour, et vous ne m'écoutez point. Vous habitez la sainteté, vous la louange d'Israël. Nos pères ont espéré en vous ; ils ont espéré en vous, et vous les avez délivrés ; ils vous ont imploré, et ils ont été sauvés ; ils se sont confiés en vous, et ils n'ont pas été confondus. Mais moi, je suis un ver de terre et non pas un homme : l'opprobre des hommes et le rebut du peuple. Tous ceux qui me voient m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre, que Dieu le sauve, puisqu'il se plaît en lui ! Cependant c'est vous qui m'avez tiré du sein de ma mère ; vous étiez mon espérance lorsque j'étais encore à la mamelle. Du sein de ma mère j'ai été jeté entre vos bras ; vous étiez mon Dieu lorsque je suis sorti de ses entrailles. Ne vous éloignez pas de moi, mon Dieu, parce que la tribulation me presse, et personne n'est là pour me secourir. Une multitude de jeunes taureaux m'ont environné, les taureaux puissants m'ont assailli. Ils fondent sur moi la gueule béante, comme le lion qui déchire et rugit. Je me suis écoulé comme l'eau, tous mes os ont été ébranlés ; mon

[1] Ps. 109. Math., 22, 45. Heb., 10, 12.

cœur est devenu au dedans de moi comme la cire qui se fond. Ma force s'est desséchée comme un têt, ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Une foule de chiens m'a environné, le conseil des méchants m'a assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté tous mes os; ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. Mais vous, ô Jéhova ! ne vous éloignez point; vous qui êtes ma force, hâtez-vous de me secourir. Arrachez mon âme au glaive et mon unique à la rage du chien. Sauvez-moi de la gueule du lion, défendez ma faiblesse contre les cornes des rhinocéros.

« Je raconterai votre nom à mes frères; je publierai vos louanges au milieu de l'Église. Louez Jéhova, vous qui le craignez; glorifiez-le, race de Jacob; craignez-le, vous tous qui êtes la race d'Israël. Parce qu'il n'a pas dédaigné, il n'a pas rejeté la prière du pauvre, il n'a pas détourné de moi son visage, il m'a exaucé quand j'ai crié vers lui. O Dieu ! vous êtes ma louange dans l'Église universelle. J'offrirai mes vœux en présence de ceux qui le craignent. Les pauvres mangeront et seront rassasiés. Vous qui cherchez Jéhova, vous célébrerez ses louanges, et votre âme vivra éternellement. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront de Jéhova et se tourneront vers lui, car à Jéhova est l'empire; il dominera sur tous les peuples. Enfin, tous les grands de la terre mangeront et adoreront; tout ce qui descend dans la poussière s'inclinera devant lui, même celui dont l'âme ne vit point. Les générations à venir le serviront, elles seront consacrées à Jéhova. Ils viendront, ceux qui annonceront la justice au peuple à naître, au peuple que le Seigneur a formé [1]. »

Dans cet évangile prophétique que le Sauveur redira sur la croix nous voyons d'avance les circonstances les plus inattendues de sa Passion : ses pieds et ses mains percés, ses vêtements partagés, sa robe tirée au sort, enfin jusqu'aux expressions de ceux qui lui insultent ; après cela, la grande assemblée, la grande Église où Dieu est loué sans cesse, les peuples les plus lointains qui se ressouviennent de l'Éternel, les puissants de la terre qui retournent à lui après les peuples. Cette conversion ne s'opérera point sans combat. David nous en instruit dans un cantique dont les apôtres eux-mêmes feront l'application.

« Pourquoi les nations ont-elles frémi? pourquoi les peuples ont-ils médité de vains complots? Les rois de la terre se sont levés, les princes se sont ligués contre Jéhova et contre son Christ. Brisons leurs liens, ont-ils dit, rejetons leur joug loin de nous. Celui qui ha-

[1] Ps. 21. Math., 27, 46. Marc, 15, 34.

bite dans les cieux rira, Adonaï se moquera d'eux. Un jour il leur parlera dans sa colère, il les confondra dans sa fureur.

« Mais moi, j'ai été constitué roi par lui dans Sion, sa montagne sainte. Moi, j'en publierai le décret. Jéhova m'a dit : Tu es mon fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour domaine les confins de la terre.

« Tu les gouverneras avec un sceptre de fer, tu les briseras comme un vase d'argile.

« Maintenant donc, ô rois ! comprenez : instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Servez Jéhova avec crainte, et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Baisez, adorez le fils, de peur qu'il ne s'irrite et que vous ne périssiez hors de la voie ; car sa colère s'allumera soudain. Heureux tous ceux qui mettent en lui leur confiance [1] ! »

Dans ces paroles, on entend les frémissements des nations païennes, les vains complots des peuples de Juda et d'Israël ; on voit les Caïphe, les Pilate, les Hérode, les Néron, divisés sur tout le reste, se liguer ensemble contre Dieu ; on voit le Christ publiant dans Sion qu'il est roi, non de par ce monde, mais de par Jéhova, son Père, qui l'engendre dans un éternel aujourd'hui ; on voit son empire, son Église s'étendre jusqu'aux extrémités de la terre ; on voit Rome païenne, avec ses empereurs et son sénat idolâtre, brisée à [illegible] comme un vase d'argile ; on voit les rois et les princes, élevés sur ses débris, comprenant à peine de si terribles instructions.

Ces psaumes ne sont pas les seuls où David parle du Messie. Il en est encore plusieurs que les apôtres, et avec eux la synagogue, lui ont appliqués. Dans l'un, le Messie lui-même dit à son Père : « Vous n'avez point voulu de sacrifice ni d'oblation, mais vous m'avez formé un corps ; vous n'avez demandé ni holocauste ni sacrifice pour le péché. Alors j'ai dit : Voici que je viens : à la tête du livre il est écrit de moi, que je ferai votre volonté ; mon Dieu, je le veux, et votre loi est au milieu de mes entrailles. J'ai annoncé la justice dans la grande Église ; je n'ai pas fermé la bouche, vous le savez, ô Jéhova ! Je n'ai pas célé votre justice au milieu de mon cœur. J'ai dit votre vérité et votre salut ; je n'ai point caché votre miséricorde et votre véracité dans la grande Église [2]. » Dans le psaume 44, David s'adresse au Messie : « Votre trône, ô Dieu ! subsiste éternellement et au delà ; le sceptre de l'équité est le sceptre de votre empire. Vous avez aimé la justice et haï l'iniquité ; c'est pour cela, ô Dieu ! que votre Dieu vous a oint d'une huile d'allégresse, au-dessus de tous ceux qui doivent y participer [3]. »

[1] Ps. 2. Act., 4, 24, 28. — [2] Ps. 39. Heb., 10, 5. — [3] Ps. 44. Heb., 1, 8.

Celui de qui David chante ainsi les humiliations et la gloire, est donc à la fois son Fils et son Dieu. Quels sentiments ineffables de foi, d'espérance, d'amour, d'admiration, de tristesse, de joie, devaient tour à tour inonder son cœur ! Mais maintenant qu'il voit ce Fils, ce Dieu, régnant dans toutes les splendeurs éternelles ; mais maintenant qu'il contemple dans ce Fils, dans ce Dieu, toutes les merveilles du passé, du présent et de l'avenir, quelle ne doit pas être l'ivresse de son bonheur ! Dans quelle langue, non plus de l'homme, non plus de l'ange, mais de Dieu même, ne doit-il pas chanter ce qui est au-dessus de toute langue créée ! Le disciple bien-aimé du Sauveur a vu les vingt-quatre vieillards qui entourent son trône, ayant chacun leur cithare ; il a vu ceux qui ont vaincu le monde, ayant tous une cithare de Dieu [1]; que sera-ce donc de David ? lui dont la cithare et les cantiques préludent sur la terre aux éternelles harmonies du Ciel !

[1] Apoc., 5, 8 ; 15, 2.

---

# LIVRE TREIZIEME.

## DE 1014 A 975 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### Salomon, le temple, figures du Christ et de son Église.

Ces deux noms, Salomon, le temple, nous annoncent l'époque la plus glorieuse du peuple d'Israël. Toutes les promesses temporelles que le Seigneur avait faites aux patriarches se voient accomplies dans Salomon. Sa domination s'étend du fleuve de l'Égypte jusqu'au grand fleuve de l'Euphrate, comme il avait été promis, neuf siècles auparavant, à Abraham [1]. Le peuple puîné de Jacob domine sur le peuple aîné d'Ésaü ou Édom, comme il avait été dit à Isaac il y avait huit siècles [2]. Le sceptre est à Juda, sa main s'allonge sur le cou de ses ennemis, les enfants de son père se prosternent devant lui, comme l'avait prédit, sept siècles auparavant, le patriarche Jacob [3]. Enfin, comme il a été promis à David, un fils lui a succédé sur le trône, qui bâtira un temple à l'Éternel. Ce fils sera l'admiration de l'univers par sa sagesse ; ce temple sera l'admiration de l'univers par sa magnificence. Les hommes eussent pu croire que les promesses de Dieu ne comprenaient rien de plus. Tout cela cependant n'était qu'une figure ; figure magnifique d'une réalité plus magnifique encore ; mais figure qui ne se soutiendra point jusqu'au bout, parce que ce n'est qu'une figure. La sagesse de Salomon finira par s'éclipser, parce que Salomon n'est que la figure de ce Fils de David qui sera la sagesse même. Ce magnifique temple de Salomon, Babylone le brûlera ; ce temple ressuscité de ses cendres, la nouvelle Babylone, Rome païenne, le brûlera de nouveau et pour toujours, parce que ce temple matériel n'est qu'une figure, qu'un hiéroglyphe prophétique de ce temple vivant, de cette Église immortelle, que le Fils de David par excellence doit bâtir sur la pierre et contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront point. Alors s'accomplira, au delà de toutes les pen-

[1] Gen., 15, 18. Semini tuo dabo terram hanc à fluvio Ægypti usque ad fluvium magnum Euphratem.— [2] *Ibid.*, 23, 25, 27, 29. Populusque populum superabit, et major serviet minori. — [3] *Ibid.*, 49, 8. Juda, te laudabunt fratres tui ; manus tua in cervicibus inimicorum tuorum, adorabunt te filii patris tui.

sées de l'homme, et dans le temps et dans l'éternité, tout ce qui aura été promis aux patriarches et prédit par les prophètes.

Salomon était monté sur le trône du vivant de son père, par son ordre et d'après le choix de Dieu même. Son père étant mort, un incident arriva qui pouvait le précipiter du trône, mais qui ne fit que l'y affermir. Adonias ne put supporter de n'être pas roi. Déjà Salomon lui avait fait grâce de la vie, sous la condition de se tenir tranquille. La condition fut mal observée. Un jour, vraisemblablement d'après le conseil de Joab, il vint trouver Bethsabée, la priant de lui obtenir de son fils pour épouse une vierge, Abisag de Sunam. « Vous savez, lui dit-il, que le royaume était à moi, et que tout Israël avait jeté les yeux sur moi pour me faire régner ; mais le royaume a été transféré, et il est passé à mon frère, parce qu'il lui a été donné par Jéhova. Maintenant donc, je ne vous fais qu'une prière ; ne confondez pas mon visage (par un refus). Bethsabée lui dit : Parlez. Adonias reprit : De grâce, demandez au roi Salomon, et il ne peut rien vous refuser, qu'il me donne Abisag de Sunam pour épouse[1]. »

Cette Abisag avait été donnée à David pour le servir et le réchauffer dans sa vieillesse ; il l'avait laissée vierge[2]. Toutefois, la demande d'Adonias était d'autant plus inconvenante, qu'elle trahissait une astucieuse ambition, parce que, d'après les mœurs du temps, qui épousait la veuve d'un roi, avait, par là même, sinon des droits, du moins des prétentions à sa couronne. C'est pour cela qu'Isboseth, fils de Saül, quelque raison qu'il eût de ménager Abner, lui fit cependant des reproches de ce qu'il avait épousé Respha, concubine de Saül, son père[3].

Bethsabée, qui ne pénétrait pas les desseins d'Adonias, lui répondit : C'est bien, je parlerai pour vous au roi. Elle vint donc auprès du roi Salomon, afin de lui parler pour Adonias. Le roi se leva audevant d'elle, l'adora, s'assit sur son trône, et un trône fut apporté à la mère du roi, qui s'assit à sa droite. Elle dit : Je n'ai qu'une petite prière à vous faire ; ne confondez pas mon visage. Et le roi lui dit : Ma mère, dites ce que vous me demandez ; car je ne confondrai point votre visage. Elle dit alors : Donnez Abisag de Sunam à votre frère Adonias pour épouse. Mais le roi Salomon répondit à sa mère : Pourquoi demandez-vous Abisag de Sunam pour Adonias ? Demandez donc aussi pour lui le royaume ; car il est mon frère aîné, et il a déjà pour lui Abiathar, le grand prêtre, et Joab, fils de Sarvia. C'est pourquoi Salomon jura par l'Éternel, disant : Que Dieu me fasse ceci, qu'il y ajoute cela, si Adonias, par cette demande, n'a pas parlé

[1] 3. Reg., 2, 12-17. — [2] *Ibid.*, 1, 1-11. — [3] *Ibid.*, 3, 8.

contre sa propre vie. Et maintenant, vive Jéhova ! qui m'a affermi et fait asseoir sur le trône de David, mon père, et qui m'a fait une maison comme il l'avait dit, Adonias mourra aujourd'hui. Et le roi Salomon envoya Banaïas, fils de Joïada, qui se jeta sur lui, et il mourut.

Complice d'Adonias, Joab eut aussi le même sort. Au premier bruit de ce qui se passait, il se réfugia dans le parvis extérieur du tabernacle, comme dans un asile sacré où Adonias lui-même avait trouvé le salut une première fois. Il y tenait étroitement embrassé un coin de l'autel des holocaustes. Mais le Seigneur lui-même avait dit : « Si quelqu'un a tué son prochain de propos délibéré et en lui dressant des embûches, vous l'arracherez de mon autel, et il sera mis à mort [1]. » Salomon envoya donc Banaïas, fils de Joïada, et lui dit : Va, et jette-toi sur lui. Banaïas vint au tabernacle de l'Éternel et dit à Joab : Le roi te commande de sortir de là. Joab lui répondit : Je ne sortirai point, mais je mourrai ici. Banaïas retourna auprès du roi et lui dit : Voilà la réponse que Joab m'a faite. Le roi répliqua : Fais comme il a dit : jette-toi sur lui et l'ensevelis ; et tu écarteras de moi et de la maison de mon père le sang innocent répandu par Joab. Et l'Éternel fera retomber son sang sur sa tête, parce qu'il a assassiné deux hommes justes et meilleurs que lui, et qu'il a tué par l'épée, sans que mon père David le sût, Abner, fils de Ner, prince de l'armée d'Israël, et Amasa, fils de Jéther, prince de l'armée de Juda. Et leur sang retombera pour jamais sur la tête de Joab et sur sa postérité ; mais qu'à David et à sa postérité, à sa maison et à son trône, il y ait une paix éternelle de par Jéhova ! Banaïas, fils de Joïada, monta donc, se jeta sur lui et le mit à mort ; et il fut enseveli en sa maison, dans le désert. Le roi établit alors à sa place Banaïas, fils de Joïada, comme prince de l'armée [2].

Quant au grand prêtre Abiathar, Salomon l'épargna parce qu'il avait porté l'arche de l'Éternel et partagé tous les travaux de son père David. Toutefois il le relégua dans ses terres d'Anathoth. Cet exil ne lui ôtait point la dignité de grand prêtre ; après cela même, l'Écriture la lui attribue encore conjointement avec Sadoc [3]. Seulement, comme il n'en pouvait remplir les fonctions dans le tabernacle, Sadoc devint par le fait le seul pontife en exercice. Par là s'accomplit ce que Samuël avait prédit. Le souverain sacerdoce avait passé de la première branche d'Aaron à la seconde, dans la personne du grand prêtre Héli ; mais, en punition des désordres de ses fils, Dieu lui annonça qu'un jour cette dignité sortirait de sa famille

[1] Exod., 21, 14. — [2] 3. Reg., 2, 18-35. — [3] 3. Reg., 4, 4.

pour retourner à la branche aînée [1]. Or, Sadoc était le chef de celle-ci.

Salomon fit encore venir Séméi, fils de Géra, et lui dit : Bâtis-toi une maison à Jérusalem et y habite, et n'en sors point pour aller ici ou là. Si tu en sors jamais et que tu passes le torrent de Cédron, sache bien que tu mourras de mort et que ton sang retombera sur ta tête. Séméi dit au roi : Comme le roi, mon seigneur, a dit, ainsi fera ton serviteur. Trois ans il demeura dans la ville ; mais ensuite, ayant rompu son ban pour courir après des esclaves fugitifs, le roi l'envoya chercher et lui dit : Ne t'ai-je pas juré par l'Éternel, ne t'ai-je pas protesté, disant : Si tu sors jamais pour aller ici ou là, sache certainement que tu mourras de mort, et tu me répondis . Ce que je viens d'entendre est bien ? Pourquoi donc n'as-tu pas gardé le serment de l'Éternel et l'ordre que je t'avais donné ? Il ajouta : Tu connais tout le mal que ton cœur sait que tu as fait à David, mon père. L'Éternel a fait retomber ta malice sur ta tête. Et le roi Salomon sera béni, et le trône de David sera stable devant l'Éternel à jamais. C'est pourquoi le roi ordonna à Banaïas, fils de Joïada ; et Banaïas sortit, et Séméi mourut [2].

Le règne de Salomon s'étant ainsi affermi au dedans par la mort de ceux qui pouvaient en troubler la tranquillité, il voulut aussi lui donner de l'appui au dehors. L'Égypte, gouvernée autrefois par la sagesse de Joseph et de Moïse, était un des plus puissants royaumes. Elle était d'ailleurs limitrophe de la Judée. Salomon épousa la fille du roi d'Égypte. D'après ce que dit Eupolème, cité par Alexandre Polyhistor dans Eusèbe, il paraîtrait que ce pharaon avait le surnom de Vaphrès [3]. L'on croit que la jeune princesse embrassa le culte du vrai Dieu. Il était bien défendu aux enfants d'Israël d'épouser des femmes étrangères ; mais cette défense tombait principalement sur les femmes chananéennes ; et il est permis de voir une exception en faveur de l'Idumée et de l'Égypte dans ces paroles de Dieu à son peuple : « Tu n'auras point en abomination l'Iduméen, parce qu'il est ton frère ; ni l'Égyptien, parce que tu as été étranger dans son pays [4]. » Toujours est-il que, immédiatement après avoir parlé de ce mariage, l'Écriture sainte relève la piété de Salomon envers le Seigneur, et les grâces extraordinaires du Seigneur envers lui.

« Salomon aimait Jéhova et marchait dans les préceptes de David, son père ; toutefois il sacrifiait et brûlait de l'encens sur les hauts lieux [5]. » C'étaient les lieux de dévotion fréquentés en Israël et en

[1] 1. Reg., 2, 31-36. — [2] 3. Reg., 2, 36-46. — [3] *Præp. ev.*, l. 9, c. 31 et 32. — [4] Deut., 23, 7. — [5] 3. Reg., 3, 3.

Juda, tels que Cariathiarim, Ramatha, Béthel, Galgala, Maspha, Gabaa de Benjamin, Silo, Hébron et quelques autres. Nous y avons vu Samuël offrir des sacrifices, ainsi que David, dans l'aire d'Areuna. Ce ne fut qu'après la construction du temple que le culte divin fut concentré dans ce sanctuaire.

Un jour que Salomon eut sacrifié mille victimes sur le plus célèbre de ces hauts lieux, Gabaon, où était le tabernacle du témoignage dressé par Moïse, non pas l'arche d'alliance, qui se trouvait à Jérusalem, Dieu lui apparut en songe et lui dit : Demande ce que tu veux que je te donne. Salomon répondit : Vous avez fait à votre serviteur David, mon père, une grande miséricorde, selon qu'il a marché devant vous dans la vérité et dans la justice, et que son cœur a été droit avec vous ; vous lui avez conservé cette grande miséricorde, et vous lui avez donné un fils qui est assis sur son trône, comme il paraît aujourd'hui. Et maintenant, Jéhova, mon Dieu, vous avez fait régner votre serviteur en la place de David, mon père, et moi je suis un jeune enfant qui ne sait ni sortir ni entrer. Et votre serviteur est au milieu de votre peuple que vous avez choisi : peuple infini, qui ne peut être nombré ni supputé à cause de sa multitude. Vous donnerez donc à votre serviteur un cœur docile (en hébreu, un cœur qui écoute), afin qu'il puisse juger votre peuple et discerner entre le bien et le mal ; car qui pourra juger votre peuple, ce peuple si nombreux ?

Et il plut aux yeux d'Adonaï que Salomon lui eût fait cette demande. Et Dieu lui dit : Parce que tu as demandé cette parole et que tu n'as point demandé pour toi de longs jours, de grandes richesses, ni l'âme de tes ennemis, mais que tu m'as demandé, l'intelligence pour entendre le jugement, voilà que j'ai fait selon tes paroles ; voilà que je t'ai donné un cœur sage, intelligent ; en sorte qu'il n'y a jamais eu d'homme avant toi semblable à toi, et qu'il ne s'en élèvera point après toi. Et même ce que tu n'as pas demandé, je te l'ai donné, et les richesses, et la gloire ; de sorte que nul d'entre les rois n'aura été semblable à toi ni avant ni après. Que si tu marches dans mes voies et que tu gardes mes préceptes et mes ordonnances comme ton père les a gardés, je prolongerai tes jours.

A son réveil, Salomon reconnut que c'était un songe mystérieux et divin. De retour à Jérusalem, il offrit des holocaustes et des victimes pacifiques, et donna un grand festin [1].

Bientôt après arriva un incident qui fit éclater au grand jour la merveilleuse sagesse de Salomon, sa profonde connaissance du cœur humain, ainsi que sa présence d'esprit. Deux femmes, qui vivaient

[1] 3. Reg., 3, 3-15. 2. Paral., 1, 1-13.

dans la même maison, parurent devant son tribunal avec deux petits enfants. L'une et l'autre étaient accouchées depuis peu. L'une soutenait que l'autre, ayant étouffé son propre enfant pendant le sommeil, lui avait dérobé le sien et mis à sa place l'enfant mort. L'autre prétendait être la mère de l'enfant en vie. Après les avoir entendues, le roi résuma l'affaire en ces termes : Celle-ci dit : Mon fils est celui qui est en vie, et ton fils à toi est celui qui est mort. Et l'autre répond : Non pas ; c'est ton fils qui est le mort, et c'est mon fils qui est le vivant. Le roi ajouta : Apportez-moi une épée. Et on apporta une épée devant le roi, qui reprit : Partagez l'enfant qui est vivant en deux, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. Mais la femme dont le fils était le vivant dit au roi (car ses entrailles furent émues pour son fils) : De grâce, mon seigneur, donnez-lui l'enfant vivant, et ne le faites pas mourir. L'autre disait, au contraire : Qu'il ne soit ni à moi ni à toi ; mais qu'on le partage. Alors le roi prononça cette sentence : Donnez à celle-ci l'enfant vivant, et ne le faites pas mourir ; car c'est elle qui est sa mère.

Or, tous les peuples d'Israël ayant entendu le jugement qu'avait rendu le roi, ils le craignirent ; car ils virent que la sagesse de Dieu était en lui pour rendre la justice [1].

Salomon régnait ainsi avec une grande sagesse et dans une profonde paix, non-seulement sur tout Israël, mais encore sur les pays conquis par David, dont les rois lui étaient tributaires, depuis l'Euphrate jusqu'aux frontières d'Égypte. Édom lui était également soumis. Judas et Israël reposaient sans aucune crainte, chacun sous sa vigne et sous son figuier, depuis Dan jusqu'à Bersabée, durant tous les jours de Salomon.

Trop prudent pour ne point assurer la durée de la paix par une armée formidable, qui, dans les mains d'un prince bien intentionné et éclairé, ôte aux voisins l'envie de l'offenser, mais ne les provoque pas non plus par aucune insulte, il pourvut Israël de douze mille chevaux pour des cavaliers, et de quarante mille pour des chariots de guerre. Cette cavalerie était placée, partie à Jérusalem, partie dans d'autres villes. Comme la domination de Salomon s'étendait jusque sur les Arabes, on conçoit qu'il voulût avoir des chevaux pareils aux leurs [2]. Aussi ceux qui trafiquaient pour le roi allaient-ils en acheter en Égypte, chez les rois de Syrie, mais surtout à Coa, pays qu'on ne connaît plus. Le prix ordinaire de chaque cheval, en Égypte, était de cent cinquante sicles d'argent, un peu plus de trois cents francs de notre monnaie.

[1] 3. Reg., 3, 16-28. — [2] 3. Reg., 10, 15.

Les enfants d'Israël étaient libres de toute corvée : ils ne servaient qu'à la guerre. Juda et Israël étaient innombrables comme le sable de la mer, mangeant, buvant et se réjouissant.

Voici quels étaient les princes de Salomon : Azarias, fils du grand prêtre Sadoc, Élihoreph et Ahia, fils de Sisa, étaient secrétaires ; Josaphat, fils d'Ahilud, garde des archives ou chancelier ; Banaïas, fils de Joïada, chef des armées ; Sadoc et Abiathar, grands prêtres ; Azarias, fils de Nathan, surintendant des gouverneurs ; Zabud, fils de Nathan, prêtre intime du roi ; Ahisar, grand maître de la maison, et Adoniram, fils d'Abda, surintendant des tributs. Il y avait en outre douze gouverneurs sur tout Israël, qui fournissaient la table du roi et sa maison ; et chacun donnait pendant un mois tout ce qui était nécessaire. Deux de ces gouverneurs de provinces épousèrent des filles de Salomon ; l'une s'appelait Tapheth, l'autre Basemath. Les vivres pour la table de Salomon étaient, chaque jour, trente mesures de fleur de farine et soixante de farine ordinaire ; dix bœufs gras, vingt bœufs de pâturage, cent moutons, outre les cerfs, les chevreuils, les daims et toutes sortes de volailles qu'on lui apportait des pays voisins ; car depuis Thaphsa ou Thapsaque, sur le bord oriental de l'Euphrate [1], y compris tous les rois au delà de ce fleuve, jusqu'à Gaza, sur la mer Méditerranée, Salomon dominait partout, et il avait la paix avec tous ses voisins.

Quand on pense que la cour d'un roi d'Orient équivaut à une petite armée, et que, d'après le témoignage d'Athénée et d'Hérodote, les rois de Perse donnaient tous les jours à souper dans leurs palais à quinze mille personnes [2], on ne s'étonnera point de la grande quantité de vivres qui se consommait chaque jour dans celui de Salomon.

« Et Dieu donna à Salomon une sagesse et une intelligence très-grandes, et une étendue de cœur comme le sable qui est sur le rivage de la mer. Et la sagesse de Salomon était plus grande que la sagesse de tous les fils de l'Orient et que toute la sagesse des Égyptiens. Et il fut plus sage que tout homme, plus sage qu'Éthan Ezrahite, qu'Héman, Chalcol et Dorda, fils de Machol ; et son nom était célèbre chez toutes les nations d'alentour. Il composa trois mille paraboles et il fit mille et cinq cantiques. Et il parla de tous les arbres, depuis le cèdre qui est sur le Liban jusqu'à l'hysope qui sort de la muraille, et des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Il accourait des gens de tous les peuples pour entendre la sagesse de Salomon, et des envoyés de tous les rois de la terre qui apprenaient sa sagesse [3]. »

[1] C'est le sens de l'hébreu : *Bekol malkê èber hannahar*. 3. Reg., 4, 24. — [2] Athæn., l. 4, c. 10. Herod., l. 7, c. 117, 118, 119. — [3] 3. Reg., 4, 29-34.

Comme l'empire de Salomon s'étendait jusqu'au delà de l'Euphrate, ces fils de l'Orient sont naturellement les Chaldéens de Babylone, les mages de la Perse, les brahmes de l'Inde. La sagesse dont il est ici question comprenait principalement l'art de gouverner les peuples et d'embellir la vie, la science de l'homme et de la nature. Cependant elle embrassait aussi la connaissance de Dieu et de son culte. Éthan et Héman, que Salomon est dit avoir surpassés en dernier lieu, comme les plus sages, paraissent avoir rivalisé avec David dans la composition des cantiques sacrés. Un des psaumes les plus magnifiques, celui qui commence par ces paroles : « Je chanterai éternellement la miséricorde du Seigneur, » porte en titre : *Intelligence ou sagesse d'Éthan Ezrahite* [1]. Quand il est dit que des hommes de tous les peuples, des envoyés de tous les rois de la terre venaient à Salomon pour écouter sa sagesse, cela s'entend naturellement des peuples et des rois d'au delà de l'Euphrate et des frontières d'Égypte. Lors donc que, dans la suite, nous trouverons dans ces contrées lointaines les mêmes traditions, les mêmes idées et quelquefois les mêmes expressions sur Dieu et son culte, que dans la Judée, on l'explique non-seulement par une transmission héréditaire depuis Noé, mais encore par les communications que ménagea la Providence entre ces peuples et le peuple choisi, tant sous Salomon qu'avant et après lui. Peut-être même qu'on pourrait attribuer en partie à ce contact une révolution religieuse et politique qui paraît avoir commencé dans l'Inde, sous le nom de bouddhisme, du dixième au cinquième siècle avant Jésus-Christ : période de Salomon à Esdras, durant laquelle les Juifs furent en effet dispersés jusque dans l'Inde ; et un prophète, Daniel, se vit pendant longtemps à la tête des corporations savantes de la Chaldée et de la Perse.

La renommée de Salomon fut telle, qu'aujourd'hui encore, sous le nom de Soliman-ben-Daoud (Salomon, fils de David), il est célébré dans tout l'Orient comme le plus grand, le plus puissant et le plus glorieux de tous les rois. Il y en a plusieurs histoires en prose et en vers. Partout il est présenté comme le monarque universel de toute la terre, comme régnant à la fois sur l'Orient et sur l'Occident. L'idée d'une pareille puissance y est tellement identifiée à son nom, que les Orientaux appellent Soliman ou Salomon tous les princes qu'ils croient avoir régné sur tout l'univers. Ainsi, Adam a été le premier Soliman, Seth le second, Énos le troisième. Les auteurs arabes et persans vont encore plus loin : ils disent que Dieu soumit à l'empire de Salomon, non-seulement les hommes, mais encore les esprits bons et

[1] Ps. 88.

mauvais, les oiseaux et les vents ; que les oiseaux voltigeaient incessamment au-dessus de son trône, pendant qu'il y était, pour lui faire ombre et lui servir de dais ; qu'il y avait à sa droite douze mille siéges d'or pour les patriarches et les prophètes, et à sa gauche douze mille siéges d'argent pour les sages et pour les docteurs qui assistaient à ses jugements. Enfin ceux de ces auteurs qui supposent que le monde a été peuplé et gouverné par d'autres créatures que les hommes, avant la création d'Adam, donnent le titre et le nom de Soliman ou Salomon aux monarques qui les ont commandés. Nous ne mentionnons ces imaginations orientales que pour montrer quel souvenir l'Asie a conservé du fils de David [1].

Les discours de Salomon sur la nature et les propriétés des plantes et des animaux, autrement son histoire naturelle, ne sont point venus jusqu'à nous. Des trois mille paraboles ou sentences morales qu'il prononça, il ne nous reste qu'une partie dans le livre des Proverbes. Ce sont des maximes qui, en peu de mots, renferment un grand sens. Elles semblent faites pour être apprises par cœur, comme des éléments de la raison humaine. Aussi sont-elles souvent adressées à des enfants et mises sous le nom d'une mère pieuse, sainte et douce autorité qui, dès le berceau, les gravait profondément dans leur âme. Elles l'emportent sur les sentences des sages du siècle, non-seulement par leur autorité divine, mais encore par la finesse, l'abondance des choses et la gravité du discours. On y apprend surtout en quoi consistent la sagesse et la piété véritables. « La crainte de Jéhova, voilà le commencement de la sagesse ; car c'est Jéhova qui la donne : de sa bouche se répandent et la prudence et e savoir. Confie-toi en Jéhova de tout ton cœur, et ne t'appuie pas sur ta prudence. Pense à lui dans toutes tes voies, et lui-même conduira tes pas. Ne sois pas sage à tes propres yeux, crains Jéhova et détourne-toi du mal. C'est Jéhova qui dirige les pas de l'homme : quel mortel peut comprendre où sa voie aboutit [2] ? » Veut-on connaître en quoi diffèrent le sage et l'insensé ? « La voie de l'insensé est droite à ses yeux : le sage écoute le conseil. As-tu vu un homme qui s'estime sage ? il faut plus espérer de l'insensé que de lui [3]. » Veut-on les règles de la piété ? « Le sacrifice des méchants est une abomination à Jéhova ; il se plaît en la prière de l'homme droit. Une abomination à Jéhova, c'est la voie de l'impie ; il aime qui cherche la justice. Il y a une prière exécrable : c'est celle de l'homme qui ferme l'oreille pour ne pas écouter la loi [4]. » Veut-on revenir au bien ?

[1] D'Herbelot, *Biblioth. orientale*, art. *Soliman-ben-Daoud*. — [2] Prov., 1, 7 ; 2, 6 ; 3, 5 ; 20, 24. — [3] *Ibid.*, 12, 15 ; 26, 12. — [4] *Ibid.*, 15, 8 et 9 ; 28, 9.

« Toutes les voies de l'homme lui paraissent pures, mais Jéhova pèse les esprits. Révélez à Jéhova vos œuvres, et il redressera vos pensées. La miséricorde et la vérité rachètent le crime, et c'est en craignant Jéhova qu'on s'éloigne du mal. Il prête à Jéhova, celui qui a pitié du pauvre : Jéhova lui rendra son bienfait. Opprimer le pauvre, c'est outrager celui qui l'a créé ; c'est honorer le Seigneur, que d'avoir pitié du misérable. Ne touche pas les bornes des petits, et n'entre pas dans le champ de l'orphelin ; car leur défenseur est puissant, et il plaidera lui-même leur cause contre toi. Si ton ennemi a faim, donne-lui à manger ; s'il a soif, donne-lui de l'eau ; car tu amasseras sur sa tête des charbons ardents, et Jéhova te rendra. Le juste s'inquiète de la vie même de ses animaux : pour les impies, leur commisération même est cruelle [1]. » Veut-on savoir ce qui affermit les empires et ce que vaut une politique sans Dieu ? « La justice élève une nation, mais le crime fait les peuples malheureux. La miséricorde et la vérité gardent le roi, et son trône est soutenu par la clémence. Le trône du roi qui rend la justice aux pauvres est inébranlable à jamais. Le souverain qui écoute volontiers les paroles menteuses, n'a pour ministres que des impies. Le cœur du roi est dans la main de Jéhova comme un ruisseau, il l'incline partout où il veut. Il n'y a point de sagesse, il n'y a point de prudence, il n'y a point de conseil contre Jéhova [2]. »

La sagesse qui enseigne dans les paroles de Salomon, n'est point une sagesse abstraite ou qui ne subsiste que dans la pensée de l'homme, c'est la sagesse vivante ou subsistante de toute éternité en Dieu et avec Dieu. « Moi, dit-elle, moi la sagesse, j'habite la prudence et je possède la science des pensées. A moi le conseil et la certitude. C'est moi l'intelligence ; à moi la force. C'est par moi que les rois règnent et que les législateurs décrètent la justice ; c'est de moi que les princes tiennent l'empire, et les juges de la terre l'autorité. J'aime ceux qui m'aiment, et ceux qui me cherchent me trouvent. L'opulence et la gloire sont avec moi ; les biens durables et la justice. Mes fruits sont meilleurs que l'or, que les pierres les plus précieuses ; mes dons valent mieux que l'argent le plus pur. Je marche dans la voie droite, au milieu des sentiers de l'équité, pour donner à ceux qui m'aiment l'héritage des biens véritables, pour remplir leurs trésors. Jéhova m'a possédée, m'a produite le principe de ses voies : avant ses œuvres, j'étais. Dès l'éternité, j'ai reçu l'onction, dès le commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas, et

[1] Prov. 1, 16, 2, 3 et 6 ; 19, 17 ; 14, 31 ; 23, 10 et 11 ; 25, 21 et 22 ; 12, 10. — [2] *Ibid.*, 14, 34 ; 20, 28 ; 29, 12 et 14 ; 21, 1, 30 et 31.

j'étais engendrée ; les sources étaient sans eaux, les montagnes n'étaient pas encore affermies, j'étais engendrée avant les collines : il n'avait pas fait la terre, et les fleuves et les montagnes. Lorsqu'il préparait les cieux, j'étais là ; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue, lorsqu'il suspendait les nues, lorsqu'il fermait les sources de l'abîme, lorsqu'il donnait à la mer des limites et aux eaux des bornes qu'elles ne dépasseront pas, lorsqu'il posait les fondements de la terre, alors j'étais auprès de lui, nourrie par lui : j'étais tous les jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant dans son univers ; et mes délices sont d'être avec les enfants d'Adam [1]. »

Quant aux mille et cinq cantiques qu'avait composés Salomon, il ne nous en est parvenu qu'un seul, le Cantique des cantiques. C'est un épithalame en action, où l'on distingue sept jours. Les personnages qui s'y parlent, sont : l'époux sous l'emblème de pasteur, la jeune épouse et ses compagnes. Les qualités aimables de l'époux et de l'épouse, la vivacité, le bonheur de leur pudique amour, voilà ce qu'on y célèbre. Tout ce cantique abonde en objets délicieux : ce sont partout des fleurs, des fruits, les plantes les plus belles, les plus variées, un printemps riant et fleuri, des campagnes fertiles, des jardins frais et délicieux, des eaux, des puits, des fontaines ; les parfums les plus précieux que l'art a préparés, ou qui sont l'ouvrage de la nature ; ajoutez encore le chant des colombes, de plaintives tourterelles ; du miel, du lait, des flots de vins exquis ; enfin, dans l'un et l'autre sexe, la grâce, la beauté, de chastes embrassements, des amours aussi doux que pudiques. S'il s'y rencontre quelques objets terribles, tels que des rochers, des montagnes, des repaires affreux de lions, c'est pour accroître encore, par le contraste de la variété, le charme du tableau le plus gracieux. Les plus grands docteurs de l'Église, en particulier Origène, saint Ambroise, saint Bernard, saint Thomas et Bossuet, qui ont commenté ce cantique, y ont reconnu les noces de l'Agneau, l'union ineffable du Verbe de Dieu avec l'humanité, avec l'Église, avec les âmes saintes ; union si intime, si parfaite, si délicieuse, si divine, que l'union des époux n'en est qu'une grossière image. Qui n'a entendu Dieu, dans les prophètes, se nommer l'époux de la nation d'Israël, lui rappeler la foi promise, lui reprocher son idolâtrie sous le nom d'adultère, de fornication et la menacer du divorce ? Qui ne sait que, dans la nouvelle alliance, l'Église chrétienne est l'épouse du Christ ? Le disciple bien-aimé termine sa révélation par les noces éternelles de l'époux et de l'épouse, du Christ et de son Église. Cette union, saint Paul l'é-

[1] Prov., 8, 12, etc.

tend à chaque âme pure. Comme par l'union des corps, deux deviennent une même chair ; de même qui s'attache au Seigneur, devient avec lui un même esprit [1]. Mais l'homme animal ne comprend pas ce qui est de l'esprit ; sa fangeuse imagination salit tout ce qu'elle touche.

Salomon était à peine monté sur le trône, quand Hiram ou Hirom, roi de Tyr, ami constant de David, lui envoya des ambassadeurs. Le jeune roi lui en députa de son côté, le priant de permettre qu'il fît couper, à ses frais, des cèdres du Liban par les Sidoniens, qui passaient pour les ouvriers les plus habiles, afin de bâtir une maison à l'Éternel. « Cette maison sera grande, disait-il, car notre Dieu est grand par-dessus tous les dieux. Qui jamais aura la puissance de lui bâtir une maison digne de lui ? Car si le ciel et les cieux des cieux ne peuvent le contenir, qui suis-je, moi, pour lui bâtir une maison ? Aussi n'est-ce que pour brûler de l'encens devant lui. » Salomon disait encore à Hiram : Je donnerai, pour la nourriture de vos gens, qui couperont ces bois, vingt mille *cores* ou sacs de froment, vingt mille *cores* ou sacs d'orge, vingt mille *baths* ou barils de vin, et vingt mille *baths* ou barriques d'huile par an. Hiram répondit plein de joie par la lettre suivante : « C'est parce que Jéhova aime son peuple qu'il vous en a fait roi. Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui a fait le ciel et la terre, d'avoir donné au roi David un fils aussi sage, habile, plein d'esprit et de prudence, pour bâtir une maison à Jéhova et une maison à sa royauté ! Je vous envoie donc un homme sage et intelligent, Hiram, mon père. Sa mère était des filles de Dan et son père fut Tyrien. Il sait travailler en or, en argent, en cuivre, en fer, en marbre, en bois et même en pourpre, en hyacinthe, en fin lin et en écarlate ; il sait encore graver toutes sortes de figures et ingénieusement inventer tout ce qui est nécessaire pour toutes sortes d'ouvrages. Il travaillera avec vos sages et avec les sages de mon seigneur David, votre père. Quant au blé, à l'orge, à l'huile et au vin que mon seigneur a promis, qu'il l'envoie maintenant à ses serviteurs. Pour nous, nous couperons dans le Liban tous les bois dont vous aurez besoin, et nous vous les amènerons par radeaux à la mer de Japho (ou Joppé) ; mais ce sera à vous de les transporter à Jérusalem [2]. »

L'historien Josèphe rapporte que l'original de cette lettre se voyait encore de son temps dans les archives de Tyr [3]. Tatien ajoute, d'après le témoignage de trois historiens de Phénicie, que le roi Hiram donna sa fille en mariage à Salomon [4]. A la manière dont le monar-

[1] Cor., 6, 16. — [2] 2. Paral., 2, 3-16. 3. Reg., 5, 1-11. — [3] *Antiq.*, l. 8, c. 2. — [4] Tatianus, *Oratio contra gentes*.

que tyrien parle de Jéhova qui a fait le ciel et la terre, on est porté naturellement à conclure qu'il l'adorait. Quand il donne le nom de père à l'habile ouvrier qui portait son nom, c'est dans le même sens que le patriarche Joseph était appelé le père de Pharaon. Ce prodigieux artiste, né d'une fille de Dan, dans la tribu de Nephthali, et parvenu à une si haute faveur, nous montre dans quelle intimité vivaient non-seulement les rois, mais encore les peuples des deux pays. Le titre de sages, donné par le roi de Tyr à tous les ouvriers distingués dans leur profession, est un indice de la plus haute antiquité ; car d'anciens auteurs nous apprennent que, longtemps avant ce que l'on appelle les sept sages de la Grèce, dans les siècles les plus reculés, le nom de sage se donnait à tout homme qui excellait dans une science ou dans un art quelconque [1].

Les préparatifs ainsi réglés, Salomon fit le dénombrement des étrangers ou prosélytes établis dans son royaume. On en compta jusqu'à cent cinquante-trois mille six cents. Ils furent employés, soixante-dix mille à porter des fardeaux, quatre-vingt mille à tailler des pierres dans les montagnes, trois mille six cents à surveiller les divers ouvrages. Comme dans ces cent cinquante-trois mille six cents n'étaient compris ni les femmes, ni les enfants au-dessous de vingt ans, ni les vieillards, mais seulement les hommes faits, on peut estimer à près d'un million les prosélytes ou étrangers qui alors adoraient le vrai Dieu dans la seule terre d'Israël. Salomon choisit encore parmi les Israélites d'origine trente mille ouvriers qu'il envoyait tour à tour, dix mille chaque mois, dans les montagnes du Liban, pour aider les Sidoniens à couper les arbres et à préparer la charpente. Car, et le bois, et la pierre étaient taillés avant d'être transportés à Joppé, et de là à Jérusalem [2].

Quant aux ouvriers tyriens et sidoniens mis à la disposition de Salomon par le roi de Tyr, l'Écriture n'en dit pas le nombre. Eupolème, cité par Eusèbe, le porte à quatre-vingt mille. Il ajoute quatre-vingt mille ouvriers égyptiens, envoyés à Salomon par son beau-père [3] ; ce qui, en y joignant les trente mille Hébreux et les cent cinquante-trois mille six cents prosélytes, ferait en tout trois cent quarante-trois mille six cents. Le même auteur dit que, quand tous les ouvrages furent terminés, Salomon fit présent à chacun d'eux de dix

[1] Plutarq., *Banquet des sept Sages*. — [2] 3. Reg., 5, 13-18. 2. Paral., 2, 17. Numeravit igitur Salomon omnes viros proselytos qui erant in terrâ Israël.., et inventi sunt centum quinquaginta millia, et tria millia sexcenti. Fecitque ex eis septuaginta millia, qui humeris onera portarent, et octoginta millia, qui lapides in montibus cæderent : tria autem millia et sexcentos præpositos operum populi. — [3] *Præp. ev.*, l. 9, c. 32 et 34.

sicles d'or. Le sicle d'argent est estimé deux francs de notre monnaie [1]; le sicle d'or valait au moins dix fois plus, ou vingt francs: ce qui ferait, pour chacun, deux cent francs, et pour tous, soixante-huit millions sept cent vingt mille francs de gratification. Outre cette largesse, ils avaient été payés de leurs journées, payés sans doute comme on pouvait l'attendre de la munificence de Salomon. Mais la construction du temple dura sept ans entiers, le palais du roi en demandera treize autres. On se demande d'où Salomon put tirer assez d'argent pour payer tout ce monde; car, à ne donner à chaque ouvrier que trois francs par jour, et à ne supposer que trois cents jours de travail dans l'année, les vingt ans exigeraient toujours, pour ce grand nombre d'hommes, une somme de six milliards.

Nous avons vu qu'avant sa mort, David fit connaître à Salomon de grands amas d'or, d'argent, d'airain, de fer, de marbre, qu'il avait rassemblés pour la construction du temple; nous avons vu que ces richesses furent encore augmentées par les dons volontaires des Israélites. Quant au fer et à l'airain, l'Écriture dit qu'il n'y avait ni poids ni mesure; elle ne donne que le poids de l'or et de l'argent. David avait donc amassé, pour la construction de la maison de Dieu, cent mille talents d'or, un million de talents d'argent; il y ajouta de son épargne trois mille talents d'or, sept mille talents d'argent; les princes du peuple donnèrent, de leur côté, cinq mille talents d'or, dix mille talents d'argent, dix mille dragmes d'or. On peut estimer, en négligeant quelques centimes en plus, la dragme d'or à onze francs, le talent d'argent à quatre mille huit cent sept, le talent d'or à soixante-huit mille huit cent septante; ce qui fera, pour le trésor royal, onze milliards six cent quatre-vingt-quatorze millions; pour l'épargne de David, deux cent quarante millions cent cinquante-neuf mille, pour l'offrande des princes, trois cent quatre-vingt-douze millions cinq cent trente mille; total, douze milliards trois cent vingt-six millions six cent quatre-vingt-neuf.

Ce grand nombre de talents d'or et d'argent, que les uns évaluent à un taux encore plus élevé, d'autres à un taux beaucoup moindre, car il n'y a rien d'absolument certain dans l'appréciation des anciennes monnaies en monnaies actuelles, n'étaient pas tous en espèces, mais une grande partie en vases et en lingots. Au taux où nous les avons estimés, ils équivaudraient à neuf fois les revenus ou impôts annuels de la France, qui sont actuellement de plus de treize cents millions. Supposé que le contribuable qui paye un franc en conserve encore quatre, il y aura plus de six milliards cinq cents millions d'argent mon-

[1] Bouillet, *Dict. de l'Antiquité.*

nayé dans la France seule. Or, la domination de David, qui s'étendait depuis le fleuve de l'Égypte jusqu'au delà de l'Euphrate, comprenait un pays et plus grand et plus riche que n'est la France aujourd'hui. Il y avait des mines d'or. David avait amassé d'immenses richesses dans ses nombreuses conquêtes. Les tributs qu'on lui payait durent les augmenter encore prodigieusement pendant les quarante années de son règne. Sous celui de son fils, il est dit que l'argent était aussi commun à Jérusalem que les pierres, et qu'on le comptait pour rien. Tout cela bien considéré, nous ne voyons rien d'incroyable à une valeur de douze milliards en or et en argent.

Le temple fut donc commencé l'an 480, depuis que les enfants d'Israël sortirent de l'Égypte, l'an 4 du règne de Salomon, le second jour du second mois, sur la montagne de Moriah, là même où Abraham avait immolé son fils, là même où, lors de la peste, l'ange exterminateur avait remis son épée dans le fourreau. Les fondements étant creusés, on y posa de grandes pierres, des pierres d'un grand prix, tels que marbres et porphyres : les unes avaient huit, les autres dix coudées. Ce temple devait former à lui seul comme une ville. Une première enceinte était laissée aux gentils : elle était carrée. On estime que chacun de ses côtés avait six cents coudées, environ deux cents mètres. Venait une seconde enceinte pour les Israélites, dont chaque côté avait cinq cents coudées, cent soixante-dix mètres environ. Ensuite une troisième, pour les prêtres et les lévites, de deux cents coudées, environ soixante-dix mètres en carré. Enfin, au milieu de cette dernière, le temple proprement dit, de soixante coudées de long, vingt de large et trente de haut. On entrait des quatre côtés, dans ces diverses enceintes, par autant de portes qui, étant placées vis-à-vis l'une de l'autre, donnaient vue jusque sur le temple. Dans le pourtour intérieur de chaque enceinte, surtout de la seconde et de la troisième, régnaient des galeries soutenues par des colonnes. De ces galeries ou portiques à l'enceinte suivante, et de la dernière au temple, il y avait un espace vide ou parvis. Autour de ces portiques et au-dessus étaient les logements des prêtres ; les magasins où l'on conservait le vin, l'huile, le froment, le bois, les habits et tout ce qui servait dans le temple. Dans le parvis des prêtres, devant le temple proprement dit, était un autel d'airain pour les holocaustes ; un peu à côté, une mer de fonte, la mer d'airain, de dix coudées de diamètre par le haut, et posée sur douze bœufs d'airain, trois desquels regardaient le septentrion, trois l'occident, trois le midi, et trois l'orient. On y réservait l'eau nécessaire dans les sacrifices. Pour en rendre la distribution plus commode, il y avait, à droite et à gauche du temple, dix cuves d'airain plus petites, cinq de chaque côté, po-

sées sur des socles d'airain, que soutenaient et transportaient d'un endroit à l'autre quatre roues d'airain avec des essieux d'airain. Sur ces socles on voyait gravés, entre des couronnes et des palmes, des lions, des bœufs et des chérubins.

Le temple même, long de soixante coudées, large de vingt et haut de trente, s'ouvrait à l'orient sous un portique ou vestibule, long de la largeur du temple et large de dix coudées, que soutenaient deux colonnes de bronze, de dix-huit coudées chacune, avec des chapiteaux de cinq. L'une de ces colonnes, posée à droite, fut appelée *Iakin* (*qu'il affermisse*); l'autre, posée à gauche, fut appelée *Booz* (*en elle la force*). C'était comme une prière que Salomon faisait à Dieu, d'affermir pour jamais cette maison qu'il élevait à sa gloire. Aux trois autres côtés du temple il y avait trois étages de chambres, montant à la moitié de sa hauteur, savoir à quinze coudées : c'est là qu'étaient gardés les trésors consacrés à l'Éternel. Au-dessus de ces chambres étaient les fenêtres qui donnaient du jour au lieu saint et au Saint des saints. Car ce temple de Salomon se partageait en deux, comme le tabernacle de Moïse ; ce n'était au fond que ce tabernacle même, sur de plus grandes dimensions, et rendu stable au lieu de rester mobile et portatif. Dans la première partie, le lieu saint, de quarante coudées de long, vingt de large et autant de haut, il y avait l'autel d'or pour les parfums, la table d'or pour les pains de proposition et dix chandeliers d'or, cinq à droite et cinq à gauche : les prêtres seuls pouvaient entrer là. Le lieu saint était séparé du Saint des saints par un riche voile, brodé de chérubins, derrière lequel le grand prêtre seul pénétrait une fois par an. Le Saint des saints ou l'oracle avait vingt coudées en tout sens. Au milieu étaient deux chérubins de dix coudées de haut, et dont les ailes avaient dix coudées d'envergure ; leur face était tournée vers le voile, et, de leurs ailes étendues, les premières touchaient de chaque côté à la muraille, et les secondes venaient se joindre au milieu du sanctuaire. C'est à l'ombre de leurs ailes que devait se placer l'arche d'alliance, ornée elle-même de deux chérubins de moindre dimension. Salomon lambrissa de cèdre tout l'intérieur du temple, couvrit ce lambris de lames d'or attachées avec des clous d'or ; il couvrit également d'or les chérubins, orna toutes les murailles du temple, tout à l'entour, de moulures et de sculptures, où il fit des chérubins et des palmes en bas-relief, et diverses peintures qui semblaient se détacher de leur fond et sortir de la muraille. De plus, et dans le lieu saint, et dans le Saint des saints, le pavé était plaqué de lames d'or. Finalement il n'y avait rien dans le temple qui ne fût couvert d'or. Avec cela, tous les matériaux, et les pierres, et les bois, et les métaux, étaient préparés d'avance avec

tant de soin, que, dans la construction de la maison sainte, on n'entendit ni marteau, ni cognée, ni le bruit d'aucun instrument [1].

Au rapport de l'historien Josèphe, Salomon fit aussi faire, pour le service du temple, vingt mille vases d'or et quarante mille d'argent; quatre-vingt mille coupes d'or à boire; quatre-vingt mille plats d'or pour mettre la fleur de farine que l'on détrempait sur l'autel, et cent soixante mille plats d'argent; soixante mille tasses d'or, dans lesquelles on détrempait la farine avec de l'huile, et six vingt mille tasses d'argent; vingt mille assarons ou hins d'or, et quarante mille d'argent; vingt mille encensoirs d'or pour offrir et brûler les parfums et cinquante mille pour porter le feu depuis le grand autel jusqu'au petit, qui était dans le temple [2].

Ce temple, commencé la quatrième année du règne de Salomon, le second jour du second mois, fut achevé la onzième année, au huitième mois. Le fils de David employa ainsi sept ans à la construction de la maison de Dieu, comme Dieu avait employé sept jours à la création et à la dédicace de l'univers.

La dédicace du temple de Jérusalem répondit à la grandeur et à la sainteté de l'édifice.

Salomon assembla tous les anciens d'Israël, les chefs des tribus, les princes des familles, à Jérusalem, pour transporter l'arche de l'alliance de Jéhova, de la cité de David sur la montagne de Moriah, où était la maison de Dieu. Il choisit pour cela le temps de la fête des tabernacles. Et comme cette solennité de la dédicace tomba une année de jubilé, les enfants d'Israël eurent d'autant plus le loisir de demeurer quinze jours entiers à Jérusalem.

Des prêtres levèrent l'arche sainte. Le tabernacle ainsi que les vases sacrés étaient portés et par des prêtres et par des lévites. Le roi marchait devant avec toute l'assemblée d'Israël; ils immolaient des brebis et des bœufs sans nombre. L'arche sainte de l'alliance fut déposée dans le Saint des saints, sous les ailes des grands chérubins. Il n'y avait alors dans l'arche que les deux tables de pierre que Moïse y avait mises à Horeb, lorsque l'Éternel fit alliance avec les enfants d'Israël, aussitôt après leur sortie d'Égypte. Ce qu'il y avait eu de plus, savoir : l'urne pleine de manne, la verge d'Aaron et le livre de la loi, fut placé à côté.

Au moment que les prêtres sortaient du sanctuaire, les lévites et les chantres, divisés en trois chœurs, sous Asaph, Héman, Idithun, tous vêtus de lin blanc, entonnaient d'une voix, au bruit des cymbales, des psaltérions et des cithares, ainsi que de cent vingt trom-

[1] 3. Reg., 6, etc. 2. Paral., 3, etc. Ézéchiel, 40, etc. — [2] *Antiq.*, l. 8, c. 2.

pettes que sonnaient des prêtres, la louange de l'Éternel. Les trompettes, les cymbales, les psaltérions, les cithares, les autres instruments de musique, secondant les voix, faisaient retentir au loin l'hymne de Jéhova : « Louez le Seigneur, parce qu'il est bon ; parce que sa miséricorde est éternelle ! »

Pendant que tout retentissait de la sorte, une nuée emplit la maison de Jéhova, et les prêtres ne pouvaient plus y demeurer ni remplir leur ministère, à cause de la nuée ; car la gloire de Jéhova remplissait la maison de Jéhova [1]. Salomon dit alors : L'Éternel a dit qu'il habiterait dans une nuée ! J'ai bâti une maison pour votre demeure, un trône pour que vous y habitiez à jamais. Et le roi tourna son visage et bénit toute l'assemblée d'Israël. Et toute l'assemblée d'Israël était debout. Et il dit : Béni soit Jéhova, le Dieu d'Israël, qui a parlé de sa bouche à David, mon père, et qui, par sa main, a accompli sa parole, disant : « Depuis le jour que j'ai tiré de l'Égypte Israël, mon peuple, je n'ai point choisi de ville dans toutes les tribus d'Israël, afin qu'on m'y bâtit une maison et que mon nom fût là. Mais j'ai choisi David afin qu'il fût chef de mon peuple Israël. » Et mon père David avait bien dans le cœur de bâtir une maison au nom de Jéhova, le Dieu d'Israël ; mais Jéhova dit à David, mon père : Quand tu as eu dans le cœur de bâtir une maison à mon nom, tu as bien fait de former en toi ce dessein. Seulement ce ne sera pas toi qui bâtiras cette maison ; mais ton fils, qui sortira de toi, sera celui qui bâtira une maison à mon nom. Et Jéhova a vérifié la parole qu'il avait dite : j'ai succédé à David, mon père ; je me suis assis sur le trône d'Israël comme l'avait dit Jéhova, et j'ai bâti la maison au nom de Jéhova, le Dieu d'Israël. Et j'ai préparé un lieu à l'arche, en laquelle est l'alliance de Jéhova, qu'il a faite avec nos pères quand il les tira de l'Égypte.

Et Salomon s'avança vers l'autel de l'Éternel, sur une estrade d'airain, haute de trois coudées, à la vue de toute l'assemblée d'Israël ; et, prosterné à genoux, les mains étendues vers le ciel, il dit : « Jéhova, Dieu d'Israël, il n'y a point de Dieu, ni au plus haut du ciel ni sur la terre, qui soit semblable à vous, qui gardez l'alliance et la miséricorde à vos serviteurs qui marchent devant vous de tout leur cœur ; vous qui avez gardé à votre serviteur, mon père David, tout ce que vous lui avez promis. Vous l'avez dit de votre bouche et accompli de votre main, comme il l'est en ce jour. Maintenant donc, ô Jéhova, Dieu d'Israël ! gardez à votre serviteur, David, mon père, ce que vous lui avez promis, disant : « Il ne te manquera point un

[1] 2. Paral., 5, 3. Reg., 8.

homme devant moi, qui soit assis sur le trône d'Israël, pourvu néanmoins que tes fils veillent sur leurs voies et qu'ils marchent en ma présence, comme tu as marché devant moi. » Et maintenant, ô Jéhova, Dieu d'Israël ! rendez véritables les paroles que vous avez dites à votre serviteur, mon père David.

« Est-il donc croyable que Dieu habite véritablement avec les hommes sur la terre ? Voilà, le ciel et les cieux des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie ! Mais regardez la prière de votre serviteur et ses supplications, Jéhova, mon Dieu ! afin que vous écoutiez son hymne et la prière que votre serviteur vous offre aujourd'hui ; afin que vos yeux soient ouverts jour et nuit sur cette maison, de laquelle vous avez dit : « Là sera mon nom ; » afin que vous exauciez la prière que votre serviteur vous fera en ce lieu. Écoutez les prières que votre serviteur et votre peuple Israël vous offriront en ce même lieu ; écoutez du haut de votre séjour, du haut des cieux ; écoutez et faites miséricorde.

« Lorsqu'un homme aura péché contre son prochain, qu'il y aura fait intervenir un serment, et que ce serment soit porté devant votre autel dans cette maison : vous écouterez des cieux et vous ferez justice à vos serviteurs ; vous condamnerez le coupable, faisant retomber ses voies iniques sur sa tête, et vous justifierez le juste en lui rendant selon sa justice.

« Lorsque votre peuple Israël sera défait par ses ennemis, parce qu'il aura péché contre vous ; qu'il retourne vers vous et qu'il confesse votre nom, et qu'il prie et supplie vers vous dans cette maison : vous écouterez des cieux, vous pardonnerez le péché d'Israël, votre peuple, et vous le ramènerez dans le pays que vous avez donné à ses pères.

« Lorsque le ciel sera fermé et qu'il n'y aura point de pluie, parce qu'il aura péché contre vous ; que, priant en ce lieu, il confesse votre nom et se convertisse de ses péchés, à cause que vous l'aurez affligé : vous écouterez des cieux et vous pardonnerez le péché de vos serviteurs et de votre peuple Israël, leur enseignant la voie droite pour qu'ils y marchent, et vous répandrez la pluie sur la terre que vous avez donnée à votre peuple en héritage.

« Lorsque la famine, ou la peste, ou la sécheresse, ou la nielle, ou les sauterelles, ou les chenilles seront dans le pays, ou que l'ennemi y viendra assiéger ses portes, ou qu'il y aura telle plaie ou telle maladie que ce soit ; quiconque sentant sa plaie, soit un particulier, soit tout votre peuple Israël, priera et suppliera, chacun dans son cœur, et étendra sa main vers cette maison : vous écouterez du ciel, ce lieu de votre demeure, vous redeviendrez propice, vous rendrez à chacun selon toutes ses voies, selon que vous verrez

son cœur ; car vous seul connaissez le cœur de tous les enfants de l'homme ; afin qu'ils vous craignent tous les jours qu'ils vivront sur la terre que vous avez donnée à leurs pères.

« Lorsqu'un étranger, qui ne sera pas de votre peuple Israël, viendra d'une terre lointaine, à cause de votre nom ; car ils entendront parler de votre grand nom, et de votre main puissante, et de votre bras étendu ; lorsqu'il viendra et priera dans cette maison : vous écouterez du ciel, le siége de votre demeure, et vous ferez selon tout ce que vous aura demandé l'étranger, afin que tous les peuples de la terre connaissent votre nom et vous craignent, comme votre peuple Israël, et qu'ils éprouvent eux-mêmes que votre nom a été invoqué sur cette maison que j'ai bâtie.

« Lorsque votre peuple marchera en bataille contre l'ennemi, par la route où vous l'enverrez ; qu'il adresse ses prières à Jéhova, en se tournant vers la ville que vous avez choisie, et cette maison que j'ai bâtie à votre nom : vous écouterez du ciel ses prières et ses supplications, et vous lui rendrez justice.

« Lorsque les enfants d'Israël auront péché contre vous (car il n'y a point d'homme qui ne pèche), et qu'étant irrité contre eux, vous les livriez à leurs ennemis, et que ceux-ci les emmènent captifs, ou loin ou près, dans une terre ennemie ; s'ils reviennent à leur cœur dans la terre de leur captivité, et que là, se convertissant à vous, ils implorent votre miséricorde, disant : Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons agi en impies ; s'ils reviennent ainsi à vous de tout leur cœur et de toute leur âme, dans la terre de leurs ennemis, là où ceux-ci les ont emmenés captifs, et qu'ils vous prient en se tournant vers leur pays, le pays que vous avez donné à leurs pères, vers la ville que vous avez choisie et la maison que j'ai bâtie à votre nom : vous écouterez du ciel, le siége de votre demeure, vous écouterez leurs prières et leurs supplications, et prendrez leur défense ; et vous serez propice à votre peuple qui a péché contre vous, et vous lui pardonnerez toutes les prévarications par lesquelles il a prévariqué contre vous, et vous lui ferez trouver miséricorde devant ceux qui l'ont emmené captif, et ils auront pitié de lui ; car il est votre peuple et votre héritage, c'est lui que vous avez tiré de l'Égypte, du milieu de la fournaise de fer. Que vos yeux soient donc ouverts sur les prières de votre serviteur et de votre peuple Israël, afin que vous les exauciez dans toutes leurs supplications ; car c'est vous qui vous les êtes séparés, pour votre héritage, d'entre tous les peuples de la terre, selon que vous avez parlé par Moïse, votre serviteur, quand vous avez tiré nos pères de l'Égypte, ô Adonaï ! ô Jéhova[1] ! »

[1] 3. Reg., 8, 12-53.

Quand Salomon eut achevé cette prière et cette invocation à Jéhova, il se leva de devant l'autel de Jéhova; car il avait mis les deux genoux en terre et tenait les mains étendues vers le ciel. Et, debout, il bénit toute l'assemblée d'Israël à haute voix, disant: Béni soit Jéhova qui a donné le repos à son peuple Israël, selon tout ce qu'il a dit. Il n'est pas tombé à terre une seule des bonnes paroles qu'il a dites par Moïse, son serviteur. Que Jéhova, notre Dieu, soit avec nous, comme il a été avec nos pères; qu'il ne nous abandonne point ni ne nous délaisse, mais qu'il incline nos cœurs vers lui, afin que nous marchions dans toutes ses voies et que nous gardions ses préceptes, ses cérémonies et tous les commandements qu'il a prescrits à nos pères; Et que les paroles par lesquelles j'ai prié devant Jéhova soient présentes à Jéhova, notre Dieu, jour et nuit, afin que de jour en jour il fasse justice à son serviteur et à son peuple Israël, et que tous les peuples de la terre sachent que Jéhova est Dieu, lui, et point d'autre; Que notre cœur aussi soit parfait avec Jéhova, notre Dieu, afin de marcher selon ses préceptes et de garder ses commandements comme aujourd'hui.

Salomon achevait cette prière, quand le feu descendit du ciel et consuma les holocaustes et les victimes; et la majesté de Jéhova remplit la maison, en sorte que les prêtres n'y pouvaient entrer; car la majesté de Jéhova remplissait la maison de Jéhova. Aussi, tous les enfants d'Israël virent descendre le feu et la gloire de Jéhova sur la maison; et ils se prosternèrent la face contre terre sur le pavé, et ils adorèrent, et ils louèrent Jéhova, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle!

Et le roi, et tout Israël avec lui, immolaient des victimes devant Jéhova; car Salomon immola à l'Éternel, comme des hosties pacifiques, vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis; et ils dédièrent ainsi la maison de Jéhova, le roi et tous les enfants d'Israël. Et les prêtres étaient chacun à leurs fonctions, et les lévites aux instruments des hymnes de Jéhova, que David avait faits pour louer Jéhova, parce que sa miséricorde est éternelle. Vis-à-vis d'eux, les prêtres sonnaient des trompettes, et tout Israël était debout.

Cette dédicace dura les sept jours qui précédèrent la fête des tabernacles, qui en durait sept autres, en sorte que le peuple demeura assemblé quatorze jours. Comme l'autel des holocaustes ne suffisait point à toutes les victimes, quoiqu'il eût vingt coudées de long et autant de large, Salomon consacra, pour cette occasion seule, le milieu du parvis du temple, en y plaçant, à ce qu'il paraît, un autel temporaire.

Et au huitième jour de la fête des tabernacles, quinzième de toute

la solennité, Salomon renvoya cette multitude de peuple, accourue depuis l'entrée d'Émath, actuellement Antioche de Syrie, jusqu'au fleuve de l'Égypte. Et ils bénirent le roi, et s'en retournèrent à leurs tentes avec allégresse et le cœur plein de joie pour tous les biens que l'Éternel avait faits à David, à Salomon et à tout son peuple[1].

Parmi toutes les choses remarquables dans ce récit, il en est surtout une qu'on ne remarque point assez : c'est la grande part qu'eurent les étrangers à la construction du temple. Cent cinquante-trois mille six cents étrangers ou prosélytes, auxquels sont à joindre les ouvriers de Tyr et de Sidon, préparent et apportent les matériaux. Avec eux, il n'y a que trente mille, c'est-à-dire moins d'un cinquième d'Israélites d'origine. Les architectes tyriens, avec ceux de Juda, mettent les matériaux en œuvre ; celui qui préside à l'exécution est un Tyrien né d'une femme israélite. Ce temple, bâti par les étrangers, l'est aussi pour eux. Bien loin de les en exclure, Salomon, dans sa belle prière, leur reconnaît expressément le droit d'y venir et d'y prier l'Éternel. Et il entend, non-seulement les étrangers ou prosélytes qui demeuraient au pays, mais les étrangers *Nacri*, qui viennent d'une terre lointaine. Le temple était ainsi dès lors un centre visible d'unité religieuse, non-seulement pour les Israélites, mais encore pour tous les hommes.

Il en est qui demandent : Pourquoi un temple ? Autant demander : Pourquoi le monde ? Car le monde entier n'est qu'un temple que Dieu s'est bâti lui-même. Il n'en avait nul besoin : il est à lui-même son temple et son adorateur ; mais il a voulu se communiquer à des créatures, il a voulu se communiquer à nous ; il nous donne pour cela de faire et de devenir, proportion gardée, ce qu'il a fait, ce qu'il est lui-même ; de lui bâtir des temples matériels, comme il s'en est bâti un de cette sorte dans le monde ; de lui devenir, par sa grâce, un temple spirituel, comme il est à lui-même un temple ineffable et éternel ; et tout cela pour mériter d'entrer comme des pierres vivantes dans ce temple éternel et ineffable.

Le temple de Salomon surtout avait plus d'une fin, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir : dans le présent, unir entre eux tous les enfants de Jacob, et avec eux tous les fidèles répandus sur la terre ; dans l'avenir, préfigurer la structure de l'Église chrétienne, l'édification de chaque âme sainte, la glorification finale de Dieu dans les créatures, et des créatures en Dieu, avec la dédicace de l'éternité.

La montagne de Jéhova, qui soutient tout le temple, c'est le Christ ; les pierres précieuses posées dans les fondements, ce sont les

[1] 3. Reg., 8, 2. Paral., 5, etc.

prophètes et les apôtres ; celles qui doivent continuer l'édifice, sont tous les fidèles. « C'est nous la maison du Christ, » dit saint Paul aux fidèles de la Judée[1]. « Vous approchant du Seigneur, dit saint Pierre, soyez édifiés sur lui comme des pierres vivantes pour former une maison spirituelle[2]. » Ces pierres, taillées dans le monde par le marteau de l'affliction, polies par toutes sortes d'épreuves, sont mises en place sans bruit, et unies entre elles par le lien de la charité. Le tabernacle, mobile et portatif, indique le voyage ; le temple, immuable et en pierres, indique le terme, la patrie ; à la construction du tabernacle, il ne travaille que des Hébreux, mais avec les richesses de l'Égypte ; à la construction du temple, les gentils sont le grand nombre, mais ils travaillent avec les richesses des Hébreux ; dans la synagogue, les architectes, les pasteurs, sont tous de la race de Jacob, mais ils édifient avec les vérités négligées par les nations ; dans l'Église chrétienne, la plupart des pasteurs et des architectes sont issus des nations, mais ils édifient avec les vérités méconnues par les Juifs. Le modèle du temple était le tabernacle ; le modèle du tabernacle fut montré à Moïse sur la montagne. Ce modèle divin se réalise tous les jours dans l'Église chrétienne, mais il ne sera parfait que dans le ciel.

Le disciple bien-aimé l'a vue d'avance dans son immortelle splendeur.

« Je vis alors, dit-il, je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle ; car le premier ciel et la première terre avaient disparu, et la mer n'était plus. Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Et j'entendis une voix forte sortie du trône, qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes ; et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu, au milieu d'eux, sera leur Dieu. Et Dieu essuiera toutes larmes de leurs yeux ; et il n'y aura plus ni mort, ni cris ni douleur, parce que les premières choses sont passées. Alors celui qui était assis sur le trône, dit : Je vais faire toutes choses nouvelles. Et il me dit : Écris ; car ces paroles sont très-certaines et très-véritables. Il me dit encore : C'en est fait ; je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin. Je donnerai gratuitement à boire de la fontaine d'eau vive à celui qui a soif. Celui qui vaincra héritera ces choses, et je serai son Dieu, et il sera mon fils. Mais pour les timides, les incrédules, les exécrables, les homicides, les fornicateurs, les empoisonneurs, les idolâtres et tous les menteurs, ils auront leur part dans l'étang brûlant de feu et de soufre, qui est la seconde mort.

[1] Heb., 3. — [2] 1. Pet., 2.

« Il vint alors un des sept anges qui tenaient les sept coupes pleines des sept dernières plaies ; il me parla et il me dit : Venez, et je vous montrerai l'épouse, qui est la femme de l'Agneau. Et il me transporta en esprit sur une grande et haute montagne ; et il me montra la grande cité, la sainte Jérusalem, qui descendait du cie d'auprès de Dieu, revêtue de la gloire de Dieu : sa lumière était semblable à une pierre précieuse, telle qu'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Elle avait une grande et haute muraille, et douze portes, et douze anges aux portes, et des noms écrits, qui étaient les noms des douze tribus des enfants d'Israël. Il y avait trois de ces portes à l'orient, trois au septentrion, trois au midi et trois à l'occident. La muraille de la ville avait douze fondements, où étaient les douze noms des douze apôtres de l'Agneau. Celui qui me parlait avait une canne d'or pour mesurer la ville, les portes et la muraille. La ville était bâtie en carré, aussi longue que large. Il mesura la ville avec sa canne d'or, jusqu'à l'étendue de douze mille stades ; et sa longueur, sa largeur et sa hauteur sont égales. Il en mesura aussi la muraille, qui était de cent quarante-quatre coudées de mesure d'homme, qui était celle de l'ange. La muraille était bâtie de pierre de jaspe ; mais la ville était d'un or pur, semblable à du verre très-clair. Les fondements de la muraille de la ville étaient ornés de toutes sortes de pierres précieuses. Le premier fondement était de jaspe, le second de saphir, le troisième de calcédoine, le quatrième d'émeraude, le cinquième de sardonyx, le sixième de sardoine, le septième de chrysolithe, le huitième de béryl, le neuvième de topaze, le dixième de chrysoprase, le onzième d'hyacinthe, le douzième d'améthyste. Les douze portes étaient de douze perles, et chaque porte était faite de chaque perle ; et la place de la ville était d'un or pur comme du verre transparent. Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant et l'Agneau en est le temple. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire, et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne fermeront point de jour ; car, de nuit, il n'y en aura point dans ce lieu. On y apportera la gloire et l'honneur des nations. Il n'y entrera rien de souillé, ni aucun de ceux qui commettent l'abomination et le mensonge ; mais ceux-là seulement qui sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau[1]. »

Ainsi, dans ce qui regarde le temple comme dans le reste de la religion, tout se suit, tout se développe. Ce n'est d'abord qu'une

[1] Apoc., c. 21.

pierre sur laquelle Jacob repose sa tête ; puis une tente, puis une maison, puis une société répandue sur toute la terre, puis sa glorification dans le ciel. Mais cette pierre que Jacob érige en monument, qu'il oint d'huile et nomme Béthel ou maison de Dieu, lui a déjà fait entrevoir to .. ce que figurera, et le tabernacle de Moïse, et le temple de Salomon, tout ce que réalisera l'Église du Christ, tout ce qu'accomplira le ciel par une éternelle dédicace. Il a entrevu la réconciliation du ciel et de la terre, l'union de Dieu et de l'homme ; il a vu Dieu, ses anges et l'homme, ne faisant ensemble qu'une société ou Église ; il l'a vu et il s'est écrié : « Que ce lieu est redoutable ! Ce n'est pas moins que la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Et le patriarche, à Béthel, et l'apôtre, à Patmos, voient la même chose ; la seule différence, c'est que l'un voit obscurément ce que l'autre voit clairement, l'un voit à venir ce que l'autre voit accompli.

Après que le temple eut été dédié, Salomon construisit pour lui-même un magnifique palais. Treize ans entiers furent employés à le bâtir, avec les bois, les pierres, les marbres et les matériaux les plus précieux ; comme avec la plus belle et la plus riche architecture qu'on eût jamais vue. On l'appelait le Liban, à cause de la multitude de cèdres qu'on y posa, en hautes colonnes, comme une forêt, dans de vastes et longues galeries, et avec un ordre merveilleux. Les armes qu'on y voyait, deux cents piques et trois cents boucliers, étaient d'or. On y admirait surtout le trône royal, où tout resplendissait d'or, avec la superbe galerie où il était érigé. Le siége en était d'ivoire, revêtu de l'or le plus pur ; les six degrés par où l'on montait au trône, et les escabeaux où posaient les pieds étaient du même métal ; douze lionceaux garnissaient les degrés, six à droite, six à gauche, et deux lions les deux côtés du trône ; les ornements qui l'environnaient étaient aussi d'or massif. Auprès, se voyait l'endroit particulier de la galerie où se rendait la justice, tout construit d'un pareil ouvrage.

Salomon bâtit en même temps le palais de la reine, sa femme, fille du roi Pharaon, où tout étincelait de pierreries, et où, avec la magnificence, on voyait reluire une propreté exquise. Ajoutons les lieux destinés aux équipages, où les chevaux, les chariots, les attelages étaient innombrables. Les tables et les officiers de la maison du roi pour la chasse, pour les nourritures, pour tout le service, dans leur nombre comme dans leur ordre, répondaient à cette magnificence. Tous les vases où le roi Salomon buvait étaient d'or, et toute la vaisselle de la maison du Liban était d'un or très-fin ; aucun de ces vases n'était d'argent : l'argent était compté pour rien.

Lorsque Salomon eut fini ces grandes entreprises, et que sans

doute il jouissait de l'affection reconnaissante de son heureux peuple, de même qu'il était devenu l'admiration universelle des nations d'alentour, l'Éternel lui apparut une seconde fois comme il lui avait apparu à Gabaon. Aux anciennes promesses se joignaient cette fois de terribles avertissements. C'était une nouvelle faveur. Au faîte de la prospérité et de la gloire où se voyait le jeune roi, il avait grand besoin de se rappeler que, sans la fidélité à Dieu, tout cela n'est que vanité. L'Éternel lui dit donc : « J'ai exaucé ta prière et tes supplications. J'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, afin que j'y établisse mon nom à jamais ; et mes yeux et mon cœur seront toujours là. Et toi, si tu marches en ma présence comme a marché ton père David, dans la simplicité et la droiture de ton cœur ; si tu fais ce que je t'ai commandé et que tu gardes mes lois et mes préceptes, j'affermirai le trône de ta royauté sur Israël à jamais, selon que j'ai parlé à David, ton père, disant : Il ne te manquera point un héritier sur le trône d'Israël. Que si vous vous détournez obstinément de moi, vous et vos enfants, et que, ne gardant ni mes préceptes ni les lois que je vous ai prescrites, vous vous en alliez servir les dieux étrangers et les adorer, j'exterminerai Israël de la face de la terre que je leur ai donnée, et cette maison que j'ai consacrée à mon nom, je la rejetterai loin de moi, et Israël sera le proverbe et la fable de tous les peuples. Et cette maison sera un exemple ; et quiconque passera au milieu d'elle sera frappé d'étonnement, sifflera et dira : Pourquoi Jéhova a-t-il ainsi fait à cette terre et à cette maison ? Et on lui répondra : Parce qu'ils ont abandonné Jéhova, leur Dieu, qui avait tiré leurs pères de l'Égypte, et qu'ils ont suivi les dieux étrangers et les ont adorés et servis ; c'est pour cela que Jéhova a amené sur eux tous ces maux [1]. »

Après le temple et les édifices de la résidence royale, Salomon bâtit les murs de Jérusalem, et accomplit ainsi le désir qu'avait formé son père David. Il commença aussi plusieurs villes et rebâtit Gazer, ville chananéenne de la terre d'Éphraïm, que son beau-père Pharaon avait détruite, mais qu'il donna pour dot à l'épouse de Salomon. Il rendit tributaires les Chananéens qui n'étaient point encore subjugués, et fonda deux villes, Baalath et Tadmor, dans le désert de Syrie, qui, à cause de l'énorme quantité de sel qu'il produit, est appelé dans l'Écriture sainte, la vallée de sel, et tomba sous le domaine de David quand il conquit la Syrie. Baalath, que les Grecs traduisaient Héliopolis, veut dire ville du soleil. Il est possible que Salomon lui eût donné ce nom quand il se laissa induire au culte des

[1] 3. Reg., 9.

faux dieux. Maintenant elle s'appelle Balbek, qui, en arabe, signifie un lieu où des hommes se rassemblent pour le culte divin. Tadmor est encore maintenant appelé de son vieux nom par les Arabes. Il est également devenu célèbre chez les Occidentaux, sous le nom de Palmyre. C'était une grande politique à Salomon de bâtir les deux villes dans ce désert de sel où passaient les caravanes de ce commerce indiciblement riche qui se faisait entre la Phénicie et Babylone. Favorisant ainsi le commerce de Tyr, il obligeait son ami Hiram, qui l'avait aidé si généreusement à bâtir le temple et le palais royal. En même temps il ornait son propre royaume de deux cités qui, à cause de leur position, étaient de la dernière importance. Aussi, dans la suite, s'élevèrent-elles à un tel degré de splendeur, que les débris qui en restent appartiennent à ce que l'antiquité nous a laissé de plus imposant et de plus magnifique.

Grand dans ses desseins, actif à les exécuter, il se rendit à Asiongaber, dans l'Idumée, et y fit construire des vaisseaux, qui, de là, ainsi que d'Élath, descendaient la mer Rouge, et d'Ophir, nom qui désigne vraisemblablement les Indes ou l'Arabie-Heureuse, apportaient de l'or, du bois d'ébène et des pierres précieuses. Salomon envoyait encore jusqu'à Tharsis une flotte qui, avec celle de Tyr, ne revenait qu'après trois ans, chargée d'or, d'argent, d'ivoire, de singes et de paons. Tharsis, sur la position duquel on dispute, est rendu plusieurs fois dans les Septante par Carthage. C'est ainsi que, dans la compagnie des Tyriens, les plus habiles navigateurs de l'antiquité, les Israélites faisaient connaissance avec les mers et les continents.

L'éclat de son règne et la vaste étendue de son commerce répandirent le nom de Salomon dans les régions les plus lointaines. Le fils de Sirac dit expressément que son nom fut célèbre au loin dans les îles, expression qui, dans le style des Hébreux, désigne l'Europe [1]. La reine de Saba ne résista point au désir de voir ce grand prince. Elle se rendit donc à Jérusalem avec une suite nombreuse, accompagnée de chameaux qui portaient des aromates, de l'or, des pierres précieuses, pour en faire des présents à Salomon et éprouver elle-même sa sagesse par des énigmes. Quelque singulier que nous paraisse ce dessein, il n'était point étrange en ce temps ni dans l'Orient, où, aujourd'hui encore, une sagacité naturelle jointe à une vie oisive, fait aimer beaucoup ces jeux de l'esprit. Les Grecs et les Romains eux-mêmes avaient coutume de se divertir les jours des noces par des énigmes. Déjà Samson en avait proposé une en pareille circonstance. Ce que faisaient les autres hommes les jours de fête et de joie, devint

[1] Ad insulas longè divulgatum est nomen tuum. Eccl., 47, 17.

bientôt un besoin de tous les jours dans les cours des rois. On peut croire cependant que les énigmes de la princesse étaient des problèmes d'histoire naturelle et de philosophie. Salomon les résolut toutes. La reine en était ravie : son admiration augmentait à mesure qu'elle voyait les édifices qu'il avait élevés, le temple avec les holocaustes qu'on y offrait, le palais, l'ordre qui y régnait, soit dans l'administration du royaume, soit dans la tenue de la cour. Elle lui dit enfin, hors d'elle-même : C'est la vérité que j'avais ouïe, dans mon royaume, sur vos entretiens et sur votre sagesse ; et je ne croyais pas ceux qui me parlaient, jusqu'à ce que je sois venue moi-même et que j'aie vu de mes yeux, et voilà qu'on ne m'a pas dit la moitié de ce qui est. Votre sagesse et vos œuvres surpassent la renommée que j'ai entendue. Heureux vos hommes ! heureux vos serviteurs que voilà, qui sont toujours en votre présence et qui écoutent votre sagesse ! Béni soit Jéhova, votre Dieu, qui s'est complu en vous et qui vous a placé sur le trône d'Israël, parce qu'il a aimé Israël à jamais.

La reine de Saba donna ensuite au roi cent vingt talents d'or, estimés huit millions deux cent soixante-quatre mille quatre cents francs de notre monnaie, avec une quantité infinie de parfums et de pierres précieuses. Salomon, de son côté, lui donna tout ce qu'elle désira et ce qu'elle demanda, outre les présents qu'il lui fit de lui-même, et qui surpassèrent ceux qu'elle lui avait apportés. Et la reine s'en retourna en son royaume avec ses serviteurs [1].

Deux nations se disputent l'honneur d'avoir eu pour souveraine l'illustre princesse : les Arabes et les Éthiopiens. Les premiers assurent qu'elle régna dans l'Yémen ou Arabie-Heureuse, à Mareb, capitale de la province de Saba ; ils produisent même sa généalogie ainsi que l'histoire de son voyage de Judée, où ils racontent qu'elle épousa Salomon, et, qu'après son retour en Arabie, elle entretenait avec ce prince un commerce de lettres, par le moyen d'un oiseau nommé hudhud, qui en était porteur [2]. Mais, voulant ainsi embellir leur cause, ils la rendent suspecte. Les Éthiopiens prétendent, de leur côté, que cette reine de Saba fonda leur monarchie, et ils conservent encore les noms de tous ses successeurs. Ils ajoutent qu'elle eut de Salomon un fils qu'elle lui envoya, afin qu'il fût élevé auprès de sa personne : ils l'appellent Meilik, ou Menilehek, et assurent que vingt-quatre de leurs rois sont descendus de lui en ligne directe, jusqu'à Basilidès, qui régnait au milieu du seizième siècle. Les prétentions des Éthiopiens ou Abyssiniens nous paraissent plus vraisemblables pour le fond. L'historien Josèphe dit que la princesse qui vint à Jérusalem

[1] 3. Reg., 10, 2. Paral., 9. — [2] D'Herbelot, *Biblioth. orient.*, art. *Balkis.*

était reine d'Égypte et d'Éthiopie ; que Saba était la capitale de ce dernier royaume, mais que Cambyse le nomma depuis Méroé, du nom de sa sœur [1] : Méroé, au-dessus de l'Égypte, a toujours passé pour le plus puissant royaume des Éthiopiens. D'anciens auteurs rapportent que, pendant bien des siècles, ce royaume de Méroé était gouverné par des reines qui portaient le nom de Candace [2]. Saint Luc, dans les Actes des apôtres, fait mention d'un chambellan de Candace, reine d'Éthiopie [3]. Hérodote nous raconte que l'Éthiopie produisait beaucoup d'or, d'ivoire et de bois d'ébène ; de plus, les hommes de la taille la plus haute, des formes les plus belles et de la vie la plus longue [4]. C'est probablement d'eux que parle le prophète : « Les riches moissons de l'Égypte, le commerce de l'Éthiopie, Saba et ses hommes à la taille prodigieuse passeront vers vous, ô Israël ! et seront vôtres [5]. » L'Éthiopie s'appelle ordinairement, dans l'Écriture, terre de Chus ; l'Égypte, terre de Mizraïm, du nom des deux premiers fils de Cham. Or, le premier-né de Chus s'appelant Saba, et un de ses petits-fils Schaba, ce nom aura passé, suivant l'ancien usage, au principal royaume de cette race. Mizraïm, Chus et Saba vont ainsi naturellement ensemble, comme les branches d'une même famille. Notre Sauveur appelle cette princesse, reine du Midi. Quoique l'Arabie soit au sud-est de la Judée, l'Écriture ne la désigne cependant point sous le nom de pays du Midi, mais de l'Orient ; tandis que l'Éthiopie est exactement au midi de la Palestine. Diverses relations que nous trouvons chez les anciens, et les débris encore subsistants de Méroé, prouvent que ce royaume s'était distingué, par la culture de l'esprit, au-dessus des autres Éthiopiens et des peuples voisins de Nubie.

Si l'Écriture terminait ici l'histoire de Salomon, jamais roi ne paraîtrait plus digne de l'admiration de la postérité. Un royaume agrandi par les victoires du père, porté au comble de la prospérité par la sagesse du fils ; un peuple innombrable jouissant avec sécurité des douceurs de la vie : chacun, tranquille et joyeux, assis à l'ombre de sa vigne et de son figuier ; un temple, merveille de l'univers, élevé au Dieu de l'univers, rappelant à l'unité non-seulement Israël, mais le genre humain ; Jérusalem, embellie au dedans par ce temple et des palais, assurée au dehors par de fortes murailles ; ces travaux exécutés par la main seule de l'étranger : le citoyen, libre de toute corvée, s'exerçant à l'agriculture et aux armes ; l'argent aussi commun que les pierres, le cèdre autant que le sycomore ; les villes disposées en

[1] *Ant.*, l. 8, c. 2 ; l. 2, c. 5. — [2] Pline, l. 6, c. 29. Strab., 17 — [3] Act., 8, 27. — [4] Herod., l. 3, n. 114. — [5] Isaïe, 45, 14.

greniers d'abondance pour les temps de guerre et de disette ; une alliance étroite avec Tyr et l'Égypte, nations les plus influentes d'alors ; des flottes, combinées avec celles de Tyr, allant d'un côté jusqu'aux Indes, de l'autre à Carthage, en Afrique, en Espagne, jusqu'en Bretagne peut-être, où dès lors les Phéniciens avaient des comptoirs ; Baalbek et Palmyre, élevés entre l'Orient et l'Occident comme d'immenses bazars, où l'Asie et l'Europe venaient échanger leurs richesses et leur industrie. Au-dessus de tout cela, un roi, dont les peuples et les rois accouraient de toutes parts entendre et étudier la sagesse. « Toute la terre, lui dit le fils de Sirac, admirait vos cantiques, vos proverbes, vos interprétations, et en glorifiait le nom de Jéhova, Dieu, surnommé le Dieu d'Israël [1]. » Mais on entend avec regret la parole qu'il ajoute : « Et après cela vous avez imprimé une tache à votre gloire, vous avez profané votre race, attiré la colère sur vos enfants et la vengeance sur votre délire [2]. »

La sagesse fut donnée à Salomon quand il eut demandé un cœur docile. Cette docilité de cœur, il ne la garda point toujours ni en tout : de là sa chute. Dans la loi constitutionnelle que Moïse prescrivit de la part de Dieu au futur roi d'Israël, il était défendu à celui-ci d'entretenir pour lui-même une multitude de chevaux, surtout d'envoyer son peuple en chercher dans l'Égypte. Salomon faisait l'un et l'autre. Il y était dit que le roi ne devait point élever son cœur au-dessus de ses frères, ni se détourner de la loi, à gauche ou à droite. Un trône d'ivoire, élevé de six marches, dont chacune était ornée de deux lions, n'était-il pas contraire à cet avertissement ? Cette loi lui défendait encore d'amasser pour lui-même des sommes considérables d'or et d'argent. N'était-ce point la violer que d'employer cette immense quantité d'or en luxe et pompe de cour ? Ce que cette loi lui défendait enfin, c'était d'avoir un grand nombre de femmes, afin que son cœur ne fût pas détourné de son devoir.

« Or, le roi Salomon aima un grand nombre de femmes étrangères : outre la fille de Pharaon, des femmes de Moab, et d'Ammon, et d'Idumée, et de Sidon, et du pays des Héthéens ; des femmes de nations dont l'Éternel avait dit aux enfants d'Israël : Vous n'irez point vers elles et elles ne viendront point vers vos filles ; car elles vous pervertiront certainement le cœur pour vous faire adorer leurs dieux. Salomon s'attacha donc à elles d'un ardent amour, et il eut sept cents femmes qui étaient comme des reines, et trois cents d'un rang secondaire. Et lorsque déjà il avançait en âge, ses femmes inclinèrent son cœur vers les dieux étrangers ; et son cœur ne fut point parfait devant

[1] Eccl., 47, 18 et 19. — [2] *Ibid.*, v. 22.

Jéhova, son Dieu, comme avait été le cœur de David son père. Et Salomon suivait Astarté, déesse des Sidoniens, et Moloch, abomination des Ammonites. Et Salomon faisait le mal aux yeux de Jéhova, et il ne suivit point constamment Jéhova, comme avait fait David, son père. Et Salomon bâtit même un haut-lieu à Chamos, abomination des Moabites, sur la montagne qui était vis-à-vis de Jérusalem, et à Moloch, abomination des enfants d'Ammon. Et il fit de même pour toutes ses femmes étrangères qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux.

« Jéhova fut donc irrité contre Salomon, de ce que son cœur s'était détourné de Jéhova, le Dieu d'Israël, qui lui avait apparu deux fois.... C'est pourquoi Jéhova dit à Salomon : Puisqu'il en est ainsi de toi, et que tu n'as point gardé mon alliance et les commandements que je t'ai donnés, je t'arracherai ton royaume et je le donnerai à ton serviteur. Cependant je ne le ferai point durant tes jours, à cause de David, ton père ; c'est d'entre les mains de ton fils que je l'arracherai. Toutefois, je ne lui arracherai pas tout le royaume ; je laisserai à ton fils une tribu à cause de David, mon serviteur, et de Jérusalem que j'ai choisie [1]. »

David était de la tribu de Juda. Jérusalem était située aux frontières de Juda, dans la terre de Benjamin. C'est pour cela que ces deux tribus sont regardées comme n'en faisant qu'une.

Ce serviteur de Salomon, à qui Dieu destinait dix tribus d'Israël, était Jéroboam, de la tribu d'Éphraïm. Le voyant très-habile et actif, Salomon lui avait confié un emploi important dans les deux tribus de Joseph. Un jour le prophète Ahias, de Silo, couvert d'un manteau neuf, le rencontra sur sa route. Ils étaient seuls dans les champs. Le prophète coupa son manteau en douze parts, et dit à Jéroboam : Prends dix parts pour toi. Puis il lui apprit que Dieu lui donnait à gouverner dix tribus d'Israël, parce que Salomon avait servi des dieux étrangers ; que, cependant, à cause de David, Salomon conserverait tout le royaume, et son fils une tribu, afin que David eût toujours une lampe, un descendant à Jérusalem. Il ajouta pour lui-même cette promesse de la part de Dieu : « Si tu écoutes tout ce que je t'ordonne, et si tu marches dans mes voies, et que tu fasses ce qui est juste et droit devant mes yeux, en gardant mes ordonnances, mes préceptes, comme a fait David, mon serviteur, je serai avec toi, et je te bâtirai une maison stable et fidèle, comme j'en ai bâti une à mon serviteur David, et je te livrerai Israël ; et j'affligerai en cela la race de David, mais non pour toujours. » Salomon

[1] 3. Reg., 11, 1-13.

chercha donc à faire mourir Jéroboam ; mais celui-ci s'enfuit vers Sésac, roi d'Égypte [1].

Les dernières années de Salomon furent encore inquiétées par deux ennemis étrangers : Adad, fils du dernier roi indépendant d'Édom, auquel Joab avait fait la guerre du temps de David, et Razon, fils d'Éliade. Adad, retiré jusque-là chez le roi d'Égypte, en avait tellement gagné l'affection, qu'il obtint pour épouse la sœur de la reine. Il marcha contre Salomon ; mais on ne voit pas qu'il ait eu grand succès. Razon avait abandonné son maître Adadézer, dernier roi du royaume syrien de Soba, dont s'empara David : il assembla une troupe, prit Damas, capitale du pays de Soba, et y fonda un nouveau royaume, qui essuya bien des changements et fut enfin conquis par Nabuchodonosor [2].

« Salomon s'endormit avec ses pères, et il fut enseveli dans la ville de David, son père. Et Roboam, son fils, régna en sa place [3]. » C'est ainsi que l'Écriture termine l'histoire de Salomon. Elle ajoute qu'il régna quarante ans dans Jérusalem. L'historien Josèphe dit, au contraire, qu'il vécut quatre-vingt-quatorze ans et qu'il en régna quatre-vingts ; ce qui n'est guère probable, car Dieu ne lui avait promis une longue vie que dans le cas où il observerait ses ordonnances comme les avait observées son père. Un savant religieux concilie les deux versions, en supposant que l'auteur sacré dit de Salomon qu'il régna quarante ans, comme il dit de Saül qu'il en régna deux, savoir dans la piété et la justice, ce qui est proprement régner, et qu'il ne compte point les quarante années de Salomon, non plus que les trente-huit de Saül, passées dans l'impiété et le déréglement [4]. Mais le passage si embarrassant sur la première et la seconde année de Saül, peut s'entendre naturellement ainsi d'après l'hébreu, en le liant à ce qui précède et à ce qui suit : « Il y avait un an que Saül avait été fait roi, lorsqu'il fut plus solennellement inauguré à Galgala. La seconde année de son règne ayant commencé de cette manière, il renvoya chacun sous sa tente [5]. »

Salomon, après avoir été le plus sage des hommes, est-il sauvé ou ne l'est-il pas ? Cette question seule excite dans l'âme une espèce de terreur. L'Écriture ne présente rien pour la résoudre. Elle parle de sa chute, mais ne dit pas qu'il ait fait pénitence ou qu'il n'en ait pas fait. Les docteurs juifs pensent généralement qu'il s'est converti. Les Pères de l'Église sont partagés là-dessus. Parmi les livres saints, il en est un qui paraît le fruit de son repentir : c'est l'Ec-

[1] 3. Reg., 11, 28-40. — [2] *Ibid.*, 11, 14-25. — [3] *Ibid.*, 11, 43. — [4] Pezron, *Antiquité des temps rétablie.* — [5] 1. Reg., 13, 1 et 2.

clésiaste ou le Prédicateur, dont voici les traits les plus significatifs.

« Vanité des vanités, a dit l'Ecclésiaste ; vanité des vanités, et tout est vanité ! Que revient-il à l'homme de tout le travail dans lequel il se consume sous le soleil ?... Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi d'Israël, et j'ai mis dans mon esprit de chercher et d'examiner avec sagesse tout ce qui se passe sous le ciel ;... et j'ai vu que tout est vanité et affliction d'esprit. Le pervers se corrige difficilement, et le nombre des insensés est infini... J'ai dit à mon cœur : Viens, je t'éprouverai dans les délices, et vois ce qu'il en est des biens, et voilà que cela aussi était vanité. J'ai dit au rire, folie ! et à la joie, illusion !... J'ai entassé l'or et l'argent, le revenu des rois et des provinces ; j'ai surpassé par mes richesses tous ceux qui ont été avant moi en Jérusalem, et la sagesse a habité avec moi. Et tout ce qu'ont désiré mes yeux, je le leur ai donné ; et je n'ai point défendu à mon cœur de goûter les voluptés et de se complaire dans tout ce que j'avais préparé. Et lorsque je me suis tourné vers l'ouvrage de mes mains, vers les travaux où je m'étais fatigué, voilà que tout était vanité et affliction d'esprit... Et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et alors sera le temps de toutes choses... Mon âme a parcouru toutes choses,... et j'ai trouvé que la femme est plus amère que la mort : c'est un rets de chasseurs, son cœur est un filet, ses mains des chaînes. J'ai rencontré un homme de bien entre mille ; mais sur un nombre égal de femmes, pas une seule... Jeune homme, sache que Dieu t'appellera en jugement. Bannis la colère de ton cœur et le mal de ta chair ; car l'adolescence et la volupté sont vaines. Souviens-toi de ton Créateur aux jours de ta jeunesse, avant que le temps de l'affliction arrive, avant que la poussière rentre dans la terre d'où elle est sortie, et que l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. Écoutons tous la fin de ce discours ; craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme ; et tout ce qui se fait, soit bien, soit mal, Dieu l'appellera en jugement [1]. »

Tout cela est encore bien loin du repentir plein de confiance et d'amour que le cœur contrit et humilié de David exhale dans les psaumes de la pénitence.

Parmi les livres canoniques, il en est un qui, dans les Bibles grecques, porte le titre de *Sagesse de Salomon*. Ce livre, connu dans les Bibles latines sous le nom seul de *Sagesse*, est de Salomon dans ce sens qu'il en contient et en développe la doctrine ; mais il paraît, au style, avoir été composé sous son nom par un écrivain postérieur. Il respire non-seulement l'éloquence savante des Grecs, mais encore

[1] Eccl. *Salomonis*.

leur goût pour la dialectique. On peut en conclure que l'auteur écrivait parmi eux et en quelque sorte pour eux. Ce ne sera donc pas une chose sans intérêt de voir quelles leçons pouvait y puiser ce peuple si renommé pour ses sages, et naturellement si curieux.

Le livre tout entier n'est, pour ainsi dire, que l'éloge de la sagesse, avec une prière pour la demander à Dieu et des exhortations à s'en rendre digne. Salomon, que l'auteur y fait parler, s'adresse principalement aux chefs des peuples. « Aimez la justice, vous qui jugez la terre. » Paraît ensuite le juste persécuté par les méchants. « Opprimons le juste pauvre, disent ceux-ci au milieu des plaisirs ; n'épargnons pas la veuve, ne respectons pas le vieillard aux cheveux blancs. Que notre force soit la loi de justice ; car ce qui est faible est convaincu par là seul de n'être bon à rien. Dressons des piéges au juste, parce qu'il nous est incommode, qu'il est contraire à nos œuvres ; parce qu'il nous reproche les violements de la loi et qu'il signale contre nous les vices de notre doctrine. Il assure avoir la science de Dieu, et il se nomme le fils de Dieu. Il s'est fait le détracteur de nos pensées mêmes. Il nous est odieux même à voir ; car sa vie n'est point semblable à celle des autres, et ses voies sont différentes. Il nous estime gens futiles, et il s'abstient de nos voies comme d'une souillure ; il appelle heureuse la fin des justes, et se vante d'avoir Dieu pour père. Voyons si ses paroles sont véritables, éprouvons ce qui lui arrivera, et nous verrons quelle sera sa fin. Car, s'il est le juste, fils de Dieu, Dieu prendra sa défense et le délivrera des mains de ses ennemis. Interrogeons-le par l'outrage et par le supplice, afin que nous connaissions sa douceur et que nous éprouvions sa patience. Condamnons-le à la mort la plus infâme ; car Dieu le regardera selon ses paroles [1]. »

Les chrétiens reconnaîtront ici sans peine le Juste par excellence.

Mais bientôt on voit le jugement : bientôt les justes, mis à mort, éprouvés comme l'or dans la fournaise, apparaissent brillants comme la flamme, jugeant les nations, dominant les peuples ; l'univers entier combat avec le Seigneur contre les insensés : l'iniquité des méchants fait de la terre une solitude, et la malice renverse le trône des puissants. « Écoutez donc, ô rois ! conclut de là l'auteur sacré ; instruisez-vous, vous qui jugez la terre. Prêtez l'oreille, vous qui contenez les multitudes et qui vous complaisez dans la foule des nations. La puissance vous a été donnée par le Seigneur, et la force par le Très-Haut, qui interrogera vos œuvres et scrutera vos pensées ; car, étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équi-

[1] Sap., 2.

tablement, vous n'avez pas gardé la loi de justice, et vous n'avez point marché selon la volonté de Dieu. Il vous apparaîtra formidable et soudain ; car un jugement très-rigoureux est réservé à ceux qui sont au-dessus. La miséricorde est accordée aux petits ; mais les puissants seront puissamment tourmentés. Celui qui est le maître de tout n'épargnera personne, ne respectera aucune grandeur, parce qu'il a fait le petit et le grand, et qu'il a également soin de tous. Mais aux plus grands est destiné le plus grand supplice. A vous donc, ô rois ! s'adressent mes discours, afin que vous appreniez la sagesse et que vous ne tombiez pas. Je dirai quelle est la sagesse et comment elle est née, et je ne vous en célerai pas les secrets ; mais je la rechercherai dès le commencement de sa nativité, et je mettrai en lumière sa science.

« Toutes les choses secrètes et ignorées, je les ai apprises, parce que la sagesse même, qui toutes les a faites, me les a enseignées. En elle est l'esprit d'intelligence, saint, unique, multiple, subtil, disert, mobile, sans tache, clair, doux, aimant le bien, pénétrant, irrésistible, bienfaisant, ami de l'homme, stable, infaillible, calme, qui peut tout, qui prévoit tout et qui pénètre tous les esprits intelligibles, purs et subtils. La sagesse est plus mobile qu'aucun mouvement, et elle atteint partout à cause de sa pureté ; elle est la vapeur de la vertu de Dieu, et une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant : c'est pourquoi rien de souillé n'est en elle. Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté. Quoique unique, elle peut tout ; et immuable en soi, elle renouvelle toutes choses, elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et elle fait les amis de Dieu et les prophètes [1]. »

La sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force, et dispose toutes choses avec douceur. C'est elle qui a formé le père du monde, le premier homme ; elle qui l'a tiré de son péché et lui a donné la force de dominer toutes choses. C'est pour s'être éloigné d'elle que Caïn commença ce long enchaînement de crimes qui amenèrent le déluge ; c'est elle qui, dans ce terrible baptême du genre humain, sauva le juste par un bois méprisable ; c'est elle qui, dans les temps que les nations conspiraient au mal, discerna le fidèle Abraham ; elle qui délivra Lot dans la destruction de la Pentapole ; elle qui protégea Jacob dans toutes ses voies ; elle qui descendit avec Joseph dans la prison et lui mit entre les mains le sceptre du royaume ; elle qui rendit Moïse formidable aux tyrans ; elle qui, par le ministère des éléments et des animaux, frappa l'Égypte qui les adorait ; elle qui en

[1] Sap., c. 7.

retira la nation sainte, la conduisit par la mer Rouge, la nourrit dans un désert inhabitable, lui donna la victoire sur ses ennemis; elle qui châtia les peuples de Chanaan, non d'un seul coup, mais peu à peu, pour leur laisser le temps de la pénitence, et montrer ainsi que la miséricorde doit tempérer la justice [1].

Il est encore parlé dans ce livre de l'origine de l'idolâtrie, de ses causes, de ses effets.

L'idolâtrie est en général adorer pour Dieu autre que lui. Le livre de la Sagesse nous y montre comme trois degrés : déification de la nature et de ses principaux phénomènes ; déification de l'homme et des choses humaines ; déification des animaux et des créatures inférieures. « Le feu, est-il dit d'abord, le vent, l'air subtil, la multitude des étoiles, l'abîme des eaux, le soleil, la lune : voilà les dieux que les hommes vains ont crus les arbitres du monde. » Ensuite : « Un père, plongé dans une douleur profonde, fit faire l'image de son fils qui lui avait été trop tôt ravi ; il commença à adorer comme dieu celui qui, comme homme, était mort auparavant, et il établit parmi ses serviteurs son culte et des sacrifices. Par la suite, cette coutume impie prévalut, l'erreur fut observée comme une loi, et les idoles furent adorées par l'ordre des tyrans. Les sujets éloignés de leur roi, ne pouvant lui rendre hommage en personne, faisaient venir son portrait du lieu de son séjour, et l'exposaient en public, pour flatter par ce culte, comme présent, celui qui vivait loin d'eux. Le talent admirable des sculpteurs augmenta encore beaucoup ce respect dans les ignorants. Chacun d'eux, voulant plaire à celui qui l'employait, épuisa tout son art pour présenter une image achevée. Et la foule, surprise par la beauté de l'ouvrage, appela un dieu celui qu'un peu auparavant elle avait honoré comme un homme [2]. » Enfin « les ennemis de votre peuple, ô notre Dieu ! adorent jusqu'aux plus vils des animaux, qui, comparés aux autres bêtes sans raison, sont encore au-dessous d'elles [3]. »

Comme toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse, pour bien comprendre l'idolâtrie, il faut nous rappeler les vérités dont elle est l'abus.

Dieu est celui qui est ; ce qui n'est pas lui, n'est point, à proprement parler. Dieu est père, produisant dès toujours un autre lui-même qui est son Fils, son Verbe, sa parole, sa raison, sa sagesse, et avec ce Fils, un autre eux-mêmes qui est leur Saint-Esprit, leur mutuel amour. « Qui est monté au ciel et qui en est descendu ? demande Salomon ; qui a renfermé les vents dans sa main ? qui a ras-

[1] Sap., c. 7, 8, 9, 10 et 11. — [2] *Ibid.*, c. 14. — [3] *Ibid.*, c. 15, 18.

semblé les eaux comme dans un vêtement ? qui a fait les bornes de la terre ? quel est son nom et quel est le nom de son fils ? le sais-tu[1] ? » Et encore : « L'Esprit du Seigneur remplit l'univers, et, contenant tout, il entend tout[2]. »

Dieu, un et trine en soi, a produit au dehors des êtres qui sont de lui, en lui, par lui, et cependant ne sont pas lui ; l'ensemble de ces êtres s'appelle nature, univers. Les plus parfaits, l'ange et l'homme, étant formés à l'image de Dieu, sont quelquefois appelés dieux en l'Écriture. Les premiers y apparaissent une multitude innombrable, entourant le trône de Dieu, exécutant ses ordres, et, sous lui, gouvernant et portant le monde[3]. « Quand Dieu créa les purs esprits, dit Bossuet, autant qu'il leur donna de part à son intelligence, autant leur en donna-t-il à son pouvoir ; et, en les soumettant à sa volonté, il voulut, pour l'ordre du monde, que les natures corporelles et inférieures fussent soumises à la leur, selon les bornes qu'il avait prescrites. Ainsi le monde sensible fut assujetti, à sa manière, au monde spirituel et intellectuel ; et Dieu fit ce pacte avec la nature corporelle, qu'elle serait mue à la volonté des anges, autant que la volonté des anges, en cela conforme à celle de Dieu, la déterminerait à certains effets. Concevons donc que Dieu, moteur souverain de toute la nature corporelle, ou la meut, ou la contient dans une certaine étendue, à la volonté des anges. Parmi les esprits bienheureux, il y en a qui sont appelés des vertus, dont il est écrit : *Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur* ; *bénissez le Seigneur, vous* (qu'il appelle) *ses vertus ou ses puissances*. Et encore : *Anges du Seigneur, louez le Seigneur ; vertus du Seigneur, louez le Seigneur*[4]. C'est peut-être de ces vertus ou de ces puissances qu'il est écrit : *Dieu, sous qui se courbent ceux qui portent le monde*[5]. Et, quoi qu'il en soit, nous voyons dans toutes ces paroles une espèce de présidence de la nature spirituelle sur la corporelle[6]. » Aussi voit-on, dans l'Écriture, l'ange du soleil, l'ange de la terre, l'ange des eaux, l'ange du feu, l'ange des Juifs, l'ange des Perses, l'ange des Grecs, l'ange de chaque homme, de chaque enfant[7]. On y voit les anges apostats tombant du ciel, répandus dans les airs, séduisant la terre, punis et punissant dans les enfers. On y voit les hommes justes, participant à la gloire et à la puissance de Dieu, assis avec lui sur des trônes, régnant avec lui sur les nations, jugeant avec lui la grande Babylone, Rome païenne.

On y voit, dans l'Écriture, soit Dieu, soit en son nom ses anges

[1] Prov., 30, 4. — [2] Sap., 1, 7. — [3] Job., 9, 12. — [4] Ps. 102, 20. Dan., 3, 58. — [5] Job, 9, 13. — [6] Bossuet, *Élév.* 5. de la 23. sem. — [7] Apoc., 14, 18 ; 16, 5 ; 19, 17. Dan., 10, 13 ; 12, 1. Matth., 18.

apparaissant à l'homme sous des formes sensibles, sous la figure d'un voyageur, dans un buisson ardent, dans une nuée, dans les foudres et les éclairs, dans une flamme, dans un souffle léger, dans une lumière plus éclatante que le soleil. On y voit les patriarches consacrer le lieu ou la mémoire de ces événements par un autel, par un bocage, par une pierre arrosée d'huile, par un tabernacle, par une arche, par un temple qui devenaient des objets de culte public. On y voit enfin le Fils de Dieu, devenu le Fils de l'homme, naître, vivre et mourir, s'appeler la lumière, la voie, la vérité, la vie; appelé par ses disciples le soleil de la cité sainte, un feu dévorant, l'agneau immolé dès l'origine du monde; on l'y voit prenant la forme du pain et du vin, se donnant tout entier à chacun de nous, nous faisant ainsi la chair de sa chair, l'os de ses os, pour devenir un jour toutes choses en nous tous.

Que maintenant on conçoive en Dieu une pluralité de personnes, la paternité dans l'une, la filiation dans l'autre, la production d'une troisième par les deux premières, on sera dans la vérité catholique. Mais qu'il est facile d'abuser de cette vérité, en se représentant les personnes divines non-seulement comme distinctes, mais comme séparées; en se représentant cette génération, cette production ineffable, d'une façon humaine et charnelle!

Que l'on admire l'univers comme quelque chose de divin, comme un temple que Dieu s'est bâti et qu'il habite, comme un vêtement dont il s'enveloppe pour tempérer à nos yeux sa splendeur inaccessible; que, dans cette pensée, l'on invite toutes les parties de ce magnifique ensemble, le soleil, la lune, les étoiles, la terre, les montagnes, les nuées, le feu, le vent, les arbres, les animaux, les hommes, les anges, à bénir le Seigneur; David l'a fait, les chrétiens le font tous les jours avec David. Mais qu'il est facile à l'homme, dominé par les sens, de s'arrêter à ce qui paraît, au temple, au vêtement!

Que l'on révère, que l'on invoque comme des ministres de Dieu, l'ange du soleil, l'ange de la terre, l'ange du feu, l'ange des eaux, l'ange d'une nation, l'ange d'une personne; qu'on les appelle dieux au même sens que l'Écriture, voilà ce qui est permis; mais les honorer à l'égal de Dieu, au-dessus de Dieu, à la place de Dieu dont ils sont les ministres, les honorer ainsi, eux d'abord, et ensuite, à leur place, les éléments auxquels ils président, c'est une altération coupable.

On doit respecter comme les ministres de Dieu, pour le bien, ceux qu'il a revêtus de sa puissance sur la terre; on peut même leur dire : *Vous êtes des dieux et les fils du Très-Haut*. Mais au lieu d'ajouter avec le Seigneur : *Cependant vous mourrez comme le dernier*

*des hommes*[1], la crainte, la flatterie, la politique leur diront : Non, vous ne mourrez point, vous serez vraiment des dieux ; elles leur diront : Votre divinité, votre éternité ; elles dresseront des autels, des temples à un Jules-César et même à un Néron ; un roi de Babylone défendra qu'on adore d'autre dieu que lui ; un Caligula se décrétera à lui-même des temples, des autels, des pontifes, des sacrifices.

Que l'on conserve le souvenir des morts, que l'on prie pour eux, que l'on rende un culte à ceux dont Dieu a manifesté la sainteté et la gloire, cela est bon et juste ; parce qu'il est juste et bon de glorifier Dieu dans ses Saints. Mais on fera de cette vérité le plus horrible abus : chacun voudra diviniser ses morts ; de leurs empereurs morts ou tués, les Romains feront autant de dieux ; Cicéron, ayant perdu sa jeune fille, lui décernera les honneurs de la divinité ; Marc-Aurèle, ayant perdu sa prostituée de femme, en fait la déesse des nouveaux époux.

Que l'on consacre par un monument les lieux où le Très-Haut a opéré quelque merveille, que l'on en fasse le but d'un voyage pieux : les patriarches l'ont fait : Jacob érige une pierre, l'arrose d'huile, nomme l'endroit Béthel, ou maison de Dieu, parce que l'Éternel lui était apparu là ; les enfants d'Israël y vont en pèlerinage. Mais combien la superstition païenne abuse d'une chose aussi naturelle ! Partout elle érige de ces pierres, elle en nomme Béthel sans savoir pourquoi ; ces statues informes deviennent pour elle les premières idoles ; la sculpture et la peinture ajoutent à l'erreur une nouvelle séduction.

Qu'un père offre à Dieu ses enfants, comme la mère de Samuël ; qu'il offre pour eux des sacrifices, comme Job ; qu'il soit prêt, comme Abraham, à sacrifier jusqu'à son fils unique, si Dieu, qui lui-même immole le sien pour le salut de nous tous, lui en fait le commandement : tout cela est dans l'ordre. Mais combien n'abusent point d'une pensée aussi juste, aussi élevée, les Chananéens et leurs descendants, les Carthaginois, quand ils brûlent, quand ils égorgent leurs enfants en l'honneur de Moloch ou Saturne.

Que, dans le désir de la rédemption promise au genre humain, l'on hâte par ses vœux l'incarnation de Dieu le Fils ; que, dans les sauveurs figuratifs, Abel, Noé, Job, Isaac, Joseph, Moïse, Josué, David, Salomon, la foi, l'espérance, l'amour contemplent d'avance le Sauveur final ; les prophètes, les saints de l'Ancien Testament le faisaient. Mais l'imagination de l'Inde, outrant ces sentiments de l'an-

[1] Ps. 81, 6 et 7.

tique piété, chantera par d'immenses épopées plusieurs incarnations du Dieu sauveur. Les Indiens du Thibet, allant encore plus loin, diront que le Dieu médiateur s'incarne successivement et sans interruption dans la personne de leur grand prêtre ou Dalaï-Lama, que pour cela ils adorent comme un dieu.

Voilà comme toute erreur est fondée sur une vérité dont on abuse.

Deux causes principales inclinent l'homme à ce criminel abus : son penchant vers la créature, et puis l'instigation de l'esprit de ténèbres. L'homme, dans son premier état, aspirait comme naturellement vers Dieu et attirait dans cette direction la nature dont il était roi. Par son péché, l'homme s'étant éloigné de Dieu, fut asservi aux sens et à la chair. De là ce secret penchant à matérialiser Dieu et à déifier la matière, qui a produit l'idolâtrie. L'on sait, en outre, qui a poussé l'homme à cette première chute, et qui le pousse jusqu'au fond de l'abîme : c'est l'ennemi de Dieu et de l'homme, dont l'existence est avérée par toutes les traditions, et dont le nom de Satan, *adversaire, ennemi*, était connu des païens mêmes.

« Le péché de Satan, dit un des plus graves docteurs, a été une insupportable arrogance, suivant ce qui est écrit en Job, que « c'est lui qui domine sur tous les enfants d'orgueil [1]. » Or, le propre de l'orgueil, c'est de s'attribuer tout à soi-même, et par là les superbes se font eux-mêmes leurs dieux, secouant le joug de l'autorité souveraine. C'est pourquoi le diable, s'étant enflé par une arrogance extraordinaire, les Écritures ont dit qu'il avait affecté la divinité. Je monterai, dit-il, et placerai mon trône au-dessus des astres : et je serai semblable au Très-Haut [2]. Mais Dieu, qui résiste aux superbes, voyant ses pensées arrogantes, et que son esprit, emporté d'une téméraire complaisance en ses propres perfections, ne pouvait plus se tenir dans les sentiments d'une créature, du souffle de sa bouche le précipita au fond des abîmes. Il tomba du ciel ainsi qu'un éclair, frémissant d'une furieuse colère ; et assemblant avec lui tous les compagnons de son insolente entreprise, il conspira avec eux de soulever contre Dieu toutes les créatures. Mais non content de les soulever, il conçut dès lors l'insolent dessein de soumettre tout le monde à sa tyrannie; et voyant que Dieu, par sa providence, avait rangé toutes les créatures sous l'obéissance de l'homme, il l'attaque au milieu de ce jardin de délices où il vivait si heureusement dans son innocence, il tâche de lui inspirer ce même orgueil dont il était possédé, et, à notre malheur, chrétiens, il réus-

[1] Job, 41, 25. — [2] Is., 14, 13.

sit comme vous le savez. Ainsi, selon la maxime de l'Évangile, l'homme, étant dompté par le diable, devint incontinent son esclave : *A quo enim quis superatus est, hujus et servus est* [1]; et le monarque du monde étant surmonté par ce superbe vainqueur, tout le monde passa sous ses lois. Enflé de ce bon succès et n'oubliant pas son premier dessein de s'égaler à la nature divine, il se déclare ouvertement le rival de Dieu ; et, tâchant de se revêtir de la majesté divine, comme il n'est pas en son pouvoir de faire de nouvelles créatures pour les opposer à son maître, que fait-il? « Du moins il adultère tous les ouvrages de Dieu, dit le grave Tertullien [2], il apprend aux hommes à en corrompre l'usage ; et les astres, et les éléments, et les plantes, et les animaux, il tourne tout en idolâtrie ; » il abolit la connaissance de Dieu et, par toute l'étendue de la terre, il se fait adorer en sa place, suivant ce que dit le prophète : Les dieux des nations, ce sont les démons [3]. C'est pourquoi le Fils de Dieu l'appelle *le prince de ce monde* [4], et l'Apôtre, *le gouverneur des ténèbres* [5]; et ailleurs, avec plus d'énergie, *le dieu de ce siècle* [6].

« J'apprends aussi de Tertullien, que non-seulement les démons se faisaient présenter devant leurs idoles des vœux et des sacrifices, le propre tribut de Dieu, mais qu'ils les faisaient parer des robes et des ornements dont se revêtaient les magistrats, et porter devant eux les faisceaux et les bâtons d'ordonnance, et les autres marques d'autorité publique, parce qu'en effet, dit ce grand personnage, les démons sont les magistrats du siècle [7]. Et à quelle insolence ne s'est point porté ce rival de Dieu ! Il a toujours affecté de faire ce que Dieu faisait, non pour se rapprocher en quelque sorte de sa sainteté, c'est sa capitale ennemie, mais comme un sujet rebelle, qui, par mépris ou par insolence, affecte la même pompe que son souverain. Dieu a ses vierges qui lui sont consacrées; et le diable n'a-t-il pas eu ses vestales? N'a-t-il pas eu ses autels et ses temples, ses mystères et ses sacrifices, et les ministres de ses impures cérémonies, qu'il a rendues, autant qu'il a pu, semblables à celles de Dieu? Pour quelle raison? Parce qu'il est jaloux de Dieu et veut paraître en tout son égal. Dieu, dans la nouvelle alliance, régénère les enfants par l'eau du baptême, et le diable faisait semblant de vouloir expier leurs crimes par diverses aspersions; il promettait aux siens une régénération, comme le rapporte Tertullien [8]; et il se voit encore quelques monuments publics où ce terme est employé dans ses profanes mystères. L'Esprit

[1] 2. Pet., 11, 19. — [2] *De Idol.*, n. 4. *De Spect.*, n. 2. — [3] Ps. 95, 5. — [4] Joan., 14, 30. — [5] Eph., 6, 12. — [6] 2. Cor., 4, 4. — [7] *De Idol.*, n. 18. — [8] *De Bapt.*, n. 5.

de Dieu, au commencement, était porté sur les eaux; et le diable, dit Tertullien [1], se plaît à se reposer dans les eaux, dans les fontaines cachées, et dans les lacs, et dans les ruisseaux souterrains. Et l'Église de l'antiquité, étant imbue de cette créance, nous a laissé cette forme que nous observons encore aujourd'hui, d'exorciser les eaux baptismales. Dieu, par son immensité, remplit le ciel et la terre; le diable, par ses anges impurs, occupe autant qu'il peut toutes les créatures [2]. Et de là vient cette coutume des premiers chrétiens, de les purger et de les sanctifier par le signe de la croix, comme par une espèce de saint exorcisme.

« Ce lui est, à la vérité, un sujet d'une douleur enragée, de ce qu'il voit que toutes ses entreprises sont vaines, et que bien loin de pouvoir parvenir à égaler la nature divine, comme il l'avait témérairement projeté, il faut qu'il ploie, malgré qu'il en ait, sous la main toute-puissante de Dieu; mais il ne se désiste pas pour cela de sa fureur obstinée : au contraire, considérant que la majesté de Dieu est inaccessible à sa colère, il décharge sur nous, qui en sommes les images vivantes, toute l'impétuosité de sa rage : comme on voit un ennemi impuissant, qui, ne pouvant atteindre celui qu'il poursuit, repaît en quelque façon son esprit d'une vaine imagination de vengeance en déchirant sa peinture. Ainsi en est-il de Satan : il remue le ciel et la terre pour susciter des ennemis à Dieu, parmi les hommes qui sont ses enfants; il tâche de les engager tous dans son audacieuse et téméraire rébellion, pour les faire compagnons de ses erreurs et de ses tourments. Il croit par là se venger de Dieu. Comme il n'ignore pas qu'il n'y a point pour lui de ressource, il n'est plus capable que de cette maligne joie qui revient à un méchant d'avoir des complices, et à un esprit mal fait de voir des malheureux et des affligés. Furieux et désespéré, il ne songe plus qu'à tout perdre après s'être perdu lui-même, et à envelopper tout le monde avec lui dans une commune ruine.

« Vous vous imaginez peut-être que, s'il est si audacieux, il vous attaquera par la force ouverte; ah! qu'il n'en est pas de la sorte. Il est vrai, c'est l'ordinaire des orgueilleux d'exercer ouvertement leurs inimitiés; mais l'inimitié de Satan n'est pas d'une nature vulgaire : elle est mêlée d'une noire envie qui le ronge éternellement. Il ne peut souffrir que nous vivions dans l'espérance de la félicité qu'il a perdue, que Dieu, par sa grâce, nous égale aux anges, que son Fils se soit revêtu d'une chair humaine pour nous faire des hommes divins. Il enrage quand il considère que les serviteurs de Jésus, hommes mi-

[1] *De Bapt.*, n. 5. — [2] *De Spect.*, n. 8.

sérables et pécheurs, assis dans les trônes augustes, le jugeront à la fin des siècles avec les anges ses sectateurs. Cette envie le brûle plus que ses flammes. C'est ce qui lui fait embrasser les fraudes et les tromperies, parce que l'envie, comme vous savez, est une passion froide et obscure qui ne parvient à ses fins que par de secrètes menées; et c'est par là que Satan est infiniment redoutable : ses finesses sont plus à craindre que ses violences. De même qu'une vapeur pestilente se coule au milieu des airs, et, imperceptible à nos sens, insinue son venin dans nos cœurs, ainsi cet esprit malin, par une subtile et insensible contagion, corrompt la pureté de nos âmes. Nous ne nous apercevons pas qu'il agisse en nous, parce qu'il suit le courant de nos inclinations. Il nous pousse et nous précipite du côté qu'il nous voit pencher; il ne cesse d'enflammer nos premiers désirs jusqu'à tant que, par ses suggestions, il les fasse croître en passions violentes. Si nous avons commencé à aimer, de fous il nous rend furieux; si l'avarice nous inquiète, il nous représente un avenir toujours incertain, il étonne notre âme timide par des objets de famine et de guerre. Sa malice est spirituelle et ingénieuse, il trompe les plus déliés. Sa haine désespérée et sa longue expérience le rendent de plus en plus inventif; il se change en toutes sortes de formes; et cet esprit si beau, orné de tant de connaissances si ravissantes, parmi tant de merveilleuses conceptions, n'estime et ne chérit que celles qui lui servent à renverser l'homme.

« Voulez-vous, pour une plus ample confirmation, que je vous fasse voir en raccourci dans notre Évangile tout ce que je viens de vous dire? Il transporte le Fils de Dieu sur le pinacle du temple; il lui représente en un seul instant tous les royaumes de la terre. Qui n'admirerait sa puissance? et le Fils de Dieu le permet de la sorte, afin que nous comprenions ce qu'il pourrait faire sur nous si Dieu nous abandonnait à sa violence. Jugez de sa haine et de son orgueil tout ensemble, par le conseil qu'il donne à notre Sauveur de se prosterner à ses pieds et de l'adorer; conseil pernicieux et insolence inouïe. D'ailleurs, pouvait-il prendre un dessein plus plausible à l'égard de Notre-Seigneur, que de le tenter de gourmandise après un jeûne de quarante jours, et de vaine gloire après une action d'une patience héroïque? Ce sont ses finesses et ses artifices. Mais ce qui nous paraît plus évidemment, est son opiniâtreté. Surmonté par trois fois, il ne peut encore perdre courage; *il le laisse*, dit le texte sacré, *pour un temps* [1]; non point fatigué ni désespérant de le vaincre, mais attendant une heure plus propre et une occasion plus pressante. O Dieu!

[1] Luc, 4, 13.

que dirons-nous ici, chrétiens? si une résistance si vigoureuse ne ralentit pas sa fureur, quand pourrons-nous espérer de trêve avec lui ? Et si la guerre est continuelle, si cet ennemi irréconciliable veille sans cesse à notre ruine, comment pourrons-nous résister, faibles et impuissants que nous sommes? Toutefois, fidèles, ne le craignons pas. Cet ennemi redoutable, il redoute lui-même les chrétiens; il tremble au seul nom de Jésus; et, malgré son orgueil et son arrogance, il est forcé, par une secrète vertu, de respecter ceux qui portent sa marque [1]. »

Voilà comme dépeint Satan et son empire, un des plus puissants génies qui aient paru sur la terre. Nous citons les paroles de Bossuet, parce que la vérité qu'il développe est nécessaire pour bien comprendre l'histoire des choses divines et humaines. Il ne fait d'ailleurs que résumer la croyance des premiers chrétiens, comme on le voit par le fait qu'il rappelle.

« Le grave Tertullien, dans ce merveilleux apologétique qu'il a fait pour la religion chrétienne, avance une proposition bien hardie aux juges de l'empire romain, qui procédaient contre les chrétiens avec une telle inhumanité. Après leur avoir reproché que tous leurs dieux c'étaient des démons, il leur donne le moyen de s'en éclaircir par une expérience bien convaincante. Que l'on produise, dit-il, devant vos tribunaux, je ne veux pas que ce soit une chose cachée; devant vos tribunaux et à la face de tout le monde, que l'on produise un homme notoirement possédé du diable; il dit notoirement possédé, et que ce soit une chose constante; après, que l'on fasse venir quelque fidèle; qu'il commande à cet esprit de parler; s'il ne vous dit pas tout ouvertement ce qu'il est, s'il n'avoue publiquement que lui et ses compagnons sont les dieux que vous adorez; si, dis-je, il n'avoue ces choses, n'osant mentir à un chrétien : là même, sans différer, sans aucune nouvelle procédure, faites mourir ce chrétien impudent qui n'aura pu soutenir par l'effet une promesse si extraordinaire [2]. »

Il y a donc, en l'idolâtrie, abus de la vérité, déification de la créature, erreur ou chose qui n'est pas; mais l'artisan de cette erreur, le créateur de ce monde d'illusions, est Satan : c'est donc à lui que se rapportaient en un sens les adorations que rendaient les hommes à ces dieux qui n'étaient pas. Aussi l'Apôtre des nations, après avoir enseigné qu'une idole n'est rien en ce monde, dit-il cependant : « Fuyez l'idolâtrie. Quoi donc? Est-ce que je dis que ce qui a été immolé aux idoles ait quelque vertu, ou que l'idole soit quelque chose? Non; mais je dis que ce que les nations immolent, c'est aux démons

[1] Bossuet, 1. *Sermon sur les Démons.* — [2] *Ibid.*

qu'ils l'immolent et non pas à Dieu. Or, je ne veux pas que vous ayez aucune société avec les démons. Vous ne pouvez pas boire la coupe du Seigneur et la coupe des démons ; vous ne pouvez point participer à la table du Seigneur et à la table des démons [1]. »

Cependant, malgré toutes ses finesses, Satan n'a pu faire que son œuvre ne portât point les caractères de l'erreur, la nouveauté, les variations, la discordance. Avec toutes ses finesses, Satan n'a pu faire que la religion catholique ne portât pas, elle seule, les caractères de la vérité, l'antiquité, la perpétuité, l'accord.

« Quelle consolation aux enfants de Dieu ! s'écrie justement Bossuet ; mais quelle conviction de la vérité, quand ils voient que d'Innocent XI (actuellement Pie IX), qui remplit aujourd'hui si dignement le premier siége de l'Église, on remonte sans interruption jusqu'à saint Pierre, établi par Jésus-Christ prince des apôtres ; d'où, en reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse ; de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde ! quelle suite, quelle tradition, quel enchaînement merveilleux ! Si notre esprit, naturellement incertain, et devenu par ses incertitudes le jouet de ses propres raisonnements, a besoin, dans les questions où il y va du salut, d'être fixé et déterminé par quelque autorité certaine, quelle plus grande autorité que celle de l'Église catholique, qui réunit en elle-même toute l'autorité des siècles passés et les anciennes traditions du genre humain jusqu'à sa première origine ?

« Ainsi la société que Jésus-Christ, attendu durant tous les siècles passés, a enfin fondée sur la pierre, et où saint Pierre et ses successeurs doivent présider par ses ordres, se justifie elle-même par sa propre suite, et porte dans son éternelle durée le caractère de la main de Dieu.

« C'est aussi cette succession que nulle hérésie, nulle secte, nulle autre société que la seule Église de Dieu n'a pu se donner. Les fausses religions ont pu imiter l'Église en disant, comme elle, que c'est Dieu qui les a fondées ; mais ce discours en leur bouche n'est qu'un discours en l'air ; car si Dieu a créé le genre humain, si, le créant à son image, il n'a jamais dédaigné de lui enseigner le moyen de le servir et de lui plaire, toute secte qui ne montre pas sa succession depuis l'origine du monde, n'est pas de Dieu.

« Ici tombent aux pieds de l'Église toutes les sociétés et toutes les sectes que les hommes ont établies au dedans ou au dehors du christianisme... Nul ne peut changer les siècles passés, ni se donner des

[1] 1. Cor., 10.

prédécesseurs, ou faire qu'il les ait trouvés en possession. La seule Église catholique remplit tous les siècles précédents par une suite qui ne lui peut être contestée. La loi vient au-devant de l'Évangile; la succession de Moïse et des patriarches ne fait qu'une même suite avec celle de Jésus-Christ : être attendu, venir, être reconnu par une postérité qui dure autant que le monde, c'est le caractère du Messie en qui nous croyons. « Jésus-Christ est aujourd'hui, il était hier, et il est aux siècles des siècles [1]. »

Pour l'idolâtrie, ainsi que pour toutes les sectes quelconques, c'est tout différent. « Les idoles n'étaient point au commencement, dit le livre de la Sagesse, et elles ne seront pas toujours. C'est par la vanité des hommes qu'elles sont entrées dans le monde; c'est pourquoi on en verra bientôt la fin [2]. » C'est une nouveauté passagère pour l'Église catholique, qui embrasse tous les siècles. Elle a été introduite par l'oubli de la croyance catholique, dit le martyr saint Justin [3]. Aussi saint Épiphane et saint Jean Damascène la classent-ils parmi les premières hérésies. Saint Cyrille d'Alexandrie fait voir à l'empereur Julien qu'elle était inconnue durant les trente premiers siècles du monde [4]. Ce Père suit le calcul des Septante. Saint Justin, et avec lui saint Théophile d'Antioche, Tatien, Clément d'Alexandrie, et généralement tous les premiers apologistes montrent, en particulier aux Grecs, que les dieux de la Grèce sont postérieurs à Moïse. Ils fixent l'époque de leur naissance, de leur vie et de leur mort.

A la nouveauté joignez la discordance. « Une preuve de l'impiété des idolâtres, dit saint Athanase, c'est que leur croyance touchant les idoles n'est point d'accord avec elle-même. Car si ce sont des dieux, comme ils prétendent, lequel faut-il préférer à l'autre? lesquels faut-il croire de plus d'autorité? afin qu'on puisse adorer en sûreté quelqu'un, et qu'on n'hésite point dans la connaissance de la divinité. En effet, les mêmes ne sont pas nommés dieux chez tous; mais autant il y a de nations, autant on forge d'espèces de dieux différentes. Il est même tels pays où la même contrée, la même ville est divisée d'avec elle-même touchant la superstition des idoles. Les Phéniciens ne connaissent pas ceux que les Égyptiens ont nommés dieux; les Égyptiens n'adorent pas les mêmes idoles que les Phéniciens; les Scythes ne reçoivent pas les dieux des Perses, ni les Perses ceux des Syriens. Les Pélasges repoussent les dieux des Thraces, les Thraces ne connaissent pas ceux des Thébains; les Indiens diffèrent d'avec les Arabes, les Arabes d'avec les Éthiopiens, les Éthiopiens d'avec eux-

[1] *Disc. sur l'Hist. univ.*, 2. part., ch. 31. Hebr., 13, 8. — [2] Sap., 14, 13. — [3] *De Monarchiâ*, n. 1. — [4] *Contra Julian.*, l. 3, *obj. ultima.*

mêmes au sujet des idoles ; les Syriens ne rendent aucun culte aux dieux des Ciliciens ; les peuples de Cappadoce donnent ce nom de dieux à d'autres, les Bithyniens à d'autres encore, et les Arméniens s'en forment de tout différents. Que faut-il de plus ? Ceux qui habitent les continents adorent d'autres dieux que ceux qui habitent les îles ; les insulaires, d'autres dieux que les habitants des continents. En somme, chaque ville, chaque bourgade, ignorant les dieux du voisinage, préfère les siens et ne répute dieux que ceux-là. Quant aux abominations de l'Égypte, il n'est pas nécessaire d'en parler ; car il est manifeste à tous les yeux que les villes y ont des cultes contraires et ennemis entre eux, et que toujours les voisins y prennent à tâche d'adorer l'opposé de ce que leurs voisins adorent. Ainsi le crocodile, adoré comme dieu chez les uns, est regardé chez les autres comme une horreur ; le lion, révéré comme une divinité par ceux-ci, non-seulement n'est point adoré par les voisins, mais quand ils peuvent le rencontrer, ils le tuent comme une bête ; le poisson, divinisé chez les uns, est pris à l'hameçon chez les autres pour servir de nourriture. De là, parmi eux, des guerres, des séditions, des meurtres. Et, en général, la croyance et le culte de toutes les nations idolâtres sont différents, et les mêmes choses ne se trouvent pas chez les mêmes. — Cela n'est pas une petite preuve qu'au fond ils sont sans Dieu. En effet, les dieux étant en grand nombre et différents suivant les villes et les cantons, et l'un détruisant le dieu de l'autre, tous sont détruits partous [1]. »

A travers ce chaos ténébreux d'opinions discordantes, luisait néanmoins toujours, avec plus ou moins d'éclat, une notion commune du vrai Dieu ; car, malgré toute sa rage et sa malice, Satan n'a pu faire que le vrai Dieu ne fût connu partout et toujours, même des idolâtres. Leur crime a été que, connaissant Dieu, ils ne le glorifièrent pas comme Dieu [2]. C'est saint Paul qui nous l'apprend. Aussi tous les premiers Pères de l'Église prouvent-ils aux païens l'unité du Dieu véritable, non-seulement par le témoignage de leurs poëtes et de leurs philosophes, mais encore par le commun langage du vulgaire. Il y a plus : lorsqu'il s'éleva des hérétiques qui enseignèrent deux principes ou deux dieux indépendants et éternels, des Pères leur opposaient le sentiment unanime du genre humain. Ainsi, saint Irénée établit contre les Valentiniens l'unité et la souveraineté du Dieu créateur, par le témoignage de tous les hommes, en particulier des gentils ; car ceux-ci, dit-il, tout en servant la créature et ceux qui ne sont pas dieux, plutôt que le Créateur, attribuent néanmoins le premier rang de la divinité au Dieu créateur de cet univers [3]. Saint Au-

[1] Athan., *Cont. gentes.* — [2] Rom., 1, 20 et 21. — [3] Iren., *Adv. hæres.*, l. 2, c. 9.

gustin dit en général : « Telle est la force de la vraie Divinité, qu'elle ne peut être entièrement cachée à la créature raisonnable usant déjà de la raison ; car excepté un petit nombre en qui la nature est par trop dépravée, tout le genre humain confesse Dieu auteur de ce monde. En tant donc qu'il a fait le monde, dont les principales parties sont le ciel et la terre, il est le Dieu connu de toutes les nations, même avant qu'elles fussent imbues de la loi du Christ ; mais en tant qu'il ne doit pas être injurieusement adoré avec les faux dieux, il est le Dieu connu dans la Judée [1]. »

A la vérité, il est d'autres Pères et d'autres textes de l'Écriture qui disent ou supposent que les païens ne connaissaient pas le vrai Dieu ; mais, avec un peu d'attention tout se concilie. Quand on compare l'Écriture avec l'Écriture, les Pères avec les Pères, on voit qu'il faut distinguer dans la connaissance de Dieu comme quatre degrés : 1° la connaissance des gentils ; 2° la connaissance des Juifs ; 3° la connaissance des chrétiens ; 4° la connaissance des saints dans le ciel. La première est ignorance, comparativement à la seconde ; la seconde, comparativement à la troisième ; la troisième, comparativement à la quatrième. Ainsi, dans son épître aux Romains, saint Paul a pu dire en général de tous les gentils, et particulièrement des plus savants d'entre eux, qu'ils étaient inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu [2] ; et puis dire, dans son épître aux Thessaloniciens, que les gentils ou les nations ignorent Dieu [3]. Ainsi le Sauveur dit à la Samaritaine : « Vous adorez ce que vous ne savez pas ; nous adorons ce que nous savons, parce que le salut vient des Juifs [4]. » — Aux Juifs : « C'est mon Père qui me glorifie, lui que vous dites qui est votre Dieu, et vous ne le connaissez pas ; mais moi je le connais, et si je disais que je ne le sais pas, je serais semblable à vous, menteur. Mais je le sais et je garde sa parole [5]. » — A ses apôtres, en parlant des Juifs : « Ils vous feront ces choses, parce qu'ils n'ont connu ni mon Père ni moi [6]. » — De ses apôtres, en parlant à son Père : « J'ai manifesté votre nom aux hommes que vous m'avez donnés du monde ; je leur ai fait connaître votre nom et je le leur ferai connaître encore [7]. » Enfin saint Paul dira, du don même de la science, miraculeusement communiqué par l'Esprit-Saint : « La science même sera détruite ; car nous connaissons en partie, et en partie nous prophétisons. Mais lorsque sera venu ce qui est parfait, alors s'évanouira ce qui est partiel. Lorsque j'étais enfant, je parlais en enfant, je jugeais en enfant, je raisonnais en enfant ; mais quand je suis devenu

[1] *In Evang. Joan., cap.*, 17, n. 4. — [2] Rom., 1, 21. — [3] 1. Thess., 4, 5. — [4] Joan., 4, 21. — [5] *Ibid.*, 8, 54 et 55. — [6] *Ibid.*, 16, 3. — [7] *Ibid.*, 17, 6 et 26.

homme, j'ai mis dehors ce qui était de l'enfant. Nous voyons maintenant par un miroir en énigme ; mais alors nous verrons face à face. Maintenant je connais en partie ; mais alors je connaîtrai comme je suis connu [1]. »

Tout se concilie de cette manière, et l'Écriture avec l'Écriture, et les Pères avec les Pères. Dieu est bon, même envers les gentils : quoiqu'il le soit plus envers les Juifs, plus encore envers les chrétiens, et qu'il le soit de toute sa bonté envers les Saints dans le ciel. Tout doit bénir sa miséricorde, et les gentils auxquels il ne refuse pas le premier degré de sa connaissance, et les Juifs qu'il élève à la seconde, et les chrétiens qu'il élève à la troisième, et les Saints qu'il transforme dans les splendeurs de la quatrième. « Louez le Seigneur, toutes les nations ; louez-le, tous les peuples, parce que sa miséricorde s'est affermie sur nous, et la vérité du Seigneur demeure à jamais [2]. »

L'idolâtrie n'empêchait donc point de connaître le vrai Dieu ; elle n'empêchait pas même de l'adorer. Nous le voyons par l'exemple de Salomon même, nous le voyons par l'exemple des Israélites adorant à la fois et Jéhova et Baal. « C'est ignorer les premiers principes de la théologie, dit Bossuet, que de ne pas vouloir entendre que l'idolâtrie adorait tout, et le vrai Dieu comme les autres [3]. » Et ailleurs, parlant de ce que dit Bardesanes des Indiens : « Quand ce serait le Dieu véritable dont ils auraient conservé quelque idée, comme tous les autres gentils, on ne peut pas conclure de là qu'ils lui rendissent un culte agréable au milieu de tant de superstitions criminelles, ni même qu'ils l'adorassent seul, puisqu'on voit tant d'autres nations joindre le culte du vrai Dieu créateur avec les autres fausses divinités [4]. »

Enfin, comme le remarque le même Bossuet après saint Athanase, « ni la loi ni les prophètes n'avaient point été donnés aux Juifs pour eux seuls, mais encore pour éclairer tout l'univers de la connaissance de Dieu et des bonnes mœurs [5]. » C'est pour cela que Dieu met son peuple en rapport avec les peuples les plus influents de la terre : avec l'Égypte, la Phénicie, Babylone, la Perse : nous en trouverons même des vestiges à la Chine. « Depuis la loi de Moïse, les païens avaient ainsi une certaine facilité plus grande de connaître Dieu et son vrai culte ; en sorte que le nombre des particuliers qui l'adoraient parmi les gentils est peut-être plus grand qu'on ne pense. » Ces paroles sont de Bossuet, qui dit encore qu'il ne faut

[1] 1. Cor., 13, 11, 12. — [2] Ps. 116. — [3] Lettre 256 à M. Brisacier. — [4] Lettre 257 au même, p. 273.— [5] *Ibid.*, 258.

point douter qu'il n'y ait eu un grand nombre de ces croyants dispersés parmi les gentils dont nous venons de parler; mais qu'il était réservé à la nouvelle alliance d'entraîner les nations entières [1].

Depuis l'Évangile, l'idolâtrie grossière a été renversée; mais il y a une idolâtrie spirituelle qui règne encore par toute la terre; il y a des idoles cachées que nous adorons en secret au fond de nos cœurs; et ce que saint Paul a dit de l'avarice, que c'était un culte d'idoles, se doit dire de la même sorte de tous les autres péchés qui nous captivent sous leur tyrannie. Nous sommes des idolâtres lorsque nous préférons quelque chose à Dieu.

« Cœur humain, abîme infini, qui dans toutes tes profondes retraites caches tant de pensées différentes, qui s'échappent souvent à tes propres yeux, si tu veux savoir ce que tu adores et à qui tu présentes de l'encens, regarde seulement où vont tes désirs : car c'est là l'encens que Dieu veut, c'est le seul parfum qui lui plaît. Où vont-ils donc ces désirs? de quel côté prennent-ils leur cours? où se tourne leur mouvement? Tu le sais, je n'ose le dire; mais de quel côté qu'ils se portent, sache que c'est là ta divinité : Dieu n'a plus que le nom de Dieu; cette créature en reçoit l'hommage, puisqu'elle emporte l'amour que Dieu demande. Mais comme nous avons vu dans l'idolâtrie, que l'homme s'étant donné une fois la licence de se faire des dieux à sa mode, les a multipliés sans aucune mesure, il nous en arrive tous les jours de même; car quiconque s'éloigne de Dieu, l'indigence de la créature l'obligeant à partager sans fin ses affections, il ne se contente pas d'une seule idole. Où l'on a trouvé le plaisir, on n'y trouve pas la fortune; ce qui satisfait l'avarice ne contente pas la vanité : l'homme a des besoins infinis, et, chaque créature étant bornée, ce que l'une ne donne pas, il faut nécessairement l'emprunter de l'autre. Autant d'appuis que nous y cherchons, autant nous faisons-nous de maîtres; et ces maîtres que nous mettons sur nos têtes, craindrons-nous de les appeler nos divinités? Et ne sont-ils pas plus que nos dieux, si je puis parler de la sorte, puisque nous les préférons à Dieu même [2]? »

[1] Lettre 258 à M. Brisacier. — [2] Bossuet, *Panégyrique de S. Victor*.

# LIVRE QUATORZIÈME.

## DE 975 A 758 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

### Division d'Israël en deux royaumes. — Élie, Élisée, Josaphat, Athalie.

Après la mort de Salomon, son fils Roboam se rendit à Sichem, où Israël s'était assemblé pour le faire roi. Cette ville était située dans la tribu d'Éphraïm, à peu près au centre de la terre promise. Jéroboam s'y trouva aussi. Avec la nouvelle que Salomon était mort, il avait reçu de ses amis l'invitation de revenir d'Égypte. Il se présenta devant Roboam avec les anciens d'Israël, et ils lui dirent : Votre père nous a imposé un joug très-dur. Diminuez donc maintenant quelque chose de la dureté du gouvernement de votre père, et de ce joug très-pesant qu'il nous a imposé, et nous vous servirons.

Ils parlaient ainsi, soit qu'ils se plaignissent sans raison d'un prince qui avait rendu l'or et l'argent communs dans Jérusalem, soit qu'en effet Salomon les eût grevés dans le temps qu'il donna tout à ses passions. L'entretien seul des sept cents reines et des trois cents femmes du second rang suffisait pour absorber les revenus de tout un royaume.

Roboam leur parla d'abord sagement : Allez, leur dit-il, et revenez dans trois jours. Il se donnait ainsi le temps de la réflexion. Il tint, en effet, conseil avec les vieux conseillers de son père, et leur dit : Que me conseillez-vous de répondre à ce peuple ? Ils lui dirent : Si en ce jour vous êtes à ce peuple tel qu'un serviteur, si vous le servez aujourd'hui et que vous lui répondiez des paroles douces, il sera votre serviteur tous les jours.

Les vieillards connaissaient l'état des affaires ; ils n'ignoraient pas la secrète pente des dix tribus à faire un royaume à part et à se désunir d'avec celle de Juda, dont elles étaient jalouses ; ils n'avaient point oublié les tristes effets de cette jalousie, du temps de David. D'ailleurs, la royauté sur tout Israël n'avait été promise à la postérité de ce prince qu'à une condition ; Salomon ne l'ayant point accomplie, Dieu lui avait annoncé qu'il lui ôterait dix tribus en la personne de son successeur. Roboam ne devait pas ignorer cela. Le

conseil des vieillards ne pouvait donc être plus sage. Roboam le méprisa et n'écouta point son peuple, parce que le Seigneur s'était retiré de lui, pour accomplir la parole d'Ahias le Silonite, sur la division du royaume. Il appela les jeunes gens qui avaient été élevés avec lui et qui le suivaient toujours. Ceux-ci, fiers et imprudents, lui firent faire une réponse qui joignait l'insulte au refus, et exprimait des choses dures par des paroles plus dures encore : Mon petit doigt est plus gros que tout le corps de mon père; mon père vous a imposé un joug pesant, et moi je l'augmenterai; mon père vous a frappés avec des fouets, et moi je vous frapperai avec des verges de fer !

A ces mots, le peuple s'écria : Quel intérêt avons-nous à la maison de David ? et que nous importe de conserver l'héritage au fils d'Isaï ? Va dans tes tentes, ô Israël ; et toi, pourvois à ta maison, ô David !

Roboam envoya son ministre des finances faire des représentations au peuple irrité ; mais il en fut assommé à coups de pierres. Aussitôt ce roi, si fier et si menaçant d'abord, monta sur son char et s'enfuit à Jérusalem, où il fut reconnu par Juda et Benjamin, tandis que les dix autres tribus choisirent Jéroboam, qui sans doute leur fit part de ce que Dieu lui avait promis par le prophète Ahias [1]. C'est ainsi que se divisa la postérité de Jacob en deux royaumes qui ne se réunirent plus, et que l'on distingua sous les noms de royaume de Juda et de royaume d'Israël.

Cependant Roboam n'avait pas renoncé à régner sur les dix tribus. Pour les réduire, il assembla toute la maison de Juda et la tribu de Benjamin, au nombre de cent quatre-vingt mille soldats d'élite. Mais l'Éternel lui fit dire, à lui et au peuple, par Séméias, homme de Dieu : Vous ne monterez pas, et vous ne combattrez point contre les enfants d'Israël, qui sont vos frères ; que chacun retourne en sa maison, car c'est moi qui ai fait ceci. Le roi et le peuple écoutèrent la parole de l'Éternel et s'en retournèrent chez eux [2]. Toutefois, pour se mettre en sûreté contre son heureux rival, Roboam bâtit un grand nombre de villes fortes en Juda et en Benjamin. L'autre, de son côté, fortifia Sichem et en fit sa résidence; il fortifia également Phanuël, sur le torrent de Jaboc, au delà du Jourdain, afin de tenir dans la soumission les peuples de Galaad.

[1] 3. Reg., 12, 2. Paral., 10. — [2] Factus est autem sermo Domini ad Semeiam, virum Dei, dicens : Loquere ad Roboam, filium Salomonis, regem Juda, et ad omnem domum Juda et Benjamin, et reliquos de populo, dicens : Hæc dicit Dominus : Non ascendetis, neque bellabitis contra fratres vestros filios Israël : revertatur vir in domum suam; à me enim factum est verbum hoc. Audierunt sermonem Domini et reversi sunt de itinere, sicut eis præceperat Dominus. 3. Reg., 12, 22-24.

Dieu même avait dit à Jéroboam : Je vous donnerai dix tribus : Dieu même lui avait promis que, s'il était fidèle comme David, il lui accorderait comme à David une dynastie durable ; Dieu même venait de combattre pour lui, en défendant au roi de Juda de l'attaquer. Tout l'engageait donc à demeurer fidèle à Dieu. Une politique athée le rendit ingrat et impie, et prépara la ruine et de sa maison et de son peuple.

Pour conserver toujours la postérité de Jacob dans l'unité de la foi et du culte, et n'en faire ainsi qu'une église ou société spirituelle, quelles que fussent d'ailleurs ses destinées politiques, Dieu y établit, dans la tribu de Lévi et la famille d'Aaron, un sacerdoce, un pontife unique, avec une loi, une arche d'alliance, un tabernacle, un temple unique pour tous. Cette église mosaïque, qui embrassait tout Israël, devait se transformer un jour en l'Église chrétienne, et embrasser tout l'univers. Jéroboam crut de son intérêt de rompre cette unité et de séparer son royaume d'avec l'Éternel. Cet intérêt prétendu fut son dieu et sa loi. Si ce peuple, disait-il, monte à Jérusalem pour sacrifier en la maison de Jéhova, son cœur se tournera vers son seigneur Roboam, et il me tuera ; comme si Dieu, qui avait accompli la promesse de lui donner dix tribus, n'accomplirait point la promesse d'affermir le trône dans sa famille, s'il était fidèle ainsi que David ; comme si Dieu, qui l'avait défendu une première fois contre le roi de Juda, ne pouvait pas le défendre toujours. Un grand obstacle à son projet impie était les prêtres et les lévites répandus par tout son royaume : il les empêcha de remplir leur ministère divin, et les contraignit à quitter leurs maisons et leurs villes pour se réfugier en la terre de Juda. Comme il fallait cependant des prêtres au peuple, il lui en fit, non pas des enfants d'Aaron, mais des premiers venus. Lui-même s'en érigea le souverain prêtre. A un sacerdoce différent du vrai sacerdoce, il fallait un dieu différent du vrai Dieu. Jéroboam en fit plus d'un, et leur dressa des autels sur les hauts lieux. Les principaux étaient deux veaux d'or placés l'un à Béthel, l'autre à Dan. Ne vous donnez plus la peine, dit-il au peuple, de monter à Jérusalem. Voici tes dieux, ô Israël ! ceux qui t'ont tiré de l'Égypte. Il y en a plusieurs qui pensent que, sous ces deux symboles, le peuple entendait adorer le vrai Dieu [1]. Toujours était-ce un culte expressément défendu par la loi divine, et par là même criminel. Les endroits n'avaient pas été choisis sans dessein. Béthel était célèbre par la vision de Jacob et le monument religieux qu'il y avait élevé : le peuple était habitué depuis toujours à y offrir des prières et des sacrifices

[1] Entre autres, l'historien Josèphe et Grotius.

à l'Éternel. A Dan, l'image en fonte de Michas avait été longtemps, si elle n'était encore, l'objet d'un culte superstitieux. De cette manière, ces changements paraissaient moins étranges. Les fêtes se célébraient aux mêmes jours que dans le royaume de Juda. Il retint, en un mot, la loi de Moïse, mais il l'interprétait à son gré. Après lui, d'autres princes en ont usé de même avec l'Évangile. Outre les veaux d'or, nous voyons dans l'Écriture, que Jéroboam bâtit encore des autels aux démons. A la vue de ces impiétés, non-seulement les lévites et les prêtres, mais un grand nombre d'Israélites de toutes les tribus quittèrent le pays pour se retirer en la terre de Juda, ce qui augmenta de beaucoup la puissance du fils de Salomon [1].

La politique athée du premier roi schismatique tourna ainsi contre lui-même. Du reste, malgré toutes ses ruses et ses violences, nous verrons toujours la religion véritable pratiquée dans son royaume par un certain nombre de fidèles, et hautement enseignée et vengée par une suite non interrompue de prophètes. Jérusalem, avec son temple, sera toujours le centre du vrai culte. Jonas, qui était des dix tribus et qui prophétisait parmi elles, s'écriera jusque dans le ventre de la baleine : Seigneur, quoique rejeté de devant vos yeux, je reverrai votre saint temple [2]; par où il marquait tout à la fois, et qu'il avait coutume de le visiter, et qu'il espérait encore d'y rendre à Dieu ses adorations.

Roboam et son peuple marchèrent pendant trois ans dans les voies de David et de Salomon. Le roi était âgé de quarante-un ans lorsqu'il monta sur le trône. Il avait dix-huit femmes du premier rang et soixante du second. Elles lui donnèrent vingt-huit fils et soixante filles. Celui de ses fils qu'il désigna pour lui succéder se nommait Abia ; ce n'était pas l'aîné, mais il était né de l'épouse de prédilection, et surpassait en sagesse tous ses frères. Roboam établit ceux-ci dans différentes villes fortes de Juda, et de Benjamin, leur donna des femmes et de quoi vivre selon leur naissance

Après ces trois premières années, le roi de Juda, voyant son pouvoir bien affermi, abandonna la loi de l'Éternel, et le peuple suivit son exemple. Bientôt il se commit des idolâtries et des impuretés abominables. On vit jusqu'à des hommes faisant profession du crime de Sodome. Le châtiment ne se fit pas attendre. La cinquième année du règne de Roboam, Sésac, roi d'Égypte, marcha contre Jérusalem avec douze cents chariots de guerre, soixante mille cavaliers et une infanterie innombrable : c'étaient des Égyptiens, des Libyens, des

[1] 3. Reg., 12, 2. Paral., 11. — [2] Jonas, 2 5. Et ego dixi : Abjectus sum à conspectu oculorum tuorum ; veruntamen rursùs videbo templum sanctum tuum.

Troglodytes et des Éthiopiens. Il prit les villes fortes et s'avança jusque devant Jérusalem. Alors l'Éternel envoya vers Roboam et les princes qui s'étaient retirés dans la capitale, le prophète Séméias avec cette commission : Voici ce que dit l'Éternel : Vous m'avez abandonné, moi aussi je vous ai abandonnés en la main de Sésac. Les princes, avec le roi, s'humilièrent et dirent : L'Éternel est juste. Aussitôt cette parole de l'Éternel vint à Séméias : Ils se sont humiliés, je ne les exterminerai point ; mais je leur donnerai quelque secours, et ma fureur ne distillera point sur Jérusalem par la main de Sésac. Toutefois ils lui seront assujettis, afin qu'ils apprennent ce que c'est que de me servir, ou de servir les gouvernements de la terre [1]. Sésac étant donc venu, enleva les trésors du temple et les trésors du roi, et les boucliers d'or que Salomon avait fait faire. Roboam remplaça ces derniers par des boucliers d'airain. Le royaume fut ainsi humilié, mais non pas détruit, parce qu'il se trouva des œuvres bonnes en Juda [2].

Quel est ce roi d'Égypte dont Dieu se sert pour châtier l'impiété du fils de Salomon ? C'est le premier pharaon dont l'Écriture sainte nous fasse connaître le nom distinctif. Ce nom peut se prononcer en hébreu *Schischak* ou *Schischok*. Les Septante l'ont rendu par *Sousakim*, l'historien Josèphe par *Sousakos*, et la Vulgate par *Sésac*. Plusieurs savants avaient cru le reconnaître dans le fameux Sésostris ou Séthosis ; mais nous avons vu précédemment que ce dernier était contemporain de Moïse. D'autres avaient pensé que Sésac n'était autre que Sésonchis ou le Sésonchosis de Manéthon. La lecture des hiéroglyphes a changé cette opinion en certitude. Voici ce qu'écrivait de Thèbes, en 1830, parlant du palais de Karnac, le savant français qui, le premier, a déchiffré les inscriptions hiéroglyphiques : « Dans ce palais merveilleux, j'ai contemplé *Sésonchis*, traînant aux pieds de la trinité thébaine, Ammon, Mouth et Kons, les chefs de plus de trente nations vaincues, parmi lesquelles j'ai retrouvé, comme cela devait être, et en toutes lettres, IOUDAHAMALEK, *le royaume des Juifs* ou *de Juda*. C'est là un commentaire à joindre au

[1] Semeias autem propheta ingressus est ad Roboam, et principes Juda, qui congregati fuerant in Jerusalem, fugientes Sesac, dixitque ad eos : Hæc dicit Dominus : Vos reliquistis me, et ego reliqui vos in manu Sesac. Consternatique principes Israël et rex, dixerunt : Justus est Dominus. Cùmque vidisset Dominus quod humiliati essent, factus est sermo Domini ad Semeiam, dicens : Quia humiliati sunt, non disperdam eos, daboque eis pauxillum auxilii, et non stillabit furor meus super Jerusalem per manum Sesac. Verumtamen serviant ei, ut sciant distantiam servitutis meæ et servitutis regni terrarum. 2. Paral., 12, 5-8. — [2] Siquidem et in Judâ inventa sunt opera bona. *Ibid.*, v. 12.

chapitre XIV du 1er livre des *Rois*, qui raconte en effet l'arrivée de *Sésonchis* à Jérusalem, et ses succès ; ainsi l'identité que nous avons établie entre le *Scheschonk* égyptien, le *Sésonchis* de Manéthon et le *Sésac* ou *Scheschok* de la Bible, est confirmée de la manière la plus satisfaisante [1]. »

Dans Manéthon, Sésonchis ou Sésonchosis est le chef de la vingt-deuxième dynastie. D'après un calcul basé sur la combinaison des découvertes hiéroglyphiques avec les dates de l'histoire, son règne aurait commencé l'an 971 avant l'ère chrétienne. C'est précisément en cette année-là que l'on place communément l'entrée de Sésac à Jérusalem. Ainsi les dates ne se rapportent pas moins bien que les autres circonstances.

La peinture hiéroglyphique du temple de Karnac nous le montre vainqueur de plus de trente nations. L'Écriture nous le présente à la tête d'une armée innombrable d'Égyptiens, de Libyens, de Troglodytes et d'Éthiopiens. Les Troglodytes ou habitants de trous étaient, suivant les anciens auteurs, des peuples de l'Afrique orientale qui habitaient dans des trous ou des cavernes [2]. Et l'Écriture et les hiéroglyphes du palais de Thèbes se servent ainsi mutuellement de commentaire.

On voit aussi par là quelle était à cette époque la puissance de l'Égypte, l'étendue de sa domination ou du moins de son influence sur les contrées voisines. Dans l'édition romaine de la Bible des Septante, il est dit que ce pharaon avait fait épouser à Jéroboam la sœur même de la reine d'Égypte. On devine alors, sans beaucoup de peine, à l'instigation de qui le conquérant égyptien sera venu ravager les terres de Juda.

Tant qu'il vécut, Roboam fut en guerre avec Jéroboam, et mourut après un règne de dix-sept ans. Sa mère était une Ammonite. Son fils Abiam régna à sa place. La succession au trône ne fut jamais interrompue dans le royaume de Juda.

Un jour qu'à Béthel Jéroboam s'apprêtait à encenser son veau d'or, il lui vint de Juda un prophète qui parla ainsi contre son autel de la part du Seigneur : Autel ! autel ! Voici ce que dit Jéhova : Un fils naîtra à la maison de David, Josias est son nom, et il immolera sur toi les prêtres des hauts lieux qui t'encensent maintenant, et brûlera sur toi des ossements humains. Le prophète en donna pour preuve un signe qui devait s'accomplir dans l'instant : l'autel allait se rompre, et la cendre qui était dessus se répandre par terre. Le roi,

[1] 7. Lettre de M. Champollion, pendant son voyage en Égypte. — [2] Strab., 1. Mela, 1, c. 4 et 8. Pline, 5, c. 8 ; 37, c. 10.

transporté de colère, étendit la main d'auprès de l'autel, et commanda d'arrêter le prophète. Mais aussitôt sa main se dessécha, en sorte qu'il ne pouvait plus la retirer à lui ; l'autel se fendit et la cendre fut dispersée. Le roi supplia l'homme de Dieu de prier que sa main lui fût rendue ; celui-ci le fit, et la main devint comme auparavant. Alors le roi invita l'homme de Dieu de venir manger avec lui et d'accepter des présents ; mais il refusa l'un et l'autre : Quand vous me donneriez la moitié de votre maison, je n'irai point avec vous, et je ne mangerai point de pain ni ne boirai point d'eau en ce lieu. Il ajouta qu'ainsi l'Éternel lui avait ordonné, comme aussi de s'en retourner par un autre chemin qu'il était venu. Déjà il s'était remis en route, lorsqu'un vieux prophète qui demeurait à Béthel apprit de ses enfants ce que l'autre avait dit et fait, et par quel chemin il s'en retournait. Il fit seller son âne, s'en alla après l'autre prophète, le trouva qui était assis sous un chêne, et l'invita de retourner avec lui à la maison pour se restaurer. Celui-ci s'excusa sur le commandement de l'Éternel ; mais le vieux lui dit que lui aussi était prophète, qu'un ange lui avait ordonné, de la part de l'Éternel, de le ramener et de lui offrir du pain et de l'eau. Il mentait, mais l'autre se laissa persuader.

Ils étaient à table, lorsque l'Éternel fit entendre sa parole au prophète qui l'avait ramené. Et il cria à l'homme de Dieu qui était venu de Juda : Voici ce que dit l'Éternel : Parce que tu n'as pas obéi à la parole de Jéhova, et que tu n'as pas gardé le commandement de Jéhova, ton Dieu, et que tu es retourné, et que tu as mangé du pain et bu de l'eau dans le lieu où je t'ai ordonné de ne point manger de pain et de ne pas boire d'eau, ton corps ne sera pas porté dans le sépulcre de tes pères.

L'accomplissement suivit de près ces paroles. Pendant qu'il s'en retournait, le prophète de Juda fut tué par un lion. Son corps resta gisant sur la route, le lion debout à côté, ainsi que l'âne, témoins l'un et l'autre que ce n'était point par l'instinct de la nature, mais par la volonté de Dieu, que l'animal féroce avait tué l'homme, sans pour cela le mettre en pièces, non plus que l'âne vivant. Des passants, ayant vu ce singulier spectacle, le publièrent dans la ville où demeurait le vieillard. Celui-ci, l'ayant appris, s'en alla, trouva le corps auprès des deux animaux, l'emporta à la maison, le mit dans son sépulcre, le pleura et commanda à ses fils, lorsqu'il serait mort, de mettre ses os auprès des os de l'homme de Dieu, dont la prédiction devait s'accomplir un jour [1].

[1] 3 Reg, 13, 1-32.

Ainsi le prophète fut puni de sa désobéissance par un genre de mort effrayant et parce qu'il ne lui fut pas donné d'être enseveli dans le tombeau de ses ancêtres; punitions temporelles. Mais en même temps Dieu l'honora, en ce que le lion respecta son corps. C'était sans doute plus faiblesse que mauvaise volonté qui l'induisit à en croire l'invitation du vieillard; celui-ci, plus coupable, s'était laissé porter à mentir par le désir qu'il avait de voir l'homme de Dieu et de lui donner l'hospitalité, mensonge qu'il aura expié par un profond repentir. Quant à la prédiction du prophète, nous la verrons s'accomplir après trois siècles et demi.

Cependant Abia, fils de Jéroboam, tomba malade. Jéroboam dit à sa femme de se déguiser et d'aller à Silo, vers le prophète Ahias, le même qui lui avait prédit qu'il régnerait sur Israël, pour lui demander ce qu'il en serait de l'enfant. Le prophète, qui ne voyait plus, tant il était vieux, fut instruit par l'Éternel du voyage de la reine et de la réponse qu'il devait lui faire. Lors donc qu'elle entra et qu'il entendit le bruit de ses pas : Entrez, femme de Jéroboam, lui dit-il ; pourquoi feignez-vous d'être une autre? Je vous suis envoyé comme un messager funeste. Allez, et dites à Jéroboam : Voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Je vous ai élevé du milieu du peuple et je vous ai établi chef de mon peuple d'Israël, et j'ai divisé le royaume de la maison de David et vous l'ai donné; mais vous n'avez point été comme mon serviteur David, qui a gardé mes commandements, et qui m'a suivi de tout son cœur en faisant ce qui m'était agréable. Vous avez fait plus de mal que tous ceux qui ont été avant vous, et vous vous êtes fait des dieux étrangers et en fonte pour me provoquer à la colère, et vous m'avez rejeté loin derrière vous. C'est pourquoi voilà que j'amènerai les maux sur la maison de Jéroboam, et j'en frapperai tous les mâles; j'exterminerai ceux qui sont gardés avec le plus de soin comme ceux qui sont abandonnés dans Israël, je nettoierai les restes de la maison de Jéroboam comme on nettoie le fumier, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. Quiconque de Jéroboam mourra dans la ville sera mangé par les chiens, et qui mourra dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel; car Jehova a parlé. Vous donc, levez-vous et allez en votre maison; et, à votre entrée dans la ville, l'enfant mourra, et tout Israël le pleurera et l'ensevelira. C'est le seul de Jéroboam qui entrera dans le tombeau, parce qu'il s'est trouvé en lui quelque chose de bon devant Jéhova, le Dieu d'Israël. Déjà Celui qui est s'est établi un roi sur Israël, qui frappera la maison de Jeroboam en ce jour et en ce temps. De plus, Jéhova frappera Israël comme le roseau qu'agite l'eau, et il arrachera Israël de cette terre si excellente qu'il a donnée à ses pères, et il le dispersera au delà du

fleuve, parce qu'il s'est fait des bois profanes pour irriter Jéhova contre lui. Et Jéhova livrera Israël à cause des péchés de Jéroboam, qui a péché et fait pécher Israël.

Après cette prophétie, qui annonçait avec une clarté si terrible la ruine de Jéroboam, les agitations continuelles du royaume schismatique, enfin son entière destruction avec la captivité du peuple, la reine se leva et revint à Thersa, ville de la tribu de Manassé, où son mari faisait sa résidence, et qui porte encore aujourd'hui le même nom. Au moment même qu'elle entra sur le seuil de sa maison, l'enfant mourut, fut enseveli et pleuré par tout Israël, suivant la parole que l'Éternel avait dite par son prophète [1].

Abiam, fils de Roboam, commença son règne par une victoire éclatante. Il pouvait avoir appris les funestes prédictions que l'Éternel avait faites à Jéroboam; il pouvait se croire l'homme choisi de Dieu pour exterminer la race de ce prince impie et régner à sa place sur Israël. Il marcha donc contre lui à la tête de quatre cent mille hommes d'élite; mais Jéroboam lui en opposait huit cent mille. Les armées étaient en présence, lorsque le roi de Juda, du haut de la montagne de Samarie, s'écria à haute voix : Écoutez-moi, Jéroboam et vous Israël tout entier. Ignorez-vous donc que Jéhova, le Dieu d'Israël, a donné pour toujours à David et à ses enfants la royauté sur Israël par un pacte inviolable? Jéroboam, fils de Nabat, serviteur de Salomon, fils de David, s'est levé et révolté contre son seigneur. Des hommes de néant, enfants de Bélial, se sont joints à lui; ils ont prévalu contre Roboam, fils de Salomon, parce que c'était un homme sans expérience et sans cœur, incapable de leur résister. Maintenant vous vous prétendez assez forts pour résister au royaume de Jéhova, qu'il possède par les enfants de David. Vous êtes en grand nombre, mais n'avez-vous point avec vous les veaux d'or dont Jéroboam vous a fait des dieux? N'avez-vous pas chassé les prêtres de Jéhova, les enfants d'Aaron et les lévites? Ne vous êtes-vous pas fait des prêtres comme tous les peuples de la terre? Quiconque vient et consacre sa main par l'immolation d'un jeune taureau et de sept béliers, est fait prêtre de ce qui n'est pas des dieux. Quant à nous, CELUI QUI EST, voilà notre Dieu; nous ne l'avons point abandonné; ses prêtres et ses ministres sont les enfants d'Aaron et les lévites, chacun dans son rang; chaque jour, soir et matin, on lui offre des holocaustes et des parfums suivant la loi. Auprès de nous sont les pains de proposition et le chandelier d'or garni de sept lampes qui doivent être allumées tous les soirs; car nous gardons fidèlement les ordonnances de Jéhova.

[1] 3. Reg., 14, 1-18.

notre Dieu ; vous, au contraire, vous l'avez abandonné. Nous avons ainsi dans notre armée Dieu même qui en est le chef, et ses prêtres et les trompettes sacrées dont le son retentira contre vous. Enfants d'Israël, gardez-vous donc de combattre contre Jéhova, le Dieu de vos pères ; car vous ne réussirez point.

Pendant qu'il parlait ainsi, Jéroboam tâchait de le surprendre par derrière, et déployait ses troupes de manière à l'enfermer sans qu'il s'en aperçût. Tout à coup Juda et son roi reconnaissent qu'on va les attaquer de toutes parts : ils crient à l'Éternel, les prêtres sonnent de la trompette, toute l'armée pousse le cri de guerre, et l'Éternel frappe d'épouvante Jéroboam et Israël devant Abia et Juda. Les huit cent mille hommes prennent la fuite, l'armée de Juda les poursuit et en laisse cinq cent mille sur la place [1].

Une si prodigieuse victoire, suivie de la prise de plusieurs villes, qui augmentait la puissance d'Abia d'autant qu'elle affaiblissait celle de Jéroboam, était bien faite pour affermir le premier dans le service du vrai Dieu et pour y ramener le second. Il n'en fut pas ainsi : Abia, qui avait parlé si bien, finit par tomber dans tous les péchés de son père, et mourut après un règne de trois ans. Jéroboam ne lui en survécut que deux : il fut frappé de Dieu et eut pour successeur son fils Nadab, qui marcha dans les mêmes voies et ne profita pas plus que lui du terrible avertissement que leur avait donné le prophète. La peine suivit de près. La seconde année de son règne, Nadab assiégeait Gebbethon, ville des Philistins, lorsque Baasa, de la tribu d'Issachar, conjura contre lui, le mit à mort, s'élança sur le trône et extermina toute la maison de Jéroboam sans en laisser un seul rejeton, suivant la parole que l'Éternel avait dite par Ahias, Silonite, son serviteur [2].

Juda était plus heureux. Il y régnait un jeune prince qui faisait ce qui était juste et agréable à l'Éternel, comme son père David : c'était Asa, fils d'Abia ou Abiam. Il purifia le pays des abominations de la débauche et de l'idolâtrie : il priva sa propre mère de la dignité royale, parce qu'elle en avait abusé pour placer une idole infâme dans un bocage. L'idole fut brûlée et la cendre jetée dans le torrent de Cédron. Il détruisit avec le même zèle tous les monuments des cultes étrangers, et exhorta son peuple à chercher l'Éternel, le Dieu de leurs pères, et à observer sa loi et ses ordonnances. Il en fut récompensé par une profonde paix de dix ans, dont il profita pour élever un grand nombre de villes fortes. Son armée comptait trois cent mille hommes de Juda et deux cent quatre-vingt mille de Benjamin [3].

[1] 2. Paral., 13, 1-17. — [2] 3. Reg., 15, 25-31. — [3] 3. Reg., 15, 8-15.

La dixième année, il fut attaqué par une armée d'Éthiopie au nombre d'un million de combattants et de trois cents chariots de guerre conduits par Zara, qui s'avança jusqu'à Maresa, ville de Judée. Asa marcha contre lui et invoqua l'Éternel, son Dieu : O Jéhova ! il vous est aussi facile de sauver par un petit nombre que par un grand : aidez-nous, Jéhova, notre Dieu : c'est sur vous que nous nous appuyons, c'est en votre nom que nous marchons contre cette multitude. Jéhova, notre Dieu, nul mortel ne peut rien contre vous. L'Éternel frappa les Éthiopiens devant Asa et Juda, en sorte qu'ils prirent la fuite, furent poursuivis et exterminés. L'armée d'Asa, au contraire, fit un immense butin en brebis et en chameaux [1].

Quel est ce Zara ou Zarach, l'Éthiopien ? On est peu d'accord là-dessus. Les uns supposent que c'était un chef de Cushites ou Éthiopiens orientaux. Mais comme il est dit que son armée s'enfuit du côté de la ville de Gérare, au midi et vers l'Égypte, il est plus probable que c'étaient les Éthiopiens d'Afrique, réunis encore sous la même domination que les Égyptiens, comme nous les avons vus tout à l'heure au temps de Sésac ou Sésonchis. On a trouvé, dans un cartouche royal tracé sur les parois des mines voisines du mont Sinaï, le nom de Zerah. Cette bataille se donna trente ans après l'entrée de Sesac à Jérusalem, qui, d'après Manéthon, en régna vingt-un, par conséquent sous le règne de son successeur, qui fut de quinze. Celui-ci est nommé Osorthon dans cet historien, Osorchon ou Osorgon dans une légende hiéroglyphique des mêmes colonnades de Thèbes où se voient le nom et le triomphe de Sésonchis. Si l'on ôte au nom monumental Osorchon, sa terminaison égyptienne, et qu'on fasse abstraction des voyelles qui ne s'écrivaient point autrefois, on le retrouvera rigoureusement dans le Zarach, Zoroch ou Zorch du texte hébreu. D'après cela, Zarach, surnommé l'Éthiopien, serait le successeur de Sésac, et aurait ainsi rendu au royaume de Juda les richesses que son prédécesseur lui avait enlevées [2].

Alors l'esprit de Dieu vint sur Azarias, fils d'Obed. Il alla au-devant d'Asa, et lui dit : Écoutez-moi, Asa, et vous tout Juda et Benjamin. Jéhova est avec vous parce que vous êtes avec lui : si vous le cherchez, vous le trouverez ; si vous l'abandonnez, il vous abandonnera. Il y aura bien des jours en Israël sans le Dieu de vérité, sans prêtre qui enseigne et sans loi. Et dans son angoisse, il se retourne vers Jéhova, le Dieu d'Israël : il le cherchera, et il se fera trouver

[1] 2 Paral., 14, 1-15. — [2] Greppo, p. 173. La chose est mise hors de doute par le témoignage du prophète Hanani, que nous verrons bientôt joindre les Libyens aux Éthiopiens.

d'eux. Dans ces temps-là, il n'y aura point de paix, ni pour celui qui sort, ni pour celui qui entre, mais des terreurs sans nombre parmi tous les habitants de la terre. Une nation brisera une nation, une ville une ville, parce que Dieu les bouleversera par toutes sortes d'afflictions. Mais vous, prenez courage, que vos mains ne se relâchent point, car il est une récompense à vos œuvres.

Quand il eut entendu ces paroles, Asa sentit en lui de nouvelles forces; il ôta les abominations de toute la terre de Juda et de Benjamin, ainsi que des villes du mont Éphraïm qu'il avait prises; sanctifia de nouveau l'autel du Seigneur qui était dans le parvis; assembla tout Juda et Benjamin avec les étrangers d'Éphraïm, de Manassé et de Siméon; car ils lui arrivaient en foule d'Israël, lorsqu'ils virent que Jéhova, son Dieu, était avec lui. Ils entrèrent dans l'alliance pour chercher Jéhova, le Dieu de leurs pères, de tout leur cœur et de toute leur âme. Quiconque ne cherchait pas Jéhova, le Dieu d'Israël, devait être puni de mort, petit ou grand, homme ou femme. Ils le jurèrent à l'Éternel, à haute voix, avec une grande allégresse, au son des trompettes et des hautbois. Tout Juda se réjouit du serment, car ils le jurèrent de tout leur cœur; et comme ils le cherchaient de toute leur volonté, l'Éternel se fit trouver d'eux et leur donna le repos et la paix de toutes parts [1].

Entre Juda et Israël il n'y avait ni paix ni guerre, chacun était sur la défensive, lorsque la seizième année du règne d'Asa, trente-sixième depuis la division des dix tribus, le roi d'Israël, Baasa, ayant fait alliance avec Benadad, roi de Syrie, fit une irruption sur la terre de Juda et surprit la ville de Rama, qu'il s'empressa de fortifier. Cette ville était située sur une hauteur qui commandait le défilé par où l'on passait d'un royaume à l'autre. Il voulait, sans doute, au moyen de cette forteresse, empêcher l'émigration de ses sujets. Asa prit alors tout ce qu'il y avait d'or et d'argent dans les trésors du temple et du palais, l'envoya à Benadad, lui rappela l'alliance qui unissait leurs pères, et le pria de rompre celle qu'il avait faite avec Baasa. Benadad envoya une armée contre celui-ci, et donna par là occasion au roi de Juda de détruire les fortifications de Rama, et, avec le bois et les pierres qui s'y trouvaient amassés, de fortifier Gabaa de Benjamin et Maspha.

Asa probablement s'applaudissait de sa politique, lorsque Hanani, le voyant, vint le trouver et lui fit des reproches de ce que, après que l'Éternel eut livré entre ses mains l'armée innombrable des Éthiopiens et des Libyens, il avait mis sa confiance au roi de Syrie

[1] 2. Paral., 15, 1-15.

plutôt qu'en Dieu. Les yeux de Jéhova, dit-il, parcourent toute la terre pour soutenir qui s'attache à lui de tout son cœur. Dieu lui eût livré les Syriens mêmes, s'il ne les avait pas craints ; mais en punition de sa conduite insensée, il s'allumerait dès lors contre lui des guerres. Asa ne reçut point les remontrances du voyant comme on pouvait l'espérer de sa piété ; au contraire, il le fit jeter en prison. Il exerça même des violences contre quelques-uns de son peuple, vraisemblablement parce qu'ils prenaient le parti du prophète [1].

Vers le même temps, l'Éternel envoya Jéhu, fils d'Hanani, dire à Baasa : Je t'ai élevé de la poussière et je t'ai établi chef de mon peuple d'Israël ; mais tu as marché dans la voie de Jéroboam, et tu as fait pécher mon peuple d'Israël, afin de m'irriter par leurs crimes : c'est pourquoi je retrancherai de la terre la postérité de Baasa et la postérité de sa maison, et je ferai de ta maison ce que j'ai fait de la maison de Jéroboam, fils de Nabat. Quiconque de Baasa meurt dans la ville sera mangé par les chiens, et qui meurt dans les champs sera dévoré par les oiseaux du ciel. Baasa ne se convertit pas plus que n'avait fait Jéroboam ; au contraire, il tua le prophète : aussi eut-il le même sort que Jéroboam, lui et sa famille. Étant mort peu après, il eut pour successeur son fils Bela, qui ne fut pas meilleur que lui. Le châtiment ne se fit plus attendre. A peine le nouveau roi eut-il régné deux ans, qu'au milieu d'un festin où il s'était enivré, il fut tué par Zambri, qui commandait la moitié de sa cavalerie, et qui, s'étant emparé du trône, extermina toute la race de Baasa. Ainsi s'accomplit la prédiction du prophète Jéhu [2].

Zambri ne régna que sept jours. Lorsque l'armée qui assiégeait Gebbethon, ville des Philistins, eut appris ce qui s'était passé à

[1] 2. Paral., 16, 1-14. In tempore illo venit Hanani propheta ad Asa regem Juda, et dixit ei : Quia habuisti fiduciam in rege Syriæ, et non in Domino Deo tuo, idcircò evasit Syriæ regis exercitus de manu tuâ. Nonne Æthiopes et Libyes multò plures erant, quadrigis et equitibus, et multitudine nimiâ, quos, cùm Domino credidisses, tradidit in manu tuâ ? Oculi enim Domini contemplantur universam terram et præbent fortitudinem his qui corde perfecto credunt in eum. Stultè igitur egisti, et propter hoc ex præsenti tempore adversùm te bella consurgent. Iratusque Asa adversùs videntem, jussit eum mitti in nervum : valdè quippe super hoc fuerat indignatus, et interfecit de populo in tempore illo plurimos. *Ibid.*, 7-10. — [2] 3. Reg., 16. Factus est autem sermo Domini ad Jehu filium Hanani contra Baasa, dicens : Pro eo quod exaltavi te de pulvere et posui te ducem super populum meum Israël, tu autem ambulasti in viâ Jeroboam, et peccare fecisti populum meum Israël, ut me irritares in peccatis eorum : Ecce, ego demetam posteriora Baasa et posteriora domùs ejus, et faciam domum tuam sicut domum Jeroboam filium Nabat. Qui mortuus fuerit de Baasa in civitate, comedent eum canes ; et qui mortuus fuerit ex eo in regione, comedent eum volucres cœli. — Ob hanc causam occidit eum, hoc est Jehu filium Hanani prophetam. *Ibid.*, 1-7.

Thersa, elle proclama roi Amri, son général. Celui-ci marcha de suite sur Thersa, où Zambri, désespérant de se défendre, se brûla avec le palais du roi. Le peuple se divisa en deux partis, dont l'un tenait pour Thebni, fils de Gineth ; mais ce dernier étant mort, Amri régna seul. Il fit le mal devant l'Éternel, et les crimes qu'il commit surpassèrent encore ceux de tous ses devanciers. Ce qu'il y a de remarquable en son règne, c'est qu'il bâtit la ville de Samarie ou Someron, ainsi nommée de Somer, dont il acheta la montagne sur laquelle elle fut élevée. Après avoir régné douze ans, il laissa le trône d'Israël à son fils Achab.

Jéroboam, Baasa et leurs fils avaient été surpassés en méchanceté par Amri ; Amri le fut par son fils Achab, et Achab par sa femme Jézabel, fille d'Ethbaal, roi de Sidon. Achab bâtit à Samarie même un temple et un autel à Baal, et planta un bocage en l'honneur d'Astarté. Sous le nom de Baal, ou seigneur, les Phéniciens adoraient le soleil, et, sous celui d'Astarté, la lune, qu'ils appelaient aussi la reine du ciel, et qui était la déesse des amours déshonnêtes. On offrait à Baal des victimes humaines ; on honorait Astarté par d'infâmes prostitutions. C'est à cela qu'étaient destinés ces bocages. Baal et Astarté étaient comme inséparables . où il y avait un temple du premier, il y avait tout près un bocage de la seconde ; aussi leurs noms se prennent quelquefois l'un pour l'autre. Achab servait plus particulièrement Baal ; Jézabel, Astarté.

Ce fut vraisemblablement pour plaire à ce roi, et à cette reine qui gouvernait son mari, qu'un homme de Béthel, nommé Hiel, entreprit un ouvrage qui devait démentir la prédiction de Josué, quand il eut pris et brûlé Jéricho : « Maudit soit devant Jéhova l'homme qui relèvera et rebâtira cette ville de Jéricho ; qu'il lui en coûte son fils aîné pour en poser les fondements, et son plus jeune pour en poser les portes ! » La prédiction s'accomplit. Il en coûta à Hiel son premier-né, Abiram, quand il jeta les fondements, et Segub, le dernier de ses fils, quand il posa les portes [1].

Lorsque, avec l'idolâtrie et le mépris de tout ce qui est saint, les vices les plus scandaleux levèrent la tête en Israël, et que les rois, par une criminelle politique, empêchaient les Israélites de célébrer les fêtes du Seigneur à Jérusalem, Dieu suscita nombre de prophètes qui entretinrent dans ce royaume la lumière de la vérité. Le plus grand d'entre eux, Élie de Thesbé, de la tribu de Gad, au delà du Jourdain, puissant en paroles et en œuvres, favori extraordinaire de Dieu, qui l'éleva si haut pendant sa vie, plus haut encore quand il

[1] 3. Reg., 16, 8-34.

l'enleva de ce monde, au plus haut lorsqu'à la transfiguration de celui qu'annonçaient la loi et les prophètes, il apparut sur le Thabor avec Moïse ; Élie de Thesbé vint au nom de l'Éternel vers Achab, et dit : Vive Jéhova, le Dieu d'Israël, devant lequel je suis présentement, il n'y aura durant ces années ni rosée ni pluie !

Et la parole de Jéhova lui dit de se cacher dans la vallée du torrent de Carith, et de boire de l'eau du torrent, l'Éternel ayant commandé aux corbeaux de le nourrir là. Il obéit, et les corbeaux lui apportaient chaque jour, matin et soir, du pain et de la chair.

Après quelque temps, comme il ne tombait pas de pluie, le torrent s'étant desséché, la parole de Jéhova lui dit d'aller à Sarepta, au pays de Sidon. Là une veuve avait reçu ordre de le nourrir. A la porte de Sarepta il trouva une veuve qui ramassait du bois. Il la pria de lui apporter un peu d'eau pour boire. Pendant qu'elle allait en chercher, il cria derrière elle : Apporte-moi aussi, je te prie, un peu de pain. Elle répondit : Vive Jéhova, ton Dieu ! je n'ai point de pain ; j'ai seulement dans un vase autant de farine que ma main en peut contenir, et un peu d'huile dans une fiole. Et voilà que je ramasse deux morceaux de bois pour aller l'apprêter à moi et à mon fils, le manger et mourir. Élie dit : Ne crains point, mais va et fais comme tu as dit ; cependant prépare-m'en d'abord un petit pain cuit sous la cendre et apporte-le-moi ici : tu en feras ensuite pour toi et ton fils ; car voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Le vase de farine ne diminuera point, et la fiole d'huile ne décroîtra point, jusqu'au jour où Jéhova répandra la pluie sur la terre. Elle s'en alla et fit suivant la parole d'Élie ; il en mangea, ainsi qu'elle et sa maison, pendant quelque temps ; le vase de farine ne diminuait point, et la fiole d'huile ne décroissait point, selon la parole que l'Éternel avait dite par Élie ; mais après cela, le fils de cette mère de famille devint malade, et la maladie fut si violente qu'il expira. Elle dit donc à Élie : Qu'y a-t-il entre toi et moi, homme de Dieu ? Es-tu venu chez moi pour renouveler la mémoire de mes iniquités et pour faire mourir mon fils ? Élie lui dit . Donne-moi ton fils. Et l'ayant pris d'entre ses bras, il le porta dans la chambre haute où il demeurait, le mit sur son lit et cria au Seigneur : Jéhova, mon Dieu ! quoi ? cette veuve qui me nourrit, l'affligerez-vous jusqu'à faire mourir son fils ? Et il se raccourcit sur la taille de l'enfant, lui inspirant son souffle par trois fois, en criant à l'Éternel : Jéhova, mon Dieu, faites, je vous prie, que l'âme de cet enfant retourne en son corps ! L'Éternel exauça la voix d'Élie, l'âme de l'enfant revint en lui, et il recouvra la vie. Élie, ayant pris l'enfant, descendit de sa chambre au bas de la maison, et le donna à sa mère, et lui dit : Voilà que ton fils est vivant.

La femme répondit à Élie : Maintenant je reconnais que vous êtes un homme de Dieu et que la parole de Jéhova est, dans votre bouche, la vérité [1].

Adorable Providence, qui d'abord fait nourrir par les corbeaux l'homme divin dont le roi d'Israël n'était pas digne, le mène ensuite à une veuve païenne, ouvre à celle-ci le cœur, afin que, croyant avec une pieuse simplicité à sa parole, elle partage avec lui son dernier morceau de pain ; par lui nourrit alors cette bonne femme, ainsi que son enfant et toute la maison ; éprouve de nouveau la foi de la mère, et la récompense enfin si magnifiquement par la résurrection de son fils. Neuf siècles plus tard, nous verrons une mère également païenne, sortant de la même contrée, obtenir du Sauveur, par son humble prière, la guérison de sa fille avec cet éloge inestimable : O femme, votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous voulez [2].

L'humaine sagesse n'aurait point conduit Élie dans le royaume de Sidon, où régnait Ethbaal, père de Jézabel, qui, à l'arrivée de la sécheresse qu'Élie avait prédite au roi, cherchait à exterminer les prophètes d'Israël et en avait fait mourir un si grand nombre. La colère d'Ethbaal était d'autant plus à craindre pour Élie, que la sécheresse s'était également étendue à son pays ; calamité dont fait mention l'historien grec Ménandre, qui nomme ce roi Ithobal [3].

Longtemps après, la parole de Jéhova vint à Élie, en la troisième année vraisemblablement depuis qu'il eut quitté le torrent de Carith, disant : Va, présente-toi devant Achab, et je répandrai la pluie sur la terre. Or, la famine était grande en Samarie. Dans le même temps, Achab ordonnait à l'intendant de sa maison, Abdias, de parcourir tout le pays, afin de trouver de l'herbe près des fontaines et des rivières aux chevaux et aux mulets du roi, pour qu'ils ne périssent pas tous pendant la sécheresse. Cet Abdias était un homme très-pieux. Lorsque Jézabel tuait les prophètes du Seigneur, il en cacha cent dans des cavernes, cinquante ici, cinquante là, et les nourrit de pain et d'eau. Achab lui-même parcourait une partie du pays, Abdias l'autre. Celui-ci, étant en chemin, rencontra Élie, se prosterna le visage contre terre, et dit : N'est-ce pas vous Élie, mon seigneur ? Il répondit : C'est moi. Va, et dis à ton maître : Voici Élie. Abdias représenta le danger où il serait s'il allait annoncer cette nouvelle au roi. Ce dernier avait envoyé à tous les rois et à tous les peuples pour s'informer d'Élie ; il avait même demandé à chaque roi et à chaque peuple une assurance par serment qu'ils n'avaient pu le trouver. Lors

[1] 3. Reg., 17, 1-24. — [2] Matth., 15. — [3] Josèphe, l. 1, *Cont. App.*

donc que je me serai éloigné de vous, l'esprit de Jéhova vous transportera dans un lieu que j'ignore ; si alors je vais avertir Achab de votre venue, et qu'il ne vous trouve point, il me fera mourir. Cependant votre serviteur craint l'Éternel depuis son enfance. Élie dit : Vive Jéhova-Sabaoth, en présence duquel je suis ! je me présenterai devant lui en ce jour. Abdias alla donc en prévenir Achab, qui vint à la rencontre d'Élie, et l'ayant aperçu, lui dit : N'est-ce pas toi celui qui trouble Israël ? Ce n'est pas moi, répondit Élie, qui ai troublé Israël, mais toi et la maison de ton père, en abandonnant les commandements de Jéhova et en suivant Baal.

En même temps il proposa au roi d'assembler tout le peuple, c'est-à-dire, sans doute, tous les anciens du peuple, sur le mont Carmel, et d'y faire venir les quatre cent cinquante prophètes de Baal, avec les quatre cents prophètes du bocage d'Astarté, qui mangeaient à la table de Jézabel. Le roi le fit.

Alors Élie, s'approchant de tout le peuple, lui dit : Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés ? Si Jéhova est Dieu, suivez-le ; si c'est Baal, suivez Baal. Le peuple ne répondit pas un mot. Élie lui dit alors : Je suis demeuré seul d'entre les prophètes de Jéhova, et les prophètes de Baal sont au nombre de quatre cent cinquante. Qu'on nous donne deux bœufs ; qu'ils en choisissent un pour eux, et que, l'ayant coupé par morceaux, ils le mettent sur du bois, mais sans placer de feu dessous ; et moi je prendrai l'autre bœuf, et, le mettant aussi sur du bois, je n'y placerai pas non plus de feu. Invoquez le nom de vos dieux, et moi, j'invoquerai le nom de Jéhova. Le Dieu qui répondra par le feu, celui-là sera Dieu. Tout le peuple répondit : Cela est juste ! Élie invita les prêtres de Baal à commencer les premiers, car, disait-il, vous êtes en plus grand nombre. Ils le firent, et depuis le matin jusqu'au milieu du jour, ils invoquèrent le nom de Baal, disant : Baal ! exaucez-nous ! Mais il n'y avait ni voix, ni personne à répondre. Cependant ils sautaient par-dessus l'autel qu'ils avaient fait. Sauter et danser, pour marquer l'enthousiasme divin, était en usage chez les prêtres de Cybèle et aussi à Rome, chez certains prêtres de Mars, qu'on appelait pour cela Saliens ou sauteurs. A midi, Élie les raillait, disant : Criez plus haut, car c'est un dieu ; il cause peut-être avec quelqu'un, ou il est en affaire, ou bien il est en route, peut-être même qu'il dort : criez haut, pour qu'il se réveille. Ils criaient donc plus haut, et ils se faisaient des incisions, selon leur coutume, avec des couteaux et des rasoirs, jusqu'à ce qu'ils fussent couverts de leur sang. Cette superstition n'était pas rare chez les anciens. Aujourd'hui encore les Indiens croient s'attirer les faveurs de la Divinité en se mutilant eux-mêmes avec le fer et le feu. L'homme corrompu se pré-

tera plus volontiers à tout qu'au sacrifice véritable de la volonté, qui n'est vu que de Dieu.

Midi était passé : ils continuèrent leurs extravagances jusqu'au temps où l'on avait coutume d'offrir le sacrifice, c'est-à-dire, à notre manière de compter, jusqu'à trois heures. Toujours nulle voix ; toujours personne à répondre, personne à les entendre. Élie dit alors à tout le peuple : Venez auprès de moi ; et le peuple s'étant approché, il rétablit l'autel de Jéhova qui avait été détruit, prit douze pierres, selon le nombre des tribus de Jacob auquel Jéhova avait parlé, disant : « Israël sera votre nom ; » et de ces pierres bâtit un autel au nom de Jéhova, avec un canal à l'entour. Quand tout fut prêt, il fit verser par trois fois, sur l'holocauste et sur le bois, assez d'eau pour remplir tout le canal. Enfin, à l'heure d'offrir le sacrifice, il s'approcha et dit : Jéhova, Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, faites voir aujourd'hui que vous êtes le Dieu d'Israël, et que je suis votre serviteur, et que c'est par votre ordre que j'ai fait toutes ces choses. Exaucez-moi, Jéhova, exaucez-moi, afin que ce peuple apprenne que vous êtes Jéhova-Dieu, et que vous avez de nouveau converti leur cœur. Aussitôt le feu de Jéhova tomba et dévora l'holocauste, le bois et les pierres, la poussière même, et l'eau qui était dans le canal. Ce que tout le peuple ayant vu, il se prosterna le visage contre terre, et il dit : Jéhova est Dieu ! Jéhova est Dieu ! Mais Élie leur dit : Prenez les prophètes de Baal, et qu'il n'en échappe pas un seul. Et le peuple les ayant pris, Élie les mena au torrent de Cison, où ils furent mis à mort. C'était la peine prononcée par la loi contre tout prophète qui exciterait le peuple à suivre les dieux étrangers [1].

Élie dit ensuite à Achab : Montez, mangez et buvez, car j'entends le bruit d'une grande pluie. Achab monta pour manger et pour boire. Élie alla sur le haut du Carmel, se prosterna contre terre, la tête entre les genoux. C'est encore aujourd'hui la posture du recueillement et de la ferveur en Orient. Et il dit à son serviteur : Va, et regarde du côté de la mer. Le serviteur monta, regarda et dit : Il n'y a rien. Élie lui dit encore : Retourne par sept fois. Et la septième fois, voilà qu'un petit nuage s'élevait de la mer, comme le pied d'un homme. Élie dit à son serviteur : Monte et dis à Achab : Mets tes chevaux à ton char, et descends, de peur que la pluie ne te surprenne. Et pendant qu'il allait ici et là, voilà le ciel couvert de ténèbres, et les nuées, et le vent, et une grande pluie. Achab monta donc sur son char, et, précédé par Élie qui courait devant son char, s'en alla à Jezrahel [2].

[1] Deut., 13, 5. Propheta autem ille aut fictor somniorum interficietur. Quia locutus est ut vos averteret à Domino Deo vestro. — [2] 3. Reg., 18, 1-46.

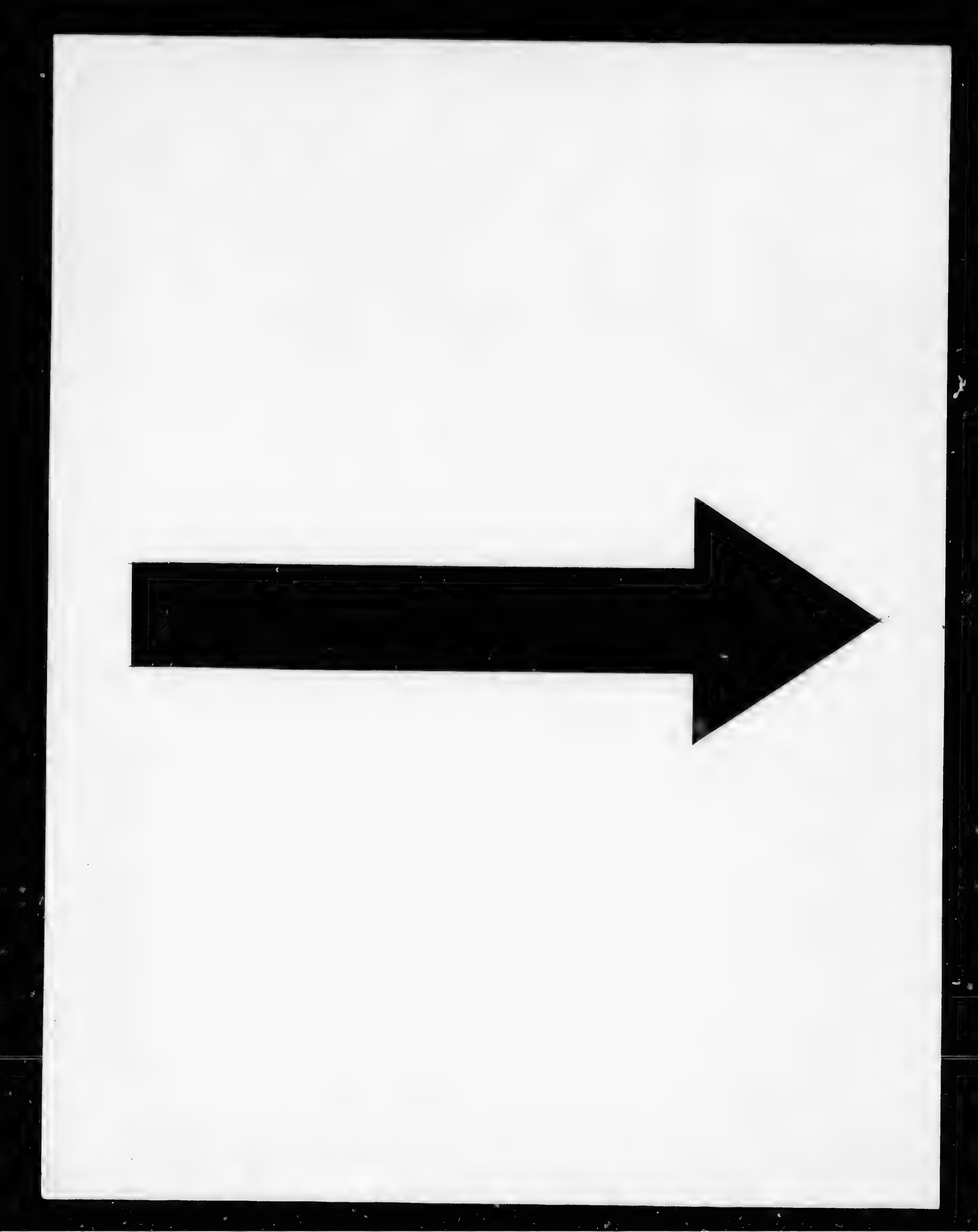
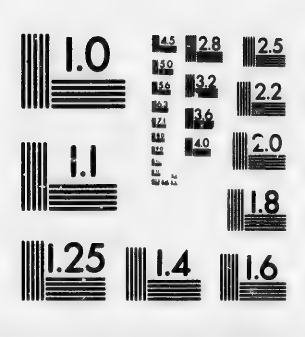


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"



C'était une ville considérable de la tribu d'Issachar, où Achab faisait sa résidence, sans doute parce qu'elle était située dans un vallon et près d'une belle source d'eau.

Achab ne manqua point de raconter à Jézabel tout ce qu'avait fait Élie. La peine infligée aux prêtres de Baal mit en fureur cette femme altière. Que les dieux me fassent ceci, et qu'ils y ajoutent cela, si demain, à cette heure, je ne fais de ta vie ce que tu as fait de la leur! C'est ce qu'elle envoya dire au prophète. Élie prit la fuite et s'en alla jusqu'à Bersabée, dans le royaume de Juda. De là il s'avança une journée de chemin dans le désert d'Arabie. Déplorant la décadence de son peuple, il s'assit sous un genièvre et pria Dieu de le laisser mourir. C'est assez, ô Éternel! prenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. Il succomba de fatigue et s'endormit. Et voilà que l'ange de Jéhova le toucha et lui dit : Levez-vous et mangez. Élie regarda, et voilà auprès de sa tête un pain cuit sous la cendre et un vase d'eau. Il mangea donc et but, et puis s'endormit de nouveau. L'ange de Jehova, revenant une seconde fois, le toucha encore et lui dit : Levez-vous et mangez, car il vous reste un grand chemin à faire. Il se leva donc, mangea et but, et, par la force de cette nourriture, marcha quarante jours et quarante nuits jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb. Il entra là dans une caverne et y passa la nuit.

Et voilà que la parole de Jéhova vint à lui et lui dit : Que fais-tu là, Élie? Il répondit : J'ai brûlé de zèle pour Jéhova, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont detruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive; je suis demeuré tout seul, encore cherchent-ils à m'ôter la vie. Et la parole dit : Sors et tiens-toi debout sur la montagne devant Jéhova.

Et voilà que Jéhova passa, et un vent violent et impétueux, renversant les montagnes et brisant les rochers devant Jéhova, et Jéhova n'était point dans ce vent; et après ce vent, un tremblement de terre, et Jéhova n'était point dans ce tremblement; et après le tremblement, un feu, et Jéhova n'était pas dans ce feu; et après le feu, la voix d'un silence délicat [1]. Ce qu'ayant entendu, Élie, par respect, se couvrit le visage de son manteau, et, étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne. Et voilà qu'une voix vint à lui, disant : Que fais-tu là, Élie? Il répondit : J'ai brûlé de zèle pour Jéhova, Dieu des armées, parce que les enfants d'Israël ont abandonné votre alliance, qu'ils ont détruit vos autels, qu'ils ont tué vos prophètes par le glaive; je suis

[1] En hébreu : *Kôl demâmâ dakkâh*, verset 12, c. 19.

demeuré tout seul, encore cherchent-ils à m'ôter la vie. Et Jéhova lui dit : Va et retourne par ton chemin à travers le désert, à Damas ; et lorsque tu y seras arrivé, tu répandras l'onction sur Hazaël, pour être roi de Syrie. Tu sacreras aussi Jéhu, fils de Namsi, pour être le roi d'Israël ; enfin tu donneras l'onction à Élisée, fils de Saphat, pour être prophète en ta place. Et quiconque aura échappé à l'épée d'Hazaël sera tué par Jéhu, et quiconque aura échappé à l'épée de Jéhu sera tué par Élisée. Et je me réserverai dans Israël sept mille hommes qui n'ont point fléchi le genou devant Baal, et qui ne l'ont point adoré en portant la main à leur bouche pour la baiser [1]. Porter sa main à sa bouche était, chez les anciens, une marque d'adoration.

Ce qu'a vu le prophète à l'approche de Jéhova, sur l'Horeb ou le Sinaï, l'Église de Dieu le verra dans l'univers. Des conquérants, des révolutions, tempêtes, embrasements politiques ébranleront le monde, briseront en passant les peuples et les rois à l'approche de Jéhova-Sauveur ; mais le Sauveur ne sera point encore là. Viendra une paix, un calme universel. Et la voix d'un silence délicat dira aux hommes de bonne volonté que le Verbe de Dieu, Dieu lui-même, nous est né le Sauveur, est né homme de la Vierge Marie. Ses disciples voudront ne point quitter la suavité de son entretien ; mais il les enverra par toute la terre pour établir à leur place d'autres prophètes, former de nouveaux hommes, et, par suite, de nouveaux peuples, de nouveaux rois, un nouvel univers.

Ce qu'a éprouvé l'humanité entière quand Dieu vint en elle, chaque homme l'éprouve quand Dieu vient en lui. Des orages s'élèvent dans l'esprit, de violentes secousses brisent l'âme, un feu s'allume dans le cœur. Ce n'est pas encore Dieu, mais il approche. Tout à coup il se fait un grand calme. La voix d'un silence délicieux respire au fond du cœur la paix et la joie. L'âme, éprise d'amour, se recueille en elle-même pour mieux écouter celui qui parle. Elle s'avance à l'entrée de la prison, comme Élie à l'entrée de sa caverne, prête à s'en échapper tout à fait pour suivre son bien-aimé ; mais Dieu, après l'avoir élevée jusqu'à lui par la contemplation, lui commande de retourner au combat, de s'armer d'un nouveau zèle, d'affronter de plus grands travaux encore pour la gloire de ce bon maître et le salut de ses frères.

Cette sublime manifestation de Dieu, dont le simple récit présente un caractère de vérité divine que n'atteignit jamais aucune fiction, vint à Élie dans le même désert et probablement dans la même grotte devant laquelle, également après un jeûne de quarante jours, la gloire de l'Éternel s'était apparue à Moïse.

[1] 3. Reg., 19, 1-18.

Élie, étant parti de là, trouva Élisée, fils de Saphat, qui labourait avec douze paires de bœufs, dont lui-même en conduisait une. Quand Élie fut près de lui, il jeta sur lui son manteau. Incontinent, comme il paraît, l'esprit d'Élie saisit Élisée; car il courut après le prophète et lui dit : Permettez-moi, je vous prie, que j'aille baiser mon père et ma mère, et je vous suivrai. Élie lui répondit : Va et reviens, car j'ai fait pour toi ce que j'avais à faire. Élisée s'en alla donc, prit une paire de bœufs, les tua, en fit cuire la chair avec le bois de sa charrue et la donna à manger au peuple. Après quoi, il s'en retourna vers Élie et le servait [1].

Lorsque Dieu dit à son prophète qu'il se réserverait sept mille hommes qui ne fléchiraient point le genou devant Baal, il ne parle que du royaume d'Israël et pour l'avenir. Pour le présent, dans ce royaume-là même, le peuple tout entier venait de se déclarer pour le Dieu de ses pères; le premier ministre d'Achab en était le fidèle adorateur. Depuis longtemps un grand nombre d'Israélites des dix tribus s'étaient réunis à Juda pour rendre plus librement à Dieu le vrai culte. Enfin, pendant que l'impie Jezabel faisait prévaloir l'idolâtrie dans le royaume d'Achab, la piété florissait en Juda et à Jérusalem, centre de la vraie religion et du vrai sacerdoce.

C'était le règne du saint roi Josaphat. Son père Asa était mort la troisième année d'Achab. L'Écriture reproche au père, qu'étant affligé de la goutte pendant les dernières années de sa vie, il avait mis sa confiance plus dans les médecins qu'en Dieu. Son fils Josaphat lui succéda à l'âge de trente-cinq ans. Le jeune prince marcha dans les voies de son aïeul David; il détruisit en Juda tout ce qui restait encore de hauts-lieux et de bois consacrés aux idoles. La troisième année de son règne, il envoya des grands du royaume avec plusieurs lévites et deux prêtres; et ils enseignaient en Juda, portant avec eux la loi de l'Éternel; ils parcouraient toutes les villes, instruisant le peuple. Aussi l'Éternel affermit le royaume dans sa main; tous ceux d'Israël lui faisaient des présents, et il se trouva comblé de richesses infinies et d'une grande gloire. La terreur de Jéhova se répandit sur tous les royaumes d'alentour; pas un ne combattit contre Josaphat. Les Philistins mêmes et les Arabes lui payaient tribut, les premiers en argent, les seconds en troupeaux. Joignant à la piété l'activité et la sagesse, il mit des garnisons et des magistrats dans la terre de Juda et dans les villes d'Éphraïm que son père avait prises, bâtit de nouvelles forteresses, tint sur pied une armée de onze cent soixante mille hommes aguerris. Ce nombre ne doit pas surprendre. Dans la

[1] 3. Reg., 19, 19-21.

constitution politique des Hébreux, chaque homme était laboureur et soldat. De plus, avec les tribus si populeuses de Juda et de Benjamin, Josaphat comptait une multitude considérable d'Israélites qui, par motif de religion, s'étaient établis dans son royaume ; enfin, il avait à sa disposition les peuples tributaires, tels que les Iduméens et autres subjugués par David [1]. Ce pieux roi commit cependant une faute en faisant épouser à son fils Joram, Athalie, la trop digne fille d'Achab et de Jézabel ; union qui était un mauvais exemple et qui eut pour la maison de Juda les suites les plus funestes.

En la dix-huitième année de son règne, Achab fut attaqué et assiégé dans Samarie, par Benadad, roi de Syrie ou d'Aram, qui avait dans son armée jusqu'à trente-deux petits rois ou princes tributaires. Avec cette arrogance qui précède si souvent la chute, le Syrien envoya dire au roi d'Israël : Ainsi parle Benadad : Ton argent et ton or sont à moi ; tes femmes et tes enfants les plus chers sont à moi. Avec cette lâcheté qui s'associe à la honte pour échapper au malheur, et qui si souvent court à la ruine, Achab répondit : Selon votre parole, ô roi, mon seigneur, je suis à vous avec tout ce qui est à moi. Benadad lui fit dire de nouveau que, le lendemain, il enverrait quelques-uns de ses serviteurs visiter la maison d'Achab et celles de ses sujets, et en emporter tout ce qui leur plairait. Dans cette extrémité, Achab convoqua le conseil des anciens, qui, d'une voix unanime, ainsi que tout le peuple, lui conseillèrent de n'écouter en rien de si outrageuses prétentions. Il les rejeta en effet ; mais, pusillanime jusque dans son refus, il déclara en même temps qu'il était encore prêt à satisfaire aux premières demandes. Benadad renvoya dire : Que les dieux me fassent ceci et cela, si la poussière de Samarie suffit pour remplir le creux de la main de tout le peuple qui me suit ! Le roi d'Israël répondit : Celui qui met les armes ne doit pas se glorifier comme celui qui les quitte. Cette réponse fut rapportée à Benadad, lorsqu'il était à boire dans sa tente avec les rois ses vassaux. Aussitôt il commanda d'enfermer la ville.

Mais voilà qu'un prophète vint vers Achab et lui dit : Ainsi parle Jéhova : Tu as vu toute cette multitude innombrable ; eh bien ! je te la livre dans la main aujourd'hui, afin que tu saches que c'est moi Jéhova. Achab demanda : Par qui ? Il répondit : Par les jeunes gens des princes des provinces. Achab ajouta : Qui commencera le combat ? Ce sera vous, répondit le prophète [2]. Achab compta donc les jeu-

[1] 2. Paral., 17, 1-19. — [2] Et ecce propheta unus accedens ad Achab regem Israël, ait ei : Hæc dicit Dominus : Certe vidisti omnem multitudinem hanc nimiam ? Ecce ego tradam eam in manu tua hodiè, ut scias quia ego sum Dominus.

nes gens des princes, et il y en eut deux cent trente-deux. Il fit aussi la revue du peuple, et il trouva sept mille hommes. Ces deux troupes sortirent vers midi. Benadad était ivre avec ses rois. Lors donc qu'à l'approche des jeunes gens des princes on lui eut dit : Voilà des hommes qui sortent de Samarie, il commanda de les prendre vifs, soit qu'ils vinssent pour parler de la paix, soit qu'ils vinssent pour combattre. Cependant cette jeunesse s'avançait, et la petite armée derrière elle; chacun tuait son homme. Les Syriens s'enfuirent, Israël les poursuivit. Le roi, sortant de la ville, frappa les chevaux et les chariots, et remporta une grande victoire. Alors vint à lui un prophète, lui conseillant de se préparer à une nouvelle guerre, parce que le roi d'Aram reviendrait l'année suivante.

Quant à ce dernier, ses serviteurs le consolaient en disant que les dieux des Israélites étaient des dieux des montagnes. Attaquons-les en plaine et nous les vaincrons. Ils lui conseillèrent aussi d'éloigner de son armée les rois et de les remplacer par des généraux. Benadad écouta leur avis, revint l'année suivante avec une armée nouvelle et se campa près d'Aphec, ville de la Célésyrie, c'est-à-dire de la Syrie-Creuse. Les Israélites se campèrent vis-à-vis de l'ennemi en deux corps, qui paraissaient comme deux petits troupeaux de chèvres en comparaison des Syriens, qui couvraient toute la terre. Et il vint un homme de Dieu qui dit au roi d'Israël : Ainsi parle Jéhova : Parce que les Araméens ont dit : Jéhova est le dieu des montagnes et non pas le dieu des vallées, je te donnerai toute cette grande multitude en la main, afin que vous sachiez que c'est moi Jéhova [1]. Sept jours après se livra une grande bataille, où les enfants d'Israël tuèrent cent mille Syriens : le reste s'enfuit dans la ville d'Aphec, où des murailles, s'écroulant tout à coup, en écrasèrent encore vingt-sept mille. Benadad, réfugié dans la même cité, se sauvait d'une chambre dans une autre. Sur le conseil de ses serviteurs, qui lui représentaient que les rois d'Israël passaient pour des rois de clémence, il en envoya quelques-uns, avec des sacs sur les reins et des cordes au cou, vers le roi d'Israël, pour demander la vie sauve. Vit-il encore? il est mon frère! dit Achab. Et de fait, Benadad s'étant présenté, il le fit monter sur son char, et tous deux s'arrangèrent à l'amiable. Le

Et ait Achab : Per quem? Dixitque ei : Hæc dicit Dominus: Per pedissequos principum provinciarum. Et ait : Quis incipiet præliari? Et ille dixit : Tu. 3. Reg., 20. 13 et 14.

[1] Et accedens unus vir Dei, dixit ad regem Israël : Hæc dicit Dominus : Quia dixerunt Syri : Deus montium est Dominus, et non est Deus vallium, dabo omnem multitudinem hanc grandem in manu tuâ, et scietis quia ego sum Dominus. Vers. 28.

Syrien promit de rendre les villes dont s'était emparé son prédécesseur, et invita le roi d'Israël à bâtir des rues à Damas pour l'avantage des Israélites que le commerce amènerait dans cette capitale, comme les précédents rois de Syrie en avaient bâti à Samarie. Après avoir fait alliance avec lui, Achab laissa aller Benadad.

Alors un homme d'entre les enfants des prophètes dit à un de ses compagnons, par la parole de Jéhova : Frappe-moi, je te prie. Et comme l'autre refusait de le frapper, il lui dit : Parce que tu n'as pas écouté la voix de Jéhova, voici qu'au sortir d'auprès de moi te frappera un lion. Et lorsqu'il fut sorti d'auprès de lui, un lion le rencontra et le frappa. L'autre, ayant trouvé un autre homme, lui dit : Frappe-moi, je te prie. Cet homme le frappa et le blessa au visage. Alors le prophète s'en alla au-devant du roi sur la route. Et lorsque le roi vint à passer, il cria vers lui et dit : Votre serviteur est sorti pour combattre de près les ennemis, et l'un d'eux s'étant enfui, quelqu'un me l'a amené et m'a dit : Garde cet homme-là ; s'il échappe, ta vie répondra de sa vie, ou tu payeras un talent d'argent. Et pendant que votre serviteur avait affaire ici et là, voilà que cet homme n'y était plus. Le roi d'Israël dit : Tu as toi-même prononcé ton arrêt. Aussitôt il essuya la poussière de son visage, et le roi d'Israël reconnut qu'il était du nombre des prophètes. Et il dit au roi : Ainsi parle Jéhova : Parce que tu as laissé échapper de ta main l'homme de mon anathème, ta vie répondra pour sa vie, et ton peuple pour son peuple. Le roi s'en alla chagrin et en colère dans sa maison, et fit son entrée à Samarie [1].

Tel était Achab, épargnant l'ennemi, tuant les prophètes, opprimant ses propres sujets.

Près du palais du roi, à Jezrahel, un homme considérable, Naboth, possédait une vigne que souhaitait Achab pour en faire un jardin potager. Il lui offrit un échange ou un prix avantageux. Mais Naboth répondit : Jéhova me garde de vous donner l'heritage de mes pères ! Les princes iniques ressemblent à des enfants mal élevés, surtout les nouveaux parvenus ou leurs fils, ceux-ci encore plus que ceux-là ; car ces derniers s'élèvent d'ordinaire sur le trône par des qualités au moins apparentes, et ont été formés à l'école de la vie privée, ou bien à celle de l'adversité et du péril. Le fils d'Amri fut inconsolable du refus de Naboth, se jeta sur son lit, se tourna du côté de la muraille et se refusait à manger. Jézabel arriva, s'informa de la cause

[1] 3. Reg., 20, 1-43. Qui ait ad eum : Hæc dicit Dominus : Quia dimisisti virum dignum morte de manu tuà, erit anima tua pro animà ejus, et populus tuus pro populo ejus. Vers. 42.

de sa tristesse, et, ayant appris qu'il avait offert au voisin un prix d'achat ou un échange : Voilà, dit-elle, comme tu fais le roi en Israël ! Lève-toi, mange et sois en repos; c'est moi qui te donnerai la vigne.

Non moins astucieuse que cruelle, elle expédia, sous le sceau du roi, des lettres aux principaux de la ville, portant ordre de publier un jeûne, et, en cette occasion, de faire asseoir Naboth entre les premiers du peuple. Voilà comme, sous le nom de son époux, elle affectait hypocritement la piété ainsi que l'estime pour le mérite d'un homme dont elle tramait la perte; car, dans les mêmes lettres, elle ordonnait de produire contre lui de faux témoins, comme s'il avait blasphémé contre Dieu et contre le roi. Elle connaissait bien les hommes à qui elle demandait un pareil crime. Ils obéirent, des témoins parurent, Naboth fut conduit hors de la ville et lapidé. Aussitôt qu'elle en fut informée, Jézabel dit à Achab : Levez-vous et prenez possession de la vigne de Naboth, car il n'est plus.

Mais la parole de Jéhova vint à Élie de Thesbé, disant : Lève-toi et descends à la rencontre d'Achab, roi d'Israël, qui est dans Samarie; car le voilà qui va dans la vigne de Naboth pour en prendre possession. Et tu lui diras : Ainsi parle Jéhova : Tu as tué Naboth, et de plus tu t'es emparé de sa vigne. Or, voici ce que dit Jéhova : En ce même lieu où les chiens ont léché le sang de Naboth, ils lécheront ton sang [1].

Achab répondit à Élie : M'as-tu donc trouvé ton ennemi ? Oui, répliqua l'homme de Dieu, en ce que tu t'es vendu pour faire le mal devant Jéhova. Voici que j'amène les maux sur toi. Je retrancherai ta postérité; j'exterminerai tous les mâles, depuis le premier jusqu'au dernier dans Israël ; je rendrai ta maison comme la maison de Jéroboam, fils de Nabat, et comme la maison de Baasa, fils d'Ahia, parce que tu as tout fait pour provoquer ma colère, et que tu as fait pécher Israël. Quant à Jézabel, voici ce que dit Jéhova : Les chiens mangeront Jézabel près des murs de Jezrahel. Quiconque d'Achab meurt dans la ville, sera mangé par les chiens ; quiconque dans les champs, sera dévoré par les oiseaux du ciel [2].

L'Écriture ajoute qu'il n'y en avait point qui se fût vendu pour faire le mal devant Jéhova, comme Achab, parce que sa femme l'y

[1] Et loqueris ad eum, dicens : Hæc dicit Dominus : Occidisti, insuper et possedisti. Et post hæc addes : Hæc dicit Dominus : In loco isto, in quo linxerunt canes sanguinem Naboth, lambent quoque sanguinem tuum. Vers. 19, ch. 21. — [2] Sed et de Jezabel locutus est Dominus, dicens : Canes comedent carnes Jezabel in agro Jezrahel. Si mortuus fuerit Achab in civitate, comedent eum canes; si autem mortuus fuerit in agro, comedent eum volucres cœli. Vers. 23 et 24.

excitait. Il devint abominable, suivit les idoles tout comme les Amorrhéens que Jéhova avait exterminés devant les enfants d'Israël.

Alors toutefois il fut touché d'un sentiment passager de repentir. Ayant entendu les paroles du prophète, il déchira ses vêtements, couvrit sa chair d'un cilice, jeûna, dormit avec le sac et marcha la tête baissée. Et la parole de Jéhova vint à Élie de Thesbé, disant : N'as-tu pas vu Achab s'humiliant devant moi ? Puis donc qu'il s'est humilié, je n'amènerai point sur lui, en ses jours, les maux dont je l'ai menacé ; mais, dans les jours de son fils, je les ferai tomber sur sa maison [1].

Combien, dit un saint Pape, ne doit point plaire à Dieu le profond repentir de ses élus qui craignent de le perdre, puisqu'il a pris plaisir à la pénitence passagère d'un réprouvé qui ne craignait que de perdre les biens de ce monde [2]. Le premier mouvement d'Achab paraît avoir été sincère : Dieu même lui rend témoignage ; mais il ne dura point. La parole du prophète tomba au milieu des épines, où la semence fut bientôt étouffée par les sollicitudes de ce siècle, ainsi que par les trompeuses richesses, et demeura sans fruit. En effet, on ne voit pas qu'après ces premières démonstrations, le servile Achab se soit soustrait à l'empire ignominieux de l'impie Jézabel, qu'il ait rendu la vigne de Naboth et aboli le culte des idoles.

La troisième année depuis que la paix eut été conclue entre Achab et le roi de Syrie, Josaphat, roi de Juda, descendit vers le roi d'Israël, lorsque celui-ci songeait à une nouvelle expédition contre Benadad, qui ne lui avait pas rendu, après la paix, la ville de Ramoth en Galaad. Interrogé par Achab s'il voulait marcher avec lui contre l'ennemi, Josaphat répondit : Moi c'est vous, mon peuple c'est votre peuple, mes chevaux sont vos chevaux. Toutefois il se rappela bientôt qu'il fallait interroger auparavant la volonté de Dieu. Cherchez aujourd'hui, je vous prie, dit-il à Achab, la parole de Jéhova. Le roi d'Israël assembla donc près de quatre cents prophètes et leur dit : Dois-je aller combattre en Ramoth de Galaad, ou resterai-je en paix ? Ils répondirent : Montez, et le Seigneur le livrera entre les mains du roi.

Ces devins étaient apparemment les quatre cents prophètes du bocage qui mangeaient à la table de la reine. Ils avaient bien été invités à l'assemblée du Carmel, mais on ne voit pas qu'ils y aient paru. Vraisemblablement ils eurent l'esprit de ne pas y venir, et échappèrent ainsi à la confusion et à la mort qu'y trouvèrent les quatre cent cinquante prêtres de Baal. Ici, ils parlent au nom de Jé-

[1] 3. Reg., 21, 1-29. — [2] Greg. Magn., hom. x, *in* Ezech.

hova. Était-ce à cause du roi de Juda qui était présent, ou bien avaient-ils la coutume, à cause du peuple boitant des deux côtés, de donner à leurs abominations une fausse apparence de religion israélitique ? ce qui est peut-être difficile à décider.

Le roi de Juda ne voulut rien savoir d'eux. N'y a-t-il donc point ici, demanda-t-il, quelque prophète de Jéhova que nous puissions interroger ? Il y a bien encore, dit le roi d'Israël, un homme par qui nous pouvons consulter Jéhova ; mais je le hais, parce qu'il ne me prophétise jamais le bien, mais le mal : c'est Michée, fils de Jemla. Josaphat répondit : O roi ! ne parlez pas de la sorte. Achab l'envoya donc chercher.

Le messager raconta à Michée que tous les prophètes avaient fait des prédictions favorables, et l'engagea d'annoncer également des choses heureuses. Vive Jehova ! répondit-il ; tout ce que Jéhova me dira, je le dirai. Les deux rois, vêtus de leurs ornements royaux, étaient assis sur des trônes à la porte de Samarie, et les prophètes continuaient devant eux leurs prédictions : Montez à Ramoth de Galaad, marchez heureusement, et Jehova le livrera entre les mains du roi ! Pour exprimer plus vivement encore la certitude de la victoire, Sedecias, fils de Chanaana, s'attacha des cornes de fer, disant : Voici comme parle Jéhova : C'est avec ces cornes que vous secouerez Aram jusqu'à ce que vous l'ayez détruit. Lors donc que Michée parut au milieu de cette assemblée, devant les deux rois, Achab lui demanda : Devons-nous marcher contre Ramoth de Galaad, ou bien demeurer en paix ? Il répondit, sans doute avec un ton ironique : Montez, marchez heureusement, et Jéhova les livrera entre les mains du roi. Achab reprit : Je te conjure nombre de fois de ne me dire que la vérité au nom de Jéhova. Michée dit alors : J'ai vu tout Israël dispersé dans les montagnes comme des brebis qui n'ont point de pasteur. Et Jéhova dit : Ils n'ont point de maître ; que chacun retourne en paix dans sa maison ! Ne vous avais-je pas dit, s'écria le roi d'Israël en se tournant vers Josaphat, que cet homme ne me prophétise jamais le bien, mais toujours le mal ? Michée ajouta : Écoutez donc la parole de Jéhova : J'ai vu Jéhova assis sur son trône, et toute l'armée des cieux debout autour de lui, à droite et à gauche. Et Jéhova dit : Qui persuadera Achab, afin qu'il monte et qu'il périsse en Ramoth-Galaad ? Et l'un disait ceci, et l'autre disait cela. Mais il sortit un esprit qui se tint debout devant Jéhova : Je le persuaderai, moi. Et comment ? lui dit Jéhova. Je m'en irai, répliqua-t-il, et je serai un esprit de mensonge dans la bouche de tous ses prophètes. Tu le persuaderas, répondit le Seigneur, et tu prévaudras ; sors et fais ainsi. Maintenant donc, voilà que Jéhova a mis

un esprit de mensonge dans la bouche de tous tes prophètes que voici, et Jéhova a prononcé le mal contre toi. A ces mots, Sédécias s'approcha et frappa Michée sur la joue, disant : Quoi ! l'esprit de Jéhova se serait éloigné de moi, et cela pour te parler, à toi ? Tu le verras, répondit Michée, lorsque tu passeras de chambre en chambre pour te cacher.

Achab ordonna de conduire Michée en prison, de le nourrir du pain de la tribulation et de l'eau de l'angoisse, jusqu'à ce qu'il revînt en paix. Si tu reviens en paix, dit le prophète, Jéhova ne m'a point parlé.

Les deux rois marchèrent donc contre Ramoth. Le roi de Syrie avait donné ordre aux commandants de ses chars de ne s'attaquer ni à petit ni à grand, mais au seul roi d'Israël. Achab, soit qu'il eût connaissance de ce dessein, soit qu'il fût effrayé malgre lui des prédictions de Michée, déposa les marques de la royauté, en priant Josaphat de garder les siennes. Cette ruse faillit coûter la vie au roi de Juda. Les généraux syriens, le prenant pour le roi d'Israël, allaient l'accabler, lorsqu'au cri qu'il jeta, ils reconnurent que ce n'était pas lui. Achab s'applaudissait peut-être de son stratagème, lorsqu'une flèche, tirée au hasard, le frappa entre l'estomac et le poumon. Il commanda à son écuyer de tourner bride ; le sang se répandit dans son char, et le soir il mourut. Alors on publia dans toute l'armée, au coucher du soleil : Que chacun retourne dans sa ville et dans son pays ! Le corps du roi fut porté à Samarie, où on l'enterra. On lava son char et les rênes de ses chevaux dans la piscine de Samarie, et les chiens léchèrent son sang, selon la parole que l'Éternel avait dite. Son fils Ochozias régna en sa place [1].

Après la mort d'Achab, Josaphat s'en retourna chez lui. A l'approche de Jérusalem, le voyant Jéhu, fils d'Hanani, vint à sa rencontre et lui reprocha d'avoir fait alliance avec l'impie Achab ; il le consola néanmoins, en lui disant que de bonnes œuvres s'étaient trouvées en lui, parce qu'il avait détruit les bocages et que son cœur était appliqué à chercher l'Éternel. Josaphat travailla donc avec un nouveau zèle à l'honneur de Dieu et au salut de son peuple. Il visita le pays depuis Bersabée jusqu'à la montagne d'Éphraïm, et ramena tout le monde à Jéhova, le Dieu de leurs pères. Il établit aussi des juges par toutes les villes fortes de Juda, leur disant : Prenez garde à ce que vous avez à faire ; car ce n'est pas le jugement des hommes que vous exercez, mais le jugement de Jéhova ; et tout ce que vous jugerez retombera sur vous. Que la crainte de Jéhova soit donc avec vous,

[1] 3. Reg., 22, 1-38.

et faites tout avec soin ; car il n'y a point d'iniquité dans Jéhova, notre Dieu, ni d'acception de personnes, ni de désir d'avoir des présents.

Outre ces tribunaux érigés dans les villes de Juda, il érigea un tribunal plus auguste dans la capitale du royaume. Il établit dans Jérusalem des lévites et des prêtres, et les chefs de famille pour juger le jugement de Jéhova et terminer toutes les causes en son nom. Et il leur dit : Vous ferez ainsi, et ainsi, dans la crainte de Jéhova, avec fidélité et d'un cœur parfait. Dans toute cause de vos frères qui viendra à vous, où il sera question de la loi, des commandements, des ordonnances et de la justice, apprenez-leur à ne point offenser Jéhova, de peur que sa colère ne vienne sur vous et sur eux : en faisant ainsi, vous ne pécherez pas. Et voilà, Amarias, le prêtre, sera votre chef dans toutes les affaires de Jéhova, et Zabadias, fils d'Ismaël, prince de la maison de Juda, dans toutes les affaires du roi, et vous aurez les lévites pour maîtres et pour docteurs [1].

Tel était le conseil des anciens ou le sénat de la nation. Il y avait des sénateurs spirituels et des sénateurs temporels. Les premiers étaient des prêtres et des lévites ; les seconds, les chefs de famille. Le grand prêtre présidait à tout ce qui regardait la religion ; le prince de la tribu royale, à tout ce qui appartenait à la charge de roi. Toutes les affaires, tant civiles que religieuses, se jugeaient d'après la loi de Dieu, interprétée par les lévites et les prêtres. C'était au fond le conseil des anciens ou sénateurs, établi par Moïse. Son autorité avait peut-être souffert sous les règnes précédents ; c'est pourquoi Josaphat lui donna comme une organisation nouvelle. Nous verrons plus tard à quelle puissance il parvint, après la captivité de Babylone, sous le nom grec de synédrion ou sanhédrin.

Ochozias, fils d'Achab, lui avait succédé sur le trône. Il fit le mal aux yeux de Jéhova, et marcha dans la voie de son père et de sa mère, et dans la voie de Jéroboam, fils de Nabat, qui fit pécher Israël. Il servit aussi Baal et l'adora, et il irrita Jéhova, le Dieu d'Israël, selon tout ce que son père avait fait.

Après la mort d'Achab, les Moabites secouèrent le joug d'Israël.

Ochozias fit une chute très-grave dans son palais et envoya des messagers à Accaron, ville des Philistins, pour consulter Béelzébub et savoir de lui s'il guérirait de sa maladie.

Le nom de cette prétendue divinité veut dire seigneur ou dieu des mouches, ou même dieu-mouche. Les Israélites lui donnèrent-ils ce nom par mépris, tandis que ses adorateurs l'appelaient Baal-Samen,

[1] 2. Paral., 19.

dieu du ciel? ou bien ceux-ci le regardaient-ils comme le dieu qui chassait ces insectes si incommodes dans les pays chauds, ainsi qu'on voit, chez les Grecs et chez les Romains, un Hercule et un Jupiter chasse-mouche? ou enfin les Philistins adoraient-ils, soit une mouche réelle, soit une figure de mouche, comme on peut le conclure des Chananéens, contre lesquels Dieu envoya des guêpes, afin, dit le livre de la Sagesse, de les punir parce qu'ils adoraient? Tout cela n'est pas facile à décider. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à la venue du Messie, les Juifs tenaient Béelzébub pour le prince des démons.

Or, l'ange de Jéhova dit à Élie de Thesbé : Lève-toi et monte à la rencontre des envoyés du roi de Samarie, et dis-leur : Est-ce qu'il n'y a pas un Dieu en Israël, puisque vous allez consulter Béelzébub, le dieu d'Accaron? C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova : Tu ne descendras point du lit sur lequel tu es monté, mais tu mourras de mort.

Les messagers revinrent donc et racontèrent au roi, qui s'étonnait de leur prompt retour, ce que l'homme qu'ils avaient rencontré leur avait dit. Interrogés sur son signalement, ils répondirent que c'était un homme couvert de poil, peut-être de poil de chameau comme Jean-Baptiste, avec une ceinture de cuir sur les reins. C'est Élie de Thesbé, reprit le roi, et de suite il envoya, pour l'arrêter, un capitaine de cinquante hommes avec sa troupe. Celui-ci, le trouvant assis sur le sommet d'une montagne, apparemment le Carmel, lui dit : Homme de Dieu, le roi vous commande de descendre. Si je suis un homme de Dieu, répliqua Élie, que le feu descende du ciel et te dévore, toi et tes cinquante! Aussitôt le feu descendit du ciel et le dévora, lui et ses cinquante. Le roi envoya un autre capitaine avec le même nombre d'hommes, qui pouvait ignorer, aussi bien qu'Ochozias, pourquoi le premier tardait à revenir. Ils eurent le même sort. Le digne fils d'Achab et de Jézabel envoya un troisième avec ses cinquante. Celui-ci s'humilia devant le prophète, à qui l'ange de Jéhova ordonna d'aller avec lui trouver le roi.

Quand Élie parut devant Ochozias, il lui dit ce qu'il avait dit déjà aux messagers envoyés à Accaron : Ainsi parle Jéhova : Parce que tu as envoyé des messagers pour consulter Béelzébub, le dieu d'Accaron, comme s'il n'y avait point un Dieu en Israël dont tu puisses interroger la parole, tu ne descendras point du lit sur lequel tu es monté, mais tu mourras de mort. Et il mourut, selon la parole de l'Éternel, qu'Élie avait dite [1].

Or, dans le temps que l'Éternel voulut enlever Élie au ciel dans

[1] 4. Reg., 1, 1-18.

un tourbillon, Élie et Élisée s'en allaient de Galgala. Et Élie dit à Élisée : Je te prie, demeure ici ; car Jéhova m'a envoyé à Béthel. Mais Élisée dit : Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. Ils s'en allèrent donc ensemble à Béthel. Et les enfants des prophètes qui étaient à Béthel vinrent dire à Élisée : Savez-vous bien que Jéhova vous enlèvera aujourd'hui votre maître ? Il répondit : Je le sais bien, gardez le silence.

Par ces enfants des prophètes, on entend les disciples des prophètes. Depuis que les prêtres et les lévites s'étaient retirés d'Israël sur les terres de Juda, les prophètes en tenaient lieu pour ainsi dire. Autour d'eux se réunissaient une foule de disciples, qui vivaient dans la retraite, séparés du reste du peuple, avec un habit particulier, dans une espèce de communauté et sous un supérieur que Dieu leur donnait : ils formaient comme un ordre religieux. Malgré les persécutions de Jézabel et d'Achab, nous en voyons un grand nombre à Béthel, à Jéricho, sur le mont Carmel. Ils enseignaient la religion, peut-être même les autres sciences. Les Israélites fidèles s'assemblaient avec eux pour célébrer les fêtes du Seigneur et s'instruire de sa loi. C'est parmi eux que Dieu suscitait d'ordinaire les prophètes proprement dits.

A Béthel, Élie dit à Élisée comme il avait dit à Galgala : Je te prie, demeure ici ; car Jéhova m'a envoyé à Jéricho. Mais il dit : Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. Ils s'en allèrent donc ensemble à Jéricho. Et les enfants des prophètes qui étaient à Jéricho vinrent dire à Élisée : Savez-vous bien que Jehova vous enlèvera aujourd'hui votre maître ? Il répondit : Je le sais, gardez seulement le silence.

Et Élie lui dit : Je te prie, demeure ici ; car Jéhova m'a envoyé jusqu'au Jourdain. Mais il répondit : Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne t'abandonnerai point. Ils s'en allèrent donc tous deux ensemble. Mais cinquante d'entre les enfants des prophètes les suivirent, lesquels s'arrêtèrent au loin vis-à-vis d'eux. Et ils étaient tous deux debout sur le Jourdain. Alors Élie prit son manteau, le plia et frappa les eaux, qui se divisèrent deçà et delà, et ils passèrent tous deux à pied sec. Lorsqu'ils furent passés, Élie dit à Élisée : Demande-moi ce que tu veux que je te fasse avant que je sois enlevé d'auprès de toi. Élisée dit : Qu'il me revienne une portion de deux dans votre esprit, faisant allusion à la double part qu'avait dans la succession du père l'aîné de la famille. Tu m'as demandé une chose difficile, répondit Élie ; cependant, si tu me vois lorsque je serai enlevé d'auprès de toi, tu auras ce que tu as demandé ; mais si tu ne me vois pas, tu ne l'auras point.

Et pendant qu'ils poursuivaient leur chemin, et s'entretenaient ensemble, voilà un char de feu et des chevaux de feu qui les séparèrent tout à coup l'un de l'autre ; et Élie monta au ciel dans un tourbillon. Or, Élisée le voyait et criait : Mon père ! mon père ! char d'Israël et son conducteur ! Après quoi il ne le vit plus. Et il prit ses vêtements et les déchira en deux. Et il ramassa le manteau d'Élie qu'il avait laissé tomber, s'en retourna et s'arrêta sur le bord du Jourdain. Et il prit le manteau d'Élie qui lui était tombé, en frappa les eaux, et dit : Où est maintenant Jéhova, le Dieu d'Élie ? Il frappa les eaux et elles se divisèrent deçà et delà, et il passa au travers. A cette vue, les enfants des prophètes qui étaient à Jéricho et vis-à-vis de ce lieu-là, se dirent : L'esprit d'Élie s'est reposé sur Élisée. En venant au-devant de lui, ils l'adorèrent, prosternés en terre, et dirent : Voilà avec vos serviteurs cinquante hommes forts qui peuvent aller chercher votre maître ; car peut-être que l'Esprit de Jéhova l'aura enlevé et jeté quelque part sur une montagne ou dans une vallée. Élisée leur répondit : N'envoyez point ; mais ils le contraignirent à y consentir et à leur dire : Envoyez-y. Ils envoyèrent donc cinquante hommes qui, l'ayant cherché pendant trois jours, ne le trouvèrent point. Ils revinrent ensuite trouver Élisée, qui demeurait à Jéricho, et il leur dit : Ne vous avais-je pas dit : N'envoyez point [1] ?

C'est avec cette simplicité que l'Écriture sainte raconte la glorieuse assomption d'Élie. Mais quelle vie dans cette brièveté sublime !

Dieu lui-même a fait l'éloge de son prophète par la bouche du fils de Sirac.

« Et Élie, prophète, se leva comme un feu, et ses paroles brillaient comme un flambeau. Il envoya la famine sur le peuple, et ceux qui l'irritaient par leur haine furent réduits à un petit nombre ; car ils ne pouvaient soutenir les ordres du Seigneur. Au nom du Seigneur, il ferma le ciel, et trois fois en fit descendre le feu. Quelle gloire, ô Élie, ne vous êtes-vous pas acquise par vos merveilles ? Et qui peut se glorifier comme vous? Vous qui, par la parole du Seigneur Dieu, avez fait sortir un mort des enfers et l'avez arraché à la mort. Vous qui avez précipité les rois dans l'abîme, qui avez brisé sans peine leur puissance et étendu sur leur lit les triomphateurs. Vous qui écoutez sur le mont Sinaï le jugement du Seigneur, et sur le mont Horeb les arrêts de sa vengeance. Vous qui sacrez les rois pour venger les crimes, et qui laissez après vous des prophètes pour vos successeurs. Vous qui avez été enlevé au ciel dans un tourbillon de

[1] 4. Reg., 2, 1-18.

feu et dans un char traîné par des chevaux qui lancent la flamme. Vous qui êtes destiné dans les Écritures à exercer la répréhension dans les temps, pour apaiser la colère avant qu'elle n'éclate, convertir le cœur du père au fils et rétablir les tribus de Jacob[1]. »

Ces dernières paroles font allusion à la prédiction de Malachie : Voilà que je vous envoie Élie, le prophète, aux approches du jour de Jéhova, jour grand et terrible. Et il convertira le cœur des pères aux enfants, et le cœur des enfants aux pères, de peur qu'en arrivant je ne frappe d'anathème la terre[2].

Sur ce fondement, la synagogue s'attendait qu'Élie précéderait le Christ. Le Christ venu a confirmé cette créance, mais en distinguant deux avénements. Les disciples lui ayant demandé, en descendant du Thabor, où ils avaient vu apparaître Moïse et Élie : Pourquoi donc les scribes et les pharisiens disent-ils qu'Élie doit venir d'abord ? il répondit : Il est vrai, Élie viendra et rétablira toutes choses. Je vous dis aussi qu'Élie est déjà venu, et ils ne l'ont pas connu, mais ils lui ont fait comme il leur a plu. Les disciples comprirent qu'il leur parlait de Jean-Baptiste, mis à mort par Hérode, qui était venu dans l'esprit et la vertu d'Élie, et duquel il leur avait déjà dit auparavant : Si vous voulez le prendre, il est Élie qui doit venir[3]. Ainsi, Élie est venu, dans la personne de Jean, pour préparer à l'avénement du Christ-Sauveur ; Élie viendra dans sa propre personne, rétablira toutes choses, pour préparer à l'avénement du Christ-Juge. Voilà comme l'a entendu la tradition chrétienne.

La même tradition adjoint au prophète Élie le patriarche Énoch, dont l'Écriture dit qu'il a été enlevé de la terre pour donner la pénitence aux nations. Elle voit en eux ces deux témoins qui, avec la puissance de commander à la nature, doivent venir, dans les derniers temps, prêcher la dernière pénitence aux derniers hommes qui seront[4]. Énoch et Élie ont été enlevés, dit Tertullien, leur mort a été différée pour qu'ils éteignent un jour l'Antechrist par leur sang[5]. Un témoin d'avant le déluge, un témoin d'après le déluge viendraient ainsi rappeler la vérité au monde, à l'approche du dernier jugement.

A Jéricho, l'on dit à Élisée qu'il faisait bon y demeurer, mais que les eaux étaient mauvaises. Il demanda un vase plein de sel, le jeta dans la fontaine, dit : Ainsi parle Jéhova : J'ai rendu saines ces eaux... et elles furent saines.

De là il se rendit à Béthel. De petits enfants de la ville le rencontrèrent, se moquèrent de lui, criant : Monte, tête chauve ! monte,

[1] Ecclesi., 48. — [2] Malach., 4. — [3] Matth., 11 et 17. Marc., 9. Luc, 1. — [4] Apocal., 11. — [5] *De animâ.*

tête chauve ! Il se retourna, et, les ayant vus, il les maudit au nom de Jéhova. Aussitôt deux ours sortirent du bois et en déchirèrent quarante-deux. Il alla ensuite sur la montagne du Carmel, et de là revint à Samarie [1].

C'est à Béthel que Jéroboam avait érigé le veau d'or. C'est là surtout que régnait l'idolâtrie. Venez à Béthel et commettez l'iniquité, dit un prophète [2]. Un autre l'appelle, non pas Béthel ou maison de Dieu, mais Bethaven ou maison d'impiété [3]. Ce n'était point le mépris de sa personne, mais celui de son ministère, de son Dieu, que vengea le prophète. Il proféra la malédiction, non point par dépit, mais par l'inspiration de Dieu, qui envoya aussitôt les ours. Si la nature frissonne à la vue de ce jugement exercé sur des enfants, la réflexion apprend que ce pouvait être pour eux un vrai bonheur d'être enlevés à la perdition [4].

Ochozias ne laissant point de fils, son frère Joram lui succéda dans le gouvernement. Celui-ci fit également le mal aux yeux de Jéhova, non pas toutefois comme son père et sa mère, car il détruisit les statues de Baal que son père avait faites, mais il demeura dans les péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, et ne s'en retira point [5].

Ce texte, dit Stolberg, rend très-vraisemblable l'opinion de ceux qui pensent que Jéroboam érigea les veaux d'or à Béthel et à Dan comme des symboles du vrai Dieu, tandis que, dans l'idole de Baal, Achab rendait des honneurs divins à Baal même. D'après cela, Jéroboam n'aurait point précisément introduit un culte de faux dieux, mais un culte d'images, expressément défendu dans la loi et déjà par lui-même une abomination. Il ne pouvait pas non plus méconnaître que le peuple oublierait facilement, pour le symbole, celui qu'il devait lui rappeler ; que même il renoncerait d'autant plus tôt et plus volontiers à Dieu, qu'il ne pouvait, sans de poignants remords de conscience, l'honorer d'une manière qu'il avait lui-même défendue. Son but était de déshabituer le peuple des pèlerinages à Jérusalem, qui étaient commandés dans la loi. Ce fut peut-être la même politique à vues courtes qui faisait agir Joram. Est à courtes vues toute prudence qui ne s'élève point jusqu'à la sagesse véritable. La crainte du Seigneur, dit Job, voilà la sagesse ; s'éloigner du mal, voilà l'intelligence [6].

Déjà, du temps d'Ochozias, Mésa, roi de Moab, s'était révolté contre la maison d'Israël, à qui, jusque-là, il donnait en tribut cent

[1] 4. Reg., 2, 19-25. — [2] Amos, 4, 4. — [3] Osée, 4, 15 et 10, 5. — [4] Ces réflexions sont de Stolberg. — [5] 4. Reg., 3, 1-3. — [6] Job, 28, 28.

mille agneaux et autant de béliers avec leurs toisons. Joram persuada facilement au roi Josaphat de Juda de marcher avec lui contre les Moabites. Ils prirent tous deux leur chemin par le désert d'Édom, dont le roi, tributaire de la maison de Juda, les suivait sans doute avec une armée d'Iduméens.

Après sept jours de marche, ils manquèrent d'eau. Le roi d'Israël, découragé, s'écriait : Hélas! hélas! Jéhova a rassemblé ces trois rois pour les livrer dans la main de Moab. Josaphat s'informa : N'y a-t-il point ici de prophète de Jéhova, afin que nous consultions Jéhova par lui? Quelqu'un de l'armée de Joram nomma Élisée. Josaphat dit : La parole de Jéhova est avec lui. Les trois rois allèrent le trouver. Mais Élisée dit au roi d'Israël : Qu'y a-t-il entre toi et moi? Va aux prophètes de ton père et de ta mère. Non, dit Joram; car Jéhova a rassemblé ces trois rois pour les livrer dans la main de Moab. Élisée lui déclara qu'il ne ferait aucune attention à lui, n'était la présence du roi de Juda. Ensuite il demanda un joueur de harpe, et, pendant que cet homme chantait sur sa harpe, la main de Jéhova fut sur Élisée [1].

L'on s'étonnera qu'un prophète recoure à la musique pour se disposer à l'inspiration divine. Il en est qui disent qu'il voulait se remettre de l'émotion qu'il avait éprouvée en parlant au roi d'Israël; mais cette émotion, venant du zèle de Dieu, ne semble point un obstacle à la communication avec Dieu. Il est plus vrai de dire que Dieu ne se communique pas toujours à ses prophètes, mais quand il lui plaît et comme il lui plaît. Élisée voulait se préparer au souffle divin, comme un instrument bien d'accord. Mais quel rapport entre le son d'une harpe et le concert d'une âme avec Dieu? Un rapport intime. D'après les sages de l'antiquité et les Pères de l'Église, en particulier saint Augustin, la musique que Dieu a donnée aux hommes est une image, un écho de celle qu'il exécute lui-même dans son immense éternité. L'univers entier est une magnifique harmonie où la divine sagesse, atteignant d'une extrémité à l'autre, dispose tout avec douceur, nombre et mesure. C'est elle qui produit dans un nombre musical l'armée des cieux : ainsi entend l'évêque d'Hippone une parole d'Isaïe [2]. Pour ramener l'homme dans cette céleste harmonie, l'éternelle sagesse unit dans sa personne la nature divine et la nature humaine [3]; ce qu'elle demande, c'est que nous soyons à l'unisson avec elle. Aussi un saint évêque et martyr, Ignace d'Antioche, compare le corps mystique de la sagesse incarnée, l'Église

[1] 4. Reg., 3, 4-15. — [2] *Epist.* 165, n. 13. Isaïe, 40, 26. — [3] Aug., *de Trinit.* l. 4, n. 4.

catholique, à une harpe mélodieuse qui rend la louange à Dieu par le Christ [1]. Jean n'a-t-il pas vu les élus dans le ciel, tenant des harpes de Dieu et chantant le cantique de l'Agneau [2]? Enfin chaque fidèle est une lyre composée de deux pièces, le corps et l'âme, qui agissent l'un sur l'autre comme les cordes sur la lyre et la lyre sur les cordes [3]. Dans Saül, premier roi des Juifs, cette lyre en désaccord était le jouet de l'esprit méchant. Le jeune David, par l'harmonie extérieure de sa harpe, rétablissait l'harmonie intérieure de Saül et le soustrayait à l'influence de l'esprit méchant. Augustin, au contraire, en même temps que les cantiques de l'Église charmaient ses oreilles, sentait la vérité divine se couler dans son cœur, y allumer la dévotion, y produire des fontaines de larmes. Il ne faut donc plus s'étonner que le disciple d'Élie, par une harmonie sainte, voulût disposer son âme à une communication prophétique avec Dieu.

Élisée ordonna, au nom de l'Éternel, de creuser des fossés près du lit d'un torrent desséché. Sans vent ni pluie, le torrent se remplirait d'eaux. Il en fut ainsi. Le lendemain, au lever du soleil, l'aurore colorant les eaux en rouge, les Moabites se persuadèrent que l'eau avait été rougie par le sang, que les rois de l'armée alliée s'étaient divisés, et que leurs troupes s'étaient exterminées les unes les autres. Ils s'animèrent : Courage, Moab ! Va maintenant au pillage ! Mais ils furent mal reçus dans le camp d'Israël, et mis en fuite. Leur pays fut ravagé. Le roi des Moabites se jeta avec sept cents hommes sur le roi d'Édom ; mais en vain. Alors il prit son fils aîné, qui devait régner après lui, et l'immola sur la muraille. Israël fut saisi d'horreur, et son armée se retira aussitôt [4].

Après cela, l'on vint un jour annoncer à Josaphat que les Moabites, les Ammonites et d'autres peuples marchaient en armées nombreuses contre lui, et déjà étaient à Engaddi, entre la mer Morte et Jéricho. Surpris de cette subite attaque, le pieux roi eut recours à l'Éternel, fit publier un jeûne dans Juda, alla au temple et, à la vue de toute l'assemblée de Juda et de Jérusalem, cria à l'Éternel, le Dieu de leurs pères, le Dieu du ciel, qui domine sur tous les royaumes des nations, en la main de qui est la force et la puissance, et à qui nul ne peut résister. Et tout Juda était debout avec les femmes, les jeunes gens et les petits enfants. Alors l'esprit de Jéhova vint sur Jahaziel, de la tribu de Lévi, au milieu de l'assemblée. Et il dit : Écoutez, vous tous, peuple de Juda, et vous, habitants de Jérusalem, et vous aussi, roi Josaphat : ainsi vous parle

[1] *Epist. ad Eph.*, etc. — [2] Apoc., 15. — [3] *Epist. Ignat. ad Eph.*, etc. — [4] 4. Reg. 3, 15-27.

Jéhova : Ne craignez point, ne vous abattez point devant cette grande multitude. Ce n'est point à vous le combat, mais à Dieu. Il leur dit de quel côté ils devaient marcher le lendemain contre l'ennemi. Vous n'aurez point à combattre cette fois. Approchez seulement, demeurez fermes et voyez le salut de Jéhova, qui est avec vous, ô Juda et Jérusalem ! Ne craignez point, ne vous abattez point; demain marchez contre eux ; Jéhova est avec vous. A ces mots, Josaphat inclina son visage contre terre, et tout Juda, ainsi que les habitants de Jérusalem, se prosternèrent devant Jéhova et l'adorèrent. Les lévites chantaient à haute voix les louanges de Jéhova, le Dieu d'Israël. Le lendemain matin, l'armée s'avança dans le désert de Thécué. Au moment qu'elle se mettait en marche, Josaphat se leva et dit : Écoutez-moi, Juda, et vous habitants de Jérusalem ; croyez en Jéhova, votre Dieu, et vous serez en assurance ; croyez en ses prophètes, et vous réussirez. En même temps il rangea les chantres de l'Éternel à la tête de l'armée, ils chantaient en chœur : Louez Jéhova, parce qu'il est bon et que sa miséricorde est éternelle. C'est-à-dire ils chantaient, au son des harpes, des psaltérions et des trompettes, le psaume 153, qui commence par ces mêmes paroles ; psaume de triomphe et de louange, où se célèbrent les victoires d'Israël sur les rois et les nations.

Quand ils eurent commencé ce cantique triomphal, il s'éleva soudain un grand tumulte et désordre dans l'armée ennemie. Moabites, Ammonites et ceux de la montagne de Séïr, les Iduméens, tombèrent avec une aveugle fureur les uns sur les autres, les premiers d'abord sur les Iduméens, ensuite sur eux-mêmes, et s'exterminèrent. L'armée de Josaphat employa trois jours à ramasser les dépouilles ; le quatrième, ils se réunirent dans la vallée où ils avaient béni Jéhova, et qui de là fut appelée Vallée de Bénédiction. Victorieuse sans avoir combattu, l'armée et Josaphat en tête rentrèrent à Jérusalem, et, au son des psaltérions, des harpes et des trompettes, allèrent au temple de l'Éternel. Et la terreur de Jéhova se répandit sur tous les royaumes d'alentour, quand ils apprirent que Jéhova lui-même avait combattu les ennemis d'Israël. Ainsi le royaume de Josaphat demeura tranquille, et son Dieu lui donna la paix de toute part.

Quelques années auparavant, Josaphat avait fait bâtir des vaisseaux pour renouveler le voyage d'Ophir, et, sur la demande d'Ochozias, lui avait laissé prendre part à l'expédition. Alors Éliézer, fils de Dodaü, prophétisa contre lui : Parce que vous avez fait alliance avec Ochozias, Dieu a renversé votre dessein. En effet, les vaisseaux furent brisés et ne purent aller en mer. Ochozias voulut recommen-

cer, mais Josaphat s'y refusa. Le commerce avec le fils impie de Jézabel ne pouvait être que funeste à Josaphat et à son peuple [1].

Après avoir vécu soixante ans, et régné vingt-cinq, Josaphat s'endormit avec ses pères, et fut enseveli avec eux dans la cité de David, et son fils Joram régna à sa place.

Le nouveau roi ne marcha point dans les voies de son père, mais dans les voies d'Achab, dont il avait épousé la fille Athalie. Josaphat avait laissé à ses six plus jeunes fils, outre des sommes d'or et d'argent, plusieurs villes fortes ; mais il donna le gouvernement à Joram, son aîné. Aussitôt qu'il se fut affermi au pouvoir, celui-ci fit mourir ses frères avec quelques princes d'Israël. De son temps, Édom secoua le joug de la maison de Juda et se fit un roi, c'est-à-dire un roi indépendant et qui ne fut plus tributaire. Ainsi s'accomplissait ce qu'Isaac avait prédit à Ésaü : Tu vivras de ton épée, et tu serviras ton frère ; mais il viendra un temps où tu seras ton maître et que tu secoueras son joug [2]. A la même époque, Lobna, ville sacerdotale au midi de Juda, vers l'Idumée, se retira de l'obéissance de Joram, parce qu'il avait abandonné Jéhova, le Dieu de ses pères. Cependant l'Éternel ne voulut point perdre la maison de David, à cause de l'alliance qu'il avait faite avec lui, et parce qu'il avait promis de lui donner, à lui et à ses enfants, une lampe à toujours.

On apporta au roi Joram une lettre du prophète Élie, où il était écrit : Ainsi parle Jéhova, le Dieu de ton père David : Parce que tu n'as point marché dans les voies de ton père Josaphat, ni dans celles d'Asa, roi de Juda, mais que tu marches dans la voie des rois d'Israël, et que tu as fait se prostituer (aux faux dieux) Juda et les habitants de Jérusalem, comme s'y est prostituée la maison d'Achab, et que tu as égorgé la maison de ton père, tes frères qui étaient meilleurs que toi, voilà que Jéhova te frappera d'une grande plaie, en ton peuple, en tes enfants, en tes femmes et en tout ce qui t'appartient. Toi-même tu seras affligé dans ton corps d'une maladie cruelle, jusqu'à ce que, de douleur, tes entrailles sortent de jour en jour [3].

Élie avait été enlevé du vivant de Josaphat. On le voit, en ce qu'à la demande de ce roi, s'il y avait un prophète de Jéhova dans les armées réunies de Juda, d'Israël et d'Édom, on lui répondit : Il y a ici Élisée, fils de Saphat, qui versait l'eau sur la main d'Élie. On peut donc croire que la lettre a été écrite par le prophète du lieu de son séjour, et apportée par le ministère des anges. Il en est qui pen-

[1] 2. Paral., 20, 1-37. — [2] Vives in gladio, et fratri tuo servies; tempusque veniet cùm excutias et solvas jugum ejus de cervicibus tuis. Gen., 27, 40. — [3] 2, Paralip., 21, 1-15.

sent qu'il l'écrivit avant son enlèvement dans un esprit prophétique.

Tout s'accomplit. Les Philistins et les Arabes, voisins de l'Éthiopie, inondèrent le pays de Juda, le ravagèrent, pillèrent le palais du roi, emmenèrent ses femmes et ses fils, et ne lui laissèrent que le plus jeune. Joram, lui-même, fut frappé de la maladie prédite jusqu'à ce qu'il en mourût. Il avait vécu quarante ans et régné huit. Il fut enterré dans la cité de David, mais non dans le sépulcre des rois.

Dans la Judée, comme en Égypte, à la mort d'un roi, le grand conseil de la nation jugeait sa mémoire. Et s'il avait gouverné mal, il était privé plus ou moins des honneurs de la sépulture royale. Ainsi, quant à Joram, non-seulement l'Écriture remarque qu'il ne fut point enseveli dans le sépulcre des rois, elle dit encore expressément que le peuple ne lui rendit point, dans sa sépulture, les honneurs qu'on avait rendus à ses ancêtres, en brûlant pour lui des parfums selon la coutume [1].

La vertu de l'Esprit, qui d'Élie s'était répandue sur Élisée, ne pouvait demeurer oisive. Elle produisit bientôt d'éclatantes merveilles.

Il vint à lui la veuve d'un disciple des prophètes, qui se plaignit que son mari mort lui ayant laissé des dettes, maintenant le créancier menaçait d'emmener comme esclaves ses deux fils, si elle ne le payait : or, elle n'avait pour tout bien qu'un vase d'huile. Élisée lui recommanda d'emprunter des vaisseaux à toutes ses voisines, de s'enfermer chez elle avec ses deux fils, et d'emplir d'huile tous ses vaisseaux. Elle le fit. Tant qu'il y eut des vaisseaux vides, l'huile coula du vase, mais elle s'arrêta quand ils furent tous pleins. Elle la vendit, paya le créancier, et conserva de l'argent de reste pour s'entretenir, elle et ses enfants [2].

Peu après, Élisée vint à Sunam, ville de la tribu d'Issachar, au pied du mont Thabor et près du torrent de Cison. Là, une femme le retint à manger ; et comme il passait souvent par là et mangeait chez elle, que d'ailleurs elle était touchée de la sainteté du prophète, elle lui prépara, du consentement de son mari, une petite chambre haute, avec un lit, une table, un siége et une lampe. Un jour, pensant, dans sa petite cellule, à la charité que lui témoignait cette femme de si bon cœur, il appela son serviteur Giézi, et le chargea de lui demander si elle avait quelque affaire pour le succès de laquelle il pût lui être utile ; peut-être une requête au roi ou au chef de ses armées. Elle répondit qu'elle demeurait au milieu de son peuple, voulant sans doute dire par là que, contente de l'héritage de ses pères, elle n'a-

[1] 2. Paral., 21, 19. — [2] 4. Reg., 4, 1-7.

vait pas d'autre ambition. Élisée renvoya son serviteur pour savoir ce qu'enfin il pourrait faire pour elle, mais Giézi lui fit l'observation : Il n'est pas nécessaire de le lui demander ; elle n'a pas d'enfants, et son mari est déjà vieux. Alors le prophète la fit venir et lui dit : En ce même temps et à cette même heure, dans un an, vous embrasserez un fils.—Ah ! mon seigneur, homme de Dieu, ne veuillez pas mentir à votre servante.—La prédiction s'accomplit. Elle enfanta un fils vers le même temps, dans un an, comme l'avait dit Élisée.

Quelques années après, l'enfant sortit vers son père qui était avec les moissonneurs. Tout à coup il sentit à la tête de violentes douleurs. O ma tête ! ma tête ! cria-t-il à son père, qui le fit reconduire à sa mère ; elle le prit sur ses genoux, où il mourut à midi. Elle porta l'enfant mort dans la chambre vide de l'homme de Dieu, le posa sur son lit, sortit et ferma la porte derrière elle. En même temps elle alla trouver son mari, le pria de lui donner un serviteur avec une ânesse, pour se rendre en toute hâte auprès du prophète. Pourquoi donc aller vers lui? demanda celui-ci. Ce n'est aujourd'hui ni premier jour du mois, ni jour de sabbat. Mais elle répondit : Soyez tranquille, et s'en alla vers l'homme de Dieu, sur le Carmel. Il la vit venir, et dit à Giézi : Voici la Sunamite : cours à sa rencontre, et demande-lui si elle va bien, ainsi que son mari et son enfant. Bien, répondit-elle ; mais quand elle fut venue vers l'homme de Dieu, sur la montagne, elle embrassa ses pieds. Giézi s'approcha pour l'éloigner. Mais l'homme de Dieu dit : Laisse-la, car son âme est dans l'amertume, et l'Éternel me l'a caché et ne me l'a point fait connaître. Elle dit : Ai-je demandé un fils à mon seigneur? Ne vous ai-je pas dit : Ne me trompez point ? Élisée dit à Giézi : Ceins tes reins, et prends mon bâton en ta main, et va ; si tu rencontres quelqu'un, ne le salue point ; et si quelqu'un te salue, ne lui réponds point, et mets mon bâton sur le visage de l'enfant. Le prophète parlait des salutations longues et cérémonieuses, telles qu'on les voit encore dans l'Orient. Mais la mère de l'enfant lui dit : Vive Jéhova et vive ton âme ! je ne vous quitterai point. Il se leva donc et la suivit. Giézi les devança et plaça le bâton sur le visage de l'enfant ; mais il n'y eut ni voix ni sentiment. Il retourna au-devant de son maître, et lui annonça, disant : L'enfant ne s'est point réveillé. Élisée entra donc dans la maison, et voilà que l'enfant gisait mort sur son lit. Il entra, ferma la porte sur lui et sur l'enfant, et pria l'Éternel. Et il monta sur le lit et se coucha sur l'enfant ; et il mit sa bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux et ses mains sur ses mains ; et il se coucha sur lui, et la chair de l'enfant fut échauffée. En descendant du lit, il marcha dans la maison, une fois ici, une fois là, et il remonta sur le lit et se coucha sur l'enfant ; et l'enfant éternua sept fois et ou-

vrit les yeux. Élisée appela Giézi et lui dit : Fais venir cette Sunamite. Elle vint aussitôt et entra dans sa chambre. Il lui dit : Emmenez votre fils. Elle vint, se jeta à ses pieds et adora jusqu'à terre ; c'est-à-dire qu'elle se prosterna devant lui, le visage contre terre, suivant l'usage de l'Orient. Et elle prit son fils et s'en alla [1].

De là Élisée se rendit à Galgala où il y avait une grande famine et où les enfants des prophètes s'assemblèrent autour de lui. Il ordonna à son serviteur de leur apprêter un potage. L'un d'eux s'en alla aux champs, trouva, comme une vigne sauvage, des coloquintes, dont il ignorait la nature, et les coupa dans le vase par morceaux. Quand ils en eurent goûté, ils s'écrièrent : Homme de Dieu, la mort est dans le vase ! et ils ne purent en manger. Élisée demanda quelque peu de farine, le mêla au potage, qui se trouva d'un bon goût [2].

Pendant cette famine, un homme apporta au prophète des pains de prémices, vingt pains d'orge avec des épis nouveaux. Élisée dit : Donne-le au peuple, afin qu'il mange. Son serviteur répondit : Qu'est-ce que cela pour cent personnes ? Il dit : Donne au peuple afin qu'il mange ; car ainsi parle Jéhova : On mangera, et il y en aura de reste. Il le leur servit donc, ils mangèrent, et il en resta, selon la parole de Jéhova [3].

Naaman, général de l'armée syrienne, était en grande considération auprès de son roi ; car c'était par lui que Jéhova avait sauvé la Syrie, mais il était affligé de la lèpre. Dans sa maison était une petite fille israélite, que des partis syriens avaient emmenée captive. Elle dit à sa maîtresse : Plût à Dieu que mon seigneur fût allé vers le prophète qui est à Samarie ! il l'aurait sans doute guéri de la lèpre. La femme raconta à son mari ce que lui avait dit la jeune Israélite, celui-ci au roi, qui tout de suite lui accorda la permission de partir, avec une lettre pour le roi d'Israël. Naaman se mit donc en route avec la lettre et prit avec lui des présents : dix talents d'argent, six mille pièces d'or, dix paires d habits. La lettre portait : Lorsque vous aurez reçu cette lettre, vous saurez que je vous ai envoyé Naaman, mon serviteur, afin que vous le guérissiez de la lèpre. Le roi d'Israël, ayant lu cette épître, déchira ses vêtements et dit : Suis-je donc un dieu à ôter et à rendre la vie, pour qu'il m'envoie ainsi un homme afin que je le guérisse de la lèpre ? Remarquez et voyez qu'il cherche une occasion contre moi. Élisée, l'ayant appris, envoya dire au roi : Pourquoi avez-vous déchiré vos vêtements ? Qu'il vienne à moi et qu'il sache qu'il est un prophète dans Israël. Naaman vint avec ses chevaux et ses chars, et se tint à la porte de la maison d'Élisée. Et

[1] 4. Reg., 4, 8-37. — [2] *Ibid.*, 4, 38-41. — [3] *Ibid.*, 4, 42-44.

Élisée lui fit dire par un messager : Va et lave-toi sept fois dans le Jourdain, et ta chair sera guérie et purifiée. Naaman se mit en colère et s'éloignait en disant : Je m'attendais qu'il sortirait vers moi et que, se tenant debout, il invoquerait le nom de Jéhova, son Dieu ; qu'il passerait sa main sur l'endroit et enlèverait ainsi la lèpre. Les fleuves d'Abana et de Parphar, à Damas, ne sont-ils pas meilleurs que toutes les eaux d'Israël, pour m'y laver et me purifier ? Il se retourna donc et s'en allait indigné. Mais ses serviteurs s'approchèrent de lui et lui dirent : Père, si le prophète vous avait ordonné quelque chose de difficile, ne devriez-vous pas le faire ? combien plus maintenant qu'il vous dit : Lavez-vous et vous serez purifié ! Il descendit alors et se plongea sept fois dans le Jourdain, selon la parole de l'homme de Dieu, et sa chair devint comme la chair d'un petit enfant, et il fut guéri. Et il retourna vers l'homme de Dieu, lui et tout son camp, et, se tenant debout devant lui, il dit : Voilà, je sais maintenant qu'il n'est de Dieu dans toute la terre, si ce n'est en Israël ; veuillez donc, je vous prie, accepter une bénédiction, une reconnaissance de votre serviteur. Mais Élisée répondit : Vive Jéhova, en la présence duquel je suis ! je ne recevrai rien de vous. L'autre insista, mais il ne consentit jamais. Alors Naaman le pria de lui permettre d'emporter la charge de deux mulets de la terre du pays ; car, dit-il, votre serviteur n'offrira plus d'holocaustes ni de victimes aux dieux postérieurs, mais à Jéhova seul. On voit qu'il destinait cette terre à bâtir un autel au vrai Dieu. Il ajouta : Il y a une chose où Jéhova veuille pardonner à votre serviteur : lorsque mon maître entrera dans la maison de Remmon pour s'y prosterner, en s'appuyant sur ma main, si je me prosterne dans la maison de Remmon lorsqu'il s'y prosterne lui-même, que Jéhova le pardonne à votre serviteur, je vous prie. Élisée lui répondit : Allez en paix [1].

Les meilleurs interprètes [2] entendent par cette réponse, que Naaman, faisant profession publique de n'adorer que le Dieu vivant, pouvait, sans péché, n'y ayant plus lieu à mauvaise interprétation, rendre à son maître, dans le temple de Remmon, le même service qu'il lui rendait ailleurs : lui prêter son bras lorsqu'il s'y prosternait, et se courber ainsi physiquement avec lui.

Remmon veut dire, en syriaque, aussi bien qu'en hébreu et en arabe, pomme de grenade. La pomme est regardée chez les Orientaux comme le symbole du soleil. C'est pour cela que certains officiers de la cour des rois de Perse portaient, comme insignes, une canne surmontée d'une pomme d'or, ce qui leur fit donner par les

[1] 4. Reg., 5, 1-19. — [2] Lyranus, Estius, Tirinus, Menochius.

Grecs le nom de mélophores ou porte-pomme. Il y a beaucoup d'apparence que ce Remmon des Syriens n'était autre que le soleil, qu'ils nommaient encore Adad ou l'unique, et qui vraisemblablement était honoré d'un culte particulier dans la ville d'Adad-Remmon dont parle le prophète Zacharie [1]. Plusieurs rois de Syrie s'appelaient Adad, le soleil, ou bien Benadad, fils du soleil. Le nom persan de Cyrus, Kor, dans l'Écriture sainte, Korès, veut dire soleil. Aujourd'hui encore, les rois de Perse s'intitulent, fils du soleil. En France Louis XIV joignait à son image, dans les médailles, un soleil. Il y en a qui appellent Frédéric II, de Prusse, l'unique. Adad a la même signification. Ainsi, observe Stolberg, l'idée la plus moderne n'est point unique. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil, dit l'Ecclésiaste [2].

A peine Naaman avait-il fait quelque chemin que la convoitise s'éveilla dans le cœur de Giézi, qui courut après lui en toute hâte. Naaman l'aperçut, descendit de son char, alla à sa rencontre et le salua en lui demandant : Tout va-t-il bien ? Oui, dit l'autre, ajoutant que le prophète l'avait envoyé. Deux enfants de prophètes venaient de lui arriver ; il le priait en conséquence de lui donner pour eux un talent d'argent avec deux habits. Naaman lui donna deux talents et les habits, et les fit porter devant lui par deux de ses serviteurs. Giézi se hâta de mettre les présents de côté, renvoya les Syriens, et alla se présenter devant son maître. Celui-ci demanda : D'où viens-tu, Giézi ? Giézi prétendait n'avoir été nulle part. Le prophète lui dit alors : Mon cœur n'allait-il pas avec toi, lorsque cet homme est descendu de son char pour venir à ta rencontre ? Était-ce le temps de recevoir de l'argent et des vêtements, des plants d'oliviers, des vignes, des brebis, des bœufs, des serviteurs et des servantes ? La lèpre de Naaman s'attachera à toi et à ta race pour jamais. Et Giézi s'en alla d'auprès de son maître, couvert d'une lèpre blanche comme la neige [3].

Il s'était rassemblé autour d'Élisée un si grand nombre de disciples des prophètes que le lieu où ils habitaient était devenu trop étroit. Ils le prièrent donc de leur permettre de se bâtir des cabanes sur le bord du Jourdain. Pendant qu'ils abattaient pour cela des arbres, le fer de la cognée échappa à l'un d'eux et tomba dans le fleuve. Habitué à communiquer tout à l'homme de Dieu, parce que c'était un homme de Dieu, le disciple se lamenta devant lui sur la perte qu'il venait de faire, d'autant plus que la cognée était d'em-

[1] Zachar., c. 12, 11. — [2] Nihil sub sole novum. Eccl., 1, 10. — [3] 4. Reg., 5, 20-27.

prunt. Élisée demanda où le fer lui avait échappé. L'autre lui montra l'endroit. Le prophète coupa un morceau de bois et le jeta dans l'eau. Aussitôt le fer vint à surnager. Prends-le, dit-il ; et le disciple le prit. Ceci arriva du temps que Joram, fils d'Achab, régnait en Israël, et Joram, fils de Josaphat, en Juda [1].

Benadad, roi de Syrie, était en guerre avec Israël du temps du roi Joram. Plus d'une fois il détermina, dans son conseil secret, où il voulait dresser aux Israélites une embuscade ; mais le prophète Élisée rendait vaines toutes ses ruses en ce qu'il en avertissait Joram, qui là-dessus, prévenant les Syriens, occupait avec des troupes les endroits désignés. Benadad demanda, plein de dépit, qui des siens le trahissait auprès du roi d'Israël. Un de ses serviteurs lui dit alors que c'était Élisée, le prophète en Israël, qui découvrait à Joram ce qu'il disait dans le secret de son conseil. Benadad souhaita s'emparer d'Élisée, apprit qu'il était à Dothan ou Dothaïn, aux environs de Samarie, envoya des chevaux, des chariots avec un grand corps d'armée. A l'aube du jour, le serviteur d'Élisée aperçut la ville environnée de troupes, et courut tout effrayé auprès de l'homme de Dieu. Ne crains pas, dit celui-ci, car il y en a plus avec nous qu'il n'y en a avec eux. Et Élisée pria et dit : Jéhova, ouvrez-lui les yeux, afin qu'il voie. Et Jéhova ouvrit les yeux du jeune homme et il vit ; et voilà que la montagne était pleine de chevaux et de chars de feu autour d'Élisée [2].

On pourrait demander : Pourquoi ces chars ? pourquoi ces chevaux ? Avec tant de milliers de chevaux et de chars, dit saint Jérôme, il n'apparaît personne qui les monte. Celui-là même les conduisait, duquel chante le Psalmiste, qu'il plane sur les chérubins. C'est par des chevaux et un char de la sorte qu'Élie fut enlevé au ciel [3].

Ni Dieu n'avait besoin de ces chars et de ces chevaux pour protéger son serviteur, ni son serviteur n'en avait besoin pour être tranquille ; mais comme à ce même Élisée, il fut montré des chevaux et un char de feu, lorsque Dieu lui enleva son maître ; comme à Jacob, lorsqu'il avait peur de son frère, s'apparut le camp de Dieu pour fortifier son courage et sa confiance ; ainsi fut-il fait maintenant au serviteur d'Élisée.

Les Syriens étant venus vers lui, Élisée pria l'Éternel et dit : Frappez, je vous prie, tous ces hommes d'aveuglement. Et il les frappa d'aveuglement, selon la parole d'Élisée. Et Élisée leur dit : Ce n'est pas ici le chemin ni la ville ; suivez-moi et je vous conduirai à l'homme

[1] 4. Reg., 6, 1-7. — [2] *Ibid.*, 6, 7-17. — [3] Hieron., *in* Habacuc.

que vous cherchez. Et il les mena dans Samarie. Et lorsqu'ils furent entrés à Samarie, Élisée dit : O Jéhova! ouvrez-leur les yeux, afin qu'ils voient. Et Jéhova leur ouvrit les yeux et ils virent; et voilà qu'ils étaient au milieu de Samarie. Le roi d'Israël, les ayant vus, dit à Élisée : Les frapperai-je, mon père? Il répondit : Tu ne les frapperas point. Frapperais-tu qui tu aurais fait captif avec ton épée et avec ton arc? Mets devant eux du pain et de l'eau, afin qu'ils mangent et qu'ils boivent, et qu'ils aillent vers leur maître. Et le roi leur fit servir un grand festin; et après qu'ils eurent mangé et bu, il les renvoya, et ils retournèrent vers leur maître; et les bandes de Syriens ne vinrent plus sur les terres d'Israël [1].

Après cela, Benadad assembla toute son armée et vint assiéger Samarie, où, à la longue, la famine devint si grande, que la tête d'un âne fut vendue quatre-vingts pièces d'argent, et la quatrième partie d'un boisseau de fiente de pigeon cinq pièces. Un jour que le roi d'Israël passait sur les murailles, une femme s'écria et lui dit : Sauvez-moi, ô mon roi, seigneur! Il dit : Jéhova ne te sauve pas; où prendrais-tu de quoi te sauver? serait-ce dans l'aire ou le pressoir? Que me veux-tu? Elle répondit : Voilà une femme qui m'a dit : Donne ton fils, afin que nous le mangions aujourd'hui, et demain nous mangerons le mien. Nous avons donc fait cuire mon fils, et nous l'avons mangé... Et maintenant elle a caché le sien. Le roi, l'ayant entendu parler de la sorte, déchira ses vêtements, et tout le peuple vit le sac dont il était couvert sur sa chair. Et il dit : Que Dieu me fasse ceci, et qu'il y ajoute cela, si la tête d'Élisée, fils de Saphat, demeure sur ses épaules aujourd'hui [2].

Quel mélange d'impiété et de superstition! de dehors d'une humble pénitence, et de cruelle injustice! Il ne paraît pas que Joram voulût, avec ce sac, faire illusion au peuple, puisqu'il le portait sous ses vêtements; mais il se faisait illusion à lui-même, en s'imaginant, par la plus dangereuse des superstitions, que Dieu prenait plaisir à un cilice, quand il y a dessous un cœur impénitent. Au lieu de s'humilier sous la main vengeresse de Dieu, il le prend à témoin d'un crime. Au lieu de reconnaître que l'impiété de son père et de sa mère, la sienne propre, celle de tout son peuple, était la cause véritable de tous ces maux, il y ajoute une impiété nouvelle. Avec le cilice sur la chair, il jure la mort de l'homme de Dieu, qui, sans doute, était assis alors dans le sac et la cendre, et levait au ciel des mains suppliantes pour le roi et pour le peuple! Combien fut différente la pénitence de David dans une calamité semblable! La faim de mon peuple est

[1] 4 Reg., 6, 17-23 — [2] *Ibid.*, 24-31.

ma faim; les péchés de mon peuple sont mes péchés, a dit un des premiers empereurs de la Chine, Yao. Où pareil sentiment sert de base, il convient au roi, plus qu'à nul autre, de faire même extérieurement pénitence, lorsque Dieu visite, par des calamités générales, un peuple qui a péché. Et quel peuple, quel homme ne pèche point?

Or, Élisée était assis dans sa maison, et les anciens étaient assis avec lui. Et le roi envoya un homme d'auprès de lui. Mais avant que l'homme fût arrivé, Élisée dit aux anciens : Avez-vous vu, comme ce fils de meurtrier envoie ici pour me couper la tête? Prenez donc garde que l'envoyé n'entre; fermez la porte, afin qu'il reste devant; car, voici, déjà le bruit des pieds de son maître vient après lui. Il parlait encore, et voilà que l'envoyé descendit vers lui, et le roi qui le suivait de près, lui dit : Voyez, quel mal Jéhova nous envoie! Que puis-je attendre encore de Jéhova [1]?

Il paraît que Joram s'était repenti de l'ordre qu'il avait donné, et qu'il venait lui-même pour en empêcher l'exécution; ou bien que l'aspect vénérable de l'homme de Dieu lui ôta le courage et peut-être l'envie de tremper ses mains dans son sang.

Mais Élisée dit : Écoutez la parole de Jéhova; ainsi parle Jéhova : Demain, à cette même heure, la mesure de pure farine se donnera pour un sicle à la porte de Samarie, et on y aura pour un sicle deux mesures d'orge [2]. Un des chefs de l'armée, sur la main duquel s'appuyait le roi, répondit à l'homme de Dieu : Quand Jéhova ouvrirait les cataractes du ciel, ce que vous dites pourrait-il être? Vous le verrez de vos yeux, dit Élisée, mais vous n'en mangerez point.

Or, il y avait devant la porte de la ville quatre lépreux, qui, comme tels, en étaient exclus. Dans leur extrémité, ils résolurent de se rendre aux Syriens, le pis qu'ils y pouvaient attendre, une prompte mort, leur valant mieux que de mourir de faim. Ils entrèrent dans le camp, et ne trouvèrent personne, parce que Jéhova avait fait entendre dans le camp des Syriens un bruit de chars, de chevaux et d'une armée innombrable; et ils se disaient l'un à l'autre : Voilà, le roi d'Israël a fait venir à son secours contre nous les rois des Héthéens, et les rois des Égyptiens, et ils vont fondre sur nous.

Frappée de la terreur de Dieu, l'armée avait pris la fuite et laissé dans le camp tout ce qu'elle avait amené. Les lépreux entrèrent dans une des tentes, mangèrent, burent, prirent de l'or et de l'argent, le cachèrent, et se mirent à butiner d'une tente à l'autre, lorsqu'il s'éleva dans leur âme une pensée meilleure : Nous ne faisons pas bien, car ce jour est un jour de bonne nouvelle. Ils allèrent à la ville, criè-

[1] 4. Reg., 6, 32 et 33. — [2] Le sicle vaut un peu moins de deux francs.

rent près de la porte, et racontèrent ce qu'ils avaient vu. La nouvelle en fut portée de suite au roi Joram.

Le roi se leva dans la nuit ; mais il ne se fiait point à ces belles apparences ; il pensait que les Syriens avaient abandonné leur camp par stratagème, et qu'ils épiaient dans une embuscade, dans l'attente que les Samaritains affamés se répandraient sans ordre hors de la ville et leur tomberaient ainsi entre les mains. Alors un de ses serviteurs lui conseilla de prendre les cinq chevaux qui restaient encore dans la ville, et d'envoyer deux chars à la découverte. Les éclaireurs trouvèrent partout des vêtements et des armes; ils revinrent avec d'heureuses nouvelles. Le peuple se jeta dans le camp délaissé des Syriens, et fit un grand butin. Une mesure de pure farine se vendit pour un sicle, et on avait pour un sicle deux mesures d'orge. Le roi plaça le courtisan qui s'était moqué de la prédiction d'Élisée sous la porte de la ville, où il fut écrasé par le peuple et, par là, selon la parole du prophète, vit de ses yeux l'abondance des vivres et n'en mangea point [1].

Or Élisée dit à la femme dont il avait ressuscité le fils : Lève-toi, toi et ta famille, et voyage partout où tu pourras ; car l'Éternel a appelé la famine, et elle viendra sur la terre pendant sept ans. La femme obéit, et voyagea, elle et sa maison, dans la terre des Philistins. Après que les sept années de famine furent passées, elle retourna de la terre des Philistins, et vint vers le roi pour lui redemander sa maison et ses champs. Le roi parlait alors à Giézi, serviteur de l'homme de Dieu, disant : Raconte-moi toutes les merveilles qu'a faites Élisée. Et comme Giézi rapportait au roi de quelle manière Élisée avait ressuscité un mort, cette femme dont il avait ressuscité le fils, vint devant le roi, le conjurant de lui rendre sa maison et ses champs. Alors Giézi dit : O roi, mon seigneur ! voilà cette femme, et c'est là son fils qu'Élisée a ressuscité. Le roi ayant interrogé la femme même, elle lui raconta tout ; et il renvoya avec elle un eunuque pour lui faire rendre tout ce qui était à elle [2].

Élisée vint aussi à Damas pendant que Benadad, roi de Syrie, y était malade. On apprit à ce dernier que l'homme de Dieu était dans son pays. Le roi donna aussitôt cet ordre à Hazaël : Prends des présents et va au-devant de l'homme de Dieu, et consulte par lui Jéhova pour savoir si je pourrai échapper de cette maladie. Hazaël s'en alla donc, ayant avec lui quarante chameaux chargés de présents de toutes les richesses de Damas, et dit au prophète : Votre fils Benadad, le roi de Syrie, m'envoie vers vous, et vous fait demander : Puis-je

[1] 4. Reg., 7, 1-20. — [2] Ibid., 8, 1-6.

guérir de cette maladie? Élisée lui dit : Va, et dis-lui : Vous pouvez certainement en guérir. Mais Jéhova m'a fait voir qu'il mourra de mort [1].

On peut croire que le roi guérit promptement, peut-être par un miracle ; mais une mort violente l'attendait.

Le prophète regarda fixement Hazaël, au point qu'il en fut troublé ; et l'homme de Dieu se mit à verser des larmes. Hazaël demanda : Pourquoi mon seigneur pleure-t-il ? Parce que je sais, dit Élisée, combien de maux tu dois faire aux enfants d'Israël : tu brûleras leurs villes fortes, tu frapperas du glaive leurs jeunes hommes, tu écraseras leurs enfants, et tu ouvriras le sein des femmes grosses. Mais, répondit Hazaël, qu'est donc votre serviteur, ce chien, pour faire de si grandes choses ? Élisée dit : Jéhova m'a fait voir que tu régneras en Syrie.

Hazaël revint et annonça au roi qu'Élisée avait dit qu'il guérirait. Mais, le lendemain, il prit une couverture de lit, la trempa dans l'eau, étouffa là-dessous le roi et régna à sa place [2].

Ce fut probablement la mort du roi Benadad qui porta Joram, roi d'Israël, à entreprendre une nouvelle expédition pour reconquérir Ramoth, en Galaad. Il y fut accompagné par le roi de Juda, Ochozias, qui s'appelait aussi Joachas et Azarias, avait vingt-deux ans, et venait de monter sur le trône de Juda, après la mort de Joram, son père.

Mais cette expédition devint funeste au roi Joram d'Israël, qui, ayant été blessé, s'en revint à Jezrahel, laissant son armée devant Ramoth, apparemment sous le commandement de Jéhu, fils de Namsi. Ochozias suivit Joram pour le visiter à Jezrahel. Cet Ochozias se laissait gouverner par sa méchante mère, Athalie, sœur du roi d'Israël, et marchait dans les voies d'Achab, son aïeul maternel [3].

Dans ce temps, Élisée appela un disciple des prophètes : Ceins-toi les reins, prends en ta main ce vase rempli d'huile, et va à Ramoth de Galaad. Le disciple s'y rendit avec les instructions de son maître. Il entra au lieu où étaient assis les principaux officiers de l'armée, et dit : J'ai à te parler, ô prince! A qui d'entre nous tous? demanda Jéhu. A toi, prince, répondit l'autre. Jéhu se leva donc, entra dans une chambre secrète, et le jeune homme répandit l'huile sur sa tête, et lui dit : Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Je t'ai sacré roi sur le peuple de Jéhova, sur Israël ; tu frapperas la maison d'Achab, ton maître, et je vengerai de la main de Jézabel le sang des prophètes, mes serviteurs, et le sang de tous les serviteurs de Jéhova.

[1] 4. Reg., 7-10. — [2] *Ibid.*, 8, 11-15. — [3] *Ibid.*, 16-29.

Et je perdrai toute la maison d'Achab, et j'exterminerai de la maison d'Achab tous les mâles, depuis le premier jusqu'au dernier, dans Israël. Et je ferai contre la maison d'Achab comme j'ai fait contre la maison de Jéroboam, fils de Nabat, et la maison de Baasa, fils d'Ahia. Et les chiens dévoreront Jézabel dans les champs de Jezrahel, et il ne se trouvera personne pour l'ensevelir. Ayant ainsi parlé, il ouvrit la porte et s'enfuit.

Jéhu rentra aussitôt dans le lieu où étaient les serviteurs de son maître, qui lui dirent : Tout va-t-il bien? qu'est venu vous dire ce fou-là ? Jéhu leur dit : Vous connaissez cet homme et ce qu'il a pu me dire. Cela n'est pas, répliquèrent-ils ; mais contez-le-nous vous-même. Il m'a dit telle et telle chose, répondit Jéhu, et il a ajouté : Ainsi parle Jéhova : Je t'ai sacré roi sur Israël. Aussitôt ils se levèrent ; et chacun d'eux, prenant son manteau, le mit sous les pieds de Jéhu, et ils en firent comme un trône, et, sonnant de la trompette, ils crièrent : Jéhu est notre roi [1] !

Jéhu, aussi prompt à exécuter une résolution qu'à la prendre, profita de cette disposition des capitaines, et aussitôt se mit en route avec son armée pour Jezrahel où étaient les deux rois. La sentinelle qui était sur la tour de la ville découvrit l'armée qui s'avançait, et en avertit le roi. Joram envoya un cavalier au-devant, qui dit à Jéhu : Ainsi parle le roi : Apportez-vous la paix ? Qu'y a-t-il de commun entre toi et la paix ? répondit Jéhu. Passe, et suis-moi. Bientôt la sentinelle annonça que l'envoyé ne revenait point. Un second fut expédié ; et, comme il arriva à celui-ci tel qu'au précédent, la sentinelle avertit le roi qu'il ne revenait pas non plus. Et celui qui s'avance, dit-elle, paraît à sa démarche être Jéhu, fils de Namsi ; car il vient en toute hâte.

Joram ordonna d'atteler les chevaux. Les deux rois sortirent, chacun dans son char, au-devant de Jéhu, et ils le rencontrèrent dans la vigne de Naboth de Jezrahel. Et lorsque Joram vit Jéhu, il dit : Apportez-vous la paix ? Quelle paix ? répliqua Jéhu. Les fornications de ta mère Jézabel et ses empoisonnements augmentent sans cesse. Aussitôt Joram fit retourner son char et, fuyant, dit à Ochozias : Nous sommes trahis, Ochozias ! Mais Jéhu tendit son arc et frappa Joram entre les épaules, en sorte que la flèche lui perça le cœur et qu'il tomba aussitôt sur son char. Jéhu commanda au capitaine de ses gardes de le jeter dans la vigne de Naboth ; car je me souviens, dit-il, lorsque nous suivions Achab, son père, et que nous étions toi et moi sur le même char, Jéhova prononça contre lui cette prophétie :

[1] 4. Reg., 9, 1-13.

Je jure par moi-même, dit Jéhova, si je ne répands ton sang dans ce même champ, pour venger le sang de Naboth et de ses enfants que je t'ai vu répandre hier!... Prends-le donc maintenant, et jette-le dans le champ, selon la parole de Jéhova.

Quand Jézabel apprit que Jéhu approchait de Jezrahel, elle para ses yeux avec du fard et mit ses ornements sur sa tête. Ensuite elle monta au-dessus de la porte de la ville, où, d'après l'usage des anciens, il y avait un appartement spacieux. Elle regardait par la fenêtre. Et lorsque Jéhu entrait dans la porte de la ville, elle lui cria : Y a-t-il eu de la paix pour Zambri, le meurtrier de son maître? Jéhu leva les yeux vers la fenêtre, et dit : Qui est là pour moi? Et deux ou trois eunuques s'inclinèrent vers lui. Il dit : Précipitez-la. Et ils la précipitèrent, et la muraille fut teinte de son sang, et elle fut foulée aux pieds des chevaux. Et après qu'il fut entré pour boire et pour manger, il dit : Allez, et voyez cette maudite, et ensevelissez-la, parce qu'elle est fille de roi. Et quand ils furent venus pour l'ensevelir, ils ne trouvèrent que le crâne, les pieds et l'extrémité des mains. Et ils revinrent l'annoncer à Jéhu, qui dit : C'est la parole de Jéhova, publiée par son serviteur Élie de Thesbé, disant : Les chiens mangeront la chair de Jézabel dans la campagne de Jezrahel, et la chair de Jézabel sera, dans la campagne de Jezrahel, comme le fumier sur la face de la terre, et tous ceux qui passeront diront : Est-ce là cette Jézabel [1]?

Il y avait à Samarie soixante-dix fils d'Achab, qui étaient élevés chez les principaux de la ville. Jéhu écrivit à ces derniers qu'ils eussent à établir sur le trône le meilleur d'entre les fils de leur maître, et à combattre pour lui. Effrayés du rapide succès de ce vaillant guerrier, ils se dirent entre eux : Voilà que deux rois n'ont pu se soutenir contre lui; et comment pourrions-nous donc lui résister? Ils lui firent une réponse de soumission. Il leur écrivit alors une seconde lettre, et leur ordonna d'envoyer le lendemain matin les têtes des fils d'Achab à Jezrahel. Cela s'exécuta, et les têtes lui furent apportées dans des corbeilles. Il les fit mettre en deux monceaux à la porte de la ville, où se traitaient toutes les affaires publiques. Le matin il y alla, et dit au peuple : Vous êtes justes : si j'ai conjuré contre mon maître et si je l'ai tué, qui donc a frappé tous ceux-ci? Considérez bien qu'aucune des paroles qu'avait prononcées Jéhova contre la maison d'Achab n'est tombée à terre : Jéhova a fait tout ce qu'il avait annoncé par son serviteur Élie. Ensuite le nouveau roi fit mourir, à Jezrahel, tout ce qui restait encore de la maison d'Achab et de ses partisans [2].

[1] 4. Reg., 9, 14-37. — [2] *Ibid.*, 10, 1-11.

De là il se rendit à Samarie. En chemin, il rencontra des hommes près d'une cabane de pasteurs, et il leur demanda qui ils étaient. Nous sommes, dirent-ils, les frères du roi Ochozias, et nous allons pour saluer les enfants du roi et de la reine. Ils étaient proches parents d'Ochozias, dont les frères avaient été tués par les Arabes. On sait que neveux, nièces et cousins sont souvent appelés frères, même chez les Grecs. Ceux-ci venaient rendre visite à Joram et à Jézabel. Le mariage de Joram, roi de Juda, avec Athalie, fille du roi d'Israël, occasionna entre les deux cours une liaison qui eut des suites funestes pour Juda. Jéhu les fit prendre et mettre à mort. Ils étaient au nombre de quarante-deux [1].

Il rencontra ensuite Jonadab, fils de Rechab, homme de mœurs sévères, qui avait imposé à ses descendants l'obligation rigoureuse de s'abstenir de vin, de ne bâtir point de maison, de ne cultiver ni champs ni vignes et d'habiter sous des tentes. Jéhu lui adressa la parole: Ton cœur est-il droit comme mon cœur l'est pour le tien? Oui, répondit Jonadab. Et Jéhu lui tendit la main, et le fit monter dans son char à côté de lui.

A Samarie, Ochozias, roi de Juda, tombé en son pouvoir, fut, d'après ses ordres, blessé à mort dans son char, et mourut à Mageddo, d'où les siens, avec la permission de Jéhu, parce qu'il était fils de Josaphat, le transportèrent à Jérusalem, où il fut enseveli avec ses pères dans la cité de David [2].

Jéhu assembla le peuple à Samarie, et déclara que si Achab avait rendu à Baal quelque honneur, pour lui, il voulait lui en rendre bien davantage. Il publia donc, en l'honneur de Baal, une fête solennelle, y invita tous les prophètes, les prêtres et les ministres de cette idole, sous peine de mort pour qui n'y paraîtrait point. Quand ils furent assemblés dans le temple de Baal, il y entra avec Jonadab, et recommanda aux serviteurs de Baal de bien prendre garde qu'il n'y eût parmi eux quelque serviteur de Jéhova. Aussitôt qu'il s'en fut assuré, il fit occuper les portes du temple par quatre-vingts hommes, envoya dans l'intérieur des soldats et des officiers, fit mettre à mort tous les prêtres et les serviteurs de Baal, en renversa l'idole, la réduisit en cendres, et changea le temple en lieux publics.

Ainsi Jéhu extermina Baal du milieu d'Israël; mais il ne se retira point des péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël, et il n'abandonna pas les veaux d'or qui étaient à Béthel et à Dan. Et l'Éternel dit à Jéhu, probablement par un prophète : Que parce qu'il avait exécuté fidèlement ses ordres contre la maison d'A-

[1] 4. Reg., 10, 12-14. — [2] Ibid., 9, 27 et 28.

chab, ses enfants seraient assis sur le trône d'Israël jusqu'à la quatrième génération.

Cependant, à cause des péchés de Jéhu et de son peuple, Dieu visita son pays par Hazaël, roi de Syrie, qui ravagea toutes les provinces au delà du Jourdain, comme l'avait prédit Élisée.

Jéhu régna vingt-huit ans et fut enseveli dans Samarie. Il eut pour successeur sur le trône son fils Joachaz [1].

Lorsque Athalie, fille d'Achab et de Jézabel, sœur des deux derniers rois d'Israël, veuve de Joram, fils de Josaphat, mère du roi Ochozias de Juda, apprit que ce fils était mort, elle fit égorger toute la maison de son époux et de son fils, hormis un enfant à la mamelle, son petit-fils d'une année, Joas, fils d'Ochozias, que sa tante paternelle Josabeth, épouse du grand prêtre Joïada, déroba secrètement à sa fureur et cacha dans le temple avec sa nourrice. La fille de Jézabel régna six ans à Jérusalem, et avec elle l'idolâtrie de Baal. La septième année, Joïada découvrit ce secret à quelques chefs, qui aussitôt parcoururent Juda; et, avec les lévites dispersés, amenèrent à Jérusalem les anciens du peuple. Le grand prêtre leur montra le jeune rejeton de la maison de David, les lia par un serment, leur rappela les divines promesses faites à cette maison, et fixa pour l'exécution de son plan un jour de sabbat; tant parce que les prêtres et les lévites qui sortaient de semaine et ceux qui y entraient doublaient le nombre; tant parce que le peuple qui s'assemblait devant le temple le jour du sabbat devait favoriser son dessein.

Quand le jour fut arrivé, il distribua dans un ordre très-sage les troupes consacrées au service du temple, ainsi que les centeniers et les coureurs, qu'il arma des lances et des boucliers qui avaient appartenu à David, et qui étaient conservés dans la maison de Dieu. Puis il fit avancer l'enfant royal à la place du temple où les rois avaient coutume de se tenir, lui mit sur la tête le diadème avec le livre de la Loi, le sacra avec le secours de ses fils; ensuite, frappant des mains, ils s'écrièrent : Vive le roi !

Le peuple salua de ses acclamations le jeune monarque; la foule qui affluait devenait de moment en moment plus bruyante.

Athalie entendit le tumulte; ce fut pour elle un coup de foudre. Les tyrans ont toujours à craindre l'explosion du sentiment public, à moins que ce ne soient eux qui l'excitent et la payent. Elle accourut et pénétra avec le peuple dans la maison de l'Éternel. Quand elle aperçut le roi sur une estrade élevée, les chefs de l'armée debout à côté de lui, les trompettes, les hautbois, les chants de triomphe, la

[1] 4. Reg., 10, 15-36.

joie du peuple qui éclatait dans tous ses traits et ses gestes, elle déchira ses vêtements et cria : Trahison! trahison! Le pontife ordonna aux centeniers de l'emmener hors de l'enceinte sacrée, car il ne voulait pas qu'elle souillât de son sang la maison de Jéhova. Ils mirent donc la main sur elle, l'entraînèrent dans la rue par où l'on conduisait au palais les chevaux du roi, et elle fut tuée là. Le sage pontife profita du moment où le jeune prince apparut sur le trône de David au peuple ravi, qui croyait cette race déjà éteinte, et fit une alliance entre Jéhova d'une part, le roi et le peuple de l'autre, qui promirent d'être désormais le peuple de Jéhova. Il fit aussi une alliance entre le peuple et le roi, sans doute d'après la loi du royaume que Samuël avait écrite et déposée devant Jéhova, lorsqu'il proclama le premier roi d'Israël. Le peuple se rendit ensuite au temple de Baal, dont les autels furent renversés, les images brisées; et ils égorgèrent Mathan, prêtre de l'idole, devant ses autels. Le grand prêtre, avec les centeniers et les gardes du corps, conduisit le roi de la maison de l'Éternel à la maison royale, aux acclamations du peuple, et Joas s'assit sur le trône. Tout le peuple du pays était dans la joie, et la ville fut en paix [1].

Tant que vécut le grand prêtre Joïada, le jeune monarque fit ce qui était agréable à l'Éternel. Il témoigna surtout un grand zèle pour l'ordre du culte divin et la réparation du temple, où l'impie Athalie avait fait bien des dégâts; car c'était avec les dépouilles du temple saint qu'elle avait orné le temple de Baal. Toutefois, de son temps, le peuple offrait encore des sacrifices et de l'encens sur les hauts lieux. Mais à la mort du grand prêtre, qui vécut jusqu'à l'âge de cent trente ans, et fut, à cause de ses éminents services, enseveli dans le sépulcre des rois, Joas se laissa corrompre par les adulations des princes de Juda, qui allèrent jusqu'à l'adorer. La maison de l'Éternel fut alors abandonnée; on servit les idoles dans des bocages. L'Éternel leur envoya des prophètes pour les ramener à lui, ils ne voulurent pas les écouter. Alors l'esprit de Dieu remplit le grand prêtre Zacharie, fils de Joïada; et montant sur un endroit élevé, il dit au peuple : Ainsi parle Dieu : Pourquoi avez-vous abandonné les commandements de Jéhova? vous n'en recevrez point de bonheur. Vous avez abandonné l'Éternel, l'Éternel vous abandonnera. Mais ils s'attroupèrent contre lui, et, d'après l'ordre du roi, le lapidèrent dans le parvis du temple. Le roi Joas ne se souvint point de la miséricorde que son père, Joïada, avait exercée envers lui, et il égorgea son fils. Zacharie, au moment de mourir, dit : L'Éternel verra et vengera.

[1] 4. Reg., 11. 2. Paral., 23.

Un an après, Hazaël, roi de Syrie, s'avança contre Joas, s'empara de Geth, ville jadis aux Philistins, mais qui depuis les temps de David appartenait à Juda, et pénétra jusqu'à Jérusalem. Quoiqu'il vînt avec une troupe peu nombreuse, Dieu lui livra toutefois entre les mains une multitude infinie, parce qu'ils avaient abandonné Jéhova, le Dieu de leurs pères. Les Syriens traitèrent Joas même avec la dernière ignominie. Après leur départ, il tomba dans une extrême langueur. Enfin ses serviteurs mêmes s'élevèrent contre lui pour venger le sang du fils de Joïada, souverain pontife, et ils le tuèrent dans son lit, après qu'il eut régné quarante ans. Il fut enseveli dans la cité de David, mais non dans le sépulcre des rois. Son fils Amasias régna en sa place [1].

Joachaz, fils de Jéhu, fit le mal aux yeux de l'Éternel, qui livra Israël entre les mains d'Hazaël et de son fils Benadad, roi de Syrie. Le royaume tomba en une telle impuissance, qu'il ne restait au roi pour toute armée que cinquante cavaliers, dix chars et dix mille hommes de pied. Tout le reste avait été exterminé par les Syriens. Élisée l'avait prédit. Alors Joachaz implora l'Éternel, qui l'écouta et eut pitié de la désolation d'Israël. Il leur envoya un sauveur qui les délivra de la main du roi de Syrie ; et les enfants d'Israël demeurèrent en paix sous leurs tentes comme auparavant. Toutefois ils ne se retirèrent point du péché de la maison de Jéroboam ; le bocage profane subsista même à Samarie.

Ce sauveur paraît avoir été Joas, fils de Joachaz, qui, pendant les deux dernières années de son père, avait été, comme l'on croit, associé par lui au gouvernement.

Au commencement du règne de ce Joas, Élisée était malade. Le roi alla visiter l'homme de Dieu, et il pleurait devant lui, disant : Mon père ! mon père ! char d'Israël et son conducteur ! Élisée lui dit de prendre un arc et des flèches, et de tendre l'arc. Pendant que le roi le tendait, Élisée mit sa main sur la sienne et lui dit d'ouvrir la fenêtre et de tirer. Au moment qu'il tirait, Élisée dit : Une flèche de salut de la part de Jéhova ; une flèche de salut contre Aram. Vous frapperez Aram dans Aphec, jusqu'à ce que vous l'exterminiez. Il dit encore : Prenez des flèches. L'autre en ayant pris, Élisée dit au roi : Frappez-en la terre. Et il la frappa trois fois et s'arrêta. L'homme de Dieu s'irrita contre lui et lui dit : Si vous eussiez frappé la terre cinq, ou six, ou sept fois, vous auriez frappé la Syrie jusqu'à l'exterminer entièrement ; mais maintenant vous la frapperez par trois fois [2].

[1] 2. Paral., 24. 4. Reg., 12. — [2] 4. Reg., 13, 1-19.

Jéhova faisait grâce à Israël, il avait pitié d'eux et se tourna vers eux, à cause de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob; il ne voulut pas les perdre ni les rejeter entièrement jusqu'à ce jour.

Jusqu'à ce jour, dit ici le texte sacré, qui nous apprend, quelques chapitres plus loin, que l'Éternel rejeta Israël de devant sa face et l'emmena captif en Assyrie, comme il est encore aujourd'hui [1]. Ces locutions sont une preuve que les livres des Rois n'ont point été composés ni après coup, ni tout ensemble, ni par un seul, mais peu à peu, comme des annales, par des auteurs contemporains.

Hazaël, roi de Syrie, mourut, et Benadad, son fils, régna en sa place. Joas reprit d'entre les mains de Benadad les villes qu'Hazaël avait enlevées à son père. Joas le frappa par trois fois et reprit les villes d'Israël.

Élisée mourut peu après la visite du roi Joas, et, l'année de sa mort, des bandes de Moabites firent des incursions dans le pays. Il arriva un jour que des Israélites, qui voulaient enterrer un homme, effrayés tout d'un coup à la vue de ces bandits, jetèrent le corps dans le sépulcre d'Élisée. Aussitôt que le mort eut touché les os de l'homme de Dieu, il ressuscita et se leva sur ses pieds [2].

Le fils de Sirac, en peu de mots, a élevé au grand prophète un digne monument. « Élie ayant été enlevé dans un tourbillon, son esprit s'est reposé sur Élisée. Jamais il ne redouta les rois, nul ne l'emporta sur lui en puissance. Aucune parole ne pouvait rien contre lui. Jusque dans son sommeil, son cadavre a prophétisé. Il a fait des prodiges durant sa vie et des miracles après sa mort [3]. »

Un des hommes les plus savants parmi nos frères séparés de l'Église, Grotius, fait sur cet événement la réflexion que voici : « Espérance toujours plus vive d'une autre vie. Dieu montrait combien lui sont précieux ses saints, même après leur mort. C'est pour cette raison que Dieu opéra tant de miracles aux tombeaux des martyrs, miracles que reconnaît Porphyre lui-même, comme je l'ai remarqué dans le troisième livre de l'ouvrage : *De la vérité de la religion chrétienne* [4]. »

Amasias, fils et successeur de Joas, roi de Juda, était âgé de vingt-cinq ans lorsqu'il devint roi. Il fit ce qui était agréable à Jéhova, mais non pas de tout son cœur. Aussi, comme nous le verrons, sa piété ne se soutint point.

Quand il se fut affermi sur le trône, il punit de mort les meurtriers de son père, mais il ne fit point mourir leurs enfants, comme ce n'était que trop l'usage en Orient ; injustice que défendait la loi de

[1] 4. Reg., 17, 18-23. — [2] *Ibid.*, 13, 20-25. — [3] Eccli., 48, 13-15. — [4] Grotius.

Dieu, quand elle dit : Les pères ne mourront point pour les enfants, ni les enfants pour les pères ; mais chacun mourra pour son péché [1].

Amasias fit le dénombrement des hommes dans ses tribus de Juda et de Benjamin, depuis vingt ans et au-dessus, et il en trouva trois cent mille capables de porter la lance et le bouclier. Il prit encore à sa solde cent mille hommes robustes du royaume d'Israël, pour cent talents d'argent. Mais un homme de Dieu l'avertit de ne pas mener avec lui ces derniers, parce que Jéhova n'était point avec Israël ni avec les enfants d'Éphraïm ; il fallait donc les renvoyer ; car, dit-il, c'est de Dieu que vient le secours, et c'est lui qui met en fuite. Comme Amasias faisait difficulté de suivre ce conseil, à cause des cent talents d'argent qu'il avait donnés à cette troupe, l'homme de Dieu lui dit : Jéhova est assez riche pour vous en rendre beaucoup davantage. Il les renvoya ; mais ils s'en allèrent très-irrités. Il marcha ensuite contre les Iduméens, les vainquit ; mais il remporta aussi leurs idoles, les adora et leur offrit de l'encens. Un prophète lui reprocha cette prévarication. Mais Amasias répondit : Vous a-t-on établi conseiller du roi ? Taisez-vous, de peur que je ne vous fasse mourir. Le prophète se retira, disant : Je sais que Dieu a résolu de vous perdre, parce que vous avez commis ce crime et que vous n'avez pas voulu vous rendre à mes avis.

Plus entreprenant que sage, Amasias provoqua au combat le roi d'Israël. Mais Joas lui fit dire : Le chardon qui est sur le mont Liban envoya vers le cèdre du Liban et lui dit : Donnez votre fille en mariage à mon fils. Mais les bêtes de la forêt du Liban passèrent sur le chardon et le foulèrent aux pieds. Tu penses : Voilà, j'ai défait Édom ; ton cœur s'est gonflé d'orgueil, tu ambitionnes de la gloire. De grâce, demeure chez toi. Pourquoi provoquer ton malheur, pour périr, toi et Juda avec toi ? Dieu permit qu'Amasias ne voulût rien écouter. On en vint à une bataille à Bethsamès en Juda, où l'armée d'Amasias fut battue et s'enfuit, chacun dans sa tente. Lui-même fut pris. A la vérité, Joas le ramena à Jérusalem, mais il y fit abattre une partie des murailles, dépouilla le temple et le palais de leurs richesses en or et en argent, et emmena des otages à Samarie. Joas ne jouit pas plus d'un an de sa victoire. Il eut pour successeur sur le trône son fils, Jéroboam, deuxième du nom.

Amasias survécut à Joas encore quinze ans, desquels l'Écriture ne nous rapporte que les circonstances de sa mort. Il éclata une conspiration qui se tramait depuis qu'il eut quitté l'Éternel. Pour

[1] Deut., 24, 16.

échapper à ses ennemis, il s'enfuit à Lakis, ville méridionale de Juda. Mais les conjurés y envoyèrent, le firent assassiner et ramener son corps à Jérusalem, où il fut enseveli avec ses pères, dans la cité de David [1].

Jéroboam II, fils du roi Joas d'Israël, avait succédé à son père la quinzième année du règne d'Amasias, roi de Juda. Lui aussi fit ce qui était mal aux yeux de Jéhova, et ne se retira point de tous les péchés de Jéroboam, fils de Nabat, qui avait fait pécher Israël. Cependant l'Éternel donna secours par la main du roi ; car il vit l'affliction d'Israël qui allait toujours croissant et accablait tout le monde, sans qu'il y eût personne à secourir le peuple. Non-seulement Jéroboam II dompta les Syriens, il reprit encore Damas et Émath, suivant la parole de Jonas, fils d'Amathi. Le royaume d'Israël n'en resta maître que fort peu de temps. Nous verrons encore le royaume syrien de Damas, immédiatement avant sa ruine par les Assyriens, devenir redoutable au royaume de Juda et s'allier avec Israël. Jéroboam II régna quarante-un ans, et après lui son fils Zacharias [2].

L'an 27 du règne de Jéroboam II, Ozias, nommé aussi Azarias, fut élevé sur le trône à l'âge de seize ans, par tout le peuple de Juda, après la mort de son père Amasias. Il fit ce qui était droit aux yeux de l'Éternel ; toutefois il ne détruisit pas les hauts lieux, où le peuple continuait à sacrifier et à offrir de l'encens. Cependant il chercha l'Éternel, tant que vécut Azarias, le voyant de Dieu ; et tant qu'il chercha l'Éternel, l'Éternel lui donna du succès. Il reprit Élath aux Iduméens, remporta des victoires sur les Philistins, leur ruina les murs de Geth, de Jabnie et d'Azot, triompha de diverses tribus d'Arabes, se rendit tributaires les Ammonites, et son nom devint redoutable jusqu'aux frontières d'Égypte. Son armée était forte de trois cent sept mille cinq cents hommes, et les chefs de familles, commandants-nés de leurs tribus, montaient à deux mille six cents. Il pourvut toute l'armée de boucliers, de piques, de casques, de cuirasses, d'arcs et de frondes, fortifia Jérusalem de tours et de boulevards, bâtit des forts dans le désert pour protéger les terres nouvellement défrichées où il faisait creuser des puits, exercer l'agriculture, planter des vignes et élever des troupeaux ; car il aimait les champs.

Sa sagesse éleva Ozias à une haute prospérité, mais sa prospérité finit par l'éblouir et obscurcit sa sagesse. Au milieu de ses grands succès et de sa puissance, son cœur s'enfla pour sa perte ; il prévariqua contre Jéhova, son Dieu ; il entra dans le temple de l'Éternel pour brûler lui-même l'encens sur l'autel des parfums. Mais Azarias, le

[1] 4. Reg., 14. 2. Paral., 25. — [2] 4. Reg., 14, 23-29.

grand prêtre, le suivit de près avec quatre-vingts prêtres de Jéhova, tous hommes de cœur. Ils s'opposèrent au roi Ozias, et lui dirent : Ce n'est point à vous, Ozias, à brûler l'encens à Jéhova, mais aux prêtres, enfants d'Aaron, consacrés à ce ministère. Sortez du sanctuaire ; car c'est là une prévarication, et votre entreprise ne vous sera point imputée à gloire par Jéhova-Dieu.

Au lieu de céder à ce discours et à l'autorité du pontife, Ozias se mit en colère, menaçant les prêtres, persistant à tenir en main l'encensoir pour offrir l'encens. Aussitôt la terre trembla [1]. La lèpre parut sur le front du téméraire Ozias, à la vue du pontife et des prêtres, qui s'empressèrent de le chasser du sanctuaire. Lui-même, effrayé d'un coup si soudain, sentit qu'il venait de la main de Dieu et prit la fuite. La lèpre ne le quitta plus ; et il demeura dans une maison séparée [2].

« Enivré par la prospérité, dit saint Chrysostôme, enflé de ses succès, Ozias ambitionna plus que sa dignité, et, parce qu'il était roi, il se crut permis de remplir les fonctions sacerdotales. Il entra dans le temple, il pénétra dans le Saint des saints, malgré la résistance du pontife, dont il tint peu de compte. En punition d'une pareille impudence, Dieu lui envoya la lèpre sur le front. Pour avoir ambitionné une dignité plus grande que la sienne, il déchut de celle-là même qu'il avait. Non-seulement il n'obtint pas le sacerdoce, mais, devenu immonde, il fut encore dépouillé de la royauté ; et, ne pouvant supporter sa honte, il demeura caché tout le reste de sa vie [3]. »

Joatham, son fils, occupa le palais et gouverna le royaume, parce que la lèpre, suivant la loi, excluant son père de la société des hommes, il ne lui était pas permis de présider le peuple. Ozias mourut la soixante-huitième année de son âge, cinquante-deux ans après être monté sur le trône. Il fut enterré dans le champ où étaient les tombeaux des rois, mais non dans les tombeaux mêmes, parce qu'il était lépreux. Son fils Joatham, âgé de vingt-cinq ans, régna à sa place [4].

[1] Amos, 1, 1. Zach., 14, 5. — [2] 2. Paral., 26, 1-21. — [3] *In Esaïam, cap.* 6. — [4] 4. Reg., 1-7. Paral., 26, 21-23.

---

# LIVRE QUINZIÈME.

## DE 758 A 721 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Monarchie universelle. — Les prophètes commencent à écrire l'histoire future du monde. — Jonas, Isaïe, Amos, Osée, Michée. — Fin du royaume d'Israël.**

Dans cette période, qui ne comprend à peu près que le huitième siècle avant Jésus-Christ, commence, pour le genre humain et pour la race de Jacob, qui en était comme le levain sacré, une époque nouvelle. Un mouvement extraordinaire est donné aux principales nations par les révolutions et les conquêtes; un autre non moins grand se prépare dans les esprits par une plus grande diffusion des lumières divines et humaines.

Jusque-là l'on ne voit pas que le monde politique eût éprouvé dans son ensemble aucune révolution durable. Les conquêtes antérieures de Ninus et de Sémiramis appartiennent plus à la mythologie qu'à l'histoire. Sésostris paraît n'avoir combattu et triomphé que pour la gloire, comme le dit Justin [1]. Mais dès maintenant le monde s'ébranle d'une impulsion guerrière qui dure une quinzaine de siècles. Les Assyriens de Ninive commencent à lever sur l'Asie et l'Afrique le sceptre de la domination universelle. Ninive détruite et Rome fondée, ce sceptre passe aux Chaldéens de Babylone, des Chaldéens aux Perses, des Perses aux Grecs, des Grecs aux Romains, pour être enfin brisé par les barbares du Nord, et faire place à l'empire universel, mais spirituel et pacifique, du Christ.

A ce mouvement des nations répond le mouvement des esprits. Les

[1] Justin appelle le conquérant égyptien Vexorès, et le fait plus ancien que Ninus. Après avoir parlé de ce dernier, il ajoute : « Fuère quidem temporibus antiquiores, Vexores rex Ægypti, et Scythiæ rex Tanaïs : quorum alter in Pontum, alter usque in Ægyptum excessit. Sed longinqua, non finitima bella gerebant : nec imperium sibi, sed populis suis gloriam quærebant, contentique victoriâ, imperio abstinebant. Ninus magnitudinem quæsitæ dominationis continuâ possessione firmavit. » L. 1, c. 1. Or, nous l'avons vu, d'après les découvertes modernes, le règne de Sésostris coïncide avec le voyage des Hébreux dans le désert. Ninus et Sémiramis sont donc nécessairement postérieurs à cette époque.

hommes que la Providence y emploie sont : les prophètes en Israël, les poëtes et les philosophes chez les autres peuples.

Prophète est, en général, un homme à qui Dieu manifeste surhumainement soit le passé, soit le présent, soit l'avenir. Dans l'origine, on lui donnait le nom de voyant, attendu que, par un don spécial du Ciel, il voyait ce que les autres ne voyaient pas. Le premier prophète fut le premier homme. Dieu lui révéla et le passé, et le présent, et l'avenir : le passé, de quelle manière il l'avait tiré du néant, lui et tout l'univers qui s'offrait à ses regards ; le présent, ce qu'il était lui-même et ce qu'étaient les êtres qui l'environnaient, les moyens de se conserver, les devoirs qu'il imposait à sa raison, à son cœur, à ses sens ; l'avenir, en l'instruisant de ses immortelles destinées, et, après sa chute, de ses espérances de miséricorde et de salut. A la suite d'Adam, on voit apparaître, au premier rang des prophètes, Énoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, Samuël, David, Élie, Élisée. Mais où les prophètes apparaissent en plus grand nombre et racontent avec plus de clarté l'avenir, c'est au moment où l'univers s'ébranle pour accomplir des desseins qu'il ne connaît pas. Alors Isaïe, Jérémie, Ézéchiel, Daniel, avec douze autres, écrivent d'avance l'histoire des quatre grands empires, ou plutôt des quatre grandes époques du même empire universel assyrio-babylonien, médo-perse, grec, romain, ainsi que les destinées de l'Égypte, de l'Éthiopie, d'Édom, de Moab, de Tyr, de Sidon, en particulier les destinées d'Israël. Ce qu'ils écrivent surtout, c'est l'avénement du Christ et l'établissement de son empire, en un mot, l'histoire de l'Église catholique. Ils l'écrivent dans la langue de l'Orient, pays où les sages de l'Occident viendront puiser leur sagesse, et d'un style dont les poëtes des nations n'atteindront jamais la majesté. Je dis dans la langue de l'Orient ; car ces langues, que nous distinguons par des dénominations différentes, les langues hébraïque, phénicienne, samaritaine, syriaque, chaldéenne, arabe, éthiopienne, sont, à proprement parler, non des langues différentes, mais plutôt des dialectes d'un seul et même idiome, qu'on peut désigner par le nom de langue orientale [1].

Chose singulière ! Autant il y a de ces prophètes, autant à peu près il se trouve de nations influentes sur les destinées du monde. Parmi les prophètes qui ont laissé des écrits, il en est quatre qu'on appelle grands, parce qu'ils ont laissé des écrits plus considérables ; ce sont : Isaïe, Jéremie, Ézéchiel, Daniel. Ensuite douze autres qu'on nomme petits, parce qu'ils ont écrit peu ; ce sont : Osée, Joël, Amos, Abdias, Jonas, Michée, Nahum, Habacuc, Sophonias, Aggée, Zacharie, Mala-

[1] Michaëlis.

chie. En tout, seize; ou dix-sept, si l'on y ajoute Baruch. Or, parmi les nations qui ont le plus puissamment influé sur les destinées de l'univers, principalement sur ses destinées intellectuelles, on en compte huit à neuf dans l'antiquité : les Chaldéens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Chinois, l'Inde, l'Égypte, la Phénicie, la Judée; et de sept à huit dans les temps modernes: les Arabes, les Italiens, les Français, les Espagnols, les Anglais, les Allemands, les Slaves.

Autre coïncidence remarquable ! Du moment que les prophètes d'Israël ont commencé à écrire la future histoire du monde, dès lors commencent à cesser, chez quelques autres peuples, les temps fabuleux; dès lors, mais dès lors seulement, commencent les temps historiques pour quelques-uns; dès lors seulement il commence à yavoir des époques certaines dans leurs annales, les olympiades chez les Grecs, 776 ans, et l'ère de Nabonassar chez les Chaldéens, 747 ans avant Jésus-Christ. Les olympiades, ainsi nommées des jeux olympiques qui se célébraient tous les quatre ans près de la ville d'Olympie, dans le Péloponèse, étaient, pour cette cause, une révolution de quatre années. La première se compte de l'an 776 avant Jésus-Christ. Cette ère servit plus tard aux historiens grecs à fixer l'époque des principaux événements. Le plus savant des Romains, Varron, dit que tout ce qui remonte au delà appartient à la fable. L'ère de Nabonassar est ainsi nommée d'un roi de Babylone, par lequel l'astronome Ptolémée, au deuxième siècle de l'ère chrétienne, commence une table chronologique de vingt rois assyriens, dix rois perses, trois grecs, dix d'Égypte et douze empereurs romains. Il fit cette table pour faciliter la chronologie des observations astronomiques. Et comme les observations les plus anciennes qui fussent à sa connaissance ne remontaient qu'au règne de Nabonassar, en 747, il data de cette époque le commencement de son ère ou canon.

On place à peu près dans le même temps, en 753, la fondation de Rome. Mais cette époque n'est pas aussi constante. Les commencements de l'histoire romaine ont toujours paru fort incertains; ils le sont encore devenus davantage par les recherches de quelques savants modernes.

Rome sera la dernière capitale de la monarchie universelle. Le chef des apôtres, saint Pierre, y viendra prêcher l'Évangile; l'apôtre saint Jean prédira sa destruction comme cité païenne et chef de l'idolâtrie. La première capitale de cet empire, Ninive, est traitée d'une manière semblable. Le plus ancien des seize prophètes, Jonas, y est envoyé pour prêcher la pénitence; un autre, Nahum, n'aura d'autre mission que de prédire sa destruction finale. Nous verrons quelque chose de pareil pour Babylone.

Ninive était la capitale de l'empire d'Assur, ou Assyrie. Cet empire était ainsi nommé d'Assur, deuxième fils de Sem, qui, sorti de la terre de Senaar, bâtit Ninive et trois autres villes, lorsque Nemrod venait d'établir sa domination à Babylone, capitale de la Chaldée. Un des successeurs d'Assur, Bélus, se rendit maître de Babylone; son fils Ninus, dit-on, étendit de toute part ses conquêtes, et agrandit la ville de Ninive, à laquelle il donna son nom et dont il fit le siége de tout son vaste empire. Sa femme, Sémiramis, qui lui succéda sur le trône, s'il faut en croire les historiens grecs que le Chaldéen Bérose accuse d'erreur en tout cela, exécuta des entreprises, remporta des victoires encore plus éclatantes, vers le temps que Jacob descendit en Égypte. L'Assyrie paraît avoir été momentanément subjuguée par Sésostris, vers le temps de Moïse. Toutefois, le prophète Balaam menace les Cinéens des armes d'Assur. Au temps de David et de Salomon, onzième siècle avant l'ère chrétienne, la puissance de cet empire devait être extrêmement affaiblie, soit par quelque grande révolution, soit par la mollesse des princes qui le gouvernaient, puisque les Assyriens ne s'opposèrent point aux conquêtes de ces deux rois, ni aux expéditions qu'ils firent jusque sur les bords de l'Euphrate. Plus tard, au huitième siècle, les Babyloniens et les Mèdes secouèrent le joug des rois d'Assyrie, s'emparèrent de Ninive et y changèrent la forme de gouvernement. On croit que le chef des Babyloniens, en cette occasion, était Nabonassar même, et qu'il se nommait encore Bélésis. Mais après quelque temps, les rois d'Assur reprirent le dessus, et nous les verrons, sous les noms de Phul, de Salmanasar, de Sennachérib, emmener en captivité les enfants d'Israël, jusqu'à ce qu'enfin Ninive et son empire soient entièrement détruits par les Mèdes et les Babyloniens, dans les années qui suivirent la mort du vieux Tobie.

L'Assyrie, la Chaldée, la Médie, la Perse peuvent être considérées comme les quatre provinces d'un même empire. Quelquefois elles formaient des états séparés ; le plus souvent elles composaient une vaste monarchie dont le centre fut successivement Ninive, Babylone, Ecbatane ou Suse, et Persépolis, suivant que l'une des provinces venait à dominer. Les rois assyrio-babyloniens y apparaissent comme une première dynastie indigène ; les rois médo-perses, comme la seconde ; Alexandre de Macédoine, avec ses successeurs, comme une dynastie étrangère. Cet empire a été le berceau des conquérants ; de qui est sortie l'idée de domination universelle. Tandis que, dans la partie orientale de l'Asie, nous voyons l'Inde et la Chine, envahies quelquefois, travaillées plus souvent par des révolutions intestines, porter rarement leurs armes au dehors, nous voyons, dans l'Asie oc-

cidentale, un Nemrod, un Bélus, un Ninus, une Sémiramis, des Nabuchodonosor, des Cyrus, des Cambyse, des Darius, des Xerxès aspirer à la conquête de l'univers, porter plus d'une fois leurs armes jusqu'en Afrique et en Europe. Ces révolutionnaires en grand, ainsi que les Grecs et les Romains qui les surpassèrent, exécutaient, sans le savoir, le plan de la divine Providence; ils fondaient en un même empire l'Asie, l'Europe, l'Afrique, et préparaient ainsi le monde à l'empire pacifique du Christ. Aussi verrons-nous les prophètes de Dieu, en nous annonçant le conquérant de la paix, en nous traçant d'avance l'histoire de son Église, nous tracer en même temps l'histoire anticipée de cette monarchie universelle qui de Ninive devait passer à Rome. Deux de ces prophètes, Jonas et Nahum, n'ont prophétisé que de Ninive.

Le premier dont nous ayons les prédictions dans un livre qui porte son nom, Jonas, fut envoyé en personne à la plus ancienne capitale de la monarchie conquérante.

Ce prophète parut au plus tard dans les premières années de Jéroboam II; car, ainsi que nous l'avons vu, il est dit de ce roi qu'il enleva aux Syriens leurs conquêtes, selon la parole que Jéhova, Dieu d'Israël, avait prononcée par son serviteur Jonas, fils d'Amathi, prophète, qui était en Geth, de Opher [1]. Ce lieu, appartenant à la tribu de Zabulon, était situé dans la Galilée.

Au rapport des anciens, Ninive, bâtie sur le Tigre, était d'une grandeur démesurée; c'était comme toute une contrée enfermée de murs [2]. Ces murs, de cent pieds de haut, avaient une épaisseur telle qu'on pouvait aisément y faire passer trois chars de front; ils étaient en outre flanqués de quinze cents tours hautes de deux cents pieds. L'intérieur de cette enceinte n'était point tout occupé par des maisons; outre de grandes places, il y avait d'immenses jardins, des bocages, des temples. Du temps de Jonas, il fallait trois jours de chemin pour parcourir la ville entière.

Fière de son étendue, gorgée des richesses de l'Asie dont elle était la maîtresse, Ninive s'était livrée à la corruption trop ordinaire dans les grandes villes. Le cri de ses désordres était monté jusqu'à celui qui, du haut du ciel, contemple tous les enfants des hommes [3]. La vengeance était proche; la miséricorde la prévint et envoya un missionnaire vers Ninive pour y prêcher la pénitence.

Au lieu d'obéir à l'ordre de Dieu, Jonas s'enfuit à Japho ou Joppé.

[1] Ipse restituit terminos Israël, ab introitu Emath usque ad mare solitudinis, juxta sermonem Domini Dei Israël, quem locutus est per servum suum Jonam filium Amathi prophetam, qui erat de Geth, quæ est in Opher. 4. Reg., 14, 25. — [2] Diodor. Sic., l. 11. — [3] Ps. 32.

actuellement Jaffa, sur la Méditerranée, et y entra dans un vaisseau qui faisait voile pour Tharsis, mot par lequel on peut entendre les côtes d'Afrique. Quand le vaisseau fut en mer, l'Éternel suscita une grande tempête, et le vaisseau pensait être brisé. Les mariniers, saisis de frayeur, invoquaient chacun son dieu; ils jetèrent dans la mer toute la charge du navire pour le soulager. Cependant Jonas, descendu à fond de cale, dormait d'un profond sommeil.

Alors, s'approchant de lui : Comment? lui dit le pilote, tu dors ? Lève-toi, invoque ton Dieu; peut-être que Dieu se souviendra de nous, afin que nous ne périssions point. Et l'un disait à l'autre : Venez, jetons le sort, pour savoir à cause de qui ce malheur nous arrive. Les anciens étaient universellement persuadés que la compagnie d'un grand coupable exposait à périr avec lui. Quand ils eurent jeté le sort, il tomba sur Jonas. Ils lui demandèrent aussitôt ce qu'il avait fait, d'où il venait, quel était son pays et son peuple. Il leur dit : Je suis Hébreu; je crains Jéhova, le Dieu du ciel, qui a fait la mer et la terre. A ces mots, ces hommes furent saisis d'une grande crainte, et lui dirent : Pourquoi avez-vous fait cela? car ils avaient su de lui-même qu'il fuyait de devant la face de Jéhova.

Avec un embarras qui, dans la situation où ils se trouvaient, leur fait honneur, ils lui demandèrent : Que vous ferons-nous donc pour que la mer nous devienne calme? Il répondit : Prenez-moi et me jetez à la mer, et la mer vous deviendra calme; car je sais que c'est à cause de moi que cette grande tempête est venue fondre sur vous. Cependant ces hommes ramaient de toutes leurs forces pour regagner la terre; mais ils ne pouvaient : la mer s'élevait de plus en plus et les couvrait de ses vagues. Alors ils crièrent à l'Éternel : Nous vous supplions, ô Jéhova! ne nous laissez point périr, à cause de cet homme, ne nous imputez point le sang innocent; car, vous, ô Jéhova! vous faites comme il vous plaît.

Jonas lui-même s'était dénoncé comme la cause de la tempête, et leur avait commandé de le jeter à la mer. Mais ils l'eussent épargné si volontiers! Luttant contre les flots, ils s'efforçaient de gagner la terre; mais en vain! Ils ne virent plus qu'un moyen de salut : ils crurent et ils devaient croire que c'était la volonté de Dieu qu'ils le jetassent à la mer. Cependant ils pouvaient se tromper, et, par rapport à eux, cet homme était innocent. C'est pour cela qu'ils prièrent Dieu de ne pas leur imputer sa mort, s'ils se trompaient.

Ils prirent donc Jonas, le jetèrent à la mer, et la mer devint aussitôt calme. Et ces hommes craignirent Jéhova d'une grande frayeur, lui immolèrent des victimes et firent des vœux [1].

[1] Jonas, 1, 1-16.

Mais la divine Providence avait préparé au prophète un merveilleux moyen de salut. Un grand poisson l'engloutit, dans le ventre duquel il demeura trois jours et trois nuits. Dieu, qui fait vivre et croître l'enfant pendant neuf mois dans le sein de sa mère, n'eut pas plus de peine à faire vivre son prophète pendant trois jours dans le ventre d'une baleine.

Et Jonas pria vers Jéhova, son Dieu, dans les entrailles du poisson, et dit : J'ai crié de mon angoisse vers Jéhova, et il m'a répondu. J'ai crié du ventre de l'enfer, et vous avez exaucé ma voix. Vous m'avez précipité dans la profondeur, dans le cœur de la mer; les fleuves m'ont environné; vos [illegible] et vos flots ont passé par-dessus moi. Et je disais : Je suis reje[illegible] devant vos yeux! cependant je reverrai encore votre temple saint! Les eaux m'entouraient jusqu'à pénétrer vers mon âme! l'abîme m'enveloppait, la plante marine couvrait ma tête. Je descendis jusqu'aux racines des montagnes, les barres de la terre m'enfermaient à jamais; cependant vous rappellerez de la corruption ma vie, ô Jéhova, mon Dieu! Quand mon âme défaillait en moi, je me suis souvenu de Jéhova; et ma prière est montée à vous dans votre temple saint. Ceux qui s'attachent aux vanités du mensonge se rendent inutile la miséricorde. Pour moi, c'est à vous que je sacrifierai avec la voix de la louange: je vous rendrai mes vœux; le salut est de Jéhova!

D'après un ordre de l'Éternel, le poisson rejeta Jonas sur le rivage [1].

Et la parole de Jéhova vint une seconde fois à lui, disant : Lève-toi, va dans Ninive la grande ville, et là prêche la prédication que je te dirai. Il obéit. S'avançant dans Ninive une journée de chemin: Encore quarante jours, s'écria-t-il, et Ninive sera détruite! Les Ninivites crurent en Dieu, publièrent un jeûne, et, grands et petits, se revêtirent de sacs. Le roi de Ninive se leva de son trône, quitta la pourpre, se couvrit d'un sac, s'assit dans la cendre. Et il fit publier en son nom et au nom de ses princes un ordre à tout le monde de jeûner. et même de faire jeûner les animaux. Tous devaient se couvrir de sacs et crier à Dieu de toutes leurs forces; chacun se convertir de ses mauvaises voies et de l'iniquité de ses mains. Qui sait? Dieu pourrait se retourner, avoir pitié, revenir de sa grande colère, en sorte que nous ne périssions point. Et Dieu, ayant vu leurs œuvres et comment ils s'étaient convertis de leurs mauvaises voies, eut pitié d'eux, et il se repentit des maux dont il les avait menacés [2].

Cela chagrina beaucoup Jonas; il en fut en colère et pria l'Éternel, disant : De grâce, ô Jéhova! n'est-ce pas là ce que je disais pen-

[1] Jon., 2, 1-11 — [2] *Ibid.*, 3, 1-10.

dant que j'étais encore en mon pays, et pourquoi je voulais fuir à Tharsis ? car je sais que vous êtes un Dieu clément, miséricordieux, patient, d'une compassion infinie et vous repentant du mal. Maintenant donc, je vous prie, ô Éternel ! prenez mon âme ; car la mort me vaut mieux que la vie. Mais l'Éternel lui dit : Penses-tu avoir bien raison d'être en colère ?

Ce qui indisposait Jonas si fort, c'était la pensée qu'après un pareil exemple de miséricorde, on n'écouterait plus les prophètes de Dieu quand ils parleraient en son nom ; qu'ils annonceraient en vain à Juda et à Israël la rigueur de ses jugements ; que sa facilité et son indulgence ne feraient qu'endurcir les hommes dans le mal ; que les prophètes mêmes passeraient pour des menteurs, et que la prophétie serait tournée en dérision.

Jonas sortit de Ninive et se fit, du côté de l'orient, une cabane de feuillage, où il s'assit à l'ombre pour voir ce qui arriverait à la ville. Dieu avait préparé une espèce de lierre qui monta par-dessus la tête de Jonas pour lui faire ombre ; ce dont il eut une grande joie. Mais le lendemain, dès le point du jour, Dieu envoya un ver qui piqua la plante, et elle sécha. Puis, le soleil ayant paru, il fit lever un vent brûlant, et le soleil dardait en même temps ses rayons sur la tête de Jonas, en sorte qu'il en était dans un abattement extrême. Il souhaita la mort, disant : La mort me vaut mieux que la vie. Mais Dieu dit à Jonas : Penses-tu avoir bien raison de te fâcher pour une plante ? Il répondit : J'ai raison de me fâcher jusqu'à la mort. Mais quoi ? reprit l'Éternel, tu aurais volontiers épargné un lierre pour lequel tu n'as point travaillé, que tu n'as point fait croître, qui est né dans une nuit et qui dans une nuit a péri ! Et moi, je n'épargnerais pas Ninive, la grande cité, où il y a plus de cent vingt mille personnes qui ne savent pas discerner leur main droite d'avec la gauche, et de plus un grand nombre d'animaux [1].

On voit, par ces dernières paroles, jusqu'où s'étend la bonté de Dieu. David avait dit déjà : Vous sauverez les hommes et les animaux, parce qu'il vous a plu, ô mon Dieu, de multiplier votre miséricorde [2].

Par ces individus qui ne savent pas encore distinguer leur main droite de la gauche, il est naturel d'entendre les enfants au-dessous de deux ans. En les supposant, par rapport à la population totale, d'un sur quinze, Ninive aura eu environ deux millions d'habitants.

Ninive est véritablement renversée, dit un Père de l'Église [3],

[1] Jon., 4, 1-11. — [2] Ps. 35. Homines et jumenta salvabis, Domine, quemadmodùm multiplicasti misericordiam tuam. — [3] S. Eucher, de Lyon.

puisque tous ses mauvais désirs sont changés en bien ; elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice, la superfluité de ses banquets en un jeûne austère, la joie dissolue de ses débauches aux saints gémissements de la pénitence.

La pénitence des Ninivites est un exemple à toutes les nations. Les gens de Ninive, disait le Christ aux Juifs qui l'entouraient, s'élèveront contre cette race au jour du jugement, parce qu'ils ont fait pénitence à la prédication de Jonas ; et voici plus que Jonas ici [1]. C'est peut-être là ce qui causait au prophète une si vive douleur. La capitale de la gentilité se convertissait à sa seule prédication, croyait en Dieu d'une foi efficace, prévenait sa destruction comme cité, en se détruisant elle-même en tant que coupable ; tandis qu'il voyait Israël, favorisé de tant de grâces, prêché, averti, menacé continuellement par des prophètes sans nombre, abandonner, détruire les autels du vrai Dieu, se prostituer aux idoles et faire comme effort pour hâter les châtiments dont il était menacé. Dans ce qui arrivait alors, il voyait peut-être ce qui devait arriver plus tard, la gentilité entière suivant l'exemple de Ninive, se ressouvenant de Dieu, et prenant dans l'Église de son Christ la place d'Israël impénitent et réprouvé.

Jonas était non-seulement un prophète, mais encore une prophétie. Jonas est envoyé pour prêcher la pénitence à la capitale de la gentilité ; le Christ le sera pour prêcher la pénitence à la gentilité entière. Jonas ne veut pas d'abord être l'apôtre de Ninive ; le Christ ne veut pas d'abord écouter la Chananéenne, ni envoyer ses apôtres vers les nations. Jonas voulant borner son ministère au seul peuple d'Israël, excite une grande tempête au milieu de laquelle il dort d'un profond sommeil ; le Christ envoyant ses apôtres aux seules brebis perdues de la maison d'Israël, soulève contre lui, dans Israël même, une furieuse conjuration, au milieu de laquelle il est calme, comme quand il dort sur la barque dans la tempête. Jonas, jeté dans la mer, livré humainement à la mort, est le sauveur de ceux qui étaient avec lui dans le navire ; le Christ, plongé dans une mer d'afflictions, mis à mort selon la nature humaine, est le Sauveur de ceux qui sont avec lui dans la même barque. Jonas, descendu dans le ventre de la baleine comme dans un enfer vivant, y loue Dieu, y célèbre ses merveilles et le bénit de sa prochaine délivrance ; le Christ, descendu aux enfers.

[1] Matth., 12, 41. Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione istâ, et condemnabunt eam, quia pœnitentiam egerunt in prædicatione Jonæ ; et ecce plùs quàm Jonas hìc.

aux parties inférieures de la terre, y annonce les merveilles de Dieu aux âmes détenues, et, libre entre les morts, y fête avec eux sa prochaine résurrection. Jonas est trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine; ainsi, le Fils de l'homme, dit le Christ lui-même, sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre [1]. Jonas, revenu du milieu des eaux, sort de Judée et convertit la première capitale de la gentilité ; le Christ, ressuscité d'entre les morts, envoie ses apôtres jusqu'aux extrémités du monde, et, avec la dernière capitale de la gentilité, convertit la gentilité entière. Jonas, voyant la conversion de Ninive et l'impénitence d'Israël, souhaite la mort de douleur ; le Christ, en la personne de saint Paul, voyant la conversion de la gentilité et l'endurcissement des Juifs, qui sont ses frères, souhaite, dans sa douleur, d'être anathème pour eux.

Vers ce même temps, dans une vision mystérieuse, Dieu apparut un et trine au plus sublime des prophètes, et lui donna sa glorieuse mission : Dieu le Père, tous les interprètes en conviennent; Dieu le Fils, l'apôtre bien-aimé nous en est garant, lorsqu'appliquant à Jésus-Christ quelques-unes des paroles que nous allons entendre, il ajoute : Voilà ce que dit Isaïe, quand il vit sa gloire et qu'il parla de lui [2]; Dieu le Saint-Esprit, l'Apôtre des nations nous l'apprend, quand il dit que c'est cet Esprit-Saint qui a prononcé ces mêmes paroles [3]. De là, les docteurs de l'Église ont conclu avec raison que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un même Jéhova-Sabaoth. De là, au moment que va s'accomplir sur nos autels l'oblation du Fils au Père par l'opération de l'Esprit, nous chantons avec le Ciel : Il est saint, il est saint, il est saint, Jéhova, le Dieu des armées ! Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire !

Mais écoutons Isaïe, fils d'Amos, que l'on croit avoir été de la royale famille de David.

« Dans l'année que mourut le roi Ozias, je vis Adonaï assis sur un trône sublime et élevé ; ses franges (ou ses rayons) remplissaient le temple. Des séraphins étaient debout à l'entour. L'un avait six ailes et l'autre également six. De deux ils voilaient leur face, de deux ils voilaient leurs pieds et de deux ils volaient. Et ils criaient l'un à l'autre, et ils disaient : Saint, saint, saint est Jéhova-Sabaoth ! toute la terre est pleine de sa gloire ! Et au retentissement de cette voix, les dessus des portes s'ébranlèrent et la maison fut remplie de fumée.

[1] Matth., 12, 40. Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus. — [2] Joan., 12, 41. Hæc dixit Isaias, quandò vidit gloriam ejus, et locutus est de eo. — [3] Act., 28, 25. Quia benè Spiritus sanctus locutus est per Isaiam prophetam ad patres nostros, etc.

Et je m'écriai : Malheur à moi, de ce que je suis réduit au silence, parce que je suis un homme impur des lèvres et que j'habite au milieu d'un peuple impur des lèvres aussi ! Cependant mes yeux ont vu le roi Jéhova-Sabaoth ! alors il vola vers moi un des séraphins ; dans sa main était un charbon de feu qu'il avait pris avec des pincettes sur l'autel. Il l'approcha de ma bouche et dit : Voilà qu'il a touché tes lèvres ; ton iniquité sera effacée et ton péché sera expié. Et j'entendis la voix d'Adonaï, disant : Qui enverrai-je ? qui nous ira ? Me voici, répondis-je ; envoyez-moi. Et il dit : Va, dis à ce peuple : Écoute des oreilles et n'entends pas ; regarde des yeux et ne vois pas ; car le cœur de ce peuple est devenu épais, ses oreilles pesantes, ses yeux fermés de peur de voir de ses yeux, d'ouïr de ses oreilles, de comprendre de son cœur et d'être guéri de ses maux. O Adonaï ! jusques à quand ? repris-je. — Jusqu'à ce que les villes soient désolées, les maisons désertes et la terre abandonnée[1]. »

Investi de la mission prophétique par le Dieu trois fois saint, Isaïe élève la voix et appelle l'univers entier pour juger la nation coupable.

« Cieux, écoutez ; terre, prêtez l'oreille : c'est Jéhova qui parle !

« J'ai agrandi des enfants, je les ai élevés par-dessus les autres, et ils se sont révoltés contre moi !

« Le bœuf connaît son propriétaire, et l'âne l'étable de son maître ; mais Israël n'a point connu, mon peuple a été sans entendement.

« Malheur à la nation pécheresse, au peuple chargé d'iniquité, à la race des méchants, aux enfants corrompus !

[1] Isaïe, 6, 1-13. In anno quo mortuus est rex Osias, vidi Dominum sedentem super solium excelsum et elevatum ; et ea quæ sub ipso erant, replebant templum. Seraphim stabant super illud : sex alæ uni, et sex alæ alteri : duabus velabant faciem ejus, et duabus velabant pedes ejus, et duabus volabant. Et clamabat alter ad alterum, et dicebant : Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus exercituum, plena est omnis terra gloriâ ejus. Et commota sunt super liminaria cardinum à voce clamantis, et domus repleta est fumo. Et dixi : Væ mihi, quia tacui, quia vir pollutus labiis ego sum, et in medio populi polluta labia habentis ego habito, et regem Dominum exercituum vidi oculis meis. Et volavit ad me unus de seraphim, et in manu ejus calculus, quem forcipe tulerat de altari. Et tetigit os meum et dixit : Ecce tetigit hoc labia tua, et auferetur iniquitas tua, et peccatum tuum mundabitur. Et audivi vocem Domini dicentis : Quem mittam ? et quis ibit nobis ? Et dixi : Ecce ego, mitte me. Et dixit : Vade, et dices populo huic : Audite audientes, et nolite intelligere, et videte visionem, et nolite cognoscere. Excæca cor populi hujus, et aures ejus aggrava ; et oculos ejus claude, ne fortè videat oculis suis, et auribus suis audiat, et corde suo intelligat, et convertatur, et sanem eum. Et dixi : Usquequò, Domine ? Et dixit : Donec desolentur civitates absque habitatore, et domus sine homine, et terra relinquetur deserta.

« Ils ont abandonné Jéhova, ils ont blasphémé le Saint, ils se sont éloignés en arrière.

« Par où vous frapper encore ? Comment ajouterez-vous à l'apostasie ?

« Toute tête est malade et tout cœur languissant. Depuis la plante du pied jusqu'à la tête, il n'est rien en lui de sain : ce n'est que blessure, que contusion, que plaie enflammée, qui n'a point été bandée, à laquelle on n'a point appliqué de remède, et qu'on n'a point adoucie avec l'huile.

« Votre terre est déserte, vos villes sont la proie des flammes ; des étrangers, sous vos yeux, dévorent votre pays ; c'est une désolation comme le ravage de l'ennemi. Et la fille de Sion sera abandonnée comme la hutte dans la vigne, comme la cabane dans le champ de concombres, comme une ville ruinée.

« Si Jéhova-Sabaoth ne nous eût conservé quelque petit reste, nous étions tels que Sodome, nous ressemblions à Gomorre.

« Écoutez la parole de Jéhova, princes de Sodome ; prêtez l'oreille à la loi de notre Dieu, peuple de Gomorre.

« Qu'ai-je à faire de la multitude de vos victimes ? dit Jéhova. J'en suis rassasié. Les holocaustes de vos béliers, la graisse de vos troupeaux, le sang des veaux, des agneaux et des boucs, je n'en veux point. Quand vous apparaissez en ma présence, qui a demandé cela de vous, pour fouler aux pieds mes parvis ? Cessez d'offrir des sacrifices menteurs ; votre encens m'est une abomination ; vos néoménies, vos sabbats et vos autres fêtes, je ne les supporte plus ; c'est la violence et l'iniquité mêmes ! Vos calendes et vos solennités, mon âme les abhorre : elles me sont à charge, je suis las de les supporter. Lorsque vous étendrez vos mains vers moi, je cacherai mes yeux de vous ; lors même que vous multiplierez vos prières, je n'écouterai point : vos mains sont pleines de sang !

« Lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez de mal faire, apprenez à faire le bien ; cherchez la justice, assistez l'opprimé, protégez l'orphelin, défendez la veuve. Et après cela, venez et discutons, dit Jéhova. Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; et quand ils seraient rouges comme du vermillon, ils deviendront comme la laine la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous mangerez le bien de la terre ; que si vous ne voulez pas, si vous êtes opiniâtres dans votre rébellion, vous serez mangés par le glaive ; la bouche de Jéhova l'a dit [1]. »

[1] Isaïe, 1, 1-20.

Bientôt le prophète exhale en plaintive élégie le souffle divin qui l'anime.

« Je chanterai maintenant à mon bien-aimé le cantique de mon bien-aimé sur sa vigne.

« Une vigne était à mon bien-aimé, sur une colline fertile en olives. Il l'environna d'une haie, il en ôta les pierres et la planta de Sorec [1]; il bâtit une tour au milieu, et il y fit un pressoir. Il s'attendait qu'elle produirait des raisins, et elle a produit des épines [2].

« Maintenant donc, vous, habitants de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Qu'y avait-il à faire encore à ma vigne, que je ne lui aie point fait ? Ai-je eu tort d'attendre qu'elle produisît des raisins, tandis qu'elle a produit des épines ?

« Maintenant je vous apprendrai ce que je ferai à ma vigne. J'ôterai sa haie, et elle sera au pillage ; je détruirai sa muraille, et elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai déserte ; elle ne sera plus taillée ni labourée ; les ronces et les épines la couvriront ; et je commanderai aux nuées de ne plus pleuvoir sur elle. Car la vigne de Jéhova-Sabaoth est la maison d'Israel, et l'homme de Juda le plant de ses délices. Il attendait le jugement, et voilà l'oppression ; la justice, et voilà des clameurs.

« Malheur à vous qui joignez maison à maison, champ à champ, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque ! Voulez-vous donc habiter seuls au milieu de la terre ? Mes oreilles ont tout entendu, dit Jéhova-Sabaoth ; et, je le jure, cette multitude de maisons sera déserte ; ces beaux et vastes palais seront sans aucun habitant. Car dix arpents de vigne feront à peine un petit vase de vin, et trente boisseaux de blé n'en rendront que trois.

« Malheur à vous qui vous levez dès le matin pour courir après l'ivresse, et qui le soir y êtes encore, jusqu'à ce que le vin vous brûle ! La cithare, la lyre, le tambour, le vin sont à vos banquets ; mais l'œuvre de Jéhova, vous n'y avez aucun égard ; mais l'ouvrage de ses mains, vous ne le considérez point. Aussi mon peuple est emmené captif, parce qu'il n'a point d'intelligence ; ses nobles sont morts de faim, et la foule a séché de soif. L'enfer a élargi ses entrailles, il a ouvert sa gueule à l'infini ; là descendront ses grands et sa multitude, ceux qui sont dans l'élévation et ceux qui sont dans la joie. L'homme pliera, le puissant sera humilié, les yeux des superbes seront abaissés. Jéhova-Sabaoth grandira dans le jugement, le Dieu saint paraîtra plus saint encore dans la justice.

« Alors les agneaux paîtront sans trouble, et les étrangers mangeront le fruit des déserts devenus fertiles.

[1] Sorte de vigne excellente de la Palestine. — [2] Ainsi traduisent les Septante.

« Malheur à vous qui traînez après vous une longue suite d'iniquités avec les cordes du mensonge, et le péché comme avec les traits d'un char ! Vous qui dites : Qu'il se hâte, qu'il presse son œuvre afin que nous la voyions ; qu'il s'avance et s'accomplisse le conseil du saint d'Israël, et nous saurons !

« Malheur à vous qui appelez mal le bien, et bien le mal ; qui posez les ténèbres lumière, et la lumière ténèbres, l'amertume douceur, et la douceur amertume ! Malheur à vous, sages à vos yeux, prudents à vous-mêmes ! Malheur à vous, puissants à boire le vin, hommes de cœur pour l'ivresse, qui justifiez l'impie à cause de ses dons, et qui ravissez au juste sa justice !

« C'est pourquoi, tel que le chaume est dévoré par la langue du feu, la paille par la flamme ; ainsi leur racine sera de la cendre, leurs rejetons s'envoleront en poudre ; parce qu'ils ont répudié la loi de Jéhova-Sabaoth, ils ont blasphémé la parole du saint d'Israël. Aussi la colère de Jéhova s'est allumée contre son peuple ; il a étendu sa main sur lui, il l'a frappé, les montagnes ont été ébranlées, leurs cadavres ont été comme la boue au milieu des places. Avec tout cela, sa fureur n'est point apaisée, sa main est encore étendue.

« Il élèvera son étendard vers les nations au loin, il en appellera une par un sifflement des extrémités de la terre, et voilà qu'aussitôt elle accourt. En elle, nul qui se lasse, nul qui se heurte ; elle ne sommeillera ni ne dormira ; le baudrier ne quittera point ses reins, le cordon de sa chaussure ne se déliera point. Ses flèches sont aiguës et tous ses arcs bandés ; les pieds de ses chevaux sont pareils au silex, ses roues à la tempête. Son rugissement est celui du lion ; elle rugira comme les lionceaux, grincera les dents, s'élancera sur sa proie, l'enlèvera, et nul qui puisse l'arracher. Elle frémira sur Israël, en ce jour, du frémissement de la mer ; nous regarderons cette terre, et nous ne verrons que ténèbres et angoisses ; la lumière s'est éteinte dans les vapeurs de sa ruine [1]. »

Au milieu de ces prédictions terribles pour la maison de Jacob, il en est de consolantes pour toute la postérité d'Adam.

« Voici ce qui sera dans les derniers jours : La montagne de la maison de Jéhova sera fondée sur le haut des monts, et elle s'élèvera au-dessus des collines ; toutes les nations y afflueront. Et la foule des peuples iront, disant : Venez et montons à la montagne de Jéhova, à la maison du Dieu de Jacob, et il nous enseignera ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers ; car de Sion sortira la loi, et la parole de Jéhova de Jérusalem. Il jugera parmi les nations, et il reprendra

[1] Is., 5, 1-30.

bien des peuples. Et ils forgeront leurs glaives en socs de charrues, et leurs lances en faux. La nation ne lèvera plus le glaive contre la nation, et ils ne s'exerceront plus aux combats. Maison de Jacob, venez, et marchons à la lumière de Jéhova [1]. »

Cette annonce de réunion et de pacification universelles, un autre prophète, Michée, la renouvelle dans les mêmes termes vers le même temps [2].

En cette maison de Jéhova, toute la tradition chrétienne, avec l'Apôtre des nations, a reconnu l'Église, maison de Dieu, colonne et affermissement de la vérité. La montagne sur laquelle cette maison est bâtie, est la pierre détachée sans la main d'aucun homme et devenue montagne à remplir toute la terre, le Christ qui a été exalté par son Père et a reçu de lui un nom qui est au-dessus de tout nom. Cette montagne de Jéhova s'élève sur le sommet des autres montagnes ; le Christ s'élève au-dessus de ce qu'il y a de plus élevé, au-dessus de Moïse, au-dessus des prophètes et des apôtres. C'est à cette montagne et à la maison bâtie dessus, c'est au Christ et à son Église que les nations affluent, les Parthes, les Mèdes, les Grecs, les Romains, les Crétois et les Arabes. Jusque-là, c'est une suite non interrompue de guerres sanglantes où Ninive, Babylone, Ecbatane, Persépolis, la Grèce, Rome se disputent l'empire du monde ; Sylla, Marius, Pompée, César, Antoine, Octavien, l'empire de Rome. Mais lorsque sur le sommet des montagnes apparaît la maison de Dieu, toute cette partie de l'univers est en paix et désapprend la guerre. Plus tard, les peuples farouches du Nord, les Huns, les Goths, les Vandales, les Saxons, apprivoisés par la loi sortie de Sion, changeront leurs glaives en instruments de labourage ; la guerre ne sera plus l'état habituel d'aucun d'eux. Et depuis dix-huit siècles les peuples devenus chrétiens ne cessent de dire aux restes dispersés d'Israël : Maison de Jacob, venez, et marchons à la lumière de Jéhova [3].

Cette réprobation des Juifs, cette conversion des gentils, Osée, fils de Béeri, l'annonçait déjà auparavant par une prophétie d'action et de parole.

[1] Isaïe, 2, 1-5. Et erit in novissimis diebus præparatus mons domûs Domini in vertice montium, et elevabitur super colles, et fluent ad eum omnes gentes. Et ibunt populi multi, et dicent : Venite et ascendamus ad montem Domini, et ad domum Dei Jacob, et docebit nos vias suas, et ambulabimus in semitis ejus : quia de Sion exibit lex, et verbum Domini de Jerusalem. Et judicabit gentes, et arguet populos multos. Et conflabunt gladios in vomeres, et lanceas in falces. Non levabit gens contra gentem gladium, nec exercebuntur ultrà ad prælium. Domus Jacob, venite, et ambulemus in lumine Domini. — [2] Mich., 4, 1 et 2. — [3] S. Hieron., *in c.* 2. *Is.* et *c.* 4. *Mich.*

Dieu lui commanda de prendre une épouse des fornications et d'en avoir des enfants ; ce que l'on entend, soit d'une femme livrée au crime jusque-là, mais qui devint dès lors une épouse légitime ; soit d'une femme ordinaire, mais qui demeurait dans le pays de fornication ou d'idolâtrie, savoir : le pays de Samarie. Ce dernier sens paraît se lier fort bien à ce que le Seigneur ajoute : Car la terre séparée d'avec Jéhova forniquera d'une fornication effrénée. Osée alla donc et prit pour femme Gomer, fille de Débelaïm ; elle conçut et lui enfanta un fils. Jéhova dit au prophète : Appelle son nom Jezraël ; car dans peu je vengerai le sang de Jezraël sur la maison de Jéhu, et je ferai cesser le royaume d'Israël. En ce jour-là je briserai l'arc d'Israël dans la vallée de Jezraël. Elle conçut encore et enfanta une fille. Jéhova dit au prophète : Appelle son nom *Lo-ruchama, sans-miséricorde ;* car à l'avenir je serai sans miséricorde pour la maison d'Israël, mais je les oublierai de l'oubli même. Pour la maison de Juda, j'aurai de la miséricorde, et je les sauverai par Jéhova, leur Dieu ; je ne les sauverai point par l'arc, ou par l'épée, ou par les combats, ou par les chevaux, ou par les cavaliers.

Gomer ayant sevré *Lo-ruchama*, elle conçut de nouveau et enfanta un fils. Jéhova dit : Appelle son nom *Lo-ammi*, *non-mon-peuple ;* car vous n'êtes plus mon peuple, et moi, je ne serai plus à vous. Cependant le nombre des enfants d'Israël sera comme le sable de la mer, qui ne peut ni se mesurer, ni se compter. Et au même lieu où on leur aura dit : Vous n'êtes point mon peuple, on leur dira : Enfants du Dieu vivant ! les fils de Juda et les fils d'Israël se réuniront ensemble, ils s'établiront un même chef ; car le jour de Jezraël (ou de la race de Dieu) est grand. Dites alors à vos frères : *Ammi !* mon peuple ! et à vos sœurs : *Ruchama !* miséricorde ! Car en ce jour, dit Jéhova, j'aurai pitié de *sans-miséricorde !* et je dirai à *non-mon-peuple :* Tu es mon peuple ; et lui dira : Mon Dieu [1] !

Les apôtres du Seigneur, Pierre et Paul, nous ont eux-mêmes expliqué le sens principal de cette prophétie. « Dieu nous a appelés, écrit aux chrétiens de Rome le docteur des gentils, non-seulement d'entre les Juifs, mais encore d'entre les nations, ainsi qu'il le dit dans Osée : J'appellerai mon peuple qui n'était pas mon peuple, et miséricorde qui était sans miséricorde ; et il arrivera : au même lieu où il leur a été dit : Vous n'êtes pas mon peuple, là ils seront appelés enfants du Dieu vivant [2]. »

[1] Osée, c. 1 et 2. — [2] Quos et vocavit non solum ex Judæis, sed etiam ex gentibus, sicut in Osee dicit : Vocabo non plebem meam, plebem meam ; et non dilectam, dilectam ; et non misericordiam consecutam, misericordiam consecutam ;

L'on entrevoit dans les paroles du prophète, qu'après toutes ses infidélités, Israël reviendra finalement au Seigneur. Cela paraît surtout dans les paroles suivantes :

« Et Jéhova me dit : Va encore, aime une femme affectionnée de son mari et néanmoins adultère, comme Jéhova aime les enfants d'Israël pendant qu'ils n'ont de regards que pour les dieux étrangers. Je me l'achetai donc quinze pièces d'argent, avec une mesure et demie d'orge ; et je lui dis : Tu me resteras assise bien des jours ; tu ne t'abandonneras point, tu ne seras point à un homme ; je ferai de même envers toi. Car, bien des jours, les enfants d'Israël seront assis sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans éphod et sans théraphim. Et après cela reviendront les enfants d'Israël, et ils chercheront Jéhova, leur Dieu, et David, leur roi ; et ils trembleront à la vue de Jéhova et de son bien suprême au dernier des jours [1]. »

Depuis dix-huit siècles nous voyons le premier accomplissement de cette prophétie ; depuis dix-huit siècles nous voyons notre aîné, l'ancien peuple de Dieu, sans roi, sans prêtre, sans autel, sans forme de peuple ; et nous attendons avec saint Paul que, la plénitude des nations étant entrée dans l'Église, tout Israël y vienne, s'y sauve avec nous, et porte ainsi au comble le bonheur et la joie de l'univers [2].

La miséricorde du Seigneur envers son peuple se peint elle-même dans ces paroles d'Osée.

« Comme Israël était un enfant, je l'aimais ; et j'ai rappelé de l'Égypte mon fils. Mes prophètes les ont appelés ; mais ils se sont éloignés d'eux, ils ont sacrifié aux Baalim, ils ont brûlé de l'encens aux simulacres. Cependant, tel qu'une nourrice, je dirigeais les pas d'Éphraïm ; je les portais entre mes bras, et ils n'ont point compris que c'était moi qui avais soin d'eux. Je les attirais avec les liens de l'humanité, avec les lisières de l'amour. Moi-même je déliais leur joug et leur présentais à manger. Ils ne retourneront point en Égypte, mais Assur sera leur roi, parce qu'ils ont refusé de se convertir. Le glaive a commencé dans leurs villes, il consumera leurs braves, il dévorera leurs chefs. Mon peuple hésitera sur son retour vers moi ; cependant on lui impose un joug dont personne ne le délivre. Comment te traiterai-je, ô Éphraïm ? Comment te livrerai-je,

et erit : in loco ubi dictum est : Non plebs mea vos, ibi vocabuntur filii Dei. Rom., 9, 24-26.

Qui aliquandò non populus, nunc autem populus Dei ; qui non consecuti misericordiam, nunc autem misericordiam consecuti. 1. Petr., 2, 10.

[1] Osée, 3, 1-5. — [2] Rom., c. 11. Quod si delictum illorum divitiæ sunt mundi, et diminutio illorum divitiæ gentium, quantò magis plenitudo eorum ? Vers. 12.

ô Israël ? Te traiterai-je comme Adama ? Te mettrai-je comme Séboïm ? Ah ! mon cœur s'est retourné en moi-même, mes entrailles se sont émues. Je n'exécuterai point la colère de ma fureur ; je n'exterminerai point Éphraïm, parce que je suis Dieu et non point un homme [1]. »

Dans le même temps, Amos dénonçait les arrêts de la vengeance divine, non-seulement à Juda et à Israël, mais encore à toutes les nations d'alentour.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Damas, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a fait passer des chariots armés de fer sur les habitants de Galaad. J'enverrai le feu dans la maison d'Asaël, et il dévorera les palais de Benadad. Et je briserai la force de Damas ; j'exterminerai de la vallée d'iniquité celui qui l'habite, et de la maison de délices celui qui tient le sceptre ; et le peuple d'Aram transmigrera dans Cyrène : Jéhova l'a dit.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Gaza, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'elle a fait captive l'émigration de mon peuple pour la livrer à Édom. J'enverrai le feu aux murs de Gaza, et il dévorera ses palais. J'exterminerai d'Azot qui l'habite, et d'Ascalon qui tient le sceptre ; j'appesantirai ma main sur Accaron, les Philistins périront jusqu'au dernier, dit Jéhova, le Seigneur.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Tyr, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont fait prisonnière l'émigration de mon peuple, qu'ils l'ont livrée à Édom sans se souvenir du pacte de frères. Aussi j'enverrai le feu aux murailles de Tyr, et il dévorera ses palais.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications d'Édom, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a persécuté avec le glaive son frère ; il a violé la compassion qu'il lui devait, il n'a point mis de bornes à sa fureur, il a conservé jusqu'à la fin le ressentiment de sa colère. J'enverrai le feu dans Théman, et il dévorera les palais de Bosra.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications des fils d'Ammon, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont fendu en deux les femmes enceintes de Galaad pour étendre les limites de leur pays. J'allumerai le feu aux murs de Rabba, et il dévorera ses palais, dans l'horreur du combat, au jour de la tempête. Son roi ira en captivité, lui et ses princes : Jéhova l'a dit.

[1] Osée, c. 11, 1-9.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Moab, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'il a brûlé les os du roi d'Édom jusqu'à les réduire en cendre. J'enverrai le feu dans Moab, et il dévorera les palais de Carioth ; et Moab mourra dans le tumulte et au bruit des trompettes. J'exterminerai du milieu de lui le juge, et je tuerai avec lui tous ses princes : Jéhova l'a dit.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications de Juda, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont rejeté la loi de Jéhova, qu'ils n'ont pas observé ses commandements, qu'ils se sont séduits eux-mêmes par leurs mensonges, comme leurs pères. J'enverrai le feu dans Juda, et il dévorera les palais de Jérusalem.

« Ainsi parle Jéhova : Après les trois prévarications d'Israël, et après les quatre, je ne reviendrai point sur son arrêt, parce qu'ils ont vendu le juste pour de l'argent, et le pauvre pour une paire de chaussures ; ils brisent contre terre la tête des indigents, et traversent les entreprises des faibles [1]. »

Amos annonçait en particulier que les hauts lieux seraient détruits en Israël, et la maison de Jéroboam II exterminée par le glaive, lorsqu'il fut dénoncé comme conspirateur. Amasias, prêtre de Béthel, envoya vers Jéroboam, disant : Amos a conjuré contre vous au milieu de la maison d'Israël ; la terre ne saurait plus supporter toutes ses paroles. Car ainsi parle Amos : Jéroboam mourra par le glaive, et Israël sera emmené captif hors de son pays. Aux yeux du délateur, c'est conspirer que de s'élever contre les scandales publics et d'en montrer les suites terribles. Pour lui, adulation, mensonge, voilà ce qu'il sait. Le prophète avait dit la maison, la postérité de Jéroboam ; le délateur lui fait dire Jéroboam même. Au reste, il n'y a rien là d'étonnant : c'était un prêtre du veau d'or. N'ayant pas réussi, à ce qu'il paraît, dans sa dénonciation politique, il prit un autre moyen pour éloigner l'incommode censeur. « O voyant, dit-il à l'homme de Dieu, va, fuis en la terre de Juda ; mange là du pain, et là prohétise ; mais qu'il ne t'arrive plus de prophétiser dans Béthel, parce que c'est ici la religion du roi et le palais du royaume. »

*La religion du roi !* peint à merveille le pontife d'idole et le prêtre de cour.

Amos répondit : Je n'étais ni prophète ni fils de prophète, mais pasteur et me nourrissant de fruits sauvages, lorsque Jéhova me prit d'auprès du troupeau et me dit : Va prophétiser sur mon peuple

[1] Amos, c. 1 et 2.

Israël. Écoute donc maintenant la parole de Jéhova. Tu me dis : Tu ne prophétiseras point sur Israël, tu ne diras rien sur la maison de Jacob. C'est pourquoi, voici comme parle Jéhova : Ta femme se prostituera dans la cité, tes fils et tes filles tomberont sous le glaive, tes terres seront partagées au cordeau ; toi, tu mourras dans une terre polluée, et Israël sera emmené captif hors de son pays [1].

Comme Osée, Amos prédit un rétablissement final d'Israël.

« Que le Seigneur Jéhova-Sabaoth touche la terre, et elle se fond, tous ses habitants sont dans le deuil ; elle déborde, elle submerge tout comme le fleuve de Mizraïm. Il bâtit son trône dans les cieux, au sommet des orbites ; il place sur la terre l'ensemble de ses créatures comme un bouquet ; il appelle les eaux de l'Océan et les répand sur la face de la terre ; Jéhova est son nom !

« Enfants d'Israël, n'êtes-vous point à moi ce que sont les enfants des Éthiopiens ? dit Jéhova. N'ai-je pas tiré Israël de la terre de Mizraïm, mais aussi les Philistins de Caphtor, et Aram de Kir ?

« Voilà, les yeux du Seigneur Jéhova sont ouverts sur tout royaume de péché, et je l'exterminerai de dessus la face de la terre. Cependant la maison de Jacob, je ne l'exterminerai pas entièrement, dit Jéhova ; car voici que je donne des ordres ; et je ferai secouer parmi toutes les nations la maison d'Israël, comme est secoué le froment dans le crible, et il ne tombera pas à terre un grain. Sous le glaive mourront tous les pécheurs de mon peuple, ceux qui disent : Cela n'arrivera point, ce mal ne viendra point jusqu'à nous. En ce jour, je relèverai la tente de David qui est tombée, j'en refermerai les ouvertures, j'y rétablirai ce qui est en ruine, et je la rebâtirai comme dans les jours d'autrefois, afin que me cherche le reste des hommes, ainsi que toutes les nations qui seront appelées de mon nom, dit Jéhova qui le fait [2]. »

Au concile de Jérusalem, Jacques, l'apôtre, se lève et dit : Mes frères, écoutez-moi. Simon vous a raconté de quelle manière Dieu a commencé à prendre d'entre les nations un peuple à son nom. Les paroles des prophètes s'accordent avec lui, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai, et je relèverai la tente de David qui est tombée ; j'en rebâtirai ce qui est en ruine, et je la rétablirai, afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations qui seront appelées de mon nom, dit le Seigneur qui fait ces choses [3].

[1] Amos, c. 7, 1-17. — [2] Amos, c. 9, 1-12. — [3] Act., 15, 15-17. Et huic concordant verba prophetarum, sicut scriptum est : Post hæc revertar, et reædificabo tabernaculum David quod decidit ; et diruta ejus reædificabo, et erigam illud, ut

Les nations chrétiennes sont ainsi appelées du nom de Christ-Jéhova.

Les menaces du Seigneur commençaient à s'accompplir sur Israël. Tout y penchait à la ruine. Le trône était comme un échafaud, où les rois se succédaient par le meurtre. Zacharias, arrière-petit-fils de Jéhu, à qui Dieu avait assuré la couronne jusqu'à la quatrième génération, ne régna que six mois. Il fut tué par Sellum, qui le fut par Manahem, après un mois de règne. Manahem se soutint et régna dix ans, par le secours de Phul, roi d'Assyrie, dont il acheta la protection mille talents d'argent. Son fils, Phaceïa n'en régna que deux, et fut tué par Phacée, fils de Romélie, qui le fut, vingt ans après, par Osée, fils d'Éla, dernier roi d'Israël. Tous ces misérables princes étaient aussi impies que cruels.

Dans le royaume de Juda, Joatham avait succédé à son père Ozias. Il fit ce qui était droit devant le Seigneur, selon tout ce qu'avait fait son père, excepté qu'il n'entra pas comme lui dans le temple pour mettre la main à l'encensoir. Il fit des réparations à la maison de l'Éternel et aux murailles de Jérusalem ; bâtit des villes dans les montagnes de Juda, des châteaux et des tours dans les bois ; vainquit les Ammonites et se les rendit tributaires ; enfin, Joatham devint puissant, parce qu'il réglait ses voies en présence de Jéhova, son Dieu. Après un règne de seize ans, il s'endormit avec ses pères et fut enseveli dans la cité de David. Son fils Achaz régna à sa place[1].

Achaz régna seize ans. Son fils, Ezéchias, lui succéda à l'âge de vingt-cinq ; il avait donc neuf ans quand son père monta sur le trône. Achaz ne fit point ce qui était agréable à l'Éternel, son Dieu, comme David, son père ; mais il marcha dans les voies des rois d'Israël, fit des statues de fonte aux Baalim, brûla lui-même de l'encens dans la vallée de Ben-Ennon, y fit passer ses enfants par le feu, selon le rite des nations que le Seigneur avait exterminées devant les enfants d'Israël. Il sacrifiait aussi et brûlait des parfums sur les hauts lieux, sur les collines et sous tous les arbres chargés de feuilles.

En punition de ces crimes, l'Éternel, son Dieu, le livra dans la main du roi d'Aram, qui le défit et emmena de son royaume un grand nombre de captifs à Damas. Il fut encore livré dans la main du roi d'Israël, qui le frappa d'une grande plaie. Phacée, fils de Romélie, tua cent vingt mille hommes de Juda en un seul jour, tous hommes belliqueux, parce qu'ils avaient abandonné Jéhova, Dieu de

requirant cæteri hominum Dominum et omnes gentes super quas invocatum est nomen meum, dicit Dominus faciens hæc.

[1] 4. Reg., 15.

leurs pères. Zechri, homme très-puissant en Éphraïm, tua Maasias, fils du roi, Ezricam, grand maître du palais, et Elcana, qui tenait, après le roi, le second rang dans l'État. Et les enfants d'Israël prirent deux cent mille de leurs frères, tant hommes que fils et filles, et se partagèrent un butin immense qu'ils emmenèrent à Samarie. Mais là était un prophète de l'Éternel, nommé Oded, qui vint au-devant de l'armée et leur dit : Voici que Jéhova, le Dieu de vos pères, irrité contre Juda, les a livrés entre vos mains, et vous les avez tués avec une cruauté qui est montée jusqu'au ciel. Et maintenant, ces fils et ces filles de Juda et de Jérusalem, vous parlez de vous les asservir comme des esclaves. Eh ! n'êtes-vous pas déjà assez coupables envers Jéhova, votre Dieu ? Écoutez-moi donc maintenant, et ramenez ces captifs d'entre vos frères ; car la colère de Jéhova s'allume sur vous. Au même temps se levèrent des hommes d'entre les chefs des enfants d'Éphraïm, Azarias, fils de Johanan, Barachias, fils de Mosallamoth, Ézéchias, fils de Sellum, et Amasa, fils d'Adali ; et s'étant présentés devant ceux qui revenaient du combat, ils leur dirent : Vous ne ferez point entrer ici ces captifs ; car ce serait un crime contre Jéhova sur nous. Pourquoi voulez-vous ajouter à nos péchés, ajouter à nos crimes ? Déjà nous en avons trop, déjà la colère de Jéhova s'allume sur nous ! Et l'armée rendit les captifs et le butin, à la vue des princes et de toute la multitude. Aussitôt s'avancèrent les hommes dont les noms ont été rappelés, ils s'emparèrent des captifs, revêtirent avec les dépouilles tous ceux d'entre eux qui étaient nus, les habillèrent, les chaussèrent, leur donnèrent à boire et à manger, les parfumèrent d'huile pour les délasser, mirent sur des bêtes ceux qui ne pouvaient marcher, les reconduisirent à Jéricho, ville des palmiers, vers leurs frères, et s'en retournèrent à Samarie [1].

Quelque temps après, le roi de Syrie et le roi d'Israël se liguèrent ensemble pour prendre Jérusalem et détrôner la maison de David. A cette nouvelle, le cœur d'Achaz et le cœur de son peuple furent agités comme les arbres de la forêt par le vent. Alors Jéhova dit à Isaïe : Sors à la rencontre d'Achaz, toi et ton fils, Séar-Jasub, *le-reste-reviendra*, et tu lui diras : Aie soin de demeurer tranquille, ne crains point ; que ton cœur ne tremble point devant ces deux tisons fumants de colère, Razin d'Aram et le fils de Romélie. Aram, Éphraïm et le fils de Romélie ont conspiré ta perte ; ils ont dit : Marchons contre Juda, détruisons sa puissance, rendons-nous-en les maîtres, et donnons-lui pour roi le fils de Tabéel. Voici ce que dit Adonaï-Jéhova . Cela ne se fera point, cela ne sera point. Damas reste la tête d'A-

[1] 2. Paral., 28.

ram, Razin, le chef de Damas seul ; et encore soixante-cinq ans, et Éphraïm cessera d'être un peuple. Jusque-là, Samarie sera la tête d'Éphraïm seul, et le fils de Romélie, le chef de Samarie et non de Juda. Si vous ne croyez pas fermement, vous ne serez pas fermes vous-mêmes [1].

Jéhova parla encore à Achaz, disant : Demande-toi un signe de la part de Jéhova, ton Dieu, au plus profond de l'abîme, ou au plus haut des cieux. Achaz répondit : Je n'en demanderai point et je ne tenterai point Jéhova. Et le prophète s'écria : Écoutez donc, maison de David : Est-ce peu à vous de lasser la patience des hommes ? aut-il que vous lassiez encore celle de mon Dieu ? C'est pourquoi Adonaï lui-même vous donnera un signe : Voici la Vierge concevant et enfantant un fils, et elle appellera son nom Emmanuël. Il mangera e beurre et le miel, en sorte qu'il sache rejeter le mal et choisir le bien [2].

La maison de David était menacée d'une prochaine destruction. Dieu lui assure, au contraire, une durée éternelle dans la personne d'Emmanuël, *Dieu-avec-nous*, Dieu incarné, naissant de la Vierge, mangeant et buvant comme les enfants des hommes.

Celui qui nous a fait cette prédiction, par le premier de ses quatre prophètes, nous l'a aussi interprétée par le premier de ses quatre évangélistes.

« Joseph, fils de David, dit l'ange du Seigneur, ne crains pas de prendre avec toi Marie, ton épouse ; car ce qui est né en elle, est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et tu appelleras son nom Jésus, *Sauveur ;* car il sauvera son peuple de ses péchés. Or, ajoute saint Matthieu, écrivant sous la dictée de l'Esprit divin, tout cela se fit pour accomplir ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : Voici, la Vierge aura conçu et enfantera un fils ; et ils appelleront son nom Emmanuël, c'est-à-dire *Dieu-avec-nous*.

Ainsi l'ont entendu, avec l'Évangile, tous les siècles chrétiens [3].

Et comment ne pas l'entendre ainsi, lorsque le prophète ajoute. dans la suite du même discours : « Dieu a frappé d'abord légèrement la terre de Zabulon et la terre de Nephthali, et, à la fin, sa main s'est appesantie sur la Galilée des nations, qui est le long de la mer au delà du Jourdain. Mais enfin, ce peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière : le jour s'est levé pour ceux qui

[1] Isaïe, c. 7, 1-9. — [2] *Ibid.*, 10-15. — [3] Matth., 1, 22. Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est à Domino per prophetam, dicentem : Ecce, virgo in utero habebit, et pariet filium ; et vocabunt nomen ejus Emmanuel. Quod est interpretatum Nobiscum Deus.

habitaient la région des ombres de la mort; car un petit enfant nous est né, un fils nous a été donné; et la principauté a été mise sur son épaule; et son nom sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix. Son empire s'étendra de plus en plus, la paix qu'il établira n'aura point de fin; il s'assiéra sur le trône de David et il possédera son royaume pour le fonder et l'affermir dans l'équité et dans la justice, depuis ce temps jusqu'à jamais. Le zèle de Jéhova-Sabaoth fera ces choses [1].

Saint Matthieu, et après lui toute la tradition chrétienne, nous a fixé encore le sens de cette prédiction. « Jésus, ayant quitté la ville de Nazareth, vint et habita dans Capharnaüm, sur la mer, aux confins de Zabulon et de Nephthali, afin que s'accomplit ce qui a été dit par Isaïe le prophète : Terre de Zabulon et terre de Nephthali, le long de la mer au delà du Jourdain, Galilée des nations : le peuple qui habitait dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui étaient assis dans la région de l'ombre de la mort. De là commença Jésus à prêcher et à dire : Faites pénitence; car le royaume du ciel est proche [2]. »

Aux Pères de l'Église, qui tous appliquent ces prédictions au Christ, on peut ajouter les anciens docteurs de la synagogue qui l'expliquent au même sens. Sur la première : « Voici que la Vierge se trouvera enceinte; elle enfantera un fils, et elle lui donnera le nom d'Immanouël, » l'un dit : Elle l'appellera Immanouël, pour signifier qu'alors notre Créateur sera avec nous. Sur la seconde : *Car un enfant nous est né*.... L'auteur de la paraphrase chaldaïque fait ce commentaire : Dieu puissant, existant éternellement, Messie, dans les jours duquel la paix sera très-grande sur nous. Un recueil des plus anciennes traditions parmi les Juifs affirme également que ces paroles, *car un enfant nous est né*, regardent le roi Messie. Un autre ancien livre, d'après ce même texte, compte, parmi les noms du Messie, ceux d'Admirable, de Conseiller, de Dieu fort, de Père de l'éternité, de Prince de la paix. Les cabalistes mêmes y voient le Messie et y trouvent la preuve de sa nature divine. Enfin, la seconde prophétie,

[1] Isaïe, c. 9, 1-7. Primo tempore alleviata est terra Zabulon et terra Nephthali; et novissimo aggravata est via maris trans Jordanem Galilææ gentium. Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam; habitantibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis. — Parvulus enim natus est nobis, et filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus; et vocabitur nomen ejus : Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri sæculi, Princeps pacis. Multiplicabitur ejus imperium, et pacis non erit finis; super solium David et super regnum ejus sedebit, ut confirmet illud et corroboret in judicio et justitià, amodò usque in sempiternum. Zelus Domini exercituum faciet hoc. — [2] Matth., 4, 14-17.

qui, selon la tradition et l'antique paraphrase chaldaïque, annonce le Messie avec des attributs qui ne peuvent appartenir qu'à la Divinité, est, de l'aveu de tous les commentaires rabbiniques, le développement de la première [1].

Voilà donc ce petit enfant auquel Isaïe donne six beaux noms, qui tous l'élèvent au-dessus des hommes et forment le caractère du Messie. Premièrement, il est *admirable*; car quel enfant plus admirable que celui qui est né d'une vierge et dont on a dit : *Jamais aucun homme n'a parlé comme celui-ci*, et n'a rien fait de semblable aux œuvres qui sont sorties de ses mains ? Secondement, il est *conseiller* par excellence, parce que par lui se sont consommés les plus secrets conseils de Dieu. Troisièmement, il est *fort* ; c'est *le Seigneur*, *Dieu des armées*, *le Fort d'Israël*, dit ailleurs Isaïe ; celui dont il est écrit que *nul ne peut ôter de sa main ceux que son Père lui a donnés*. Il est le Père du siècle futur, c'est-à-dire du nouveau peuple qu'il devait créer pour le faire régner éternellement. Il est *le Prince de la paix*, et seul il a pacifié le ciel et la terre. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce prophète l'appelle *Dieu*, en nombre singulier et absolument, qui est le caractère essentiel pour exprimer la divinité : par conséquent il est Dieu et homme, le vrai Emmanuël, Dieu uni à nous, et le seul digne de naître d'une vierge, afin de n'avoir que Dieu seul pour père [2].

Mais en allant trouver Achaz, Isaïe avait emmené avec lui, d'après l'ordre formel de Dieu même, son fils Séar-Jasub. La présence de cet enfant était donc nécessaire pour la prédiction que devait faire le prophète. Par conséquent, il doit y avoir dans cette prédiction quelque chose de relatif à cet enfant. En effet, à la suite des paroles qui montrent Emmanuël, le Dieu fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix, naissant de la Vierge, et qui assuraient ainsi à la maison de David une durée éternelle, il en est d'autres qui annoncent la prochaine défaite des rois de Syrie et d'Israël ; car, ajoute le prophète, avant que cet enfant (ou l'enfant que voici, *hannaar*) sache discerner le bien d'avec le mal, la terre dont vous êtes en peine à cause de ces deux rois, en sera débarrassée. Cet enfant d'Isaïe était ainsi un pronostic à la maison de Juda. Il n'était pas le seul. Le prophète, par l'ordre de Dieu, écrivit dans un livre, en présence de deux témoins ces mots mystérieux : *Maher-salal-has-baz, hâtez-vous de prendre les dépouilles, enlevez vite le butin*. Ensuite il s'approcha de la prophétesse, son épouse, qui conçut et enfanta un fils ; et, suivant le com-

[1] 2. Lettre d'un Rabbin converti, p. 104, etc. Drach, *Harmonie entre l'Église et la Synagogue*, t. 2, p. 29 et seqq., 83 et seqq. — [2] Bossuet, t. 3, p. 24.

mandement du Seigneur, il donna au nouveau-né le nom de *Maher-salal-has-baz, hâtez-vous de prendre les dépouilles, enlevez vite le butin*; car, ajouta-t-il, avant que cet enfant sache appeler mon père et ma mère, on emportera la puissance de Damas et les dépouilles de Samarie devant le roi d'Assur [1]. Ce second fils était donc également un pronostic. Aussi le père dit-il : Me voici, moi et mes enfants que Jéhova m'a donnés pour être des signes et des présages dans Israël : ainsi l'a voulu Jéhova-Sabaoth qui habite sur la montagne de Sion. Ces enfants prophétiques, outre la prochaine délivrance de Jérusalem, la prochaine défaite des rois de Syrie et d'Israël, figuraient encore la naissance future de l'Emmanuël qui devait sauver le vrai peuple de Dieu et enlever les dépouilles de l'enfer ; mais ni l'un ni l'autre, non plus qu'Ézéchias, ne peut être pris pour l'Emmanuël même ; car aucun des trois n'est ni ne peut être appelé le Dieu fort, le Père de l'éternité. Ézéchias, d'ailleurs, n'était plus à naître d'une vierge, puisque dès lors il avait au moins dix ou douze ans.

Isaïe avait dit à la maison d'Achaz : Si vous ne croyez pas fermement, vous ne serez pas fermes vous-mêmes. Achaz, au lieu de mettre sa confiance en Dieu, amassa tout l'or et l'argent qu'on put trouver dans le temple et dans le palais, l'envoya au roi d'Assur, Théglath Phalasar, avec des ambassadeurs, disant : Je suis votre serviteur et votre fils, sauvez-moi des mains du roi de Syrie et du roi d'Israël qui se sont levés contre moi [2]. Mais au même temps le prophète disait à Achaz : Jéhova amènera sur toi, et sur ton peuple, et sur la maison de ton père, des jours tels qu'on n'en a pas vu depuis le jour qu'Éphraïm s'est séparé de Juda : il amènera le roi d'Assur [3].

Ce n'est pas tout : le prophète annonce la vengeance du Seigneur sur Assur lui-même.

« Malheur à Assur ! Il est la verge et le sceptre de ma fureur ; ma vengeance est entre ses mains. Je l'enverrai contre une nation perfide, je lui donnerai mes ordres contre le peuple de ma colère, afin qu'il en remporte les dépouilles, qu'il le mette au pillage et qu'il le foule aux pieds comme la boue qui est dans les rues. Telles ne seront pas ses pensées, tels ne seront pas ses sentiments ; son cœur ne respire que le ravage et la ruine des nations. Car il dira : Mes princes ne sont-ils pas autant de rois ? N'en est-il pas de Calano comme de Charcamis, d'Émath comme d'Arphad, de Samarie comme de Damas ? Ma main a trouvé les royaumes des idoles avec leurs images en fonte ; ainsi en sera-t-il de Jérusalem et de Samarie. Ce que j'ai fait à Samarie et à ses idoles, ne le ferai-je point à Jérusalem et à ses simu-

[1] Isaïe, 8, 1-4. — [2] 4. Reg., 16. — [3] Is., 7, 17.

lacres ? Mais voici ce qui sera : Lorsque Jéhova aura accompli toutes ses œuvres sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, je visiterai les exploits dont s'élève le cœur du roi d'Assur, et la gloire altière de ses regards. Car il a dit : C'est dans la force de mon bras que je l'ai fait ; c'est dans ma sagesse que je l'ai conçu, que j'ai enlevé les bornes des peuples, pillé leurs trésors, arraché de leurs trônes les héros. La force des nations, ma main l'a trouvée comme un nid ; et de même qu'on ramasse des œufs abandonnés, j'ai ramassé, moi, toute la terre ; et pas un ne remua l'aile, pas un n'ouvrit la bouche ni ne jeta un cri. Quoi donc ? La hache se glorifiera contre qui taille avec elle ? La scie s'élèvera contre qui la meut ? Autant se soulèverait la verge contre qui l'élève ; autant se glorifierait le bâton qui n'est que du bois. C'est pourquoi le Dominateur, Jéhova-Sabaoth, enverra la maigreur aux puissants d'Assur. Sous les trophées amoncelés de sa gloire, il allumera un feu qui sera un dévorant incendie. La lumière d'Israël sera le feu, le Saint d'Israël sera la flamme, et dans un seul jour s'embraseront et se dévoreront les ronces et les épines. La gloire de ses forêts et de son Carmel sera consumée depuis l'âme jusqu'au corps ; et il s'enfuira de terreur. Le reste des arbres de la forêt sera facile à nombrer ; un enfant les écrirait. En ce jour, le reste d'Israël et les réfugiés de la maison de Jacob ne s'appuieront plus sur qui les frappait ; ils s'appuieront dans la vérité, sur Jéhova, le Saint d'Israël. Le reste reviendra [1], le reste de Jacob, au Dieu fort ; car quand ton peuple, ô Israël ! serait comme le sable de la mer, le reste seulement en reviendra. Et la justice se répandra comme une inondation sur le peu qui sera resté ; car Adonaï-Jéhova-Sabaoth fera un grand retranchement au milieu de toute la terre [2]. C'est pourquoi, voici ce que dit le Seigneur Jéhova des armées : Ne crains point, ô mon peuple ! toi qui habites Sion, ne crains point Assur. Il te frappera de sa verge, il lèvera sur toi le bâton dans le chemin de l'Égypte. Mais encore un peu, encore un moment, et mon indignation et ma fureur seront à leur comble sur leurs crimes. Et Jéhova-Sabaoth suscitera contre lui un fléau comme la plaie de Madian à la pierre d'Oreb ; il lèvera sa verge comme autrefois sur la mer dans le chemin de l'Égypte. Et en ce jour-là, son fardeau sera ôté de dessus ton épaule et son joug de dessus ton cou ; et ce joug sera réduit en poudre devant la face de l'onction. Il [3] s'avance vers Ajath ; il a traversé Magron ; il rassemble ses bagages à Machmas. Ses troupes passeront comme un éclair et camperont à Gaba : Rama est dans l'épouvante ; Gabaath, patrie de

[1] En hébreu, *Séar-Jasub*. On voit que le nom du premier fils d'Isaïe était également une prédiction. — [2] Rom., 9, 27 et 28. — [3] Sennachérib.

Saül, s'enfuira. Ville de Gallim, pousse des hurlements ; écoute, ô Laïsa ! et toi, pauvre Anathoth. Médémena s'est éloignée ; citoyens de Gabim, rassemblez-vous pour la fuite. Encore un jour, et il est à Nobé. De là il menacera de la main la montagne de Sion et la colline de Jérusalem ; mais le Dominateur, Jéhova-Sabaoth, va, de son bras terrible, abattre tous les rameaux de cet arbre ; les plus hauts seront coupés, et les grands seront humiliés. Le plus épais de la forêt disparaîtra sous le fer, et le Liban tombera avec ses cèdres élevés [1]. »

Nous verrons le roi d'Assur, Sennachérib, suivre la route, tenir le langage, faire les menaces que dit le prophète ; puis, frappé par la main du Seigneur, s'enfuir à Ninive et y trouver la mort par le fer. Non-seulement Isaïe a prédit tout cela ; il a vu la puissance qui devait détruire l'empire de Ninive ; il a vu Babylone, qui alors était sujette et sans pouvoir ; il l'a vue dominant sur toute la terre, et lui a prédit dès lors comment et par qui elle sera ruinée à son tour.

« Charge de Babylone qu'a vue Isaïe, fils d'Amos. Élevez l'étendard sur la plus haute montagne ; haussez la voix vers eux, faites-leur signe de la main, et que les princes entrent dans ses portes. J'ai donné mes ordres à ceux que j'y ai consacrés, j'ai appelé mes braves pour servir ma colère ; ils tressaillent à ma gloire. Voix de la multitude dans les montagnes, comme la voix de plusieurs peuples ; c'est le bruissement des royaumes et des nations assemblées. Jéhova-Sabaoth lui-même passe en revue l'armée des combattants. Ils viennent d'une terre lointaine, de l'extrémité des cieux : Jéhova et les instruments de sa fureur, pour exterminer tout ce pays. Poussez des hurlements, car le jour de Jéhova est proche ; il viendra comme la désolation de par le Tout-Puissant. Aussi tous les bras languiront, le cœur de tous les habitants fondra ; ils seront consternés ; en proie aux convulsions et aux douleurs, ils souffriront comme celle qui enfante. Chacun regardera avec stupeur son voisin ; leurs visages sont des visages de feu. Voici que le jour de Jéhova arrive, cruel, plein d'indignation, de colère et de fureur, qui réduira cette terre en solitude et en exterminera ses pécheurs ; car les étoiles du ciel et leurs constellations ne répandront plus leur lumière, le soleil s'obscurcira à son lever et la lune ne luira plus. Je visiterai les crimes de ce monde et l'iniquité des impies ; j'abattrai l'orgueil des superbes, j'humilierai l'arrogance des tyrans. Je rendrai les habitants plus rares que l'or, et les hommes plus que les lingots d'Ophir. Pour cela, j'ébranlerai les cieux, et la terre tremblante sortira de sa place, par l'indignation

[1] Isaïe, c. 10, 5-34.

de Jéhova-Sabaoth, au jour de la colère de sa fureur. Ce sera comme un daim fugitif, et comme des brebis que nul ne rassemble. Chacun regardera vers son peuple, chacun s'enfuira dans son pays. Quiconque est pris, sera massacré ; quiconque vient à son secours, tombera sous le glaive. Leurs enfants seront écrasés sous leurs yeux, leurs maisons pillées et leurs femmes déshonorées.

« Voilà que je susciterai contre eux les Mèdes qui n'estimeront point l'argent, qui n'aimeront point l'or. Leurs arcs écraseront les adolescents ; ils n'auront point pitié du fruit des entrailles, leur œil ne s'attendrira point sur les enfants. Et Babel, la gloire des royaumes, l'orgueil des Chaldéens, sera comme la ruine que Dieu a faite de Sodome et de Gomorre. Elle ne sera plus habitée à jamais ; de génération en génération elle ne sera plus rétablie ; l'Arabe n'y placera pas même sa tente, et les pâtres n'y laisseront pas reposer leurs troupeaux. Elle deviendra le repaire des bêtes féroces ; ses maisons seront remplies de serpents ; là habiteront les filles de l'autruche ; les démons y feront leurs danses. Les hiboux se répondront dans ses palais, et des monstres affreux dans les temples de la volupté [1].

« Son temps est proche et ses jours ne tarderont pas ; car Jéhova aura pitié de Jacob ; il choisira encore des élus dans Israël ; il les fera demeurer paisiblement dans leur terre ; les étrangers se joindront à eux, et ils s'attacheront à la maison de Jacob. Les peuples les prendront et les introduiront dans leur pays ; et la maison d'Israël les héritera pour serviteurs et pour servantes dans la terre de Jéhova ; ceux qui les avaient pris seront leurs captifs, et ils subjugueront leurs maîtres. En ce jour-là, lorsque Jéhova t'aura délivré de tes travaux, de ton oppression, et de la dure servitude sous laquelle tu auras gémi, tu diras cette parabole sur le roi de Babel : Comment a cessé l'exacteur ? comment a cessé le tribut ? Jéhova a brisé la verge des impies, le sceptre des dominateurs, qui dans la colère frappaient les peuples d'une plaie incurable, qui commandaient aux nations dans la fureur, et persécutaient sans relâche. Toute la terre a été dans le repos et dans le silence ; elle s'est réjouie et a jeté des cris d'allégresse. Les sapins mêmes ont ri sur toi ainsi que les cèdres du Liban ; depuis que tu es gisant, ont-ils dit, nul ne monte pour nous couper. En bas, l'enfer s'est ému à ton approche ; il a réveillé, pour te recevoir, les géants, tous les princes de la terre ; il a fait lever de leurs trônes tous les rois des nations. Tous ceux-là élèveront la voix et te diront : Et toi aussi, te voilà blessé comme nous ; te voilà devenu

[1] Isaïe, c. 13, 1-22.

semblable à nous ! Ton orgueil a été précipité dans les enfers ; ton cadavre est tombé ; les vers te serviront de lit et les vermisseaux de couverture. Comment es-tu tombé du ciel, Lucifer, fils de l'aurore ? comment t'es-tu brisé sur la terre, toi qui frappais les nations ? Tu disais dans ton cœur : Je monterai par-dessus les cieux, j'élèverai mon trône au-dessus des astres de Dieu, je m'assiérai sur la montagne de l'alliance, près de l'aquilon ; je monterai sur le dos des nues, je serai semblable au Très-Haut. Et cependant tu as été précipité dans l'enfer, au plus profond de l'abîme. Ceux qui te verront se pencheront vers toi, te regarderont de près et diront : Est-ce là cet homme qui épouvantait la terre, qui ébranlait les royaumes, qui faisait du monde un désert, qui en détruisait les villes, qui en retenait les captifs dans une éternelle prison ? Tous les rois des nations se sont couchés avec gloire, chacun dans son tombeau. Mais toi, tu as été jeté loin de ton sépulcre, comme un tronc abominable, comme le vêtement des suppliciés, comme ceux qu'on précipite au fond de l'abîme, comme un cadavre déjà pourri. Tu n'auras point comme eux ta sépulture ; car tu as ruiné ton pays, tu as massacré ton peuple. La race des méchants ne durera pas toujours. Préparez à ses enfants une mort violente ; qu'ils ne s'élèvent point, qu'ils n'héritent point la terre, qu'ils ne remplissent pas de villes l'univers. Je m'élèverai contre eux, dit Jéhova-Sabaoth ; et j'exterminerai de Babel jusqu'au nom, aux restes, aux rejetons, à la race, dit Jéhova. J'en ferai la demeure d'animaux immondes ; je la réduirai à des marais d'eaux bourbeuses ; je la balayerai à n'en point laisser de vestiges, dit Jéhova-Sabaoth [1]. »

L'histoire sacrée et la profane nous montrent Babylone prise par les Mèdes et les Perses sous Cyrus, comme Isaïe l'avait annoncé près de deux siècles auparavant. Les voyageurs modernes trouvent encore Babylone dans l'état où, il y a vingt-six siècles, Isaïe a prédit qu'elle serait à jamais.

Au milieu de ces prédictions terribles sur la naissance et la chute des empires terrestres, le prophète nous dévoile avec une clarté toujours plus vive ce que sera et ce que fera cet Emmanuël né de la Vierge, ce petit enfant qui nous est donné, ce Dieu fort, ce Père du siècle futur, ce Prince de la paix ; il nous montre cet autre David, cet autre Fils de Jessé, faisant la conquête pacifique du monde et y établissant son empire tout divin.

« Il sortira un rejeton de la tige de Jessé ; une fleur naîtra de sa racine. Et l'esprit de Jéhova reposera sur lui : esprit de sagesse et d'in-

[1] Isaïe, c. 14, 1-23.

telligence, esprit de conseil et de force, esprit de science et de piété; et il respirera la crainte de Jéhova. Il ne jugera point sur le rapport des yeux, il ne vengera point sur un ouï-dire; mais il jugera les pauvres dans la justice, il vengera dans l'équité les humbles de la terre. Il frappera la terre par la verge de sa bouche, et, par le souffle de ses lèvres, il tuera l'impie. La justice sera la ceinture de ses reins, et la foi, son baudrier. Le loup habitera avec l'agneau ; le léopard se couchera auprès du chevreau ; le veau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira. La génisse et l'ours iront aux mêmes pâturages ; ensemble reposeront leurs petits ; le lion mangera la paille comme le bœuf. L'enfant à la mamelle se jouera sur le trou de l'aspic ; et l'enfant nouvellement sevré portera sa main dans la caverne du basilic. Ils ne nuiront point, ils ne tueront point sur toute ma montagne sainte, parce que la terre est remplie de la connaissance de Jéhova, comme la mer l'est des eaux qui la couvrent. En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera élevé pour être l'étendard des peuples ; les nations accourront à lui, et son sépulcre sera glorieux [1]. »

Juifs et chrétiens entendent du Messie ces paroles. L'histoire et le monde sont là pour nous en montrer l'accomplissement. Ces nations redoutables figurées dans l'Écriture par des bêtes farouches : le Goth, le Vandale, le Hun, le Cimbre, le Teuton, le Lombard, le Danois, le Saxon, le Normand, nous les verrons, à mesure qu'ils entrent sur la montagne sainte, dans l'Église du Christ, dépouiller leur férocité naturelle, s'allier insensiblement aux populations plus civilisées de la Gaule, de l'Italie, de la Sicile, et ne faire enfin qu'une même chrétienté dont la loi suprême sera, non plus la force du glaive, mais la connaissance de Dieu répandue par toute la terre. Nous verrons toutes ces nations réunies sous le même étendard, la

[1] Isaïe, 11, 1-10. Et egredietur virga de radice Jesse; et flos de radice ejus ascendet. Et requiescet super eum spiritus Domini : spiritus sapientiæ et intellectûs, spiritus consilii et fortitudinis, spiritus scientiæ et pietatis; et replebit eum spiritus timoris Domini. Non secundùm visionem oculorum judicabit, neque secundùm auditum aurium arguet ; sed judicabit in justitiâ pauperes, et arguet in æquitate pro mansuetis terræ; et percutiet terram virgâ oris sui, et spiritu labiorum suorum interficiet impium. Et erit justitia cingulum lumborum ejus, et fides cinctorium renum ejus. Habitabit lupus cum agno, et pardus cum hædo accubabit; vitulus et leo simul morabuntur, et puer parvulus minabit eos. Vitulus et ursus pascentur; simul requiescent catuli eorum; et leo quasi bos comedet paleas. Et delectabitur infans ab ubere super foramine aspidis, et in cavernâ reguli, qui ablactatus fuerit manum suam mittet. Non nocebunt et non occident in universo monte sancto meo, quia repleta est terra scientiâ Domini, sicut aquæ maris operientes. In die illâ, radix Jesse, qui stat in signum populorum, ipsum gentes deprecabuntur, et erit sepulcrum ejus gloriosum.

croix, se jeter pendant des siècles sur l'Asie, pour accomplir au pied de la lettre ces mots : *Et son sépulcre sera glorieux.*

Un peu après ce temps, un autre prophète, Michée, disait :

« Écoutez ceci, princes de la maison de Jacob, et vous juges de la maison d'Israël ; vous qui avez l'équité en abomination, et qui renversez tout ce qui est droit.

« On bâtit à Sion dans le sang, et à Jérusalem dans l'iniquité. Ses princes jugeaient pour des présents, ses prêtres enseignaient pour un salaire, ses prophètes devinaient pour de l'argent ; après cela ils se reposaient sur Jéhova, disant : Jéhova n'est-il pas au milieu de nous ? Ce n'est pas sur nous que viendra le mal. C'est pour cela même, à cause de vous, que Sion sera labourée comme un champ, que Jérusalem deviendra un monceau de pierres, et la montagne de la Maison une forêt.

« Mais dans les derniers jours, la montagne sur laquelle se bâtira la maison de Jéhova sera fondée sur le sommet des monts et s'élèvera au-dessus des collines ; les peuples y accourront, et les nations se hâteront d'y arriver en foule, disant : Venez, montons à la montagne de Jéhova, à la maison du Dieu de Jacob ; il nous instruira de ses voies, et nous marcherons dans ses sentiers. Car de Sion sortira la loi, et la parole de Jéhova de Jérusalem. Il jugera entre un grand nombre de peuples, il châtiera des nations puissantes jusqu'aux pays les plus éloignés. Ils transformeront leurs épées en socs de charrues et leurs lances en faux. Une nation ne tirera plus le glaive contre une nation ; ils n'apprendront plus la guerre. Chacun reposera sous sa vigne et sous son figuier ; nul ne lui donnera de crainte ; car la bouche de Jéhova a parlé. Chaque peuple marchera au nom de son Dieu ; mais nous, nous marcherons au nom de Jéhova, notre Dieu, jusque dans l'éternité et au delà.

« Et toi, Bethléhem-Éphrata, es-tu petite pour une des principautés de Juda ? De toi me sortira qui sera le dominateur en Israël. Ses sorties sont, dès le commencement, dès les jours de l'éternité. C'est pour cela qu'il les abandonnera jusqu'au temps où enfantera celle qui doit enfanter ; et ceux de ses frères qui seront restés, se convertiront aux enfants d'Israël. Il demeurera ferme, et paîtra dans la force de Jéhova, dans la sublimité du nom de Jéhova, son Dieu ; et ils reviendront, parce qu'il sera glorifié jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui qui sera la paix [1]. »

[1] Mich., 4, 2-5. Et tu Bethlehem Ephrata, parvulus es in millibus Juda. Ex te mihi egredictur qui sit dominator in Israël, et egressus ejus ab initio, à diebus æternitatis ejus. Propter hoc dabit eos usque ad tempus in quo pariens pariet; et

Interrogés par Hérode où devait naître le Christ, les princes des prêtres et les docteurs du peuple lui répondirent : « A Bethléhem de Juda ; car ainsi a-t-il été écrit par le prophète : Et toi, Bethléhem, tu n'es nullement petite pour une des principautés de Juda ; car de toi sortira le chef qui paîtra mon peuple Israël [1]. »

Le sens de cette prophétie a toujours paru si clair, que, au lieu de *dominateur* ou *chef*, la version chaldaïque a mis le *Christ*, et que, jusqu'à nos jours, la plupart des docteurs de la synagogue l'entendent de même. Mais, ainsi qu'il est prédit au nouveau et vrai Israël qu'a formé le Christ et qu'il paît dans la force de Jéhova, il n'y a qu'un petit reste de ses frères selon la chair qui se convertissent.

Achaz, devant qui Isaïe venait de faire de si étonnantes prédictions, avait mis sa confiance au roi d'Assur plutôt qu'en Dieu. Mais cela même servit à l'accomplissement de ce que le prophète avait annoncé sur Damas, Israël et Juda. A la sollicitation d'Achaz, Théglath-Phalasar, nommé Tilgame dans Élien [2], successeur de Phul, dont il a été parlé précédemment, partit de Ninive, vint à Damas, ruina la ville, en transféra les habitants à Kir et tua Razin. Après quoi il tourna ses armes contre le royaume d'Israël, conquit tout le pays de Galaad, c'est-à-dire les tribus de Gad, de Ruben et la moitié de celle de Manassé ; passa même le Jourdain, se rendit maître de la tribu de Nephthali et de la Galilée, et transporta en Assyrie les habitants de toutes ces contrées [3]. Achaz était allé trouver le vainqueur à Damas pour lui faire sa cour ; mais l'Assyrien, enflé de ses victoires, l'attaqua bientôt lui-même, ravagea, sans aucune résistance, les terres de Juda, déjà ravagées par les Iduméens et les Philistins. Pour apaiser le superbe conquérant, Achaz ne vit d'autre moyen que de dépouiller de nouveau le temple et le palais, et de lui en offrir les trésors.

Tout le fruit que retira de tout cela l'impie Achaz, fut de devenir plus impie encore. Ayant vu à Damas un autel qui lui plut, il en envoya un modèle au prêtre Urie, qui eut la lâcheté d'en bâtir un semblable à Jérusalem. Le roi y offrait des victimes aux idoles de Syrie. Pour entraîner ses sujets dans la même prévarication, il fit élever des autels pareils, non-seulement dans toutes les rues de la capitale,

reliquiæ fratrum ejus convertentur ad filios Israël. Et stabit, et pascet in fortitudine Domini, in sublimitate nominis Domini Dei sui ; et convertentur, quia nunc magnificabitur usque ad terminos terræ. Et erit iste pax.

[1] Matth., 2. At illi dixerunt ei : In Bethlehem Judæ ; sic enim scriptum est per prophetam : Et tu Bethlehem terra Juda, nequaquàm minima es in principibus Juda ; ex te enim exiet dux qui regat populum meum Israël. — [2] Élien, l. 12, c. 21. — [3] 4. Reg., 15, 29.

mais encore dans toutes les villes de Juda. Enfin, mettant le comble à ses impiétés, il ferma le temple de l'Éternel. Après avoir régné de la sorte seize ans, Achaz mourut et fut enseveli dans la ville de David, mais non dans le tombeau des rois. Il fut jugé indigne de cet honneur, à cause de son impiété et de son mauvais gouvernement, à l'exemple de Joas et de Joram. L'impie Achaz eut pour successeur son pieux fils Ézéchias [1].

Quant au royaume d'Israël, sa dernière heure était venue. Réduit de moitié par Théglath-Phalasar, il fut détruit entièrement par Salmanasar, son fils. Phacée, fils de Romélie, ayant été tué par Osée, fils de Béla, la vingtième année de son règne, celui-ci régna à sa place. Salmanasar marcha contre lui et le rendit tributaire. Quelques années après, le roi d'Israël, pensant à secouer le joug, sollicita l'alliance du roi d'Égypte, nommé *Sua* dans la Vulgate, *Soa* ou *Segor* dans les Septante, *Soa* ou *Soan* dans l'historien Josèphe, et que, d'après l'hébreu, on pourrait appeler *Seva* ou *Sevé*. Il est probable que c'était Sévéchus, fils de Sabbacon. Celui-ci fut le chef de la vingt-cinquième dynastie, qui est une dynastie éthiopienne, et avait brûlé vif son prédécesseur Bocchoris [2]. Salmanasar ayant donc appris que le roi d'Israël avait envoyé des ambassadeurs à celui d'Égypte, vint une seconde fois, ravagea tout le pays, assiégea Samarie pendant trois ans, s'en rendit maître la sixième année d'Ézéchias et la neuvième d'Osée, jeta ce dernier dans les fers, transféra les Israélites en Assyrie, où il les dissémina aux mêmes lieux que son père avait fait les premiers captifs : Hala et Habor, villes des Mèdes, et le fleuve Gozan. Ainsi tomba, pour ne plus se relever, le royaume d'Israël, après avoir duré, sous dix-neuf rois et avec sept révolutions sanglantes, environ deux siècles et demi. Cette ruine et cette captivité étaient prédites depuis longtemps, comme le dernier châtiment de l'impénitence nationale.

Pour ne pas laisser désert le pays de Samarie, et aussi pour s'en assurer la tranquille possession, Salmanasar y envoya des colonies tirées de divers lieux : de Babylone ; de Cutha, que l'on croit une province de Perse ; d'Ana en Bactrie, d'Émath en Syrie, et de Sépharvaïm sur l'Euphrate. Mais ni la transmigration des Israélites, ni la colonisation des étrangers ne se fit d'un coup. Il est certain, par Esdras, que le petit-fils de Salmanasar, Asarhaddon, y envoya des colonies nouvelles [3]. Ces diverses peuplades avaient des dieux divers, et ne craignaient pas d'abord Jéhova. Mais il envoya contre eux des lions, qui les mettaient en pièces. Instruits par une aussi terrible le-

[1] 4. Reg., 16, 1-20. 2. Paral., 28, 16-27. — [2] *Chroniq. d'Eusèbe*, l. 1, c. 20. — [3] 1. Esd., 4, 2.

çon, ils envoyèrent dire au roi d'Assur : Les peuples que vous avez envoyés en Samarie, et auxquels vous avez commandé de demeurer dans ses villes, ignorent la manière dont le Dieu de ce pays veut être adoré ; c'est pour cela qu'il déchaîne contre eux des lions qui les tuent. Le roi leur envoya un des prêtres emmenés captifs, qui s'établit à Béthel et leur enseigna la manière d'honorer Jéhova. Soit que le maître enseignât mal, soit que les disciples profitassent mal de ses leçons, chacun de ces peuples joignit au culte de Jéhova le culte de ses idoles particulières [1].

Ce mélange de colons étrangers, avec quelques anciens habitants du pays, et quelques Israélites revenus ou exempts de la captivité, fut ce qu'on appela dans la suite les Samaritains : peuple moitié païen, moitié juif, qui recevait les cinq livres de Moïse, observait le sabbat, pratiquait la circoncision et attendait le Messie.

C'est avec une femme de ce peuple que le Christ s'entretint sur le bord du Puits de Jacob, non loin de la ville de Sichar ou Sichem. Aujourd'hui encore il subsiste dans cette ville un petit reste de Samaritains, chez lesquels on a retrouvé, il y a deux siècles, le Pentateuque en hébreu avec des lettres samaritaines. Sauf quelques variantes de peu d'importance, qui proviennent généralement de permutations de caractères, ce texte est exactement conforme à celui que nous avons reçu des Juifs : preuve frappante de leur authenticité; car, comme chacun sait, les Juifs et les Samaritains devinrent de bonne heure ennemis irréconciliables les uns des autres.

[1] 4. Reg., 17.

---

# LIVRE SEIZIÈME.

## DE 721 A 613 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Ézéchias. — Fin d'Isaïe. — Tobie. — Manassès. — Judith. Ruine de Ninive.**

Pendant que le royaume d'Israël achevait sa ruine, celui de Juda refleurissait sous le fils d'Achaz. Ézéchias fit ce qui était agréable aux yeux de l'Éternel, selon tout ce qu'avait fait David, son père. Dès le premier mois de la première année de son règne, il ouvrit les grandes portes du temple et les rétablit dans leur premier éclat, en les couvrant de lames d'or, comme elles étaient auparavant. Il assembla aussi les prêtres et les lévites et leur dit : Écoutez-moi, lévites ; sanctifiez-vous ; purifiez la maison de Jéhova, Dieu de vos pères, et ôtez toutes les impuretés du lieu saint. Nos pères ont péché et ont fait le mal devant Jéhova, notre Dieu ; ils l'ont abandonné ; ils ont détourné leur visage de son tabernacle, et lui ont tourné le dos. Ils ont fermé les portes du vestibule, ils ont éteint les lampes, ils n'ont plus brûlé d'encens ni offert d'holocaustes, dans le sanctuaire, au Dieu d'Israël. Aussi la colère de Jéhova s'est-elle enflammée contre Juda et Jérusalem. Il les a livrés au trouble, à la mort et à la raillerie, comme vous le voyez de vos yeux ; car voilà que nos pères ont péri par le glaive ; nos fils, nos filles et nos femmes ont été emmenés captifs à cause de cela. Maintenant donc, il est dans mon cœur de renouveler l'alliance de Jéhova, Dieu d'Israël, et il détournera de nous sa colère. Ne négligez donc rien, mes enfants ; car c'est vous qu'a élus Jéhova pour paraître devant lui, pour le servir, pour lui rendre le culte qui lui est dû, et pour brûler l'encens en son honneur [1].

Les prêtres et les lévites ayant purifié le temple, le roi s'y rendit avec les principaux de la ville, y offrit, par les enfants d'Aaron, un grand nombre de sacrifices. En même temps les lévites chantaient les louanges de Jéhova, dans les paroles de David et du voyant Asaph, avec les cymbales, les harpes et les guitares, comme l'avaient

[1] 2. Paralip., 29, 1-11.

réglé le roi David, le voyant Gad et le prophète Nathan. Ézéchias, avec tout le peuple, témoigna une grande joie de ce que l'Éternel avait si bien disposé tout le monde ; car cette restauration se fit tout d'un coup [1].

Pour rendre ce retour au Seigneur encore plus complet et plus solennel, le pieux monarque envoya des courriers, non-seulement dans les villes de Juda, mais encore dans celles d'Israël, pour inviter tout le monde à venir à Jérusalem immoler la pâque à Jéhova. Ses lettres portaient : Fils d'Israël, revenez à Jéhova, Dieu d'Abraham, d'Isaac et d'Israël ; et il reviendra aux restes qui ont échappé à la main des rois d'Assur. Ne faites donc pas comme vos pères et vos frères, qui se sont retirés de Jéhova, Dieu de leurs ancêtres, qui les a livrés à la désolation comme vous le voyez. Ne roidissez pas vos cous, comme vos pères : donnez les mains à Jéhova, et venez à son sanctuaire qu'il a sanctifié pour jamais ; servez Jéhova, votre Dieu, et la colère de sa fureur se détournera ; car si vous revenez à Jéhova, vos frères et vos enfants trouveront miséricorde auprès de ceux qui les ont emmenés captifs, et ils reviendront dans cette terre ; car il est bon et miséricordieux, Jéhova, votre Dieu, et il ne détournera point son visage de vous, si vous revenez à lui.

Quand Ézéchias envoyait ces messages, Théglath-Phalasar avait déjà emmené captives quelques tribus d'Israël, ainsi que plusieurs habitants du royaume de Juda. Son fils Salmanasar avait rendu tributaire le dernier roi d'Israël, Osée. Celui-ci étant un peu moins méchant que ses prédécesseurs, Ézéchias en profita pour inviter tous les Israélites à se réconcilier avec Dieu.

Les courriers furent reçus dans bien des endroits avec des risées. Cependant il y eut un certain nombre des tribus d'Aser, de Manassé, de Zabulon, d'Éphraïm et d'Issachar qui furent touchés et vinrent à Jérusalem. Pour ce qui est de Juda, la main de l'Éternel agissant sur eux, leur donna un même cœur pour accomplir sa parole, suivant les ordres du roi et des princes. Il s'assembla donc à Jérusalem un très-grand peuple pour célébrer la solennité des azymes au second mois. Pour s'y préparer, ils détruisirent les autels profanes qui étaient encore à Jérusalem, mirent en pièces tout ce qui servait à offrir de l'encens aux idoles, et le jetèrent dans le torrent de Cédron. Ézéchias n'épargna pas même le serpent d'airain qui avait été conservé depuis Moïse comme un pieux monument, mais qui alors était devenu un objet d'idolâtrie.

Cette pâque fut donc célébrée le quatorzième du second mois.

[1] 2. Paralip., 29, 12-36.

Plusieurs des tribus d'Éphraïm, de Manassé, d'Issachar et de Zabulon, soit ignorance, soit faute de temps, n'avaient pas observé toutes les cérémonies préparatoires; mais le roi pria pour eux. Et Dieu leur pardonna. La solennité ayant duré sept jours, toute l'assemblée fut d'avis de la continuer pendant sept autres: ce qu'ils firent avec une joie nouvelle; car Ézéchias avait donné à la multitude mille taureaux et sept mille moutons; et les princes, mille taureaux et dix mille moutons. Tout le peuple de Juda était dans la joie, ainsi que les prêtres et les lévites, et toute la multitude venue d'Israël, les prosélytes mêmes, tant de la terre d'Israël que ceux qui demeuraient en Juda. Il se fit ainsi une grande solennité à Jérusalem, telle qu'il n'y en avait pas eu de semblable dans cette ville depuis le temps de Salomon, fils de David. Enfin les prêtres et les lévites se levèrent pour bénir le peuple; et leur prière fut exaucée et pénétra jusque dans le sanctuaire du ciel. Après la fête, les Israélites qui demeuraient dans les villes de Juda, s'en retournèrent chez eux, brisèrent les idoles, abattirent les bois profanes, démolirent les hauts lieux et renversèrent les autels, non-seulement dans la terre de Juda et de Benjamin, mais encore dans celle d'Éphraïm et de Manassé [1].

Ézéchias, de concert avec le grand prêtre Azarias, rétablit les prêtres et les lévites, chacun dans son rang, pour le service du temple, et recommanda au peuple de leur payer fidèlement les dîmes et les prémices. Ce que firent de grand cœur, non-seulement les enfants de Juda, mais encore ceux d'Israël qui demeuraient dans les villes de Juda [2].

Comme Ézéchias était avec Dieu, Dieu fut avec Ézéchias. Il entreprenait avec sagesse, exécutait avec succès. Les Philistins furent battus et repoussés jusqu'à Gaza. Il secoua même le joug du roi d'Assur, et ne voulut plus lui être tributaire; et cela dans le temps que ce roi mettait fin au royaume d'Israël. Ézéchias se maintint dans cette indépendance jusqu'à la quatorzième année de son règne. Cependant il craignit de ne pouvoir résister seul au conquérant de Ninive, qui ne manquerait pas de tenter contre Juda ce qu'il avait fait d'Israël. Il fit donc alliance avec le même roi d'Égypte, dont le dernier roi d'Israël, Osée, avait espéré son salut. Ce manque de confiance en l'Éternel lui fut vivement reproché par Isaïe, qui cependant lui annonça la défaite de l'Assyrien.

« Malheur à ceux qui descendent en Mizraïm pour implorer son secours, qui mettent leur espoir dans la multitude de ses chevaux et de ses chars et dans la force de ses cavaliers, et qui ne se sont pas

[1] 2. Paral., 30, 1-27; 31, 1. — [2] *Ibid.*, 31, 2-6.

confiés au saint d'Israël, et qui n'ont point recherché Jéhova ! Lui, sage comme il est, amènera sur eux l'adversité, et ne manquera point d'accomplir ses paroles ; il s'élèvera contre la maison des méchants et contre le secours de qui commet l'iniquité. L'Égyptien est un homme et non un Dieu ; ses chevaux sont de chair et non des esprits : Jéhova inclinera sa main, et le protecteur est renversé et le protégé tombera : une même ruine les enveloppera tous.

« Voici ce que m'a dit Jéhova : De même que le lion se jette en rugissant sur sa proie, et si une troupe de bergers se présente, leurs cris ne l'épouvantent pas, et leur multitude ne l'effraye pas ; ainsi descendra Jéhova-Sabaoth pour combattre sur la montagne de Sion et sur sa colline. Comme l'oiseau couvre ses petits, Jéhova-Sabaoth couvrira Jérusalem, la protégera, la délivrera, la ménagera, la sauvera. Enfants d'Israël, convertissez-vous au Seigneur avec autant de force que vous en avez mis à vous éloigner de lui. En ce jour-là, chacun de vous rejettera ses idoles d'argent et ses idoles d'or, que vos mains vous avaient faites en crime. Assur tombera par le glaive, non pas d'un guerrier ; un glaive qui n'est pas d'un homme le dévorera. Il fuira, non devant le glaive ; ses hommes d'élite seront anéantis. Sa force disparaîtra dans sa frayeur, ses princes trembleront à la vue de mon étendard, dit Jéhova [1]. »

Ézéchias avait mis sa confiance au roi d'Égypte. Pour lui montrer combien il s'était trompé, Dieu lui annonce par son prophète ce qu'il réserve à l'Égypte elle-même.

« Charge de Mizraïm. Voici que Jéhova, porté sur un nuage léger, entre en Égypte : les simulacres de l'Égypte s'ébranleront devant sa face, le cœur de l'Égypte se fondra au milieu d'elle. J'armerai l'Égyptien contre l'Égyptien ; le frère combattra contre son frère, l'ami contre son ami, la ville contre la ville, le royaume contre le royaume. L'esprit de l'Égypte s'évanouira en elle : j'absorberai sa prudence, et ils interrogeront leurs simulacres, leurs devins, leurs pythons, leurs astrologues. Je livrerai les Égyptiens en la main de maîtres cruels, et un roi violent les dominera, dit le Seigneur Jéhova-Sabaoth..... Les princes de Tanis sont des insensés ; ces sages conseillers de Pharaon ont donné un conseil plein de folie. Comment dites-vous à Pharaon : Je suis fils des sages, je suis fils des anciens rois ? Où sont maintenant tes sages ? Qu'ils t'annoncent ce qu'a résolu Jéhova-Sabaoth sur Mizraïm. Les princes de Tanis (Tsoan) sont dans le délire ; les princes de Memphis (Noph) s'égarent ; ils ont trompé l'Égypte et celui qui est la pierre angulaire de ces peuples. Jéhova a répandu au milieu un esprit de ver-

[1] Isaïe, 31, 1-9.

tige ; et ils ont fait errer Mizraïm dans toutes ses œuvres, comme chancelle un homme ivre et qui rejette ce qu'il a pris. L'Égypte ne saura que faire, grands et petits, maîtres et sujets. En ce jour-là, les Égyptiens seront comme des femmes ; ils s'étonneront, ils trembleront à la vue de la main de Jéhova-Sabaoth, qu'il agitera terrible sur eux. La terre même de Juda sera pour l'Égypte un objet de terreur : quiconque se souviendra d'elle, sera saisi de crainte à la vue des conseils que Jéhova-Sabaoth a formés sur elle [1]. »

Conformément à ces paroles, nous verrons l'Égypte successivement envahie et ravagée par Sénachérib, roi de Ninive, Nabuchodonosor, roi de Babylone, et Cambyse, roi des Perses ; tandis que, sous ce dernier, les enfants de Juda, rétablis dans leur pays par Cyrus, à l'étonnement de tout le monde, vaquaient en paix au culte de leur Dieu et à la culture de la terre.

Le prophète n'en reste pas là : portant ses regards encore plus loin il ajoute : « En ce jour-là, il y aura cinq villes dans la terre de Mizraïm qui parleront la langue de Chanaan, et qui jureront par Jéhova-Sabaoth : l'une s'appellera ville du Soleil. En ce jour, il y aura un autel à Jéhova au milieu de la terre de Mizraïm, et, à sa frontière, un monument à Jéhova. Ce sera dans Mizraïm un témoignage à Jéhova-Sabaoth ; car ils crieront à Jéhova de devant leurs oppresseurs, et il leur enverra un Sauveur et un protecteur qui les délivrera. Et Jéhova se fera connaître aux Égyptiens, et les Égyptiens connaîtront Jéhova en ce jour ; ils feront des sacrifices et des oblations ; ils promettront des vœux à Jéhova, et ils les accompliront. Ainsi Jéhova frappera les Égyptiens d'une plaie, et il la refermera, et ils reviendront à Jéhova, et il leur deviendra favorable et les guérira. En ce jour, un chemin sera ouvert de l'Égypte en Assyrie : les Assyriens entreront dans l'Égypte, et les Égyptiens dans l'Assyrie : les Égyptiens serviront avec les Assyriens. En ce jour-là, Israël se joindra pour troisième aux Égyptiens et aux Assyriens ; la bénédiction sera au milieu de la terre que Jéhova-Sabaoth a bénie, en disant : Bénie soit l'Égypte, mon peuple, et Assur, l'ouvrage de mes mains, et Israël, mon héritage [2] ! »

[1] Isaïe, 19, 1-17. — [2] *Ibid.*, 19, 18-25. In die illà erunt quinque civitates in terra Ægypti, loquentes linguam Chanaan, et jurantes per Dominum exercituum : civitas solis vocabitur una. In die illà erit altare Domini in medio terræ Ægypti, et titulus Domini juxta terminum ejus. Erit in signum et in testimonium Domino exercituum in terrà Ægypti ; clamabunt enim ad Dominum à facie tribulantis, et mittet eis salvatorem et propugnatorem qui liberet eos. Et cognoscetur Dominus ab Ægypto, et cognoscent Ægyptii Dominum in die illà ; et colent eum in hostiis et in muneribus ; et vota vovebunt Domino, et solvent. Et percutiet Dominus

Cette bénédiction universelle, nous la verrons s'accomplir à l'arrivée du Christ, lorsque l'Égypte et l'Assyrie ne feront plus, avec les vrais enfants d'Israël, qu'un seul peuple de Dieu. Nous verrons la Providence préluder à cette merveille, en mêlant d'avance la race de Jacob, comme un secret levain, aux antiques royaumes de l'Égypte et de l'Assyrie. Ici, Daniel, Esther, Mardochée feront connaître Jéhova à tous les peuples de l'Asie; là, les Juifs auront droit de cité dans Alexandrie; sous Ptolémée-Philométor, environ un siècle et demi avant l'ère chrétienne, un prêtre de la famille d'Aaron, Onias, gouvernera l'Égypte comme autrefois Joseph, et, dans une province appelée de son nom le pays d'Onias, bâtira un temple à Jéhova dans la ville du Soleil ou Héliopolis [1].

Mais ces desseins de miséricorde sur l'Égypte étaient pour des siècles à venir; ce qui ne devait pas tarder, était l'humiliation et la captivité. Dieu ordonne à son prophète de marcher quelque temps sans chaussure et le vêtement entr'ouvert; puis il dit : Comme mon serviteur Isaïe a marché nu et sans souliers, pour être un signe et un présage de ce qui arrivera pendant trois ans à l'Égypte et à l'Éthiopie, ainsi le roi d'Assur emmènera de l'Égypte et de l'Éthiopie une foule de captifs et de prisonniers de guerre, sans habits et sans souliers, sans avoir de quoi couvrir ce qui doit être caché dans le corps, à la honte de l'Égypte. Alors ils (les Israélites) seront saisis de crainte d'avoir fondé leur espérance sur l'Éthiopie et leur gloire sur l'Égypte. Et les habitants de cette île (de la Judée) diront alors : Voilà donc où était notre espérance! Voilà de qui nous implorions le secours, pour nous délivrer de la face du roi d'Assur! Et comment donc lui échapperons-nous [2]?

L'arrêt s'exécuta comme il avait été prédit. Salmanasar était mort, mais Sénachérib le remplaçait sur le trône. Non moins ambitieux que son prédécesseur, il marcha contre Juda et contre son alliée, l'Égypte, avec une armée formidable. Entré dans la Judée, il en prit toutes les places fortes et mit le siége devant Lakis, d'où il menaçait Jérusalem. Alors Ézéchias lui envoya des ambassadeurs, et lui dit : J'ai failli; retirez-vous de moi, et je supporterai tout ce que vous m'imposerez. Le roi d'Assur exigea trois cents talents d'argent et

Ægyptum plagâ, et sanabit eam, et revertentur ad Dominum, et placabitur eis, et sanabit eos. In die illâ erit via de Ægypto in Assyrios; et intrabit Assyrius in Ægyptum, et Ægyptius in Assyrios; et servient Ægyptii Assur. In die illâ erit Israël tertius Ægyptio et Assyrio; benedictio in medio terræ, cui benedixit Dominus exercituum, dicens : Benedictus populus meus Ægypti, et opus manuum mearum Assyrio; hæreditas autem mea Israël.

[1] Josèphe, *Antiq.*, l. 13, 6, et l. 20, 8. — [2] Is., 20, 1-6.

trente talents d'or, que paya Ézéchias, partie avec le trésor royal, partie avec les trésors du temple. L'Assyrien ambitionnait avant tout la conquête de l'Égypte, après quoi, pensait-il, Juda ne pouvait lui échapper.

Hérodote parle nommément de Sénachérib et de son expédition dans le premier de ces pays. Bérose, Alexandre Polyhistor, Abydène le nomment également, ainsi que son fils Asarhaddon. Ils nous apprennent que Mérodac-Baladan ayant tué Hagisa, qui avait usurpé la souveraineté de la Babylonie, et ayant été tué lui-même, après six mois de règne, par un certain Élib, qui lui succéda, Sénachérib marcha sur Babylone, entra victorieux dans cette ville et y établit roi son fils Asarhaddon; qu'ensuite il vainquit une flotte des Grecs dans les eaux de Cilicie et bâtit la ville de Tharse sur le modèle de Babylone. Son successeur Axerdes, Asordan, ou Asarhaddon, conquit l'Égypte et la Syrie [1].

Ézéchias, qui pouvait deviner l'intention secrète de l'Assyrien, profita de l'intervalle pour fortifier Jérusalem, mettre le pays en état de défense et ranimer le courage de ses troupes.

Suivant le récit des prêtres égyptiens dans Hérodote, à l'approche de Sénachérib, roi des Assyriens et des Arabes, le roi d'Égypte, Séthos, se vit abandonné de la noblesse et des gens de guerre; à sa mort, l'Égypte fut dans une espèce d'anarchie, et ensuite gouvernée non plus par un seul roi, mais par douze princes. Ils ajoutaient que Sénachérib avait cependant été contraint à la fuite, parce qu'une multitude de rats avaient rongé dans une nuit les armes de ses soldats. Dans la langue hiéroglyphique, le rat signifie destruction. Sénachérib fut obligé de s'enfuir, parce que dans une seule nuit une grande partie de son armée avait été détruite. Cette catastrophe vraie, les prêtres égyptiens la supposaient arrivée chez eux, pour pallier la grande défaite de leur nation. Car, et l'abandon où se trouve Séthos, et l'anarchie qui suit sa mort, tout laisse entendre que l'expédition de Sénachérib et celle de son fils Asarhaddon furent désastreuses pour l'Égypte, et qu'elles y produisirent une révolution complète [2].

A son retour, l'Assyrien se campa de nouveau devant Lakis, et de là envoya Tartan, Rabsaris et Rabsacès, avec une armée formidable, contre Jérusalem. Rabsacès demanda une entrevue à Ézéchias, qui députa trois de ses ministres, Éliacim, grand maître de sa maison, Sobna, secrétaire, et Joahé, chancelier. Dites à Ézéchias, commença Rabsacès: Ainsi parle le grand roi, le roi d'Assur: Quelle présomption est la tienne? Quels conseils, quelle force te portent au

[1] *Apud Euseb. Chronic.*, l. 1, c. 5 et 9. — [2] Herod., l. 2, c. 141 et seq.

combat? Sur qui te reposes-tu, pour refuser de m'obéir? Tu te reposes sur l'Égypte, roseau brisé qui perce la main de quiconque s'y appuie; voilà ce qu'est Pharaon, roi d'Égypte, pour tous ceux qui espèrent en lui. Que si tu me dis : Nous nous confions en Jéhova, notre Dieu ; n'est-ce pas lui dont Ézéchias a renversé les hauts lieux et les autels, et qu'il a ordonné à Juda et à Jérusalem d'adorer sur un autel unique? Maintenant donc fais une gageure avec mon maître, le roi d'Assur; et je te donnerai deux mille chevaux, et tu ne trouveras pas seulement parmi les tiens par qui les monter. Eh! comment pourras-tu tenir contre l'un des moindres officiers de mon maître? Que si tu te confies à l'Égypte, à cause de ses chevaux et de ses chars, crois-tu donc que je sois venu dans cette terre pour la perdre, sans l'ordre de Jéhova? C'est Jéhova qui m'a dit : Entre dans cette terre et détruis-la.

Éliacim, Sobna et Joahé dirent à Rabsacès : Parlez araméen à vos serviteurs, car nous l'entendons; mais ne nous parlez pas juif, aux oreilles de ce peuple qui est sur la muraille.

Rabsacès leur répondit : Est-ce à votre maître et à vous que mon maître m'a envoyé dire ces paroles? N'est-ce pas plutôt à ces gens qui sont sur la muraille et qui vont être réduits à manger leurs propres excréments et à boire leur urine avec vous? Se tenant donc debout et criant de toutes ses forces, il dit en juif : Écoutez les paroles du grand roi, du roi d'Assur. Voici ce que dit le roi : Qu'Ézéchias ne vous trompe point, car il ne pourra vous délivrer. Qu'il ne vous persuade point de mettre votre confiance en Jéhova, disant : Jéhova indubitablement nous délivrera; cette ville ne sera point donnée en la main du roi d'Assur. N'écoutez point Ézéchias; mais voici ce que dit le roi d'Assur : Faites avec moi une heureuse alliance, et venez vers moi; chacun mangera de sa vigne, chacun mangera de son figuier, chacun boira l'eau de sa citerne, jusqu'à ce que je vienne vous emmener en une terre semblable à la vôtre, une terre de blé et de vin, une terre abondante en pain et en vignes. Qu'Ézéchias ne vous abuse donc point, en disant : Jéhova nous délivrera. Les dieux des nations ont-ils délivré chacun leur terre de la main du roi d'Assur? Où est le dieu d'Émath et d'Arphad? Où le dieu de Sépharvaïm? Ont-ils délivré Samarie de ma main? Qui d'entre tous ces dieux a délivré son pays de ma puissance, pour que Jéhova en sauve Jérusalem?

Les envoyés d'Ézéchias, d'après ses ordres formels, ne répondirent pas un mot, mais retournèrent vers lui, les vêtements déchirés, et lui rapportèrent les paroles de Rabsacès. Ézéchias, les ayant entendues, déchira également ses vêtements, se couvrit d'un sac, entra

dans le temple et envoya Éliacim, Sobna, et les plus anciens des prêtres, à Isaïe, fils d'Amos. Le prophète Isaïe leur répondit : Vous direz ceci à votre maître. Ainsi parle Jéhova : Ne crains point ces paroles que tu as entendues et par lesquelles les jeunes gens du roi d'Assur m'ont blasphémé. Voici que je lui envoie un souffle, il entendra une nouvelle, il retournera dans son pays, et je l'y ferai tomber sous le glaive [1].

Pendant ce temps, Sénachérib avait quitté Lakis pour assiéger Lobna. Rabsacès l'était allé trouver auprès de cette dernière ville, lorsqu'il entendit une nouvelle que Tharaca, roi de Cush, ou d'Éthiopie, s'était mis en campagne pour venir le combattre [2]. Cette nouvelle le contrariait fort. Pour que le roi de Juda ne se flattât point de lui échapper par cette diversion, le superbe Assyrien lui fit dire par de nouveaux envoyés : Qu'il ne t'abuse point, ton Dieu, en qui tu mets ta confiance ; ne dis point : Jérusalem ne sera point livrée en la main du roi d'Assur. Tu as appris ce que les rois d'Assur ont fait à tous les pays, comment ils les ont exterminés ; et toi, tu leur échapperais ! Leurs dieux ont-ils sauvé les nations que mes pères ont ruinées, Gozam, Haram, Reseph et les enfants d'Éden qui étaient à Thalassar ? Où est le roi d'Émath, le roi d'Arphad, le roi de la ville de Sépharvaïm, d'Ana et d'Ava ?

Ézéchias, ayant lu la lettre de Sénachérib, monta dans le temple et la présenta ouverte devant le Seigneur, en lui adressant cette prière :

« Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël assis sur les chérubins, c'est vous seul le Dieu de tous les royaumes du monde ; c'est vous qui avez fait les cieux et la terre. Inclinez, ô Jéhova ! votre oreille et écoutez ; ouvrez, ô Jéhova ! vos yeux et voyez ; écoutez toutes les paroles que m'a envoyé dire Sénachérib pour blasphémer le Dieu vivant. Il est vrai, ô Jéhova ! que les rois d'Assur ont dévasté tous les royaumes et leurs provinces, et qu'ils ont jeté leurs dieux dans le feu ; car ce n'étaient pas des dieux, mais l'ouvrage des mains de l'homme, du bois et de la pierre : ils les ont donc mis en poudre. Mais vous, ô Jéhova! notre Dieu, sauvez-nous maintenant de sa main, afin que tous les royaumes de la terre connaissent que vous seul êtes *Celui qui est* [3]. »

Dans le moment même, le fils d'Amos envoyait dire à Ézéchias :

[1] Isaïe, c. 36 et 37. 4. Reg., 18. — [2] On trouve le nom de Tarak sur plusieurs monuments de l'Égypte. Dans Manéthon, le troisième roi de la vingt-cinquième dynastie, que cet auteur appelle éthiopienne, se nomme Taracus. — [3] Isaïe, 37, 8-20.

« Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Quant à ce que tu m'as demandé touchant Sénachérib, roi d'Assur, voici ce que Jéhova a dit sur lui : Elle t'a méprisé à son tour, elle s'est ri de toi, la vierge, fille de Sion ; elle a secoué la tête derrière toi, la fille de Jérusalem. Sais-tu bien à qui tu as fait des reproches, qui tu as blasphémé ? contre qui tu as haussé la voix et élevé la hauteur de tes regards ? Contre le Saint d'Israël. Tu as outragé le Seigneur par tes serviteurs, et tu as dit : Avec la multitude de mes chars, j'ai franchi la hauteur des montagnes, les cimes du Liban ; j'ai coupé ses cèdres les plus élevés, ses sapins les plus beaux ; j'ai pénétré jusqu'à sa dernière élévation, jusqu'à la forêt de son Carmel ; j'ai creusé et épuisé les eaux ; j'ai mis à sec toutes les rivières qu'enfermaient des chaussées.

« Ne sais-tu pas que c'est moi qui ai fait ces choses dès l'éternité ? Dès les jours de l'antiquité, j'ai formé ce dessein, et je l'exécute maintenant, en renversant les villes fortes et les réduisant à un monceau de ruines. Les habitants, sans cœur et sans bras, ont été saisis de crainte et couverts de confusion ; ils sont devenus comme l'herbe des champs, comme le gazon du pâturage, comme la mousse des toits, comme une campagne brûlée avant la récolte. Ta demeure, ta sortie, ton entrée, je la savais, ainsi que ta fureur contre moi. Parce que tu t'es mis en fureur contre moi et que ton orgueil est monté jusqu'à mes oreilles, je te mettrai un cercle aux narines et je te ramènerai par le même chemin que tu es venu...

« Voici donc ce que Jéhova dit sur le roi d'Assur : Il n'entrera point dans cette ville, et n'y jettera pas une flèche, il ne l'attaquera point avec le bouclier, il n'élèvera point de terrasses autour de ses murailles. Il retournera par le même chemin qu'il est venu, et il n'entrera point dans cette ville ; Jéhova l'a dit : Je protégerai cette cité et je la sauverai, à cause de moi et de David, mon serviteur. »

L'événement suivit la prédiction. L'ange de Jéhova sortit, et, dans une seule nuit, frappa cent quatre-vingt-cinq mille hommes dans le camp des Assyriens ; en sorte que, quand ils se levèrent au matin, tout était jonché de cadavres.

La plaie dont l'ange exterminateur les fit périr était probablement ce vent, ce souffle que le Seigneur avait prédit qu'il enverrait : vent connu en Orient sous le nom de *samoum*, dont le souffle brûlant et empesté fait périr des caravanes entières. Le récit d'Hérodote l'insinue également : La multitude des rats ou la destruction qui, dans une seule nuit, mit hors de combat l'armée de Sénachérib, avait été envoyée par le dieu du feu, Vulcain, dont Séthos était prêtre. Cette défaite extraordinaire de l'armée assyrienne est attestée et par le prophète Isaïe, et par le livre des Rois, et par celui de Tobie, et par

le fils de Sirac, et par les Machabées[1] : parmi les écrivains profanes, outre Hérodote, Bérose la rapporte dans son Histoire des Chaldéens. Après avoir dit que Sénachérib était roi des Assyriens et qu'il avait fait la guerre dans toute l'Asie et dans l'Égypte, il ajoute : « Sénachérib, revenu vers Jérusalem de son expédition d'Égypte, y trouva son armée, sous le commandement de Rabsacès, ravagée par une maladie pestilentielle dont Dieu la frappa la première nuit qu'elle eut commencé d'attaquer la ville : cent quatre-vingt-cinq mille hommes y périrent avec leurs chefs. Épouvanté de ce désastre et craignant pour son armée entière, il s'enfuit avec ses troupes dans sa capitale, appelée Ninus. Peu après, il fut assassiné, dans le temple d'Arasc, par ses deux fils plus âgés, Adramelec et Sélemar. Ces parricides, chassés par le peuple, s'enfuirent en Arménie ; Sénachérib eut pour successeur sur le trône Asarachod[2]. »

L'Écriture dit en moins de mots : Sénachérib, roi d'Assur, s'en retourna et demeura dans Ninive. Et un jour qu'il adorait, dans le temple de Nesroch, son dieu, Adramélec et Sarasar, ses enfants, le percèrent de leurs épées et s'enfuirent dans la terre d'Ararat ; et Asarhaddon, son fils, régna en sa place[3]. Telle fut la triste fin de ce superbe conquérant.

D'après les historiens de l'Arménie, les descendants d'Adramélec et de Sarasar non-seulement s'y perpétuèrent, mais y formèrent plusieurs familles de princes, nommément les Ardzrouniens ou porte-aigle, parce qu'ils portaient l'aigle royale devant le roi d'Arménie dans les grandes solennités. Nous verrons même, avec le temps, des évêques chrétiens parmi ces descendants de Sénachérib[4].

A la mort de ce conquérant, vivait à Ninive un pieux Israélite de la tribu de Nephthali et du pays de Galilée. Son nom était Tobit ou Tobie[5]. Dès son enfance, il fut un modèle de piété et de vertu. Jeune encore, et dans son pays natal, tandis que toute sa tribu adorait les veaux d'or établis par Jéroboam, lui s'en allait seul à Jérusalem, adorait dans son temple le Seigneur, Dieu d'Israël, lui offrait les prémices de ses fruits, donnait une dîme aux enfants de Lévi, en consacrait une seconde aux pieux voyages et une troisième au service des pauvres, des prosélytes et des étrangers, ainsi que l'ordonnait la loi. Étant venu en âge d'homme, il prit une femme de

[1] Isaïe, 37, 36-38. 4. Reg., 19. Tobie, 1. Eccl., 48. 1. Mach., 7, 2. Mach., 8 et 15. — [2] Josèphe, *Antiq.*, l. 10, c. 2. — [3] Isaïe, 37, 36-39. — [4] Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 123. — [5] Nous avons réuni dans une même narration et le texte grec et le texte latin de l'histoire de Tobie. Les versions des deux textes, également autorisés dans l'Église catholique, se trouvent dans la Bible de Vence, t. 8, 5. édition.

sa tribu, nommée Anne, et en eut un fils auquel il donna son nom de Tobie. Emmené captif sous Salmanasar, et transporté à Ninive avec sa femme, son fils et toute sa tribu, il n'abandonna point la voie de la vérité. Mais tandis que tous les autres mangeaient des viandes des gentils, lui s'en gardait avec soin. Et parce qu'il se souvenait de Dieu de tout son cœur, Dieu lui fit trouver grâce devant le roi Salmanasar, qui l'établit son pourvoyeur. Ainsi, libre dans sa captivité il visitait les autres captifs, et, avec des aumones, leur donnait des avis salutaires. Passant un jour à Ragès, ville de la Médie, il confia, sur un écrit, dix talents d'argent à un homme de sa tribu, nommé Gabel. Cette somme, fruit des libéralités du roi, est estimée environ cinquante mille francs de notre monnaie.

Après longtemps, Salmanasar mourut et eut pour successeur son fils Sénachérib, qui était très-mal disposé pour les enfants d'Israël. Tobie n'ayant pas la liberté de faire de longs voyages, visitait chaque jour tous ceux de sa parenté, les consolait, distribuait de son bien à chacun d'eux selon son pouvoir, nourrissait ceux qui avaient faim, donnait des vêtements à ceux qui étaient nus et avait grand soin d'ensevelir les morts qu'on jetait derrière les murs de Ninive. Sénachérib, déjà cruel par lui-même aux captifs d'Israël, le fut encore bien plus quand il revint fugitif de Juda. Il en faisait tuer un grand nombre. Tobie ensevelissait leurs corps. Quelqu'un le dénonça au roi, qui fit piller tous ses biens et commanda de le tuer lui-même. Mais il trouva moyen de se cacher, lui, son fils et sa femme, parce qu'il était aimé d'un grand nombre. Il n'y avait pas encore cinquante jours, quand Sénachérib fut tué par ses deux fils aînés. Asarhaddon, le plus jeune, qui lui succéda, établit Achior Anaël, neveu de Tobie par son frère, son premier ministre, son échanson, son chancelier, le grand maître de son palais, en un mot la seconde personne de son royaume. Anaël intercéda pour son oncle, qui revint à Ninive, rentra dans sa maison, recouvra sa femme, son fils, ainsi que le reste de ses biens [1].

Un jour de fête, c'était la Pentecôte, il y eut un grand repas chez Tobie. Voyant la table fournie abondamment, il dit à son fils : Va, et amène ici d'entre nos frères quelques nécessiteux qui se souviennent de Dieu, afin qu'ils fassent la fête avec nous ; je vais vous attendre. Le fils revint et lui dit : Mon père, un homme de notre nation, qui a été étranglé, est étendu dans la place. Il sortit aussitôt, avant d'avoir goûté d'aucun mets, enleva le corps et le déposa dans une maison jusqu'à ce que le soleil fût couché. Ensuite, revenu chez lui, il se

[1] Tobie, 1.

lava et prit son repas avec douleur, se souvenant de la prophétie d'Amos : Vos fêtes seront changées en deuil, et toutes vos joies en larmes ; et il se mit à pleurer. Après le coucher du soleil, il s'en alla, fit une fosse et y enterra le cadavre. Ses voisins se moquaient de lui et disaient : Ne craint-il donc pas encore d'être mis à mort pour cela ? Il l'a échappé avec peine, et le voilà qui continue d'enterrer les morts ! La même nuit, il revint de son enterrement si fatigué que, sans entrer dans la maison ni se purifier en lavant ses vêtements, il se coucha près de la muraille de la cour, le visage découvert. Il ne savait pas que dans cette muraille il y avait des oiseaux, dont la fiente chaude lui tombant sur les yeux, les couvrit de taies et le rendit aveugle. Il eut recours aux médecins ; mais ils ne purent le guérir.

Dieu permit qu'il lui arrivât cette épreuve, afin que sa patience servît d'exemple à la postérité, comme celle du saint homme Job. Car ayant toujours craint Dieu dès son enfance et gardé ses commandements, il ne s'attrista point contre lui du malheur de la cécité, mais il demeura immobile dans sa crainte et son amour, lui rendant grâces tous les jours de sa vie. Comme les rois insultaient au bienheureux Job, de même ses parents et ses alliés se raillaient de sa façon de vivre, disant : Où est maintenant ton espérance pour laquelle tu faisais tant d'aumônes et ensevelissais les morts ? Mais Tobie, les reprenant, leur disait : Ne parlez point de la sorte ; car nous sommes les enfants des saints, et nous attendons cette vie que Dieu doit donner à ceux qui ne violent jamais la fidélité qu'ils lui ont promise. Cependant son neveu Anaël prit soin de le nourrir, jusqu'à ce qu'il partît pour l'Élymaïde.

Pour ce qui est d'Anne, sa femme, elle travaillait en laine, à des ouvrages de son sexe, qu'elle envoyait à ses maîtres. Un jour, outre son salaire, ceux-ci lui donnèrent un chevreau. Tobie l'ayant entendu crier, dit à sa femme : D'où vient ce chevreau ? ne serait-il point dérobé ? Rendez-le à ses maîtres ; car il n'est pas permis de manger ce qui est volé. Elle lui dit : C'est un don qu'on m'a fait, outre mon salaire. Mais il ne la croyait point, et lui dit de le rendre à ses maîtres. Dans la dispute, elle finit par lui répondre : Où sont maintenant vos aumônes et vos œuvres de justice ? Voilà comme vous savez tout [1].

Tobie, affligé de ces paroles, versa des larmes et pria avec douleur, en disant : Vous êtes juste, Seigneur ; tous vos jugements sont pleins d'équité ; toutes vos voies sont miséricorde, vérité et justice. Et maintenant, Seigneur, souvenez-vous de moi et jetez sur moi vos

[1] Tobie, 2.

regards ; ne tirez point vengeance de mes péchés, ne vous ressouvenez point de mes offenses, ni de celles de mes ancêtres. Nous n'avons point obéi à vos préceptes ; c'est pourquoi vous nous avez livrés au pillage, à la captivité, à la mort, pour être la fable et le jouet de toutes les nations parmi lesquelles vous nous avez dispersés. Maintenant donc, vos jugements sont terribles, mais justes, lorsque vous me faites ainsi, à cause de mes péchés et de ceux de mes pères, parce que nous n'avons point observé vos commandements, ni marché sincèrement en votre présence. Maintenant donc, faites de moi comme il vous plaira ; commandez que mon esprit soit reçu en paix ; car il m'est plus avantageux de mourir que de vivre.

Le même jour, Sara, fille de Raguel, qui paraît avoir habité successivement Ragès et Ecbatane, ville de Médie, se voyait outragée par les servantes de son père. Déjà elle avait été donnée à sept maris : mais Asmodée, mauvais démon, les avait tués avant qu'ils se fussent approchés d'elle comme de leur femme. Une des servantes ayant donc été reprise par Sara pour quelque faute qu'elle avait faite, elle lui répondit avec emportement : Que jamais nous ne voyions de toi ni fils ni fille sur la terre, meurtrière de tes maris ! Veux-tu donc aussi me tuer, comme déjà tu as tué sept maris ? Va-t'en plutôt avec eux !

La douleur de Sara fut si violente, qu'il lui vint dans la pensée de s'étrangler. Mais elle se dit : Je suis l'unique enfant de mon père ; si je faisais cela, l'opprobre en retomberait sur lui, et je ferais descendre sa vieillesse dans les enfers avec la douleur. Elle parlait des enfers où le Christ lui-même est descendu. Puis, se tournant vers Dieu, elle monta dans une chambre haute, y demeura trois jours et trois nuits sans boire ni manger, persévérant dans la prière et demandant à Dieu avec larmes qu'il la délivrât de cet opprobre. Le troisième jour, achevant sa prière et bénissant le Seigneur, elle dit : Béni soit votre nom, ô Dieu de nos pères ! qui, après vous être mis en colère, faites miséricorde, et qui, dans le temps de la tribulation, pardonnez les péchés à ceux qui vous invoquent. C'est vers vous, ô Seigneur ! que je tourne mon visage ; c'est sur vous que j'arrête mes regards. Je vous demande, Seigneur, que vous me délivriez de ce reproche auquel je me vois exposée, ou que vous me retiriez de dessus la terre. Vous savez, Seigneur, que je n'ai jamais désiré un mari, et que j'ai conservé mon âme pure de toute convoitise. Jamais je ne me suis mêlée avec ceux qui aiment à se divertir ; jamais je n'ai eu aucun commerce avec les personnes qui se conduisent avec légèreté. Si j'ai consenti à recevoir un mari, je l'ai fait dans votre crainte et non pour suivre ma passion. Et, ou je n'ai pas été digne de ceux que l'on m'a

donnés, ou peut-être ils n'étaient pas dignes de moi, parce que vous m'avez peut-être réservée pour un autre époux ; car il n'est point au pouvoir de l'homme de pénétrer vos conseils. Mais quiconque vous rend le culte qui vous est dû, se tient assuré que si vous l'éprouvez pendant la vie, il sera couronné ; si vous l'affligez, il sera délivré, et si vous le châtiez, il pourra obtenir miséricorde ; car vous ne prenez point plaisir à notre perdition ; mais, après la tempête, vous rendez le calme, et après les larmes et les soupirs, vous comblez de joie. Que votre nom, ô Dieu d'Israël ! soit béni dans les siècles !

Ces deux prières de Tobie et de Sara furent exaucées en même temps devant la gloire du Dieu souverain. Et le saint ange du Seigneur, Raphaël, dont le nom signifie *médecin ou guérison de Dieu*, fut envoyé pour guérir l'un et l'autre, comme leurs prières avaient été présentées au Seigneur en même temps [1].

En ce temps-là, Tobie se ressouvint de l'argent qu'il avait mis entre les mains de Gabel, à Ragès de Médie, et il dit en lui-même : J'ai demandé la mort ; pourquoi n'appelé-je pas mon fils, pour lui donner mes avis avant de mourir ? L'ayant donc appelé, il lui dit : Mon fils, écoutez les paroles de ma bouche, et mettez-les dans votre cœur comme un fondement solide. Lorsque Dieu aura reçu mon âme, ensevelissez mon corps, et honorez votre mère tous les jours de sa vie ; car vous devez vous souvenir de ce qu'elle a souffert, et à combien de périls elle a été exposée, lorsqu'elle vous portait en son sein. Et quand elle aura elle-même achevé le temps de sa vie, ensevelissez-la auprès de moi. Ayez Dieu dans l'esprit tous les jours de votre vie, et gardez-vous de consentir jamais à aucun péché et de violer les préceptes du Seigneur, notre Dieu. Faites l'aumône de votre bien, et ne détournez votre visage d'aucun pauvre : car de cette sorte le Seigneur ne détournera point non plus son visage de dessus vous. Soyez charitable en la manière que vous pourrez. Si vous avez beaucoup, donnez beaucoup ; si vous avez peu, ayez soin de donner le peu de bon cœur ; car vous vous amasserez ainsi un grand trésor et une grande récompense pour le jour de la nécessité, parce que l'aumône délivre de tout péché et de la mort, et qu'elle ne laissera point tomber l'âme dans les ténèbres : l'aumône sera le sujet d'une grande confiance devant le Dieu suprême pour tous ceux qui l'auront faite. Mon fils, gardez-vous de toute fornication, et prenez surtout une femme de la race de vos pères ; ne prenez point une étrangère, qui ne soit point de votre tribu paternelle ; car nous sommes les enfants des prophètes. Noé, Abraham, Isaac et Jacob sont

[1] Tobie, 3, suivant les deux textes combinés.

nos pères des premiers temps ; souvenez-vous, mon fils, qu'ils ont tous pris des femmes d'entre leurs frères, qu'ils ont été bénis dans leurs enfants, et que la terre sera l'héritage de leur race. Et maintenant, mon fils, aimez vos frères ; ne vous enorgueillissez point dans votre cœur au-dessus de vos frères, les fils et les filles de votre peuple, en dédaignant de vous choisir parmi eux une épouse ; car dans l'orgueil est la ruine et des troubles sans fin. Que le salaire d'aucun ouvrier ne demeure chez vous, mais payez-le-lui aussitôt. Ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, prenez garde de le faire à un autre. Mangez votre pain avec ceux qui ont faim et qui sont pauvres, et couvrez de vos vêtements ceux qui sont nus. Mettez votre pain et votre vin sur le tombeau du juste, et gardez-vous d'en manger et d'en boire avec les pécheurs. Il parle des repas de charité donnés aux pauvres à l'occasion des funérailles. Demandez toujours conseil à un homme sage. En tout temps bénissez Dieu et priez-le qu'il dirige vos voies et qu'il affermisse en lui-même tous vos conseils. Je vous avertis aussi, mon fils, que lorsque vous n'étiez qu'un petit enfant, j'ai donné dix talents d'argent à Gabel, dans la ville de Ragès, au pays des Mèdes, et que j'ai sa promesse entre mes mains. C'est pourquoi faites vos diligences pour l'aller trouver et pour retirer de lui cette somme d'argent et lui rendre son obligation. Ne craignez point, mon fils : il est vrai que nous menons une vie pauvre, mais nous aurons beaucoup de biens, si nous craignons Dieu, si nous nous retirons de tout péché et que nous fassions des bonnes œuvres [1].

Mon père, dit le jeune Tobie, tout ce que vous m'avez commandé, je le ferai. Mais comment je retirerai cet argent, je l'ignore. Cet homme ne me connaît point, je ne le connais pas non plus : quel signe de créance lui donnerai-je ? Je ne connais pas même le chemin par où l'on va dans ce pays.

J'ai son obligation entre les mains, répondit le père, et aussitôt que vous la lui ferez voir, il vous rendra la somme. Maintenant allez chercher quelque homme fidèle qui aille avec vous, en le payant de sa peine, afin que vous retiriez cet argent pendant que je vis encore.

A peine sorti, le fils trouva un jeune homme bien fait, ceint pour le voyage et comme prêt à marcher. Ignorant que ce fût un ange de Dieu, il le salua et dit : D'où nous venez-vous, bon jeune homme ? — D'avec les enfants d'Israël, répondit l'autre. — Savez-vous le chemin qui conduit au pays des Mèdes ? — Je le sais ; j'ai parcouru souvent toutes les routes de ce pays et j'ai demeuré chez Gabel, notre frère, qui habite à Ragès, ville des Mèdes, sur la montagne d'Ecbatane.

[1] Tobie, 4.

Tobie le supplia d'attendre quelques instants, pour avertir son père, qui, admirant cette rencontre, le pria d'entrer. Le jeune homme salua le vieux Tobie, disant : Que la joie soit toujours avec vous ! — Quelle joie puis-je avoir, répondit le vieillard, moi qui suis assis dans les ténèbres et qui ne vois point la lumière du ciel ? — Ayez bon courage, répliqua le jeune homme ; le temps approche auquel Dieu vous doit guérir. Le père lui ayant demandé s'il pourrait conduire son fils à Ragès, moyennant une juste récompense, l'ange dit : Je le mènerai, et vous le ramènerai. Le grec ajoute qu'ils convinrent d'une dragme par jour, sans compter les frais du voyage.

Dites-moi, je vous prie, continua Tobie, de quelle famille êtes-vous, de quelle tribu ? L'ange Raphaël lui répondit : Est-ce la famille du mercenaire qui doit conduire votre fils, ou le mercenaire lui-même que vous cherchez ? Cependant, de peur que je ne vous donne de l'inquiétude, je suis Azarias, fils du grand Ananias.

*Azarias, fils d'Ananias*, signifie en hébreu *le secours de Dieu né de la grâce de Dieu*. Raphaël l'était en vérité. Il avait pris en outre les traits d'un jeune Israélite qui portait ces noms et dont la famille était connue.

Ne vous fâchez point, je vous supplie, reprit le vieillard, si j'ai désiré connaître votre tribu et votre maison. Vous êtes bien mon frère, et issu d'une race estimable et distinguée ; car j'ai connu Ananias et Jonathan, fils du grand Séméi, lorsque nous allions ensemble à Jérusalem pour y adorer, y portant nos prémices et les dîmes de nos fruits ; ils ne suivaient point l'égarement de nos frères. Vous êtes d'une souche excellente, mon frère. — Je mènerai votre fils en bonne santé, dit l'ange de nouveau, et je le ramènerai de même. — Que votre voyage soit heureux, conclut le père ; que Dieu soit avec vous dans le chemin, et que son ange vous accompagne !

Quand tout fut prêt, Tobie dit adieu à son père et à sa mère, et ils se mirent tous deux en route, suivis du chien de la maison. Sitôt qu'ils furent partis, la mère commença à pleurer et à dire : Vous nous avez ôté le bâton de notre vieillesse et vous l'avez éloigné de nous. Plût à Dieu qu'il n'eût jamais été, cet argent pour lequel vous l'avez envoyé ! car notre pauvreté suffisait pour croire que ce nous était une richesse de voir notre fils. — Ne pleurez point, dit le père, notre fils arrivera là bien portant, et il reviendra bien portant chez nous, et vos yeux le verront : car je crois que le bon ange de Dieu l'accompagne, et qu'il règle tout ce qui le regarde, et qu'ainsi il reviendra vers nous plein de joie. A cette parole, la mère cessa de pleurer et se tut [1].

[1] Tobie, 5.

Les deux voyageurs arrivèrent le soir au fleuve du Tigre, et s'y arrêtèrent. Le jeune Tobie étant descendu pour se laver, un énorme poisson s'élança du fleuve pour le dévorer. Seigneur! s'écria-t-il épouvanté, il se jette sur moi! — Prenez-le par les ouïes, dit l'ange, et tirez-le à vous. Il le fit et l'entraîna à terre. Pendant que le poisson se débattait à ses pieds, l'ange lui recommanda de le fendre en deux, d'en prendre le cœur, le foie et le fiel, et de les garder soigneusement. Quant à la chair, elle leur servit de nourriture le reste du voyage. Ils s'avançaient dans le pays d'Ecbatane, lorsque le jeune homme dit à l'ange : Mon frère Azarias, pourquoi le cœur, le foie et le fiel de ce poisson? L'ange lui répondit : Si un démon ou un mauvais esprit tourmente quelqu'un, il faut faire fumer le cœur et le foie de ce poisson devant la personne affligée, homme ou femme, et elle ne sera plus tourmentée. Il n'y a de même qu'à frotter de ce fiel les yeux d'un homme qui a des taies, et il sera guéri.

Quand ils furent près de la ville, Tobie ayant demandé où ils iraient loger, l'ange lui dit : Mon frère, nous logerons aujourd'hui chez Raguel; il est votre parent, et il a une fille nommée Sara; je parlerai d'elle, afin qu'elle vous soit donnée pour épouse; car c'est à vous que doit échoir son héritage, et vous êtes le seul de sa famille. Cette jeune fille est belle et sage; maintenant donc, écoutez-moi, et je parlerai de vous à son père, et quand nous serons revenus de Ragès, nous ferons les noces; car je sais que Raguel ne la donnera à aucun autre homme, selon la loi de Moïse, que cet homme n'encoure la mort; car c'est à vous préférablement à tout autre, qu'il appartient de recueillir son héritage.

Azarias, mon frère, dit le jeune Tobie, j'ai entendu dire que cette jeune fille a été donnée à sept hommes, et qu'ils ont tous péri dans la chambre nuptiale. Or, je suis enfant unique de mon père, et je crains qu'en entrant je ne meure comme les premiers, parce qu'elle est aimée d'un démon qui ne fait de mal qu'à ceux qui s'approchent d'elle. Maintenant donc, je crains que je ne meure et que je ne plonge la vie de mon père et de ma mère dans la douleur sur moi jusqu'à leur tombe, et il ne leur reste aucun autre fils pour les ensevelir.

L'ange lui répondit : Ne vous souvenez-vous pas des paroles par lesquelles votre père vous a commandé de vous choisir une femme de votre famille? Maintenant donc, écoutez-moi, mon frère; car elle sera votre épouse, et dès cette nuit; comptez pour rien ce démon. Je vais vous apprendre sur qui le démon a pouvoir. Ceux qui se marient de telle sorte qu'ils éloignent Dieu de leur cœur et de leur esprit, et qu'ils ne pensent qu'à satisfaire leur passion comme les chevaux et les mulets qui n'ont point l'intelligence, voilà sur qui le

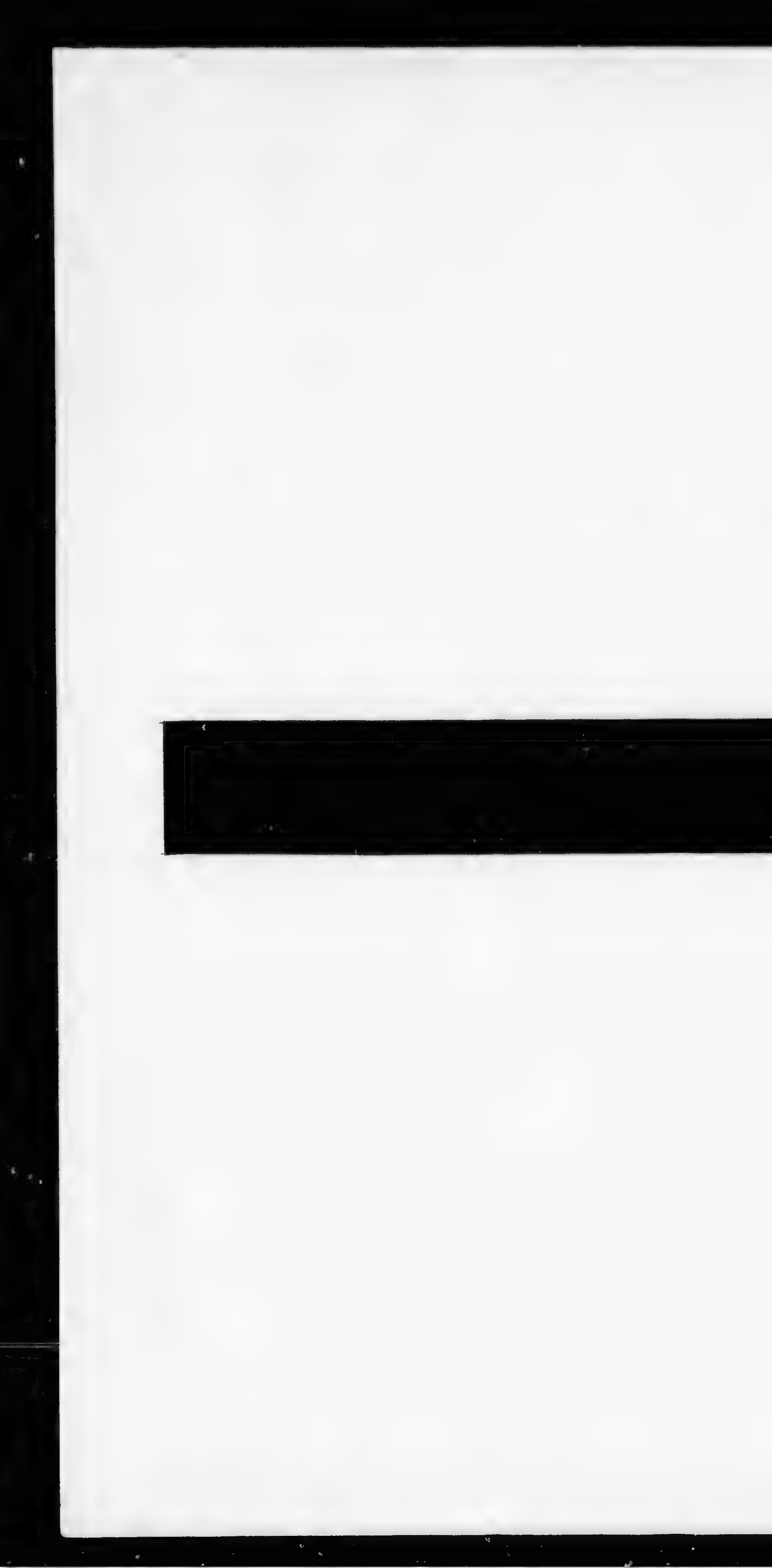
démon a pouvoir. Mais pour vous, quand vous aurez épousé cette fille et que vous serez entré dans la chambre nuptiale, vivez en continence avec elle pendant trois jours, et ne pensez à autre chose qu'à prier Dieu avec elle. Cette même nuit, vous prendrez des cendres d'aromates, sur lesquelles vous mettrez du cœur et du foie de ce poisson, et vous les ferez fumer. Alors ce démon, frappé de cette odeur, s'enfuira et ne reviendra plus jamais. La seconde nuit, vous serez associé aux saints patriarches. La troisième, vous recevrez la bénédiction de Dieu, afin qu'il naisse de vous deux des enfants dans une parfaite santé. La troisième nuit étant passée, vous prendrez cette vierge dans la crainte du Seigneur et dans le désir d'avoir des enfants, plutôt que par un mouvement de passion, afin que vous ayez part à la bénédiction de Dieu, ayant des enfants de la race d'Abraham. Ne craignez donc point, car elle vous a été destinée dès l'éternité ; vous la sauverez, et elle ira avec vous. Tobie, ayant entendu cela, conçut de l'affection pour elle, et son âme s'attacha à elle étroitement. Enfin, ils arrivèrent à Ecbatane[1].

Tobie vint à la maison de Raguel. Sara s'avança au-devant de lui et les salua ; ils lui rendirent le salut, et elle les fit entrer dans la maison. Raguel dit à Anne, son épouse : Que ce jeune homme ressemble à Tobie, mon cousin ! Puis il leur demanda : D'où êtes-vous, nos jeunes frères ? Ils répondirent : D'entre les enfants de Nephthali, captifs à Ninive. Connaissez-vous mon frère Tobie ? reprit Raguel. — Nous le connaissons. — Est-il en bonne santé ? — Il vit, et il est en bonne santé.

Et comme Raguel disait beaucoup de bien de Tobie, l'ange lui dit : Tobie, dont vous demandez des nouvelles, est le père de celui-ci. A ce mot, Raguel fit un saut en arrière et l'embrassa en pleurant. Que la bénédiction soit sur vous, mon fils, s'écria-t-il ; car vous êtes le fils d'un homme de bien, d'un excellent homme. Mais lorsqu'il eut appris que Tobie avait perdu les yeux, il en pleura de tristesse, ainsi qu'Anne, son épouse, et Sara, leur fille. Tous les trois reçurent leurs hôtes avec beaucoup d'affection : ils immolèrent un bélier et préparèrent un grand festin.

Mais avant de se mettre à table, le jeune Tobie parla en ces termes : Je ne mangerai point ici ni n'y boirai en ce jour, que vous ne m'ayez accordé ma demande et que vous ne me promettiez Sara, votre fille. A ces paroles, Raguel fut saisi de frayeur, sachant ce qui était arrivé aux sept maris qui s'étaient approchés de Sara, et il commença d'appréhender que la même chose n'arrivât également à

[1] Tobie, 6.



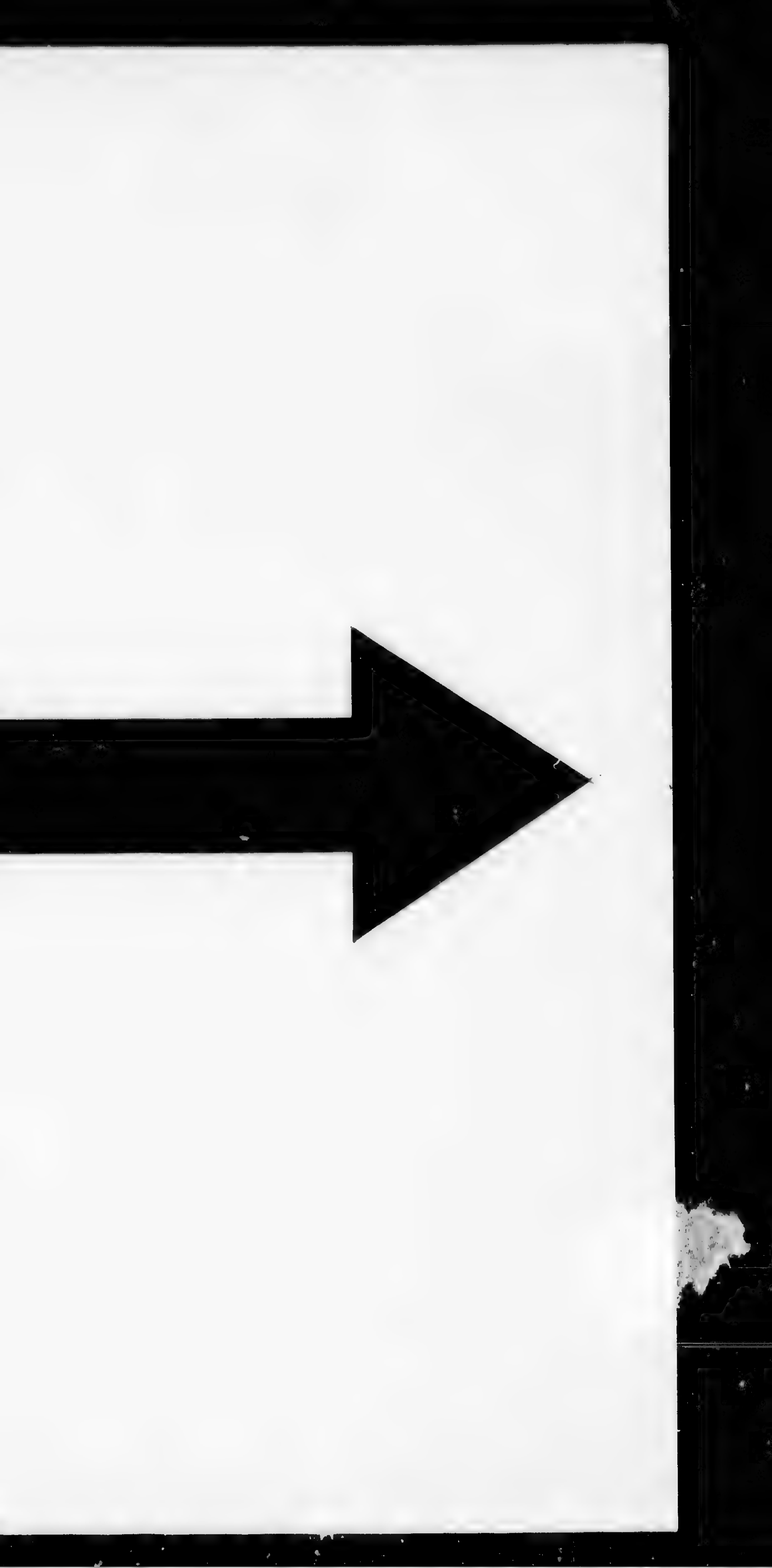
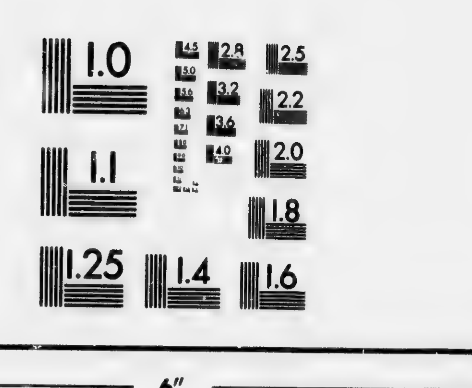
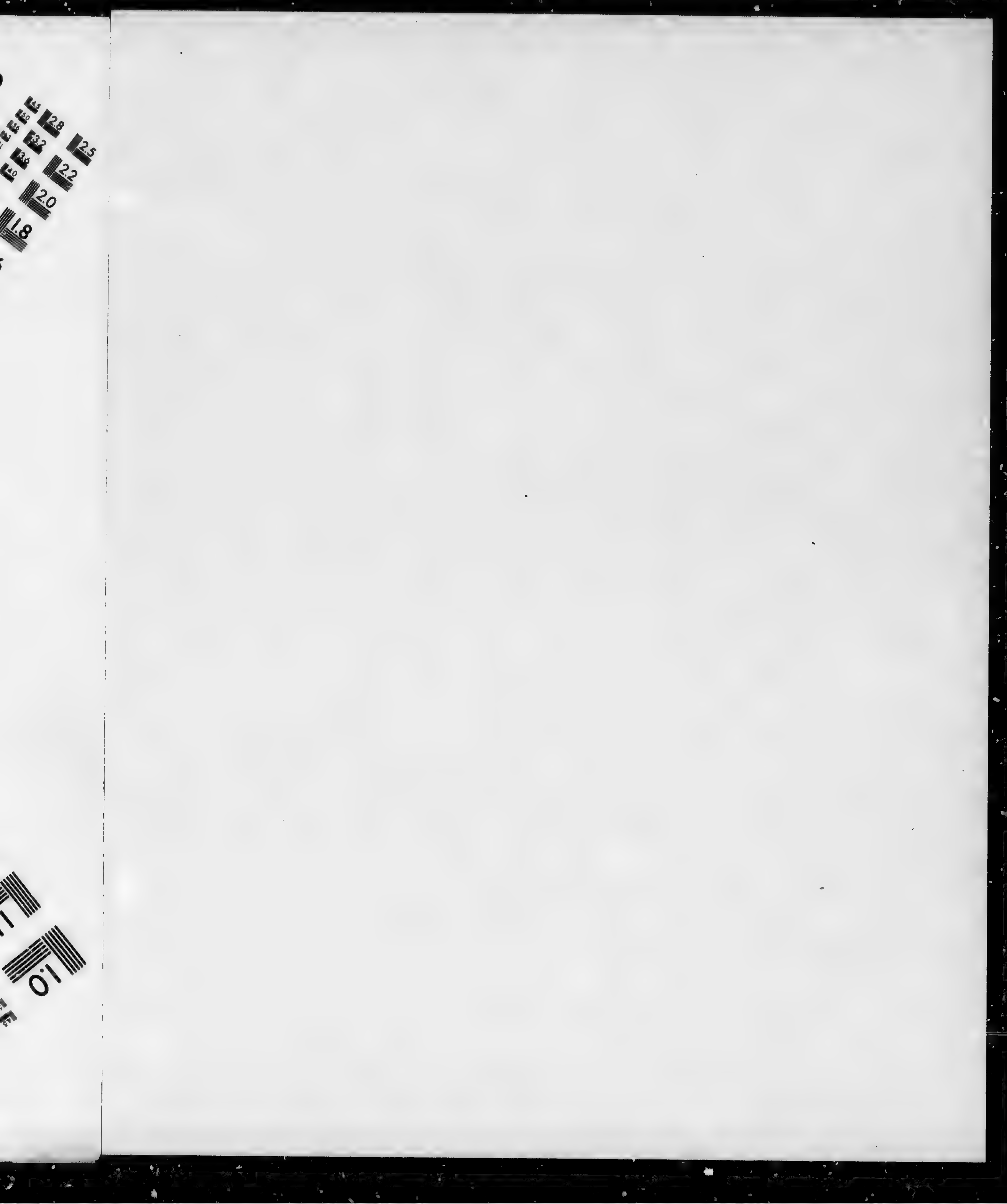


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

celui-ci. Comme il était donc en cette incertitude et ne répondait rien à la demande, l'ange lui dit : Ne craignez point de donner votre fille à ce jeune homme, parce qu'il craint Dieu et que votre fille lui est due pour épouse : c'est pour cela que nul autre n'a pu l'avoir.

Je ne doute point, répondit Raguel, que Dieu n'ait admis devant sa face mes prières et mes larmes, et je suis persuadé qu'il vous a fait venir chez moi, afin que celle-ci épousât un homme de sa parenté, selon la loi de Moïse ; ainsi ne doutez point que je ne vous la donne comme vous le désirez. Et prenant la main droite de sa fille, il la mit dans la main droite de Tobie, disant : Que le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob soit avec vous ! que lui-même vous unisse et qu'il accomplisse sa bénédiction en vous ! Puis, ayant pris du papier, ils dressèrent le contrat de mariage et firent le festin en bénissant le nom de Dieu. Raguel appela sa femme et lui commanda de préparer une autre chambre nuptiale ; elle y mena Sara, sa fille, qui se mit à pleurer ; mais elle lui dit : Ayez bon courage, ma fille : que le Seigneur du ciel vous comble de joie pour tant d'afflictions que vous avez eues [1] !

Après qu'ils eurent achevé de souper, ils conduisirent Tobie à Sara. Lui, se souvenant de ce que Raphaël lui avait dit, prit des cendres d'aromates, mit dessus le cœur et le foie du poisson, et les fit fumer. Quand le démon reçut l'impression de cette odeur, il s'enfuit dans les régions supérieures de l'Égypte, où l'ange le lia.

Cette fumée chassa le démon, comme la verge d'Aaron divisa la mer Rouge, comme le serpent d'airain guérit les blessés, comme le son des trompettes renversa les murs de Jéricho.

Lorsqu'ils furent demeurés enfermés l'un et l'autre, Tobie exhorta la vierge et lui dit : Sara, levez-vous et prions Dieu aujourd'hui, et demain, et après-demain, parce que, durant ces trois nuits, nous devons nous unir à Dieu, et après la troisième, nous vivrons dans notre mariage ; car nous sommes les enfants des saints, et nous ne devons pas nous marier comme les nations qui ne connaissent pas Dieu. S'étant donc levés tous deux, ils priaient Dieu avec grande instance, afin qu'il lui plût de les conserver en santé. Seigneur, Dieu de nos pères, disait Tobie, vous bénissent le ciel et la terre, la mer, les fontaines et les fleuves, avec toutes vos créatures qu'elles renferment ! C'est vous qui avez fait Adam et lui avez donné pour aide et soutien Ève, son épouse : d'eux est née la race des hommes. C'est vous qui avez dit : Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; faisons-

[1] Tobie, 7.

lui une aide qui lui soit semblable. Maintenant donc, Seigneur, vous le savez, ce n'est point par convoitise que je prends ma sœur que voilà, mais par une affection sincère et dans le seul désir de laisser des enfants par lesquels votre nom soit béni dans tous les siècles. Ordonnez donc que j'obtienne miséricorde et que je parvienne avec elle jusqu'à la vieillesse. Sara disait, de son côté : Ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous, et que nous puissions vivre ensemble, jusqu'à la vieillesse, dans une parfaite santé.

Vers le chant du coq, Raguel fit venir ses serviteurs, et ils s'en allèrent avec lui pour creuser une fosse ; car il disait : Peut-être sera-t-il arrivé à celui-ci la même chose qu'à ces sept hommes qui ont été avec elle. Quand la fosse fut prête, il revint à sa femme et lui recommanda d'envoyer une de ses servantes pour voir s'il était mort, afin de l'ensevelir avant le jour. La servante, ayant ouvert la porte, les trouva tous deux endormis et en parfaite santé.

A cette heureuse nouvelle, Raguel et Anne s'écrièrent : Béni soyez-vous, ô Dieu ! Béni soyez-vous de toutes sortes de bénédictions pures et saintes ; vous bénissent tous vos saints et toutes vos créatures, tous vos anges et tous vos élus ; qu'ils vous bénissent dans les siècles. Nous vous bénissons, ô Seigneur, Dieu d'Israël ! parce qu'il n'est point arrivé comme nous pensions ; mais vous nous avez fait miséricorde et vous avez chassé loin de nous l'ennemi qui nous persécutait. Vous avez eu pitié de deux enfants uniques. Faites, Seigneur, qu'ils vous bénissent de plus en plus et qu'ils vous offrent le sacrifice de la louange qu'ils vous doivent et de la santé qu'ils ont reçue de vous, afin que toutes les nations connaissent que dans toute la terre il n'y a point d'autre Dieu que vous.

Raguel ordonna de suite de remplir avant le jour la fosse qu'ils avaient faite. Il célébra des noces magnifiques pendant quatorze jours, y invita tous ses voisins et ses amis. A Tobie il donna la moitié de tout ce qu'il possédait, et déclara, par un écrit, que l'autre moitié lui reviendrait après sa mort et celle de sa femme [1].

Alors Tobie appela l'ange, qu'il croyait un homme, et lui dit : Mon frère Azarias, je vous prie de vouloir bien écouter ce que j'ai à vous dire. Quand je me donnerais à vous pour être votre esclave, je ne pourrais pas reconnaître dignement les soins que vous avez pris de moi. J'ai néanmoins encore une prière à vous faire ; c'est que vous preniez des montures et l'équipage nécessaire, et que vous alliez trouver Gabel à Ragès, ville des Mèdes, pour lui rendre son obligation, en recevant de lui la somme, et pour le prier de venir à mes

[1] Tobie, 8.

noces; car vous savez vous-même que mon père compte les jours, et que si je tarde un jour de plus, son âme sera dans l'affliction. Cependant vous voyez de quelle manière Raguel m'a conjuré de demeurer ici, et que je ne puis résister à des instances si pressantes. Raphaël prit donc quatre serviteurs de Raguel et deux chameaux, et s'en alla en la ville de Ragès, au pays des Mèdes, où, ayant trouvé Gabel, il lui rendit son obligation et reçut de lui toute la somme. Il lui raconta aussi tout ce qui était arrivé au jeune Tobie, et il le fit venir à ses noces. Gabel, étant entré dans la maison de Raguel, trouva Tobie à table, qui se leva aussitôt; ils s'entre-saluèrent en se baisant, et Gabel pleura et bénit Dieu, en s'écriant : Vous bénisse le Dieu d'Israël, parce que vous êtes le fils d'un excellent homme, d'un homme juste, craignant Dieu et faisant beaucoup d'aumônes! que la bénédiction se répande aussi sur votre femme et sur votre père et votre mère! Puissiez-vous voir vos fils et les fils de vos fils jusqu'à la troisième et la quatrième génération; et que votre race soit bénie du Dieu d'Israël qui règne dans les siècles des siècles! Et tous, ayant répondu *amen*, ils se mirent à table; mais dans le festin même des noces, ils se conduisirent avec la crainte du Seigneur[1].

Comme le jeune Tobie différait ainsi à revenir à cause de ses noces, son père était en peine de lui et disait : D'où peut venir ce retardement de mon fils, et qui peut le retenir là si longtemps? Gabel serait-il mort, et n'y aurait-il personne pour lui rendre l'argent? Il se laissa donc aller à une profonde tristesse, et Anne, sa femme, avec lui; et ils se mirent ensemble à pleurer de ce que leur fils n'était point venu au jour marqué. La mère surtout versait des larmes inconsolables, en disant : Ah! mon fils, mon fils! pourquoi vous avons-nous envoyé si loin, vous la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espérance de notre postérité? Nous ne devions pas nous éloigner de vous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. Mais Tobie lui disait : Taisez-vous; ne vous troublez point; notre fils se porte bien; c'est un homme très-fidèle avec qui nous l'avons envoyé.

Rien néanmoins ne pouvait la consoler; mais sortant tous les jours de sa maison, elle regardait de tous côtés, et allait dans tous les chemins par où elle espérait qu'il pourrait revenir, pour tâcher à le découvrir au loin quand il reviendrait.

Cependant Raguel disait à son gendre : Demeurez ici, et j'enverrai à votre père des nouvelles de votre santé. Mais Tobie lui répondit: Je sais que mon père et ma mère comptent les jours, et que leur es-

[1] Tobie, 9.

prit est tourmenté en eux. Raguel, ayant fait en vain de nouvelles instances, lui remit Sara avec la moitié de tout ce qu'il possédait en serviteurs, en servantes, en troupeaux, en chameaux et en argent, et le laissa aller plein de santé et de joie, en lui disant : Que le saint ange du Seigneur soit en votre chemin, et qu'il vous conduise jusque chez vous sans aucun péril; puissiez-vous trouver vos parents dans un état prospère, et puissent mes yeux voir vos enfants avant que je meure ! Ensuite le père et la mère, prenant leur fille, la baisèrent et la laissèrent aller, l'avertissant d'honorer son beau-père et sa belle-mère, devenus dès lors son père et sa mère, d'aimer son mari, de régler sa famille, de gouverner sa maison et de se conserver irrépréhensible en toutes choses [1].

Le onzième jour du voyage, lorsqu'on approchait de Ninive, l'ange dit : Mon frère Tobie, vous savez l'état où vous avez laissé votre père. Si donc il vous plaît, allons devant, et que vos domestiques suivent lentement avec votre femme et avec tous vos troupeaux. L'autre y ayant consenti volontiers, Raphaël lui recommanda d'emporter avec lui le fiel du poisson, parce qu'il en aurait besoin.

Anne, cependant, allait tous les jours s'asseoir près du chemin sur le haut d'une montagne d'où elle pouvait découvrir de loin. Et comme elle regardait de là si son fils ne venait point, elle l'aperçut de bien loin, le reconnut aussitôt et courut en porter la nouvelle à son mari, disant : Voilà que vient ton fils !

En même temps Raphaël disait à Tobie : Dès que vous serez entré dans votre maison, adorez le Seigneur, votre Dieu ; et, en lui rendant grâces, approchez-vous de votre père et lui donnez le baiser. Et aussitôt mettez sur ses yeux du fiel de ce poisson que vous portez sur vous. Car sachez que dans peu les yeux de votre père s'ouvriront, et il verra la lumière du ciel, et il sera comblé de joie en vous voyant.

Alors le chien qui les avait accompagnés durant le voyage courut devant eux ; et, comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il témoignait sa joie par les mouvements de sa queue et par ses caresses.

De son côté, le père de Tobie, tout aveugle qu'il était, se leva et se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas ; et, donnant la main à un serviteur, il courut au-devant de son fils ; et, en l'accueillant, il l'embrassa ainsi que sa mère, et ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu et lui ayant rendu grâces, ils s'assirent. Tobie prit alors du fiel du poisson et en frotta les yeux de son père. Et après qu'il eut attendu environ une demi-

[1] Tobie, 10.

heure, une petite peau blanche, semblable à celle d'un œuf, commença à sortir de ses yeux. Son fils la tira tout à fait, et aussitôt il recouvra la vue. Et ils glorifiaient Dieu, lui et sa femme, et tous ceux qui le connaissaient. Je vous bénis, Seigneur, Dieu d'Israël, s'écriait-il, je vous bénis, parce que c'est vous qui m'avez châtié, vous qui m'avez sauvé ; et je vois maintenant mon fils Tobie.

Sara, la femme de son fils, arriva aussi sept jours après avec toute sa famille en parfaite santé, ayant avec elle ses troupeaux et ses chameaux, une grande somme d'argent de son mariage, et celui-là même que Gabel avait rendu. Tobie le père, à qui son fils avait raconté les merveilles qui lui étaient arrivées en Médie, sortit au-devant de la jeune épouse, plein de joie et louant Dieu, à la porte de Ninive. Ceux qui le voyaient marcher étaient en admiration de ce que la vue lui était rendue. Tobie publiait devant eux que Dieu avait eu pitié de lui. Quand il fut près de Sara, il la bénit en disant : Venez et soyez heureuse, ma fille ; béni soit Dieu qui vous amène vers nous ; bénis soient votre père et votre mère. Et la joie se répandit parmi tous ses frères qui étaient à Ninive. Anaël, nommé aussi Achior, et Nabath, fils de son frère, vinrent pleins de joie le féliciter de tous les biens que Dieu lui avait faits, et tous, pendant sept jours, ils célébrèrent des festins avec de grandes réjouissances [1].

Alors Tobie appela son fils pour examiner ensemble ce qu'ils pourraient donner au saint homme qui l'avait accompagné dans le voyage. Mon père, dit le fils, quelle récompense lui donnerons-nous? qu'y a-t-il qui soit digne de ses bienfaits ? Il m'a mené et ramené bien portant ; lui-même a été recevoir l'argent de Gabel ; il m'a fait avoir la femme que j'ai épousée ; il a éloigné d'elle le démon ; il a rempli de joie son père et sa mère ; il m'a délivré du poisson qui m'allait dévorer ; il vous a fait voir à vous-même la lumière du ciel ; et c'est par lui que nous avons été comblés de toutes sortes de biens. Pour tout cela, que pouvons-nous lui offrir qui soit digne ? Mais je vous prie, mon père, de le supplier de vouloir bien accepter la moitié de tout le bien que nous avons apporté.

Ils le firent donc venir tous deux, et, l'ayant pris à part, ils le conjurèrent de vouloir bien agréer ces offres. Mais il leur dit en secret : Bénissez le Dieu du ciel, et rendez-lui gloire devant tous les vivants, parce qu'il a fait éclater sur vous sa miséricorde. Il est bon de tenir caché le secret d'un roi ; mais il est glorieux de découvrir et de publier les œuvres de Dieu. La prière avec le jeûne, l'aumône et la justice, vaut mieux que tous les trésors et tout l'or qu'on peut amasser.

[1] Tobie, 11.

Car l'aumône délivre de la mort ; c'est elle qui purifie tout péché et qui fait trouver la miséricorde et la vie éternelle. Mais ceux qui commettent le péché et l'iniquité sont les ennemis de leur âme. Je vais vous découvrir la vérité, et je ne vous cacherai point une chose qui est secrète. Lors donc que vous priiez, vous et Sara, votre bru, je présentais le mémorial de vos prières devant le Saint ; et lorsque vous ensevelissiez les morts, j'assistais près de vous. Lorsque vous ne différiez pas de vous lever de table et de quitter votre dîner pour aller couvrir un mort, ce bien que vous faisiez ne m'était point caché ; mais j'étais avec vous. Et parce que vous étiez agréable à Dieu, il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât. Maintenant donc, Dieu m'a envoyé pour vous guérir, vous et Sara, l'épouse de votre fils. Je suis Raphaël, l'un des sept saints anges qui présentent les prières des saints, et qui ont accès devant la majesté du Saint.

A ces mots, ils furent troublés l'un et l'autre et tombèrent le visage contre terre. Mais il leur dit : Ne craignez point ; la paix est avec vous ; bénissez Dieu à jamais ; car ce n'est point par ma grâce, mais par la volonté de notre Dieu que je suis venu ; bénissez-le donc, lui, à jamais. Je paraissais manger et boire avec vous ; mais moi, je me nourris d'une viande invisible et d'un breuvage qui ne peut être vu des hommes. Maintenant donc rendez gloire à Dieu ; car je monte vers celui qui m'a envoyé ; et écrivez dans un livre tout ce qui est arrivé. Eux se levèrent et ne le virent plus. Alors, s'étant prosternés de nouveau le visage contre terre pendant trois heures, ils bénirent Dieu ; puis, s'étant levés, ils publièrent toutes ses merveilles, et comment l'ange du Seigneur leur avait apparu [1].

Tobie écrivit une prière pour exprimer sa joie : « Béni soit Dieu, qui vit dans les siècles, lui et son royaume. Il châtie et il fait miséricorde ; il conduit aux enfers et il en ramène, et il n'y a personne qui puisse éviter sa main. Rendez-lui gloire, enfants d'Israël, devant les nations ; car il vous a dispersés parmi les peuples qui ne le connaissent point, afin que vous publiiez ses merveilles et que vous leur appreniez qu'il n'y a que lui de Dieu tout-puissant. Il nous châtiera à cause de nos iniquités ; mais de nouveau il aura pitié de nous et nous rassemblera de toutes les nations où nous étions épars... Que tous le célèbrent et lui rendent gloire dans Jérusalem.

« Jérusalem ! cité du Saint, il te châtiera à cause des œuvres de tes enfants ; mais de nouveau il aura pitié de la postérité des justes. Rends gloire au Seigneur, et bénis le Roi des siècles, afin qu'il rétablisse en toi son tabernacle et rappelle en toi tous les captifs, et que

[1] Tobie, 12.

tu sois comblée de joie dans tous les siècles des siècles. Tu brilleras d'une lumière éclatante; tous les confins de la terre t'adoreront. Les nations viendront à toi de loin, et, apportant des offrandes, adoreront en toi le Seigneur et considéreront ta terre comme une chose sainte. Car elles invoqueront le grand nom au milieu de toi. Maudits seront ceux qui te mépriseront; condamnés, ceux qui t'auront blasphémée; bénis, ceux qui te rebâtiront. Pour toi, tu te réjouiras dans tes enfants, parce que le Seigneur les bénira tous et les rassemblera tous en lui. Heureux ceux qui t'aiment! ils se réjouiront de ta paix. Heureux tous ceux qui se sont affligés de tes châtiments! ils se réjouiront en toi, quand ils verront toute ta gloire, et leur allégresse sera dans tous les siècles. O mon âme, bénis Dieu, le grand Roi! Heureux serai-je, s'il reste quelqu'un de ma race pour voir la splendeur de Jérusalem. Car Jérusalem sera bâtie de saphir et d'émeraude; tes murs, de pierre précieuse; tes tours et tes remparts, d'un or très-pur. Toutes ses places seront pavées de béryl, d'escarboucle et de pierres d'une blancheur éblouissante; toutes ses rues chanteront alleluia. Béni soit le Seigneur qui l'a élevée à cette gloire; qu'il règne en elle dans les siècles des siècles, amen [1]! »

Voilà comme le pieux Tobie, transporté de l'esprit divin, chanta d'avance et la ruine de Jérusalem sous Nabuchodonosor de Babylone, et son rétablissement sous Cyrus; mais surtout l'établissement de la Jérusalem nouvelle, par le Christ, et le triomphe de la Jérusalem céleste, telle que le prophète du Nouveau Testament l'a vue descendre du ciel.

Il vécut encore, suivant le texte grec, jusqu'à l'âge de cent cinquante-huit ans, aussi pieux envers le Seigneur et aussi charitable envers les hommes. Sur la fin de ses jours, il appela son fils et les fils de son fils : Mon enfant, lui dit-il, prends tes fils; va dans la Médie, mon enfant; car je suis persuadé de tout ce que le prophète a dit de Ninive, qu'elle sera détruite; mais dans la Médie, la paix régnera plus qu'ailleurs jusqu'à un temps. Je suis également persuadé que nos frères seront dispersés sur la terre et bannis de leur bon pays; Jérusalem sera déserte; la maison de Dieu qui est au milieu d'elle sera détruite, et elle restera déserte jusqu'à un temps. Mais Dieu aura de nouveau pitié d'eux, et les ramènera dans leur terre; ils rebâtiront le temple, non tel que le premier, jusqu'à ce que soient accomplis les temps du siècle présent. Après cela, ils reviendront de leurs captivités; ils bâtiront Jérusalem avec splendeur, et la maison de Dieu sera bâtie avec gloire, selon ce qu'ont dit d'elle les prophètes. Et

[1] Tobie, 13.

toutes les nations reviendront sincèrement à craindre le Seigneur-Dieu, et elles enfouiront leurs idoles. Toutes les nations béniront le Seigneur, et son peuple rendra gloire à Dieu; et le Seigneur exaltera son peuple, et tous ceux-là se réjouiront qui aiment le Seigneur-Dieu dans la vérité et la justice, et qui exercent la miséricorde envers nos frères. Maintenant donc, mon enfant, sortez de Ninive; car il arrivera certainement ce que le prophète a dit. Pour vous, gardez la loi et les préceptes, soyez miséricordieux et juste, afin que vous soyez heureux. Ensevelissez-moi comme il convient, et votre mère avec moi; et ne demeurez pas plus longtemps à Ninive. Voyez, mon enfant, ce qu'Aman fit à Achior, qui avait pris soin de l'élever; comment il le fit descendre de la lumière dans les ténèbres, et quelle récompense il lui rendit; mais Achior fut sauvé, et Aman reçut son salaire et fut lui-même précipité dans les ténèbres. Manassès pratiqua l'aumône et échappa au filet de mort qu'Aman lui avait tendu; Aman, au contraire, tomba dans le filet et y périt. Maintenant donc, mes enfants, voyez ce que produit l'aumône, et comment la justice délivre.

Ainsi qu'on l'a vu, Achior était neveu de Tobie et premier ministre d'Asarhaddon. On ne sait rien des deux autres.

Le père et la mère de Tobie étant morts, il les ensevelit honorablement, puis s'en alla, avec sa femme et ses enfants, à Ecbatane, auprès du père et de la mère de son épouse, qu'il trouva bien portants dans une heureuse vieillesse. Il eut soin d'eux, leur ferma les yeux, vécut lui-même, suivant le texte grec, jusqu'à cent vingt-sept ans, apprit avant de mourir la ruine de Ninive, et vit les enfants de ses enfants jusqu'à la cinquième génération. Tous ses alliés et tous ses enfants persévérèrent dans la bonne vie et dans une conduite sainte, en sorte qu'ils furent aimés de Dieu et des hommes, particulièrement de tous les habitants du pays [1].

Nous avons vu que l'ange Raphaël commanda aux deux Tobie d'écrire l'histoire des merveilles que le Seigneur avait opérées en leur faveur. Ils exécutèrent cet ordre sans aucun doute; on croit qu'ils le firent en chaldéen. C'est du chaldéen que saint Jérôme a traduit le livre de Tobie tel qu'il est dans la Vulgate. Avant saint Jérôme, il en existait une version grecque, citée par les premiers Pères, et qui subsiste encore. Dans l'un de ces textes, il y a des particularités omises dans l'autre. Nous les avons réunies dans la même narration. Quoique ce livre ne soit pas dans le *Catalogue des écritures canoniques* formé par Esdras, les Juifs le révéraient cepen-

[1] Tobie, 14.

dant, dans les premiers siècles de l'Église, comme une histoire sainte et véritable.

Après avoir suivi Tobie dans sa captivité à Ninive, revenons à Jérusalem et à Ézéchias.

Dans le temps même que Jérusalem était menacée de Sénachérib, Ézéchias tomba malade jusqu'à la mort. Le prophète Isaïe vint lui dire de mettre ordre à sa maison, parce qu'il mourrait sans espoir de revivre. Ézéchias se tourna vers la muraille et pria le Seigneur avec beaucoup de larmes. Isaïe n'avait pas encore passé la moitié du vestibule, que le Seigneur lui dit : Retourne, et dis à Ézéchias, chef de mon peuple : Ainsi parle Jéhova, Dieu de David, ton père : J'ai entendu ta prière et j'ai vu tes larmes, et voilà que je te guéris ; dans trois jours tu monteras à la maison de Jéhova. Et j'ajouterai encore quinze ans à tes jours ; de plus je te délivrerai, toi et cette ville, de la main du roi d'Assur, et je la protégerai à cause de moi-même et en considération de David, mon serviteur. En même temps le prophète se fit apporter une masse de figues qu'il mit sur l'ulcère du roi, et il fut guéri. Ézéchias avait demandé à quel signe il reconnaîtrait que le Seigneur le guérirait et que dans trois jours il irait au temple. Isaïe lui dit : Voulez-vous que l'ombre s'avance de dix degrés, ou qu'elle retourne de dix en arrière ? Ézéchias ayant demandé ce dernier, le prophète invoqua le Seigneur, et il ramena l'ombre en arrière sur les degrés d'Achaz par les dix degrés qu'elle avait déjà descendus [1]. En ce miracle, les uns voient une rétrogradation du soleil même, les autres une simple inflexion locale de son ombre.

Ézéchias témoigna sa reconnaissance au Seigneur par un beau cantique, que les poëtes chrétiens ont imité en diverses langues.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant :
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant ;
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus ;

[1] Isaïe, 38.

Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants ;
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a brisé mes os,
Et sa rage insatiable
Ne me laisse aucun repos :
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante,
Je soupire nuit et jour ;
Et dans ma crainte mortelle,
Je suis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir,
Et mes yeux noyés de larmes
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
O nuit ! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours ;
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours.

Mon âme est dans les ténèbres,
Mes sens sont glacés d'effroi ;
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.
Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connaisse en moi vos bienfaits ;
Vous ne m'avez fait la guerre
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grâce
Départ ce don efficace
Puisé dans ses saints trésors,
Et qui, rallumant sa flamme,
Trouve la santé de l'âme
Dans les souffrances du corps !

C'est pour sauver la mémoire
De vos immortels secours,

C'est pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés sacrées
Ne seront point célébrées
Dans l'horreur des monuments;
La mort aveugle et muette
Ne sera point l'interprète
De vos saints commandements.

Mais ceux qui de sa menace
Comme moi sont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos célestes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés,
Et, vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique usage
Des jours que vous leur laissez.

Si pieux que fût Ézéchias, il se laissa néanmoins aller à la vanité. Mérodach-Baladan, roi de Babylone, qu'on croit être le même que Mardoc-Empad du *Canon* ou catalogue de Ptolémée, ayant appris sa maladie et sa guérison, lui envoya des ambassadeurs avec des lettres et des présents, pour le féliciter et s'informer en même temps du prodige qui avait eu lieu. Le roi de Babylone, comme nous l'apprennent Alexandre Polyhistor et Abydène, était alors en insurrection contre celui de Ninive. Il cherchait sans doute à s'affermir sur le trône par l'alliance du roi de Juda [1].

Ézéchias eut une extrême joie de cette ambassade. Il montra aux envoyés tout ce qu'il avait de rare et de précieux dans ses trésors. Isaïe vint alors et lui demanda : Que vous ont dit ces étrangers ? d'où sont-ils venus ? Ézéchias répondit : Ils sont venus à moi d'une terre lointaine, de Babylone. Mais, reprit le prophète, qu'ont-ils vu dans votre maison ? Tout ce qu'il y a, répondit le roi : il n'est rien dans mes trésors que je ne leur aie montré. Écoutez, lui dit alors Isaïe, la parole de Jéhova-Sabaoth. Voilà que des jours viendront, et tout ce qui est dans ta maison sera enlevé ; et les trésors qu'ont amassés tes pères jusqu'à ce jour seront transportés à Babylone ; il n'en restera rien, Jéhova l'a dit. Et de tes enfants, de ceux que tu auras engendrés et qui seront sortis de toi, ils en prendront et les feront servir d'eunuques dans le palais du roi de Babylone. Ézéchias répondit au prophète : La parole de Jéhova est juste : seulement que la paix et la vérité subsistent pendant mon règne [2] !

[1] Eusèbe, *Chron.*, l. 1, c. 5 et 9. — [2] Isaïe, c. 38 et 39. 4. Reg., 20.

Nous verrons s'accomplir cet oracle, lorsqu'un roi de Babylone, Nabuchodonosor, emmènera captifs les rois de Juda, Joakim et Sédécias; mais surtout lorsqu'il ordonnera de choisir des princes de leur sang pour les instruire dans les sciences de la Chaldée et les faire servir parmi les eunuques du palais. Non-seulement le prophète prédisait ainsi la grandeur de Babylone, lorsqu'elle n'était rien, il prédisait encore sa ruine. Déjà nous avons vu quel peuple devait s'en rendre maître, savoir les Mèdes : nous allons apprendre le nom de leur chef.

« Ainsi parle Jéhova, votre Rédempteur, le Saint d'Israël. C'est pour vous que j'envoie contre Babylone, que je fais tomber tous ses appuis, que je renverse les Chaldéens, qui mettaient leur confiance dans leurs navires. C'est moi, Jéhova, votre Saint, le Créateur d'Israël et votre Roi [1].

« Voici ce que dit Jéhova, ton Rédempteur, et qui t'a formé dès le sein de ta mère. C'est moi, Jéhova, qui fais toutes choses, qui seul étends les cieux, qui par moi seul affermis la terre, qui confonds les signes des devins, qui montre insensés les augures, qui renverse l'esprit des sages et convaincs de folie leur science. C'est moi qui suscite la parole de mon serviteur, et qui accomplis les oracles de mes envoyés; moi qui dis à Jérusalem : Tu seras habitée; et aux villes de Juda : Vous serez rebâties; et je repeuplerai vos déserts. Moi qui dis à l'abîme : Épuise-toi, et je dessécherai tes fleuves; qui dis à Cyrus : Tu es mon pasteur, et il accomplira toutes mes volontés; qui dis à Jérusalem : Tu seras rebâtie; et au temple : Tu seras fondé de nouveau. Voici ce que Jéhova dit à son christ, à Cyrus, que j'ai pris par la main pour lui assujettir les nations, pour désarmer les rois et pour ouvrir devant lui les portes des villes, sans qu'aucune lui soit fermée : Je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins tortueux; je romprai les portes d'airain, je briserai les barres de fer. Je te donnerai les trésors cachés et les richesses inconnues, afin que tu saches que c'est moi Jéhova qui t'appelle par ton nom, moi le Dieu d'Israël. C'est à cause de Jacob, mon serviteur, et d'Israël, mon élu, que je t'ai appelé par ton nom; j'y en ai ajouté un autre, et tu ne me connaissais pas. C'est moi Jéhova, et il n'y en a point d'autre; il n'est de Dieu que moi. Je t'ai armé, et tu ne me connaissais pas, afin que l'Orient et l'Occident apprennent que rien n'est sans moi. C'est moi CELUI QUI EST, et il n'y en a pas d'autre; moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée la guerre; moi Jéhova, qui fais toutes ces choses [2]. »

[1] Isaïe, c. 43. — [2] *Ibid.*, 44 et 45.

Voilà comme Isaïe célébrait le nom, la gloire et les conquêtes de Cyrus, un siècle et demi avant que Cyrus vînt au monde. Un siècle et demi après la mort du conquérant, le Grec Xénophon écrira l'accomplissement de cette prophétie en ces termes : « Cyrus, ayant trouvé l'Asie peuplée de nations qui se gouvernaient par leurs propres lois, se mit en marche, à la tête d'un petit corps de Perses, auxquels se joignirent les Mèdes et les Hyrcaniens. Avec cette armée, il subjugua les Syriens, les Assyriens, les Arabes, les habitants de la Cappadoce, des deux Phrygies, de la Lydie, de la Carie, les Phéniciens et les Babyloniens. Bientôt la Bactriane, l'Inde, la Cilicie subirent le même sort, ainsi que les Saces, les Paphlagoniens, les Mariandyns et une foule d'autres peuples dont nul ne saurait même dire les noms. Il assujettit pareillement les Grecs établis dans l'Asie ; puis, descendant vers la mer, il conquit l'île de Cypre et l'Égypte. Il régna sur toutes ces nations, quoiqu'elles n'eussent pas une même langue avec lui ni entre elles. Tel fut néanmoins l'effet de la terreur de son nom, répandue dans cette immensité de pays, que personne n'osa rien entreprendre contre lui. Il sut, d'ailleurs, si bien gagner l'affection universelle, qu'ils souhaitaient tous d'être gouvernés toujours d'après ses idées. C'est ainsi qu'il parvint à réunir sous son empire un si grand nombre de provinces, qu'en partant de la capitale et dirigeant sa route vers le levant ou le couchant, vers le septentrion ou le midi, on aurait eu de la peine à les parcourir toutes [1]. »

Quant à Babylone, le prophète lui disait : « Descends, assieds-toi dans la poussière, vierge fille de Babylone ; assieds-toi sur la terre : il n'y a plus de trône, fille des Chaldéens ; on ne t'appellera plus tendre et délicate. Mets-toi à la meule, mouds la farine. Ote les ornements de ta tête, déchausse tes pieds, découvre tes jambes, passe les fleuves. Ton ignominie sera dévoilée, ton opprobre mis à découvert ; je me vengerai, et nul ne me résistera. Assieds-toi en silence, entre dans les ténèbres, fille des Chaldéens ; on ne t'appellera plus la maîtresse des royaumes. Je me suis irrité contre mon peuple, j'ai profané mon héritage, je les ai livrés entre tes mains ; tu les as traités sans miséricorde, tu as appesanti cruellement ton joug sur la vieillesse. Tu disais : Je serai toujours souveraine ; tu n'as point réfléchi dans ton cœur, tu n'as point songé à ce qui devait t'arriver à la fin. Écoute, cité voluptueuse, qui reposes en assurance et qui dis en ton cœur : Moi, et, hors moi, personne : je ne serai jamais veuve et j'ignorerai la stérilité. Ces deux maux te viendront soudain en un jour, la stérilité et la viduité ; ils te viendront tout entiers, au milieu de la multi-

[1] Xénophon, *Cyrop.*, l. 1.

tude de tes enchantements et de la foule de tes enchanteurs. Tu te reposais dans ta malice; tu disais : Personne ne me voit. Ta sagesse, ta science t'ont déçue, et tu as dit dans ton cœur : Moi, et, hors moi, personne. Le mal viendra sur toi, et tu ne sauras pas son lever; une calamité fondra sur toi, que tu ne pourras détourner; des angoisses te surprendront, que tu n'auras pas connues. Parais avec tes enchanteurs et la multitude de tes secrets de magie auxquels tu t'es appliquée dès ta jeunesse, tu verras s'ils ajouteront à ta force. Tu as défailli dans la multitude de tes conseils : Qu'ils paraissent donc, qu'ils te sauvent, ceux qui contemplaient le ciel, qui examinaient les astres, qui comptaient les mois pour t'annoncer l'avenir. Voilà qu'ils sont devenus comme la paille, le feu les a consumés; ils ne délivreront pas leurs âmes de la main de la flamme : de leur embrasement, il ne restera pas même des charbons auxquels on puisse se chauffer, ni du feu devant lequel on puisse s'asseoir. Voilà ce que te sera à quoi tu auras travaillé si longtemps; ces marchands avec qui tu as trafiqué dès ta jeunesse, s'enfuiront chacun de leur côté : il n'en est aucun pour te sauver [1]. »

Cependant Ézéchias, sous qui prophétisait Isaïe toutes ces choses, s'endormit avec ses pères, et, par honneur, on l'ensevelit dans un lieu plus élevé que les sépulcres des autres enfants de David. Tout Juda et tout Jérusalem célébrèrent ses funérailles. Entre les belles entreprises de son règne, l'Écriture compte un aqueduc souterrain pour amener de l'eau à Jérusalem [2].

Le pieux Ézéchias, qui rétablit le culte du Seigneur en Juda, Cyrus, qui devait un jour ramener en sa patrie le peuple captif et rebâtir le temple, étaient l'un et l'autre, sous ce rapport, des figures prophétiques du Christ, qui devait un jour retablir le culte de Jéhova, non plus dans Juda seul, mais dans toute la terre; arracher à la captivité et rendre à la liberté l'humanité entière; rebâtir, non plus une Jérusalem terrestre, un temple matériel, mais une Jérusalem céleste, un temple spirituel, une société universelle de Dieu et des hommes, l'Église catholique, dont l'ancienne Jérusalem, avec son temple, n'était qu'une figure et un hiéroglyphe. Aussi, est-ce sous le règne d'Ézéchias, et en annonçant le règne futur de Cyrus, que le prophète célèbre avec le plus d'éloquence et d'amour la future histoire du Christ et de son Église.

A peine a-t-il annoncé à Ézéchias que ses descendants seraient un jour captifs à Babylone, qu'il s'écrie : « Consolez-vous, consolez-vous, mon peuple, dit votre Dieu. Parlez au cœur de Jérusalem et

[1] Isaïe, c. 47, 1-15. — [2] 2. Paral., 32, 27-33.

criez-lui que ses maux sont finis, que son iniquité lui est pardonnée, qu'elle a reçu de la main du Seigneur le double de ses péchés. Voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie de Jéhova, rendez droits, dans la solitude, les sentiers de notre Dieu. Toute vallée sera comblée, toute montagne et toute colline seront abaissées ; ce qui est tortu sera redressé ; ce qui est raboteux, aplani. Et la gloire de Jéhova se manifestera, et toute chair verra en même temps que c'est la bouche de Jéhova qui a parlé. Monte sur la haute montagne, toi qui annonces l'Évangile, la bonne nouvelle à Sion : élève ta voix avec force, toi qui annonces l'Évangile à Jérusalem ; élève-la, ne crains point. Dis aux villes de Juda : Voici votre Dieu ! voici qu'Adonaï-Jéhova vient dans sa force ; son bras établira sa domination ; avec lui est sa récompense ; son œuvre est devant lui. Il paîtra son troupeau comme un pasteur ; il rassemblera dans ses bras les petits agneaux, il les portera dans son sein, il ménagera les brebis pleines[1]. »

« Voici mon serviteur, sur qui je me repose ; mon élu, en qui mon âme se complaît : j'ai mis mon esprit sur lui, il portera la justice parmi les nations. Il ne criera point, il ne haussera pas la voix, il ne la fera point entendre dans les places publiques. Il ne brisera point le roseau cassé, il n'éteindra point la mèche qui fume encore ; il rendra justice selon la vérité. Il ne sera point obscurci ni brisé, jusqu'à ce qu'il ait établi la justice sur la terre ; et les îles attendront sa loi. Ainsi parle Dieu-Jéhova, qui a créé les cieux et les a étendus ; qui a déployé la terre et ses produits ; qui donne la respiration au peuple qui la remplit, et l'esprit à ceux qui la foulent. Moi, Jéhova, je t'ai appelé dans la justice, je t'ai pris par la main, je t'ai conservé. Je t'ai établi, toi, l'alliance du peuple, la lumière des nations, afin que tu ouvres les yeux des aveugles et que tu fasses sortir de la prison celui qui est

[1] Isaïe, c. 40, 1-11. Consolamini, consolamini, popule meus, dicit Deus vester. Loquimini ad cor Jerusalem, et advocate eam ; quoniam completa est malitia ejus, dimissa est iniquitas illius ; suscepit de manu Domini, duplicia pro omnibus peccatis suis. Vox clamantis in deserto : Parate viam Domini, rectas facite in solitudine semitas Dei nostri. Omnis vallis exaltabitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa, et aspera in vias planas. Et revelabitur gloria Domini, et videbit omnis caro pariter quod os Domini locutum est. Vox dicentis : Clama. Et dixi : Quid clamabo? Omnis caro fœnum, et omnis gloria ejus quasi flos agri. Exsiccatum est fœnum, et cecidit flos quia spiritus Domini sufflavit in eo. Verè fœnum est populus : Exsiccatum est fœnum, et cecidit flos ; verbum autem Domini nostri manet in æternum. Super montem excelsum ascende tu, qui evangelizas Sion ; exalta in fortitudine vocem tuam, qui evangelizas Jerusalem ; exalta, noli timere. Dic civitatibus Juda : Ecce Deus vester ! ecce Dominus Deus in fortitudine veniet, et brachium ejus dominabitur ; ecce merces ejus cum eo, et opus illius coram illo. Sicut pastor gregem suum pascet ; in brachio suo congregabit agnos ; et in sinu suo levabit, fœtas ipse portabit.

dans les fers, et de la maison de détention ceux qui sont assis dans les ténèbres. Moi, Jéhova; tel est mon nom [1]. »

« Moi, Jéhova, quand le temps sera venu, je ferai tout d'un coup ces merveilles. L'esprit d'Adonaï-Jéhova est sur moi ; car Jéhova m'a donné l'onction ; il m'a envoyé pour prêcher l'Évangile, la bonne nouvelle aux doux et aux humbles ; pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour annoncer aux captifs la liberté et à ceux qui sont dans les chaînes l'ouverture de la prison; pour publier l'année de la miséricorde de Jéhova et le jour de la vengeance de notre Dieu ; pour consoler tous ceux qui pleurent et donner à ceux qui sont dans le deuil sur Sion, une couronne au lieu de la cendre, une huile de joie au lieu des larmes, un vêtement d'allégresse au lieu de l'esprit d'affliction [2]. »

Ah ! quel chrétien ne reconnaîtrait ici le Christ, qui, après avoir lu ces dernières paroles dans la synagogue de Nazareth, dit aux assistants : Cette Écriture s'est accomplie aujourd'hui même à vos oreilles [3] ? Qui n'y reconnaîtrait ce Jésus, sur qui reposa l'Esprit-Saint à son baptême, et dont une voix du ciel a dit : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ? Ce Jésus qui com-

[1] Isaïe, c. 42, 1-7. Ecce servus meus, suscipiam eum; electus meus, complacuit sibi in illo anima mea : dedi spiritum meum super eum, judicium gentibus proferet. Non clamabit, neque accipiet personam, nec audietur vox ejus foris. Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet; in veritate educet judicium. Non erit tristis, neque turbulentus, donec ponat in terrâ judicium ; et legem ejus insulæ expectabunt. Hæc dicit Dominus Deus creans cœlos et extendens eos ; firmans terram et quæ germinant ex eâ ; dans flatum populo qui est super eam, et spiritum calcantibus eam. Ego Dominus vocavi te in justitiâ, et apprehendi manum tuam, et servavi te. Et dedi te in fœdus populi, in lucem gentium, ut aperires oculos cæcorum et educeres de conclusione vinctum, de domo carceris sedentes in tenebris. Ego Dominus; hoc est nomen meum. — [2] Isaïe, c. 61, 1-3. Ego Dominus, in tempore ejus, subitò faciam istud. Spiritus Domini super me, eò quòd unxerit Dominus me; ad annuntiandum mansuetis misit me, ut mederer contritis corde, et prædicarem captivis indulgentiam, et clausis apertionem ; ut prædicarem annum placabilem Domino, et diem ultionis Deo nostro ; ut consolarer omnes lugentes ; ut ponerem lugentibus Sion, et darem eis coronam pro cinere, oleum gaudii pro luctu, pallium laudis pro spiritu mœroris. — [3] Luc, 4, 16-21. Et venit Nazareth, ubi erat nutritus, et intravit secundùm consuetudinem suam die sabbati in synagogam, et surrexit legere. Et traditus est illi liber Isaiæ prophetæ. Et ut revolvit librum, invenit locum ubi scriptum erat : Spiritus Domini super me; propter quod unxit me ; evangelizare pauperibus misit me; sanare contritos corde; prædicare captivis remissionem, et cæcis visum ; dimittere confractos in remissionem ; prædicare annum Domini acceptum, et diem retributionis. Et cùm plicuisset librum, reddidit ministro. Et omnium in synagogâ oculi erant intendentes in eum. Cœpit autem dicere ad illos : Quia hodiè impleta est hæc scriptura in auribus vestris.

mence sa prédication par cette bonne nouvelle : Bienheureux ceux qui sont pauvres, bienheureux ceux qui sont doux, bienheureux ceux qui pleurent ! Qui n'y reconnaîtrait ce Sauveur qui, interrogé par les disciples de Jean : Êtes-vous celui qui doit venir, ou bien en attendrons-nous un autre ? leur répondit : Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu. Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent, l'Évangile, la bonne nouvelle, est annoncé aux pauvres [1] ? Qui n'y reconnaîtrait, en particulier, la vérité de ce que Jean a dit de lui-même : Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez la voie du Seigneur, comme l'a dit le prophète Isaïe [2] ?

Mais surtout quel chrétien, quel homme ne lirait point avec une religieuse admiration les paroles suivantes :

« Voilà que mon serviteur sera plein d'intelligence ; il sera grand et élevé ; il montera au plus haut. De même que beaucoup se sont étonnés sur toi, ô mon peuple ! de même son visage sera défiguré plus que celui d'aucun homme, et sa beauté plus que celle d'aucun fils d'Adam. Par là, il arrosera beaucoup de nations ; devant lui les rois garderont le silence ; car ceux auxquels il n'a point été annoncé le verront, et ceux qui n'avaient point entendu parler de lui le contempleront [3].

« Qui a cru à ce que nous faisons entendre ? et à qui le bras de Jéhova a-t-il été révélé ? Il s'élèvera comme un faible arbuste devant lui, comme un rejeton qui sort d'une terre aride : il n'a ni éclat ni beauté. Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil, et nous l'avons méconnu ; méprisé, le dernier des hommes, homme de douleurs, il est familiarisé avec la souffrance ; son visage était comme caché, il était méprisable, et nous l'avons compté pour rien. Véritablement il a porté lui-même nos infirmités, il s'est chargé de nos douleurs ; et nous, nous l'avons tenu un lépreux, frappé de Dieu et humilié. Mais lui a été blessé à cause de nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes ; le châtiment qui doit nous procurer la paix s'est appesanti sur lui ; nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous sommes tous égarés comme des brebis ; chacun de nous s'est détourné dans sa voie, et Jéhova a fait tomber sur lui l'iniquité de nous tous. Il a été sacrifié parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert

[1] Math., 11, 5. — [2] Joan., 1, 23. — [3] Ecce intelliget servus meus ; exaltabitur, et elevabitur, et sublimis erit valdè. Sicut obstupuerunt super te multi, sic inglorius erit inter viros aspectus ejus, et forma ejus inter filios hominum. Iste asperget gentes multas, super ipsum continebunt reges os suum : quia quibus non est narratum de eo, viderunt ; et qui non audierunt, contemplati sunt. Isaïe, 52, 13-15.

la bouche ; il sera conduit à la mort comme un agneau, il sera muet comme une brebis devant celui qui la tond. Il a été enlevé du milieu de l'angoisse et d'un jugement ; et qui racontera sa génération? car il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé pour les crimes de mon peuple. Il commettra les impies pour garder son sépulcre, et le riche pour soigner son corps. Quoiqu'il n'ait pas fait d'iniquité et que le mensonge n'ait jamais été dans sa bouche, néanmoins Jéhova l'a voulu briser de douleur. Si son âme se fait victime du péché, il verra sa race durer longtemps, et la volonté de Jéhova s'exécutera heureusement par ses mains. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert, et il en sera rassasié. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes, et il portera lui-même leurs iniquités. Je lui donnerai en partage la multitude ; il distribuera lui-même les dépouilles des forts, parce qu'il a livré son âme à la mort, et qu'il a été mis au nombre des scélérats; parce qu'il s'est chargé des péchés de la multitude, et qu'il a intercédé pour les violateurs de la loi [1]. »

Le Christ lui-même s'est appliqué cette prophétie, quand il disait : Il faut que ce qui est écrit s'accomplisse en moi : Il a été mis au nombre des scélérats [2]. Ses premiers disciples l'ont entendue de même dans leurs épîtres et leurs évangiles [3]. Après eux, tous les siècles

[1] Isaïe, 53. Quis credidit auditui nostro? Et brachium Domini cui revelatum est? Et ascendet sicut virgultum coram eo, et sicut radix de terrâ sitienti : non est species ei, neque decor. Et vidimus eum, et non erat aspectus, et desideravimus eum; despectum, et novissimum virorum, virum dolorum, et scientem infirmitatem, et quasi absconditus vultus ejus et despectus, undè nec reputavimus eum. Verè languores nostros ipse tulit, et dolores nostros ipse portavit ; et nos putavimus eum quasi leprosum, et percussum à Deo et humiliatum. Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra ; disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. Omnes nos quasi oves erravimus ; unusquisque in viam suam declinavit, et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. Oblatus est quia ipse voluit, et non aperuit os suum ; sicut ovis ad occisionem ducetur, et quasi agnus coram tondente se obmutescet, et non aperiet os suum. De angustiâ et de judicio sublatus est ; generationem ejus quis enarrabit? quia abscissus est de terrâ viventium. Propter scelus populi mei percussi eum. Et dabit impios pro sepulturâ, et divitem pro morte suâ. Eò quòd iniquitatem non fecerit, neque dolus fuerit in ore ejus, et Dominus voluit conterere eum in infirmitate. Si posuerit pro peccato animam suam, videbit semen longævum, et voluntas Domini in manu ejus dirigetur. Pro eo quòd laboravit anima ejus, videbit et saturabitur ; in scientiâ suâ justificabit ipse justus servus meus multos, et iniquitates eorum ipse portabit. Ideò dispertiam ei plurimos, et fortium dividet spolia, pro eo quòd tradidit in mortem animam suam, et cum sceleratis reputatus est ; et ipse peccata multorum tulit, et pro transgressoribus rogavit. — [2] Luc, 22, 37. — [3] Joan., 12, 38. Rom., 10, 16. Matth., 8, 17. Act., 8, 32. 1. Pet., 2. 1. Joan., 3. Marc, 15, 28. Luc, 22, 37.

chrétiens ont vu, dans Isaïe, moins un prophète qu'un évangéliste, un historien de la passion et de la mort du Christ, tant ses paroles ont paru claires en tout temps. Les anciens docteurs de la synagogue ne les interprétaient pas d'une autre manière [1]. Contester ce sens serait donc accuser d'erreur tous les siècles chrétiens et avec eux le Christ et ses apôtres; ce serait accuser d'erreur l'autorité la plus haute et la plus sainte que Dieu ait donnée aux hommes pour connaître la vérité; ce serait, en détruisant la règle suprême de la foi et de la raison, détruire en principe l'une et l'autre.

Malheur donc à l'aveugle volontaire, qui, fermant les yeux au grand jour de la tradition universelle, ne veut pas voir ce que tout le monde voit, tâtonne en plein midi, et appelle lumières ses ténèbres antichrétiennes! Injurieux envers la chrétienté entière qu'il accuse d'une erreur de dix-huit siècles, envers Dieu même qu'il suppose l'avoir trompée par son Christ et ses apôtres; se mettant lui seul au-dessus de tout, que peut-il attendre? Heureux, au contraire, ceux qui reçoivent avec un cœur humble et docile tout ce que Dieu nous révèle par cette sainte et universelle tradition! En société avec Dieu et avec ses saints de tous les siècles, ils marchent de lumière en lumière, d'amour en amour, de bonheur en bonheur. Ce qu'ils voient accompli autour d'eux, ils le voient commençant dans l'Évangile, ils le voient prédit dans les prophètes, l'Église du Christ. Qu'un homme, qui sait par l'histoire de quelle manière cette Église s'est établie et conservée jusqu'à nos jours, essaye de le raconter en prophéties, pourrait-il en imaginer de plus claires et de plus magnifiques que les prophéties réelles d'Isaïe? Après les souffrances et la mort du Christ, aussitôt il ajoute :

« Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas; chante des cantiques de louange, pousse des cris de joie, toi qui n'avais pas d'enfants : Celle qui était abandonnée, dit Jéhova, a plus d'enfants que celle qui avait l'époux. Étends l'enceinte de ton pavillon, et développe les voiles de tes tentes : n'épargne rien; allonge tes cordages, affermis tes pieux. Car tu pénétreras à droite et à gauche, ta postérité héritera les nations et remplira les villes désertes. Ne crains pas; tu ne seras pas confondue, tu n'auras point à rougir : tu ne connaîtras plus la honte; tu oublieras la confusion de ta jeunesse, tu ne te rappelleras plus l'opprobre de ta viduité. Car celui qui t'a créée sera ton époux : Jéhova-Sabaoth est son nom; et ton Rédempteur, le Saint d'Israël, sera appelé le Dieu de toute la terre. Jéhova t'a appelée comme une femme abandonnée, dont l'esprit est dans la douleur, comme une

[1] M. Drach, dans sa 3. Lettre.

épouse répudiée dès sa jeunesse. Je t'ai délaissée pour un petit moment, dit ton Dieu ; mais je te rassemblerai dans de grandes miséricordes. Dans un moment d'indignation, je t'ai voilé quelque peu mon visage ; mais j'ai eu pitié de toi par une compassion éternelle, dit ton Rédempteur, Jéhova. C'est ici comme aux jours de Noé : je lui ai juré de ne plus inonder la terre ; je jure aussi de ne plus m'irriter contre toi, je ne te ferai plus de reproches. Les montagnes trembleront et les collines seront ébranlées ; mais mon amour ne se retirera jamais de toi, et l'alliance de ma paix sera immuable, dit celui qui a pitié de toi, Jéhova. O toi si longtemps pauvre, battue par la tempête et sans consolation ! je vais poser tes pierres sur les rubis, et tes fondements sur les saphirs. Je bâtirai tes remparts de jaspe, tes portes de pierres ciselées, et ton enceinte tout entière de pierres choisies. Tous tes enfants seront instruits par Jéhova, et l'abondance de la paix se répandra sur eux [1]. »

L'Apôtre des nations nous fera lui-même l'application de ces paroles. Distinguant dans son épître aux Galates les deux alliances, la synagogue judaïque et l'Église chrétienne, il dit : La Jérusalem terrestre qui vient du Sinaï est esclave avec ses enfants ; mais la Jérusalem qui vient d'en haut est libre ; et c'est là notre mère ; car il est écrit : Réjouis-toi, stérile qui n'enfantes pas ; chante, pousse des cris de joie, toi qui n'étais point féconde ; car celle qui

[1] Isaïe, c. 54, 1-13. Lauda, sterilis quæ non paris ; decanta laudem, et hinni, quæ non pariebas : quoniàm multi filii desertæ, magìs quàm ejus quæ habet virum, dicit Dominus. Dilata locum tentorii tui, et pelles tabernaculorum tuorum extende : ne parcas, longos fac funiculos tuos, et clavos tuos consolida. Ad dexteram enim et ad lævam penetrabis, et semen tuum gentes hæreditabit, et civitates desertas inhabitabit. Noli timere, quia non confunderis, neque erubesces ; non enim te pudebit, quia confusionis adolescentiæ tuæ oblivisceris, et opprobrii viduitatis tuæ non recordaberis ampliùs. Quia dominabitur tuî qui fecit te : Dominus exercituum nomen ejus ; et Redemptor tuus Sanctus Israël Deus omnis terræ vocabitur. Quia ut mulierem derelictam et mœrentem spiritu vocavit te Dominus, et uxorem ab adolescentiâ abjectam, dixit Deus tuus. Ad punctum in modico dereliqui te, et in miserationibus magnis congregabo te. In momento indignationis abscondi faciem meam parumper à te, et in misericordiâ sempiternâ misertus sum tuî, dixit Redemptor tuus Dominus. Sicut in diebus Noë istud mihi est, cui juravi ne inducerem aquas Noë ultrà supra terram ; sic juravi ut non irascar tibi et non increpem te. Montes enim commovebuntur et colles contremiscent ; misericordia autem mea non recedet à te, et fœdus pacis meæ non movebitur, dixit miserator tuus Dominus. Paupercula, tempestate convulsa, absque ullâ consolatione, ecce ego sternam per ordinem lapides tuos, et fundabo te in sapphiris. Et ponam jaspidem propugnacula tua, et portas tuas in lapides sculptos et omnes terminos tuos in lapides desiderabiles ; universos filios tuos doctos à Domino, et multitudinem pacis filiis tuis.

était abandonnée aura plus d'enfants que celle qui avait l'époux [1].

Cette Église, notre mère après Dieu ou plutôt avec Dieu, le premier objet de notre amour, est aussi, après et avec le Christ, le premier objet des prophéties et des cantiques d'Isaïe. A chaque événement principal qu'il annonce, la nouvelle Sion apparaît dans le lointain. A-t-il parlé de la chute de Babylone et du rétablissement de la Jérusalem terrestre, aussitôt cette autre Jérusalem le ravit par ses merveilles.

« Sion a dit : Jéhova m'a délaissée, Adonaï m'a oubliée. Une mère peut-elle oublier son jeune enfant ? peut-elle n'être pas émue pour le fils de ses entrailles ? Et quand elle l'oublierait, moi, je ne t'oublierai point. Je te porte gravée dans mes mains ; tes murailles sont toujours devant moi. Ceux qui doivent te rebâtir sont venus ; ceux qui te détruisaient et te dissipaient sortiront de ton enceinte.

« Lève tes yeux et regarde autour de toi : tous ceux-ci se sont assemblés et viennent à toi. Aussi vrai que je vis, dit Jéhova, ils seront pour toi le vêtement dont se pare la nouvelle épouse. Tes déserts, tes solitudes, ta terre pleine de ruine sera trop étroite pour les habitants qui te viendront ; ceux qui te dévoraient seront chassés loin de toi. Les enfants de ta stérilité te répéteront : Le lieu m'est trop étroit, donnez-moi une place où je puisse habiter. Et tu diras dans ton cœur : Qui m'a donc engendré ces enfants, à moi qui étais stérile et n'enfantais point ? J'étais chassée de mon pays et captive : qui donc les a nourris ? J'étais seule, abandonnée : et ceux-ci, où étaient-ils donc ?

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : J'étendrai ma main vers les nations, j'élèverai mon étendard devant les peuples. Ils apporteront tes fils dans leurs bras, ils amèneront tes filles sur leurs épaules. Les rois seront tes nourriciers, et les reines tes nourrices ; le visage contre terre, ils se prosterneront devant toi et baiseront la poussière de tes pieds. Et tu sauras que c'est moi Jéhova, et tous ceux qui m'attendent ne seront point confondus [2]. »

[1] Galat., c. 4, 27. — [2] Isaïe, c. 49, 14-23. Et dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te : muri tui coram oculis meis semper. Venerunt structores tui; destruentes et dissipantes, à te exibunt. Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi. Vivo ego, dicit Dominus, quia omnibus his velut ornamento vestieris, et circumdabis tibi eos quasi sponsa. Quia deserta tua, et solitudines tuæ, et terra ruinæ tuæ, nunc angusta erunt præ habitatoribus, et longè fugabuntur qui absorbebant te. Adhuc dicent in auribus tuis filii sterilitatis tuæ : Angustus est mihi locus, fac spatium mihi ut habitem. Et dices in corde tuo : Quis genuit mihi istos? ego sterilis et non pa-

« Lève-toi, Jérusalem, s'écrie-t-il ailleurs, sois illuminée ; car ta lumière est venue, la gloire de Jéhova s'est levée sur toi. Les ténèbres couvriront la terre, et la nuit les peuples ; mais sur toi s'élèvera CELUI QUI EST, et sa gloire éclatera sur toi. Les nations marcheront à ta lumière, et les rois à la splendeur de ton lever. Lève tes yeux de toute part et regarde : tous ceux-là qui sont assemblés viennent à toi ; tes fils viendront de loin, tes filles s'élèveront à tes côtés. Alors tu verras et tu abonderas ; ton cœur tressaillira de crainte et de joie, lorsque se tournera vers toi la multitude de la mer, lorsque la force des nations viendra à toi. La foule des chameaux t'inondera, les dromadaires de Madian et d'Épha ; tous viendront de Saba, offrant l'or et l'encens, et publiant les louanges de Jéhova. Les troupeaux de Cédar se rassembleront pour toi, les béliers de Nabaïoth seront à ton service ; ils s'offriront en agréable sacrifice sur mon autel, et je remplirai de gloire la maison où réside ma majesté.

« Qui sont ceux-ci qui volent comme des nuées et comme des colombes empressées de retourner à leur asile ?

« C'est que les îles m'attendent, et surtout les vaisseaux de la mer, pour apporter tes enfants de loin, avec leur argent et leur or, et les consacrer au nom de Jéhova, ton Dieu, parce qu'il t'a comblée de gloire. Les fils de l'étranger rebâtiront tes murs, et leurs rois te serviront ; parce qu'après t'avoir frappée dans mon indignation, j'ai eu pitié de toi dans ma clémence. Tes portes seront toujours ouvertes ; elles ne se fermeront ni jour ni nuit, afin qu'on t'apporte la force des nations et qu'on t'amène leurs rois ; car la nation et le royaume qui ne te serviront pas, périront : ces nations seront dévastées comme le désert. La gloire du Liban viendra vers toi ; le sapin, le buis, le pin serviront ensemble à l'ornement de mon sanctuaire, et je glorifierai le lieu où reposent mes pieds. A toi viendront, en se courbant, les enfants de ceux qui t'ont humiliée ; sur la trace de tes pieds se prosterneront tous ceux qui te méprisaient ; ils t'appelleront la cité de Jéhova, la Sion du Saint d'Israël. Au lieu que tu as été abandonnée, en butte à la haine, et que personne ne passait jusqu'à toi, je t'établirai l'orgueil des siècles et la joie des générations. Tu suceras le lait des nations, tu seras nourrie de la mamelle des rois ; et tu sauras que c'est moi, Jéhova, ton Sauveur et ton Rédempteur, le

riens, transmigrata et captiva : et istos quis enutrivit ? Ego destituta et sola : et isti ubi erant ? Hæc dicit Dominus Deus : Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum. Et afferent filios tuos in ulnis, et filias tuas super humeros portabunt. Et erunt reges nutritii tui, et reginæ nutrices tuæ : vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent. Et scies quia égo Dominus super quo non confundentur qui expectant eum.

Fort de Jacob. Au lieu d'airain, je te donnerai de l'or, de l'argent au lieu de fer, de l'airain au lieu de bois, et du fer au lieu de pierres; j'établirai la paix pour te gouverner, et la justice pour lever les tributs. On n'entendra plus de violence dans ton territoire, de crime ni d'oppression dans tes confins; le salut sera le nom de tes murailles, tes portes retentiront de louanges. Le soleil ne t'éclairera plus pendant le jour, la lune ne luira plus sur toi; Jéhova lui-même sera ta lumière éternelle, et ton Dieu sera ta gloire. Ton soleil ne se couchera plus, ta lune ne diminuera plus : Jéhova sera pour toujours ta lumière, et les jours de tes larmes seront finis. Ton peuple sera tout un peuple de justes, ils hériteront à jamais la terre; voilà les rejetons que j'ai plantés, voilà l'œuvre de ma gloire. Le moindre sera mille, et le plus petit une puissante nation : moi, Jéhova, quand le temps en sera venu, je ferai tout d'un coup ces merveilles [1]. »

[1] Isaïe, c. 60. Surge, illuminare, Jerusalem; quia venit lumen tuum, et gloria Domini super te orta est. Quia ecce tenebræ operient terram, et caligo populos; super te autem orietur Dominus, et gloria ejus in te videbitur. Et ambulabunt gentes in lumine tuo, et reges in splendore ortûs tui. Leva in circuitu oculos tuos, et vide : omnes isti congregati sunt, venerunt tibi; filii tui de longè venient, et filiæ tuæ de latere surgent. Tunc videbis et afflues, et mirabitur et dilatabitur cor tuum, quandò conversa fuerit ad te multitudo maris, fortitudo gentium venerit tibi. Inundatio camelorum operiet te, dromedarii Madian et Epha; omnes de Saba venient, aurum et thus deferentes, et laudem Domino annuntiantes. Omne pecus Cedar congregabitur tibi, arietes Nabaïoth ministrabunt tibi, offerentur super placabili altari meo, et domum majestatis meæ glorificabo. Qui sunt isti qui ut nubes volant et quasi columbæ ad fenestras suas? Me enim insulæ expectant et naves maris in principio, ut adducam filios tuos de longè; argentum eorum et aurum eorum cum eis, nomini Domini Dei tui, et Sancto Israël, quia glorificavit te. Et ædificabunt filii peregrinorum muros tuos, et reges eorum ministrabunt tibi; in indignatione enim meà percussi te, et in reconciliatione meà misertus sum tui. Et aperientur portæ tuæ jugiter; die ac nocte non claudentur, ut afferatur ad te fortitudo gentium, et reges earum adducantur; gens enim et regnum quod non servierit tibi, peribit; et gentes solitudine vastabuntur. Gloria Libani ad te veniet; abies et buxus, et pinus simul, ad ornandum locum sanctificationis meæ, et locum pedum meorum glorificabo. Et venient ad te curvi filii eorum qui humiliaverunt te, et adorabunt vestigia pedum tuorum omnes qui detrahebant tibi, et vocabunt te Civitatem Domini, Sion Sancti Israël. Pro eo quòd fuisti derelicta, et odio habita, et non erat qui per te transiret, ponam te in superbiam sæculorum, gaudium in generationem et generationem. Et suges lac gentium, et mamillâ regum lactaberis; et scies quia ego Dominus salvans te, et redemptor tuus Fortis Jacob. Pro ære afferam aurum, et pro ferro afferam argentum, et pro lignis æs, et pro lapidibus ferrum; et ponam visitationem tuam pacem, et præpositos tuos justitiam. Non audietur ultrà iniquitas in terrâ tuâ, vastitas et contritio in terminis tuis, et occupabit salus muros tuos, et portas tuas laudatio. Non erit tibi ampliùs sol ad lucendum per diem, nec splendor lunæ illuminabit te; sed erit tibi Dominus in lucem sempiternam, et Deus tuus in gloriam tuam. Non occidet ultrà sol tuus, et luna tua non minuetur, quia erit tibi Dominus in lucem

Voulons-nous qu'un prophète nous montre l'accomplissement de toutes ces paroles du prophète ? Écoutons le disciple bien-aimé.

« Et moi, Jean, je vis descendre du ciel la sainte cité, la nouvelle Jérusalem, qui venait de Dieu, parée comme l'est une épouse pour son époux. Et j'entendis une voix forte sortie du trône, qui disait : Voici le tabernacle de Dieu avec les hommes, et il demeurera avec eux. Ils seront son peuple, et Dieu au milieu d'eux sera leur Dieu. La muraille de la ville avait douze fondements où étaient les noms des douze apôtres de l'Agneau... La muraille était bâtie de jaspe, et les fondements de toute sorte de pierres précieuses... Je ne vis point de temple dans la ville, parce que le Seigneur, Dieu tout-puissant, et l'Agneau en est le temple. Et la ville n'a pas besoin du soleil ni de la lune pour l'éclairer, parce que la gloire de Dieu l'éclaire et que l'Agneau en est la lampe. Les nations marcheront à sa lumière, et les rois de la terre y apporteront leur gloire et leur honneur. Ses portes ne fermeront point de jour ; car, de nuit, il n'y en aura point dans ce lieu. On y apportera la gloire et l'honneur des nations [1]. »

Voilà donc la nouvelle Jérusalem fondée sur les douze apôtres, la voilà tout ensemble au ciel et sur la terre ; au ciel, triomphante ; sur la terre, militante. Là, plus de mort, plus de cris, plus de douleur ; ici, combattre et vaincre. De là, elle est éclairée de Dieu ; ici, les nations marchent à sa lumière. Dieu est son soleil ; elle est le soleil du monde.

Cette merveille de l'Église, nous la voyons de nos yeux ; elle en renferme deux autres que nous voyons également, et que le fils d'Amos a également prédites : la vocation des gentils et la réprobation des Juifs.

Le prophète adresse d'abord au Seigneur une touchante prière au nom de son peuple. Après avoir rappelé les anciennes merveilles de sa miséricordieuse providence : « Regardez, dit-il, regardez du haut des cieux, du séjour de votre sainteté et de votre gloire : où est votre zèle, votre puissance, votre miséricorde, votre amour ? Vos entrailles ne s'émeuvent-elles plus pour moi ? Vous êtes notre Père ; car Abraham ne nous reconnaît plus, et Israël ne veut plus savoir qui nous sommes ; mais vous, ô Jéhova ! vous êtes notre Père, notre Rédempteur. Pourquoi, ô Éternel ! nous avez-vous fait sortir de vos voies ? Pourquoi avez-vous endurci notre cœur jusqu'à ne pas vous crain-

sempiternam, et complebuntur dies luctûs tui. Populus autem tuus omnes justi in perpetuum hæreditabunt terram, germen plantationis meæ, opus manûs meæ ad glorificandum. Minimus erit in mille, et parvulus in gentem fortissimam : ego Dominus in tempore ejus subitò faciam istud.

[1] Apoc., c. 21.

dre ? Revenez vers nous, à cause de vos serviteurs, les tribus de votre héritage. Comptant pour peu de subjuguer le peuple de votre sainteté, nos ennemis ont foulé aux pieds votre sanctuaire même. Nous sommes devenus ce que nous étions au commencement, avant que vous fussiez notre roi et que nous fussions appelés de votre nom [1].

« O, si vous déchiriez les cieux et si vous descendiez ! A votre aspect, les montagnes s'écrouleraient : comme les métaux fondus par le feu, comme les eaux qui bouillonnent par la flamme, pour signaler votre nom à vos ennemis, les nations trembleraient à votre présence. Quand vous ferez ces merveilles, nous ne pourrons les soutenir. Vous êtes descendu, et les montagnes se sont écoulées devant vous. Depuis l'origine des siècles, les hommes n'ont point conçu, l'oreille n'a point entendu, aucun œil n'a vu, excepté vous, ô Dieu ! ce que vous avez préparé à ceux qui vous attendent. Vous allez au-devant de ceux qui pratiquent avec joie la justice ; ils se souviendront de vous en marchant dans vos voies. Vous vous êtes mis en colère, parce que nous avons péché depuis longtemps ; cependant nous serons sauvés. Nous sommes devenus tous comme un homme impur, et toutes nos justices sont comme un linge souillé. Tous nous sommes tombés comme la feuille, et nos iniquités, semblables à un vent impétueux, nous ont dispersés. Nul n'invoque votre nom, nul ne s'éveille pour s'attacher à vous ; mais vous nous avez voilé votre face, et vous nous avez fait fondre entre les mains de nos iniquités. Cependant, ô Jéhova ! c'est vous notre Père ; nous sommes de l'argile, mais vous nous avez formés et nous sommes tous l'ouvrage de vos mains. Ne vous irritez pas jusqu'à l'extrémité, ne vous souvenez point éternellement de l'iniquité ; car, regardez, nous sommes tous votre peuple. Les villes de votre sainteté sont un désert, Sion une solitude, Jérusalem une désolation. La maison de notre sanctification et de notre gloire, où nos pères ont chanté vos louanges, n'est plus qu'un amas de cendres ; nos palais les plus beaux, un monceau de ruines. Après cela, ô Jéhova ! vous retiendrez-vous encore ? Resterez-vous dans votre silence et nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité [2] ? »

L'Éternel répond au prophète :

« J'ai été recherché par ceux qui naguère ne m'interrogeaient pas ; j'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas. J'ai dit à une nation qui n'invoquait pas mon nom : Me voici, me voici. J'ai étendu mes mains pendant tout le jour vers un peuple incrédule et rebelle, qui marche dans une voie qui n'est pas bonne en suivant ses pensées [3].

[1] Is., c. 63, 15-19. — [2] *Ibid.*, 64, 1-11. — [3] *Ibid.*, 65, 1 et 2. Quæsierunt me

« Voici ce que dit Jéhova : Quand on trouve un beau grain dans une grappe, on dit : Ne le perdez pas, car c'est la bénédiction ; c'est ainsi qu'en faveur de mes serviteurs, je n'exterminerai pas entièrement Israël. Je ferai sortir de Jacob et de Juda une postérité qui héritera de mes montagnes ; mes élus les posséderont, et mes serviteurs y établiront leurs demeures. Mais vous qui avez abandonné l'Éternel, qui avez oublié ma montagne sainte, qui dressez une table à la fortune et y offrez des libations, vous serez comptés et livrés au glaive, parce que je vous ai appelés, et vous n'avez pas répondu ; j'ai parlé, et vous n'avez pas écouté ; vous avez fait le mal devant mes yeux, et ce que je ne voulais pas, vous l'avez choisi. Voici donc ce que dit Jéhova : Mes serviteurs mangeront, et vous souffrirez la faim ; mes serviteurs boiront, et vous aurez soif ; mes serviteurs se réjouiront, et vous serez confondus ; mes serviteurs, dans le ravissement de leurs cœurs, chanteront des cantiques de louange, et vous crierez dans l'amertume de votre âme, vous pousserez des hurlements dans le déchirement de votre esprit. Vous rendrez votre nom, pour mes élus, un nom d'imprécation ; Jéhova-Adonaï te perdra, et il donnera à ses élus un autre nom [1]...

« Je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre. Le passé sortira de la mémoire, et il ne reviendra plus à l'esprit. Réjouissez-vous, au contraire, et soyez dans l'allégresse à jamais pour les choses que je vais créer ; car voici que je crée une Jérusalem d'allégresse et un peuple de joie. Et je trouverai mon allégresse dans Jérusalem, et ma joie dans mon peuple ; et on n'y entendra plus ni plaintes ni clameurs [2].

qui antè non interrogabant ; invenerunt qui non quæsierunt me. Dixi : Ecce ego, ecce ego, ad gentem quæ non invocabat nomen meum. Expandi manus meas totâ die ad populum incredulum, qui graditur in viâ non bonâ post cogitationes suas.

[1] Isaïe, 65, 8-15. Hæc dicit Dominus : Quomodò si inveniatur granum in botro, et dicatur : Ne dissipes illud, quoniàm benedictio est ; sic faciam propter servos meos, ut non disperdam totum. Et educam de Jacob semen, et de Juda possidentem montes meos ; et hæreditabunt eam electi mei, et servi mei habitabunt ibi. Et erunt campestria in caulas gregum, et vallis Achor in cubile armentorum, populo meo qui requisierunt me. Et vos, qui dereliquistis Dominum, qui obliti estis montem sanctum meum, qui ponitis fortunæ mensam et libatis super eam, numerabo vos in gladio, et omnes in cæde corruetis ; pro eo quòd vocavi, et non respondistis ; locutus sum, et non audistis ; et faciebatis malum in oculis meis, et quæ nolui elegistis. Propter hoc hæc dicit Dominus Deus : Ecce servi mei bibent, et vos sitietis ; ecce servi mei lætabuntur, et vos confundemini ; ecce servi mei laudabunt præ exultatione cordis, et vos clamabitis præ dolore cordis, et præ contritione spiritûs ululabitis. Et dimittetis nomen vestrum in juramentum electis meis ; et interficiet te Dominus Deus, et servos suos vocabit nomine alio. — [2] *Ibid.*, 65, 17-19. Ecce enim ego creo cœlos novos, et terram novam ; et non erunt in me-

« Une mère a enfanté avant d'être en travail; elle a mis au monde un enfant mâle avant le temps de la douleur. Qui jamais a ouï parler d'un tel prodige? Qui a jamais rien vu de semblable? La terre produit-elle en un jour? Une nation s'enfante-t-elle tout d'un coup? Cependant Sion a été en travail, et elle a mis au monde ses enfants en même temps. Moi qui fais enfanter les autres, ne pourrai-je pas enfanter moi-même dit? CELUI QUI EST. Moi qui donne aux autres la fécondité, demeurerai-je stérile? dit l'Éternel, ton Dieu. Réjouissez-vous avec Jérusalem, tressaillez d'allégresse avec elle, vous tous qui l'aimez; unissez vos transports aux siens, vous tous qui pleurez sur elle, afin que vous suciez de ses mamelles, jusqu'à rassasiement, le lait de ses consolations, que vous tiriez de son sein des délices et que vous soyez remplis de joie par l'éclat de sa gloire. Car ainsi parle Jéhova: Je vais faire couler sur elle la paix comme un fleuve et la gloire des nations, comme un torrent qui se déborde; vous sucerez son lait, on vous portera à la mamelle et on vous caressera sur les genoux. Comme une mère console son enfant, ainsi je vous consolerai, et vous serez consolés dans Jérusalem. Vous verrez, et votre cœur se réjouira, et vos os se ranimeront comme l'herbe : les serviteurs de l'Éternel connaîtront son bras; sa colère se répandra sur ses ennemis.

« Je viens, dit Jéhova, pour assembler toutes les nations et toutes les langues; et ils viendront, et ils verront ma gloire. J'élèverai un signe au milieu d'eux; j'en choisirai quelques-uns qui auront été sauvés pour les envoyer vers les nations de Tharsis (de la mer), en Phul (Afrique), en Lud (Lydie), peuples armés de flèches, en Thubal (Italie, Espagne), en Javan (Ionie, Grèce), dans les îles les plus reculées, vers des hommes qui n'ont point entendu parler de moi et qui n'ont point vu ma gloire; et ils annonceront ma gloire aux nations. Et ils amèneront vos frères du milieu de tous les peuples, comme une offrande à Jéhova; et ils les amèneront sur des chevaux, dans des litières, sur des chars, sur des mules, sur des dromadaires, à ma montagne sainte, à Jérusalem, dit Jéhova, comme lorsque les enfants d'Israël portent un présent au temple de l'Éternel, dans un vase pur. Et j'en choisirai parmi eux pour en faire des prêtres et des lévites, dit Jéhova; car, comme les nouveaux cieux et la terre nouvelle que je vais faire subsisteront toujours devant moi, ainsi votre

morià priora, et non ascendent super cor. Sed gaudebitis et exultabitis usque in sempiternum, in his quæ ego creo; quia ecce ego creo Jerusalem exultationem, et populum ejus gaudium. Et exultabo in Jerusalem, et gaudebo in populo meo; et non audietur in eo ultrà vox fletùs et vox clamoris.

postérité et votre nom subsisteront toujours. De mois en mois, de sabbat en sabbat, toute chair viendra et m'adorera, dit CELUI QUI EST. On sortira et l'on verra les cadavres des violateurs de ma loi. Leur ver ne mourra point, et leur feu ne s'éteindra point, et ils seront en horreur à toute chair [1]. »

Il y a dix-huit siècles, un de ces hommes de salut, choisis par l'Éternel pour annoncer sa gloire aux nations les plus lointaines, Paul, sur le point d'aller en Italie et en Espagne, écrivait du pays de Javan, de la Grèce, à l'Église naissante de Rome, dont alors déjà la foi était publiée par tout l'univers : « Il n'y a point de distinction entre le Juif et le Gentil, parce que tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent ; car tous ceux qui invoqueront le nom du Seigneur seront sauvés [2]. Mais comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient point en lui ? et comment croiront-ils en lui, s'ils n'en ont point entendu parler ? et comment en entendront-ils parler, si personne ne leur prêche ? et comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont envoyés ? Selon ce qui est écrit : Qu'ils sont beaux, les pieds de ceux qui annoncent l'évangile de paix, qui annoncent les biens ! Mais tous n'obéissent pas à l'Évangile. C'est ce qui a fait dire à Isaïe : Seigneur, qui est-ce qui a cru à ce que nous avons fait entendre ? La foi vient donc de l'ouïe, et l'ouïe, par la parole de Dieu, le Christ. Mais ne l'ont-ils pas déjà ouïe ? Sans doute ; leur voix a retenti par toute la terre, et leur parole jusqu'aux extrémités du monde. Et Israël n'en a-t-il pas eu connaissance ? Moïse lui-même a dit le premier : Je vous exciterai à jalousie par un *non-peuple ;* je vous irriterai par une nation insensée. Isaïe dit encore plus hardiment : J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchaient pas, et je me suis fait voir à ceux qui ne demandaient point à me connaître. Et il dit contre Israël : J'ai tendu les bras durant tout le jour à ce peuple incrédule et rebelle à mes paroles [3]. »

Aujourd'hui encore, à Rome, on lit ces dernières paroles d'Isaïe sur un grand crucifix qui est à l'entrée du quartier des Juifs. Aujourd'hui encore, ce que saint Paul disait à Rome aux Juifs de son temps, peut s'appliquer à leurs descendants : l'Esprit-Saint a bien dit à nos pères par le prophète Isaïe : Va vers ce peuple, et dis-leur : Vous entendrez de vos oreilles, et vous ne comprendrez point ; vous regarderez de vos yeux, et vous ne verrez point ; car le cœur de ce peuple s'est appesanti, leurs oreilles se sont fermées ainsi que leurs yeux, de peur que leurs yeux ne voient, que leurs oreilles n'enten-

[1] Isaïe, 66, 7-24. — [2] Joel, 2, 32. — [3] Rom., 10, 12-21. Ad Israël autem dicit : Totâ die expandi manus mea ad populum non credentem et contradicentem.

dent, que leur cœur ne comprenne, qu'ils ne se convertissent et que je ne les guérisse[1].

L'Apôtre ajoutait : Apprenez donc que ce salut qui vient de Dieu est envoyé aux nations et qu'elles le recevront. Ce second prodige, prédit par Isaïe en tant de manières, non-seulement nous le voyons de nos yeux, mais nous le sommes. En un mot, pour voir deux miracles toujours subsistant, et deux prophéties toujours s'accomplissant, nous n'avons qu'à jeter les yeux sur les Juifs et sur nous, sur la synagogue d'Israël réprouvée, aveuglée depuis dix-huit siècles, et sur l'Église des nations, devenue depuis dix-huit siècles la lumière du monde. Un troisième miracle, également prédit par les prophètes, se joindra aux deux autres vers la fin des temps. « Je ne veux pas, mes frères, dit saint Paul, vous laisser ignorer ce mystère, afin que vous ne soyez point sages à vos propres yeux ; c'est qu'une partie des Juifs est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce que la plénitude des nations soit entrée dans l'Église, et qu'après tout Israël sera sauvé selon qu'il est écrit : Il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob. Et c'est là l'alliance que je ferai avec eux lorsque j'aurai effacé leurs péchés[2]. »

Ici nous quittons à regret le plus éloquent, le plus sublime des prophètes, et par là même de tous les hommes. La tradition des Hébreux, adoptée par les Pères de l'Église, nous apprend qu'Isaïe, après avoir prophétisé sous les rois Ozias, Joatham, Achaz et Ézéchias, fut mis à mort par Manassès, qui, ne pouvant supporter ses reproches, le fit couper en deux avec une scie de bois. Isaïe réunit ainsi deux gloires : celle de prophète et celle de martyr.

Manassès avait douze ans à la mort d'Ézéchias ; il lui succéda sur le trône, mais non dans la piété et la justice. Autant le père avait été bon, autant le fils se montra méchant et envers Dieu et envers son peuple. Il renouvela toutes les impiétés de ces nations coupables que le Seigneur avait exterminées devant les enfants d'Israël ; il rebâtit les hauts lieux que son père Ézéchias avait démolis, dressa des autels à Baal, planta un bocage à Astarté, comme avait fait Achab, roi d'Israël, adora toute la milice du ciel et lui sacrifia. Il alla jusqu'à placer dans le temple même l'idole du bocage, Astarté ou Vénus, et dans les deux parties du temple, éleva des autels à toute l'armée des

[1] Act., 28, 25-27. — [2] Isaïe, 59. Rom., 11, 25-27. Nolo enim vos ignorare, fratres, mysterium hoc (ut non sitis vobis ipsis sapientes), quia cæcitas ex parte contigit in Israël, donec plenitudo gentium intraret, et sic omnis Israël salvus fieret, sicut scriptum est : Veniet ex Sion, qui eripiat et avertat impietatem à Jacob. Et hoc illis à me testamentum, cùm abstulero peccata eorum.

cieux, à tous les astres. Il fit passer ses fils par le feu, aima les divinations, observa les augures, s'adonna aux arts magiques ; il avait auprès de lui des magiciens et des enchanteurs, et commettait devant l'Éternel des crimes sans nombre. Juda et Jérusalem se laissèrent entraîner par cet exemple, et commirent encore plus de mal que les anciens peuples de Chanaan. Le Seigneur, les ayant inutilement avertis par ses prophètes, leur dit enfin :

« Parce que Manassès, roi de Juda, a commis ces abominations, plus détestables encore que tout ce que les Amorrhéens avaient fait avant lui, et qu'il a fait pécher Juda par ses infamies, voici ce que dit Jéhova, Dieu d'Israël : Je vais amener de tels maux sur Jérusalem et sur Juda, que les oreilles en tinteront à quiconque les ouïra. J'étendrai sur Jérusalem le cordeau de Samarie et le poids de la maison d'Achab ; et j'essuierai Jérusalem comme un vase d'albâtre que l'on essuie et que l'on retourne ensuite sur sa face. J'abandonnerai les restes de mon héritage, et je les livrerai entre les mains de leurs ennemis ; ils seront en proie à tous ceux qui les haïssent, parce qu'ils ont commis le mal devant moi, et qu'ils ont continué de m'irriter depuis le jour que leurs pères sortirent de l'Égypte jusqu'aujourd'hui. »

Manassès, au lieu de se convertir, joignit à l'idolâtrie la cruauté : il répandit tant de sang innocent, que Jérusalem en était remplie jusqu'à la gorge, suivant l'énergie du texte sacré.

Enfin Dieu fit venir les princes de l'armée du roi d'Assur ; ils prirent Manassès, lui mirent les fers aux pieds et aux mains, et l'emmenèrent à Babylone, alors sous la domination du roi de Ninive Quand il fut réduit à cette angoisse, Manassès se reconnut, s'humilia devant le Dieu de ses pères, lui adressa ses gémissements et ses instantes supplications. Le Seigneur exauça sa prière et le ramena à Jérusalem dans son royaume.

Manassès, ayant ainsi reconnu qu'il n'y a de Dieu que Jéhova, CELUI QUI EST, s'appliqua le reste de ses jours à le servir d'autant mieux qu'il l'avait offensé davantage. Il augmenta les fortifications de Jérusalem, mit les autres villes en état de défense ; mais surtout il ôta de la maison de Jéhova l'idole qu'il y avait placée, fit disparaître de partout les dieux étrangers ainsi que les autels qu'il avait dressés sur la montagne du temple et dans Jérusalem. Il rétablit aussi l'autel du Seigneur, y offrit des victimes avec des hosties pacifiques et d'actions de grâces, et ordonna à Juda de servir Jéhova, le Dieu d'Israël. Cependant le peuple immolait encore sur les hauteurs, mais seulement à Jéhova, son Dieu. Manassès mourut après un règne de cinquante-cinq ans. Il fut enseveli dans le jardin de sa maison, et non

dans le sépulcre des rois [1]. Il paraît que, malgré sa pénitence, le tribunal qui jugeait les rois à leur mort, le priva de la sépulture royale à cause du scandale horrible qu'il avait causé. La prière de Manassès dans les fers avait été recueillie par les prophètes ; mais il n'est pas certain que ce soit celle qu'on lit à la fin de la Bible.

Il est naturel de penser qu'en prenant Jérusalem, les Assyriens n'épargnèrent pas le temple, et qu'avec le roi ils emmenèrent aussi une partie du peuple. Alors paraît s'être accompli ce que l'Éternel avait prédit de deux personnages par Isaïe : « Va, entre chez Sobna, trésorier du temple, et tu lui diras : Que fais-tu ici ? quels sont tes droits ? Tu as osé te bâtir un sépulcre de pierre ; tu t'es élevé un monument superbe ; tu as taillé ta dernière demeure dans le roc. Voilà que l'Éternel t'enlèvera comme on enlève un oiseau, comme on ôte des vêtements de leur place. Il te couronnera de maux ; il te jettera comme une balle lancée dans un champ spacieux ; tu mourras là, et c'est là qu'ira se briser, à la honte de ton maître, le char de ta gloire. Je te chasserai du rang où tu es ; je te déposerai de ton ministère. Je rappellerai, dans ce jour, mon serviteur Éliacim, fils d'Helcias ; je le revêtirai de ta tunique, je l'honorerai de ta ceinture, je lui remettrai entre les mains ta puissance ; et il sera un père aux habitants de Jérusalem et à la maison de Juda. Je mettrai sur son épaule la clef de la maison de David ; il ouvrira, et nul ne pourra fermer ; il fermera, et nul ne pourra ouvrir. Je l'établirai comme une colonne dans un lieu solide ; il sera comme un trône d'honneur dans la maison de son père [2]. » Sobna, qu'on présume avoir été favori de Manassès, aura été emmené avec lui à Babylone, et y sera mort ; tandis que nous verrons Éliacim, pour le salut de Juda et de Jérusalem, faire tout ensemble les fonctions de pontife et de roi.

Manassès était peut-être encore dans la captivité ; mais le peuple en était revenu, le temple venait d'être purifié, le culte du Seigneur se rétablissait, lorsque Juda et Jérusalem se virent menacés d'une ruine entière, et délivrés tout à coup par le bras d'une femme.

Ici commence, pour durer jusqu'à l'avénement du Christ, la lutte des peuples conquérants. L'empire de Ninive, remonté au faîte de sa puissance, touchait à sa fin. Celui des Mèdes et des Perses, qui devait aider Babylone à détruire Ninive, et puis subjuguer Babylone même, venait de se former. Les Madaï ou Mèdes, ainsi nommés de Madaï, troisième fils de Japhet, étaient tombés, suivant Hérodote, dans une espèce d'anarchie, lorsqu'ils offrirent volontairement le souverain pouvoir à un des principaux d'entre eux, Déjocès, qui s'était attiré la

[1] 4. Reg., 21. 2. Paral., 33. — [2] Is., 22.

confiance universelle par sa sagesse et sa vertu. Son règne fut long et paisible. Pour donner à la nation un centre commun, il bâtit la fameuse ville d'Ecbatane avec sept enceintes de murailles. Son fils, Phraortes suivant Hérodote, Aphraartes suivant Eusèbe, Arphaxad suivant l'Écriture, acheva les fortifications de la nouvelle capitale. Il l'entoura de murs larges de cinquante coudées, hauts de soixante-dix, avec des portes et des tours de cent de hauteur ; le tout en pierres taillées de trois coudées de large et de six de long. Non content du royaume des Mèdes, que lui avait laissé son père, il attaqua et vainquit les Perses, puis, avec leur secours, une grande partie de l'Asie. Enfin, se regardant comme invincible par la force de son armée et la multitude de ses chars, il marcha contre les Assyriens de Ninive ; mais il y trouva sa perte.

A Ninive, le fils de Sénachérib, nommé Asarhaddon par les Juifs, Asaraddin par Ptolémée, Asénaphar par les Samaritains [1], étant mort, avait eu pour successeur un prince nommé Saosduchim dans le canon de Ptolémée, et Nabuchodonosor dans l'Écriture. Cette diversité de noms dans la même personne ne doit pas étonner chez les anciens. Souvent le même avait deux ou plusieurs noms : ainsi Homère appelle l'époux d'Hélène tantôt Pâris, tantôt Alexandre. Souvent un prince changeait de nom en parvenant à la couronne : ainsi, avant d'être roi, Cyrus s'appelait Agradat. Souvent ce n'était qu'un surnom d'honneur qui devenait nom propre dans une autre langue : ainsi de Cor, en persan *soleil*, les Hébreux ont fait Corès, et les Grecs Cyrus. D'autres fois le même nom était commun à tous les rois d'un pays, comme celui de Pharaon, et plus tard de Ptolémée en Égypte : il n'y avait que les surnoms pour les distinguer. Ce qui diversifiait encore plus les noms des rois, surtout dans les grandes monarchies composées de plusieurs peuples, c'est que les noms des anciens signifiant presque tous quelque chose, chaque peuple les traduisait en sa langue, changeant le son, mais conservant le sens. Ainsi à quelles variantes ne durent pas donner lieu, dans les cent vingt-sept provinces de la monarchie persane, les noms de Darius, *dompteur*, de Xerxès, *guerrier*, d'Artaxerxès, *grand guerrier ?* Si le grec nous était aussi étranger que l'ancien persan, saurions-nous pourquoi les Grecs appellent Sébaste celui qu'avec les Latins nous appelons Auguste ?

Nabuchodonosor se mit en campagne la douzième année de son règne. Il avait envoyé à tous les peuples sujets ou alliés de son empire : à l'orient, du côté de la Perse ; à l'occident, aux peuplades de

[1] I. Esdr., 14, 10.

Cilicie, de Syrie, de Palestine et d'Égypte. Mais nul ne se mit en peine de ses ordres, ni ne vint à lui pour cette guerre ; tous, au contraire, le regardant comme leur égal, renvoyèrent ses ambassadeurs sans rien leur accorder, et même sans leur faire aucun honneur. Nabuchodonosor jura de s'en venger. Toutefois, ceux qui habitaient sur l'Euphrate, le Tigre, l'Hydaspe, se joignirent à lui. Quoique abandonné du grand nombre, il était encore puissant: ayant livré bataille à Arphaxad, il eut sur lui l'avantage, renversa son armée, sa cavalerie, ses chars ; se rendit maître de ses villes, parvint jusqu'à Ecbatane, prit ses tours, ravagea ses places et changea toute sa beauté en opprobre. Il se saisit même de la personne d'Arphaxad, le perça de ses flèches et le mit à mort. Ensuite il revint à Ninive avec tous ceux qui l'avaient accompagné dans cette expédition, et là ils se livrèrent au repos et aux festins, lui et son armée, pendant cent vingt jours [1].

Après ce temps, il convoqua dans son palais tous les officiers de son armée avec les grands de son empire, leur exposa le mauvais procédé des peuples, leur dit que son dessein était d'en tirer une vengeance éclatante et de soumettre à son empire tout le reste de la terre. Tous y ayant applaudi, il appela Holopherne, général de ses troupes, et lui dit : Voici ce que dit le grand roi, le maître de toute la terre : Tu vas sortir de devant moi, et tu prendras avec toi des hommes déterminés, cent vingt mille hommes de pied, un grand nombre de chevaux et douze mille cavaliers. Tu marcheras contre les régions de l'Occident, parce qu'elles n'ont point déféré aux paroles de ma bouche. Tu les avertiras de préparer la terre et l'eau, parce que je vais marcher contre eux dans ma colère ; je couvrirai des pieds de mon armée la face de la terre, et je les livrerai au pillage. Leurs blessés rempliront leurs vallées et leurs torrents, et le fleuve débordé s'emplira de leurs cadavres. J'emmènerai leurs captifs et je les disperserai jusqu'aux extrémités de l'univers. Toi donc, pars et va devant m'occuper tous leurs confins : ils se donneront à toi, et tu me les réserveras pour le jour où je viendrai leur reprocher leur conduite. Ton œil n'aura nulle pitié pour ceux qui résisteront : tu les livreras au carnage et au pillage dans toutes les régions que je t'abandonne.

Tel fut, suivant le texte grec du livre de Judith, le langage de Nabuchodonosor. Son orgueil, comme nous le verrons, allait encore plus loin. Il voulait que toute la terre n'eût de dieu que lui.

Holopherne exécuta les ordres de son maître et partit avec une ar-

[1] Judith, c. 1, d'après les deux textes, grec et latin, fondus ensemble.

mée, des provisions et des trésors immenses. Il ravagea le pays d'Ismaël, la terre de Madian, la Mésopotamie, la Cilicie ; descendit dans les champs de Damas, au temps de la moisson ; brûla tous les blés, fit couper tous les arbres et toutes les vignes. Bientôt la terreur de ses armes se répandit de toutes parts : Tyr, Sidon et le reste de la Phénicie tremblaient [1]. Dès lors les rois, les princes des villes et des provinces de Mésopotamie, de Cilicie, de Syrie et autres pays, envoyèrent lui dire par des ambassadeurs : Nous voici les serviteurs de Nabuchodonosor, le grand roi, nous voici devant vous ; traitez-nous comme il vous semblera bon. Nos villes, nos terres, nos montagnes, nos collines, nos champs, nos troupeaux, nos richesses, nos familles, tout est en votre pouvoir. Tout ce que nous avons dépend de vous ; nous serons vos esclaves, nous et nos enfants. Venez être pour nous un maître pacifique, et tirez de nous tous les services qu'il vous plaira. Il descendit donc avec son armée vers les régions maritimes, mit des garnisons dans leurs villes fortes, en tira les hommes d'élite pour les joindre à ses troupes. Telle était la frayeur dont étaient saisies toutes ces provinces que les princes et les personnes les plus honorables de toutes les vi[illegible], ainsi que les peuples, allaient au-devant de lui et le recevaient avec des couronnes, des flambeaux, en dansant au son des tambours et des flûtes. Mais rien ne put adoucir la férocité de son cœur. Il n'en détruisit pas moins leurs villes, n'en abattit pas moins leurs bois sacrés ; car il avait ordre d'exterminer tous les dieux de la terre, afin que toutes les nations adorassent le seul Nabuchodonosor ; que toutes les langues et toutes les tribus l'invoquassent comme leur dieu. Il s'avança ainsi, ravageant le pays, jusqu'aux montagnes de Judée, où il s'arrêta un mois entier pour rassembler toutes les troupes de son armée [2].

Les enfants d'Israël avaient appris la marche du vainqueur, ce qu'il avait fait aux diverses nations, comment il avait ruiné leurs temples et leurs cités ; ils en craignirent autant pour Jérusalem et pour son temple. Une circonstance augmentait leur crainte, suivant la version grecque : ils étaient revenus nouvellement de captivité, le peuple de Juda n'était rassemblé tout entier que depuis peu ; les vases sacrés, l'autel et le temple venaient d'être purifiés de leur profanation. Cette captivité, ce temple debout, mais profané, tandis que Ninive avec son empire subsiste encore, marquent assez clairement le temps de Manassès. Plus tard il y aura une autre captivité ; mais Ninive n'existera plus, non plus que Jérusalem et son temple.

Un homme se trouva pour soutenir Israël : c'était le grand prêtre

[1] Judith, 2. — [2] *Ibid.*, 3.

Éliacim ou Joacim, deux noms qui reviennent au même, *El* et *Jo* étant deux noms de Dieu. Éliacim, qui avait gouverné Juda et Jérusalem pendant la captivité du roi et d'une partie du peuple, leur continua ses soins paternels. Le roi, s'il était revenu, voyant en lui le sauveur et le père de la nation, l'aura prié d'achever son ouvrage. Le grand prêtre écrivit donc de toute part pour qu'on occupât les montagnes par où l'on pouvait aller à Jérusalem, et qu'on mît des corps de garde dans les défilés, surtout du côté de Béthulie, où le défilé était si étroit qu'il ne pouvait y passer plus de deux hommes. Non content d'envoyer des lettres, il parcourut lui-même tout le pays, faisant réparer les murs des villes et amasser du blé dans les magasins, mais surtout exhortant tout le peuple à implorer le secours du Seigneur par le jeûne et la prière. La voix du pontife fut exécutée en tout à Jérusalem et dans toute la Judée. Les hommes, les femmes, les enfants même, vêtus du sac de la pénitence, la tête couverte de cendre et prosternés la face tournée vers le temple, jeûnèrent plusieurs jours, ne cessant de conjurer le Seigneur d'avoir pitié d'eux et de son sanctuaire. Les prêtres mêmes, qui offraient les holocaustes, étaient vêtus de cilices et avaient de la cendre sur leur tête. Le Seigneur écouta les gémissements de son peuple [1].

Holopherne, ayant appris que les enfants d'Israël se préparaient à lui résister et qu'ils avaient fermé les passages des montagnes, entra dans une furieuse colère. Il fit venir les princes de Moab et les chefs d'Ammon, avec les satrapes des provinces maritimes, et leur demanda quel était ce peuple, sa force, le nombre de ses villes, le chef qui le commandait ; pourquoi il était le seul qui méprisât de venir au-devant de lui et de le recevoir dans un esprit de paix. Achior, chef de tous les Ammonites, lui répondit : Seigneur, s'il vous plaît de m'écouter, je vous dirai la vérité touchant ce peuple qui habite dans les montagnes, et pas une parole fausse ne sortira de ma bouche. Ce peuple est originaire de la Chaldée. Ne voulant plus suivre les dieux de leurs pères qui en adoraient plusieurs, ils n'en adorèrent qu'un seul, le Dieu du ciel, qui leur commanda de sortir de ce pays-là. Ils émigrèrent d'abord en Mésopotamie, puis dans la terre de Chanaan, où ils devinrent riches en or, en argent et en troupeaux. Plus tard, durant une grande famine, ils descendirent en Égypte, où ils se multiplièrent au point que leur multitude était innombrable. Le roi d'Égypte les traitant avec dureté et les accablant de travail comme des esclaves, pour bâtir ses villes, ils crièrent à leur Dieu, qui frappa toute la terre d'Égypte de plaies auxquelles il n'y avait point de re-

[1] Judith, 4.

mède. Pour se délivrer, les Égyptiens les chassèrent. Mais ayant voulu s'en rendre maîtres de nouveau, le Dieu du ciel leur ouvrit la mer Rouge et les y fit passer à pied sec. L'armée des Égyptiens, les ayant poursuivis, fut ensevelie dans les eaux sans qu'il en échappât un seul pour porter la nouvelle. Ils campèrent ensuite dans les déserts de Sina, où personne n'avait jamais pu habiter. Là, les fontaines amères devenaient douces pour eux ; et, durant l'espace de quarante ans, ils recevaient du ciel leur nourriture. Partout où ils entraient sans arc et sans flèche, sans bouclier et sans épée, leur Dieu combattait pour eux et demeurait toujours vainqueur. Jamais il ne s'est trouvé personne qui surmontât ce peuple, sinon lorsqu'il s'était retiré du Seigneur, son Dieu ; car toutes les fois qu'ils ont adoré un autre Dieu que le leur, ils ont été livrés au pillage, au glaive et à l'opprobre ; mais aussi, toutes les fois qu'ils se sont repentis d'avoir abandonné le culte de leur Dieu, le Dieu du ciel leur a donné la force pour se défendre. C'est ainsi qu'ils ont vaincu les rois et les peuples dont ils possèdent maintenant les terres et les villes. Tant qu'ils n'ont pas péché contre leur Dieu, ils ont été heureux, parce que leur Dieu hait l'iniquité. Aussi, il y a quelques années, s'étant retirés de la voie que Dieu leur avait marquée pour y marcher, ils ont été taillés en pièces par diverses nations, et plusieurs d'entre eux emmenés captifs dans une terre étrangère. Mais depuis peu, étant retournés au Seigneur, leur Dieu, ils se sont réunis de cette dispersion, ont repeuplé ces montagnes, et possèdent de nouveau Jérusalem, où est leur sanctuaire. Maintenant donc, mon seigneur, informez-vous s'il y a dans ce peuple quelque iniquité contre son Dieu ; et, si cela est, allons les attaquer, parce que certainement leur Dieu vous les livrera, et ils seront assujettis à votre puissance. Mais si ce peuple n'a point offensé son Dieu, nous ne pourrons leur résister, parce que leur Dieu prendra leur défense, et nous deviendrons la risée de toute la terre.

Achior ayant ainsi parlé, tous les grands d'Holopherne pensèrent le mettre en pièces, disant l'un à l'autre : Quel est celui-ci, qui ose dire que les enfants d'Israël puissent résister au roi Nabuchodonosor et à toutes ses troupes, eux sans armes et sans force, et qui ne savent ce que c'est de l'art de combattre ? Pour faire donc voir à Achior qu'il nous trompe, allons à ces montagnes ; et lorsque nous aurons pris les plus forts d'entre eux, nous le passerons avec eux au fil de l'épée, afin que toutes les nations sachent que Nabuchodonosor est le dieu de la terre, et que, hors lui, il n'y en a point d'autre [1].

Le tumulte s'étant apaisé : Et qui donc es-tu, Achior, merce

[1] Judith, 5.

naire d'Éphraïm ? lui dit Holopherne en fureur. Qui donc es-tu, pour faire ainsi le prophète au milieu de nous aujourd'hui, et pour dire qu'il ne faut point combattre la race d'Israël, parce que leur Dieu les protége ? Et quel Dieu y a-t-il donc, si ce n'est Nabuchodonosor ? Pour t'en convaincre, lorsque nous les aurons tous frappés comme un seul homme, et enivré de sang leurs montagnes, tu tomberas toi-même sous le fer des Assyriens, et tout Israël périra avec toi. Et pour que tu sois encore mieux persuadé d'éprouver le même sort, tu seras joint dès à présent à ce peuple, afin que, lorsque mon glaive leur infligera les peines qu'ils ont méritées, tu sois puni avec eux.

Aussitôt les gens d'Holopherne se saisirent d'Achior, l'emmenèrent du côté de Béthulie, et, le plus près qu'ils purent de la ville, le lièrent par les pieds et les mains à un arbre, et s'en retournèrent vers leur maître. Les Israélites descendus de Béthulie, ayant trouvé Achior, le délièrent et le conduisirent dans la ville, au milieu du peuple, qui avait alors pour chefs Ozias, de la tribu de Siméon, et Charmi, surnommé Othoniel. Interrogé pourquoi les Assyriens l'avaient traité de la sorte, il exposa comment il avait répondu aux demandes d'Holopherne, comment il avait failli être mis en pièces par les principaux de l'armée, et comment Holopherne avait juré de le faire mourir dans les plus cruels supplices avec les enfants d'Israël, pour avoir osé dire que le Dieu du ciel était leur défenseur.

A ce récit, tout le peuple se prosterna le visage contre terre, et s'écria en pleurant : Seigneur, Dieu du ciel et de la terre, voyez leur orgueil, voyez notre abaissement ; jetez un regard sur votre sanctuaire ; faites voir que vous n'abandonnez point ceux qui présument de votre bonté, et que vous humiliez ceux qui présument d'eux-mêmes et se glorifient de leurs propres forces. Ayant ainsi pleuré et prié durant tout le jour, ils consolèrent Achior en disant : Le Dieu de nos pères, dont vous avez proclamé la puissance, vous donnera pour récompense de voir vous-même la perte de ceux qui veulent vous faire périr. Et lorsque le Seigneur aura mis ainsi ses serviteurs en liberté, qu'il soit aussi votre Dieu au milieu de nous, afin que, selon qu'il vous plaira, vous viviez avec nous, vous et tous ceux qui vous appartiennent. L'assemblée étant finie, Ozias le reçut en sa maison, lui donna un festin auquel furent invités tous les anciens de la ville. Ensuite le peuple s'assembla de nouveau et passa la nuit en prière, suppliant le Dieu d'Israël de venir à leur secours [1].

Le lendemain, Holopherne fit marcher toute son armée contre Bé-

[1] Judith, 6.

thulie, c'est-à-dire non-seulement les troupes qu'il avait amenées de Ninive, mais encore celles qu'il avait tirées des provinces conquises. A la vue de cette multitude, les enfants d'Israël se prosternèrent en terre et redoublèrent leurs prières au Seigneur ; en même temps ils faisaient bonne garde tout le jour et toute la nuit. Pour les réduire sans combat, Holopherne fit couper un aqueduc qui leur fournissait de l'eau ; puis, à la persuasion des Iduméens, des Moabites et des Ammonites, il envoya de forts détachements occuper toutes les fontaines du voisinage. Dès que l'aqueduc fut rompu, l'eau vint à manquer à Béthulie ; on l'y distribua chaque jour par mesure au peuple. Ce fut bien pis quand toutes les fontaines se trouvèrent occupées par l'ennemi. Le vingtième jour depuis que cette mesure avait été prise, trente-quatrième depuis le commencement du siége, il ne restait plus dans toute la ville de quoi donner à boire un seul jour aux habitants.

Alors les hommes, les femmes, les jeunes gens et les petits enfants vinrent en foule trouver Ozias, et lui dirent tout d'une voix : Que Dieu soit juge entre vous et nous ; car c'est vous qui nous avez attiré ces maux, n'ayant pas voulu parler de paix avec les Assyriens, et c'est pour cela que Dieu nous a vendus entre leurs mains. Ainsi nous demeurons sans secours, et la soif nous fait périr misérablement devant leurs yeux. Maintenant donc, assemblez tous ceux qui sont dans la ville, afin que nous nous rendions tous volontairement à Holopherne ; car il vaut mieux qu'étant captifs nous vivions et bénissions le Seigneur, que de mourir et d'être en opprobre à tous les hommes, en voyant nos femmes et nos enfants périr ainsi devant nos yeux. Nous vous conjurons aujourd'hui devant le ciel et la terre, et devant le Dieu de nos pères, qui se venge de nous selon la grandeur de nos péchés, de livrer incessamment la ville entre les mains d'Holopherne, et de nous faire trouver une prompte mort par le glaive au lieu de cette mort prolongée dans les tourments de la soif.

Après qu'ils eurent parlé de la sorte, il s'éleva de grands cris et de grandes lamentations dans toute l'assemblée ; et pendant plusieurs heures, ils crièrent tout d'une voix à Dieu, en disant : Nous avons péché avec nos pères ; nous avons agi injustement ; nous avons commis l'iniquité. Mais vous, ayez pitié de nous, parce que vous êtes bon ; ou vengez nos crimes en nous châtiant vous-même, et n'abandonnez point ceux qui vous bénissent à un peuple qui vous ignore, afin qu'on ne dise point parmi les nations : Où est leur Dieu ?

Lorsque enfin, fatigués de crier et las de pleurer, ils se turent, Ozias se leva, le visage tout trempé de ses larmes, et leur dit : Ayez bon courage, mes frères, et attendons encore pendant cinq jours la

miséricorde du Seigneur. Peut-être qu'il apaisera sa colère et fera éclater la gloire de son nom. Si, ces cinq jours étant passés, il ne nous vient point de secours, nous ferons ce que vous avez proposé [1].

Ces paroles furent rapportées à une veuve de la tribu de Siméon : c'était Judith. Il y avait plus de trois ans que Manassès, son mari, était mort d'un coup de soleil pendant la moisson des orges. Elle s'était fait au haut de sa maison une chambre secrète, où elle demeurait enfermée avec les filles qui la servaient. Et, ayant un cilice sur les reins, elle jeûnait tous les jours de sa vie, excepté le jour du sabbat, le jour des néoménies et les fêtes de la maison d'Israël. Elle était parfaitement belle ; et son mari lui avait laissé de grandes richesses, un grand nombre de serviteurs et des domaines avec des troupeaux nombreux. Tout le monde l'avait en haute estime, parce qu'elle craignait beaucoup le Seigneur ; il n'y avait personne qui dît la moindre chose à son désavantage.

Ayant donc appris ce qui s'était passé, elle envoya l'intendante de sa maison prier de venir chez elle les anciens du peuple, Ozias, Chabri et Charmi. Ils vinrent, et elle leur dit : Comment donc Ozias a-t-il consenti de livrer la ville aux Assyriens, s'il ne vous venait du secours dans cinq jours ? Et qui êtes-vous donc pour tenter ainsi le Seigneur ? Ce n'est pas là le moyen d'attirer sa miséricorde, mais plutôt d'exciter sa colère et d'allumer sa fureur. Vous avez prescrit à Dieu le terme de sa compassion ; vous lui avez fixé le jour, comme ses arbitres. Ah ! plutôt, parce que le Seigneur est patient, faisons pénitence de cette faute même et implorons sa pitié avec beaucoup de larmes ; car on ne menace pas Dieu comme un homme, on ne le met point à l'arbitrage comme les enfants des hommes. C'est pourquoi humilions nos âmes devant lui, reconnaissons que nous sommes ses esclaves, qu'il peut nous sauver ou nous perdre à son gré ; demeurons dans cet esprit d'abaissement, et prions le Seigneur avec larmes de nous faire éprouver sa miséricorde en la manière qu'il lui plaira, afin que, comme l'orgueil de nos ennemis nous a remplis de trouble et de crainte, notre humilité aussi devienne pour nous un sujet de gloire. Il n'y a aujourd'hui parmi nous aucune tribu, aucune famille, aucune cité qui adore des dieux faits de main d'homme, comme il est arrivé dans les jours précédents ; car c'est pour cela que nos pères ont été livrés au glaive et au pillage, et qu'ils ont éprouvé une grande chute devant nos ennemis. Pour nous, au contraire, nous ne reconnaissons d'autre Dieu que lui : c'est pourquoi nous espérons qu'il ne nous méprisera pas, ni personne de notre génération. Si nous nous lais-

[1] Judith, 7.

sons prendre, toute la Judée tombera avec nous, notre sanctuaire sera pillé, et Dieu nous demandera compte de cette profanation, à cause de ce que nous avons dit. Le meurtre de nos frères, la captivité de notre pays, la dévastation de notre héritage, il les fera retomber sur nos têtes au milieu des nations où nous serons en servitude; et nous serons une pierre d'achoppement et un objet d'insulte devant ceux qui seront devenus nos maîtres. Maintenant donc, montrons à nos frères que de nous dépend leur vie, que sur nous s'appuie et le sanctuaire, et le temple, et l'autel. Après tout, rendons grâces au Seigneur, notre Dieu, qui nous éprouve comme il a éprouvé nos pères. Rappelons-nous comment Abraham a été tenté; comment, éprouvé par beaucoup de tribulations, il est devenu l'ami de Dieu; comment Isaac, Jacob, Moïse et tous ceux qui ont plu à Dieu, ont passé par plusieurs afflictions et sont demeurés fidèles. Ceux, au contraire, qui n'ont pas reçu ces épreuves dans la crainte du Seigneur, qui ont témoigné leur impatience et ont irrité le Seigneur par leurs reproches et leurs murmures, l'exterminateur les a frappés, et ils ont péri par les serpents. C'est pourquoi ne témoignons point d'impatience dans ces maux que nous souffrons; mais, considérant que ces supplices mêmes sont encore beaucoup moindres que nos péchés, croyons que ces fléaux, dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger et non pour nous perdre.

Ozias lui répondit : Tout ce que vous avez dit est un effet de votre bon cœur, et il n'y a personne qui puisse contester vos paroles. Ce n'est pas d'aujourd'hui que se manifeste votre sagesse; mais dès le commencement de vos jours, tout le peuple a connu votre intelligence et compris que votre cœur est bon. Mais le peuple souffrait extrêmement de la soif, et ils nous ont mis dans la nécessité de faire ce que nous leur avons dit, et de nous engager par un serment que nous ne transgresserons point. Maintenant donc, priez pour nous, car vous êtes une femme pieuse; et le Seigneur enverra la pluie pour remplir nos citernes, et nous ne périrons plus de soif. Judith leur dit : Écoutez-moi : Je vais faire une chose qui passera de race en race dans toute la postérité de notre peuple. Vous vous trouverez cette nuit à la porte; je sortirai avec la fille qui me sert, et le Seigneur visitera par ma main Israël, dans l'intervalle de ces jours après lesquels vous avez résolu de livrer la ville à nos ennemis. Pour vous, ne cherchez point à savoir ce que je veux faire; car je ne le dirai point jusqu'à ce que je l'aie exécuté. Ozias et les autres princes lui dirent : Allez en paix, et que le Seigneur-Dieu marche devant vous pour se venger de nos ennemis [1].

[1] Judith, 8.

Après qu'ils furent partis, Judith entra dans son oratoire, se revêtit d'un cilice, mit de la cendre sur sa tête, et, se prosternant devant le Seigneur, criait vers lui en disant : Seigneur, Dieu de mon père Siméon, qui lui avez donné le glaive pour se venger des étrangers qui, transportés d'une passion impure, avaient violé une vierge et l'avaient couverte de confusion en lui faisant outrage ; qui avez exposé leurs femmes en proie, qui avez rendu leurs filles captives, et qui avez donné toutes leurs dépouilles en partage à vos serviteurs, qui ont brûlé de zèle pour vous ; assistez, je vous prie, Seigneur, mon Dieu, assistez-moi qui suis veuve. C'est vous qui avez fait ces anciennes merveilles et qui avez résolu d'exécuter vos différents desseins chacun dans son temps ; et il ne s'est fait que ce que vous avez voulu. Toutes vos voies sont déjà préparées, et vous avez établi vos jugements dans l'ordre de votre providence. Jetez les yeux sur le camp des Assyriens, comme vous daignâtes les jeter sur le camp des Égyptiens lorsque leurs troupes armées poursuivaient vos serviteurs, se confiant en leurs chars, leur cavalerie et la multitude de leurs combattants. Vous jetâtes un regard sur leur camp, et les ténèbres les accablèrent ; l'abîme saisit leur pied, et les eaux les couvrirent. Seigneur, qu'il en soit autant de ceux-ci qui se confient en leur multitude et se glorifient dans leurs chars, dans leurs javelots, dans leurs boucliers, dans leurs flèches et dans leurs lances. Ils ne savent pas que c'est vous notre Dieu, vous qui, dès l'origine, écrasez les armées, et que votre nom est Jéhova. Élevez votre bras comme judis ; brisez leurs forces par votre force ; que votre colère abatte devant vous ceux qui se promettent de violer votre sanctuaire, de profaner le tabernacle de votre nom, et de renverser par leur glaive la majesté de votre autel. Faites, Seigneur, que son orgueil soit tranché avec sa propre épée ; qu'il soit pris par ses yeux comme par un piége en me regardant, et frappez-le par l'agrément des paroles qui sortiront de ma bouche. Donnez à mon cœur la constance pour le mépriser, et la force pour le perdre. Ce sera un monument glorieux pour votre nom, qu'il périsse par la main d'une femme. Car ce n'est point dans la multitude qu'est votre puissance, ô Seigneur ! vous ne vous plaisez point dans la force des chevaux ; et, dès le commencement, les superbes ne vous ont point plu ; mais vous avez toujours agréé la prière de ceux qui sont humbles et doux. Dieu des cieux, créateur des eaux, Seigneur de toute créature, exaucez-moi qui vous implore dans la misère et qui présume de votre miséricorde. Souvenez-vous, Seigneur, de votre alliance, et mettez vous-même les paroles dans ma bouche, et fortifiez la résolution de mon cœur, afin que votre maison demeure toujours dans la sain-

teté qui lui est propre, et que toutes les nations connaissent que c'est vous qui êtes Dieu, et qu'il n'y en a point d'autre que vous [1].

Judith, ayant cessé de crier au Seigneur, se leva du lieu où elle était prosternée, appela sa servante, descendit dans sa maison, ôta son cilice, quitta ses habits de veuve, se lava le corps, se l'oignit d'un parfum précieux, frisa ses cheveux, se mit une coiffure magnifique sur la tête, se revêtit des habits qu'elle avait accoutumé de porter au temps de sa joie, se para enfin de tous ses ornements. Dieu même lui ajouta encore un nouvel éclat, parce que tout cet ajustement n'avait pour principe aucun mauvais désir, mais la vertu seule. Elle fit porter à sa servante une outre de vin, un vase d'huile, de la farine, des figues, du pain, du fromage, et partit ainsi. Arrivée à la porte de la ville, elle y trouva Ozias et les sénateurs qui l'attendaient. Ils furent dans le dernier étonnement en la voyant, et ne pouvaient assez admirer sa beauté. Ils ne lui firent cependant aucune demande, mais la laissèrent passer en disant : Que le Dieu de nos pères vous donne sa grâce, et qu'il affermisse par sa force toutes les résolutions de votre cœur, afin que Jérusalem se glorifie en vous, et que votre nom soit au nombre des saints et des justes. Et ceux qui étaient présents répondirent tout d'une voix : Ainsi soit-il ! ainsi soit-il !

Cependant Judith, priant Dieu, passa les portes, elle et sa suivante. Comme elle descendait la montagne vers le point du jour, les gardes avancées des Assyriens la rencontrèrent et la prirent en lui disant : D'où venez-vous, et où allez-vous ? Elle répondit : Je suis une fille des Hébreux ; je m'en suis enfuie d'avec eux, ayant reconnu qu'ils doivent vous être livrés en proie, parce qu'ils vous ont méprisés et qu'ils n'ont pas voulu se rendre à vous volontairement pour trouver miséricorde devant vous. C'est pourquoi j'ai dit en moi-même : Je m'en irai trouver le prince Holopherne pour lui découvrir leurs secrets et lui donner un moyen de les prendre sans perdre un seul homme de son armée.

Les Assyriens l'écoutaient, mais la regardaient encore plus. En admiration de sa beauté, ils lui dirent : Vous avez sauvé votre vie en vous hâtant de vous présenter devant notre maître ; maintenant donc allez à sa tente, et quelques-uns d'entre nous vous accompagneront jusqu'à ce qu'ils vous aient remise entre ses mains. Lors donc que vous paraîtrez devant lui, que votre cœur ne craigne point ; mais exposez-lui ce que vous venez de dire, et il vous traitera bien. Ils choisirent donc d'entre eux cent hommes, qu'ils joignirent avec Judith et sa suivante, et qui les conduisirent à la tente d'Holopherne.

[1] Judith, 9.

Aussitôt il se forma un grand concours dans le camp ; car son arrivée y avait été annoncée à haute voix, et on vint de toutes parts autour d'elle, tandis qu'elle était arrêtée hors de la tente d'Holopherne, jusqu'à ce qu'on la lui eût annoncée. Ils admiraient sa beauté, et, par elle jugeant des enfants d'Israël, ils se disaient l'un à l'autre : Qui est-ce qui méprisera ce peuple, qui a chez lui de telles femmes ? Il ne convient pas d'en laisser un seul homme ; car ils seraient capables de séduire toute la terre. Les chambellans d'Holopherne et tous ses serviteurs vinrent au-devant d'elle et l'introduisirent dans la tente. Holopherne reposait sur son lit, sous un pavillon de tissu de pourpre, d'or, d'émeraudes et de pierres précieuses. Quand on lui eut annoncé Judith, il s'avança dans la partie extérieure de sa tente, précédé de lampes d'argent. A son aspect, elle l'adora en se prosternant contre terre ; mais les gens d'Holopherne la relevèrent par le commandement de leur maître [1].

L'Assyrien lui dit alors : Femme, rassurez-vous, que votre cœur ne craigne point ; car je n'ai jamais fait de mal à quiconque a voulu se soumettre à Nabuchodonosor, roi de toute la terre. Que si votre peuple ne m'avait point méprisé, je n'aurais point levé ma lance contre lui. Mais dites-moi, d'où vient que vous les avez quittés et que vous vous êtes résolue de venir vers nous ?

Recevez en bonne part les paroles de votre servante, répondit Judith ; car si vous suivez les conseils qu'elle vous donnera, Dieu achèvera d'accomplir à votre égard ce qu'il a résolu. Vive Nabuchodonosor, roi de la terre ! vive sa puissance qui est en vous pour châtier toutes les âmes qui s'égarent ! non-seulement vous lui asservissez les hommes, mais les bêtes mêmes des champs lui sont assujetties. Parmi toutes les nations l'on célèbre la sagesse de votre esprit ; tout le monde publie que vous êtes le seul dont la puissance et la capacité éclatent dans tout son royaume, et on ne parle dans tous les pays que de votre habileté dans la guerre. On sait aussi ce qu'a dit Achior, et on n'ignore pas de quelle manière vous avez voulu qu'il fût traité. Ce qu'il a dit est vrai : notre race ne peut être frappée, le glaive ne peut rien contre elle, s'ils n'ont péché contre leur Dieu. Mais aussi Dieu est tellement irrité par les péchés de son peuple, qu'il lui a fait dire par ses prophètes qu'il le livrerait à ses ennemis à cause de ses offenses. Et parce que les enfants d'Israël savent qu'ils ont offensé leur Dieu, la terreur de vos armes les a saisis. Ils sont de plus désolés par la famine, et la soif dont ils sont brûlés les a fait déjà paraître comme morts. Ils ont même résolu entre eux de tuer leurs bes-

[1] Judith, 10.

tiaux pour boire leur sang ; et, ayant du froment, du vin et de l'huile qui sont consacrés au Seigneur, leur Dieu, et auxquels Dieu leur a défendu de toucher, ils sont résolus de les employer à leur usage, et ils veulent consumer des choses auxquelles il ne leur est pas même permis de porter la main ; puis donc qu'ils se conduisent de la sorte, il est certain qu'ils périront. Ce que votre servante connaissant, elle s'est enfuie d'avec eux, et le Seigneur m'a envoyée vous découvrir toutes ces choses ; car votre servante adore toujours son Dieu, même à présent qu'elle est avec vous ; et je sortirai, et je prierai le Seigneur, et il me dira quand il doit leur rendre ce qu'il leur est dû pour leurs péchés, et je viendrai vous le dire. Je vous mènerai alors au milieu de Jérusalem, et tout le peuple d'Israël sera devant vous comme des brebis sans pasteur, et il ne se trouvera pas seulement un chien qui aboie contre vous. Voilà ce qui m'a été révélé par la providence de Dieu : irrité contre eux, il m'a envoyée vers vous pour vous l'annoncer.

Tout ce discours plut extrêmement à Holopherne et à ses gens ; ils admiraient la sagesse de Judith, et se disaient l'un à l'autre : Non, dans toute la terre, il n'y a pas une femme pareille, soit pour les grâces et la beauté, soit pour le sens et la sagesse des paroles. Holopherne lui répondit : Dieu a bien fait de vous envoyer devant votre peuple, pour nous le livrer entre les mains ; et, parce que vos promesses sont très-avantageuses, si votre Dieu fait cela pour moi, il sera aussi mon Dieu, vous-même vous serez grande dans la maison de Nabuchodonosor, et votre nom deviendra illustre dans toute la terre [1].

Puis il commanda qu'on la fît entrer au lieu où étaient ses trésors, et qu'elle fût servie des mets de sa table. Je ne pourrai pas, lui remontra-t-elle, manger maintenant des choses que vous commandez qu'on me donne, de peur que cela ne devienne un obstacle à mon dessein ; mais je mangerai de ce que j'ai apporté avec moi. Holopherne insista : Si ce que vous avez apporté avec vous vient à manquer, que pourrons-nous vous faire ? Vive votre âme mon seigneur ! répliqua Judith, avant que votre servante ait consommé ce qu'elle a, Dieu fera par ma main ce que j'ai pensé. Sur quoi, elle entra dans la tente assignée, après avoir demandé et obtenu la permission d'entrer et de sortir selon qu'elle le voudrait, pendant trois jours, pour adorer son Dieu.

Elle sortait donc durant les nuits dans la vallée de Béthulie, et elle se purifiait dans une fontaine. Et en remontant elle priait le Sei-

[1] Judith, 11.

gneur, Dieu d'Israël, de la conduire dans le dessein qu'elle avait prémédité pour la délivrance de son peuple. Puis, rentrant dans sa tente, elle y demeurait pure, éloignée des profanes, jusqu'à ce qu'elle prît sa nourriture vers le soir.

Au quatrième jour, Holopherne fit un festin à ses officiers seulement. Il dit à l'eunuque Bagaos, qui avait l'intendance sur tout ce qui lui appartenait : Va, persuade à cette femme des Hébreux, qui est sous ta garde, de venir vers nous pour manger et boire avec nous : car il serait honteux de laisser une pareille femme sans avoir causé avec elle : si nous ne savons l'attirer, elle se moquera de nous. L'eunuque vint donc dire à Judith : Pourquoi cette charmante fille craindrait-elle d'entrer chez mon seigneur, pour être honorée devant lui, se réjouir avec nous, et devenir en ce jour comme une des filles d'Assur dans le palais de Nabuchodonosor ? Qui suis-je, moi, répliqua Judith, pour contredire mon seigneur ? Tout ce qui sera bon à ses yeux, je me hâterai de le faire, et ce sera pour moi un sujet de triomphe jusqu'au jour de ma mort. Se levant aussitôt, elle se para de tous ses ornements et parut devant Holopherne. Dès qu'il la vit, il en fut frappé au cœur ; car il brûlait de passion pour elle, et, depuis le premier jour, il cherchait à la séduire. Buvez maintenant, lui dit-il, et prenez part à notre joie ; car vous avez trouvé grâce à mes yeux. — Je boirai, seigneur, répondit Judith, parce que mon âme reçoit aujourd'hui la plus grande gloire qu'elle ait reçue dans toute sa vie. Elle prit ensuite ce que sa servante lui avait préparé, mangea et but devant lui. Holopherne fut tellement transporté de joie en la voyant, qu'il but du vin plus qu'il n'avait fait aucun jour [1].

Le soir étant venu, ses serviteurs se hâtèrent de se retirer chacun chez soi ; tous étaient fatigués du vin qu'ils avaient bu. Bagaos ferma la porte de la chambre et s'en alla. Holopherne était étendu sur son lit, accablé de sommeil et d'ivresse ; Judith, seule auprès de lui, ordonne à sa suivante de se tenir devant la porte de la chambre et d'y faire sentinelle. Pour elle, debout devant le lit, elle priait avec larmes, remuant les lèvres en silence : Seigneur, Dieu d'Israël, fortifiez-moi, et rendez-vous favorable en ce moment à ce que ma main va faire, afin que, comme vous avez promis, vous releviez votre cité de Jérusalem, et que j'achève ce que j'ai cru qui se pourrait faire par votre assistance.

Ayant parlé de la sorte, elle s'approcha de la colonne qui était au chevet d'Holopherne, délia son sabre qui y pendait, le tira du fourreau, saisit l'Assyrien par les cheveux, disant : Seigneur-Dieu, fortifiez-moi à cette heure, et, en deux coups, lui trancha la tête. Après quoi elle

[1] Judith, 12.

fit tomber le cadavre hors du lit, détacha des colonnes le pavillon, sortit de la chambre, et donna la tête d'Holopherne à sa suivante, qui la mit dans le sac des vivres.

Toutes deux sortirent ensuite selon leur coutume, passèrent au delà du camp, tournèrent le long de la vallée et arrivèrent à la porte de la ville. De loin Judith criait aux sentinelles : Ouvrez, ouvrez les portes ; Dieu, notre Dieu est avec nous, prêt à signaler sa puissance en Israël, comme il a fait en ce jour. Les gardes, ayant entendu sa voix, appelèrent les sénateurs de la cité. Petits et grands, toute la ville accourut, parce qu'on ne s'attendait plus qu'elle reviendrait. On s'assembla autour d'elle à la lueur des flambeaux. Montée sur un lieu élevé, elle commanda qu'on fît silence, et, tous s'étant tus, elle dit à haute voix : Louez, bénissez le Seigneur, notre Dieu, qui n'a point retiré sa miséricorde de dessus la maison d'Israël, mais qui, cette nuit même, a, par ma main, tué l'ennemi de son peuple.

A ces mots elle tira du sac la tête d'Holopherne, et, la montrant à toute l'assemblée, s'écria : Voici la tête d'Holopherne, général de l'armée d'Assur, et voici le pavillon sous lequel il était couché ivre, et où le Seigneur, notre Dieu, l'a frappé par la main d'une femme. Au reste, vive le Seigneur ! car son ange m'a gardée, et sortant d'avec vous, et demeurant là, et revenant ici. Il n'a point permis que sa servante fût déshonorée ; mais il m'a ramenée parmi vous sans tache, triomphante de sa victoire, de mon évasion et de votre délivrance. Bénissez-le tous, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle ! Et tous bénirent à la fois et Dieu et Judith.

O fille, dit Ozias, prince du peuple, vous êtes bénie du Dieu très-haut par-dessus toutes les femmes qui sont sur la terre. Béni soit le Seigneur, créateur du ciel et de la terre, qui a conduit votre main pour trancher la tête au chef de nos ennemis. En ce jour il a rendu votre nom si grand, que jamais votre éloge ne cessera parmi les hommes qui se souviendront de la puissance du Seigneur, parce que vous n'avez point épargné votre vie dans l'angoisse et la tribulation de votre peuple, mais vous vous êtes présentée devant Dieu pour empêcher sa ruine. Et tout le peuple répondit : Amen ! amen !

Après quoi on fit venir Achior. Le Dieu d'Israël, lui dit Judith, le Dieu d'Israël, à qui vous avez rendu témoignage en disant qu'il a le pouvoir de se venger de ses ennemis, a coupé lui-même cette nuit, par ma main, la tête du chef de tous les infidèles. Et pour vous faire voir qu'ainsi en soit, voici la tête d'Holopherne qui, dans l'insolence de son orgueil, méprisait le Dieu d'Israël, et qui menaçait de vous faire mourir, en disant : Lorsque j'aurai vaincu le peuple d'Israël, je

vous ferai passer l'épée au travers du corps. A la vue de la tête d'Holopherne, Achior fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il tomba le visage contre terre et s'évanouit. Puis, ayant repris ses sens, il se jeta aux pieds de Judith et l'adora, disant : Bénie soyez-vous de votre Dieu dans toute la maison de Jacob, parce que le Dieu d'Israël sera pour jamais glorifié en vous parmi tous les peuples qui entendront parler de votre nom. Enfin, considérant tout ce que Dieu avait fait en faveur d'Israël, il abandonna les cérémonies de la gentilité, crut en Dieu avec une grande foi, reçut la circoncision et fut incorporé au peuple d'Israël, lui et toute sa race, jusqu'aujourd'hui, dit l'historien sacré [1].

Pour Judith, sans perdre un moment, elle dit à tout le peuple : Écoutez-moi, mes frères; pendez cette tête au haut de nos murailles; et, aussitôt que le soleil sera levé, prenez chacun vos armes et sortez avec grand bruit, non pour descendre jusqu'aux ennemis, mais comme vous disposant à les attaquer. Nécessairement les gardes avancées fuiront et s'en iront éveiller leur général. Et lorsque leurs chefs auront couru à la tente d'Holopherne et qu'ils n'y auront trouvé qu'un tronc nageant dans son sang, la frayeur les saisira tous. Lors donc que vous les verrez fuir, allez hardiment après eux, parce que le Seigneur vous les livrera pour les fouler aux pieds.

Les ordres de Judith furent exécutés. Au lever du soleil, les sentinelles assyriennes, voyant paraître les hommes de Béthulie, coururent à la tente d'Holopherne. Ceux qui étaient dans la tente vinrent à la porte de sa chambre, et ils tâchaient, en y faisant quelque bruit, d'interrompre son sommeil; car nul n'osait ni frapper à la porte, ni entrer dans la chambre du général des Assyriens. Mais les chefs, les colonels et les principaux officiers étant venus, ils dirent aux chambellans : Entrez et éveillez-le, parce que ces rats sont sortis de leurs trous et ont eu la hardiesse de nous défier au combat. Alors Bagaos, étant entré, se tint devant le rideau et frappa des mains, s'imaginant qu'il dormait avec Judith. Mais prêtant l'oreille et n'entendant aucun bruit, tel qu'en peut faire un homme qui dort, il s'approche plus près du rideau, le lève, aperçoit le cadavre d'Holopherne étendu par terre, sans tête, tout couvert de son sang, jette un grand cri en pleurant, déchire ses vêtements, court à la tente de Judith, et ne l'ayant pas trouvée, sort devant le peuple et s'écrie : Une seule femme des Hébreux a mis la confusion dans la maison de Nabuchodonosor; car voici Holopherne étendu par terre, et sa tête n'y est plus. A ces mots, les chefs de l'armée assyrienne déchirent

[1] Judith, 13.

leurs vêtements, la frayeur et le trouble les saisissent, le camp retentit bientôt de cris effroyables ; chacun, hors de soi-même, ne songe qu'à soi ; il n'y a plus d'ordre ni de discipline ; mais tous, baissant la tête et quittant tout, se hâtent d'échapper aux Hébreux qu'ils entendent marchant à eux les armes à la main, et s'enfuient çà et là par les chemins de la campagne et les sentiers de la colline [1].

Les enfants d'Israël, les voyant fuir de la sorte, les poursuivent et descendent de la montagne, sonnant des trompettes et jetant de grands cris après eux. Comme ils marchaient ensemble et en bon ordre, pendant que les Assyriens fuyaient en déroute, ils taillaient en pièces tout ce qu'ils rencontraient. Ozias envoya porter cette nouvelle à toutes les villes et provinces d'Israël ; partout l'élite de la jeunesse prit les armes, poursuivit l'ennemi jusqu'à l'extrême frontière, passant tout au fil de l'épée et faisant un butin immense. Quant au souverain pontife Joacim, il vint de Jérusalem à Béthulie, avec tout son sénat, pour voir Judith. Elle sortit à sa rencontre, et tous la bénirent d'une voix, disant : Vous êtes la gloire de Jérusalem ; vous êtes la joie d'Israël ; vous êtes l'honneur de notre peuple ; car vous avez agi avec un courage mâle ; et votre cœur s'est affermi, parce que vous avez aimé la chasteté, et qu'après votre mari, vous n'en avez point connu d'autre. C'est pour cela que la main du Seigneur vous a fortifiée et que vous serez bénie éternellement. Et tout le peuple répondit : Amen ! Amen !

Trente jours suffirent à peine pour amasser les dépouilles des Assyriens. Tout ce qu'on put reconnaître qu'Holopherne avait possédé en or, en argent, en vêtements, en pierreries et en toute sorte de meubles, fut donné par le peuple à Judith. Toutes les femmes d'Israël accoururent pour la voir et la bénir ; elles formèrent en son honneur des chœurs et des danses ; Judith, avec ses compagnes, le front couronné d'olivier et des rameaux à la main, s'avançait à la tête de tout le peuple, conduisant les danses des femmes ; ensuite marchaient en armes les hommes d'Israël portant des couronnes et faisant retentir des hymnes. Judith entonna un cantique triomphal en l'honneur de Jéhova, et tout le peuple le répétait en chœur [2].

« Entonnez à mon Dieu, au son des tambours ; chantez à mon Seigneur, au son des cymbales ; chantez-lui d'accord un nouveau cantique.

« C'est le Seigneur qui rompt les guerres : Jéhova est son nom. Il a placé son camp au milieu de son peuple pour nous délivrer de tous nos ennemis.

[1] Judith, 14. — [2] *Ibid.*, 15.

« Assur est venu des montagnes de l'aquilon ; sa multitude comblait les torrents, ses chevaux couvraient les collines. Il a dit qu'il incendierait mes confins, qu'il exterminerait par le glaive mes jeunes gens, qu'il briserait contre le pavé mes enfants à la mamelle, ferait des autres sa proie, et emmènerait captives mes vierges.

« Le Seigneur, le Tout-Puissant, a renversé ses projets : il l'a livré entre les mains d'une femme. Ce ne fut point une vigoureuse jeunesse ; ce ne furent point les Titans hautains ni les géants qui frappèrent leur capitaine ; c'est Judith, fille de Mérari, qui le captiva par sa beauté, et lui trancha la tête avec son propre poignard.

« Les Perses furent effrayés de sa constance, et les Mèdes de son audace. Le camp d'Assur a hurlé, quand ont paru mes humbles que brûlait la soif. Les fils des jeunes femmes les ont transpercés ; ils les ont tués comme des esclaves qui s'enfuient. Ils ont été exterminés de devant le Seigneur, mon Dieu.

« Chantons un hymne au Seigneur ; chantons un hymne nouveau à notre Dieu ! »

Ces réjouissances, commencées à Béthulie, se continuèrent à Jérusalem durant trois mois. Tout le peuple s'y rendit, adora Dieu, et, s'étant purifié, lui offrit des holocaustes et s'acquitta de ses vœux et de ses promesses. Judith y consacra au Seigneur tous les meubles d'Holopherne et le pavillon qu'elle avait enlevé de son lit. Elle resta veuve dans la maison de son mari, donna la liberté à sa suivante, mourut à l'âge de cent cinq ans, et fut pleurée par tout le peuple durant sept jours [1].

En mémoire de cette merveilleuse délivrance, une fête fut instituée, qui se célébrait encore quand l'histoire de Judith, telle que nous l'avons, fut mise par écrit. Cette histoire se lit en grec et en latin. Dans l'une de ces versions il est des circonstances qui ne se trouvent pas dans l'autre ; nous les avons confondues en la même narration, comme pour Tobie.

Toujours la tradition chrétienne a regardé l'histoire de Judith comme véritable et comme faisant partie des livres sacrés. Les Juifs, quoiqu'ils ne la missent pas au catalogue des Écritures canoniques, la regardaient cependant, au temps de saint Jérôme, comme une Écriture sainte. On y voit que l'héroïne du livre était une pieuse matrone poussée par l'esprit de Dieu et remplie de sa force. Mais les moyens qu'elle employa pour exécuter son grand dessein, lui étaient-ils tous également inspirés ? N'y en avait-il point qu'elle choisit elle-même ? Et, parmi ces derniers, n'y en avait-il que d'absolument irréprochables ?

[1] Judith, 16.

Certaines de ses paroles ne renferment-elles pas un mensonge officieux ? La guerre excuse-t-elle cela de péché ? Les docteurs et les interprètes sont partagés d'avis sur ces questions. On l'a été également sur l'époque où cette histoire a eu lieu ; mais les plus doctes sont tombés d'accord à la placer, comme nous avons fait, après la captivité sous Manassès.

Il est dit que, tant que vécut Judith, et même plusieurs années après sa mort, il n'y eut personne à troubler Israël. En effet, pendant les dernières années de Manassès, sous le règne de son fils Amon et celui de son petit-fils Josias, nulle puissance étrangère ne vint attaquer Juda.

La puissance la plus formidable d'alors, l'empire de Ninive, touchait à sa fin. Jonas lui avait prédit sa ruine ; la pénitence vint la suspendre. Tobie renouvela cette même prédiction ; les Ninivites n'en profitèrent point comme de celle de Jonas. Le prophète Sophonie vint dire à son tour :

« Jéhova étendra sa main vers l'aquilon ; il perdra Assur ; il fera de Ninive une solitude, un lieu aride comme un désert. Les troupeaux se reposeront au milieu d'elle, ainsi que toutes les bêtes de la contrée ; le butor et le hérisson se logeront dans ses portiques ; les oiseaux crieront sur ses fenêtres, et le corbeau au-dessus des portes de ses palais.

« Voilà cette ville si fière, qui habitait en assurance et disait en son cœur : C'est moi ! et, hors moi, il n'y en a point d'autre ! Comment donc a-t-elle été changée en un désert et en une retraite de bêtes sauvages ? Tous ceux qui passeront au travers d'elle, lui insulteront avec des sifflements et des gestes de mépris[1]. »

Mais ce fut surtout parmi les dix tribus emmenées captives par Salmanasar que s'éleva le prophète de la ruine de Ninive. Nahum, de la tribu de Siméon, ne parle pas d'autre chose. Ses prédictions portent en tête : Charge ou prophétie contre Ninive. Il annonce, peut-être à Ninive même, comme Jonas, que Jéhova est patient, grand en puissance, lent à punir, mais qu'il punit à la fin.

« Sa marche est dans la tempête et le tourbillon ; les nuages sont la poussière de ses pieds. Il détruira ce lieu par une inondation passagère. Voici sur les montagnes les pieds de celui qui apporte la bonne nouvelle, de celui qui annonce la paix. Célèbre, ô Juda ! tes solennités, accomplis tes vœux, parce que Bélial ne passera plus en toi ; il est péri tout entier. Les portes des fleuves sont ouvertes, le palais est détruit, la reine est emmenée captive avec ses suivantes, elles

[1] Sophon., 2.

gémissent comme des colombes et se frappent le cœur. Ninive est couverte d'eau : c'est un étang ; ses citoyens s'enfuient. Au combat ! au combat ! s'écrie-t-elle ; mais nul ne retourne. Pillez l'argent, pillez l'or ; ses richesses sont infinies, ses vases et ses meubles précieux sont innombrables. Elle est vidée, elle est anéantie, elle est déchirée. Son cœur sèche d'effroi, ses genoux tremblent, tous les reins sont abattus, tous les visages noirs et défigurés.

« Où est maintenant cette caverne de lions, où sont ces pâturages des lionceaux ? cette caverne où le lion se retirait avec ses petits, sans que personne vînt les troubler ; où le lion apportait les bêtes toutes sanglantes à ses lionnes et à ses lionceaux, remplissant son antre de sa proie, et ses cavernes de ses rapines.

« Me voici, je viens à toi, dit Jéhova-Sabaoth. J'incendierai ta multitude jusqu'à la réduire en fumée ; le glaive dévorera tes jeunes lions ; j'exterminerai de la terre tes rapines, on n'entendra plus la voix insolente de tes ambassadeurs.

« Malheur à la ville de sang qui n'est que fourberie, qui est pleine de rapine et qui ne cesse le brigandage ! On entend la voix du fouet, la voix de la roue impétueuse et du cheval hennissant, et du char brûlant, et du cavalier qui le monte, et du glaive étincelant, et de la lance fulminante, et de la multitude tuée, et des cadavres sans nombre tombant les uns sur les autres...

« Quiconque te verra, se reculera de toi et dira : Ninive est dévastée ! Qui sera touché de ton malheur ? D'où te chercherai-je des consolateurs ? Es-tu meilleure que No-ammon ? Assise entre les fleuves, les eaux l'entourent, la mer est sa richesse, les flots ses remparts. L'Éthiopie est sa force, aussi bien que l'Égypte : son peuple est innombrable. L'Afrique et la Libye ont été à son secours. Cependant elle a été emmenée captive dans une terre étrangère, ses petits enfants ont été écrasés au milieu de toutes ses rues, ses plus illustres citoyens partagés au sort, et tous ses grands garrottés de fers. Toi, tu seras enivrée de même, tu tomberas dans le mépris ; toi aussi, tu réclameras en vain du secours : tes remparts sont des figues primeurs ; pour peu qu'on les secoue, elles tombent dans la bouche de qui veut les manger. Tes habitants sont des femmes ; les portes de ton pays sont ouvertes à tes ennemis ; le feu te consumera, le glaive te dévorera. Tes pasteurs se sont endormis, ô roi d'Assur ! tes princes sont muets, ton peuple est dispersé sur les montagnes, et il n'y a personne qui le rassemble. Ta fracture n'est point remise, ta plaie est incurable. Tous ceux qui apprennent ton sort ont battu des mains : qui, en effet, ta malice n'a-t-elle pas continuellement foulé aux pieds [1] ? »

[1] Nahum, 1, 2 et 3.

On croit que No-ammon, dont la dévastation se voit ici mentionnée, est la fameuse Thèbes aux cent portes ou palais, dans la Haute-Égypte. Les eaux du Nil, sur lequel elle était bâtie, lui apportaient les richesses de la mer. Une dynastie éthiopienne y régnait alors : l'Éthiopie était ainsi naturellement son auxiliaire. Ce désastre lui sera arrivé par les armes de Sénachérib ou de son fils Asarhaddon.

Deux hommes exécutèrent l'arrêt du ciel contre Ninive : Cyaxare, roi des Mèdes, et Napobolassar, roi de Babylone. Le texte grec du livre de Tobie appelle le second Nabuchodonosor, et le premier Assuérus [1]. Axare ou Axuérus est le même nom ; mais, dans le premier exemple, il est précédé du mot *Ky*, ou seigneur. Le jeune Tobie vivait encore ; car il est dit qu'il apprit avant de mourir la ruine de Ninive, que prirent Nabuchodonosor et Assuérus.

Cyaxare, fils de Phraortes, ayant succédé à son père aussitôt après sa mort, sut profiter de la déroute des Assyriens devant Béthulie. Il se rétablit dans son royaume des Mèdes, puis recouvra l'empire de toute la haute Asie. Ce que ce prince avait dès lors le plus à cœur, était d'aller attaquer Ninive, pour venger la mort de son père par la ruine de cette grande ville ; mais il paraît qu'occupé à se rétablir pendant les dernières années de Saosduchim, le Nabuchodonosor de Judith, il ne marcha contre Ninive qu'au commencement du règne de Chyniladan, successeur de ce Nabuchodonosor. Cyaxare, ayant donc alors rassemblé des troupes de toute l'Asie au-dessus du fleuve Halys, se mit en route avec une puissante armée. Les Assyriens vinrent à sa rencontre et furent défaits. Cyaxare les poussa jusqu'à Ninive, et forma le siége de cette ville ; mais une irruption des Scythes, dans la Médie, l'obligea d'abandonner son entreprise. Son armée fut défaite par ces barbares, qui se répandirent dans la haute Asie et en demeurèrent maîtres vingt-huit ans. Cyaxare, qui se voyait dépossédé de son empire par cette nation farouche, résolut avec ses sujets de s'en délivrer de cette manière : les Mèdes invitèrent un grand nombre de Scythes à un festin qui se célébrait dans toutes les familles ; chacun enivra ses hôtes, et puis les massacra. Ceux des Scythes qui ne s'étaient pas trouvés à ces festins, ayant appris la mort de leurs compagnons s'enfuirent en Lydie auprès du roi Alyattes. Cyaxare, délivré de ces dangereux ennemis, reprit le dessein du siége de Ninive. Le roi qui régnait alors dans cette ville, est nommé Sarac dans quelques auteurs, Sardanapal dans d'autres. Il paraît avoir été le successeur de Chyniladan. C'était un prince effé-

[1] Tobie, 14, 15.

miné et qui se rendait méprisable par sa mollesse. Déjà, depuis quelques années, le généralissime de ses troupes, Napobolassar, ayant été envoyé à Babylone pour réduire des bandes d'insurgés, s'était mis à leur tête et avait pris le titre de roi. Pour mieux s'affermir, le nouveau souverain de Babylone fit alliance avec Cyaxare, demanda et obtint la fille du prince mède pour son fils, le fameux Nabuchodonosor le Grand. Unis de cette sorte, le Mède et le Babylonien assiégèrent Ninive tous les deux. Sarac ou Sardanapal, désespérant de se défendre, se brûla avec son palais. La grande cité fut prise et ruinée enfin de fond en comble. Avec elle finit l'empire d'Assur, pour devenir celui des Chaldéens ou de Babylone [1].

Ninive était située sur le Tigre, qui la traversait sans doute par plusieurs canaux. De là ces paroles du prophète : Les portes des fleuves sont ouvertes pour inonder la ville et en faire un étang. Des auteurs grecs rapportent en effet que la prise de Ninive fut déterminée par une inondation du Tigre, qu'avaient grossi des pluies extraordinaires. Cette inondation fit tomber une grande partie des murailles : aussi ce même prophète les comparait-il à des figues mûres [2].

Aujourd'hui, tout a tellement disparu de cette ville fameuse, qu'on n'en retrouve plus même la place. On croit seulement en reconnaître des vestiges sur la rive gauche du Tigre, vis-à-vis de la ville actuelle de Mossul, qui est sur la rive droite, et qu'on appelle quelquefois la nouvelle Ninive, parce qu'elle a été bâtie, dit-on, avec les ruines de l'ancienne.

Depuis la première édition de ce volume, 1842, la vieille Ninive, réduite à l'état de squelette, de squelette mutilé, semble vouloir sortir de sa tombe. Un savant de France à Mossul, un savant d'Angleterre à Bagdad, ayant fait creuser dans la plaine où fut autrefois la superbe capitale de l'Assyrie, la ville de Salmanasar, de Sennachérib, de Sardanapal, ont exhumé d'immenses débris de palais, avec des statues, des peintures et des inscriptions : statues et tableaux dont la perfection a pu servir de modèle aux Grecs; peintures qui représentent les triomphes et les festins des rois ; triomphes et combats où le vainqueur est accompagné de son armée, avec des machines de guerre qu'on croyait inventées par les Grecs ou les Romains, mais où l'on n'aperçoit ni char ni cavalier, tandis qu'on en voit parmi les ennemis : l'Écriture dit, en effet, que les peuples d'Assur ne connaissent point l'usage des chariots ni des chevaux. Parmi les ennemis et les prisonniers on reconnaît évidemment des Nègres.

[1] Abyd. *Apud Euseb. Chron.*, l. 1, c. 9. — [2] Diodore, l. 2.

et aussi probablement des Mèdes, des Perses et des Juifs, en particulier un prince vaincu, peut-être Osée, dernier roi d'Israël. Certains prisonniers sont tenus par des chaînes attachées à un anneau passé dans la lèvre inférieure. Sénachérib, menaçant de sa colère le roi de Juda, lui dit : Je te mettrai un cercle au nez et un mors à la bouche. On voit entre autres la prise et le sac d'Ecbatane par Nabuchodonosor I^er^, autrement Saosduchim, dont le général Holopherne fut ensuite décapité par Judith. Les peintures et sculptures de festins rappellent l'interminable repas de cent quatre-vingts jours que donna Assuérus aux grands de son empire dans le palais de Suze. On y voit des guerriers en habits de fête, les cheveux et la barbe soigneusement bouclés et parfumés, assis devant des tables chargées de mets, les uns en face des autres, élevant leurs verres et portant des santés en l'honneur du vainqueur. Les tables recouvertes de nappes, les chaises, les verres, sont du plus beau travail, et l'emportent en plusieurs points sur l'industrie moderne. Et dans ces tableaux on ne trouve pas une seule figure de femme, si ce n'est parmi les captifs que conduisent des soldats. Les inscriptions qui accompagnent ces sculptures et ces peintures sont en forme de clous ou de coins, et appelées pour cela cunéiformes. On espère pouvoir les déchiffrer un jour, et lire ces chants de victoire devenus des inscriptions funèbres [1].

Ces palais fossiles de l'ancienne capitale de l'Orient sont transportés à Londres et à Paris, les deux capitales de l'Occident moderne. On dirait que Dieu prépare son grand jugemen sur les nations, et que pour cela il rassemble en un même lieu les cadavres de celles même qui sont mortes depuis plus de vingt siècles. A Paris, tout à côté de la colonne de l'Égyptien Sésostris, les débris de Ninive servent à peupler le palais désert du grand roi, le palais de Louis XIV.

[1] Annales de philosophie chrétienne, 3^e^ série, t. 12, p. 122-147; t. 14, p. 240-242; t. 16, p. 145-149.

---

# LIVRE DIX-SEPTIÈME.

## DE 613 A 588 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Josias. — Commencement de Jérémie. — Captivité de Babylone. — Nabuchodonosor voit en emblème l'histoire du monde : Daniel la lui explique. — Ézéchiel dans la Mésopotamie. — Ruine de Jérusalem et du temple.**

Amon, fils de Manassès, était âgé de vingt-deux ans quand il monta sur le trône. Il imita son père dans toutes ses impiétés, mais non dans sa pénitence. Après deux ans de règne, il fut tué par des conspirateurs, et ceux-ci par le peuple, qui établit roi son fils Josias, âgé de huit ans [1].

La corruption et l'idolâtrie, introduites par Amon, paraissent avoir continué leurs ravages sous la minorité du jeune roi. Entouré d'une cour dépravée, on pouvait s'attendre, non-seulement qu'il laisserait faire le mal, mais qu'il y pousserait encore par son exemple. Par la miséricorde du Seigneur, il en fut autrement. Dès la huitième année de son règne, seizième de son âge, Josias commença à chercher le Dieu de David, son père, et, quatre ans après, à purifier Juda et Jérusalem des hauts lieux, des bois profanes, des idoles soit de sculpture, soit de fonte. Il fit détruire en sa présence les autels des Baalim, briser les simulacres qu'on avait posés dessus ; abattit les bocages d'Astaroth, mit en pièces ses idoles, en jeta les morceaux sur les tombeaux de ceux qui avaient accoutumé de leur immoler des victimes. De plus, il brûla sur les autels des idoles les ossements de leurs prêtres, et purifia ainsi Juda et Jérusalem. Il en fit de même dans les villes de Manassé, d'Éphraïm et de Siméon, jusqu'à Nephthali [2].

Pour seconder le zèle du roi, Dieu suscita un grand prophète. Ce fut Jérémie, fils d'Helcias, l'un des prêtres qui demeuraient dans Anathoth, en la terre de Benjamin. La parole de Jéhova vint à lui la treizième année du règne de Josias, disant :

« Avant de t'avoir formé dans les entrailles de ta mère, je t'ai connu ; avant que tu fusses sorti de son sein, je t'ai sanctifié, je t'ai

[1] 4. Reg., 21, 18-24. — [2] *Ibid.*, 22, 1 et 2. 2. Paral., 34, 1-7.

établi prophète pour les nations. Hélas! Adonaï-Jéhova, s'écria Jérémie, je ne sais point parler, je suis un enfant!—Ne dis point, répondit Jéhova, Je suis un enfant; car tu iras partout où je t'enverrai, et tout ce que je t'ordonnerai, tu le diras. — Ne crains pas devant la face des hommes, parce que je suis avec toi pour te délivrer. Et Jéhova, étendant la main, lui toucha la bouche, en disant: Voilà que j'ai mis dans ta bouche mes paroles; voilà qu'en ce jour je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes, pour arracher et pour détruire, pour perdre et pour dissiper, pour édifier et pour planter [1]. »

L'Éternel lui dit un jour: «—Que vois-tu, Jérémie? — Je vois une branche d'amandier qui se hâte de fleurir, répondit le prophète. Tu as bien vu, répliqua l'Éternel; car ainsi je me hâterai d'accomplir ma parole. Que vois-tu? lui demanda-t-il encore. Je vois, dit Jérémie, un vase fumant qu'embrase le souffle de l'aquilon. Et Jéhova lui dit: C'est de l'aquilon que fondra le mal sur tous les habitants de cette terre. Car voilà que je convoquerai tous les peuples des royaumes de l'aquilon; et ils établiront chacun son trône à l'entrée des portes de Jérusalem, tout autour de ses murailles, et dans toutes les villes de Juda. Et je prononcerai avec eux mes jugements contre toute la malice de ceux qui m'ont délaissé, qui ont sacrifié aux dieux étrangers, qui ont adoré l'ouvrage de leurs mains [2].

« Et toi, ceins tes reins, va, dis-leur tout ce que je te commande; ne crains pas en leur présence, car je t'ôterai la crainte devant leur face. Je t'établis aujourd'hui comme une ville forte, une colonne de fer, un mur d'airain, sur toute la terre, et pour les rois de Juda, ses princes, et ses prêtres, et son peuple. Et ils combattront contre toi, et ils ne prévaudront point, parce que je suis avec toi, dit Jéhova, pour te délivrer [3]. »

Un autre prophète, Sophonie, prêchait au même temps les juge-

[1] Priusquàm te formarem in utero, novi te; et antequàm exires de vulvâ, sanctificavi te, et prophetam in gentibus dedi te. Et dixi: A, a, a, Dominus Deus: ecce nescio loqui, quia puer ego sum. Et dixit Dominus ad me: Noli dicere: Puer sum, quoniàm ad omnia, quæ mittam te, ibis, et universa quæcumque mandavero tibi, loqueris. Ne timeas à facie eorum, quia tecum ego sum, ut eruam te, dicit Dominus. Et misit Dominus manum suam, et tetigit os meum, et dixit Dominus ad me: Ecce dedi verba mea in ore tuo; ecce constitui te hodiè super gentes, ut evellas, et destruas, et disperdas, et dissipes, et ædifices, et plantes. Jerem., 1, 5-10. — [2] *Ibid.*, 1, 11-13. — [3] *Ibid.*, 1, 14-19. Tu ergò accinge lumbos tuos, et surge, et loquere ad eos omnia quæ præcipio tibi; ne formides à facie eorum; nec enim timere te faciam vultum eorum. Ego quippe dedi te hodiè in civitatem munitam, et in columnam ferream, et in murum æreum, super omnem terram, regibus Juda, principibus ejus, et sacerdotibus, et populo terræ. Et bellabunt adversùm te, et non prævalebunt; quia ego tecum sum, ait Dominus, ut liberem te.

ments de Dieu et la pénitence. « J'étendrai ma main sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem, dit Jéhova, et j'exterminerai de ce lieu les restes de Baal, le nom de ses ministres avec ses prêtres; ceux qui adorent sur les toits la milice du ciel; ceux qui adorent et invoquent tour à tour dans leur serment et Jéhova et Moloch; ceux qui se détournent de Jéhova, et qui ne le cherchent point... Je scruterai Jérusalem avec des lampes; je visiterai les hommes enfoncés dans leurs ordures, qui disent dans leur cœur : Jéhova ne nous fera ni bien ni mal. Leurs richesses seront au pillage, leurs maisons en ruine; ils en bâtiront, mais ils ne les habiteront pas; ils planteront des vignes, et ils n'en boiront pas le vin. Il est proche, le grand jour de Jéhova; il est proche, il se hâte grandement. La voix du jour de Jéhova sera lamentable, le fort même y criera. Jour de colère que ce jour-là, jour de tribulation et d'angoisse, jour de calamité et de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes, jour où la trompette retentira terrible sur les villes fortes et les hautes tours. J'accablerai d'affliction les hommes, ils marcheront comme des aveugles, parce qu'ils ont péché contre Jéhova; leur sang se répandra comme la poussière, leur corps comme le fumier [1].

« Assemblez-vous donc, nation indigne d'être aimée; assemblez-vous avant que la colère de Jéhova n'éclate; cherchez l'Éternel, vous humbles de cette terre, cherchez la justice, cherchez la mansuétude; peut-être que vous trouverez un asile au jour de la colère de Jéhova. »

Pour leur faire sentir encore davantage que leur unique refuge est de revenir à Dieu, le prophète leur annonce que le même coup frappera tous les pays d'alentour. Gaza sera détruite; Ascalon deviendra un désert; Azot sera ruinée en plein midi; Accaron renversée jusques aux fondements; Chanaan, terre des Philistins, délaissée sans

[1] Sophon., 1, 1-18. Et extendam manum meam super Judam, et super omnes habitantes Jerusalem, et disperdam de loco hoc reliquias Baal, et nomina æditorum cum sacerdotibus; et eos qui adorant super tecta militiam cœli, et adorant et jurant in Domino, et jurant in Melchom; et qui avertuntur de post tergum Domini, et qui non quæsierunt Dominum, nec investigaverunt eum..... Et erit in tempore illo : scrutabor Jerusalem in lucernis, et visitabo super viros defixos in fæcibus suis, qui dicunt in cordibus suis : Non faciet benè Dominus, et non faciet malè. Et erit fortitudo eorum in direptionem, et domus eorum in desertum; et ædificabunt domos, et non habitabunt; et plantabunt vineas, et non bibent vinum earum. Juxtà est dies Domini magnus, juxtà est et velox nimis. Vox diei Domini amara, tribulabitur ibi fortis. Dies iræ dies illa, dies tribulationis et angustiæ, dies calamitatis et miseriæ, dies tenebrarum et caliginis, dies nebulæ et turbinis, dies tubæ et clamoris, super civitates munitas, et super angulos excelsos. Et tribulabo homines, et ambulabunt ut cæci, quia Domino peccaverunt; et effundetur sanguis eorum sicut humus, et corpora eorum ut stercora.

habitant. Les restes de la maison de Juda en feront un lieu de pâturages. Moab deviendra comme Sodome, les enfants d'Ammon comme Gomorre ; leur terre ne sera qu'une solitude éternelle ; le reste de mon peuple les pillera, et ceux d'entre les miens qui auront survécu à leur malheur en seront les maîtres. L'Éternel anéantira tous les dieux de la terre ; c'est lui qu'adoreront toutes les îles des nations, chacune de son lieu. Les Éthiopiens mêmes tomberont sous le glaive. Jéhova étendra sa main sur l'aquilon ; il perdra Assur [1]. Vient ensuite la prophétie sur Ninive, que nous avons vue plus haut. « Attendez-moi, dit enfin l'Éternel, attendez-moi au jour que je ressusciterai pour le témoignage ; car ma résolution est de ramasser les nations, de rassembler les royaumes, de répandre sur eux toute ma colère ; toute la terre sera dévorée par le feu de ma vengeance. Alors je rendrai aux peuples la pureté des lèvres pour invoquer tous le nom de Jéhova et le servir sous le même joug [2]. »

Outre les paroles de ces deux prophètes, une rencontre singulière vint encore augmenter le zèle de Josias. La dix-huitième année de son règne, après une première tournée dans son royaume pour détruire les monuments d'idolâtrie, étant revenu à Jérusalem, il envoya trois de ses ministres au grand prêtre Helcias, pour concerter avec lui les réparations du temple. Comme le grand prêtre faisait transporter à cet effet chez les entrepreneurs l'argent offert et amassé dans le trésor sacré, il trouva le livre de la Loi de l'Éternel, de la main de Moïse. On croit généralement que c'était l'exemplaire original du Deutéronome, déposé auprès de l'arche, et dont chaque nouveau roi devait prendre une copie. Par suite des désordres sous les règnes de Manassès et d'Amon, cet exemplaire avait pu être caché ailleurs. Helcias le fit porter au roi par Saphan, le premier des trois ministres en question. Josias ayant entendu les paroles de la Loi et les maux dont elle menace les violateurs, déchira ses vêtements et dit à Helcias et à quatre grands officiers du palais : Allez, et consultez l'Éternel pour moi et pour ce qui reste d'Israël et de Juda, sur les paroles de ce livre qui a été trouvé ; car elle est grande la colère de Jéhova, prête à fondre sur nous, parce que nos pères n'ont point écouté les paroles de Jéhova, ni fait selon tout ce qui est écrit dans ce livre-ci. Helcias et les officiers du roi s'en allèrent vers la prophétesse Olda, femme de Sellum, intendant du vestiaire, laquelle demeurait à Jérusalem dans la seconde enceinte de la ville, et lui parlèrent selon l'ordre du roi. Elle leur répondit : Ainsi parle Jéhova, le Dieu d'Israël : Dites à l'homme qui vous a envoyés vers moi : Je vais faire tomber

[1] Soph., 2, 1-13. — [2] *Ibid.*, 3, 8 et 9.

sur ce lieu les maux et toutes les malédictions qui sont écrites dans ce livre, qui a été lu devant le roi de Juda, parce qu'ils m'ont abandonné, ils ont brûlé de l'encens aux dieux étrangers, pour m'irriter par toutes les œuvres de leurs mains. C'est pourquoi ma fureur se répandra sur ce lieu, et elle ne s'éteindra point. Quant au roi de Juda qui vous envoie pour consulter l'Éternel, voici ce que dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Parce que tu as écouté les paroles de ce livre, que ton cœur s'est attendri, que tu t'es humilié devant Dieu en entendant ses paroles contre ce lieu et contre ses habitants; parce qu'en ma présence tu t'es humilié, tu as déchiré tes vêtements, tu as versé des pleurs, moi aussi je t'ai exaucé, dit Jéhova. Je te joindrai à tes pères, tu seras déposé dans ton sépulcre en paix; et tes yeux ne verront pas tous les maux que je ferai tomber sur ce lieu et sur ses habitants [1].

Après avoir entendu ces paroles, Josias convoqua tous les anciens de Juda et de Jérusalem. Lui donc, et les anciens, et les prêtres, et les prophètes, et un peuple innombrable, petits et grands, s'assemblèrent dans la maison de l'Éternel. Le roi monta sur l'estrade d'airain qui, depuis le temps de Salomon, était la place des rois dans le temple, et il leur lut toutes les paroles du livre de l'alliance qu'on avait trouvé. Ensuite il renouvela devant l'Éternel cette alliance: Qu'ils marcheraient dans ses voies, observeraient ses préceptes, ses ordonnances et ses cérémonies de tout leur cœur et de toute leur âme, enfin qu'ils accompliraient tout ce qui était écrit dans ce livre. Et le peuple consentit à cette alliance.

Animé dès lors d'une ardeur nouvelle, Josias acheva de détruire les restes d'idolâtrie ; tout ce qui avait servi à Baal, à Astarté, à la milice du ciel, non-seulement fut jeté hors du temple, mais brûlé dans la vallée de Cédron, et les cendres transportées à Béthel. On voit à cette occasion jusqu'où allait le culte des idoles sous les rois impies de Juda. Ils avaient établi des augures et des sacrificateurs sur les hauts lieux, pour brûler de l'encens à Baal, au soleil, à la lune, aux planètes et à toute l'armée du ciel. A l'entrée du temple, ils avaient consacré des chevaux et des chariots au soleil. Pour le culte d'Astarté ou de la lune, il y avait, jusque dans le temple, des hommes infâmes sous des tentes que leur préparaient des femmes. Achaz avait élevé des autels profanes sur la terrasse même de sa chambre. Tout cela, ou tout ce qui en restait, fut détruit, brûlé alors, et les cendres jetées dans le torrent de Cédron. Sur la droite du mont des Olives, surnommé pour cela mont du Scandale, Salomon avait bâti des hauts lieux à Astaroth, idole des Sidoniens, à Chamos, le scandale

[1] 4. Reg., 22. 2. Paral., 34.

de Moab, et à Melchom, l'abomination des Ammonites. Ces hauts lieux, détruits probablement sous Ézéchias, pouvaient avoir été rétablis depuis. Josias en brisa les statues, en abattit les bois et les remplit d'ossements de morts. Au bas de cette montagne, dans la vallée du fils d'Ennon, se pratiquait en particulier l'horrible culte du cruel Melchom ou Moloch. Le lieu s'appelait Topheth ou Tambour, parce qu'on y faisait retentir ces sortes d'instruments pour étouffer les cris des enfants que l'on y faisait passer par le feu ou que l'on y brûlait en l'honneur de l'idole. Du nom hébreu, *Gé-Hinnon*, vallée d'Hinnon, est venu le mot géhenne, gêne, pour dire supplice, torture, enfer. Josias déclara ce lieu infâme. Pour ramener plus efficacement encore tout Israël à l'unité du vrai culte, il détruisit même les hauts lieux où le peuple avait accoutumé de sacrifier au Dieu véritable : les prêtres de la race d'Aaron qui y avaient prêté leur ministère furent interdits des fonctions sacerdotales dans le temple ; seulement ils vivaient des mêmes offrandes que leurs frères. Quant aux prêtres des idoles, dans les villes de Samarie et ailleurs, ils furent mis à mort sur leurs autels mêmes. Alors s'accomplit ce qu'un prophète, trois cent cinquante ans auparavant, avait prédit à Jéroboam, fils de Nabat. L'autel et le haut lieu que ce roi avait élevés à son veau d'or, à Béthel, Josias les détruisit, les brûla et les réduisit en cendres, ainsi que le bois d'Astarté qui se trouvait proche. Ayant vu des sépulcres sur cette montagne, il en fit prendre les ossements et les brûla sur l'autel pour le rendre encore plus immonde. En parcourant ces sépulcres : « De qui est ce tombeau que je vois ? » demanda-t-il. Les habitants de la ville lui répondirent : « C'est le sépulcre de l'homme de Dieu qui était venu de Juda, et qui avait prédit ce que vous avez fait sur l'autel de Béthel. » Et il dit : « Laissez-le, que personne ne remue ses os. » Et ses os demeurèrent intacts, avec les os du prophète de Samarie qui l'avait persuadé de revenir sur ses pas contre les ordres de l'Éternel.

De retour à Jérusalem, Josias y assembla tout le peuple de Juda et les restes d'Israël, et célébra la Pâque avec une solennité qui n'avait pas eu sa pareille depuis les temps du prophète Samuël. Le roi donna au peuple, en cette occasion, du bétail, soit agneaux, soit chevreaux, jusqu'à trente mille, et trois mille bœufs. Le grand prêtre, les chefs des familles sacerdotales et lévitiques, ainsi que les grands officiers du palais, donnèrent avec une égale générosité des victimes aux prêtres, aux lévites et à tout le peuple [1].

Josias était retourné à Dieu de tout son cœur, de toute son âme,

[1] 4. Reg., 23, 1-23.

de toute sa force, selon tout ce qui est écrit dans la loi de Moïse. Il n'y eut ni avant ni après un roi semblable. Mais il n'en fut pas de même des grands et du peuple : leur conversion fut loin d'être aussi parfaite. Aussi Jérémie éleva-t-il la voix pour leur rappeler les miséricordes de l'Éternel et leur annoncer ses châtiments.

« Va-t'en, lui commanda le Seigneur, et crie aux oreilles de Jérusalem : Ainsi parle Jéhova : Je me souviens encore de toi, de la piété de ta jeunesse, de l'amour de tes fiançailles, quand tu me suivis dans le désert, dans une terre qui n'était pas semée. Israël était saint à Jéhova, les prémices de ses fruits !

« Cieux, soyez dans l'étonnement ! frémissez à faire crouler vos portes ! Mon peuple a fait deux maux : il m'a abandonné, moi, source d'eau vive, pour se creuser des citernes, des citernes rompues, qui ne peuvent retenir l'eau [1].

« La coupable Israël a justifié son âme, en comparaison de la perfide Juda.... Reviens, Israël la rebelle, dit Jéhova ; et je ne détournerai pas mon visage de vous, parce que je suis miséricordieux et que je ne m'irrite pas pour toujours. Seulement reconnais ton iniquité.... Revenez, enfants rebelles, je suis votre époux ; et quand il n'en resterait qu'un dans une ville et deux dans une tribu, je vous prendrai et je vous introduirai dans Sion. Alors je vous donnerai des pasteurs selon mon cœur, et ils vous nourriront de science et de sagesse. Et lorsque vous serez multipliés, que vous vous serez accrus sur la terre, on ne dira plus : Voici l'arche de Jéhova. Elle ne reviendra plus dans l'esprit, on ne s'en souviendra plus, on ne la recherchera plus, on ne la rétablira plus. En ce temps on appellera Jérusalem le trône de Jéhova ; toutes les nations s'uniront à elle pour célébrer le nom de Jéhova dans Jérusalem ; elles ne suivront plus la perversité de leur cœur [2].

« Si tu reviens, ô Israël ! dit Jéhova, tu reposeras sur moi ; si tu ôtes de devant ma face tes abominations, tu ne seras point ébranlée. Tu jureras dans la vérité, dans le jugement et dans la justice, en disant : Vive Jéhova ! c'est en lui que se béniront (ou que seront bénies) [3] les nations. Préparez-vous une terre nouvelle, et ne semez pas

[1] Jerem., 2, 2-13. Vade et clama in auribus Jerusalem, dicens : Hæc dicit Dominus : Recordatus sum tui, miserans adolescentiam tuam, et charitatem desponsationis tuæ, quandò secuta es me in deserto, in terrâ quæ non seminatur. Sanctus Israël Domino, primitiæ frugum ejus...

Obstupescite cœli super hoc, et portæ ejus desolamini vehementer, dicit Dominus. Duo enim mala fecit populus meus : Me dereliquerunt fontem aquæ vitæ et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. — [2] Jerem., 3. — [3] C'est le même mot hébreu que dans la Genèse 22, 18.

sur des épines. Soyez circoncis à Jéhova; ôtez le prépuce de votre cœur, habitants de Juda et de Jérusalem, de peur que mon indignation ne sorte comme la flamme, et que son ardeur ne s'accroisse, et que rien ne puisse l'éteindre, à cause de la malice de vos pensées. Annoncez dans Juda, et faites entendre dans Jérusalem; parlez, faites retentir la trompette; criez à haute voix et dites : Assemblez-vous tous, et entrons dans les villes fortifiées. Levez l'étendard vers Sion, hâtez-vous, ne vous arrêtez pas, parce que j'amène de l'aquilon le mal et une grande désolation. Le lion est monté de sa tanière, le brigand des nations s'est levé en route, il est sorti de son lieu pour faire de votre terre une solitude; vos villes seront ravagées et demeureront sans habitants. C'est pourquoi couvrez-vous de cilices, pleurez et poussez des hurlements, parce que la colère de Jéhova ne s'est point détournée de nous. Jérusalem, purifie ton cœur de sa malice, afin que tu sois sauvée! Jusques à quand demeureront en toi des pensées funestes? Déjà l'on entend du côté de Dan la voix qui annonce des soldats venant d'une terre lointaine; ils environneront Jérusalem comme ceux qui gardent un champ, parce qu'elle a irrité ma colère, dit Jéhova.

« Mes entrailles! mes entrailles! s'écriait le prophète à la vue de tous ces maux à venir, je souffre au dedans de moi, mon cœur est saisi de trouble; je ne puis demeurer dans le silence, parce que tu as entendu, ô mon âme! la voix de la trompette et la clameur de la mêlée. La ruine a été appelée après la ruine; toute la terre a été dévastée; soudain mes tentes ont été abattues, soudain mes pavillons renversés. Jusques à quand verrai-je des étendards? entendrai-je la voix de la trompette? C'est parce que mon peuple insensé ne m'a point connu. Enfants stupides et insensés, ils sont habiles pour faire le mal, et ils ne savent pas opérer le bien. J'ai regardé la terre, et voilà qu'elle était vide et désolée [1]; j'ai regardé les cieux, et leur lumière n'était plus. J'ai vu les montagnes, et voilà qu'elles tremblaient; et toutes les collines, et elles étaient agitées. J'ai regardé, et il n'y avait plus d'homme, et tous les oiseaux du ciel avaient disparu. J'ai regardé, et voilà que le Carmel était un désert, toutes ses villes étaient détruites devant la face de Jéhova, devant la face de sa colère. Car voici ce que dit l'Éternel : Toute la terre sera désolée; cependant je n'achèverai pas sa ruine [2]. »

Pour se justifier en quelque sorte aux yeux de son prophète et de ses autres fidèles serviteurs : « Parcourez les rues de Jérusalem, leur dit le Seigneur, et voyez, et considérez, et cherchez dans ses places

[1] *Tohoub ohou.* — [2] Jerem., 4.

publiques si vous y trouverez un homme; s'il en est un qui pratique la justice et cherche la vérité, je pardonnerai à la ville. Ils disent : Vive Jéhova! mais c'est pour jurer à faux.

« Seigneur, répond le prophète, vos yeux regardent la vérité; vous les avez frappés, et ils n'ont pas gémi; vous les avez brisés, et ils n'ont pas voulu accepter la discipline : ils ont rendu leur front plus dur que la pierre, et ils n'ont point voulu revenir à vous. Et moi, je disais : Il n'y a peut-être que les pauvres qui soient devenus insensés, parce qu'ils ignorent la voie de l'Éternel, le jugement de leur Dieu. J'irai donc vers les grands et je leur parlerai; car eux connaissent la voie de l'Éternel, le jugement de leur Dieu. Et voilà qu'eux aussi ils ont brisé le joug et rompu les liens [1]. »

Une chose rassurait contre toutes ces menaçantes prédictions les habitants de Juda et de Jérusalem : c'est que le temple était au milieu d'eux. Pour leur ôter cette vaine confiance, le Seigneur envoya Jérémie à la porte du temple, dire à tous ceux qui entraient pour adorer l'Éternel : « Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Redressez vos voies et vos désirs, et j'habiterai avec vous dans ce lieu. Ne vous confiez point en des paroles de mensonge, disant : Temple de Jéhova! temple de Jéhova! temple de Jéhova! car si vous redressez vos voies et vos désirs; si vous rendez la justice entre l'homme et son prochain; si vous ne faites point de tort à l'étranger, au pupille et à la veuve; si vous ne répandez point en ce lieu le sang innocent, et si vous ne marchez point après les dieux étrangers pour votre ruine, j'habiterai avec vous de siècle en siècle dans ce lieu, dans cette terre que j'ai donnée à vos pères.

« Mais voilà que vous vous confiez en des paroles de mensonge qui ne vous seront d'aucun secours. Vous dérobez, vous tuez, vous commettez des adultères, vous jurez faussement, vous brûlez de l'encens à Baal, vous suivez des dieux étrangers qui vous étaient inconnus. Et vous venez, et vous vous tenez en ma présence dans cette maison sur laquelle mon nom a été invoqué, et vous dites : Nous sommes délivrés, parce que nous avons fait toutes ces abominations.

« Quoi donc! cette maison sur laquelle a été invoqué mon nom devant vos yeux, est-elle devenue une caverne de voleurs? Moi aussi, j'ai vu, dit Jéhova. Allez à Silo, au lieu qui m'était consacré, où mon nom a habité dès le commencement, et considérez ce que je lui ai fait à cause de la malice d'Israël, mon peuple.

« Et maintenant, parce que vous avez fait toutes ces choses, dit l'Éternel, et que me levant je vous ai parlé dès le matin, et vous n'avez pas

[1] Jerem., 5.

entendu; et je vous ai appelés, et vous n'avez pas répondu : je ferai à cette maison, sur laquelle a été invoqué mon nom, en laquelle vous avez votre confiance, et à ce lieu que je vous ai donné ainsi qu'à vos pères, comme j'ai fait à Silo. Je vous jetterai loin de ma face, comme j'ai rejeté tous vos frères, toute la race d'Éphraïm.

« Toi donc, n'intercède point pour ce peuple, ne m'adresse pour eux ni cantique ni prière, et ne t'oppose point à moi, parce que je ne t'exaucerai point. Ne vois-tu pas ce que ceux-ci font dans les villes de Juda et dans les places publiques de Jérusalem? Les enfants amassent le bois, les pères allument le feu, et les femmes mêlent la graisse et la farine, pour offrir des gâteaux à la reine du ciel, et ils font des libations aux dieux étrangers, afin d'irriter ma colère... Ils ont bâti sur les hauteurs de Topheth, dans la vallée du fils d'Ennon, pour y brûler leurs fils et leurs filles : ce que je n'ai ni ordonné ni pensé dans mon cœur. C'est pourquoi, voilà que les jours viendront, dit l'Éternel, et on ne dira plus Topheth ni la vallée du fils d'Ennon, mais la vallée du Carnage, et on ensevelira les morts à Topheth, parce qu'il n'y aura plus d'autre lieu. Et le cadavre de ce peuple sera en proie aux oiseaux du ciel et aux animaux des champs, et personne ne les chassera...

« En ce temps-là, dit l'Éternel, on jettera hors de leurs sépulcres les os des rois de Juda, et les os de ses princes, et les os de ses prêtres, et les os de ses prophètes, et les os de ceux qui ont habité Jérusalem; et on les exposera au soleil et à la lune, et à toute la milice du ciel, qu'ils ont aimés, qu'ils ont servis, qu'ils ont suivis, qu'ils ont recherchés et adorés; on ne les rassemblera point et on ne les ensevelira point, mais on les laissera comme du fumier sur la face de la terre [1]. »

Jérémie annonçait fidèlement les menaces de l'Éternel; mais il n'en déplorait pas moins les calamités futures de Jérusalem. « Je souffre cruellement, s'écriait-il, des souffrances de la fille de mon peuple; je pousse des cris de douleur, l'épouvante m'a saisi. N'y a-t-il point de baume en Galaad? ne s'y trouve-t-il point de médecin? Pourquoi donc n'est-elle pas fermée, la blessure de la fille de mon peuple? Ah! qui changera ma tête en eaux et mes yeux en une fontaine de larmes? et je pleurerai nuit et jour les morts de la fille de mon peuple. Qui me donnera dans le désert une cabane de voyageur? et j'abandonnerai mon peuple, et je me retirerai loin d'eux; car tous sont des adultères, une assemblée de prévaricateurs. Ils ont préparé leur langue comme un arc de mensonge et non de vérité; ils se sont

[1] Jerem., 8.

fortifiés sur la terre en passant du crime au crime : ils ne m'ont point connu, dit Jéhova [1]. »

Pendant que Jérémie annonçait et pleurait ainsi d'avance la ruine de Jérusalem, la mort de Josias vint en être le funeste prélude.

La chute de Ninive avait fait prendre les armes au pharaon de l'Égypte. Ce pays, tombé dans une espèce d'anarchie après l'expédition de Sennachérib, avait été gouverné quelque temps par douze princes Psammétique, l'un d'entre eux, avec le secours des Grecs qu'il avait attirés et favorisés dans son gouvernement, s'éleva au-dessus de ses collègues et se fit roi de toute l'Égypte, environ 670 ans avant Jésus-Christ. C'est à lui que l'histoire égyptienne, enveloppée jusque-là d'épaisses ténèbres, commence à s'éclaircir quelque peu. La cause en est aux relations non interrompues que les Grecs eurent dès lors avec ce pays. Il assiégea la ville d'Azot, prise par le roi d'Assyrie, Sennachérib ou Asarhaddon, et la réduisit seulement au bout de vingt-neuf ans [2]. Les Scythes, vainqueurs des Mèdes et maîtres de l'Asie, s'avançaient à la conquête de l'Égypte. Au lieu de leur opposer la force, Psammétique les joignit en Syrie, et les engagea, par ses présents et par ses prières, à retourner sur leurs pas. Il eut pour successeur un fils que les Grecs nomment Néchos, et les livres saints, Pharaon-Néchao ou Nécho. C'est, dans Manéthon, Néchao II, sixième roi de la vingt-sixième dynastie. Son nom se lit encore sur plusieurs statues en Égypte. Entreprenant comme son père, il commença un canal du Nil à la mer Rouge, qu'acheva dans la suite Darius, roi de Perse. Sortie de la même mer, une de ses flottes, montée par des navigateurs phéniciens, fit le tour de l'Afrique, doubla le cap de *Bonne-Espérance*, et rentra, par le détroit de Gibraltar et la Méditerranée, en Égypte. Ainsi, redoutable par terre et par mer, il marcha vers l'Euphrate avec une puissante armée, pour faire la guerre aux Mèdes et aux Babyloniens qui, avec Ninive, avaient détruit l'empire d'Assyrie [3]. Il craignait, d'un côté, de voir ces peuples trop puissants, et, de l'autre, convoitait pour lui-même la conquête de l'Asie. Il prit sa route par la Judée.

Josias s'avança contre lui, ou comme allié du roi de Babylone, ou comme roi indépendant qui ne voulait pas qu'un étranger passât sur ses terres. Néchao lui envoya dire par des ambassadeurs : Qu'y a-t-il entre vous et moi, ô roi de Juda ? Ce n'est pas contre vous que je viens aujourd'hui ; mais je fais la guerre à une autre maison, contre laquelle Dieu m'a commandé de marcher en diligence ; cessez donc de vous opposer aux desseins de Dieu qui est avec moi, de peur qu'il

[1] Jerem., 8 et 9. — [2] Herodot., l. 2. — [3] Josèphe, l. 10, c. 6.

ne vous tue. Josias ne voulut point s'en retourner, et ne se rendit point à ce que lui dit Néchao de la part de Dieu ; d'ailleurs était-il obligé d'en croire sur parole un roi d'Égypte ? Il continua donc sa marche pour lui livrer bataille dans le champ de Mageddo, appelé Magdole dans Hérodote, de la tribu de Manassé. Mais il y fut grièvement blessé par des archers. Ses gens le transportèrent à Jérusalem, où il succomba et fut enseveli dans le mausolée de ses pères. Tout Juda et Jérusalem le pleurèrent, particulièrement Jérémie, dont les lamentations sur la mort de Josias se chantaient, dans Israël, par des musiciens et des musiciennes, d'année en année, comme par une espèce de loi. La douleur publique fut si grande, qu'on disait depuis, par manière de proverbe : Comme le deuil d'Adadremmon dans la campagne de Mageddon [1]. Ces élégies du tendre prophète ne se trouvent plus.

Le fils de Sirac a fait ainsi l'éloge du saint roi : « La mémoire de Josias est comme un parfum d'excellente odeur, ouvrage d'un artisan admirable. Son souvenir sera doux à la bouche de tous les hommes, comme le miel et comme des chants au milieu d'un festin. Il a été conduit d'en haut pour faire entrer le peuple dans la pénitence, et il a fait disparaître les abominations de l'impiété. Et il a tourné son cœur vers le Seigneur, et, dans les jours du crime, il a affermi la piété [2]. »

Le peuple de Juda prit Joachaz, nommé aussi Sellum, fils puîné de Josias, et l'établit roi en la place de son père. Il avait vingt-trois ans, fit le mal devant l'Éternel comme ses ancêtres, et ne régna que trois mois. Il paraît qu'ayant amassé des troupes, il poursuivit Pharaon Néchao [3]. Jérémie dit à cette occasion : « Ne pleurez point le mort, ne faites pas pour lui de deuil ; mais pleurez avec beaucoup de larmes celui qui s'en va, parce qu'il ne reviendra plus, il ne verra plus le pays de sa naissance. Car voici ce que dit l'Éternel à Sellum, fils de Josias, roi de Juda, qui règne à la place de Josias, son père, et qui est sorti de ce lieu : Il n'y reviendra jamais ; mais il mourra au lieu où je le ferai transférer, et il ne verra plus cette terre [4]. »

En effet, Néchao, qui avait remporté de grands avantages sur les Babyloniens, pris même, suivant quelques-uns, la ville de Carkemis vers l'Euphrate, enchaîna Sellum à Rébla au pays d'Émath, province de Syrie, et l'emmena en Égypte, où il mourut.

En passant à Jérusalem, le vainqueur mit à la place de Sellum, Éliakim, son frère aîné, en lui donnant le nom de Joakim, et im-

[1] Zach., 12, 11. 2. Paralip., 35, 20-25. — [2] Eccl., 49. — [3] Ezechiel, 19, 4. — [4] Jerem., 22.

posa le pays à cent talents d'argent et un talent d'or, sans doute comme tribut annuel. Ce n'était pas très-considérable. Il avait moins à cœur une grande augmentation de revenus que de soustraire ce pays à l'influence des rois assyriens, qui, depuis quelques générations, menaçaient l'Égypte, et, maintenant surtout, par la réunion de l'Assyrie à Babylone, étaient plus que jamais à redouter. La modération pouvait plus qu'autre chose lui assurer la soumission et même la confiance de la Judée.

Hérodote fait mention de l'expédition de Nécho et de son entrée à Jérusalem. Il rapporte, au livre deuxième, que ce roi livra bataille aux Syriens, à Magdole, les vainquit, et puis s'empara de Cadytis, ville de Syrie, qui était grande. Au troisième livre, il dit que cette ville de Cadytis, située parmi des montagnes, dans la Syrie nommée Palestine, ne le cédait guère pour la grandeur à Sardis, alors capitale non-seulement de la Lydie, mais de toute l'Asie-Mineure [1]. Cette description ne peut convenir qu'à Jérusalem, la seule ville de Palestine que l'on pût comparer à Sardes. Quant au nom de Cadytis, aujourd'hui encore, les Syriens et les Arabes lui en donnent un semblable. Tous ils l'appellent *Cods*, *Cuds*, ou *Alcuds*, *la Sainte*. Les monnaies des Juifs, dont il existe encore plusieurs avaient pour inscription *Jérusalem-Kéduscha*, Jérusalem la Sainte. On aura de bonne heure nommé cette ville par abréviation *Kéduscha*, que, dans leur dialecte, les Syriens auront prononcé *Kédutha*, d'après leur usage de changer le *sch* des Hébreux en *th*. De Kédutha à Cadytis, il n'y a que la terminaison grecque. De ce que les Syriens et les Arabes lui donnent jusqu'à nos jours le nom de *Cuds* ou Sainte, c'est une preuve qu'ils l'appelaient ainsi dès les temps anciens. Car à tous les lieux dont ils sont devenus les maitres, ils ont rendu leurs noms primitifs; par exemple, à Tyr le nom de *Sor*, à Palmyre celui de *Tadmor*, à l'Égypte celui de *Mesr* ou Mezraïm.

Éliakim ou Joakim, que Pharaon-Nechao mit à la place de son frère Joachaz ou Sellum, avait vingt-cinq ans quand il commença de régner : il régna onze ans à Jérusalem ; mais il fit le mal devant l'Éternel, son Dieu, selon tout ce qu'avaient fait ses pères.

Jérémie, figure de Jésus-Christ, continuait d'aimer ses frères, de pleurer sur eux, de les exhorter à pénitence, de les menacer des vengeances du ciel ; mais eux ne l'écoutaient point. Les habitants mêmes de sa ville natale conspirèrent sa mort. Dieu le lui fit connaitre. « Moi cependant, dit le prophète, j'étais comme un agneau plein de douceur, qu'on porte pour en faire une victime ; et je ne savais point

[1] Herod., l. 2, n. 159 ; l. 3, n. 5.

les desseins qu'ils avaient formés contre moi, en disant : Mettons du bois (vénéneux) dans son pain, retranchons-le de la terre des vivants, et que son nom ne soit plus rappelé à jamais. Mais vous, Jéhova-Sabaoth, vous qui jugez selon l'équité, qui sondez les reins et les cœurs, je verrai votre vengeance sur eux ; car je vous ai révélé ma cause. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel aux hommes d'Anathoth qui conspirent contre ta vie, et qui disent : Tu ne prophétiseras plus au nom de Jéhova, ou tu mourras de nos mains. Moi, je les visiterai, dit Jéhova-Sabaoth ; leurs jeunes gens mourront par le glaive, leurs fils et leurs filles par la faim. Et rien ne restera d'eux, car j'amènerai le mal sur les hommes d'Anathoth, l'année marquée pour leur punition [1]. »

Vers le même temps, Dieu lui commanda de porter une ceinture de lin, puis d'aller vers l'Euphrate la cacher dans le creux d'un rocher, d'où l'ayant retirée après un long intervalle, il la trouva si pourrie qu'elle n'était plus bonne à rien.

« Voilà, lui dit alors l'Éternel, voilà comme je ferai pourrir l'orgueil de Juda et le grand orgueil de Jérusalem. Ce peuple pervers qui ne veut pas entendre mes paroles et qui marche dans le déréglement de son cœur, qui suit les dieux étrangers pour les servir et les adorer, sera comme une ceinture qui n'est plus d'aucun usage. Comme on attache une ceinture autour de ses reins, ainsi j'avais pressé autour de moi toute la maison d'Israël et toute la maison de Juda, afin qu'elles fussent mon peuple, et mon nom, et ma louange, et ma gloire, et elles ne m'ont point écouté [2]. »

A l'approche d'une grande sécheresse, Jérémie conjurait le Seigneur d'avoir pitié de son peuple, disant entre autres paroles que

[1] Jerem., 11. Et ego quasi agnus mansuetus, qui portatur ad victimam ; et non cognovi quæ cogitaverunt super me consilia, dicentes : Mittamus lignum in panem ejus, et eradamus eum de terrâ viventium, et nomen ejus non memoretur ampliùs. Tu autem, Domine Sabaoth, qui judicas justè, et probas renes et corda, videam ultionem tuam ex eis ; tibi enim revelavi causam meam. Propterea hæc dicit Dominus ad viros Anathoth, qui quærunt animam tuam, et dicunt : Non prophetabis in nomine Domini, et non morieris in manibus nostris. Propterea hæc dicit Dominus exercituum : Eccè ego visitabo super eos ; juvenes morientur in gladio, filii eorum et filiæ eorum morientur in fame. Et reliquiæ non erunt ex eis ; inducam enim malum super viros Anathoth, annum visitationis eorum. — [2] Jerem., c. 13. Hæc dicit Dominus : Sic putrescere faciam superbiam Juda, et superbiam Jerusalem multam. Populum istum pessimum, qui nolunt audire verba mea, et ambulant in gravitate cordis sui, abieruntque post deos alienos, ut servirent eis, et adorarent eos, et erunt sicut lumbare illud, quod nulli usui aptum est. Sicut enim adhæret lumbare ad lumbos viri, sic agglutinavi mihi omnem domum Israël, et omnem domum Juda, dicit Dominus, ut essent mihi in populum, et in gloriam ; et non audierunt.

des prophètes lui annonçaient la paix au lieu de la guerre et de la famine.

« Ces prophètes prophétisent faussement en mon nom, lui répondit le Seigneur ; je ne les ai point envoyés, je ne leur ai point commandé, je ne leur ai point parlé ; ils ne vous prophétisent que visions mensongères, et divination, et fraude, et séduction de leur cœur. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel sur ces prophètes qui prophétisent en mon nom, que je n'ai point envoyés et qui disent : Le glaive et la faim ne viendront pas sur cette terre ; c'est par le glaive et par la faim que seront consumés ces prophètes-là. Et les peuples auxquels ils prophétisent seront jetés dans les rues de Jérusalem par la faim et par le glaive, et nul ne les ensevelira, ni eux, ni leurs épouses, ni leurs fils, ni leurs filles ; et je répandrai leurs crimes sur eux.

« Et tu leur diras cette parole : Que mes yeux versent des larmes le jour et la nuit, et qu'ils ne se taisent pas, parce que la vierge, fille de mon peuple, a été frappée d'une grande douleur, accablée d'une immense plaie. Si je sors dans la campagne, voici des morts tués par le glaive ; si j'entre dans la ville, voici des mourants consumés par la faim ; le prophète même et le prêtre sont allés dans une terre qu'ils ne connaissaient pas. Seigneur, avez-vous donc rejeté Juda pour toujours ? Sion est-elle devenue l'horreur de votre âme ? Pourquoi donc nous avez-vous frappés d'une plaie incurable ? Nous avons attendu la paix, et nul bien n'est venu à nous ; le temps de la guérison, et voilà le trouble. O Jéhova ! nous avons connu nos impiétés et les iniquités de nos pères ; car nous avons péché devant vous. Cependant, à cause de votre nom, ne nous réprouvez pas, ne renversez point le trône de votre gloire ; ressouvenez-vous, et ne détruisez pas votre alliance avec nous. En est-il parmi les vaines idoles qui fassent pleuvoir ? sont-ce les cieux mêmes qui donneront la pluie ? n'est-ce pas vous, Jéhova, notre Dieu ? C'est vous que nous attendrons, car c'est vous qui avez fait toutes ces choses [1] »

Mais l'Éternel lui dit : « En vain Moïse et Samuël se présenteraient devant moi ; mon âme n'est plus à ce peuple ; chasse-les loin de ma face, et qu'ils sortent. Que s'ils te disent : Où irons-nous ? tu leur diras : A la mort, qui est à la mort ; au glaive, qui est au glaive ; à la faim, qui à la faim ; à la captivité, qui à la captivité. — Qui donc aura pitié de toi, ô Jérusalem ! ou qui sera contristé sur toi ? ou qui voudra prier pour t'obtenir la paix ? — Tu m'as abandonné, dit l'Éternel ; tu es retournée sur tes pas ; aussi j'étendrai ma main sur toi, et je te frapperai : je suis lassé de clémence. »

[1] Jerem., c. 14.

« — Malheur à moi, ô ma mère ! s'écria le prophète dans sa douleur, pourquoi m'avez-vous engendré, moi homme de querelle, homme de discorde pour toute la terre ? Je n'ai prêté ni emprunté à usure, et tous me maudissent. — Le Seigneur le rassura contre ses ennemis : Je te présenterai à ce peuple comme un mur d'airain, un mur inébranlable, lui dit-il ; ils combattront contre toi, mais ils ne prévaudront pas, parce que je suis avec toi pour te sauver et te délivrer. Et je t'arracherai des mains des méchants, et je te rachèterai de la main des forts [1]. »

Il dit encore : « Tu ne prendras point de femme, et tu n'auras point de fils ni de fille en ce lieu ; car voici ce que dit l'Éternel sur les fils et les filles qui naissent en ce lieu, et sur les mères qui les ont engendrés, et sur les pères qui leur ont donné la vie : Ils mourront d'une longue agonie ; on ne les pleurera pas, on ne les ensevelira pas ; ils seront jetés sur la face de la terre comme les immondices ; consumés par le glaive et par la faim, leurs corps seront en pâture aux oiseaux du ciel et aux bêtes de la terre [2]. »

Un jour, Dieu lui ordonna d'aller dans la maison d'un potier. L'ouvrier était à travailler sur sa roue. Le vase d'argile qu'il faisait se brisa dans sa main ; il reprit l'argile et en fit un autre tel qu'il le souhaitait. « Maison d'Israël, dit alors le Seigneur, ne pourrai-je pas faire avec vous comme ce potier ? car ce qu'est l'argile dans la main du potier, vous l'êtes dans ma main, ô maison d'Israël ! Soudain je parlerai contre une nation et contre un royaume pour l'arracher, l'extirper et le détruire. Si cette nation se détourne du mal qui appelait ma menace, moi aussi je me repentirai du mal que j'avais résolu de lui faire. Soudain je parlerai d'une nation et d'un royaume pour l'édifier et l'affermir. Et si ce royaume et cette nation font le mal à mes yeux et n'écoutent point ma voix, moi aussi je me repentirai du bien que j'avais résolu de lui faire. Maintenant donc dis aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem : Voici ce que dit l'Éternel : Voilà que moi je prépare contre vous le mal, et je médite des pensées contre vous ; que chacun revienne de sa voie perverse, et rendez droites vos voies et vos affections [3]. »

[1] Jerem., c. 15. — [2] *Ibid.*, c. 16. — [3] Nunquid sicut figulus iste non potero vobis facere, domus Israël ? ait Dominus : eccè sicut lutum in manu figuli, sic vos in manu meà, domus Israël. Repentè loquar adversùs gentem et adversùs regnum, ut eradicem, et destruam, et disperdam illud. Si pœnitentiam egerit gens illa à malo suo, quod locutus sum adversùs eam, agam et ego pœnitentiam super malo quod cogitavi ut facerem ei. Et subitò loquar de gente et de regno, ut ædificem et plantem illud. Si fecerit malum in oculis meis, ut non audiat vocem meam, pœnitentiam agam super bono quod locutus sum ut facerem ei. Nunc ergò dic viro

Mais au lieu de se convertir aux pressantes sollicitations de leur Dieu, ils conspiraient contre son prophète. « Venez, disaient-ils, et méditons des pensées contre Jérémie : car la loi ne manquera jamais de prêtre, le conseil de sage, la parole de prophète ; venez, perçons-le de nos langues, et n'ayons aucun égard à tous ses discours. — O Jéhova ! disait le prophète persécuté, jetez les yeux sur moi, et entendez la voix de mes adversaires. Est-ce que le mal est rendu pour le bien ? Ils ont creusé une fosse contre ma vie. Souvenez-vous que je me suis tenu en votre présence pour solliciter votre faveur sur eux, pour détourner d'eux votre indignation. Aussi vous livrerez leurs fils à la faim, et vous les conduirez sous le tranchant du glaive ; leurs femmes seront sans enfants et veuves ; leurs maris seront frappés de mort, leurs jeunes gens percés du glaive dans le combat. Des clameurs seront entendues de leurs maisons ; car soudain vous amènerez sur eux le ravageur, parce qu'ils ont creusé une fosse pour me saisir, et ils ont caché des rets sous mes pieds. Vous savez, ô Éternel! que tous leurs conseils contre moi vont à la mort ; vous ne pardonnerez point leur iniquité, et leur péché ne sera point effacé de votre présence ; ils tomberont devant votre face, et vous vous vengerez au jour de votre fureur [1]. »

Une autre fois, toujours d'après l'ordre de Dieu, Jérémie prit un vase de terre et s'en alla dans la vallée d'Ennon avec des anciens du peuple et du sacerdoce. C'était l'endroit où se faisaient les horribles sacrifices à Moloch. Il rappela toutes les abominations qui s'y commettaient, ainsi que les châtiments dont Dieu allait les punir ; entre autres choses il leur annonça que Jéhova nourrirait les habitants de Jérusalem de la chair de leurs fils et de la chair de leurs filles, que

Juda, et habitatoribus Jerusalem, dicens : Hæc dicit Dominus : Eccè ego fingo contra vos cogitationem ; revertatur unusquisque à viâ suâ malâ, et dirigite vias vestras et studia vestra. Jerem., c. 18, 1-11.

[1] Jerem., c. 18. Et dixerunt : Venite, et cogitemus contra Jeremiam cogitationes ; non enim peribit lex à sacerdote, neque concilium à sapiente, nec sermo à prophetâ ; venite, et percutiamus eum linguâ, et non attendamus ad universos sermones ejus. Attende, Domine, ad me, et audi vocem adversariorum meorum. Nunquid redditur pro bono malum, quia foderunt foveam animæ meæ ? Recordare quòd steterim in conspectu tuo, ut loquerer pro eis bonum, et averterem indignationem tuam ab eis. Propterea da filios eorum in famem, et deduc eos in manus gladii ; fiant uxores eorum absque liberis, et viduæ ; et viri earum interficiantur morte ; juvenes eorum confodiantur gladio in prælio. Audiatur clamor de domibus eorum ; adduces enim super eos latronem repentè, quia foderunt foveam ut caperent me, et laqueos absconderunt pedibus meis. Tu autem, Domine, scis omne consilium eorum adversùm me in mortem ; ne propitieris iniquitati eorum, et peccatum eorum à facie tuâ non deleatur ; fiant corruentes in conspectu tuo, in tempore furoris tui abutere eis.

chacun mangerait la chair de son ami, dans le siége et dans l'angoisse où allaient les enfermer leurs ennemis et ceux qui cherchaient leur âme. Puis il brisa le vase de terre en présence des sénateurs, ajoutant : Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth : Je briserai ce peuple et cette ville comme est brisé le vase qui ne peut être réparé [1].

De retour de la vallée d'Ennon, il se tint à l'entrée du temple et dit à tout le peuple : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Moi, j'amènerai sur cette ville et sur toutes ses cités tous les maux que j'ai annoncés contre elle, parce qu'ils ont endurci leur tête pour ne pas écouter mes discours. L'intendant du temple, le prêtre Phassur, ayant entendu ces paroles, frappa Jérémie et le mit en prison. Il le relâcha le lendemain, et le prophète lui dit : « L'Éternel ne t'a pas donné pour nom *Phassur, accroissement de gloire*, mais *épouvante de toutes parts*. Car ainsi parle Jéhova : Moi, je te livrerai à l'épouvante, toi et tous tes amis ; ils tomberont sous le glaive de leurs ennemis, et tes yeux le verront ; et je donnerai tous les hommes de Juda aux mains du roi de Babylone, et il les transportera à Babylone, et il les frappera par l'épée. Et toi, Phassur, et tous les habitants de ta maison, vous irez en captivité ; et vous viendrez à Babylone, et vous mourrez et vous serez ensevelis là, toi et tous tes amis, à qui tu as prophétisé le mensonge. »

Quand il vit que le ministère prophétique n'avait d'autre fruit que des persécutions, Jérémie se plaignit au Seigneur de l'y avoir engagé malgré lui. « Vous m'avez attiré, disait-il avec une sainte hardiesse, et j'ai été séduit ; vous avez été plus fort que moi, et vous avez prévalu ; je suis devenu un objet de dérision durant tout le jour, et tous se rient de moi ; parce que depuis longtemps déjà je parle contre l'iniquité et je publie la désolation ; et la parole de Jéhova est devenue pour moi l'opprobre et la dérision durant tout le jour. Et j'ai dit : Je ne me souviendrai plus du Seigneur, je ne parlerai plus jamais en son nom ; et alors il s'est allumé au dedans de moi comme un feu ardent renfermé dans mes os ; et j'ai défailli, ne pouvant le soutenir. J'ai entendu les outrages de la multitude et la terreur de toutes parts : Poursuivez-le et nous le poursuivrons. Ceux-là mêmes qui vivent en paix avec moi et se tiennent à mes côtés, disent entre eux : Tâchons de le tromper, tâchons de prendre sur lui quelque avantage et de nous venger de lui. Mais l'Éternel est avec moi comme un guerrier formidable ; c'est pourquoi ceux qui me persécutent, tomberont et seront

[1] Jerem., c. 19. Hæc dicit Dominus exercituum : Sic conteram populum istum et civitatem istam, sicut conteritur vas figuli, quod non potest ultrà instaurari. Vers. 11.

sans force ; ils seront confondus violemment, parce qu'ils n'ont pas compris l'opprobre éternel qui ne s'effacera jamais [1]. »

Jusque-là Jérémie s'adressait plus directement au peuple, aux prêtres et aux magistrats ; maintenant Dieu l'envoie dans le palais, dire au roi en personne : « Écoute la parole de l'Éternel, ô roi de Juda ! toi qui es assis sur le trône de David ; toi, et tes serviteurs, et ton peuple, vous tous qui entrez par ces portes. Ainsi parle Jéhova : Faites jugement et justice ; délivrez l'opprimé des mains de son persécuteur ; ne contristez ni l'étranger, ni l'orphelin et la veuve, ne les opprimez pas injustement, et ne répandez pas le sang innocent en ce lieu. Si vous observez avec soin ces paroles, il entrera par les portes de cette maison des rois nés de David, assis sur son trône, et qui monteront sur des chars et des coursiers, eux, et leurs serviteurs, et leur peuple. Mais si vous n'écoutez point ces paroles, je jure par moi-même, dit Jéhova, que cette maison deviendra une solitude... Malheur à qui bâtit sa maison dans l'injustice et ses hauts appartements dans l'iniquité ; qui fait servir gratuitement son prochain et ne lui paye pas son salaire ; qui dit : Je me bâtirai une maison vaste et des appartements magnifiques ; qui s'y ouvre de grandes fenêtres, s'y fait des lambris de cèdre et les peint de brillantes couleurs. Crois-tu régner, parce que tu t'environnes de cèdre ? ton père n'a-t-il pas mangé et bu en rendant le jugement et la justice ? tout ne lui prospérait-il point alors ? Il a jugé la cause du pauvre et de l'affligé : de là sa prospérité. Et cela, n'est-ce point parce qu'il me connaissait ? dit Jéhova. Mais pour toi, tes yeux et ton cœur n'aspirent qu'à l'avarice, au sang répandu, à la calomnie, à tout ce qui est pervers. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel à Joakim, fils de Josias, roi de Juda : On ne pleurera point à sa sépulture, et ses sœurs ne diront pas : Hélas ! mon frère ! ni elles ne se plaindront les unes les autres en disant : Hélas ! ma sœur ! on ne criera point en pleurant : Hélas ! prince ! hélas ! seigneur ! Il sera enseveli de la sépulture

[1] Jerem., c. 20. Seduxisti me, Domine, et seductus sum ; fortior me fuisti, et invaluisti ; factus sum in derisum totâ die, omnes subsannant me ; quia jam olim loquor, vociferans iniquitatem, et vastitatem clamito ; et factus est mihi sermo Domini in opprobrium, et in derisum totâ die. Et dixi : Non recordabor ejus, neque loquar ultrà in nomine illius ; et factus est in corde meo quasi ignis exæstuans, claususque in ossibus meis ; et defeci ferre, non sustinens. Audivi enim contumelias multorum, et terrorem in circuitu : Persequimini et persequamur eum. Ab omnibus viris, qui erant pacifici mei, et custodientes latus meum : Si quo modo decipiatur, et prævaleamus adversùs eum, et consequamur ultionem ex eo. Dominus autem mecum est quasi bellator fortis : idcircò qui persequuntur me, cadent, et infirmi erunt ; confundentur vehementer, quia non intellexerunt opprobrium sempiternum, quod nunquàm delebitur. Vers. 7-11.

d'un âne; il est pourri, et on l'a jeté hors des portes Jérusalem [1]. »

Après que Jérémie eut annoncé au roi de ces terribles paroles, Dieu lui dit de nouveau : « Arrête-toi sur le seuil de la maison du Seigneur, et tu feras entendre à toutes les villes de Juda, d'où viennent ceux qui adorent dans cette maison, tous les discours que je t'ai ordonné de publier devant eux : n'en retranche pas une parole. Peut-être écouteront-ils et reviendront-ils, chacun, de leur mauvaise voie, et je me repentirai du mal que j'ai résolu de leur faire à cause de la malice de leurs désirs. Tu leur diras donc : Ainsi parle Jéhova : Si vous ne m'écoutez point, de manière à marcher dans la loi que je vous ai donnée, et à écouter les paroles de mes serviteurs, les prophètes que j'ai envoyés vers vous, me levant dans la nuit et les dirigeant, et vous n'avez pas écouté, je rendrai cette maison comme Silo, et je donnerai cette ville en malédiction à toutes les nations de la terre [2]. »

Quand Jérémie eut achevé ces paroles, les prêtres, les prophètes et tout le peuple qui l'avaient entendu, se saisirent de lui en s'écriant : « Qu'il meure de mort! Pourquoi as-tu prophétisé au nom de l'Éternel, disant : Cette maison sera comme Silo, et cette ville désolée, et il n'y restera pas un seul habitant? Tout le monde se rassemblait donc contre Jérémie dans le temple, lorsqu'y arrivèrent les princes de Juda, sur la première nouvelle qu'ils en avaient eue. Les prêtres et les prophètes leur disaient, ainsi qu'à tout le peuple : Le jugement de mort est sur cet homme, parce qu'il a prophétisé contre cette ville, comme vous avez entendu de vos oreilles [3]. »

[1] Jerem., c. 22. Ces dernières paroles sont traduites par Bossuet. — [2] Sta in atrio domûs Domini, et loqueris ad omnes civitates Juda, de quibus veniunt ut adorent in domo Domini, universos sermones, quos ego mandavi tibi ut loquaris ad eos; noli subtrahere verbum. Si fortè audiant et convertatur unusquisque à vià suà malà; et pœniteat me mali, quod cogito facere eis propter malitiam studiorum eorum. Et dices ad eos : Hæc dicit Dominus : Si non audieritis me, ut ambuletis in lege meà, quam dedi vobis; ut audiatis sermones servorum meorum prophetarum quos ego misi ad vos de nocte consurgens, et dirigens, et non audistis; dabo domum istam sicut Silo, et urbem hanc dabo in maledictionem cunctis gentibus terræ. Jerem., c. 26, 2-6. — [3] Cùmque complesset Jeremias, loquens omnia quæ præceperat ei Dominus, ut loqueretur ad universum populum, apprehenderunt eum sacerdotes, et prophetæ, et omnis populus, dicens : Morte moriatur. Quare prophetavit in nomine Domini, dicens : Sicut Silo erit domus hæc, et urbs ista desolabitur, eò quòd non sit habitator? Et congregatus est omnis populus adversùs Jeremiam in domo Domini. Et audierunt principes Juda verba hæc, et ascenderunt de domo regis in domum Domini, et sederunt in introitu portæ domùs Domini novæ. Et locuti sunt sacerdotes et prophetæ ad principes, et ad omnem populum, dicentes : Judicium mortis est viro huic, quia prophetavit adversùs civitatem istam, sicut audistis auribus vestris. *Ibid.*, 8-11.

Jérémie répondait tranquillement : « L'Éternel m'a envoyé pour prophétiser à cette maison et à cette ville toutes les paroles que vous avez entendues. Maintenant donc, rendez droits vos voies et vos désirs, et écoutez la parole de Jéhova, votre Dieu ; et Jéhova se repentira de la menace qu'il a prononcée contre vous. Pour moi, me voici entre vos mains ; faites de moi ce qui paraîtra bon et juste à vos yeux. Sachez cependant et soyez sûrs que, si vous me tuez, vous répandrez le sang innocent contre vous et contre cette ville et ses habitants ; car, en vérité, l'Éternel m'a envoyé vers vous pour que je fisse entendre à vos oreilles toutes ces paroles [1]. »

« A ce discours, les princes et tout le peuple dirent aux prêtres e aux soi-disant prophètes : Le jugement de mort ne doit pas être sur cet homme, parce qu'il nous a parlé au nom de Jéhova, notre Dieu. Plusieurs même d'entre les anciens de la terre se levèrent et dirent à toute l'assemblée : Michée de Morasthi fut prophète dans les jours d'Ézéchias, roi de Juda, et parla à tout le peuple, disant : Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth : Sion sera labourée comme un champ, et Jérusalem ne sera plus qu'un monceau de pierres, et la montagne du temple ne sera plus qu'une forêt. Fut-il condamné à mort par Ézéchias et par tout Juda ? Ne craignirent-ils pas l'Éternel et n'implorèrent-ils pas sa face ? Et l'Éternel se repentit des maux qu'il avait prophétisés contre eux. C'est pourquoi nous faisons un grand mal contre nos âmes [2]. »

Un de ces respectables personnages qui contribua le plus à préserver Jérémie de la mort, fut Ahicam, fils de Saphan, deux noms déjà honorablement connus dans l'histoire du saint roi Josias.

[1] Et ait Jeremias ad omnes principes, et ad universum populum, dicens : Dominus misit me, ut prophetarem ad domum istam, et ad civitatem hanc, omnia verba quæ audistis. Nunc ergò bonas facite vias vestras, et studia vestra, et audite vocem Domini Dei vestri ; et pœnitebit Dominum mali, quod locutus est adversùm vos. Ego autem eccè in manibus vestris sum ; facite mihi quod bonum et rectum est in oculis vestris. Verumtamen scitote et cognoscite quòd si occideritis me, sanguinem innocentem tradetis contra vosmetipsos, et contra civitatem istam, et habitatores ejus; in veritate enim misit me Dominus ad vos, ut loquerer in auribus vestris omnia verba hæc. Jerem., c. 26, 12-15.— [2] Et dixerunt principes, et omnis populus, ad sacerdotes, et ad prophetas : Non est viro huic judicium mortis, quia in nomine Domini Dei nostri locutus est ad nos. Surrexerunt ergò viri de senioribus terræ, et dixerunt ad omnem cœtum populi, loquentes : Michæas de Morasthi fuit propheta in diebus Ezechiæ regis Juda, et ait ad omnem populum Juda, dicens : Hæc dicit Dominus exercituum : Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem in acervum lapidum erit, et mons domûs in excelsa silvarum. Numquid morte condemnavit eum Ezechias rex Juda, et omnis Juda ? Numquid non timuerunt Dominum, et deprecati sunt faciem Domini ? Et pœnituit Dominum mali, quod locutus fuerat adversùm eos? Itaque nos facimus malum grande contra animas nostras. *Ibid.*, 16-19.

Un autre prophète ne put se préserver de la mort même par la fuite. C'était Urias, fils de Séméi, de Cariathiarim. Il prophétisa contre Jérusalem et contre la terre de Juda, selon toutes les paroles de Jérémie. Le roi Joakim, tous ses grands et ses princes l'entendirent. Le roi chercha à le tuer. Urias s'enfuit en Égypte. Joakim le fit tirer de là, le frappa du glaive et jeta son cadavre dans les sépulcres des derniers du peuple [1].

La persécution n'arrêta point les hommes de Dieu. Pour un qu'on avait tué, il s'en éleva deux ; car, suivant toutes les apparences, c'est vers ce temps que prophétisaient Joël et Habacuc. A la famine, au ravage de quatre sortes d'insectes, le premier ajoute l'irruption prochaine d'une armée formidable.

« Sonnez de la trompette dans Sion ; poussez des cris sur ma montagne sainte ; que tous les habitants de la terre soient dans l'épouvante ; car il vient, le jour de Jéhova, il est proche : jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuages et de tempêtes. Telle que l'aurore se levant sur les montagnes, tel apparaîtra soudain ce peuple nombreux et puissant : depuis les siècles il n'y en eut de semblable, et, après lui, il n'y en aura point jusqu'aux années de la génération et de la génération. Devant sa face, un feu dévorant ; après lui, une flamme brûlante ; devant sa face, comme un jardin de délices ; après lui, un désert affreux ; nul qui lui échappe.

« Jéhova fait entendre sa voix devant son armée ; ses troupes campées sont innombrables, puissantes, brûlant d'exécuter ses ordres. Le jour de Jéhova est grand, terrible ; qui pourra le soutenir ? Maintenant donc, dit Jéhova, revenez à moi de tout votre cœur, dans le jeûne, dans les larmes, dans les gémissements. Déchirez vos cœurs et non vos vêtements, et revenez à Jéhova, votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, patient, riche en miséricorde et se repentant du mal. Qui sait s'il ne reviendra point, s'il ne se repentira point, s'il ne finira point par nous combler de bénédictions ? Sonnez donc la trompette en Sion ; consacrez le jeûne ; publiez une réunion solennelle ; assemblez le peuple ; sanctifiez l'Église ; convoquez les vieillards ; réunissez les enfants, ceux même qui sont encore à la mamelle. Que l'époux sorte de sa couche, et l'épouse de son lit nuptial ; que les prêtres, ministres de Jéhova, pleurent entre le vestibule et l'autel, et qu'ils disent : Épargnez, ô Jéhova ! épargnez votre peuple : ne donnez pas votre héritage en opprobre, en le livrant au joug des nations. Pourquoi dirait-on parmi les peuples : Où est leur Dieu [2] ? »

[1] Jerem., 26, 20-23. — [2] Joel, 2, 1-17. Canite tubâ in Sion ; ululate in monte sancto meo ; conturbentur omnes habitatores terræ ; quia venit dies Domini, quia propè

Le prophète ajoute qu'un jour le Seigneur sera touché de zèle pour sa terre; il pardonnera à son peuple, lui rendra l'abondance, ne le donnera plus en opprobre parmi les nations; il écartera de dessus lui ses ennemis, qui habitent du côté de l'aquilon, les Chaldéens, il les chassera dans une terre sèche et déserte; il les fera périr; les uns vers la mer d'Orient, les autres vers la mer d'Occident : l'air sera infecté par leurs cadavres.

Nous verrons Nériglissor, roi de Babylone, défait par Cyrus sur le golfe Persique; Balthasar avec Crésus défaits par le même près de Sardes sur la Méditerranée.

A la suite des biens temporels, le Seigneur reprend : « Après cela, je répandrai mon esprit sur toute chair; vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards seront instruits par des songes, et vos jeunes gens auront des visions. En ces jours je répandrai également mon esprit sur mes serviteurs et mes servantes (de quelque nation qu'ils soient). Je ferai paraître des prodiges dans les cieux et sur la terre, le sang, le feu, des colonnes de fumée. Le soleil sera converti en ténèbres et la lune en sang, avant que vienne le jour de Jéhova, ce

est : dies tenebrarum et caliginis, dies nubis et turbinis. Quasi manè expansum super montes populus multus et fortis : similis ei non fuit à principio, et post eum non erit usque in annos generationis et generationis. Ante faciem ejus ignis vorans, et post eum exurens flamma ; quasi hortus voluptatis terra coram eo, et post eum solitudo deserti; neque est qui effugiat eum. Quasi aspectus equorum, aspectus eorum; et quasi equites sic current. Sicut sonitus quadrigarum super capita montium exsilient, sicut sonitus flammæ ignis devorantis stipulam, velut populus fortis præparatus ad prælium. A facie ejus cruciabuntur populi; omnes vultus redigentur in ollam. Sicut fortes current; quasi viri bellatores ascendent murum; viri in viis suis gradientur, et non declinabunt à semitis suis. Unusquisque fratrem suum non coarctabit, singuli in calle suo ambulabunt; sed et per fenestras cadent, et non demolientur. Urbem ingredientur, in muro current; domos conscendent, per fenestras intrabunt quasi fur. A facie ejus contremuit terra, moti sunt cœli; sol et luna obtenebrati sunt, et stellæ retraxerunt splendorem suum. Et Dominus dedit vocem suam ante faciem exercitûs sui, quia multa sunt nimis castra ejus, quia fortia et facientia verbum ejus; magnus enim dies Domini, et terribilis valdè; et quis sustinebit eum? Nunc ergò, dicit Dominus, convertimini ad me in toto corde vestro, in jejunio, et in fletu, et in planctu. Et scindite corda vestra, et non vestimenta vestra, et convertimini ad Dominum Deum vestrum, quia benignus et misericors est, patiens et multæ misericordiæ, et præstabilis super militiâ. Quis scit si convertatur, et ignoscat, et relinquat post se benedictionem, sacrificium et libamen Domino Deo vestro? Canite tubâ in Sion, sanctificate jejunium, vocate cœtum, congregate populum, sanctificate Ecclesiam, coadunate senes, congregate parvulos, et sugentes ubera : egrediatur sponsus de cubili suo, et sponsa de thalamo suo; inter vestibulum et altare plorabunt sacerdotes ministri Domini, et dicent : Parce, Domine, parce populo tuo : et ne des hæreditatem tuam in opprobrium, ut dominentur eis nationes. Quare dicunt in populis : Ubi est Deus eorum?

jour grand et terrible. Et quiconque invoquera le nom de Jéhova sera sauvé ; car, comme l'Éternel l'a dit, le salut sera sur la montagne de Sion et dans Jérusalem, ainsi que dans les restes que l'Éternel aura appelés [1]. »

Le prince des apôtres nous montrera lui-même l'accomplissement de cette prophétie le jour de la Pentecôte [2]. Pour les prodiges terribles, nous les verrons à la ruine dernière de Jérusalem, figure elle-même de la ruine du monde.

Dieu se servait des nations pour châtier son peuple ; ses vues étaient justice et miséricorde ; les leurs, ravage et conquête. Aussi ne les laissera-t-il pas impunies. « En ce jour et en ce temps, dit-il, lorsque j'aurai fait revenir les captifs de Juda et de Jérusalem, j'assemblerai toutes les nations dans la vallée de Josaphat ou du jugement ; là j'entrerai en jugement avec elles touchant Israël, mon peuple et mon héritage, qu'elles ont dispersé parmi les nations, et touchant ma terre qu'elles ont divisée entre elles. Ils ont partagé mon peuple au sort ; ils ont donné le jeune enfant pour salaire à la prostituée ; ils ont vendu la jeune fille pour du vin et s'enivrer. Toi surtout, Tyr et Sidon, et vous tous, confins de la Palestine ; qu'y avait-il entre vous et moi ?... Les enfants de Juda et les enfants de Jérusalem, vous les avez vendus aux enfants des Ioniens (les Grecs), pour les transporter bien loin de leur pays. Voici que je vais les ramener du lieu où vous les avez vendus et faire retomber sur vos têtes ce que vous leur avez fait. Je vendrai vos fils et vos filles entre les mains des enfants de Juda, et ils les vendront aux Sabéens, nation très-éloignée. Ainsi l'a dit Jéhova [3].

« Jusqu'à quand, ô Éternel ! s'écriait de son côté Habacuc, pousserai-je mes cris vers vous et ne m'écouterez-vous point ? Jusqu'à quand élèverai-je ma voix jusqu'à vous dans la violence que je souffre, et ne me sauverez-vous point ? Pourquoi me réduisez-vous à ne voir devant mes yeux que l'injustice et l'oppression, la déprédation et la violence ? On intente des procès, et la contention l'emporte. La loi est sans force, la justice n'arrive point à bout ; parce que le méchant enlace le juste, le jugement est pervers.

[1] Joël, c. 2, 28-32. Et erit post hæc : Effundam spiritum meum super omnem carnem ; et prophetabunt filii vestri, et filiæ vestræ ; senes vestri somnia somniabunt, et juvenes vestri visiones videbunt. Sed et super servos meos et ancillas in diebus illis effundam spiritum meum. Et dabo prodigia in cœlo, et in terrâ, sanguinem, et ignem, et vaporem fumi. Sol convertetur in tenebras, et luna in sanguinem, antequàm veniat dies Domini magnus, et horribilis. Et erit : omnis qui invocaverit nomen Domini, salvus erit ; quia in monte Sion, et in Jerusalem erit salvatio, sicut dixit Dominus, et in residuis, quos Dominus vocaverit. — [2] Act., 2. — [3] Joël, c. 3, 1-21.

« Jetez les yeux sur les nations, lui répond Jéhova, à lui et aux autres fidèles, et considérez ; soyez dans l'étonnement et la stupeur, car il va s'opérer dans vos jours une œuvre que personne ne croira lorsqu'il l'entendra dire. Voici que je vais susciter les Chaldéens, nation cruelle et rapide, qui court toutes les terres pour envahir les maisons qui ne sont point à elle. Portant avec elle l'horreur et l'effroi, elle ne reconnaît de juge qu'elle-même... Son prince triomphera des rois, il se jouera des tyrans, il se rira des fortifications ; alors son esprit changera, il passera et tombera [1]. »

C'est ainsi que ces hommes de Dieu étaient prophètes, non-seulement pour le peuple d'Israël, mais encore pour les autres. Nul ne le fut pourtant au même degré que Jérémie. Le Seigneur l'avait établi nommément prophète sur les nations et les royaumes. Ce fut en la quatrième année de Joakim, roi de Juda, la première de Nabuchodonosor, roi de Babylone, qu'il commença proprement ce ministère universel. A cette époque, il parla devant tout le peuple de Juda et tous les habitants de Jérusalem, en ces termes :

« Depuis la treizième année de Josias, fils d'Amon, roi de Juda, jusqu'à ce jour, cette année est la vingt-troisième que la parole de Jéhova m'a été adressée ; et je vous ai parlé, me levant durant la nuit et parlant, et vous n'avez pas écouté. Et l'Éternel a envoyé vers vous tous ses serviteurs les prophètes, se levant dès le matin et les envoyant ; mais vous n'avez pas écouté, vous n'avez pas incliné vos oreilles pour entendre, lorsqu'il vous disait : Revenez chacun de sa voie mauvaise et de vos pensées perverses, et vous habiterez dans la terre que l'Éternel a donnée à vous et à vos pères, du siècle jusqu'au siècle. Et ne suivez plus les dieux étrangers pour les servir et les adorer : ne me provoquez pas à la colère par les œuvres de vos mains, et je ne vous affligerai plus. Et vous ne m'avez pas entendu, dit Jéhova ; au contraire, vous m'avez provoqué à la colère par les œuvres de vos mains, pour votre ruine. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova des armées : Parce que vous n'avez pas entendu mes paroles, voilà que j'assemblerai tous les peuples de l'aquilon, et je les enverrai avec Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur ; et je les amènerai sur cette terre et sur ses habitants, et sur toutes les nations d'alentour ; et je les perdrai, et j'en ferai la stupeur, la risée des nations et un désert éternel. Et j'étoufferai parmi eux la voix des délices et la voix de l'allégresse, et la voix de l'époux et la voix de l'épouse, et le bruit des meules et la lumière de la lampe. Et toute cette terre ne sera plus qu'une solitude et un

[1] Habacuc, c. 1.

objet de stupeur ; et toutes ces nations serviront le roi de Babylone durant soixante-dix ans.

« Et lorsque les soixante-dix seront accomplis, je visiterai le roi de Babylone et cette nation, dit Jéhova, et leur iniquité, et la terre des Chaldéens ; et j'en ferai une solitude éternelle. Et j'amènerai sur cette terre toutes les paroles que j'ai prononcées contre elle, tout ce qui est écrit dans ce livre, tout ce que Jérémie a prophétisé contre toutes les nations. Plusieurs grandes nations et de grands rois les ont servis, et je leur rendrai selon leurs œuvres et selon le travail de leurs mains.

« Car voici ce que m'a dit Jéhova, le Dieu d'Israël : Prends de ma main la coupe du vin de cette fureur-là, et tu feras boire à toutes les nations vers lesquelles je t'enverrai ; et elles boiront, et elles seront troublées, et elles délireront à la face du glaive que moi j'enverrai parmi elles.

« Et je reçus la coupe de la main de Jéhova, et j'en fis boire à toutes les nations vers lesquelles l'Éternel m'a envoyé : à Jérusalem et aux villes de Juda, et à ses rois et à ses princes, pour en faire une solitude, une stupeur, une risée, une malédiction, comme en ce jour ; à Pharaon, roi d'Égypte, et à ses serviteurs, et à ses princes, et à tout son peuple, et à tout son mélange d'étrangers ; à tous les rois de la terre de Hus, et à tous les rois de la terre des Philistins, et à Ascalon, et à Gaza, et à Accaron, et aux restes d'Azot, et à Édom, et à Moab, et aux enfants d'Ammon ; et à tous les rois de Tyr, et à tous les rois de Sidon, et aux rois des îles qui sont au delà de la mer ; et à Dédan, et à Théman, et à Buz, et à tous ceux qui habitent vers les extrémités de la terre ; et à tous les rois d'Arabie, et à tous les rois d'Occident qui habitent dans le désert ; et à tous les rois de Zambri, et à tous les rois d'Élam, et à tous les rois des Mèdes ; et à tous les rois de l'aquilon rapprochés et éloignés, à chacun contre son frère, et à tous les royaumes qui sont sur la face de la terre ; et le roi de Sésach (Babylone) boira après eux.

« Et tu leur diras : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Buvez, et enivrez-vous, et vomissez, et tombez, et ne vous relevez plus devant le glaive que j'enverrai parmi vous. S'ils ne veulent pas recevoir la coupe de ta main pour boire, tu leur diras : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth : Vous boirez très-certainement. Car voici que, dans la ville sur laquelle est invoqué mon nom, je commence mes vengeances ; comment donc, vous, serez-vous innocents et pourrez-vous échapper ? Vous n'y échapperez pas ; car j'appelle le glaive contre les habitants de la terre. L'Éternel rugira du haut du ciel, et, du lieu de son sanctuaire, il fera retentir sa voix ; il rugira contre le

lieu même de sa gloire. Le bruit en est venu jusqu'aux extrémités du monde, parce que l'Éternel est en débat avec les nations; lui-même juge toute chair : J'ai livré les impies au glaive, dit Jéhova. L'affliction passera d'une nation sur une nation ; et une grande tempête s'élèvera des extrémités de la terre [1]. »

Voici comme se préparait cet ouragan.

La troisième année de Joakim, Nabopolassar, roi de Babylone, voyant que depuis la prise de Carkémis par Néchao, toute la Syrie et la Palestine s'étaient détachées de son obéissance, et que, d'un autre côté, son âge et ses infirmités ne lui permettaient pas d'aller en personne réduire ces rebelles, associa son fils Nabuchodonosor à l'empire [2]. C'est de là que les Juifs comptent les années de Nabuchodonosor ; mais les Babyloniens ne datent le règne de ce prince que de la mort de son père, arrivée seulement deux ans après. L'un et l'autre de ces deux calculs se trouvent dans l'Écriture. Nabuchodonosor s'avança donc, à la tête d'une puissante armée, contre Pharaon. Voici comme Jérémie nous dépeint l'issue de cette guerre.

« Paroles de Jéhova au prophète Jérémie contre les nations, adressées aux Égyptiens touchant l'armée de Pharaon-Néchao, roi d'Égypte, qui était auprès du fleuve Euphrate, à Carkémis, que Nabuchodonosor, roi de Babylone, frappa en la quatrième année de Joakim, fils de Josias, roi de Juda : Préparez l'écu et le bouclier, et marchez au combat. Attelez les chars ; cavaliers, montez sur vos coursiers ; couvrez vos têtes de vos casques, faites reluire vos lances, revêtez-vous de vos cuirasses.

« Eh ! quoi donc ? Je les ai vus épouvantés, et ils tournent le dos ; les forts sont tombés ; ils s'enfuient en hâte et ne regardent pas ; la terreur est partout !

« Le plus vite ne fuira pas ; le plus fort n'échappera pas.

« Vers l'aquilon, aux bords de l'Euphrate, ils ont été vaincus et sont tombés.

« L'Égypte monte comme un fleuve, et ses eaux s'enflent comme les flots, et elle a dit : Je monterai, je couvrirai la terre ; je détruirai la cité et ses habitants. Montez sur vos coursiers et courez sur vos chars ; que les forts s'avancent : Libyens, Éthiopiens, armez-vous de vos boucliers; Lydiens, saisissez et tendez vos arcs.

« Mais ce jour d'Adonaï-Jéhova-Sabaoth est le jour de la vengeance, jour où il se vengera de ses ennemis ; le glaive dévorera, il s'abreuvera, s'enivrera de leur sang. Car la victime d'Adonaï-Jéhova-Sabaoth est dans la terre de l'aquilon aux bords de l'Euphrate.

[1] Jerem., c. 25, 1-32. — [2] Bérose, *apud Joseph. contra App.*, l. 1.

« Monte en Galaad, et prends du baume, vierge fille de l'Égypte : vainement tu multiplies les remèdes ; il n'y a point de guérison pour toi. Les nations ont ouï ton ignominie, et tes hurlements ont rempli la terre, parce que le fort a heurté le fort, et tous deux sont tombés ensemble. »

Le prophète ajoute que plus tard Nabuchodonosor entrerait même en Égypte et s'en rendrait maître. « Je visiterai, dans ma colère, dit Jéhova, No-amon et Pharaon et l'Égypte, et ses dieux et ses rois, et Pharaon et tous ceux qui se confient en lui. Et je les livrerai aux mains de ceux qui demandent leur âme, aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains de ses serviteurs ; et après, elle sera habitée comme elle l'était autrefois [1]. »

Le vainqueur, après avoir repoussé les Égyptiens de l'Euphrate et reconquis la Syrie, entra dans la Judée. A son approche, les Réchabites se réfugièrent à Jérusalem. Un jour le prophète eut ordre de Dieu d'aller les trouver. Il les assembla dans une des salles du temple, et là leur offrit à boire des tasses et des coupes pleines de vin. Mais ils lui répondirent : Nous ne boirons point de vin, parce que Jonadab, notre père, fils de Réchab, nous a dit : Vous ne boirez jamais de vin, ni vous ni vos enfants, et vous ne bâtirez point de maisons, et vous ne sèmerez point de grains, et vous ne planterez point de vignes, et vous n'en aurez point à vous ; mais vous habiterez sous des tentes tous les jours de votre vie, afin que vous viviez de longs jours sur la terre dans laquelle vous êtes étrangers. Nous avons donc obéi à la voix de Jonadab, notre père, selon tout ce qu'il nous a commandé; nous avons habité sous la tente. Mais lorsque Nabuchodonosor, roi de Babylone, est venu dans notre terre, nous avons dit : Allons, entrons dans Jérusalem, loin de la présence de l'armée des Chaldéens et de l'armée de Syrie ; et nous sommes demeurés dans Jérusalem.

Au même temps, l'Éternel dit à Jérémie : Ainsi parle Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'Israël : Va, et dis aux hommes de Juda et aux habitants de Jérusalem : Ne vous corrigerez-vous jamais, et n'obéirez-vous jamais à mes paroles ? Les paroles de Jonadab, fils de Réchab, par lesquelles il ordonna à ses enfants de ne point boire de vin, ont tellement prévalu sur eux, qu'ils n'en ont point bu jusqu'à ce jour, et qu'ils ont toujours obéi au précepte de leur père ; et moi, je vous ai parlé, me levant dès le matin et vous parlant, et vous ne m'avez pas obéi. Et j'ai envoyé vers vous tous mes serviteurs les prophètes, me levant dès le matin et les envoyant et disant : Convertissez-vous chacun de sa mauvaise voie, et rendez bons vos désirs ; ne suivez

[1] Jerem., c. 46.

point les dieux étrangers, et ne les servez pas ; et vous habiterez dans la terre que je vous ai donnée, à vous et à vos pères ; et vous n'avez point prêté l'oreille, et vous ne m'avez point écouté. Ainsi donc les enfants de Jonadab, fils de Réchab, ont gardé inviolablement l'ordre que leur père leur avait donné ; et ce peuple ne m'a point obéi. C'est pourquoi voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'amènerai sur Juda et sur tous les habitants de Jérusalem toute l'affliction que j'ai annoncée contre eux, parce que je leur ai parlé, et ils n'ont point écouté ; je les ai appelés, et ils ne m'ont point répondu.

Quant aux Réchabites, Jérémie leur dit : Parce que vous avez obéi au précepte de Jonadab, votre père, que vous avez gardé tous ses commandements et que vous avez fait tout ce qu'il a prescrit, à cause de cela, voici ce que dit Jéhova Sabaoth, le Dieu d'Israël : Un homme sera toujours en la race de Jonadab, fils de Réchab, se tenant en ma présence chaque jour [1].

Pour tenter un dernier effort sur l'esprit de son peuple et lui rappeler plus efficacement encore toutes les paroles qu'il lui avait adressées, le Seigneur ordonna à Jérémie de les écrire dans un livre et de les faire lire devant le peuple par Baruch, fils de Nérias.

Baruch, après avoir tout écrit sous la dictée du prophète, fut alarmé de tant de terribles menaces [2]. Le Seigneur renouvela l'assurance qu'elles s'accompliraient toutes, mais que pour lui, au milieu de toutes ces calamités, il lui conserverait la vie sauve. Baruch exécuta donc l'ordre de l'Éternel, et lut dans le livre au temple.

Mais il ne paraît pas que le peuple en profita beaucoup ; car, peu après, Nabuchodonosor, s'étant approché de Jérusalem, la prit, dépouilla le temple de ses plus précieux ornements, chargea de chaînes Joakim pour l'envoyer à Babylone. Cependant, fléchi peut-être par ses soumissions, il le laissa à Jérusalem, comme roi ou plutôt comme vassal couronné, moyennant un tribut annuel.

Si Joakim resta ou du moins revint assez promptement à Jérusalem, il n'en fut pas de même des princes de sa famille et de l'élite de la jeunesse. Nabuchodonosor les envoya captifs à Babylone, pour servir d'eunuques dans son palais, suivant la prédiction d'Isaïe à Ézéchias. Daniel et ses compagnons étaient du nombre.

C'est de cette époque, quatrième année du règne de Joakim, que date le commencement de la captivité de Babylone et des soixante-dix ans qu'elle devait durer. Au livre de Daniel, il est bien dit que Nabuchodonosor marcha contre Jérusalem en la troisième année de Joakim [3] ; c'est que cette expédition, commencée en l'an trois, finit

[1] Jerem., c. 35. — [2] *Ibid.*, c. 45. — [3] Dan., c. 1.

en l'an quatre. En sortant de Babylone, il marcha contre Pharaon-Néchao, reprit sur lui Carkémis et la Syrie, puis seulement Jérusalem.

Une calamité si souvent prédite, si littéralement accomplie, était bien capable de faire rentrer Joakim en lui-même. Il n'en fut rien, si ce n'est peut-être quelques apparences dans les premiers temps. En la cinquième année de son règne, dans le neuvième mois, que l'on croit être l'époque anniversaire de la prise de la ville, on publia un jeûne devant l'Éternel pour tout le peuple de Jérusalem et pour toute la multitude qui était accourue des villes de Juda. Les Juifs observent ce jeûne encore aujourd'hui pour déplorer la prise de la cité sainte. C'était une occasion favorable, s'il en fut jamais, pour rappeler avec fruit, au peuple humilié, les promesses et les menaces du Seigneur. Jérémie en profita. Baruch, par son ordre, lut une seconde fois au temple, devant la multitude, le livre de ses prédictions.

Les grands de la cour, informés de ce qui se passait, envoyèrent prier Baruch de venir les trouver avec le livre. Il le lut devant eux. Quand ils eurent ouï toutes ces paroles, ils s'entre-regardaient avec étonnement, et lui demandèrent comment il les avait recueillies de la bouche de Jérémie. Baruch leur répondit : Il me dictait de sa bouche toutes ces paroles comme s'il les avait lues, et moi je les écrivais dans ce livre avec de l'encre. Les princes, obligés d'en parler au roi, dirent à Baruch : Va, et cache-toi, ainsi que Jérémie, et que nul ne sache où vous serez. Ils avaient bien raison.

A peine Joakim, assis dans sa maison d'hiver devant un brasier de charbons ardents, eut-il entendu de ce livre trois ou quatre pages, qu'il le coupa par morceaux avec le canif du secrétaire, et le jeta dans le feu jusqu'à ce qu'il fût entièrement consumé. En vain trois des principaux s'y opposèrent ; non-seulement il ne les écouta point, il ordonna même de saisir Jérémie et Baruch ; mais le Seigneur les cacha.

Quelque temps après, l'Éternel dit à son prophète : Prends un autre volume, et écris toutes les paroles qui étaient dans le premier que Joakim, roi de Juda, a brûlé. Et tu diras à Joakim, roi de Juda : Voici ce que dit Jéhova : Tu as brûlé ce volume-là, disant : Pourquoi y avez-vous écrit et annoncé que le roi de Babylone se hâtait de venir pour dévaster cette terre et pour en exterminer les hommes et les bêtes ? C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel contre Joakim, roi de Juda : Il ne sortira point de lui un prince qui soit assis sur le trône de David, et son cadavre sera jeté au loin, exposé à la chaleur du jour et à la gelée de la nuit. Et je le visiterai, lui, sa race, ses serviteurs et leurs iniquités ; et j'amènerai sur eux, et sur les habitants de

Jérusalem, et sur les habitants de Juda, tout le mal que j'ai annoncé ; et ils ne m'ont pas entendu. Jérémie prit donc un autre volume ou rouleau, et le donna à Baruch, son secrétaire, qui écrivit, de la bouche du prophète, toutes les paroles qui étaient dans le volume que Joakim avait brûlé, et, de plus, beaucoup d'autres qui n'étaient pas dans le premier [1].

Nous verrons bientôt l'accomplissement de cette prophétie sur Joakim et sa maison. Mais suivons auparavant les captifs à Babylone.

Nabuchodonosor avait ordonné à Asphenèz, chef de ses eunuques, ou chef des officiers de sa cour, qui, pour l'ordinaire, étaient véritablement eunuques, de lui choisir parmi les jeunes princes de la royale maison de Juda et parmi les jeunes hommes des plus nobles familles du pays, un certain nombre pour paraître et demeurer en sa présence.

Telles étaient, telles sont encore les mœurs de l'Orient. Le sort des prisonniers de guerre est ordinairement dur ; mais plaît-il au prince d'en prendre quelques-uns à son service, ils sont préférés aux indigènes. L'étranger, comme tel, se voit destiné tantôt au joug, tantôt aux plus grands honneurs.

Parmi ces jeunes hommes étaient Daniel, Ananias, Misaël, et Azarias, tous de la tribu de Juda. Le chef des eunuques, qui les avait sous sa direction, leur donna d'autres noms. Il appela Daniel, Baltassar ; Ananias, Sidrach ; Misaël, Misach ; Azarias, Abdenago. Daniel veut dire jugement de Dieu : Baltassar, trésor de Bel ou Baal ; Ananias, protection de Dieu : Sidrach, ambassadeur ; Misaël, qui demande : Misach, qui a soin de la maison ; Azarias, secours de Dieu : Abdenago, favori du roi. L'on croit que Daniel était de la royale famille de David. Le nom de Baltassar, que, dans la suite, porta le dernier roi de Babylone, paraît aussi lui avoir été donné par distinction.

Le roi ordonna qu'on leur servît chaque jour des viandes qu'on servait devant lui, et du vin dont il buvait lui-même. Il les fit instruire avec soin dans la littérature et la langue des Chaldéens, et fixa le terme de trois années pour leur instruction, pendant lesquelles ils devaient rester sous la surveillance d'Asphenèz, avant d'entrer au service du roi.

Comme sur la table des gentils paraissaient bien des mets que la loi de Moïse défendait de manger, Daniel prit la résolution d'éviter cette souillure, ainsi que l'appelaient les Israélites, et pria le chef des eunuques, dont Dieu lui avait concilié les bonnes grâces, de lui per-

[1] Jerem., c. 36.

mettre de s'abstenir des mets de la table du roi. Je crains le roi, mon maître, répondit l'autre ; il a ordonné que vous fussiez nourris de sa table ; s'il voyait vos visages plus abattus que ceux des autres jeunes gens, il me ferait perdre la tête. Alors Daniel, s'adressant à Malasar, à qui le chef des eunuques avait confié les quatre jeunes hommes, le pria de le mettre à l'épreuve seulement pendant dix jours, de leur donner des légumes et de l'eau, et de voir ensuite si leur visage serait moins fleuri que celui des jeunes gens qui se nourrissaient de la table du roi. Malasar se laissa persuader, et comme, après l'épreuve faite, les quatre adolescents paraissaient de meilleur embonpoint que les autres, il accorda dès lors leur pieuse demande.

Or, Dieu donna à ces jeunes hommes la science et l'intelligence de toute espèce de livre et de sagesse. A Daniel en particulier, il communiqua l'intelligence de toutes les visions et de tous les songes. Après les trois ans, le chef des eunuques les présenta devant Nabuchodonosor, qui, s'étant entretenu avec eux, trouva que, parmi tous les autres jeunes gens, il n'y en avait point qui les égalassent. Il les fit donc demeurer en sa présence. Chaque jour ajoutait à son admiration. Sur quelque question qu'il leur fit touchant la sagesse et l'intelligence des choses, il trouvait en eux dix fois plus de lumières que dans tous les devins et sages de son royaume [1].

Dans l'intervalle de ces trois années eut lieu un événement qui fit éclater la sagesse de Daniel devant tout le peuple.

Parmi les captifs que Nabuchodonosor avait envoyés à Babylone, s'en trouvait un nommé Joakim, le plus considérable de tous. On avait établi cette année-là, pour juges, deux anciens ou sénateurs du peuple, qui venaient fréquemment à la maison de Joakim, où s'assemblaient d'ordinaire ceux qui avaient des affaires à juger, ainsi qu'un grand nombre d'autres Juifs. La séance se terminait vers midi : et lorsque tous ceux qui s'y étaient trouvés avaient quitté la maison, Susanne, épouse de Joakim et fille d'Helcias, avait coutume d'aller dans un très-agréable jardin que son mari avait tout proche. Elle était très-belle et très-pieuse. Son père et sa mère, étant justes, avaient instruit leur fille selon la loi de Moïse.

Les deux anciens, qui quittaient toujours la maison un peu plus tard que la foule, la voyaient journellement entrer dans le jardin et s'y promener, et ils conçurent une ardente passion pour elle. Ils pervertirent leurs sens, et ils détournèrent les yeux pour ne pas voir le ciel et pour ne point se souvenir des justes jugements de Dieu.

[1] Dan., 1. Les *asophim* de Daniel, les *sophoi* des anciens Grecs paraissent être les mêmes, jusqu'au nom.

Blessés d'amour tous deux, ils se taisaient l'un à l'autre leur peine ; car ils rougissaient de se découvrir leur passion à leur infâme dessein. Ils observaient tous les jours, avec grand soin, le temps où ils pourraient la voir. Une fois ils se dirent l'un à l'autre : Allons-nous-en chez nous, parce qu'il est temps de dîner. Et, étant sortis, ils se séparèrent l'un de l'autre. Mais revenant aussitôt, ils se trouvèrent ensemble ; et, après s'en être demandé la raison l'un à l'autre, ils s'entr'avouèrent leur passion. Alors ils convinrent de prendre le temps où ils pourraient la trouver seule.

Un jour que, suivant sa coutume, elle entra dans le jardin avec deux suivantes, il faisait chaud ; elle eut envie de prendre un bain, elle envoya ses deux filles chercher des parfums et fermer les portes du jardin. Les servantes, pas plus que leur maîtresse, ne soupçonnaient que les deux scélérats y étaient cachés. Aussitôt que les filles furent sorties, ils accoururent à Susanne, lui avouèrent leur passion impure, lui firent une proposition infâme, et la menacèrent, en cas de refus, de l'accuser comme s'ils avaient surpris un jeune homme avec elle et qu'elle eût renvoyé pour cela ses filles. Susanne soupira et dit : Je ne vois qu'angoisses de toutes parts : si je fais cela, ce me sera la mort ; si je ne le fais pas, je n'échapperai pas de vos mains. Cependant il m'est meilleur de tomber entre vos mains sans avoir commis de mal, que de pécher en la présence du Seigneur. Elle jeta aussitôt un grand cri ; mais les anciens crièrent aussi contre elle, et l'un d'eux courut à la porte du jardin et l'ouvrit. Les serviteurs de la maison, ayant entendu crier dans le verger, y coururent par la porte de derrière pour voir ce que c'était. Quand les vieillards eurent fait leur récit, les serviteurs furent couverts de honte, parce que jamais rien de pareil n'avait été dit de Susanne.

Le lendemain, le peuple s'étant assemblé en la maison de Joakim, les deux anciens y vinrent aussi, accusèrent Susanne et requirent du peuple qu'elle fût amenée en justice. L'accusée parut couverte d'un voile et, suivant les mœurs de l'antiquité, accompagnée de son père et de sa mère, de ses enfants et de toute sa famille. Ces deux fourbes impudiques lui firent arracher son voile, pour se rassasier au moins de la vue de sa beauté ; car elle était d'une grâce et d'une beauté extraordinaires. Tous les siens pleuraient et tous ceux qui la connaissaient. Les deux vieillards s'approchèrent, et d'après l'ancienne coutume en Israël, placèrent leurs mains sur la tête de l'accusée pour indiquer un crime digne de mort. Elle, de son côté, leva, pleurante, les yeux au ciel, parce que son cœur avait une ferme confiance dans le Seigneur. Eux témoignèrent et répétèrent devant l'assemblée le récit qu'ils avaient fait la veille dans le jardin. Le peuple en crut ces deux

témoins, d'autant plus qu'ils étaient anciens ou sénateurs en Israël et juges. Il condamna donc Susanne à mort. Mais elle invoqua Dieu à haute voix, comme témoin de son innocence; et Dieu exauça son cri.

Pendant qu'on la conduisait à la mort, le Seigneur suscita l'esprit saint du jeune Daniel, qui se mit à crier tout haut : Je suis innocent, moi, du sang de cette femme ! Tout le peuple se tourna vers lui, disant : Quelle est cette parole que vous venez de prononcer? Lui, debout au milieu d'eux, leur dit : Êtes-vous assez insensés, enfants d'Israël, que d'avoir ainsi, sans juger et sans connaître la vérité, condamné une fille d'Israël ? Retournez au jugement, parce qu'ils ont porté contre elle un faux témoignage.

Aussitôt le peuple retourna en grande hâte, et les vieillards disaient à Daniel, vraisemblablement avec une amère ironie : Viens et prends place au milieu de nous, et instruis-nous, parce que Dieu t'a donné l'honneur de la vieillesse. Lui dit au peuple : Séparez-les loin l'un de l'autre, et je les jugerai. Puis, s'adressant à l'un : Fourbe vieilli dans le mal, lui dit-il, c'est maintenant que retombent sur toi les crimes que tu as commis autrefois, rendant des jugements injustes, opprimant les innocents, sauvant les coupables, tandis que le Seigneur a dit : Tu ne feras point mourir l'innocent et le juste. Maintenant donc, si tu l'as vue, dis sous quel arbre tu les as vus parler ensemble. Il répondit : Sous un lentisque. Fort bien ! dit Daniel : tu en as menti sur ta tête. Voici que l'ange du Seigneur, exécuteur de sa sentence, va te couper en deux ! Après avoir fait retirer celui-là, il commanda qu'on amenât l'autre. Race de Chanaan et non de Juda, lui dit-il, la beauté t'a séduit, et la passion a perverti ton cœur. C'est ainsi que vous faisiez aux filles d'Israël ; et elles, ayant peur, vous parlaient ; mais la fille de Juda n'a pu souffrir votre iniquité. Maintenant donc, dis-moi sous quel arbre tu les as surpris se parlant. Il répondit : Sous un chêne. Fort bien ! dit Daniel : tu en as menti sur ta tête. L'ange du Seigneur est prêt, tenant le glaive, pour te couper par le milieu et vous tuer tous les deux! Aussitôt tout le peuple jeta un grand cri, bénissant Dieu qui sauve ceux qui espèrent en lui. Tous s'élevèrent contre les deux anciens et, selon la loi de Moïse, leur firent souffrir la peine que par leur faux témoignage ils avaient voulu faire souffrir à leur prochain. Ils furent probablement lapidés ; car c'était le supplice de l'adultère. Mais Helcias et sa femme rendirent grâces à Dieu, pour Susanne leur fille, avec Joakim, son mari, et tous ses parents, de ce qu'il ne s'était trouvé en elle rien qui blessât l'honnêteté. Pour Daniel, depuis ce jour-là et dans la suite du temps, il devint grand devant le peuple [1].

[1] Dan., 13.

L'histoire de Susanne, cette héroïne de la chasteté conjugale, si supérieure à la Romaine Lucrèce, par sa conduite noble, simple et pure, se trouve dans toutes les versions grecques et latines de la Bible, même dans la version grecque du Juif Théodotion, faite, sans doute sur l'hébreu et le chaldéen, vers le commencement du troisième siècle de l'ère chrétienne. Mais dès le temps d'Origène, on ne la lisait plus dans la Bible hébraïque. Suivant cet auteur, les anciens de la synagogue l'en avaient ôtée à cause de l'opprobre qu'elle jetait sur eux. Toutefois, les Juifs ne doutaient point alors de la vérité de cette histoire, puisqu'ils apprirent à Origène les noms de ces deux anciens, ainsi que les artifices dont ils se servaient pour corrompre les personnes du sexe. C'étaient, suivant eux, ces deux faux prophètes, Sédécias et Achab, dont parle Jérémie [1], et qui furent brûlés à petit feu par le roi de Babylone, parce qu'ils avaient commis des abominations au milieu des Israélites, en corrompant les femmes de leurs compatriotes.

Un autre événement, également extraordinaire, éleva Daniel au poste de premier ministre ou grand visir de l'empire babylonien.

Nabopolassar, nommé aussi Nabuchodonosor Ier, mourut deux ans après qu'il eut associé son fils à l'empire. Celui-ci, Nabuchodonosor le Grand, après avoir soumis la Judée, continuait ses conquêtes en Syrie et jusqu'en Égypte, quand il apprit la mort de son père. Aussitôt, dit l'historien de la Chaldée, Bérose [2], il partit en diligence pour Babylone, ayant pris le plus court chemin, par le désert, accompagné de peu de gens, et ayant laissé à ses généraux le gros de son armée pour la ramener, avec les captifs et le butin. Quand il fut arrivé, il prit lui-même les rênes de l'empire, gouverné pendant son absence par les mages chaldéens, et que le principal d'entre eux lui avait fidèlement conservé. Il succéda ainsi à tous les états de son père.

Un de ses premiers soins fut de distribuer par colonies les captifs nouvellement amenés. Il consacra dans le temple de Bel, son dieu, et en d'autres, les riches dépouilles qu'il avait remportées. Non content de réparer les anciens édifices de Babylone, il agrandit la ville, fortifia le canal de l'Euphrate; et, pour empêcher ceux qui la voudraient attaquer de la pouvoir prendre, encore qu'ils eussent passé le fleuve, il éleva au dedans et au dehors une triple enceinte de hautes murailles en briques cuites. Il fortifia aussi extrêmement tout le reste de la ville, y fit des portes si magnifiques, qu'elles avaient l'air de temples, et bâtit un nouveau palais près de celui de son père, dont il serait inutile de rapporter quelles étaient la magnificence et la

[1] Jerem., 29. — [2] Joseph., l. 10, c. 11.

beauté. Mais je ne saurais ne point dire que ce superbe édifice fut fait en quinze jours de temps. Et, parce que la reine, sa femme, qui avait été élevée dans la Médie, désirait voir quelque ressemblance de son pays, il éleva, dans l'enceinte de ce palais et sur des voûtes, des hauteurs en pierres énormes, qui avaient l'air de montagnes et qui étaient plantées de toutes sortes d'arbres : c'étaient les jardins suspendus en l'air si fameux partout. Voilà comme parle de Nabuchodonosor l'historien Bérose, qui écrivait environ trois siècles après. Abydène dit les mêmes choses [1].

Au milieu de ses vastes projets, la quatrième année depuis qu'il avait été associé à l'empire, la seconde depuis qu'il régnait seul, Nabuchodonosor eut un songe dont il se réveilla tout effrayé. Il fit assembler les devins, les mages, les enchanteurs et les Chaldéens pour lui déclarer quel avait été son songe. O roi ! dirent-ils en syriaque, vivez à jamais ! dites le songe à vos serviteurs, et nous l'interpréterons. La chose m'est échappée, répondit le roi : si vous ne me faites pas connaître le songe et ce qu'il signifie, vous serez mis en pièces, et vos maisons, confisquées, serviront de lieux publics ; mais, si vous me dites le songe et ce qu'il signifie, je vous ferai des dons et des présents et je vous élèverai à de grands honneurs. En vain lui représentèrent-ils que sa demande était au-dessus de toute science et puissance humaines ; que les dieux seuls, qui ne demeuraient point avec les hommes, pouvaient la résoudre ; que jamais roi n'avait exigé rien de pareil d'aucun devin, mage ni Chaldéen ; il entra en fureur et donna l'ordre de faire mourir tous les sages de Babylone. Déjà l'exécution commençait, déjà l'on cherchait Daniel et ses compagnons pour leur faire subir le même sort. A la vérité, ils n'avaient point été appelés, ils ne savaient pas même de quoi il était question ; mais un despote y regarde-t-il de si près ? Ils avaient été instruits dans toute la sagesse des Chaldéens, c'était assez pour les perdre avec les autres. Daniel, ayant su de quoi il s'agissait par Arioch, chef des gardes du corps, qui, selon l'antique usage de l'Orient, était chargé d'exécuter lui-même la sentence royale, entra chez le roi et le supplia de lui accorder quelque temps pour lui donner l'éclaircissement qu'il désirait. Le roi le lui accorda.

Rentré chez lui, Daniel fit part à ses compagnons, Ananias, Misaël et Azarias, de ce qui se passait, afin qu'ils implorassent la miséricorde du Dieu du ciel, pour la révélation de ce secret, et qu'ils ne périssent pas avec tous les sages de Babylone. Alors ce mystère fut révélé à Daniel dans une vision pendant la nuit ; il s'écria plein de

[1] Eusèbe, *Chron.*, l. 1, c. 10.

reconnaissance : Que le nom du Seigneur soit béni de l'éternité à l'éternité ! car à lui est la sagesse et la force. C'est lui qui change les temps et les âges ; lui qui dépose les rois, lui qui établit les rois ; lui qui donne leur sagesse aux sages, et aux intelligents leur intelligence ; lui qui révèle ce qui est profond et caché ; lui qui sait ce qu'il y a dans les ténèbres ; avec lui est la lumière. Je vous rends grâces, ô Dieu de nos pères ! et je vous loue, parce que vous m'avez donné la sagesse et la force, et que vous m'avez fait voir ce que nous vous avons demandé en nous découvrant la vision du roi.

Là-dessus il alla trouver d'abord Arioch, lui dit de ne pas exécuter la sentence de mort contre les sages de Babylone, mais de le conduire devant le roi, auquel il découvrirait sa vision.

Introduit en présence de Nabuchodonosor, il lui dit : « Ni les sages, ni les mages, ni les devins, ni les astrologues ne peuvent découvrir au roi le mystère dont il est en peine ; mais il est dans le ciel un Dieu qui révèle les mystères, qui vous a montré, ô roi, les choses qui doivent arriver dans les derniers temps. Votre songe et la vision de votre esprit, lorsque vous étiez dans votre lit, viennent de là. Vous pensiez, ô roi, étant sur votre couche, à ce qui devait arriver après ce temps ; et celui qui révèle les mystères vous a découvert les choses à venir. Quant à moi, ce n'est point par une sagesse qui soit plus grande en moi que dans le reste des hommes que ce mystère m'a été révélé, mais afin que le roi sût l'interprétation de son songe et que vous connussiez les pensées de votre cœur.

« Vous donc, ô roi ! vous regardiez, et voilà une grande statue ; cette statue immense, d'une taille et d'un éclat extraordinaires, se tenait debout devant vous, et son aspect était formidable. De cette statue, la tête était d'un or très pur ; la poitrine et les bras, d'argent ; le ventre et les cuisses, d'airain ; les jambes, de fer ; une partie des pieds, de fer, et l'autre d'argile. Vous regardiez, lorsqu'une pierre se détacha de la montagne, sans aucune main, frappa la statue dans ses pieds de fer et d'argile et les mit en pièces. Alors furent réduits en poudre, fer, argile, airain, argent, or ; ils devinrent comme la menue paille que le vent emporte de l'aire pendant l'été, et ils disparurent sans trouver plus aucun lieu ; mais la pierre qui avait frappé la statue devint une grande montagne qui remplit toute la terre. Tel est le songe ; maintenant nous en dirons le sens devant le roi[1].

[1] Tu, rex, cogitare cœpisti in strato tuo, quid esset futurum post hæc, et qui revelat mysteria ostendit tibi quæ ventura sunt. Mihi quoque non in sapientiâ, quæ est in me plùs quàm in cunctis viventibus, sacramentum hoc revelatum est ;

« Vous, ô roi ! vous êtes un roi des rois : le Dieu du ciel vous a donné le royaume, la force, l'empire et la gloire ; et tous les lieux où demeurent les enfants des hommes, les bêtes des champs, les oiseaux du ciel, il les a donnés en votre main ; il vous a rendu le maître de tous : vous donc, vous êtes la tête d'or. Après vous s'élèvera un autre royaume d'argent, moindre que vous ; ensuite un troisième royaume d'airain, qui commandera à toute la terre. Le quatrième royaume sera fort comme le fer : de même que le fer brise et broie tout, de même cet empire de fer brisera et broiera tout cela. Mais comme vous avez vu que les pieds de la statue et les doigts des pieds étaient en partie d'argile et en partie de fer, ce royaume, quoique prenant son origine du fer, sera divisé, selon que vous avez vu le fer mêlé à l'argile. Et comme les pieds étaient en partie de fer et en partie d'argile, ce royaume aussi sera ferme en partie et en partie fragile. Et comme vous avez vu le fer mêlé à l'argile pétrie de boue, ils se mêleront aussi par des alliances humaines ; mais ils ne demeureront point unis, comme le fer ne peut s'unir avec l'argile. Or, dans les jours de ces rois, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit ; et son royaume ne passera point à un autre peuple, mais il brisera et consumera tous ces royaumes, et subsistera, lui, éternellement, selon que vous avez vu la pierre, détachée de la montagne sans aucune main, briser et argile, et fer, et airain, et argent, et or. Le grand Dieu a montré au roi ce qui doit arriver dans l'avenir ; le songe est véritable et l'interprétation très-certaine [1]. »

sed ut interpretatio regi manifesta fieret, et cogitationes mentis tuæ scires. Tu, rex, videbas, et ecce quasi statua una grandis ; statua illa magna, et staturà sublimis, stabat contra te, et intuitus ejus erat terribilis. Hujus statuæ caput ex auro optimo erat ; pectus autem et brachia de argento ; porrò venter et femora ex ære ; tibiæ autem ferreæ ; pedum quædam pars erat ferrea ; quædam autem fictilis. Videbas ita, donec abscissus est lapis de monte sine manibus : et percussit statuam in pedibus ejus ferreis et fictilibus, et comminuit eos. Tunc contrita sunt pariter ferrum, testa, æs, argentum et aurum, et redacta quasi in favillam æstivæ areæ, quæ rapta sunt vento ; nullusque locus inventus est eis ; lapis autem, qui percusserat statuam, factus est mons magnus, et implevit universam terram. Hoc est somnium ; interpretationem quoque ejus dicemus coram te, ô rex. Dan., 2, 29-36.

[1] Tu rex regum es : et Deus cœli regnum, et fortitudinem, et imperium, et gloriam dedit tibi ; et omnia in quibus habitant filii hominum, et bestiæ agri, volucres quoque cœli, dedit in manu tuâ, et sub ditione tuâ universa constituit : tu es ergò caput aureum. Et post te consurget regnum aliud minus te argenteum ; et regnum tertium aliud æreum, quod imperabit universæ terræ. Et regnum quartum erit velut ferrum : quomodò ferrum comminuit et domat omnia, sic comminuet et conteret omnia hæc. Porrò quia vidisti pedum, et digitorum partem testæ figuli, et

Nabuchodonosor, comme étourdi de tant de merveilles, se prosterna le visage contre terre, adora Daniel, et commanda que l'on fit venir des victimes et de l'encens et qu'on lui sacrifiât ; ou bien, ainsi que se peut traduire l'original, commanda qu'on lui apportât des offrandes de pain et de liqueur pour qu'il en fit l'oblation. Que Nabuchodonosor, peut-être sur la représentation de Daniel, ne l'adora point comme un Dieu, mais comme son serviteur et son prophète, on le voit par cette réponse du prince : En vérité, votre Dieu est le Dieu des dieux, et le Seigneur des rois, et celui qui révèle les mystères, puisque vous avez pu découvrir un mystère aussi caché. Au même temps, le roi éleva en honneur Daniel, lui fit beaucoup de grands et magnifiques présents, l'établit gouverneur de toute la Babylonie et maître des satrapes sur tous les sages de Babylone. Daniel obtint du roi que Sidrach, Misach et Abdenago auraient l'administration de la Babylonie ; pour lui, il restait à la porte du roi, c'est-à-dire au palais et près de sa personne [1].

Quand il entendit cette prédiction, Nabuchodonosor se prosterna contre terre, reconnut que le Dieu de Daniel était le Dieu des dieux, l'arbitre des rois. Nous qui la voyons accomplie et dans l'histoire et sous nos yeux, quelle ne doit pas être notre admiration, notre foi, notre amour de la divine Providence ! Là nous voyons l'unité, l'ensemble, le développement de l'histoire du monde ; l'éternelle pensée de Dieu se réalisant à travers les temps, les lieux et les nations. Les quatre grandes monarchies qui doivent dominer sur toute la terre ne sont au fond que le même colosse, le même empire universel : le métal y succède au métal, le peuple au peuple ; mais c'est la même statue.

*C'est vous*, dit le prophète à Nabuchodonosor, *c'est vous la tête d'or*. L'empire assyrio-babylonien était le plus ancien de la terre dont nous sachions quelque chose : il était certainement le premier après le déluge. Avec lui commence l'histoire politique. Sa puissance, son éclat sont comparés au plus ancien métal. Le premier fondateur de cet

partem ferream ; regnum divisum erit, quod tamen de plantario ferri orietur, secundùm quod vidisti ferrum mistum testæ ex luto. Et digitos pedum ex parte ferreos, et ex parte fictiles, ex parte regnum erit solidum, et ex parte contritum. Quòd autem vidisti ferrum mistum testæ ex luto, commiscebuntur quidem humano semine ; sed non adhærebunt sibi, sicuti ferrum misceri non potest testæ. In diebus autem regnorum illorum, suscitabit Deus cœli regnum, quod in æternum non dissipabitur, et regnum ejus alteri populo non tradetur ; comminuet autem, et consumet universa regna hæc, et ipsum stabit in æternum, secundùm quòd vidisti, quòd de monte abscissus est lapis sine manibus, et comminuit testam, et ferrum, et æs, et argentum, et aurum. Deus magnus ostendit regi, quæ ventura sunt posteà, et verum est somnium, et fidelis interpretatio ejus. Dan., 2, 37-45.

[1] *Ibid.*, 46-49.

empire Nemrod, rayonna d'une telle gloire que l'Écriture nous montre sa puissance devenue proverbe, et que, dans la suite, il paraît avoir été adoré sous le nom de Bel ou Seigneur. Quant à Nabuchodonosor lui-même, nous avons vu déjà et nous verrons encore ce que les prophètes disent de sa puissance. Les auteurs profanes sont d'accord avec les prophètes. Mégasthènes, contemporain d'Alexandre, dans un fragment conservé par Strabon, dit que Nabuchodonosor célèbre parmi les Chaldéens, surpassa les travaux d'Hercule, qu'il poussa ses conquêtes au delà des Colonnes, que de l'Espagne il ramena son armée par la Thrace et le Pont [1].

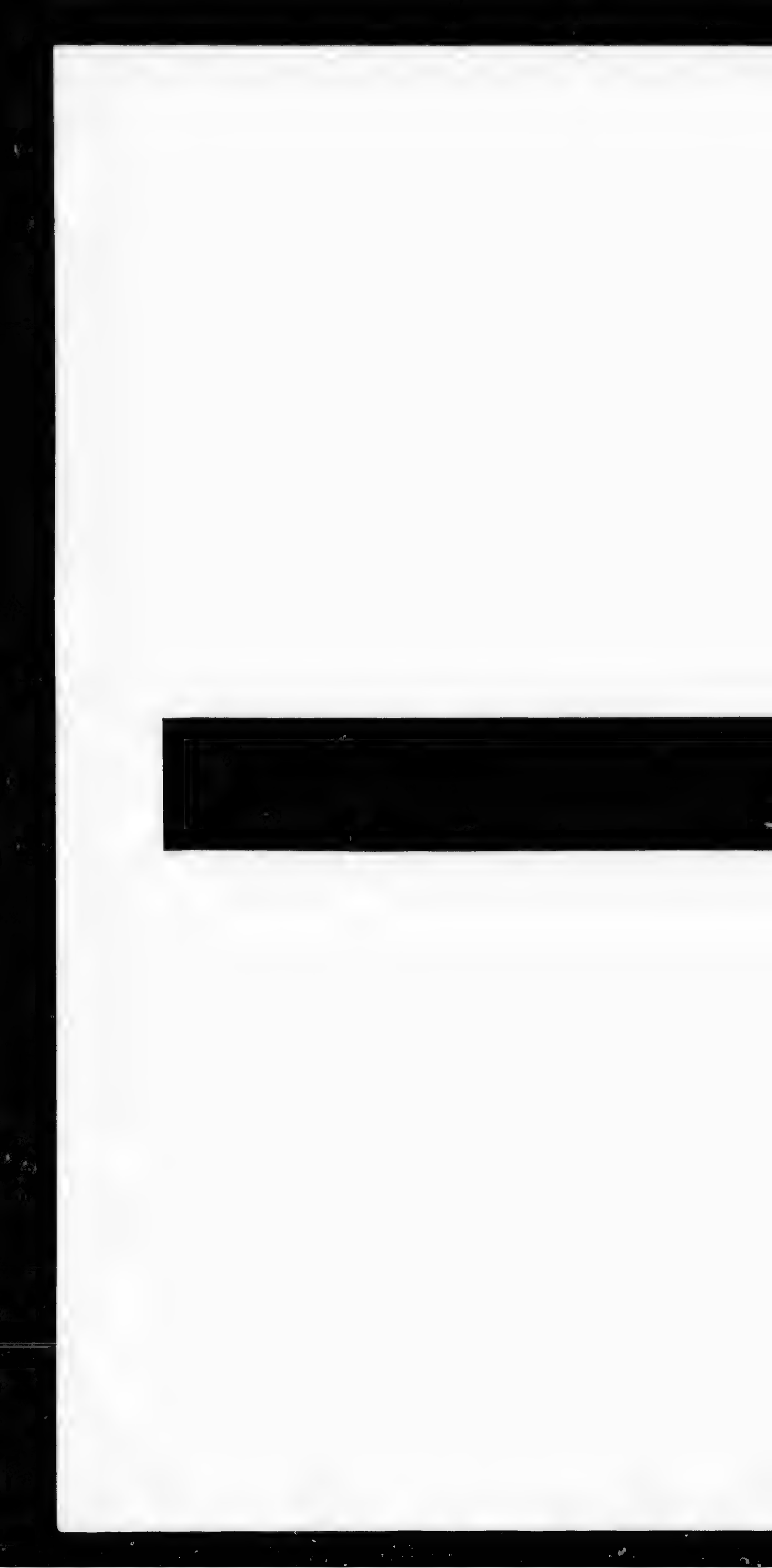
*Après vous s'élèvera un royaume d'argent, moindre que le vôtre.* C'est l'empire des Mèdes et des Perses, fondé par Cyrus. Vaste, puissant et riche, il devait le céder néanmoins, pour l'étendue et la durée, à l'empire assyrio-babylonien. Celui-ci, à commencer par Nemrod, avait duré plus de quinze cents ans : celui-là n'en dura que deux cent dix.

Le grand Macédonien fonda le troisième empire. Il était d'airain, comme les épées au temps de Daniel. Moins précieux que l'argent, moins apparent, moins riche, l'airain, métal de la guerre, est aussi le métal des arts. Bel emblème du génie grec.

Le fer, qui broie tout, qui se durcit en acier, qui écrase tout, qui tranche tout, est la sanglante Rome. Mais l'homicide métal est en même temps le métal de la paisible et noble agriculture qui nourrit le genre humain et forme les hommes. Rome la savait honorer ; dans sa jeunesse, Rome chercha plus d'une fois ses généraux à la charrue ; l'agriculture était l'occupation des nobles du pays. Au sortir des assemblées du sénat, ou après avoir concilié les procès des clients, les Fabius et les Valérius retournaient à leurs métairies, et des hommes à qui des royaumes conquis avaient donné leur surnom, labouraient leur petit champ à la sueur de leur front. Le caractère de Rome était de fer, ses vertus d'acier.

Quand la démoralisation l'eut emporté à Rome, cet immense empire devint en lui-même toujours plus faible. Il se divisa sous les triumvirs. Ceux-ci voulurent plus d'une fois se mêler d'une manière humaine, c'est-à-dire par des mariages. Pompée épousa Julie, fille de César ; Antoine épousa Octavie, sœur d'Octavien, depuis Auguste ; mais celle-là mourut trop tôt pour le repos de Rome ; celle-ci ne fut pas traitée comme elle le méritait par son indigne époux ; la flamme de la discorde éclata entre les deux beaux-frères comme elle avait éclaté entre le beau-père et le gendre.

[1] Strab., l. 15, c. 1. Joseph., *Cont. App.*, l. 1.



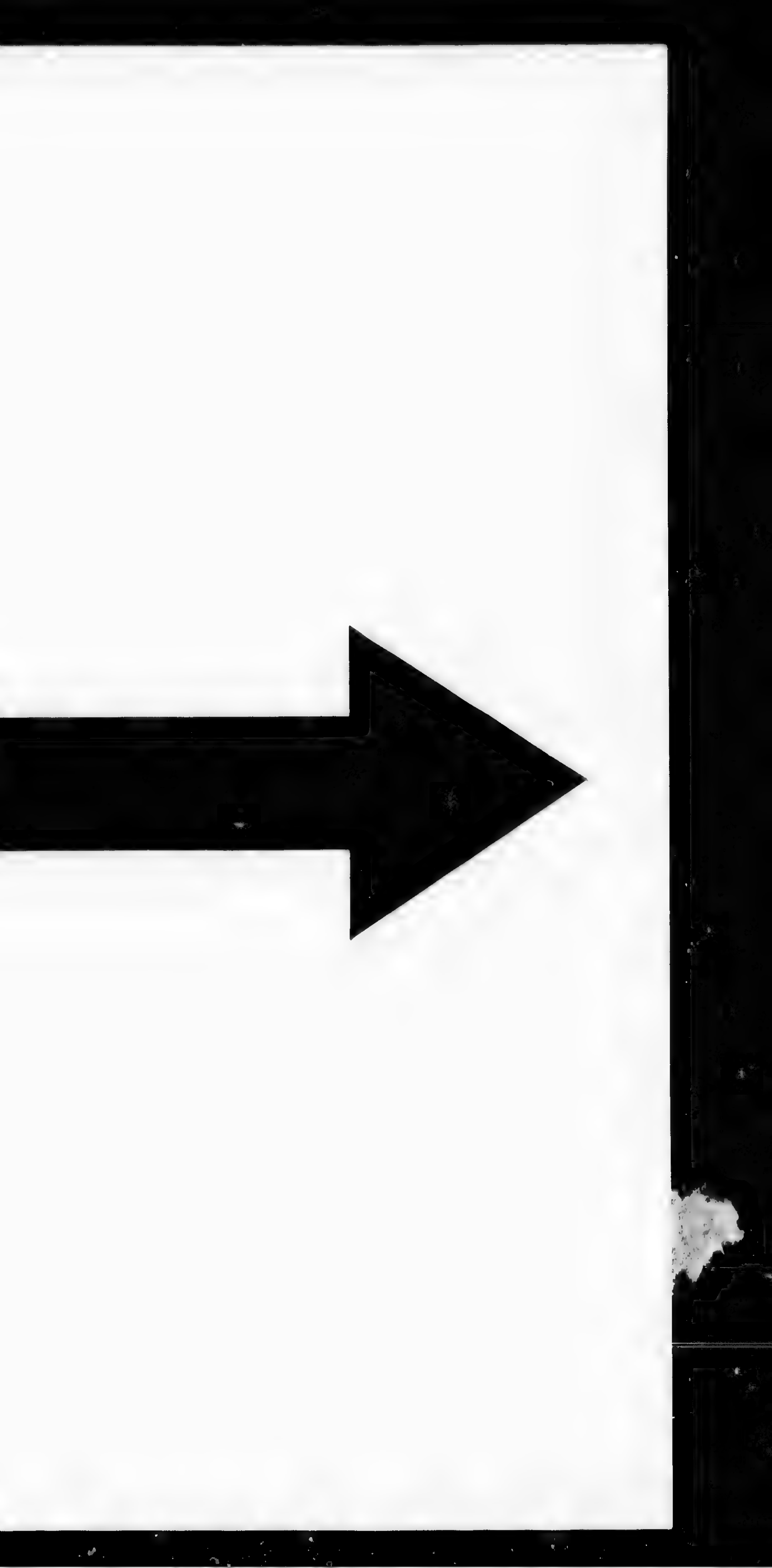
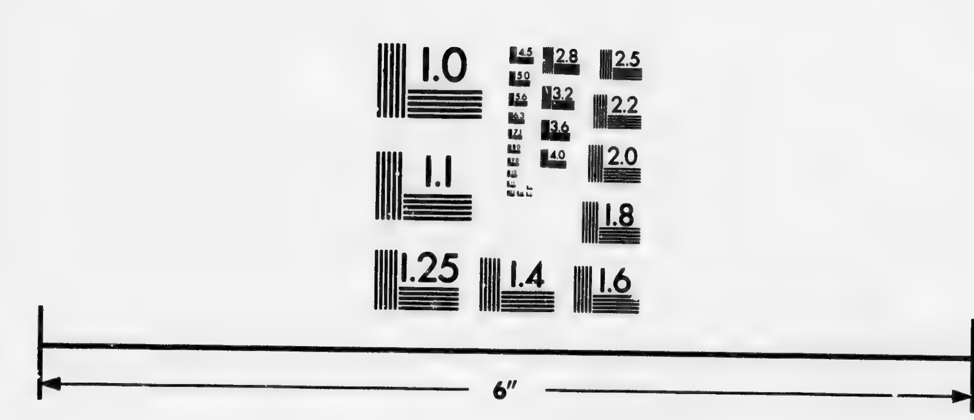


**IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)**





Plus tard, les guerriers de peuples étrangers parvenaient à la dignité des Césars. Depuis longtemps l'extension du droit de cité avait égalé les nations étrangères aux Romains pour les droits ; mais le fer et l'argile ne pouvaient tenir ensemble, et des débris de la puissance romaine se formèrent les empires d'Europe.

Pendant que Daniel exposait ainsi la future histoire de l'univers, Babylone était au plus haut de sa gloire, les Mèdes et les Perses grandissaient sous les ancêtres de Cyrus, la Grèce voyait fleurir le premier de ses sages, le Phénicien Thalès ; Rome, sous ses derniers rois, bâtissait des édifices qui subsistent encore. Lorsque cette histoire eut été réalisée par les nations conquérantes, et écrite avec des fleuves de sang sur les trois pages de l'ancien monde, l'Asie, l'Afrique et l'Europe ; lorsque cet empire universel, concentré dans la sanglante Rome, ayant brisé tout ce qui tenait encore, commençait à chanceler sur ses pieds mal affermis, et cherchait à se soutenir par des alliances humaines, la pierre, détachée de la montagne sans aucune main, vint frapper ses pieds de fer et d'argile ; l'empire divin du Christ, détaché de la montagne de Sion sans aucune assistance humaine, vint à frapper les pieds de cet empire de la force, incarné dans un Tibère, un Caligula, un Néron ; au mensonge, à la violence, à la haine devaient succéder pour fondements la vérité, l'équité, la charité. Le choc dura des siècles. Mais enfin ces nations frémissantes, ces rois et ces princes ligués ensemble, le Christ de Jéhova les châtia avec une verge de fer et les brisa comme un vase d'argile [1] ; cet empire universel de la force et de l'arbitraire, commencé par Nemrod, continué par Nabuchodonosor, Tibère, Néron, Domitien, Galérius, a disparu. L'empire spirituel du Christ, sorti pierre de Sion, est devenu montagne et remplit toute la terre. Depuis dix-huit siècles, le trône de son roi pasteur s'élève, pacifique et immuable, là même où la statue de Nabuchodonosor broyait tout sous ses pieds de fer. Cet empire de Dieu n'a jamais passé, ne passera jamais en d'autres mains ; les portes de l'enfer même ne prévaudront point contre lui ; il subsistera éternellement.

Dans la même année que ce mystère fut révélé à Daniel, et par lui à Nabuchodonosor, Joakim se révolta contre ce dernier, après lui avoir été soumis pendant trois ans. Il refusa de lui payer le tribut et se ligua de nouveau avec le roi d'Égypte. Nabuchodonosor, occupé ailleurs, peut-être à concilier la paix entre les Mèdes et les Lydiens, qui, après une guerre de cinq ans, l'avaient choisi pour médiateur, effrayés qu'ils furent par une éclipse totale du soleil prédite par Tha-

[1] Ps. 2.

lès [1], chargea ses gouverneurs des provinces syriennes de faire la guerre aux rois de Juda. Joakim se trouva donc exposé aux incursions des Ammonites, des Moabites, des Syriens, des Arabes et de toutes les nations voisines, tributaires de l'empire babylonien. Ces hostilités durèrent trois ans de suite. Enfin, le onzième du règne de Joakim, tous ces peuples se réunirent, l'enfermèrent dans Jérusalem, le surprirent apparemment dans une sortie qu'il fit pendant le siége, le tuèrent à coups d'épée, et jetèrent son corps sur le grand chemin hors des portes de Jérusalem, ne lui donnant, selon la prédiction de Jérémie, d'autre sépulture que celle d'un âne qu'on jette à la voirie.

Son fils Joachim, appelé autrement Jéchonias, lui succéda à l'âge de dix-huit ans. Il imita tous les déréglements de son père. C'est pourquoi Jérémie prophétisa contre lui : « Aussi vrai que je vis, dit Jéhova, quand Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, serait comme un anneau en ma main droite, je l'en arracherai. Et je te livrerai aux mains de ceux qui te cherchent et aux mains de ceux dont tu redoutes la face ; aux mains de Nabuchodonosor, roi de Babylone, et aux mains des Chaldéens. Je te jetterai, toi et celle qui t'a engendré, dans une terre où vous n'êtes pas nés, et vous mourrez là. Leur âme soupirera vers la terre de leur naissance ; mais ils n'y reviendront jamais. Ce Jéchonias n'est-il pas un vase d'argile, un vase brisé ? n'est-ce pas un vase de rebut ? C'est pourquoi lui et sa race ont été chassés et jetés dans une terre qu'ils n'ont point connue. Terre, Terre, Terre, écoute la parole de Jéhova. Voici ce que Jéhova dit : Écris que cet homme sera stérile, homme qui ne prospérera point en ses jours ; et qu'aucun de sa race ne sera sur le trône de David et n'aura le pouvoir dans Juda [2]. »

Cette menace ne tarda guère de s'accomplir. Les lieutenants de Nabuchodonosor ayant continué le siége pendant trois mois, il y vint lui-même et le fit pousser avec une nouvelle vigueur. Jéchonias, ne se trouvant pas en état de se défendre, sortit de Jérusalem, et, après un règne de trois mois dix jours, alla se rendre au roi de Babylone, avec sa mère, tous les grands de sa cour et ses principaux officiers. Il n'y gagna que de conserver la vie. Aussitôt, chargé de chaînes, il fut emmené à Babylone et jeté dans une prison, où il resta jusqu'à la mort de son vainqueur, laquelle n'arriva que trente-sept ans après.

Nabuchodonosor, s'étant ainsi rendu maître de Jérusalem, enleva tous les trésors du temple et du palais, mit en pièces les vases d'or que Salomon avait faits pour le service divin, et les transporta à Babylone. Il emmena aussi avec lui un grand nombre de captifs : le roi

[1] Hérodote, l. 1, c. 74. — [2] Jerem., c. 22.

Jéchonias, sa mère, ses femmes, ses officiers et les grands de son royaume, et tous ses meilleurs soldats au nombre de dix mille, de Jérusalem seul, sans compter les serruriers, les charpentiers et autres artisans. Du reste du pays il tira sept mille hommes de guerre et mille ouvriers. Ceux-ci devaient contribuer à l'embellissement de sa capitale, ceux-là recrutèrent ses armées. Parmi ces captifs était le prophète Ézéchiel, fils de Buzi, de race sacerdotale. Aussi est-ce de cette époque qu'il compte les années dans toutes ses prophéties. Sur le reste du peuple, Nabuchodonosor établit roi Mathanias, fils de Josias et oncle de Jéchonias, après lui avoir fait jurer devant Dieu qu'il lui demeurerait fidèle.

Mathanias, plus connu sous le nom de Sédécias que lui donna Nabuchodonosor en le plaçant sur le trône, avait alors vingt-un ans et en régna onze. Comme son neveu et ses frères, il fit le mal devant le Seigneur, n'eut aucun respect pour son prophète Jérémie : en cela d'autant plus coupable et plus endurci, que les jugements dénoncés par ce saint homme à ses prédécesseurs s'étaient tous accomplis sous ses yeux. Le peuple ne fit pas mieux que le roi. Le Seigneur, cependant, ne se lassait point de les avertir [1].

Au commencement du règne de ce prince, il dit à Jérémie : Fais-toi des liens et des chaînes, et mets-les à ton cou. Et tu les enverras au roi d'Édom, et au roi de Moab, et au roi de Tyr, et au roi de Sidon, par la main des ambassadeurs qui sont venus à Jérusalem vers Sédécias, roi de Juda. Et tu leur ordonneras de parler ainsi à leurs maîtres : Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël : Moi, j'ai fait la terre, et les hommes et les animaux qui sont sur la face de la terre, par ma force immense et par mon bras étendu, et j'ai donné la terre à qui il m'a plu. Maintenant donc, j'ai donné toutes ces terres en la main de Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur, et de plus je lui ai donné les animaux des champs pour le servir. Et toutes ces nations le serviront, lui et son fils, et le fils de son fils, jusqu'à ce que vienne le temps de son royaume et de lui ; et plusieurs nations et de grands rois lui seront soumis. Or, la nation ou le royaume qui ne se soumettra pas à Nabuchodonosor, roi de Babylone, et quiconque ne courbera pas le cou sous le joug du roi de Babylone, je les visiterai, moi, par le glaive, par la faim et par la peste, jusqu'à ce que je les aie consumés par sa main. Vous donc, n'écoutez pas vos prophètes, vos devins et vos rêveurs, vos augures et vos magiciens, qui vous disent : Vous ne serez pas soumis au roi de Babylone ; car ils vous prophétisent le mensonge, pour vous

[1] 2. Paral., c. 36, 11-15. Jerem., 37.

exiler loin de votre terre, et vous perdre, et vous faire périr. Mais la nation qui soumettra sa tête au joug du roi de Babylone et le servira, je la laisserai dans sa terre, dit Jéhova, et elle la cultivera, et elle y habitera [1].

Jérémie, un joug de bois au cou, parla lui-même en ce sens à Sédécias, aux prêtres et au peuple de Juda. Mais plus d'un faux prophète leur annonçait le contraire. Un d'entre eux, Hananias, de Gabaon, dit un jour à Jérémie, dans le temple, devant les prêtres et tout le peuple : Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : J'ai brisé le joug du roi de Babylone. Encore deux ans, et je ferai rapporter en ce lieu tous les vases de la maison de Jéhova... Et je ramènerai Jéchonias, fils de Joakim, roi de Juda, et tous les captifs de Juda ; car je briserai le joug du roi de Babylone.

Jérémie, devant tout le monde, répondit : Ainsi soit-il ! Ainsi veuille l'Éternel susciter les paroles que tu as prophétisées, et que tous les vases soient rapportés dans la maison de Jéhova, et que tous les captifs de Babylone soient ramenés en ce lieu ! Cependant écoute cette parole que j'annonce à tes oreilles et aux oreilles de tout ce peuple : Les prophètes qui furent avant moi et avant toi dès le commencement, ont prophétisé, sur beaucoup de contrées et sur de grands royaumes, la guerre, la désolation et la faim. Voici un prophète qui annonce la paix : lorsque sa parole sera accomplie, on le reconnaîtra pour un prophète envoyé par l'Éternel. Alors Hananias enleva la chaîne du prophète Jérémie, la brisa et dit : Voici comme parle Jéhova : Ainsi je briserai après deux ans le joug de Nabuchodonosor, roi de Babylone, sur la tête de toutes les nations.

Jérémie s'en allait son chemin, lorsque l'Éternel le renvoya dire à Hananias : Tu as brisé la chaîne de bois, et tu feras en place des chaînes de fer. Car ainsi parle Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël : J'ai posé un joug de fer sur le cou de toutes les nations, afin qu'elles servent Nabuchodonosor, roi de Babylone, et elles le serviront ; et, de plus, je lui ai donné les animaux de la terre. Quant à toi, Hananias, écoute : Jéhova ne t'a point envoyé, et tu as fait reposer ce peuple dans le mensonge. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova : Je te retrancherai de la face de la terre ; et tu mourras cette année ; car tu as dit des paroles de rébellion contre Jéhova. Et Hananias mourut en cette année, le septième mois [2].

Vers le même temps, Jérémie profita d'une ambassade que Sédécias envoyait à Nabuchodonosor, pour écrire aux captifs de Babylone la lettre suivante : « Voici ce que dit Jéhova-Sabaoth, le Dieu d'I-

[1] Jerem., c. 27. — [2] *Ibid.*, c. 28.

sraël, à toute la transmigration que j'ai transportée de Jérusalem à Babylone : Bâtissez des maisons, et habitez-les ; plantez des jardins, et mangez-en les fruits. Prenez des femmes, et enfantez des fils et des filles ; donnez à vos fils des femmes, et donnez vos filles à des maris, et qu'ils engendrent des fils et des filles ; et multipliez-vous en ce lieu, et que votre race ne diminue point. Et cherchez la paix de la ville où je vous ai transportés, et priez l'Éternel pour elle, parce que dans sa paix sera votre paix. Ne vous laissez point séduire par les faux prophètes et par les devins qui sont au milieu de vous, et ne faites point attention aux songes de votre sommeil ; parce qu'ils prophétisent faussement en mon nom, et je ne les ai point envoyés. Voici ce que dit Jéhova : Lorsque soixante-dix années commenceront d'être accomplies à Babylone, je vous visiterai et je susciterai sur vous ma parole heureuse, lorsque je vous ai promis le retour en ce lieu ; car je sais les pensées que j'ai formées sur vous, pensées de paix et non d'affliction, pour vous apporter la fin de vos maux. Et vous m'appellerez, et vous reviendrez ; et vous me prierez, et je vous exaucerai. Vous me chercherez et vous me trouverez, parce que vous m'aurez cherché de tout votre cœur [1].

« Que si vous dites : L'Éternel nous a suscité des prophètes à Babylone, qui nous promettent un prompt retour, et si, sur ces vaines promesses, vous vous flattez d'être plus heureux dans votre pays, voici ce que dit Jéhova touchant le roi qui est assis sur le trône de David, et tout le peuple habitant de cette ville, vos frères qui ne sont point allés avec vous en captivité : J'enverrai contre eux le glaive, et la faim, et la peste... je les donnerai en jouet à tous les royaumes de la terre ; en malédiction, et en stupeur, et en risée, et en opprobre à toutes les nations parmi lesquelles je les aurai dispersés ; parce qu'ils n'ont point écouté mes paroles que je leur ai fait connaître par mes serviteurs les prophètes, me levant durant la nuit et les envoyant. Vous donc, écoutez la parole de l'Eternel, vous tous, captifs que j'ai envoyés de Jérusalem à Babylone. »

Cette lettre étant arrivée à Babylone et ayant été lue par les captifs, un certain Séméïas, qui faisait le prophète, en fut si violemment irrité, qu'il écrivit à Sophonias, intendant du temple, aux prêtres et à tout le peuple de Jérusalem, pour leur reprocher de ne pas faire

[1] Quia hæc dicit Dominus : Cùm cœperint impleri in Babylone septuaginta anni, visitabo vos, et suscitabo super vos verbum meum bonum, ut reducam vos ad locum istum ; ego enim scio cogitationes, quas ego cogito super vos, ait Dominus, cogitationes pacis, et non afflictionis, ut dem vobis finem et patientiam. Et invocabitis me, et ibitis ; et orabitis me, et ego exaudiam vos. Quæretis me, et invenietis, cùm quæsieritis me in toto corde vestro. Jerem., 29, 10-13.

enfermer Jérémie comme un furieux. Sophonias en donna connaissance au saint prophète, à qui l'Éternel dit aussitôt : Écris à tous les captifs : Voici ce que dit Jéhova touchant Séméïas-Néhélamite : Parce que Séméïas vous a prophétisé, et je ne l'avais pas envoyé ; et parce qu'il vous a fait reposer dans le mensonge, moi, je le visiterai, lui et sa race ; nul de ses descendants n'habitera parmi ce peuple ; et il ne verra pas le bien que je fais à mon peuple, parce qu'il a parlé rébellion contre Jéhova [1].

Une seconde ambassade fut envoyée par Sédécias à Nabuchodonosor. Le chef en était Saraïas, frère de Baruch. Jérémie lui donna un livre où il avait écrit tout le mal qui était à venir sur Babylone. Saraïas devait le lire aux captifs, puis l'attacher à une pierre et le jeter au milieu de l'Euphrate, en disant : Ainsi sera submergée Babylone : elle ne se relèvera plus de l'affliction que j'amènerai sur elle ; elle sera détruite pour jamais.

« Annoncez ceci parmi les nations, y est-il dit, et faites-le entendre ; levez l'étendard, publiez, ne cachez rien ; dites : Babylone est prise, Bel est confondu, Mérodach est vaincu ; leurs statues sont brisées et leurs idoles sont renversées. Car un peuple est monté contre elle de l'aquilon ; il réduira sa terre en solitude ; et personne qui habite en elle, depuis l'homme jusqu'à la bête ; ils ont été troublés et s'en sont allés. En ces jours-là et en ces temps-là, dit l'Éternel, les enfants d'Israël et les enfants de Juda viendront ensemble ; ils iront en cheminant et pleurant, et ils chercheront Jéhova, leur Dieu. Ils demanderont le chemin de Sion ; leurs regards seront là. Ils viendront et s'uniront à Jéhova par l'alliance des siècles, l'alliance dont la mémoire ne s'effacera jamais.

« Israël est un troupeau épars ; les lions l'ont chassé de son pays ; le roi d'Assur l'a dévoré le premier ; mais Nabuchodonosor, roi de Babylone, son dernier ennemi, a brisé tous ses os. C'est pourquoi voici ce que dit Jéhova-Sabaoth, Dieu d'Israël : Je visiterai, moi, le roi de Babylone et sa terre, comme j'ai visité le roi d'Assur. Et je ramènerai Israël dans sa demeure ; il rentrera dans ses pâturages du Carmel et de Basan, et son âme sera rassasiée en la montagne d'Éphraïm et en Galaad. En ces jours-là et en ce temps-là, dit l'Éternel, on cherchera l'iniquité d'Israël, et elle ne sera pas ; le péché de Juda, et il ne sera pas trouvé ; parce que je serai propice à ceux que je me serai réservés...

« Voix des batailles sur la terre et grande ruine. Comment est rompu et brisé le marteau de toute la terre ? Comment Babylone est-

[1] Jerem., c. 29.

elle devenue un désert entre les nations ? Je t'ai enlacée, et tu as été prise, Babylone, et tu ne l'as pas su ; tu as été trouvée et prise, parce que tu as provoqué Jéhova.

« Glaive sur les Chaldéens, dit Jéhova, sur les habitants de Babylone, sur ses princes et sur ses sages ! Glaive sur ses devins, qui seront des insensés ; glaive sur les forts, qui trembleront ! Glaive sur ses coursiers et sur ses chars, et sur tout le peuple qui est au milieu d'elle, et ils seront comme des femmes ; glaive sur ses trésors qui seront pillés ! Aridité sur ses eaux, et elles sécheront ; car c'est la terre des idoles, et elle se glorifie en des monstres. C'est pourquoi les dragons viendront y demeurer avec les faunes ; elle servira de retraite aux autruches ; elle ne sera plus habitée à jamais ; elle ne sera plus réédifiée jusqu'à la génération des générations. Ainsi l'Éternel a détruit Sodome et Gomorre, et les cités voisines ; personne n'y habitera plus, et le fils de l'homme ne s'y arrêtera pas. Voilà qu'un peuple vient de l'aquilon, et une grande nation ; et plusieurs rois s'élèveront des bouts de la terre. Ils saisiront leurs arcs et leurs boucliers ; ils sont cruels et impitoyables : leur voix retentira comme la mer. Le roi de Babylone a ouï leur renommée, et ses mains ont défailli : l'angoisse l'a investi, comme la femme en travail [1]...

« Fuyez du milieu de Babylone, et que chacun sauve son âme : ne vous taisez point sur son iniquité ; car voici le temps de la vengeance de Jéhova, lui-même lui rendant son salaire. Une coupe d'or dans la main de Jéhova, c'est Babylone enivrant toute la terre : toutes les nations ont bu de son vin ; c'est pourquoi les nations ont chancelé. Babylone est tombée soudain et s'est brisée : poussez des hurlements sur elle ; prenez de la résine pour sa douleur, appliquez-la sur son mal, afin de voir si elle sera guérie. Nous avons traité Babylone, et elle n'est pas guérie : délaissons-la et nous en allons chacun en notre terre, parce que son jugement a atteint les nuées et s'est élevé jusqu'au ciel. L'Éternel a manifesté nos justices : venez, et racontons en Sion l'ouvrage de Jéhova, notre Dieu [2].

« Aiguisez les flèches, remplissez les carquois : l'Éternel a suscité

[1] Jerem., c. 50. — [2] Fugite de medio Babylonis et salvet unusquisque animam suam : nolite tacere super iniquitatem ejus ; quoniàm tempus ultionis est à Domino, vicissitudinem ipse retribuet ei. Calix aureus Babylon in manu Domini, inebrians omnem terram : de vino ejus biberunt gentes, et ideò commotæ sunt. Subitò cecidit Babylon, et contrita est : ululate super eam ; tollite resinam ad dolorem ejus, si fortè sanetur. Curavimus Babylonem, et non est sanata : derelinquamus eam, et eamus unusquisque in terram suam ; quoniàm pervenit usque ad cœlos judicium ejus, et elevatum est usque ad nubes. Protulit Dominus justitias nostras : venite et narremus in Sion opus Domini Dei nostri. *Ibid.*, 51, 6-10.

l'esprit des rois des Mèdes, et sa pensée est contre Babylone pour la perdre ; parce que c'est la vengeance de Jéhova, la vengeance de son temple. Levez l'étendard sur les murs de Babylone, augmentez la garde, levez les sentinelles, préparez des embûches ; parce que l'Éternel a médité et a fait tout ce qu'il a dit contre les habitants de Babylone. Toi qui habites sur les grandes eaux, si riche en tes trésors, ta fin est venue [1].

« Élevez l'étendard sur la terre ; sonnez la trompette parmi les nations ; sanctifiez les nations contre elle ; appelez contre elle les rois d'Ararat, de Menni et d'Ascenèz ; armez contre elle les guerriers : faites monter contre elle les coursiers comme une nuée de sauterelles hérissées. Sanctifiez les nations contre elle, les rois de Médie, ses capitaines, ses magistrats et toute la puissance de sa terre. Et la terre tremblera et sera troublée ; car la pensée de Jéhova s'éveillera contre Babylone, pour rendre la terre de Babylone déserte et inhabitable. Les forts de Babylone ont cessé de combattre ; ils sont demeurés dans les citadelles : toute leur force est dévorée, ils sont devenus comme des femmes ; leurs habitations ont été brûlées, et les barres en sont rompues. Le coureur viendra au-devant du coureur, le messager rencontrera le messager, pour aller dire au roi de Babylone que sa ville est prise d'une extrémité à l'autre ; que le fleuve est au pouvoir de l'ennemi, qu'il a mis le feu dans les marais, et que tous les hommes de guerre sont dans l'épouvante [2]. J'enivrerai ses princes et ses sages, et ses chefs et ses magistrats, et ses forts ; et ils dormiront le sommeil éternel, et ils ne se réveilleront pas, dit le Roi qui a nom Jéhova-Sabaoth [3]. »

[1] Acuite sagittas, implete pharetras : suscitavit Dominus spiritum regum Medorum, et contra Babylonem mens ejus est ut perdat eam ; quoniàm ultio Domini est, ultio templi sui. Super muros Babylonis levate signum, augete custodiam, levate custodes, præparate insidias ; quia cogitavit Dominus, et fecit quæcumque locutus est contra habitatores Babylonis. Quæ habitas super aquas multas, locuples in thesauris, venit finis tuus pedalis præcisionis tuæ. Jerem., c. 51, 11-13. — [2] Levate signum in terrà ; clangite buccinâ in gentibus ; sanctificate super eam gentes ; annuntiate contra illam regibus Ararat, Menni, et Ascenez ; numerate contra eam Taphsar, adducite equum quasi bruchum aculeatum. Sanctificate contra eam gentes, reges Mediæ, duces ejus, et universos magistratus ejus, cunctamque terram potestatis ejus. Et commovebitur terra, et conturbabitur ; quia evigilabit contra Babylonem cogitatio Domini, ut ponat terram Babylonis desertam et inhabitabilem. Cessaverunt fortes Babylonis à prælio, habitaverunt in præsidiis : devoratum est robur eorum, et facti sunt quasi mulieres ; incensa sunt tabernacula ejus, contriti sunt vectes ejus. Currens obviàm currenti veniet, et nuntius obvius nuntianti, ut annuntiet regi Babylonis, quia capta est civitas ejus à summo usque ad summum ; et vada præoccupata sunt, et paludes incensæ sunt igni, et viri bellatores conturbati sunt. *Ibid*, 27.-32. — [3] Et inebriabo principes ejus,

Ces prédictions étaient bien propres à ranimer le courage et l'espérance du peuple captif. Vers le même temps, le Seigneur lui en adressa, par le même prophète, de plus consolantes encore.

« En ce jour, dit le Seigneur des armées, j'ôterai de ton cou le joug de ton ennemi, je romprai tes liens, et les étrangers ne te domineront plus; mais ils serviront Jéhova, leur Dieu, et David, leur roi, que je leur susciterai. Toi donc, ne crains pas, mon serviteur Jacob, dit Jéhova, ne te trouble pas, Israël; parce que moi je te tirerai de la terre lointaine, et ta race de la terre de sa captivité; et Jacob reviendra, se reposera et jouira de tous les biens, et nul ne lui sera formidable. Parce que je suis avec toi, dit l'Éternel, pour te sauver, j'exterminerai tous les peuples parmi lesquels je t'ai dispersé; et toi, je ne te perdrai pas sans retour; mais je te châtierai dans ma justice, afin que tu ne te croies pas innocent [1].

« Voici ce que dit l'Éternel: Le peuple qui avait échappé au glaive a trouvé grâce dans le désert; Israël ira à son repos. Depuis longtemps, dit le peuple, Jéhova m'est apparu. Et Jéhova répond: Je t'ai aimée d'un amour éternel; c'est pourquoi je t'ai attirée par la miséricorde. Et je t'édifierai de nouveau, et tu seras édifiée, vierge d'Israël; tu paraîtras encore au milieu de tes tambours, et tu sortiras encore à la tête des chœurs d'allégresse. Tu planteras encore des vignes sur les montagnes de Samarie; et ceux qui les planteront ne recueilleront point les fruits avant le temps. Car le jour viendra où les gardes crieront sur la montagne d'Éphraïm: Levez-vous, et montons en Sion vers Jéhova, notre Dieu; car voici ce que dit l'Éternel: Tressaillez de joie, Jacob, et poussez des cris d'allégresse à la tête des nations; que le chant des hommes se mêle au son des instruments, et dites: O Jéhova, sauvez votre peuple, les restes d'Israël. Voilà que je les amènerai de la terre de l'aquilon, et je les rassemblerai du bout de l'univers: au milieu seront l'aveugle et le boiteux, la femme qui va être mère et celle qui l'est déjà; ils reviendront foule immense. Ils sont

et sapientes ejus, et duces ejus, et magistratus ejus, et fortes ejus; et dormient somnum sempiternum, et non expergiscentur, ait Rex, Dominus exercituum nomen ejus. Jerem., 51, 57.

[1] Jerem., 30. Et erit in die illâ, ait Dominus exercituum, conteram jugum ejus de collo tuo, et vincula ejus dirumpam, et non dominabuntur ei ampliùs alieni; sed servient Domino Deo suo, et David regi suo quem suscitabo eis. Tu ergò ne timeas, serve meus Jacob, ait Dominus, neque paveas, Israël; quia ecce ego salvabo te de terrâ longinquâ, et semen tuum de terrâ captivitatis eorum; et revertetur Jacob, et quiescet, et cunctis affluet bonis, et non erit quem formidet. Quoniàm tecum ego sum, ait Dominus, ut salvem te; faciam enim consummationem in cunctis gentibus, in quibus dispersi te; te autem non faciam in consummationem; sed castigabo te in judicio, ut non videaris tibi innoxius. 8-11.

allés dans les pleurs, et je les ramènerai dans la miséricorde ; je les conduirai à travers des torrents d'eau dans un chemin droit, dans lequel leurs pieds ne heurteront pas, parce que je suis devenu le père d'Israël, et Éphraïm est mon premier-né. Nations, écoutez la parole de Jéhova, et annoncez-la aux îles qui sont au loin, et dites : Celui qui a dispersé Israël le rassemblera, et le gardera comme le pasteur son troupeau [1].

« Une voix a été entendue sur les hauteurs ; voix de lamentation, de deuil et de pleurs, voix de Rachel pleurant ses enfants et ne voulant pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus. Voici ce que dit l'Éternel : Que ta voix se repose de ses plaintes, et tes yeux de leurs larmes, parce qu'un salaire est à tes œuvres, et ils reviendront de la terre de l'ennemi. Il est un espoir pour ta dernière postérité : les enfants reviendront à leur héritage [2].

« J'ai écouté, et j'ai entendu Éphraïm se plaignant : Vous m'avez châtié, et j'ai été instruit comme un jeune taureau indomptable ; convertissez-moi, et je serai converti, parce que vous êtes Jéhova, mon Dieu. Car après que vous m'avez converti, j'ai fait pénitence ; et après que vous m'avez ouvert les yeux, j'ai frappé ma cuisse. J'ai été confondu, et j'ai rougi, parce que j'ai supporté l'opprobre de ma jeunesse. Éphraïm ne m'est-il pas un fils précieux ? n'est-il pas un enfant de délices ? Depuis que ma parole est en lui, je ne puis l'oublier ; c'est pourquoi mes entrailles se sont émues

[1] Hæc dicit Dominus : Invenit gratiam in deserto populus qui remanserat à gladio ; vadet ad requiem suam Israël. Longè Dominus apparuit mihi. Et in charitate perpetuâ dilexi te ; ideò attraxi te, miserans. Rursùmque ædificabo te, et ædificaberis, virgo Israël ; adhuc ornaberis tympanis tuis, egredieris in choro ludentium. Adhuc plantabis vineas in montibus Samariæ ; plantabunt plantantes, et donec tempus veniat non vindemiabunt. Quia erit dies in quâ clamabunt custodes in monte Ephraïm : Surgite, et ascendamus in Sion ad Dominum Deum nostrum ; quia hæc dicit Dominus : Exultate in lætitiâ, Jacob, et hinnite contra caput gentium ; personate, et canite, et dicite : Salva, Domine, populum tuum, reliquias Israël. Ecce ego adducam eos de terrâ aquilonis, et congregabo eos ab extremis terræ, inter quos erunt cæcus et claudus, prægnans et pariens simul, cœtus magnus revertentium hùc. In fletu venient, et in misericordiâ reducam eos, et adducam eos per torrentes aquarum in viâ rectâ, et non impingent in eâ ; quia factus sum Israëli pater, et Ephraïm primogenitus meus est. Audite verbum Domini, gentes, et annuntiate in insulis quæ procul sunt, et dicite : Qui dispersit Israël, congregabit eum, et custodiet eum sicut pastor gregem suum. Jerem., 31, 2-10. — [2] Vox in excelso audita est lamentationis, luctûs, et fletûs Rachel, plorantis filios suos et nolentis consolari super eis, quia non sunt. Hæc dicit Dominus : Quiescat vox tua à ploratu, et oculi tui à lacrymis ; quia est merces operi tuo, ait Dominus, et revertentur de terrâ inimici. Et est spes novissimis tuis, ait Dominus, et revertentur filii ad terminos suos. *Ibid.*, 15-17.

sur lui ; j'aurai miséricordieusement pitié de lui, dit l'Éternel [1].

« Ils diront encore cette parole dans la terre de Juda et dans ses villes, lorsque j'aurai ramené leurs captifs : Que Jéhova te bénisse, montagne sainte, brillante de justice ! Et Juda y habitera, et toutes ses villes, et ses laboureurs, et ses bergers. J'ai enivré l'âme fatiguée, et j'ai rassasié toutes les âmes défaillantes [2]. »

Plus d'une fois le prophète s'était plaint d'annoncer toujours des calamités. Cette fois il n'en fut pas de même. « Sur cela je m'éveillai, dit-il, et je regardai, et mon sommeil était plein de douceur [3]. » Eh ! qui n'élèverait avec lui ses regards pour contempler ces merveilles de la divine Providence ? merveilles qui se sont accomplies, non-seulement au retour de la captivité de Babylone, mais, dans un sens plus haut, au temps de la nouvelle alliance. C'est jusqu'à ces derniers temps que se portaient les regards du prophète. Comment en douter, lorsque, dans le même chapitre, il ajoute :

« Voilà que les jours viennent, dit Jéhova, et j'établirai une alliance nouvelle avec la maison d'Israël et la maison de Juda ; non selon l'alliance que j'ai formée avec leurs pères, dans le jour où je les pris par la main pour les tirer de la terre d'Égypte : ils ont rompu cette alliance-là, et moi, je leur ai fait sentir mon pouvoir, dit l'Éternel. Mais voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël, après ces jours-là, dit l'Éternel : Je mettrai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leurs cœurs ; et je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple. Et nul n'instruira plus son prochain ni son frère, disant : Connais Celui qui est ; car tous me connaîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, dit Jéhova, parce que je leur pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. Ainsi parle Jéhova, qui donne le soleil pour lumière au jour, les lois de la lune et des étoiles pour lumière à la nuit ; qui trouble la mer, et ses flots retentissent : Jéhova-Sabaoth est son nom. Si ces lois s'arrêtent ja-

[1] Audiens audivi Ephraïm transmigrantem : Castigasti me, et eruditus sum quasi juvenculus indomitus ; converte me, et convertar ; quia tu Dominus Deus meus. Postquàm enim convertisti me, egi pœnitentiam ; et postquàm ostendisti mihi, percussi femur meum. Confusus sum, et erubui, quoniàm sustinui opprobrium adolescentiæ meæ. Si filius honorabilis mihi Ephraïm, si puer delicatus, quia ex quo locutus sum de eo, adhuc recordabor ejus ; idcircò conturbata sunt viscera mea super eum, miserans miserebor ejus, ait Dominus. Jerem., 31, 18-20. — [2] Hæc dicit Dominus exercituum Deus Israël : Adhuc dicent verbum istud in terrâ Juda et in urbibus ejus, cùm convertero captivitatem eorum : Benedicat tibi Dominus, pulchritudo justitiæ, mons sanctus ! Et habitabunt in eo Judas et omnes civitates ejus simul, agricolæ et minantes greges, quia inebriavi animam lassam, et omnem animam esurientem saturavi. *Ibid.*, 23-25. — [3] Ideò quasi de somno suscitatus sum, et somnus meus dulcis mihi. *Ibid.*, 26.

mais en ma présence, dit Jéhova, alors la postérité d'Israël s'arrêtera et ne sera plus à jamais un peuple devant moi. Voici ce que dit l'Éternel : Si les cieux peuvent être mesurés dans leur hauteur, et les fondements de la terre sondés dans leur profondeur, alors je rejetterai toute la race d'Israël à cause de tout ce qu'ils ont fait, dit l'Éternel[1]. »

Ces promesses de la divine miséricorde que le prophète des nations faisait il y a vingt-quatre siècles aux Hébreux captifs de Babylone, il y a dix-huit siècles, l'Apôtre des nations en montrait un premier accomplissement à leurs descendants de la Judée, dans leur conversion au christianisme, et en faisait entrevoir un second plus complet encore aux Hébreux chrétiens de Rome, dans le retour total des restes d'Israël à l'Église universelle, vers la fin des temps[2].

Tandis que Jérémie, à Jérusalem, Daniel, à Babylone, prédisaient aux rois et aux peuples les révolutions des empires, le prêtre Ézéchiel, fils de Buzi, commença un ministère semblable, dans la Mésopotamie, sur le fleuve Chobar, qui se jette dans l'Euphrate non loin de Carkémis. La cinquième année de sa transmigration avec le roi Joachim ou Jéchonias, les cieux s'ouvrirent à lui, et il vit les visions de Dieu; visions mystérieuses qui semblent entr'ouvrir le sanctuaire de la Providence.

La nature, la création entière, est un immense hiéroglyphe ou gravure sacrée, qui représente le chiffre de son auteur; mais hiéroglyphe vivant, qui se meut, se transforme, se renouvelle, se développe pour exciter les intelligences saintement curieuses à étudier le monde invisible sous ses visibles dehors. De là ce langage figuré, éminemment poétique, des prophètes. Nul ne l'a porté plus loin qu'Ézéchiel. Sa première vision semble le mystère du monde.

[1] Ecce dies venient, dicit Dominus, et feriam domui Israël et domui Juda fœdus novum; non secundùm pactum quod pepigi cum patribus eorum, in die quà apprehendi manum eorum, ut educerem eos de terrà Ægypti : pactum quod irritum fecerunt, et ego dominatus sum eorum, dicit Dominus. Sed hoc erit pactum quod feriam cum domo Israël post dies illos, dicit Dominus : Dabo legem meam in visceribus eorum, et in corde eorum scribam eam, et ero eis in Deum, et ipsi erunt mihi in populum. Et non docebit ultrà vir proximum suum, et vir fratrem suum, dicens : Cognosce Dominum; omnes enim cognoscent me à minimo eorum usque ad maximum, ait Dominus; quia propitiabor iniquitati eorum, et peccati eorum non memorabor ampliùs. Hæc dicit Dominus, qui dat solem in lumine diei, ordinem lunæ et stellarum in lumine noctis; qui turbat mare, et sonant fluctus ejus : Dominus exercituum nomen illi. Si defecerint leges istæ coram me, dicit Dominus, tunc et semen Israël deficiet, ut non sit gens coram me cunctis diebus. Hæc dicit Dominus : Si mensurari potuerint cœli sursùm, et investigari fundamenta terræ deorsùm, et ego abjiciam universum semen Israël, propter omnia quæ fecerunt, dicit Dominus. Jerem., 31, 31-37. — [2] Heb., c. 8 et 10. Rom., 11, v. 25-40.

Pendant qu'il était au milieu des captifs, près du fleuve Chobar. les cieux s'ouvrirent, la main de Jéhova fut sur lui, « et je regardai, dit-il, et voilà qu'un tourbillon de vent venait de l'aquilon, et une énorme nuée, et un feu tournoyant, et tout autour une grande lumière, et au milieu du feu comme l'éclat d'un métal très-brillant; et au milieu du feu la ressemblance de quatre êtres vivants, et, dans leur aspect, la ressemblance d'un homme. Chacun d'eux avait quatre faces, et chacun d'eux, quatre ailes. Leurs pieds étaient droits, et la plante de leurs pieds comme la plante du pied d'une génisse, et ils étincelaient comme l'airain le plus brillant. Sous chaque aile était une main d'homme; vers quatre côtés une face, vers quatre côtés une aile. Leurs ailes étaient jointes l'une à l'autre; quand ils marchaient, ils ne se tournaient pas : comme était une de leurs faces, ils s'avançaient suivant sa direction. La ressemblance de leurs visages : une face d'homme et une face de lion à droite, et une face de bœuf à gauche, et une face d'aigle à chacun des quatre. Telles étaient leurs faces, et deux de leurs ailes étaient déployées au-dessus de chacune, en sorte que l'aile de l'une touchait l'aile de l'autre, et deux ailes couvraient leurs corps. Chacun marchait droit devant l'une de ses faces. Où les poussait l'esprit, là ils allaient, et ils ne se tournaient pas lorsqu'ils marchaient. Et la ressemblance des êtres vivants et leur aspect, c'était comme un feu de charbons ardents, comme la flamme des lampes, et entre les êtres animés flamboyait un brasier mouvant, et du brasier s'échappait la foudre. Et ils allaient et revenaient comme la foudre étincelante.

« Et comme je regardais ces êtres vivants, apparut sur la terre, près d'eux, une roue ayant quatre faces. Et l'aspect de ces roues et leur forme, comme la couleur de la pierre de Tharse (ou chrysolithe), et toutes quatre se ressemblaient; et leur aspect et leur forme, comme une roue au milieu d'une roue. Elles roulaient également des quatre côtés, et elles ne se retournaient point lorsqu'elles marchaient. Elles avaient une étendue et une hauteur à faire peur, et tout le corps des quatre roues était plein d'yeux tout autour. Les êtres vivants marchaient-ils, les roues marchaient aussi près d'eux; les êtres vivants s'élevaient-ils de terre, les roues s'élevaient aussi; où l'esprit allait, elles y allaient en le suivant et s'élevaient avec lui; car l'esprit de l'être vivant était dans les roues. Lorsque les êtres vivants s'avançaient, les roues s'avançaient; lorsqu'ils s'arrêtaient, elles s'arrêtaient; lorsqu'ils s'élevaient, elles s'élevaient et les suivaient; parce que l'esprit de l'être vivant était dans les roues.

« Au-dessus de la tête des êtres vivants était la ressemblance d'un firmament comme un cristal, terrible à voir, étendu très-haut au-

dessus de leurs têtes. Sous ce firmament, ils tenaient leurs ailes droites, vis-à-vis l'une de l'autre, et deux ailes couvraient leurs corps. Marchaient-ils, j'entendais la voix de leurs ailes comme la voix des plus grandes eaux, comme la voix du Tout-Puissant, comme la voix d'une armée innombrable; s'arrêtaient-ils, ils baissaient leurs ailes. Baissaient-ils leurs ailes en s'arrêtant, une voix retentissait du firmament au-dessus de leurs têtes. Et au sommet du firmament qui s'élevait sur leurs têtes, apparaissait, comme un saphir, une ressemblance de trône, et sur cette ressemblance de trône, une ressemblance comme l'aspect d'un homme. Et je vis comme l'éclat d'un métal brillant, semblable au feu, au dedans et au dehors de lui, depuis ses reins et au-dessus, et, depuis ses reins et au-dessous, je vis comme l'apparence d'un feu étincelant tout autour. Comme l'arc qui paraît dans une nuée en un jour de pluie, tel était la splendeur qui l'environnait. C'était là une vision de la ressemblance de la gloire de Jéhova, et je vis, et je tombai sur ma face, et j'entendis sa voix me parlant [1]. »

L'Éternel lui commanda de se lever, et l'esprit entra en lui, et il se dressa sur ses pieds. Il reçut ordre d'aller vers les captifs d'Israël, ce peuple rebelle et opiniâtre, et de leur prêcher la pénitence [2].

« Et l'esprit m'enleva, continue le prophète, et j'entendis derrière moi la voix d'un grand bruit : Bénie soit la gloire de Jéhova au lieu de son séjour! Et j'entendis le bruit des ailes des vivants qui frappaient l'une contre l'autre, et le bruit des roues qui les suivaient, et la voix d'un grand ébranlement. Et l'esprit me souleva et m'emporta, et je m'en allai plein d'amertume dans l'indignation de mon âme; mais la main de Jéhova était sur moi, me fortifiant [3]. »

Cet ensemble mystérieux apparaît jusqu'à trois fois dans le livre d'Ézéchiel. Quelque chose de semblable se voit constamment dans le prophète de la nouvelle alliance, dans la révélation de saint Jean. Que peut représenter ce divin emblème? N'est-ce pas l'univers tel que Dieu le gouverne?

Ces roues, d'une étendue et d'une hauteur effrayante, parsemées d'yeux dans toutes leurs parties, se mouvant dans les airs, l'une dans l'autre, ne sont-ce pas ces orbes immenses, dont les centres sont des soleils, dont les yeux sont des astres, et qui roulent dans l'immensité de l'espace, les uns dans les autres? Peut-être que cette traînée d'étoiles que nous appelons voie lactée, n'est qu'une jante d'une de ces roues du char de l'Éternel.

Et ces êtres emblématiques qui inspirent le mouvement à ces roues, qui, à la rapidité de l'aile, joignent l'industrie de la main, qui nous

[1] Ezech., c. 1. — [2] *Ibid.*, c. 2. — [3] *Ibid.*, c. 3.

présentent tout ensemble et l'homme, roi de la nature, et le lion, roi du désert, et le taureau, roi des animaux de labeur, et l'aigle, roi des airs, ne sont-ce pas ces esprits qui portent le monde, qui ont reçu de Dieu l'administration de la nature, qui dirigent les révolutions célestes, et qui, pour cela, réunissent en eux tout ce qu'il y a de grand, de fort et de noble dans les autres créatures?

Et ce feu dont le brasier apparaît au milieu de ces êtres mystérieux, qui de là circule de toutes parts, n'est-ce pas le réservoir du feu élémentaire, dont les courants électriques sont de petits ruisseaux, la foudre une étincelle, qui circule dans toute la création, du soleil à la terre, d'un soleil à un autre, et qui sert aux ministres de Dieu à mille phénomènes divers?

Au-dessus de ces orbes incommensurables, au-dessus des sublimes êtres qui en règlent l'harmonie, au sommet du monde, sous un firmament dont celui que nous voyons n'est qu'une miniature, là s'élève la ressemblance du trône de Dieu, sur lequel on voit la ressemblance de l'homme, parce que le Verbe devait la prendre un jour, ce Verbe qui a créé l'univers et le soutient par sa parole. L'humanité devait ainsi être associée à l'empire de toute la création.

Sur la terre, l'ensemble de ces quatre chérubins, avec le trône de Dieu qui s'élève au-dessus, n'est-ce point l'ensemble des quatre grands empires, Babylone, la Perse, la Grèce, Rome, dont nous verrons autant d'esprits célestes diriger les révolutions et les destinées; qui ont servi comme de char au Fils de Dieu pour descendre sur la terre et y établir son empire spirituel, et au milieu desquels il a pris ses instruments de vengeance ou de miséricorde, comme nous voyons, au chapitre 10 d'Ézéchiel, un des chérubins prendre du milieu d'entre eux les charbons ardents qui doivent être répandus sur la coupable Jérusalem.

Dans le peuple d'Israël s'avançant à la conquête de la terre promise, n'y avait-il pas quelque chose d'approchant? Dieu assis sur les chérubins; devant lui le feu perpétuel, la colonne de nuee qui la nuit devenait de feu; autour de lui, les tribus d'Israël, campées par quatre divisions, chacune de trois tribus et d'une portion de celle de Lévi, et toutes, au signal de Dieu, se mettant en marche ou s'arrêtant, le jour, la nuit, comme un seul homme.

Dans l'Église chrétienne, les Pères n'y ont-ils pas vu les quatre évangélistes? Dans la face de l'homme, saint Matthieu, qui commence son évangile par la généalogie du Christ en tant qu'homme; dans la face du lion, saint Marc, qui commence par la voix de Jean criant dans le désert; dans la face du bœuf, victime principale des anciens sacrifices, saint Luc, qui commence par le prêtre Zacharie remplissant les

fonctions du sacerdoce dans le temple; dans la face de l'aigle, saint Jean, qui, pour commencer, s'élève comme un aigle au-dessus des nues, jusque dans le sein de Dieu. Ils sont quatre; mais chacun se trouve dans les trois autres, et tous les quatre dans chacun; il y a quatre évangiles, et il n'y a qu'un Évangile. C'est le même esprit qui les inspire, qui les pousse, qui les dirige. Ils sont pleins d'yeux; tout, jusqu'à un point et une virgule, y étincelle de vérité. Au milieu d'eux est ce foyer divin d'où partent les étincelles, les courants électriques de la grâce, qui éclairent les esprits, touchent les cœurs et renouvellent la face de la terre.

Que si ce mystérieux char du Très-Haut paraît tantôt l'univers entier, tantôt l'ensemble des empires de la terre, tantôt le peuple d'Israël, tantôt l'Église chrétienne, il ne faut pas s'en étonner; le monde étant une sphère dont le centre est partout, la circonférence nulle part, tout est pour Dieu, le centre, le siége de son empire.

Après cette vision merveilleuse, où, comme depuis à saint Jean, la main d'un ange lui présenta à dévorer un volume roulé, puis déployé, dans lequel étaient écrits des lamentations, des cantiques et des malédictions, Ézéchiel vint vers les captifs qui habitaient le long du fleuve de Chobar, et demeura là sept jours tristement assis au milieu d'eux.

« Sept jours passés, dit le prophète, la parole de l'Éternel vint à moi, disant : Fils de l'homme, je t'ai établi sentinelle dans la maison d'Israël; tu entendras la parole de ma bouche, et tu la leur annonceras de ma part. Si, quand je dis à l'impie, Tu mourras de mort, tu ne le lui annonces pas et ne lui parles pas pour qu'il se retire de sa voie impie et qu'il vive, l'impie mourra dans son iniquité; mais je redemanderai son sang à ta main. Mais si tu l'annonces à l'impie et qu'il ne se convertisse pas de son impiété et de sa voie criminelle, il mourra dans son iniquité; mais toi, tu as sauvé ton âme. Et si le juste abandonne sa justice et commet l'iniquité, je mettrai devant lui une pierre d'achoppement; il mourra, parce que tu ne l'as pas averti; il mourra dans son péché, et le souvenir de ses justices ne demeurera pas; mais je redemanderai son sang à ta main. Mais si tu avertis le juste de ne pas pécher et qu'il ne pèche pas, il vivra de la véritable vie, parce que tu l'auras averti, et toi tu as sauvé ton âme [1]. »

Comme le prophète justifie dans cet endroit les jugements de Dieu sur le juste et le pécheur, il les justifie dans un autre sur les pères et les enfants.

« D'où vient que vous vous servez de cette parabole, et que vous en avez fait un proverbe dans Israël : Les pères ont mangé des raisins

[1] Ezech., 3.

verts, et les dents des enfants en ont été agacées? Aussi vrai que je vis, dit Adonaï-Jéhova, cette parabole ne sera plus parmi vous en proverbe dans Israël; car toutes les âmes sont à moi : l'âme du fils est à moi comme l'âme du père; l'âme qui a péché mourra elle-même. Si un homme est juste, s'il agit selon l'équité et la justice, s'il ne mange point sur les montagnes (aux festins des idoles), et s'il ne lève point les yeux vers les idoles de la maison d'Israël, s'il ne souille pas la femme de son prochain..., s'il ne contriste personne, s'il rend son gage à son débiteur, s'il ne ravit rien par violence, s'il donne de son pain à celui qui a faim, s'il couvre de ses vêtements ceux qui sont nus; s'il ne prête point à usure et ne reçoit point plus qu'il a donné, s'il détourne sa main de l'iniquité, et s'il prononce un jugement équitable entre un homme et un homme; s'il marche dans la voie de mes préceptes et garde mes jugements pour accomplir la vérité; celui-là est juste, et il vivra de la vie, dit Adonaï-Jéhova.

« Mais si cet homme a un fils ravisseur, qui répande le sang et qui commette l'un de ces crimes, quand il ne les commettrait pas tous; s'il mange sur les montagnes, s'il souille la femme de son prochain, s'il contriste le pauvre et l'indigent, s'il ravit par la violence le bien d'autrui, s'il ne rend point le gage à son débiteur, s'il lève les yeux vers les idoles, s'il fait des abominations; s'il prête à usure et s'il reçoit plus qu'il n'a donné, vivra-t-il? Non, il ne vivra point; lorsqu'il aura fait toutes ces œuvres détestables, il mourra de mort, et son sang sera sur sa tête.

« Mais si cet homme a un fils qui, voyant tous les crimes de son père, soit dans la crainte et ne fasse rien de semblable; s'il ne mange point sur les montagnes..., mais s'il observe mes jugements et s'il marche dans la voie de mes préceptes; celui-là ne mourra point dans l'iniquité de son père, mais il vivra de la vie. Son père, qui avait calomnié et qui avait fait le mal au milieu de son peuple, est mort dans sa propre iniquité.

« Vous dites : Pourquoi le fils n'a-t-il pas porté l'iniquité de son père? C'est parce que le fils a accompli le jugement et la justice, qu'il a gardé tous mes préceptes et qu'il les a pratiqués; c'est pour cela qu'il vivra de la vie. L'âme qui a péché, celle-là mourra; le fils ne portera point l'iniquité du père, et le père ne portera point l'iniquité du fils : la justice du juste sera sur lui, et l'impiété de l'impie sur lui. Si l'impie fait pénitence de tous ses péchés, s'il garde tous mes préceptes et s'il accomplit le jugement et la justice, il vivra de vie et ne mourra point. Je ne me souviendrai plus de toutes ses anciennes iniquités; il vivra dans les œuvres de justice qu'il aura faites. Est-ce que je veux la mort de l'impie, dit Adonaï-Jéhova? N'est-ce pas, au

contraire, qu'il se convertisse, et qu'il se retire de sa mauvaise voie, et qu'il vive?...

« Je vous jugerai, ô maison d'Israël! chacun selon ses voies. C'est pourquoi, convertissez-vous et faites pénitence de toutes vos iniquités, et l'iniquité ne sera plus pour vous la ruine. Rejetez loin de vous toutes les prévarications par lesquelles vous vous êtes souillés, et faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau : pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël? Je ne veux point la mort de celui qui meurt, dit Adonaï-Jéhova : revenez et vivez [1]. »

Ézéchiel prophétisait le malheur de Jérusalem non-seulement par ses paroles, mais encore par ses actions. Le Seigneur, lui ayant apparu une seconde fois sur le char mystérieux, lui dit : « Va, enferme-toi au milieu de ta maison. Fils de l'homme, voilà que des chaînes ont été préparées pour toi ; ils te lieront, et tu ne sortiras pas du milieu d'eux. J'attacherai ta langue à ton palais, et tu seras muet, et non plus comme un homme qui réprimande. Mais lorsque je t'aurai parlé, j'ouvrirai ta bouche, et tu leur diras : Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Que celui qui écoute, écoute [2].

« Fils de l'homme, prends une brique, place-la devant toi, et trace la ville de Jérusalem. Forme un siége, élève des retranchements, jette une chaussée, place une armée et des machines de guerre autour de ses murailles.

« Prends encore un vase de fer, et pose-le comme un mur de fer entre toi et la ville ; endurcis ton regard sur elle ; et elle sera assiégée, et tu la serreras de près : voilà un signe pour la maison d'Israël. »

Ce signe est facile à comprendre. Cette plaque de fer, entre la brique figurative et le prophète, marquait entre autres choses le mur de séparation que le péché avait élevé entre Jérusalem et le Seigneur.

« Et tu te coucheras sur ton côté gauche, continue-t-il, et tu y poseras les iniquités de la maison d'Israël, pour autant de jours que tu coucheras dessus ; et tu prendras sur toi leur iniquité. Je t'ai donné trois cent quatre-vingt-dix jours pour les années de leurs iniquités, et tu porteras l'iniquité de la maison d'Israël. Et quand tu auras accompli ces années, tu te coucheras une seconde fois sur ton côté droit, et tu prendras l'iniquité de la maison de Juda pendant quarante jours, un jour pour une année. Et tu tourneras la face vers le siége de Jérusalem, et tu étendras ton bras, et tu prophétiseras contre elle : Voilà que je t'ai environnée de chaînes, et tu ne te retourneras point d'un côté sur l'autre, jusqu'à ce que soient accomplis les jours de ton siége [3]. »

[1] Ezech., c. 18. — [2] *Ibid.*, c. 27. — [3] *Ibid.*, 4, 1-8.

Suivant le plus commun sentiment des interprètes, les trois cent quatre-vingt-dix jours marquaient, pour le passé, les années que le peuple d'Israël avait persévéré dans le schisme et l'idolâtrie, et, pour l'avenir, le nombre de jours que devait durer le dernier siége de Jérusalem ; les quarante jours marquaient, pour le passé, les années d'impénitence du peuple de Juda, à dater des premières prédications de Jérémie, et, pour l'avenir, le nombre de jours qui se passèrent entre la prise de Jérusalem et son entière destruction. Le prophète lié de chaînes et couché sur le même côté, marquait l'état de cette ville serrée de toutes parts et ne pouvant plus se tourner ni de côté ni d'autre.

Pour caractériser toujours plus fort l'extrémité où cette ville se verrait réduite, le Seigneur dit encore à son prophète : « Prends du froment, de l'orge, des fèves, des lentilles, de la vesce et du millet ; jette-les dans un seul vase, et fais-en des pains pour autant de jours que tu coucheras sur le côté ; tu les mangeras pendant trois cent quatre-vingt-dix jours. L'aliment dont tu te nourriras sera du poids de vingt sicles chaque jour, et tu mangeras ainsi d'un temps jusqu'au temps. Et tu boiras de l'eau par mesure, la sixième partie d'un hin ; et tu boiras ainsi d'un temps jusqu'au temps.

Ce pain composé de toute espèce de grains bons et mauvais, cette portion si exiguë de vingt sicles ou neuf onces par jour, cette eau dont il n'est accordé par jour qu'un verre ordinaire ; tout cela est déjà bien expressif. Une circonstance vient y ajouter encore : c'est la manière de faire cuire ce pain.

Aujourd'hui encore les voyageurs nous apprennent qu'en Orient, le long de l'Euphrate et du Nil, les gens du peuple, manquant de bois pour cuire leur pain, le cuisent avec des excréments desséchés d'animaux [1]. Ils étendent sur une pierre une pâte sans levain et peu épaisse, ils la couvrent de fiente de bœuf, etc., bien sèche, à laquelle ils mettent le feu, et le pain cuit assez promptement sous ces cendres. Cet usage était encore plus commun dans les premiers temps. Pour faire sentir à quelle horrible extrémité Jérusalem serait réduite, Dieu commande au prophète de faire cuire son mauvais pain de cette manière, et de prendre pour cela non des excréments d'animaux, mais d'homme. Toutefois, sur la répugnance qu'en témoigna Ézéchiel, il lui indiqua la fiente de bœuf, et ajouta : « Fils de l'homme, je vais briser dans Jérusalem le pain qui soutient, et ils mangeront ce pain au poids et dans l'inquiétude, et ils boiront l'eau par mesure dans l'angoisse, afin que, le pain et l'eau manquant, chacun tombe sur son frère, et qu'ils se dessèchent dans leur iniquité [2]. »

[1] Pietro de la Valle, Tournefort, etc. — [2] Ezech., c. 4, 9-17.

Un impie du dernier siècle, au lieu de pain cuit sous la cendre de fiente desséchée, a supposé un pain pétri ou frotté de cette matière dégoûtante. Ce mensonge ne prouve que l'impiété cynique de celui qui l'a écrit. Aussi la Providence s'est-elle moquée du moqueur, en permettant qu'à son heure dernière, et dans les transports de la rage, il fît le repas que, dans ses bouffonneries sacriléges, il avait prêté au prophète.

Ézéchiel était toujours devant sa Jérusalem figurative, quand le Seigneur lui dit : « Toi, fils de l'homme, prends un glaive tranchant, avec un rasoir de tondeur ; fais-le passer sur ta tête et sur ta barbe pour en raser tous les poils, et prends un poids et une balance pour les partager. Tu en mettras un tiers au feu et le brûleras au milieu de la ville, à mesure que s'accompliront les jours du siége ; tu en prendras un autre tiers, et tu le frapperas avec le glaive autour de la ville ; tu jetteras au vent les poils du tiers qui restera, et je les poursuivrai le glaive nu. Et tu prendras, dans cette troisième partie, un petit nombre, et tu les lieras au bord de ton manteau. Et tu en ôteras encore quelques-uns que tu jetteras au milieu du feu et que tu brûleras ; et il en sortira une flamme sur toute la maison d'Israël.

« Voici ce que dit Adonaï-Jéhova : C'est là Jérusalem ; je l'ai établie au milieu des nations (pour qu'elle les attirât à mon culte par son exemple) ; leurs terres (l'Asie, l'Afrique, l'Europe) l'environnent au loin. Mais elle a changé mes jugements en impiété plus que les nations, et mes préceptes plus que les terres qui l'environnent ; car elle a répudié mes jugements, et elle n'a point marché dans mes préceptes.

« C'est pourquoi voici ce que dit Adonaï-Jéhova : Parce que vous avez surpassé en impiété les nations qui sont autour de vous, parce que vous n'avez point marché dans mes préceptes, et que vous n'avez point observé mes jugements, et que vous n'avez pas même agi suivant les jugements et les coutumes des nations qui vous environnent, me voici sur toi, dit Adonaï-Jéhova ; moi-même j'exercerai mes jugements au milieu de toi, à la face des nations. Et je ferai en toi ce que je n'ai jamais fait, ce que je ne ferai jamais, pour punir toutes tes abominations. C'est pourquoi, au milieu de toi, et les pères dévoreront leurs enfants, et les enfants leurs pères ; j'accomplirai en toi mes jugements, et je jetterai tes débris à tous les vents. Je jure par moi-même, dit Adonaï-Jéhova, parce que tu as violé mon sanctuaire par tous tes crimes et par toutes tes abominations, moi je te briserai, mon œil ne t'épargnera point, je ne serai point touché de compassion. La troisième partie de toi mourra de la peste et sera consumée par la faim au milieu de toi, un autre tiers périra

par le glaive autour de tes murs, et je jetterai le reste à tous les vents, et je tirerai le glaive contre eux. Moi, Jéhova, je l'ai dit [1]. »

Nous verrons s'accomplir toutes ces menaces; nous verrons le dernier tiers de Jérusalem jeté à tous les vents, dispersé dans tous les pays; nous verrons ce petit nombre qu'en ramasse le prophète et qu'il attache au bord de son manteau; nous verrons le petit nombre revenir de la captivité; et de ce petit nombre nous verrons encore une partie jetée au feu devenir pour tout le reste un violent incendie; nous verrons, vers le temps des Machabées, une partie des Juifs se donner à Antiochus Épiphanes et attirer sur le reste du peuple une guerre d'extermination.

L'année suivante, sixième de Sédécias, Ézéchiel étant assis dans sa maison avec les vieillards de Juda, la main du Seigneur tomba sur lui et l'emporta, dans une vision, à Jérusalem. Là, l'Éternel lui apparut pour la troisième fois sur son char mystérieux, et le rendit témoin de toutes les abominations, plus grandes les unes que les autres, qui se commettaient dans le temple même. Ici, était l'idole de Baal qui provoquait Dieu à jalousie; là, dans une chambre secrète, où le prophète pénétra en perçant la muraille, étaient peintes, sous des figures de reptiles et d'animaux, toutes les idoles de la maison d'Israël, et soixante-dix des anciens se tenaient debout devant ces images, chacun un encensoir à la main; plus loin, des femmes étaient assises pleurant Adonis ou Thammuz; ailleurs, enfin, entre le vestibule et l'autel, environ vingt-cinq hommes tournaient le dos au temple, le visage à l'orient, et adoraient le lever du soleil en approchant de leurs narines des branches de laurier. Au même temps arrivèrent du côté de l'aquilon, pour visiter la ville, six hommes qui avaient chacun à la main un instrument de mort; un autre, au milieu d'eux, revêtu d'une robe de fin lin, avait des tablettes à écrire sur les reins : ils entrèrent dans le temple. Jénova dit à celui qui était vêtu d'une robe de lin : Passe à travers la ville, au milieu de Jérusalem, et marque un thau sur le front des hommes qui pleurent et qui gémissent sur toutes les abominations qui se font au milieu d'elle [2].

Le thau, dernière lettre de l'alphabet hébraïque, avait anciennement la forme d'une croix, comme on le voit encore sur des médailles juives. Saint Jérôme observe, en ce même endroit, que de son temps le thau samaritain avait la même forme. Dans l'alphabet grec

[1] Ezech., c. 5. — [2] Et dicit Dominus ad eum : Transi per mediam civitatem, in medio Jerusalem, et signa thau super frontes virorum gementium et dolentium super cunctis abominationibus, quæ fiunt in medio ejus. *Ibid.*, 9, 4.

et latin, cette lettre figure également une croix. Thau, en hébreu, veut dire *signe*. La croix est en effet le signe par excellence, le signe du salut, le signe du Dieu vivant que Jean a également vu imprimer sur le front des élus [1].

Le Seigneur dit en même temps aux six hommes : Suivez-le, et passez au travers de la ville, et frappez sans pitié le vieillard, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant et les femmes ; frappez jusqu'à la mort, mais ne tuez aucun de ceux sur le front desquels vous verrez le thau ou le signe, et commencez par mon sanctuaire. A la vue du carnage qui se fit, le prophète tomba sur sa face et dit en criant : Hélas ! Adonaï-Jéhova, perdrez-vous donc ainsi tout ce qui reste d'Israël, en répandant votre fureur sur Jérusalem ?

L'iniquité de la maison d'Israël et de la maison de Juda est trop grande, lui répondit l'Éternel ; la terre est toute couverte de sang, la ville est remplie de haine ; et ils ont dit : Jéhova a délaissé la terre, Jéhova ne voit pas. C'est pourquoi mon œil n'épargnera pas, et je n'aurai pas pitié, et je ferai tomber sur leur tête leur iniquité [2].

Revenu de sa vision, le prophète raconta tout au peuple captif dans la Chaldée. Puis il représenta devant eux, en action, ce qui devait arriver à la prise de Jérusalem.

« Fils de l'homme, lui dit le Seigneur, tu habites au milieu d'un peuple provocateur, qui a des yeux pour voir, et ne voit pas ; qui a des oreilles pour entendre, et n'entend pas ; car c'est un peuple provocateur. Toi donc, fils de l'homme, fais-toi un bagage d'émigration, et émigre devant eux en plein jour : tu émigreras de ton lieu dans un autre à leurs yeux, pour éprouver s'ils regarderont ; car c'est un peuple provocateur. Et tu emporteras au dehors ton bagage, comme un homme qui émigre, en plein jour et à leurs yeux ; le soir même, devant eux, tu sortiras comme sort un émigrant. Perce devant leurs yeux la muraille de ta maison, et sors par cette ouverture. En leur présence tu seras porté par quelques hommes sur leurs épaules, on t'emportera dans l'obscurité ; tu voileras ton visage et tu ne verras point la terre ; car je t'ai choisi pour être un signe à la maison d'Israël. »

Ézéchiel ayant tout fait comme il lui avait été ordonné, le Seigneur lui parla le lendemain : « Fils de l'homme, le peuple d'Israël, ce peuple provocateur, n'a-t-il point dit : Que faites-vous ? Dis-leur : Ainsi parle Jéhova : Cet anathème repose sur le chef qui est à Jérusalem et sur toute la maison d'Israël qui est au milieu d'eux. Dis : Moi, je suis un signe pour vous ; comme j'ai fait, il leur sera fait. Ils iront

[1] Apoc., c. 7. — [2] Ezech., c. 9.

en émigration et en captivité. Et le chef qui est au milieu d'eux sera porté sur leurs épaules ; il sortira dans l'obscurité ; on percera la muraille pour le faire sortir de la ville ; son visage sera couvert d'un voile, et son œil ne verra pas la terre. Je jetterai mon filet sur lui, et il sera pris dans mes rets ; je l'emmènerai à Babylone dans la terre des Chaldéens ; il ne la verra point, et il y mourra. Ceux qui sont autour de lui, sa garde, ses bataillons, je les disperserai à tous les vents, et je tirerai l'épée contre eux. Et ils sauront que c'est moi CELUI QUI EST, quand je les aurai répandus parmi les nations et que je les aurai dispersés sur la terre. Et je laisserai quelques-uns d'entre eux échapper à l'épée, à la famine et à la peste, afin qu'ils racontent tous leurs crimes chez les peuples où ils viendront ; et ils sauront que c'est moi Jéhova [1]. »

Voilà une prophétie étrange ; cinq ans après, elle fut accomplie dans tous ses détails : Sédécias, s'enfuyant par la brèche, fut pris et emmené à Babylone, sans pourtant la voir, parce que le vainqueur lui avait fait crever les yeux.

Sourd à toutes les remontrances des prophètes, Sédécias résolut de se soustraire à la suzeraineté du roi de Babylone, à qui cependant il avait prêté serment de fidélité. Il envoya donc des ambassadeurs à Pharaon-Hophra, petit-fils de Néchao et fils de Psammis, qui n'avait régné que six ans. Ce Pharaon-Hophra est l'Apriès d'Hérodote [2].

Se confiant alors en l'alliance de l'Égypte, Sédécias ne paya plus de tribut et se révolta ouvertement contre Nabuchodonosor. Au même temps, Ézéchiel annonçait aux captifs de Chaldée quelles seraient les suites de cette défection.

« Je jure par moi-même, dit le Seigneur, qu'au séjour du roi qui l'avait établi roi, dont il a rompu l'alliance en violant le serment qu'il lui avait prêté, au milieu de Babylone il mourra. Et Pharaon, avec une grande armée et un grand peuple, ne fera rien dans le combat contre le roi de Babylone, quand celui-ci élèvera des terrasses, bâtira des forts pour la ruine d'un grand nombre. Le roi de Jérusalem a méprisé le serment, pour rompre l'alliance : le voilà qui a donné sa main à l'Égypte ; mais, quoiqu'il ait fait toutes ces choses, il n'échappera point. Je jure par moi-même que la violation de mon serment et la rupture de mon alliance, je les ferai retomber sur sa tête. Et j'étendrai mon rets sur lui, et il sera pris dans mes filets, et je le conduirai à Babylone, et là, je le jugerai sur la perfidie avec laquelle il m'a méprisé, moi qu'il avait pris à témoin. Et tous ses fugitifs et toute son armée périront par le glaive ; le reste sera jeté à

[1] Ezech., c. 12. — [2] Hérodote, l. 2.

tous les vents; et vous saurez que c'est moi, Jéhova, qui ai parlé [1]. »

La neuvième année du règne de Sédécias, Nabuchodonosor marcha contre lui avec une puissante armée; mais, en Syrie, il apprit que les Ammonites étaient entrés aussi dans la coalition. Indécis sur quel peuple il fondrait d'abord, il s'arrêta à la tête de deux chemins, il interrogea ses théraphims, et par les entrailles des victimes, et par le sort des flèches.

Cette dernière espèce de divination était fort en usage chez les païens, et l'est encore chez les Arabes. Saint Jérôme, sur l'endroit d'Ézéchiel où se lisent ces détails, nous en apprend la manière [2]. On écrivait sur des flèches les noms des villes que l'on avait dessein d'attaquer; on les mettait confusément dans un carquois, et on les en tirait ensuite au hasard; la ville dont le nom sortait le premier était la première assaillie. Le sort tomba sur Jérusalem. Immédiatement Nabuchodonosor se rendit en Judée, et, en peu de jours, s'empara de toutes les villes fortes, à la réserve de Lakis, Azéca et Jérusalem, qui furent assiégées.

Alors Sédécias et les habitants de Jérusalem eurent peur. C'était l'année de la rémission ou l'année sabbatique. Le roi convint avec tout le peuple que chacun renverrait libres son serviteur et sa servante nés Hébreux. Il est vraisemblable que depuis le temps du saint roi Josias on n'avait pas observé cette loi philanthropique. Les serviteurs et les servantes hébreux furent donc renvoyés libres, ainsi que le Seigneur l'avait ordonné par Moïse. Mais cette docilité produite par la peur ne porta point de fruit durable. Bientôt ils contraignirent à rentrer sous le joug de la servitude ceux qu'ils avaient rendus à la liberté, probablement alors que Nabuchodonosor leva le siége pour quelque temps, afin de marcher à la rencontre de Pharaon-Hophra, qui, comme allié de Sédécias, s'avançait avec une armée contre les Chaldéens.

Jérémie leur dit à cette occasion : Ainsi parle Jéhova, Dieu d'Israël: Moi, j'ai fait alliance avec vos pères au jour où je les ai tirés de l'Égypte, de la maison de servitude, disant : Lorsque la septième année sera venue, chacun renverra son frère hébreu qui a été vendu et qui l'aura servi six ans ; et tu le renverras libre; et vos pères ne m'ont point écouté, et ils n'ont pas prêté l'oreille. Et vous, vous vous étiez tournés vers moi aujourd'hui ; vous aviez fait ce qui était juste à mes yeux, en publiant la liberté, chacun pour son frère; et vous avez pris cet engagement devant moi, dans la maison qui est appelée de mon nom. Et vous avez changé, et vous avez déshonoré mon nom,

[1] Ezech., c. 17. — [2] Hieron., *in Ezech.*, 21.

et vous avez repris chacun votre serviteur et chacun votre servante, que vous aviez renvoyés pour être libres et en leur pouvoir; et vous les avez asservis de nouveau à être vos esclaves. C'est pourquoi voici ce que dit l'Éternel : Vous ne m'avez point écouté pour publier la liberté, chacun à son frère et à son prochain ; moi aussi, je vous déclare que je vous renvoie libres au glaive, à la peste et à la faim, et que je vous jetterai errants dans tous les royaumes de la terre. Et je traiterai les hommes qui ont violé mon alliance, qui n'ont point observé les paroles du pacte qu'ils avaient consenti en ma présence, comme ce jeune taureau qu'on a coupé en deux parts, entre lesquelles on a passé (pour marquer qu'on voulait être traité de la sorte si l'on violait sa promesse). Oui, les princes de Juda, les officiers du palais, les prêtres et tout le peuple de la terre qui ont passé entre les deux parts du jeune taureau, je les livrerai aux mains de leurs ennemis, aux mains de ceux qui cherchent leur âme, et leurs corps seront la pâture des oiseaux du ciel et des bêtes de la terre. Et Sédécias, roi de Juda, et ses princes, je les livrerai aux mains de leurs ennemis, et aux mains de ceux qui cherchent leur âme, et aux mains des armées du roi de Babylone qui se sont éloignées de vous. Moi, je le veux, dit Jéhova, et je ramènerai ces armées devant cette ville, et elles combattront contre elle, et elles la prendront, et elles la brûleront ; et je ferai des villes de Juda une solitude, et nul n'y habitera [1]. »

Déjà, même avant que Nabuchodonosor eût levé le siége, Dieu avait envoyé Jérémie dire à Sédécias que la ville serait livrée au roi de Babylone et brûlée ; que lui-même n'échapperait point, mais tomberait en sa puissance ; que ses yeux verraient les yeux du roi babylonien, que sa bouche parlerait à sa bouche, et qu'il entrerait à Babylone ; que cependant il ne mourrait point par le glaive, mais en paix ; que son corps serait brûlé comme celui de ses prédécesseurs, et qu'on mènerait sur lui le deuil. Ces prédictions irritèrent si fort le prince, qu'il fit jeter le prophète en prison [2].

Pendant qu'il y était, il acheta, d'après l'ordre de Dieu, le champ de son cousin, près d'Anathoth, sa ville natale, environ à trois lieues de Jérusalem. Le contrat fut écrit, scellé, certifié par témoins, suivant toutes les ordonnances légales. Jérémie le prit en possession, signé avec ses clauses et le sceau qu'on avait mis dessus. Tout cela pour faire voir, selon la parole de l'Éternel, que, quoique Jérusalem et la Judée dussent devenir désertes et leurs habitants être transportés dans une terre étrangère, ce ne serait pas pour toujours,

[1] Jerem., 34. — [2] *Ibid.*, 32.

mais qu'il y aurait une restauration, où les terres et les héritages reviendraient à leurs maîtres légitimes, et où les ventes se feraient comme auparavant [1].

Nabuchodonosor avait mis le siége devant Jérusalem la neuvième année de Sédécias, le dixième jour du dixième mois. Aussi ce jour, le dixième de Thebet, a-t-il été jusqu'ici un jour solennel de jeûne parmi les Juifs. Ce siége fut révélé à Ézéchiel, dans la Chaldée, le même jour qu'il fut commencé, et en même temps l'affreuse désolation où cette ville allait être plongée lui fut montrée sous l'emblème d'une chaudière bouillante. La même nuit, la femme du prophète, qui était le désir de ses yeux, lui fut ravie par une mort subite, et il eut défense de la part de Dieu d'en porter le deuil, pour marquer aux Juifs de Babylone que la cité sainte, le temple et le sanctuaire, qui leur étaient plus précieux que ne peut l'être une femme à son époux, non-seulement leur seraient enlevés par un coup aussi prompt que funeste, mais qu'ils tomberaient eux-mêmes dans une si grande calamité, qu'il ne leur serait pas permis de donner aucune marque de deuil pour cette perte [2].

Pharaon-Hophra ou Éphrée étant sorti de l'Égypte à la tête d'une grande armée, Nabuchodonosor leva le siége de Jérusalem. Jérémie, mis en liberté, se promenait au milieu du peuple. Sédécias lui envoya deux personnages considérables pour se recommander à ses prières et lui demander s'il n'avait pas eu quelque révélation sur ce qui devait arriver. « Vous direz ceci au roi de Juda, qui vous a envoyés pour m'interroger, répondit le prophète, au nom du Seigneur : Voilà que l'armée de Pharaon, qui est sortie à votre secours, retournera dans sa terre en Égypte. Et les Chaldéens reviendront, et ils combattront contre cette ville; et ils la prendront, et ils la brûleront. Ne veuillez pas séduire vos âmes, disant : Les Chaldéens s'en iront et s'éloigneront de nous ; car ils ne s'en iront point. Mais, quand vous auriez frappé de mort toute l'armée des Chaldéens qui combattaient contre vous, et qu'il n'en serait resté que quelques blessés, ceux-ci sortiraient de leur tente et brûleraient encore cette ville [3]. »

Jérémie voulut profiter de cet intervalle de liberté pour aller à Anathoth partager son bien en présence des habitants, et aussi peut-être pour se retirer en particulier et n'être plus exposé de la sorte au milieu du peuple. Mais l'officier qui gardait la porte par où voulait sortir le prophète, l'arrêta sous prétexte qu'il cherchait à fuir vers les Chaldéens, et, malgré ses dénégations, l'emmena devant les princes, qui le firent battre de verges et enfermer dans une prison souterraine

[1] Jerem., 22. — [2] Ezech., c. 24. — [3] Jerem., 37.

de la maison de Jonathan, le secrétaire. Il y demeura bien des jours.

Les Égyptiens, voyant approcher les Chaldéens, n'osèrent en venir aux mains avec une armée si nombreuse et si aguerrie. Ils reprirent le chemin de leur pays et abandonnèrent Sédécias à tous les périls de la guerre où ils l'avaient eux-mêmes engagé. Et l'Égypte fut ainsi, suivant l'expression d'Ézéchiel, pour la maison d'Israël qui s'appuyait dessus, un roseau se brisant sous sa main, ensanglantant son bras et lui rompant les reins [1]. Nabuchodonosor revint aussitôt devant Jérusalem et y remit le siége, qui dura environ un an, depuis le dernier investissement de la place jusques à sa ruine.

Sédécias, se voyant assiégé de nouveau, envoya tirer de prison Jérémie, et l'interrogea en secret dans sa maison : Avez-vous quelque parole de Jéhova ? Oui, répondit le prophète ; vous serez livré aux mains du roi de Babylone. Puis il ajouta : En quoi ai-je péché contre vous, contre vos serviteurs et contre votre peuple, pour que vous m'ayez jeté dans une prison ? Où sont vos prophètes qui vous prophétisaient et qui disaient : Le roi de Babylone ne viendra point contre vous et contre cette terre ? Maintenant donc écoutez-moi, je vous supplie, ô roi mon seigneur : que ma prière prévale en votre présence, et ne me renvoyez point dans la prison de Jonathan, secrétaire, de peur que je n'y meure. Sédécias donna ordre qu'il fût mis dans le vestibule de la prison et qu'on lui donnât tous les jours du pain avec la nourriture ordinaire, jusqu'à ce que tout le pain de la ville fût consumé [2].

Mais quatre princes de Juda apprirent que, dans le vestibule de la prison, Jérémie continuait à dire au nom du Seigneur : Quiconque demeurera dans cette ville, mourra par le glaive, par la faim et par la peste ; mais celui qui s'enfuira vers les Chaldéens, vivra et aura pour butin son âme vivante. Car ainsi parle Jéhova : Cette ville sera infailliblement livrée à l'armée du roi de Babylone, et il la prendra. Ces princes dirent donc au roi : De grâce, que cet homme soit mis à mort ; car il affaiblit à dessein le bras des soldats qui sont demeurés dans la ville, et les bras de tout le peuple par ces paroles ; car cet homme ne cherche point la prospérité de ce peuple, mais son mal. Sédécias leur répondit : Le voilà, il est entre vos mains ; car le roi ne peut rien vous refuser. Ils prirent donc Jérémie et le firent descendre, soutenu avec des cordes, dans une basse-fosse de la prison, où il n'y avait point d'eau, mais de la boue. Probablement qu'ils ne voulaient pas le faire mourir en public, par la crainte du peuple.

L'homme de Dieu y serait mort sans Abdemélech, Éthiopien, eu-

[1] Ezech., 29. — [2] Jerem., 37.

nuque du palais, qui, ayant représenté à Sédécias l'injustice et la cruauté des princes, reçut de lui cette réponse : Prends avec toi trente hommes, et ôte de là le prophète Jérémie avant qu'il meure. Abdemélech exécuta la commission non-seulement avec promptitude, mais encore avec une industrieuse charité. Il emporta du palais de vieilles étoffes, et les descendit jusqu'à Jérémie avec des cordes, en lui disant : Mettez ces lambeaux d'étoffes usées sous vos aisselles, entre vos bras et les cordes [1]. Jérémie le fit, et fut ainsi sauvé par les soins charitables de l'Éthiopien, auquel, bientôt après, étant dans le vestibule de la prison, il annonça, de la part du Seigneur, qu'en récompense de sa foi, il verrait la ruine de Jérusalem, mais n'y perdrait ni la vie ni la liberté [2].

Sédécias fit venir Jérémie encore une fois à un entretien secret dans une des salles du temple. Je veux t'interroger, lui dit-il ; ne me cache rien. Si je vous annonce la vérité, demanda le prophète, ne me ferez-vous pas mourir, et si je vous donne un conseil, vous ne m'écouterez point. — Vive Jéhova ! qui nous a fait cette âme, jura le roi en secret : je ne te ferai point mourir et je ne te livrerai point aux mains de ceux qui cherchent ta vie. Jérémie lui dit alors : Ainsi parle Jéhova, le Dieu des armées, le Dieu d'Israël : Si vous sortez pour aller vers les princes du roi de Babylone, votre âme vivra, et cette ville ne sera point brûlée ; et vous vous sauverez, vous et votre maison. Si vous n'allez pas vers les princes du roi de Babylone, cette ville sera livrée aux mains des Chaldéens, et consumée par le feu ; et vous n'échapperez point à leurs mains. Une inquiétude préoccupait le roi : Je suis troublé à cause des Juifs qui ont fui vers les Chaldéens ; je crains qu'on ne m'abandonne entre leurs mains, et qu'ils ne m'outragent. — On ne vous livrera point à eux, répondit le prophète : écoutez, de grâce, la voix de Jéhova par laquelle je vous parle ; et le bien sera sur vous, et votre âme vivra. Si vous ne voulez point sortir, voici ce que Jéhova m'a montré : Toutes les femmes qui seront demeurées dans la maison du roi de Juda, seront conduites aux princes du roi de Babylone, et elles diront : Ces hommes qui parlaient de paix vous ont séduit, et ils ont prévalu contre vous ; ils vous ont plongé dans la fange et ont mis vos pieds dans des lieux glissants, et ils se sont éloignés de vous. Et toutes vos femmes et vos enfants seront conduits aux Chaldéens, et vous n'éviterez pas leurs mains ; mais vous serez pris par le roi de Babylone, et il brûlera la ville. Sédécias conclut ainsi ce dernier entretien avec Jérémie : Que personne ne sache ceci, et tu ne mourras point. Si les grands apprennent que

[1] Jerem., c. 38, 1-13. — [2] *Ibid.*, c. 39, 15-18.

je t'ai parlé, s'ils te viennent dire : Répète-nous ce que tu as dit au roi et ce que le roi t'a dit ; ne nous cache rien, et nous ne te ferons point mourir ; et que t'a dit le roi ? tu leur diras : J'ai répandu mes prières devant le roi, afin qu'il ne me fît point ramener dans la prison de Jonathan ; car j'y serais mort.

Tous les princes vinrent en effet vers Jérémie et l'interrogèrent, et il parla selon ce que le roi lui avait ordonné, et ils le laissèrent en paix · car rien n'avait été entendu. Et Jérémie demeura dans le vestibule de la prison jusqu'au jour où Jérusalem fut prise [1].

La onzième année de Sédécias, du cinquième au neuvième jour du quatrième mois, la ville fut ouverte par une brèche ; tous les princes du roi de Babylone entrèrent et s'établirent dans une des portes. Sédécias, les ayant vus, s'enfuit pendant la nuit, avec ses gens de guerre, par le jardin du roi et par une porte qui était entre deux murs, et ils entrèrent dans la voie du désert. Mais l'armée des Chaldéens les poursuivit. Sédécias fut pris dans le désert de Jéricho, amené à Réblatha, en la terre d'Émath, devant Nabuchodonosor, qui lui prononça son arrêt : c'était de voir égorger en sa présence et ses fils et tous les grands de Juda, et d'avoir ensuite les yeux crevés. Cette cruelle sentence fut exécutée, et le malheureux prince, chargé de chaînes d'airain, ne conservant de la vue que l'image la plus affreuse pour un père et pour un roi, fut emmené à Babylone, où il finit ses jours en prison.

Le septième jour du cinquième mois, Nabuzardan, capitaine des gardes du roi de Babylone, vint à Jérusalem. Il enleva tous les vaisseaux sacrés du temple, et tout ce qu'il y avait de précieux dans le palais du roi, ainsi que dans les autres maisons. Après quoi, suivant l'ordre qu'il avait reçu de son maître, il mit le feu au temple et à la ville, et les détruisit entièrement ; il renversa aussi les murailles avec leurs tours et leurs autres défenses, rasa tout ce qu'il y avait de bâtiments et réduisit la ville en un monceau de ruines [2]. Jérusalem resta cinquante-deux ans dans ce déplorable état, jusqu'à ce que, par la faveur de Cyrus, les Juifs, revenus dans leur patrie, la rebâtirent. En mémoire de cette calamité, les Juifs ont observé jusqu'à nos jours deux jeûnes : l'un, le dix-septième du quatrième mois qui tombe dans notre mois de juin, pour la destruction de Jérusalem ; l'autre, le neuvième du cinquième mois qui tombe dans notre mois de juillet, pour l'embrasement du temple. Il est fait mention de l'un et de l'autre dans Zacharie, sous les noms de jeûnes du quatrième et du cinquième mois, comme de solennités qui avaient été célébrées tous

[1] Jerem , 38, 14-28. — [2] L'an 588 avant l'ère chrétienne.

les ans depuis la destruction de Jérusalem jusqu'à son temps, qui était soixante-dix ans après [1]. Josèphe remarque que le temple fut brûlé par Nabuchodonosor, le même jour et le même mois qu'il le fut par Tite pour la seconde fois [2].

Nabuzardan, non content de détruire la ville et le temple, fit encore captif tout le peuple qu'il y trouva. Il prit, entre autres, Saraïas, le grand prêtre, et Sophonias, le second sacrificateur, avec environ soixante-dix autres personnes des plus considérables, et les mena devant son maître qui était à Réblatha, et qui les y fit tous mourir. Il ne laissa dans le pays que quelques-uns des plus pauvres du peuple pour labourer les terres et tailler les vignes, et leur donna pour gouverneur Godolias, fils d'Ahicam.

A l'égard de Jérémie, Nabuchodonosor avait expressément commandé à Nabuzardan de ne lui faire aucun mal, mais d'avoir un soin particulier de sa personne et de faire pour lui tout ce qu'il souhaiterait. C'est pourquoi ce général ne fut pas plutôt arrivé à Jérusalem, que, de concert avec les autres grands officiers de son maître, parmi lesquels on remarque un chef des mages [3], il fit sortir ce prophète de la prison et le remit en liberté. Et lorsqu'il s'en retourna vers Nabuchodonosor, il le mena jusques à Rama, où il le prit à part et lui dit : Jéhova, ton Dieu, a prononcé ce malheur sur cette ville ; et Jéhova l'a amené sur elle, et il a fait comme il a dit, parce que vous avez péché contre Jéhova, et vous n'avez point écouté sa voix, et sa parole a été accomplie. Maintenant donc, voilà que je t'ai dégagé des chaînes qui chargeaient tes mains; s'il te plaît de venir avec moi à Babylone, viens, et mes yeux seront ouverts sur toi; mais s'il ne te plaît pas de venir avec moi à Babylone, demeure ici ; voilà toute cette terre devant toi; au lieu que tu auras choisi, et où tu voudras aller, va. Jérémie ne s'en retournait pas encore, lorsque Nabuzardan ajouta : Demeure chez Godolias, fils d'Ahicam, fils de Saphan, que le roi de Babylone a établi sur les villes de Juda ; demeure avec lui au milieu du peuple ; ou bien au lieu qu'il te plaira de choisir, va.

Après lui avoir parlé de la sorte, Nabuzardan lui donna des provisions et des présents, et le renvoya. Et Jérémie vint vers Godolias, fils d'Ahicam, en Masphath, et il habita avec lui au milieu du peuple qui avait été laissé dans la terre de Juda [4].

Le prophète, obligé de prédire les malheurs de Jérusalem, avait souhaité que sa tête se changeât en eau, et ses yeux en source de larmes, pour pleurer nuit et jour au fond d'un désert. Maintenant

[1] Zach., 8, 19. — [2] *De bello judaico*, l. 7, c. 10. — [3] *Rab-mag*. — [4] Jerem., 39 et 40.

qu'il voyait tous ces malheurs accomplis, quelle ne dut pas être sa douleur ! Jérémie égala ses lamentations à la grandeur sans égale de ces calamités.

Et il arriva, dit l'Écriture, après que le peuple d'Israël eut été emmené en captivité, et Jérusalem réduite en solitude, que le prophète Jérémie s'assit fondant en larmes, et, soupirant dans l'amertume de son âme, pleura ces lamentations sur Jérusalem :

« [1] Comment est-elle assise solitaire, la ville pleine de peuple ? elle est devenue comme veuve, la maîtresse des nations : la reine des provinces est asservie au tribut.

« Elle a pleuré et pleuré la nuit, ses larmes trempent ses joues : parmi tous ceux qui lui étaient chers, il n'en est pas qui la console ; tous ses amis l'ont méprisée et sont devenus ses ennemis.

« La Judée s'est émigrée à cause de l'affliction, à cause de la multitude de son esclavage : elle a demeuré parmi les nations, et elle n'y a pas trouvé de repos ; tous ses persécuteurs l'ont saisie au milieu des angoisses.

« Les chemins de Sion pleurent, parce qu'on ne vient plus à ses solennités : toutes ses portes sont désolées, ses prêtres gémissent, ses vierges sont dans le deuil ; elle-même est oppressée d'amertume.

« Ses ennemis se sont élevés sur sa tête, ceux qui la haïssent ont prospéré, parce que Jéhova s'est prononcé contre elle, à cause de la multitude de ses iniquités ; ses petits enfants sont allés en captivité devant la face d'un dominateur.

« Et toute sa beauté a fui la fille de Sion : ses princes sont devenus comme des béliers qui ne trouvent point de pâturage ; ils s'en sont allés sans force devant la face de qui les suivait.

[1] Lamentat. Jerem., 1. Quomodò sedet sola, civitas plena populo ? facta est quasi vidua, domina gentium : princeps provinciarum facta est sub tributo.

Plorans ploravit in nocte, et lacrymæ ejus in maxillis ejus : non est qui consoletur eam ex omnibus charis ejus ; omnes amici ejus spreverunt eam, et facti sunt ei inimici.

Migravit Judas propter afflictionem, et multitudinem servitutis : habitavit inter gentes, nec invenit requiem ; omnes persecutores ejus apprehenderunt eam inter angustias.

Viæ Sion lugent, eò quòd non sint qui veniant ad solemnitatem : omnes portæ ejus destructæ ; sacerdotes ejus gementes ; virgines ejus squalidæ, et ipsa oppressa amaritudine.

Facti sunt hostes ejus in capite, inimici ejus locupletati sunt, quia Dominus locutus est super eam, propter multitudinem iniquitatum ejus ; parvuli ejus ducti sunt in captivitatem ante faciem tribulantis.

Et egressus est à filià Sion omnis decor ejus : facti sunt principes ejus velut arietes non invenientes pascua ; et abierunt absque fortitudine ante faciem subsequentis.

« Jérusalem s'est souvenue des jours de son affliction, et de tous les biens qu'elle posséda et qu'elle corrompit aux jours anciens ; elle s'en est souvenue, lorsque son peuple tombait sous une main ennemie et qu'il n'avait point de défenseur : ses ennemis l'ont vue, et ils ont ri de ses fêtes du sabbat.

« Jérusalem a péché le péché ; c'est pourquoi elle est devenue errante : tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie ; et elle, gémissante, s'est tournée en arrière.

« Ses souillures ont couvert ses pieds, et elle ne s'est point souvenue de sa fin ; elle a été dégradée violemment, et elle n'a pas de consolateur. — Voyez, ô Jéhova ! mon affliction, parce que l'ennemi s'est élevé avec orgueil.

« L'oppresseur a porté la main sur ses trésors ; et elle a vu les nations entrer dans ton sanctuaire, desquelles vous aviez ordonné qu'elles n'entreraient pas dans votre assemblée.

« Tout son peuple s'en va gémissant et cherchant du pain : ce qu'ils avaient de plus précieux, ils l'ont donné pour un peu de nourriture qui rappelât leur âme. — Voyez, ô Jéhova ! et considérez combien je suis abaissée.

« O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur, parce que Jéhova m'a dévastée, selon sa parole au jour de sa colère et de sa fureur.

« Il a envoyé du ciel le feu dans mes os, et ce feu les a pénétrés ; il a tendu un rets à mes pieds, il m'a fait tomber en arrière ; il m'a désolée, et, durant tout le jour, il m'a accablée de douleur.

Recordata est Jerusalem dierum afflictionis suæ, et prævaricationis omnium desiderabilium suorum, quæ habuerat à diebus antiquis, cùm caderet populus ejus in manu hostili, et non esset auxiliator : viderunt eam hostes ; et deriserunt sabbata ejus.

Peccatum peccavit Jerusalem ; propterea instabilis facta est : omnes qui glorificabant eam spreverunt illam, quia viderunt ignominiam ejus ; ipsa autem gemens, conversa est retrorsùm.

Sordes ejus in pedibus ejus, nec recordata est finis sui ; deposita est vehementer, non habens consolatorem. Vide, Domine, afflictionem meam, quoniàm erectus est inimicus.

Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus ; quia vidit gentes ingressas sanctuarium suum, de quibus præceperas ne intrarent in ecclesiam tuam.

Omnis populus ejus gemens et quærens panem : dederunt pretiosa quæque pro cibo ad refocillandam animam. Vide, Domine, et considera, quoniàm facta sum vilis.

O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus, quoniàm vindemiavit me, ut locutus est Dominus in die iræ furoris sui.

De excelso misit ignem in ossibus meis, et erudivit me ; expandit rete pedibus meis, convertit me retrorsùm ; posuit me desolatam, totâ die mœrore confectam.

« Le joug de mes iniquités s'est éveillé; il les a roulées dans sa main, et il les a imposées sur mon cou; ma force a été affaiblie, et Jéhova m'a livrée à une main de dessous laquelle je ne pourrai me relever.

« Tous mes forts, Jéhova les a enlevés du milieu de moi; il a convoqué contre moi le temps, pour écraser mes hommes d'élite; Adonaï a foulé lui-même le pressoir contre la vierge, fille de Juda.

« C'est pourquoi me voilà pleurant, et mes yeux répandant des ruisseaux de larmes, parce qu'il s'est éloigné de moi, le consolateur qui donne la vie : perdus sont mes fils, parce que l'ennemi a prévalu.

« Sion a tendu les mains, et personne qui la console, Jéhova a commandé de toutes parts les ennemis de Jacob; Jérusalem est devenue au milieu d'eux un objet d'horreur.

« Jéhova est juste, parce que j'ai irrité la parole de sa bouche. Peuples, écoutez tous, je vous en conjure, et voyez ma douleur: mes vierges et mes jeunes gens sont allés en captivité.

« J'ai appelé mes amis, et ils m'ont trompée; mes prêtres et mes vieillards ont été consumés dans la ville, en cherchant un peu de nourriture pour rappeler leur âme.

« [1] Voyez, ô Jéhova! ma tribulation; mes entrailles sont tout émues, mon cœur est bouleversé au dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume; au dehors, le glaive tue mes enfants; dans la maison, c'est comme la mort.

« Ils ont entendu mes gémissements, et personne qui me console.

Vigilavit jugum iniquitatum mearum; in manu ejus convolutæ sunt et impositæ collo meo; infirmata est virtus mea; dedit me Dominus in manu de quâ non potero surgere.

Abstulit omnes magnificos meos Dominus de medio mei; vocavit adversùm me tempus, ut contereret electos meos; torcular calcavit Dominus virgini filiæ Juda.

Idcircò ego plorans, et oculus meus deducens aquas, quia longè factus est à me consolator, convertens animam meam : facti sunt filii mei perditi, quoniàm invaluit inimicus.

Expandit Sion manus suas, non est qui consoletur eam; mandavit Dominus adversùm Jacob in circuitu ejus hostes ejus; factus est Jerusalem quasi polluta menstruis inter eos.

Justus est Dominus, quia os ejus ad iracundiam provocavi. Audite, obsecro, universi populi, et videte dolorem meum : virgines meæ et juvenes mei abierunt in captivitatem.

Vocavi amicos meos, et ipsi deceperunt me; sacerdotes mei et senes mei in urbe consumpti sunt; quia quæsierunt cibum sibi ut refocillarent animam suam.

[1] Vide, Domine, quoniàm tribulor; conturbatus est venter meus, subversum est cor meum in memetipsâ, quoniàm amaritudine plena sum; foris interficit gladius, et domi mors similis est.

Audierunt quia ingemisco ego, et non est qui consoletur me : omnes inimici

tous mes ennemis ont connu mes malheurs ; ils se sont réjouis, parce que c'est vous qui l'avez fait ; mais vous amènerez le jour de la consolation, et ils seront semblables à moi.

« Que tous leurs crimes se montrent devant votre face, et vendangez-les comme vous m'avez vendangée à cause de mes iniquités ; car mes gémissements sont nombreux, et mon cœur est dans la tristesse. »

L'élégie profane n'a rien de comparable à cette lamentation. Ce n'est point ici un poëte qui s'échauffe l'imagination pour pleurer des malheurs souvent imaginaires ; c'est l'ami de son pays, c'est un prêtre, un prophète, assis sur les ruines fumantes de sa patrie, qui pleure son peuple, qui pleure son roi, qui pleure la cité sainte, qui pleure le temple saint, le seul que le vrai Dieu eût dans l'univers ; sa tristesse est d'autant plus profonde, plus divinement poétique, que ces malheurs sont mérités, qu'il avait été obligé de les prédire, qu'il n'avait rien omis pour les détourner. Aussi combien sa plainte est vive et pénétrante. Ce n'est pas un homme qui fait une lamentation, mais qui la pleure, suivant la belle expression du préambule dans le grec [1]. Cependant Jérémie semble se surpasser encore lui-même dans sa lamentation deuxième.

« [2] Comment Adonaï, dans sa colère, a-t-il couvert de ténèbres la fille de Sion ? Il a précipité du ciel la gloire d'Israël, et il ne s'est pas souvenu de l'escabeau de ses pieds au jour de sa fureur.

« Adonaï a renversé, il n'a épargné en rien les magnificences de Jacob ; il a détruit dans sa fureur les remparts de la vierge de Juda, il les a jetés par terre ; il a profané le royaume et ses princes.

« Dans l'ardeur de sa colère, il a brisé toute la force d'Israël ; il a retiré sa droite de devant la face de l'ennemi, et il a allumé dans Jacob comme la flamme d'un feu qui dévore de toutes parts.

mei audierunt malum meum ; lætati sunt, quoniàm tu fecisti ; adduxisti diem consolationis, et fient similes mei.

Ingrediatur omne malum eorum coram te, et vindemia eos, sicut vindemiasti me propter omnes iniquitates meas ; multi enim gemitus mei, et cor meum mœrens.

[1] Καὶ ἐθρήνησε τὸν θρῆνον τοῦτον ἐπὶ Ἱερουσαλήμ.

[2] Lamentat. 2. Quomodò obtexit caligine in furore suo Dominus filiam Sion ? Projecit de cœlo in terram inclytam Israël, et non est recordatus scabelli pedum suorum in die furoris sui.

Præcipitavit Dominus, nec pepercit omnia speciosa Jacob ; destruxit in furore suo munitiones virginis Juda, et dejecit in terram ; polluit regnum et principes ejus.

Confregit in irâ furoris sui omne cornu Israël ; avertit retrorsùm dexteram suam à facie inimici, et succendit in Jacob quasi ignem flammæ devorantis in gyro.

« Il a tendu son arc comme un ennemi, il a levé le bras comme un assaillant, et il a tué tout ce qui était beau à voir sous la tente de la fille de Sion : il a versé son indignation comme la flamme.

« Adonaï est devenu comme un ennemi : il a renversé Israël, il a abattu ses forteresses, il a détruit ses remparts, et il a multiplié dans la fille de Juda l'humiliation et la douleur.

« Il a détruit comme un jardin son pavillon, il a renversé son tabernacle : Jéhova a livré à l'oubli dans Sion les solennités et les jours de sabbat ; et le prêtre et le roi ont été en opprobre et en indignation à sa fureur.

« Adonaï a rejeté son autel, il a maudit son sanctuaire : il a livré aux mains de ses ennemis les murs de ses tours ; ils ont élevé la voix dans la maison de Jéhova, comme dans un jour solennel.

« Jéhova a résolu d'abattre le mur de la fille de Sion : il a tendu son cordeau, et il n'a pas détourné sa main de la ruine ; l'avant-mur a gémi, et le mur a été renversé.

« Ses portes sont enfoncées dans la terre : il en a rompu et brisé les verrous, dispersé son roi et ses princes parmi les nations : plus de loi, et les prophètes n'ont plus trouvé la vision de Jéhova.

« Ils se sont assis sur la terre, ils se sont tus, les vieillards de la fille de Sion ; ils ont couvert leurs têtes de cendre, ils se sont revêtus de cilices ; les vierges de Jérusalem ont mis leurs têtes dans la poussière.

« Mes yeux se sont fatigués dans les larmes, mes entrailles ont été

Tetendit arcum suum quasi inimicus, firmavit dexteram suam quasi hostis, et occidit omne quod pulchrum erat visu in tabernaculo filiæ Sion : effudit quasi ignem indignationem suam.

Factus est Dominus velut inimicus : præcipitavit Israël, præcipitavit omnia mœnia ejus, dissipavit munitiones ejus, et replevit in filiâ Juda humiliatum et humiliatam.

Et dissipavit quasi hortum tentorium suum, demolitus est tabernaculum suum : oblivioni tradidit Dominus in Sion festivitatem et sabbatum ; et in opprobrium, et in indignationem furoris sui, regem et sacerdotem.

Repulit Dominus altare suum, maledixit sanctificationi suæ : tradidit in manu inimici muros turrium ejus ; vocem dederunt in domo Domini, sicut in die solemni.

Cogitavit Dominus dissipare murum filiæ Sion : tetendit funiculum suum, et non avertit manum suam à perditione ; luxitque antemurale, et murus pariter dissipatus est.

Defixæ sunt in terrâ portæ ejus : perdidit et contrivit vectes ejus, regem ejus et principes ejus in gentibus : non est lex, et prophetæ ejus non invenerunt visionem à Domino.

Sederunt in terrâ, conticuerunt senes filiæ Sion ; consperserunt cinere capita sua, accincti sunt ciliciis ; abjecerunt in terram capita sua virgines Jerusalem.

Defecerunt præ lacrymis oculi mei, conturbata sunt viscera mea ; effusum est

émues ; ma douleur s'est répandue comme l'eau sur la terre, à la vue des angoisses de la fille de mon peuple, lorsque les petits enfants, les enfants à la mamelle, tombaient en défaillance dans les places de la ville.

« Ils ont dit à leurs mères : Où est le blé et le vin ? lorsqu'ils tombaient comme frappés par le glaive dans les places de la ville, lorsqu'ils exhalaient leur âme sur le sein de leurs mères.

« A qui te comparerai-je ? à qui te dirai-je semblable, fille de Jérusalem ? à qui t'égalerai-je, et comment te consoler, vierge fille de Sion ? Grand comme la mer est ton brisement : qui te guérira ?

« Tes prophètes t'ont vu le mensonge et la folie ; ils ne t'ont pas découvert ton iniquité pour détourner tes malheurs : ils t'ont vu des oracles menteurs et des triomphes.

« Ils ont frappé des mains sur toi, tous ceux qui passent par le chemin ; ils ont sifflé et secoué la tête sur la fille de Jérusalem. Est-ce là cette ville que l'on disait d'une beauté parfaite, la joie de toute la terre ?

« Ils ont ouvert sur toi leur bouche, tous tes ennemis ; ils ont sifflé, ils ont grincé les dents, et ils ont dit : Nous la dévorerons : voici le jour que nous attendions ; nous l'avons trouvé, nous l'avons vu.

« Jéhova a fait ce qu'il a pensé ; il a accompli la menace qu'il avait proférée dès les jours anciens : il a détruit, et il n'a pas épargné ; il a réjoui de toi ton ennemi, et il a exalté la force de tes oppresseurs.

« Leur cœur a crié vers Adonaï : Mur de la fille de Sion, pleure

in terrâ jecur meum super contritione filiæ populi mei, cùm deficeret parvulus et lactens in plateis oppidi.

Matribus suis dixerunt : Ubi est triticum et vinum ? cùm deficerent quasi vulnerati in plateis civitatis, cùm exhalarent animas suas in sinu matrum suarum.

Cui comparabo te ? vel cui assimilabo te, filia Jerusalem ? cui exæquabo te, et consolabor te, virgo filia Sion ? Magna est enim velut mare contritio tua : quis medebitur tui ?

Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pœnitentiam provocarent : viderunt autem tibi assumptiones falsas et ejectiones.

Plauserunt super te manibus omnes transeuntes per viam ; sibilaverunt et moverunt caput suum super filiam Jerusalem. Hæccine est urbs, dicentes, perfecti decoris, gaudium universæ terræ ?

Aperuerunt super te os suum omnes inimici tui ; sibilaverunt, et fremuerunt dentibus, et dixerunt : Devorabimus : en ista est dies, quam expectabamus ; invenimus, vidimus.

Fecit Dominus quæ cogitavit ; complevit sermonem suum, quem præceperat à diebus antiquis : destruxit, et non pepercit ; et lætificavit super te inimicum, et exaltavit cornu hostium tuorum.

Clamavit cor eorum ad Dominum super muros filiæ Sion : Deduc quasi torren-

jour et nuit, et que tes larmes coulent comme un torrent; ne te donne aucun relâche, et que ton œil ne se taise pas.

Lève-toi, fais retentir ta prière dans la nuit, au commencement des veilles : répands ton cœur comme l'eau devant la face d'Adonaï; lève vers lui tes mains pour l'âme de tes petits enfants qui ont pâmé de faim à l'entrée de toutes les places.

« Voyez, ô Jéhova ! et considérez qui vous avez ainsi ravagé : les mères dévoreront-elles le fruit de leurs entrailles, les petits enfants à la mamelle ? égorgera-t-on, dans le sanctuaire de Jéhova, le prêtre et le prophète ?

« L'enfant et le vieillard sont étendus sur la terre le long des rues; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous le glaive : vous les avez tués au jour de votre fureur; vous les avez frappés, et vous n'avez pas eu pitié.

« Vous avez convoqué, comme à une fête solennelle, mes terreurs de toutes parts; et, dans le jour de la fureur de Jéhova, nul n'a échappé, nul n'a été laissé : ceux que j'ai nourris et élevés, mon ennemi les a dévorés. »

Chacune de ces vingt-deux strophes commence, dans le texte original, par une des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque. Cet ordre aidait la mémoire; car ces chants lugubres que Jérémie pleurait assis sur les ruines de Jérusalem, ses frères captifs les pleuraient assis sur les fleuves de l'Euphrate. Les hommes et les femmes d'Israël chantaient en chœur les lamentations de ce prophète sur la mort de Josias : combien plus ne durent-ils pas chanter ses lamentations sur la ruine de Jérusalem et du temple ? Aujourd'hui encore, lorsqu'au jour de son grand deuil, l'Église chrétienne redit ces paroles d'affliction, dans la musique de Palestrina, ou simplement par la voix d'un enfant, les cœurs s'attendrissent. Que devait-ce donc être que la douloureuse harmonie de tout un peuple captif, hommes, femmes, en-

tem lacrymas, per diem et noctem; non des requiem tibi, neque taceat pupilla oculi tui.

Consurge, lauda in nocte, in principio vigiliarum : effunde sicut aquam cor tuum ante conspectum Domini; leva ad eum manus tuas pro animâ parvulorum tuorum, et defecerunt in fame in capite omnium compitorum.

Vide, Domine, et considera quem vindemiaveris itâ : ergòne comedent mulieres fructum suum, parvulos ad mensuram palmæ ? si occiditur in sanctuario Domini sacerdos et propheta ?

Jacuerunt in terrâ foris puer et senex; virgines meæ et juvenes mei ceciderunt in gladio : interfecisti in die furoris tui; percussisti, nec misertus es.

Vocasti, quasi ad diem solemnem, qui terrerent me de circuitu; et non fuit in die furoris Domini qui effugeret et relinqueretur : quos educavi et enutrivi, inimicus meus consumpsit eos.

fants, prêtres, prophètes, pleurant sous les saules des fleuves de Babylone, non loin des prisons où leurs deux derniers rois, l'un privé même de la vue, gémissaient dans les fers ? Qu'on se représente tout ce peuple, détachant des saules de l'Euphrate les harpes de Sion, tournant ses regards vers les lieux où fut Jérusalem, et redisant d'une voix entrecoupée par les sanglots :

« [1] Comment l'or s'est-il obscurci ? comment son éclat s'est-il changé ? comment les pierres du sanctuaire ont-elles été dispersées à l'entrée de toutes les places ?

« Les fils de Sion, éclatants, revêtus de l'or le plus pur, comment ont-ils été traités ainsi que le vase de terre, ouvrage de la main du potier ?

« Les dragons ont découvert leurs mamelles et ont allaité leurs petits ; la fille de mon peuple a été cruelle comme l'autruche du désert.

« La langue de l'enfant encore à la mamelle s'est attachée à son palais dans l'ardeur de sa soif ; les petits enfants ont demandé du pain, et personne n'était là pour leur en rompre.

« Ceux qui se nourrissaient avec délicatesse sont morts dans les rues ; ceux qui mangeaient sur la pourpre ont embrassé les immondices.

« L'iniquité de la fille de mon peuple est devenue plus grande que le crime de Sodome, qui fut renversée dans un moment, et la main de l'homme n'a pas été dans sa ruine.

« Ses nazaréens étaient plus blancs que la neige, plus purs que le lait, plus vermeils que les perles, plus éclatants que le saphir.

« Et leur visage est devenu plus noir que du charbon, et ils n'ont pas été reconnus sur les places publiques : leur peau s'est attachée à leurs os ; elle s'est desséchée, elle est devenue comme du bois.

[1] Lament. 4. Quomodò obscuratum est aurum, mutatus est color optimus, dispersi sunt lapides sanctuarii in capite omnium platearum ?

Filii Sion inclyti, et amicti auro primo, quomodò reputati sunt in vasa testea, opus manuum figuli ?

Sed et lamiæ nudaverunt mammam, lactaverunt catulos suos ; filia populi mei crudelis, quasi struthio in deserto.

Adhæsit lingua lactentis ad palatum ejus in siti ; parvuli petierunt panem, et non erat qui frangeret eis.

Qui vescebantur voluptuosè, interierunt in viis ; qui nutriebantur in croceis, amplexati sunt stercora.

Et major effecta est iniquitas filiæ populi mei peccato Sodomorum, quæ subversa est in momento, et non ceperunt in eâ manus.

Candidiores nazaræi ejus nive, nitidiores lacte, rubicundiores ebore antiquo, sapphiro pulchriores.

Denigrata est super carbones facies eorum, et non sunt cogniti in plateis : adhæsit cutis eorum ossibus ; aruit, et facta est quasi lignum.

« Plus heureux ceux qui ont péri par le glaive que ceux qui périssent par la faim ! Ceux-ci se sont lentement consumés par la stérilité de la terre.

« Les mains des femmes miséricordieuses ont fait bouillir leurs enfants ; ils sont devenus leur nourriture dans la ruine de la fille de mon peuple !

« Jéhova a satisfait sa fureur, il a répandu l'ardeur de sa colère, et il a allumé dans Sion un feu qui a dévoré ses fondements.

« Les rois de la terre et tous ceux qui habitent l'univers n'ont pas cru que l'ennemi et l'assaillant entrât dans les portes de Jérusalem,

« A cause des péchés de ses prophètes et des iniquités de ses prêtres, qui ont répandu au milieu d'elle le sang des justes.

« Ils ont erré en aveugles dans les rues, ils se sont souillés de sang ; et, ne pouvant l'éviter, ils levaient leurs robes.

« Retirez-vous, impurs, leur criait-on, retirez-vous, retirez-vous, ne me touchez pas ; et ils se sont émus, et ils se sont attaqués l'un l'autre ; et l'on disait parmi les nations : Ils ne séjourneront plus longtemps.

« Jéhova les a divisés par son regard, et désormais il ne les verra plus ; ils n'ont pas honoré la face des prêtres, ils n'ont pas eu pitié des vieillards.

« Lorsque nous subsistions encore, nos yeux ont défailli dans l'attente d'un vain secours ; nous avons tenu nos regards attachés sur une nation qui ne pouvait nous sauver.

« On a tendu des piéges à nos pas, en sorte que nous ne pou-

Melius fuit occisis gladio, quàm interfectis fame ; quoniàm isti extabuerunt consumpti à sterilitate terræ.

Manus mulierum misericordium coxerunt filios suos ; facti sunt cibus earum, in contritione filiæ populi mei.

Complevit Dominus furorem suum, effudit iram indignationis suæ, et succendit ignem in Sion, et devoravit fundamenta ejus.

Non crediderunt reges terræ et universi habitatores orbis, quoniàm ingrederetur hostis et inimicus per portas Jerusalem,

Propter peccata prophetarum ejus et iniquitates sacerdotum ejus, qui effuderunt in medio ejus sanguinem justorum.

Erraverunt cæci in plateis, polluti sunt in sanguine ; cùmque non possent, tenuerunt lacinias suas.

Recedite, polluti, clamaverunt eis ; recedite, abite, nolite tangere ; jurgati quippe sunt et commoti ; dixerunt inter gentes : Non addet ultrà ut habitet in eis.

Facies Domini divisit eos, non addet ut respiciat eos ; facies sacerdotum non erubuerunt, neque senum miserti sunt.

Cùm adhuc subsisteremus, defecerunt oculi nostri ad auxilium nostrum vanum ; cùm respiceremus attenti ad gentem, quæ salvare non poterat.

vions aller dans nos places : notre fin approche : nos jours sont accomplis, notre fin est venue.

« Nos persécuteurs ont été plus vites que les aigles des cieux : ils nous ont poursuivis sur les montagnes, ils nous ont dressé des embûches dans le désert.

« L'esprit de notre bouche, le Christ de Jéhova, a été pris dans leurs fosses ; lui dont nous disions : Nous vivrons sous son ombre au milieu des nations.

« Réjouis-toi, tressaille d'allégresse, fille d'Édom, qui habites dans la terre de Hus ; jusqu'à toi viendra le calice, tu seras enivrée et mise à nu.

« Ton iniquité est consommée, fille de Sion ; Jéhova ne te transportera plus hors de ton pays : il a visité ton iniquité, fille d'Édom ; il a découvert tes péchés. »

On voit que, dans ces lamentations, les enfants d'Israël déploraient non-seulement la ruine de Jérusalem et du temple, mais encore et surtout les crimes qui l'avaient provoquée. Depuis neuf à dix siècles, ils chantaient le cantique de Moïse qui, en punition de leurs péchés, leur prédisait tous les malheurs qu'alors ils pleuraient avec Jérémie. Quelle profonde impression tout cela ne dut-il pas faire sur leur âme ! Aussi les verrons-nous moins portés à l'idolâtrie.

Lubricaverunt vestigia nostra in itinere platearum nostrarum : appropinquavit finis noster : completi sunt dies nostri, quia venit finis noster.

Velociores fuerunt persecutores nostri aquilis cœli : super montes persecuti sunt nos, in deserto insidiati sunt nobis.

Spiritus oris nostri, Christus Dominus, captus est in peccatis nostris ; cui diximus : In umbrâ tuâ vivemus in gentibus.

Gaude, et lætare, filia Edom, quæ habitas in terrâ Hus ; ad te quoque perveniet calix, inebriaberis atque nudaberis.

Completa est iniquitas tua, filia Sion ; non addet ultrà ut transmigret te : visitavit iniquitatem tuam, filia Edom ; discooperuit peccata tua.

## NOTE RELATIVE A LA PAGE 178.

Dieu fait dire à David par le prophète Nathan que ce ne sera pas lui qui bâtira le temple, comme il en avait le dessein. « Jéhova te promet, continue le prophète, qu'il réserve à ta famille de hautes destinées. Quand tes jours seront accomplis, et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi, qui sortira de toi, et j'affermirai son règne. Ce sera lui qui bâtira un temple *à mon nom*, et j'affermirai le trône de son règne jusqu'à l'éternité; je lui serai *Père*, et il me sera *Fils*. Dans son état de péché, je le châtierai avec la verge des mortels, et par les plaies des fils d'Adam. Mais mon affection ne le quittera jamais, comme je l'ai retirée à Saül que j'ai rejeté pour te mettre à sa place. Ta maison et ton règne seront établis devant ta face, jusqu'à l'éternité; ton trône sera affermi jusqu'à l'éternité. »

« Nathan parla donc à David, dit le texte, selon toutes ces paroles, et selon *cette vision*. »

Il n'est pas possible que celui qui lit avec bonne foi les paroles de cette prophétie, ne voie tout d'abord qu'elle regarde le *Salomon spirituel* fondant l'*Église spirituelle*. Église qui durera autant que les siècles, plutôt que le *Salomon typique* construisant le temple de Jérusalem, temple périssable et à jamais ruiné. Ce dernier, qui a commencé à régner du vivant de son père, ne peut pas être, dans l'exacte application, celui que Dieu a promis à David de lui susciter *après qu'il aura accompli ses jours*, et *quand il reposera déjà avec ses pères*; il ne peut pas être celui dont *le règne doit être affermi et durer jusqu'à l'éternité*. Mais c'est notre Messie, à qui Dieu dit ce qu'il ne dirait pas au plus parfait des êtres créés: *Tu es mon Fils*. Dieu lui est véritablement *Père*, et il lui est véritablement *Fils*. Le temple qu'il devait élever au *nom de Jéhova*, Trinité trois fois sainte, c'est son corps adorable; temple vraiment et seul digne de la Divinité, temple qu'il a promis de rétablir le troisième jour après sa destruction : ce qu'il exécuta par sa glorieuse résurrection d'entre les morts. Mais pour être Dieu il n'en est pas moins homme; et dans cette dernière qualité, quoique impeccable dans sa nature, il s'est mis *en état de péché*, en se chargeant volontairement de toutes nos iniquités.

« A la vérité, il a pris sur lui nos infirmités, et il s'est chargé de nos douleurs. Et nous l'avons considéré comme frappé de Dieu et affligé de justes peines. Cependant, s'il a été défiguré, c'est à cause de nos iniquités; s'il a été meurtri, c'est à cause de nos péchés. Le châtiment qui devait nous valoir la paix est tombé sur lui; et dans sa plaie nous avons trouvé notre gué-

rison. Nous étions égarés comme des brebis, chacun de nous errait dans sa propre voie ; et Jéhova l'a accablé du péché de nous tous. » Isaïe, 53.

« Le Père céleste, dit saint Paul (2. Cor., 5) l'a fait *péché*, sans qu'il ait jamais connu le péché, afin que par lui nous fussions justifiés devant Dieu. » C'est-à-dire, selon l'explication de saint Augustin, Dieu a fait de Jésus-Christ notre victime propitiatoire, appelée en hébreu *péché*. Le même apôtre dit ailleurs : « Afin de nous racheter de la malédiction de la loi, le Christ est devenu pour nous *malédiction*. Christus nos redemit de maledicto legis, factus pro nobis maledictum. » Gal., 3.

« Les Juifs, dit le grand docteur que nous citons souvent, les Juifs sont tellement persuadés que le fils promis à David, en cet endroit de l'Écriture, n'est pas Salomon, qu'ils attendent son avénement encore dans ce moment. Frappés d'un aveuglement inexcusable, ils ne reconnaissent pas Jésus-Christ dans cette promesse! » *De Civit.*, l. 17, c. 8.

Les passages que nous allons rapporter confirment l'assertion du saint évêque d'Hippone. Mais quel grand miracle, que l'aveuglement des rabbins! Comment se fait-il que ceux qui désignent si bien notre divin Messie ne le reconnaissent pas? Ils lui rendent témoignage, et ils le couvrent de blasphèmes! O mon Dieu, jusques à quand votre bras vengeur s'appesantira-t-il sur les restes malheureux d'Israël? Souvenez-vous que mes frères sont la postérité d'Abraham, votre serviteur, les enfants de Jacob, votre élu, et hâtez le moment qui doit déchirer le funeste voile qui couvre leurs yeux. Qu'ils voient, qu'ils admirent enfin la gloire et la majesté de votre soleil divin, ce soleil qui vient de l'extrémité du ciel, radieux comme un époux sortant de la chambre nuptiale, et parcourt sa carrière comme un héros, jusqu'aux extrémités ; et personne n'est caché à l'ardeur de sa charité.

I. Rabbi Isaac Abarbanel dit sur ce passage : « Il y en a qui appliquent cette *vision* aux jours du Messie qui sera de la postérité de David. Et c'est lui qui bâtira le temple de Dieu, et qui aura cette royauté stable qu'il ne perdra jamais. C'est pourquoi le texte dit : *Nathan le prophète parla donc à David selon toute cette vision.* Car c'était une vision grande, et David aussi dit au Seigneur, dans ses actions de grâces : *Et tu as fait aussi des promesses à la maison de ton serviteur pour les temps éloignés.* Allusion au Messie, Fils de David.

II. Rabbi Moïse Alscheh : « Au vrai, il est connu qu'on ne peut appeler *temple de la demeure du Seigneur*, que celui qui sera établi, qui subsistera éternellement, tel que le troisième temple (celui du Messie) que nous espérons voir bientôt et de nos jours. Et pour cette raison ce dernier ne sera pas un édifice de pierres, mais il sera *façonné* au ciel par Jéhova même. Car c'est une tradition entre les mains de nos docteurs d'heureuse mémoire, que le troisième temple descendra *spirituel* des cieux. Ceci s'explique parmi nous par l'échelle posée *à terre*, figure du troisième temple, que Jacob a vue en songe. Cette échelle désigne le troisième temple ; voilà pourquoi le texte ne dit pas qu'elle était posée *sur la terre*, mais *à terre*, pour exprimer son mouvement vers la terre. En effet, cette *échelle dressée* qui *unit l'en-haut avec l'en-bas*, descendra du ciel *jusqu'à terre*. Car l'édifice digne de la de-

meure éternelle de Dieu, n'est pas celui qu'on bâtirait maintenant, mais celui qui est *spirituel*. Dieu le fera descendre du ciel et le *revêtira ici*. Tel est le sens de cette parole du Seigneur : *Et je disposerai un lieu pour mon peuple Israël*. C'est-à-dire, ce qui maintenant n'est pas un *lieu* (ne tombe pas sous le sens), car il est tout spirituel dans les cieux et n'a rien de matériel, j'en ferai un *lieu* sur la terre, en faveur des Israélites, mon peuple. Je le *revêtirai* de manière qu'il soit à leur portée, puisqu'ils sont matériels eux-mêmes. »

S'il était possible qu'il pût rester encore quelque doute sur le véritable Fils de David qui devait construire un temple au Seigneur, Zacharie achèverait de le dissiper. Voici ce que ce prophète annonça à Jésus, fils de Josédach, après le retour des Hébreux de la captivité de Babylone, c'est-à-dire, plus de huit cents ans après la naissance de Salomon.

« *Voici un homme qui a nom Germe*. Il germera *de lui-même*, et il bâtira le palais de Jéhova. C'est lui-même qui bâtira le palais de Jéhova, et lui-même sera rempli de majesté. Et il sera assis sur son trône, et il gouvernera. Et il sera *pontife* sur son trône ; et un conseil de concorde sera entre les deux dignités. »

Quel est *cet homme*, nous le demandons, qui devait bâtir *le palais de Jéhova*, et dans la personne duquel nous devions voir sur le trône la majesté royale et la sainteté du sacerdoce réunies. La paraphrase chaldaïque l'appelle *Messie*, et une ancienne tradition consignée dans la *Médrasch-Rabléa* nous dit expressément que « cette prophétie a trait au *Roi-Messie* appelé aussi *Germe*. »

Nous avons vu plus haut que la promesse d'un *trône éternel* est faite non pas à *l'homme* qui sur la fin de ses jours fut précipité par ses déréglements dans les pratiques abominables du paganisme, triste exemple de la fragilité humaine, mais à *l'homme* qui est *Dieu vint par son Dieu*. Ps. 45, 8.

Longtemps après la mort de Salomon, Isaïe et Jérémie viennent annoncer comme *devant* occuper éternellement ce trône, *dans un temps à venir*, le Fils de David dans lequel les rabbins reconnaissent le *Messie*.

Et dans quels termes l'envoyé céleste annonce-t-il à l'illustre Vierge royale l'incarnation de son Dieu qui l'a trouvée seule digne d'être sa mère dans le temps? « Il sera grand, et sera appelé le Fils du Très-Haut. Le Seigneur-Dieu lui donnera le *trône de David, son père. Il régnera éternellement* sur la maison de Jacob, et *son règne n'aura point de fin*. »

Non-seulement Salomon n'a pas été assis sur un *trône éternel*, il ne finit pas même ses jours dans la pourpre royale. Les Juifs, du moins, admettent ce fait en s'en rapportant à l'autorité du Talmud.

« Mais, dira-t-on peut-être, nous lisons au premier livre des Paralipomènes, c. 28, que David a déclaré à l'assemblée des chefs d'Israël que son fils Salomon était l'objet de la prophétie que Nathan lui avait fait connaître de la part de Dieu. » Que prouvera-t-on par là ? qu'une partie regardait en même temps Salomon. Pour n'en pas convenir, il faudrait nier que Salomon eût succédé à David, et qu'il eût bâti le temple de Jérusalem. L'essentiel est de remarquer que Salomon, en qui la prophétie entière n'a

pas été accomplie, ainsi que nous l'avons vu, n'était que le type, et le type bien faible, de celui qui en était le véritable objet, en qui elle s'est vérifiée jusqu'au moindre iota.

Dans l'assemblée des chefs du peuple, David, pour justifier la préférence qu'il accordait à Salomon sur ses frères aînés, devait faire valoir en sa faveur l'avantage qu'il avait d'être l'objet de cette prophétie. Objet de cette prophétie, oui ; mais pas objet unique, pas même objet principal, puisque le Talmud prononce que tous les prophètes *sans exception* n'ont prophétisé que pour les jours du *Messie*.

« Nous voyons, dit saint Augustin, nous voyons dans Salomon, qui a bâti le temple, quelque figure de ce qui devait arriver plus tard. Il offrait l'ombre, mais non l'image du Christ Notre-Seigneur. De là vient qu'on trouve du rapport entre quelques détails de son histoire et les prédictions qui regardent le Messie. » *De Civit.*, l. 17, c. 8.

Si le passage que nous venons de transcrire ne renfermait que l'opinion d'un Père de l'Église, nous ne l'aurions pas cité; mais on peut le regarder comme le sommaire d'une dissertation très-longue écrite par un rabbin d'une grande autorité, R. Isaac Arama, dont nous allons offrir quelques extraits.

« Et voici qu'en définitive le prophète déclare à David le véritable but de cette annonce, et le profond mystère caché sous ses paroles couvertes et prudentes, savoir, ce qu'il lui a révélé en disant : *Quand tes jours seront accomplis, et que tu reposeras avec tes pères, je susciterai ton fils qui viendra après toi*, etc. Il lui donne à entendre que sa principale intention se dirige vers le Messie qui sortira de la maison de David dans la suite des temps... Car le rejeton et le *surgeon* de David qu'annoncent les prophètes, c'est celui au sujet duquel Dieu dit : *Je lui serai Père, et il me sera Fils... Dans un état de péché, je le châtierai avec la verge des mortels*, etc. ; *mais je ne lui retirerai pas mon affection*, etc. Car les péchés et les transgressions seront pardonnés en ces jours-là, par suite du châtiment et de la punition.

« Ainsi le prophète a annoncé des choses étonnantes pour des temps fort éloignés, soit qu'il l'ait su, ou qu'il ait ignoré lui-même le sens mystérieux de ses propres paroles. Mais David les a comprises, éclairé par l'Esprit-Saint ; et il en a rendu grâces au Seigneur. Car il est écrit : *Que suis-je, ô Jéhova-Dieu, et qu'est ma maison pour que tu m'aies amené jusque-là ? Et ceci était trop peu à tes yeux, ô Jéhova-Dieu, et tu as fait des promesses à la maison de ton serviteur pour l'avenir éloigné.* Et prends garde que David a rendu des actions de grâces pour le passé et encore plus pour un avenir fort éloigné. Et David s'est expliqué encore plus clairement devant l'assemblée d'Israël. Il dit (1. Paralip., 29, 1)... *Et Salomon, un de mes fils, que Dieu a choisi, est trop jeune et trop délicat pour le grand œuvre.* »

« Et, bien qu'il soit visible que toutes ces prédictions étaient encore bien éloignées de leur accomplissement, Salomon, voyant la prospérité de son règne et l'affection que Dieu lui montrait, se les est tellement attribuées, qu'il croyait que cette œuvre n'était imposée qu'à lui. Il s'en est expliqué clairement à Hiram, roi de Tyr. Le jour de l'inauguration du temple, il s'est

exprimé dans le même sens ; car il dit (1. Reg., 8, 15) : *Béni soit Jéhova, Dieu d'Israël, qui a accompli ce qu'il a promis de sa bouche à David, mon père.* Mais Dieu n'a cessé de lui faire entendre que ce n'était pas là la maison qu'il ne devait jamais détruire en vertu de l'alliance qu'il avait conclue et du serment qu'il avait fait. Et le jour même de la consécration du temple, Dieu dit à Salomon (1. Reg., 9, 7) : *Si vous vous détournez de moi, je rejetterai loin de moi ce temple que j'ai consacré à mon nom.* Et à la vérité, ce jour de solennité et de réjouissance n'était pas un jour propre à prédire des malheurs. Mais Dieu voulait lui faire entrevoir une chose heureuse, savoir, que ce temple sera un jour remplacé par le temple éternel et impérissable. »

« Il résulte de tout ce qui a été dit que nous trouvons dans les Ecritures saintes *trois* demeures de la Divinité ; et que la troisième est celle qui sera construite par le Seigneur lui-même. Cette dernière est, ainsi que nous l'avons prouvé, l'objet de tout le livre d'Ezéchiel, et de toutes les prédictions des prophètes. »

« Et Aggée a également prophétisé sur cette maison, en disant : *Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre... et je remplirai de gloire cette maison... La gloire de cette dernière maison sera plus grande*, etc. Car comment peut-il venir à l'idée que le prophète s'énonce d'une manière aussi pompeuse en parlant des réparations et des raccommodements qui se faisaient alors au temple, sous la honte de la faim, et non pas avec une main puissante. Nous étions sous la puissance des rois des nations, et il nous fallait mendier leur permission. Plusieurs se moquaient de nous en disant : *Que font ces* pauvres Juifs ? *S'il survient un renard, il fera tomber leur muraille de pierre.* Et ce qu'il y a de plus fort, c'est que dans la maison qui se construisait alors, il manquait les cinq choses principales d'un temple : l'arche, les *Urim*, le feu céleste, la présence réelle de la Divinité, l'Esprit-Saint. Où était donc sa *gloire ?* Mais il est certain que l'intention d'Aggée a été, au contraire, de dépriser l'ouvrage et la construction dont on était occupé alors, et de signifier que cette maison était peu de chose à ses yeux ; car dans la suite des temps *Dieu ébranlera les cieux et la terre*, etc. » Drach, *Harmonie entre l'Eglise et la Synagogue*, t. 2, p. 461-474.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

# TABLE ET SOMMAIRES

## DU DEUXIÈME VOLUME.

### LIVRE DIXIÈME.

DE 1424 A 1095 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Les Juges. — Institution de la royauté.**

## LIVRE ONZIÈME.

DE 1095 A 1055 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

Saül. — David. — Jonathas.

## LIVRE DOUZIÈME.

DE 1055 A 1014 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**David sur le trône, à la fois prophète et prophétie.**

## LIVRE TREIZIÈME.

DE 1014 A 975 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Salomon, le temple, figures du Christ et de son Église.**



## LIVRE QUATORZIÈME.

DE 975 A 758 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Division d'Israël en deux royaumes. — Élie Élisée, Josaphat, Athalie.**

## LIVRE QUINZIÈME.

DE 758 À 721 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Monarchie universelle. — Les prophètes commencent à écrire l'histoire future du monde. — Jonas, Isaïe, Amos, Osée, Michée. — Fin du royaume d'Israël.**



## LIVRE SEIZIÈME.

DE 621 À 713 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Ézéchias. — Fin d'Isaïe. — Tobie. — Manassès. Judith. — Ruine de Ninive.**

## LIVRE DIX-SEPTIÈME.

DE 613 A 588 AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE.

**Josias. — Commencement de Jérémie. — Captivité de Babylone. — Nabuchodonosor voit en emblème l'histoire du monde; Daniel la lui explique. — Ézéchiel dans la Mésopotamie. — Ruine de Jérusalem et du temple.**

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

